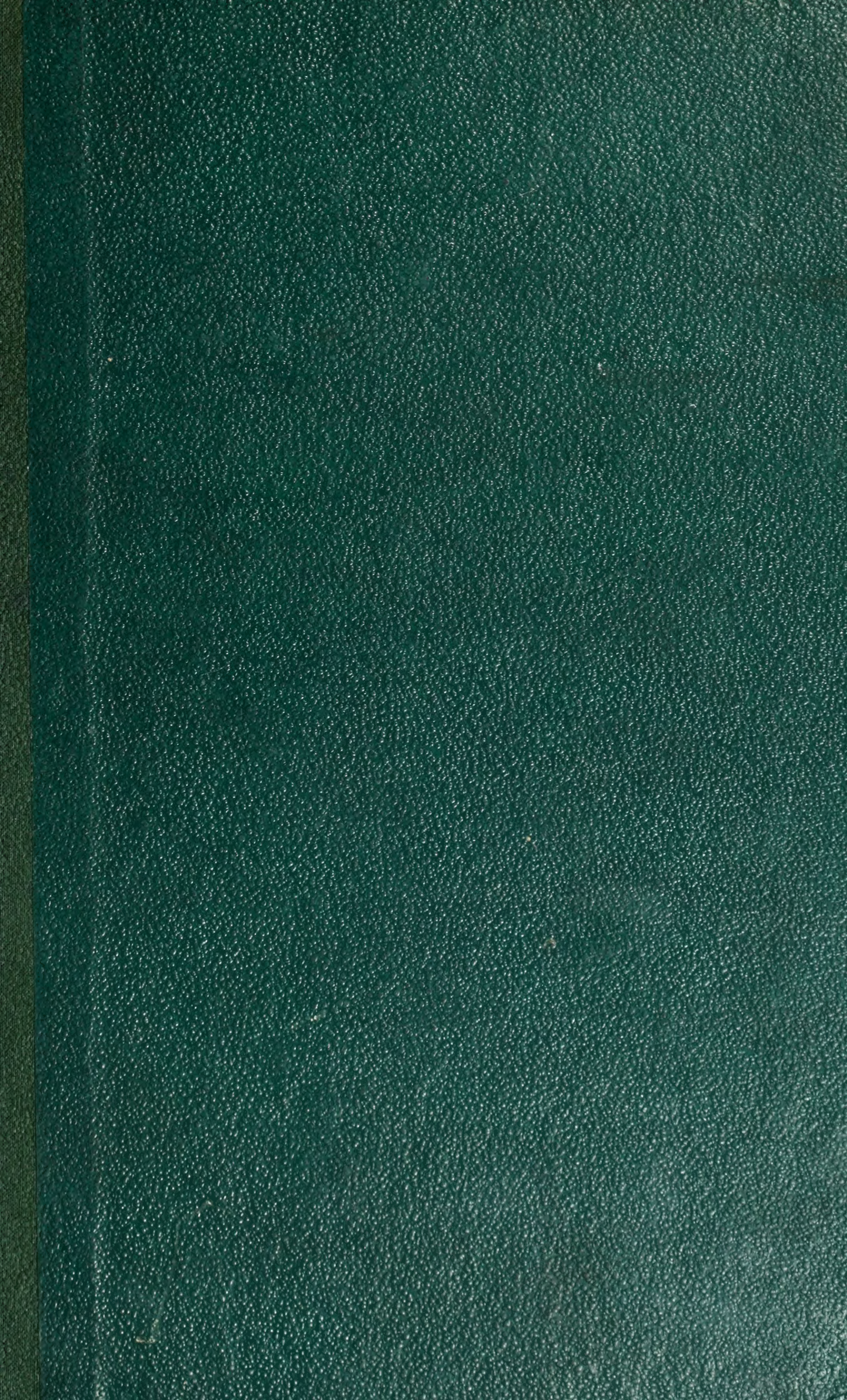




REVUE
DE PARIS.

XXVII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE
DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1841.

TOME VINGT-SEPTIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.
—
1841.

LES

AMOURS DE VIENNE.[1]

Mon cher oncle,

Depuis le moment où M. le ministre des affaires étrangères a daigné, sur votre puissante recommandation, m'ouvrir enfin la carrière diplomatique, en m'attachant à l'ambassade de Suède, je puis dire qu'un nouveau jour s'est levé pour moi ! Mon esprit agrandi par les conseils de votre expérience demande à se déployer largement dans cette sphère, où vous avez obtenu jadis de si beaux triomphes. Quoique je doive, d'après vos conseils, me borner, quant à présent, à écrire lisiblement les dépêches, notes, mémorandum, conférences, etc., dont la copie me sera confiée, à donner des légalisations et des visas en l'absence du chancelier, à résumer des rapports, et surtout à cou-

(1) Nous espérons pouvoir donner bientôt la suite de l'article de M. Gérard de Nerval, dont nous publions aujourd'hui la première partie; l'auteur, frappé subitement par une maladie violente que des amitiés trop promptes à s'alarmer avaient regardée comme irremédiable, pourra dans quelques semaines reprendre le cours de ce récit où les mœurs viennoises revivent dans leur abandon et leur gaîté naïve. Nous profitons de l'occasion de cet article pour rassurer les personnes qui s'intéressent à cet esprit enjoué et délicat. Le danger est passé, et sous peu de jours M. Gérard de Nerval sera rendu à ses amis et à ses occupations.

per des enveloppes et à former des cachets de cire d'une rondeur satisfaisante, je sens que je ne m'arrêterai pas toujours à ces préliminaires de l'art diplomatique, qui ne sont pas à négliger, sans doute, mais qui recouvrent comme d'un voile les profonds arcanes politiques auxquels je brûle d'être bientôt initié.

Et d'abord, puisque vous m'avez permis de vous soumettre mes observations personnelles avec toute la prudence possible, je profite d'un courrier extraordinaire pour vous envoyer cette lettre, qui ne sera point lue à la poste, ainsi que peuvent l'être celles que je vous adresserai par la voie ordinaire dans le courant de mon voyage.

Ne vous étonnerez-vous pas, me sachant parti pour la froide Suède, de recevoir ma lettre datée de Vienne, capitale de l'Autriche? J'en suis moi-même tout surpris encore et ne puis attribuer ce qui m'arrive qu'aux complications nouvelles qui ont surgi tout à coup dans la question d'Orient.

Il y a justement sept jours, j'allais prendre congé de mes supérieurs afin de partir le soir même pour ma destination; j'avais choisi la voie de terre, vu la saison avancée, et je comptais d'abord me rendre en droite ligne à Francfort, puis à Hambourg, en me reposant dans chacune de ces deux villes, n'ayant plus ensuite, comme vous le savez, qu'une courte traversée par mer de Hambourg à Stockholm. J'ai étudié cent fois la carte en attendant l'audience du ministre; mais ce dernier en a décidé autrement. Son excellence était, ce jour-là, visiblement préoccupée. J'ai été reçu entre deux portes après bien des difficultés. — Ah! c'est vous, monsieur de Brégeas? Votre oncle est toujours en bonne santé, n'est-ce pas? — Oui, monsieur le ministre, mais un peu souffrant.... c'est-à-dire qu'il se croit malade. — Une belle intelligence, monsieur! Voilà de ces hommes qu'il nous faudrait encore; de ceux dont Bonaparte avait dit : C'est une race à créer! Et il l'a créée. Mais la voilà qui s'éteint comme le reste..... J'allais répondre que j'espérais vous succéder en tout, quand le chef du cabinet est entré : — Pas un courrier! a-t-il dit au ministre; celui qui arrive d'Espagne est malade; les autres sont partis, ou ne sont pas arrivés. Les routes sont si mauvaises! — Hé bien, dit le ministre, nous avons là M. de Brégeas; donnez-lui vos ettres; il faut bien qu'un attaché serve à quelque chose. — Pouvez-vous partir aujourd'hui? me dit le secrétaire. — Je comptais partir justement ce soir. — Quelle route prenez-vous? — Par Trèves et par Francfort. — Hé bien, vous irez porter ce paquet à Vienne. — Cela vous détournera un peu, a dit le ministre avec bonté, mais

vous étudierez l'Allemagne en passant, c'est utile.... Vous avez une chaise de poste? — Oui, monsieur le ministre. — Il vous faut six jours. — Six jours et demi peut-être, à cause des inondations, a observé le secrétaire. — Enfin, c'est aujourd'hui jeudi, M. de Brégeas arrivera jeudi prochain. — Telles furent les dernières paroles du ministre, et je partis le même soir.

Vous jugez de ma joie, mon cher oncle, en me voyant chargé d'un message d'état! Et quel bon conseil vous m'aviez donné d'acheter cette chaise de poste, que ma tante a trouvée si chère! Un attaché sans chaise de poste, m'avez-vous dit, c'est un.... Je crois que vous avez employé cette comparaison : c'est un colimaçon sans coquille; l'image me semble fort juste, à part la rapidité qui n'est nullement dévolue à l'animal cité par vous.

J'aime à plaisanter, j'ai même fait bien des folies de jeunesse; mais je songe sérieusement à ma carrière, je me préoccupe de mon avenir, suivant en cela vos bons avis; tous les jeunes gens ne pensent pas de même malheureusement. Qui croyez-vous que je rencontre à Munich à la table d'hôte de l'hôtel d'Angleterre!.... Je m'entends appeler d'un bout de la table à l'autre, je me détourne, je crois me tromper.... point du tout : c'était mon cousin Fritz, parti de Paris huit jours avant moi, et parti pour vous aller voir dans votre terre du Périgord.

Vous comprenez, mon oncle, que l'idée n'était pas venue de lui, mais de son père, lequel imagine toujours que je vous fais la cour aux dépens de mon cousin. Dieu merci, vous savez si j'en ai dit jamais le moindre mal. Qu'il ait rejeté toute occupation sensée, ou du moins qu'il se soit livré à mille occupations frivoles; qu'il ait dissipé tout le bien de sa mère, et le tiers de notre domaine de M***; qu'il ait promené par le monde ses goûts d'artiste, ses prétentions d'esprit, ses amourettes folles, et ses mille caprices qui choquent toutes les idées reçues, vous savez, mon oncle, que je m'en préoccupe fort peu. Cependant, j'avouerai qu'il ne m'est jamais agréable de me rencontrer avec un pareil étourdi dans les hautes sociétés où m'appelle ma position.

Ce n'est point encore là le cas, nous ne sommes qu'à une table d'hôte de Munich. Je ne sais pourquoi, d'ailleurs, je ne m'étais point fait servir dans mon appartement, ce qui m'aurait évité cette rencontre. Chaque fois qu'on n'agit pas en homme très comme il faut, on peut être sûr d'avoir à s'en repentir; c'est un de vos prin-

cipes que je n'oublierai plus. Enfin, voici la conversation qui s'établit de loin entre nous deux; vous pensez bien que je ne répondais que par monosyllabes. La table n'était garnie que d'Anglais et d'Allemands, mais on nous comprenait très bien. Il me plaisante, avec l'esprit que vous lui connaissez, sur ma nouvelle position diplomatique, me demande si j'apporte la guerre ou la paix, et autres folies. Je lui fais signe qu'il n'est pas prudent de parler ainsi; et, en effet, j'ai appris ensuite qu'il y avait à cette même table un espion prussien et un espion anglais; moi-même je passais pour un espion français, malgré mon titre d'attaché. Les Allemands ignorent ou ne veulent pas croire que notre gouvernement n'use pas de pareils moyens, et que nous n'employons jamais qu'une politique loyale et constitutionnelle.

J'ai fini par me lever, je l'ai pris à part, et je lui ai fait comprendre tout ce que sa conduite avait d'indiscret à mon égard. — Nous ne sommes plus de jeunes fous, lui ai-je dit; la confiance du gouvernement m'a créé un titre et des devoirs nouveaux. La chaise de poste qui me transporte à Vienne est peut-être chargée des destinées d'un grand pays.... — Tu es en chaise de poste? m'a dit aussitôt mon cousin. — Je ne voyage pas autrement. — C'est fort commode en effet, quand on n'aime pas aller à pied. Moi, je voyage à pied quand le pays est beau. — Bien du plaisir. — Par exemple, ce pays-ci est fort triste; des campagnes plates, sablonneuses, et des forêts de sapins pour varier; des rivières sans eau, des villes sans pierres, des tavernes sans vin, des femmes.... Je me hâtai de lui couper la parole, car il m'aurait compromis plus encore. — Il faut que je reparte, lui dis-je; je ne me suis arrêté à Munich que pour dîner. — C'est-à-dire pour souper, car on dîne ici à une heure, et il en est huit. — Adieu donc. — Tu ne restes pas pour voir la vieille Mme Schrœder-Devrient dans *Médée?* — J'ai des devoirs plus pressans. — Je suis capable de faire une folie.... — Je le crois. — Voilà ma position. J'étais parti de Paris pour aller voir notre oncle; j'ai pris par la Bourgogne, afin d'éviter la monotonie de nos routes du centre. J'ai fait un coude pour voir le Jura, puis pour voir Constance, la ville des conciles (les décorations de l'Opéra sont tout-à-fait inexactes, et elles ont bien raison); ce qu'il y a de plus beau à Constance, c'est le bateau à vapeur qui vous en éloigne, et qui vous fait toucher en six heures à cinq nations différentes. Je ne voulais que poser le pied en Bavière; mais à Lindau l'on m'a dit des merveilles de Munich. Je viens de parcourir

la ville en un jour, et j'en ai assez; tu as une place vide dans ta chaise de poste, tu vas à Vienne, je t'y accompagne. Je suis fort curieux de voir cette capitale.

Je crus l'arrêter en lui demandant s'il avait des lettres de crédit; il me montra une circulaire de l'un des Rotschild, qui le recommandait à tous ses correspondans. Je ne sais trop ce que vaut ce papier, qui me paraît être une simple lettre de politesse; mais à Vienne on en jugera. J'ai appris de bonne source que l'on n'y garderait pas vingt-quatre heures un étranger dont le portefeuille ne serait point bien et valablement garni.

Après tout, sa conversation m'a distrait pendant la route, qui n'était pas fort commode, surtout dans le pays de Salzbourg, l'un des endroits les plus sauvages de la terre. A Vienne, il est descendu dans une auberge de faubourg, voulant, dit-il, garder le plus strict incognito. J'en suis charmé, et je désire le rencontrer le moins possible. Il vous écrira sans doute pour s'excuser d'avoir pris la route de Vienne au lieu de celle de Périgueux. Il est vrai que, la terre étant ronde, rien ne l'empêchera de vous aller rendre ses devoirs dans le courant de l'an prochain.

HENRI DE BRÉGEAS.

LETTRE DE FRITZ

A SON AMI TIMOTHÉE O'NEILL, A PARIS.

Tu m'as fait promettre, mon cher Timothée, de t'envoyer les impressions *sentimentales* de mon voyage, qui t'intéressent plus, m'as-tu dit, qu'aucune description pittoresque. Je vais commencer. Sterne et Casanova me soient en aide pour te distraire. J'ai envie simplement de te conseiller de les relire, en t'avouant que ton ami n'a point le style de l'un ni les nombreux mérites de l'autre, et qu'à les parodier il compromettrait gravement l'estime que tu fais de lui. Mais enfin, puisqu'il s'agit surtout de te servir en te fournissant des observations où ta philosophie puisera des maximes, je prends le parti de t'écrire au hasard tout ce qui m'arrive, intéressant ou non, jour par jour si je le puis, à la manière du capitaine Cook, qui écrit avoir vu un tel jour un goëland ou un pingouin, tel autre jour n'avoir rien vu qu'un tronc d'arbre flottant; ici la mer était claire, là bourbeuse. Mais, à travers ces signes vains, ces flots changeans, il rêvait des îles inconnues et parfumées, et finissait par aborder un soir dans ces retraites du pur amour et de l'éternelle beauté.

Le 21. — J'entrais au théâtre de Leopoldstadt. Il faut dire d'abord que je n'entends que fort peu le patois qui se parle ici. Il est donc important que je cherche quelque jolie personne de la ville qui veuille bien me mettre au courant du langage usuel. C'est le conseil que donnait Byron aux voyageurs. Voilà donc trois jours que je poursuivais dans les théâtres, dans les casinos, dans les bals, appelés vulgairement *sperls*, des *brunes* et des *blondes* (il n'y a presque ici que des blondes), et j'en recevais en général peu d'accueil. Hier, au théâtre de Leopoldstadt, j'étais sorti, après avoir marqué ma place; une charmante jeune fille blonde me demande, à la porte, si le spectacle est commencé. Je cause avec elle, et j'en obtiens ce renseignement, qu'elle était ouvrière et que sa maîtresse, voulant la faire entrer avec elle, lui avait dit de l'attendre à la porte du théâtre. J'accumule sur cette donnée les offres les plus exorbitantes; je parle de premières loges et d'avant-scènes, je promets un souper splendide, et je me vois outrageusement refusé; les Allemandes ont des superlatifs tout prêts contre les insolens, ce dont, au reste, il ne faut pas trop s'effrayer.

Cette femme paraissait fort inquiète de ne pas voir arriver sa maîtresse. Elle se met à courir le long du boulevart, et je la suis en lui prenant le bras qui semblait très beau. Pendant la route, elle me disait des phrases en toutes sortes de langues, ce qui fait que je comprenais à la rigueur. Voilà son histoire : Elle est née à Venise, et elle a été amenée à Vienne par sa maîtresse qui est française; de sorte que, comme elle me l'a dit fort agréablement, elle ne sait bien aucune langue, mais un peu trois langues. On n'a pas d'idées de cela, excepté dans les comédies de Machiavel et de Molière. Elle s'appelle *Catarina Colassa*. Je lui dis en bon allemand (car elle le comprend fort bien) que je ne pouvais désormais me résoudre à l'abandonner, et je construisis une sorte de madrigal assez agréable. A ce moment, nous étions devant sa maison; elle m'a prié d'attendre, puis elle est revenue me dire que sa maîtresse était en effet au théâtre, et qu'il fallait y retourner.

Revenus devant la porte du théâtre, je proposais toujours l'avant-scène, mais elle a refusé toujours, et a pris au bureau une deuxième galerie; j'ai été obligé de la suivre, en donnant au contrôleur ma première galerie pour une deuxième, ce qui l'a fort étonné. Là, elle s'est livrée à une grande joie en apercevant sa maîtresse dans une loge, avec un monsieur à moustaches. Il a fallu qu'elle allât lui parler; puis elle m'a dit que le spectacle ne l'amusait pas, et que nous

ferions mieux d'aller nous promener (*spazieren*); on jouait pourtant une pièce de Mme Birchpfeiffer (*Robert-le-Tigre*), mais il est vrai que ce n'est pas amusant. Nous sommes donc allés sur le Prater, et je me suis lancé, comme tu le penses, dans la séduction la plus compliquée.

Mon ami, imagine que c'est une beauté de celles que nous avons tant de fois rêvées, la femme idéale des tableaux de l'école italienne, la Vénitienne de Gozzi, *bionda e grassota*, la voilà trouvée! Je regrette de n'être pas assez fort en peinture, pour t'en indiquer exactement tous les traits. Figure-toi une tête ravissante, blonde, blanche, une peau incroyable, à croire qu'on l'ait conservée sous des verres; les traits les plus nobles, le nez aquilin, le front haut, la bouche en cerise; puis un col de pigeon gros et gras, arrêté par un collier de perles; puis des épaules blanches et fermes, où il y a de la force d'Hercule, de la faiblesse et du charme de l'enfant de deux ans. J'ai expliqué à cette beauté qu'elle me plaisait surtout parce qu'elle était, pour ainsi dire, *Austro-Vénitienne*, et qu'elle réalisait en elle seule le saint-empire romain, ce qui a paru peu la toucher.

Je l'ai reconduite à travers un écheveau de rues assez embrouillé. Comme je ne comprenais pas beaucoup l'adresse qui devait me servir à la retrouver, elle a bien voulu me l'écrire à la lueur d'un réverbère, et je te l'envoie ci-jointe, pour te montrer qu'il n'est pas moins difficile de déchiffrer son écriture que sa parole. J'ai peur que ces caractères ne soient d'aucune langue; aussi, tu verras que j'ai marqué sur la marge un itinéraire pour reconnaître sa porte plus sûrement.

Maintenant voici la suite de l'aventure. Elle m'avait donné rendez-vous dans sa rue, à midi. Je suis venu de bonne heure monter la garde devant ce bienheureux n° 189. Comme elle ne descendait pas, je suis monté. J'ai trouvé une vieille sur un palier, qui cuisinait à un grand fourneau, et comme *d'ordinaire une vieille en annonce une jeune*, j'ai parlé à celle-là, qui a souri et m'a fait attendre. Cinq minutes après, la belle personne blonde a paru à la porte et m'a dit d'entrer. C'était dans une grande salle; elle déjeunait avec sa dame et m'a prié de m'asseoir derrière elle sur une chaise. La dame s'est retournée : c'était une grande jeune personne osseuse, et qui m'a demandé en français mon nom, mes intentions et toutes sortes de tenans et d'aboutissans; ensuite elle m'a dit : « C'est bien, mais j'ai besoin de mademoiselle jusqu'à cinq heures aujourd'hui; après, je puis la laisser libre pour la soirée. » La jolie blonde m'a reconduit en souriant, et m'a dit : « A cinq heures. » Voilà où j'en suis; je t'écris

d'un café où j'attends que l'heure sonne, mais tout cela me paraît bien berger.

Le 22. —Voilà bien une autre affaire. Mais reprenons le fil des évènemens. Hier à cinq heures, la Catarina, ou plutôt la Katty, comme on l'appelle dans sa maison, m'est venu trouver dans un *cafe-haus* où je l'attendais. Elle était très charmante, avec une jolie coiffe de soie sur ses beaux cheveux blonds (le chapeau n'appartient ici qu'aux femmes du monde). Nous devions aller au théâtre de la Porte-de-Carinthie voir représenter *Belisario,* opéra; mais voici qu'elle a voulu retourner à Leopoldstadt, en me disant qu'il fallait qu'elle rentrât de bonne heure. La Porte-de-Carinthie est à l'autre extrémité de la ville. Bien! nous sommes entrés à Leopoldstadt; elle a voulu payer sa place, me déclarant qu'elle n'était pas une *grisette* et qu'elle voulait payer ou n'entrerait pas. Oh Dieu! si les dames françaises comprenaient une telle délicatesse! Il paraît que cela continue à rentrer dans les mœurs du pays.

Hélas! mon ami, nous sommes de bien pâles don Juan! J'ai essayé la séduction la plus noire, rien n'y a fait. Il a fallu la laisser s'en aller et s'en aller seule! du moins jusqu'à l'entrée de sa rue. Seulement elle m'a donné rendez-vous à cinq heures pour le lendemain, qui est aujourd'hui.

A présent voici où mon Iliade commence à tourner à l'Odyssée. A cinq heures, je me promenais devant la porte du n° 189, frappant la dalle d'un pied superbe; Catarina ne sort pas de sa maison. Je m'ennuie de cette faction (la garde nationale te préserve d'une corvée pareille par un mauvais temps!); j'entre dans la maison, je frappe; une jeune fille sort, me prend la main et descend jusqu'à la rue avec moi. Ceci n'est point encore mal. Là elle m'explique qu'il faut m'en aller, que la maîtresse est furieuse, et que du reste Catarina est allée chez moi dans la journée pour me prévenir. Moi, voilà là-dessus que je perds le fil de la phrase allemande; je m'imagine, sur la foi d'un verbe d'une consonnance douteuse, qu'elle veut dire que Catarina ne peut pas sortir et me prie d'attendre encore; je dis : c'est bien! et je continue à battre le pavé devant la maison. Alors la jeune fille revient, et comme je lui explique que sa prononciation me change un peu le sens des mots, elle rentre et m'apporte un papier énonçant sa phrase. Ce papier m'apprend que Catarina est allée me voir à *l'Aigle noir,* où je suis logé. Alors, je cours à *l'Aigle noir;* le garçon me dit qu'en effet une jeune fille est venue me demander dans la journée, je pousse des cris d'aigle, et je reviens au n° 189; je frappe;

la personne qui m'avait parlé déjà redescend; la voilà dans la rue, m'écoutant avec une patience angélique; j'explique ma position, nous recommençons à ne plus nous entendre sur un mot; elle rentre, et me rapporte sa réponse écrite. Catarina n'habite pas la maison; elle y vient seulement dans le jour, et pour l'instant elle n'est pas là. Reviendra-t-elle dans la soirée? on ne sait pas; mais j'arrive à un éclaircissement plus ample. La jeune personne, un modèle du reste de complaisance et d'aménité (comprends-tu cette fille dans la rue jetant des cendres sur le feu de ma passion?) me dit que la dame, la maîtresse, a été dans une grande colère (et elle m'énonce cette colère par des gestes expressifs). — Mais enfin?.... — C'est qu'on a su que Catarina a un autre amoureux dans la ville. — Oh! pardieu! dis-je là-dessus (Tu me connais, je ne me suis pas attendu à obtenir *un cœur tout neuf*). Eh bien! cela suffit, je le sais, je suis content, je prendrai garde à ne pas la compromettre. — Mais non, a répliqué la jeune ouvrière (je t'arrange un peu tout ce dialogue ou plutôt je le resserre), c'est ma maîtresse qui s'est fâchée parce que le jeune homme (*junker*) est venu hier soir chercher la Catarina, qui lui avait dit que sa maîtresse la devait garder jusqu'au soir; il ne l'a pas trouvée, puisqu'elle était avec vous, et ils ont parlé très long-temps ensemble.

Maintenant, mon ami, voilà où j'en suis: je comptais la conduire encore au spectacle ce soir, puis à la *Conversation*, où l'on joue de la musique et où l'on chante, et je suis seul à six heures et demie, buvant un verre de rosolio dans le *Gastoffe*, en attendant l'ouverture du théâtre où l'on joue une traduction de *Ruy-Blas*. Mais la pauvre Catarina! Je ne la verrai que demain, je l'attendrai dans la rue où elle passe pour aller chez sa maîtresse, et je saurai tout!

Ce 23. — Hier au soir, me trouvant désœuvré dans ce théâtre, et presque seul d'homme civilisé, le reste se composant de Hongrois, de juifs, de Turcs en costume (tu ne peux pas t'imaginer comme le Tyrolien, le Hongrois et le Turc fourmillent à Vienne); j'ai songé à recommencer ce rôle de Casanova, déjà assez bien entamé l'avant-veille. Casanova est bien plus probable qu'on ne le croit dans les usages de ce pays-ci. Je me suis assis successivement près de deux ou trois femmes seules; la salle était éblouissante; malgré le peu d'éclat des lustres, les yeux des femmes donnaient assez de lumière par eux-mêmes; j'ai fini par lier conversation avec l'une d'elles dont le langage n'était pas trop viennois; après cela j'ai voulu la reconduire en lui donnant le bras, mais elle m'a permis seulement de lui pren-

dre le bras sous son manteau, encore un très beau bras parmi toutes sortes de soieries et de poils de chat ou fourrures. Nous nous sommes promenés très long-temps, puis je l'ai mise devant sa porte, sans qu'elle ait voulu, du reste, me laisser entrer; toutefois elle m'a donné rendez-vous pour ce soir à six heures.

Et de deux. Celle-là ne vaut pas tout-à-fait l'autre comme beauté, mais elle paraît être d'une classe plus relevée. Je le saurai ce soir. Mais cela ne te confond-il pas, qu'un étranger fasse connaissance intime de deux femmes en trois jours, que l'une vienne chez lui et qu'il aille chez l'autre? Et nulle apparence suspecte dans tout cela. Non, on me l'avait bien dit, mais je ne le croyais pas; c'est ainsi que l'amour se traite à Vienne. Eh bien, c'est charmant. A Paris, les femmes vous font souffrir trois mois, c'est la règle; aussi peu de gens ont la patience de les attendre; ici, les arrangemens se font en trois jours, et l'on sent dès le premier que la femme céderait si elle ne craignait pas de vous faire l'effet d'une *grisette;* car c'est là, il paraît, leur grande préoccupation. D'ailleurs, rien de plus amusant que cette poursuite facile dans les spectacles, casinos et bals; cela est tellement reçu, que les plus *honnêtes* ne s'en étonnent pas le moins du monde; les deux tiers au moins des femmes viennent seules dans les lieux de réunion, ou vont seules dans les rues. Si vous tombez par hasard sur une *vertu*, votre recherche ne l'offense pas du tout, elle cause avec vous tant que vous voulez. Toute femme que vous abordez se laisse prendre le bras, reconduire; puis, à sa porte, où vous espérez entrer, elle vous fait un salut très gentil et très railleur, vous remercie de l'avoir reconduite, et vous dit que son mari ou son père l'attend dans la maison. Tenez-vous à la revoir, elle vous dira fort bien que, le lendemain ou le surlendemain, elle doit aller dans tel bal ou tel théâtre. Si au théâtre, pendant que vous causez avec une femme seule, le mari ou l'amant, qui s'était allé promener dans les galeries, ou qui était descendu au café, revient tout à coup près d'elle, il ne s'étonne pas de vous voir causer familièrement; il salue et regarde d'un autre côté, heureux sans doute d'être soulagé un peu de la compagnie de sa femme.

Je te parle ici un peu déjà par mon expérience et beaucoup par celle des autres; — mais à quoi cela peut-il tenir? car vraiment je n'ai vu rien de pareil même en Italie. — Sans doute à ce qu'il y a tant de belles femmes dans la ville que les hommes qui peuvent leur convenir sont en proportion beaucoup moins nombreux. A Paris les jolies femmes sont si rares qu'on les met à l'enchère: on les choie, on les

garde, et elles-mêmes sentent tout le prix de leur beauté. Ici les femmes font très peu de cas d'elles-mêmes et de leurs charmes, car il est évident que cela est commun comme les belles fleurs, les beaux animaux, les beaux oiseaux, qui en effet sont très communs si l'on a soin de les bien cultiver ou de les bien nourrir. Or ici la vie est si facile, si bonne, qu'il n'y a pas de femmes misérables même dans le bas peuple, et qu'il ne s'y produit pas par conséquent de ces races affreuses qui composent nos artisanes ou nos femmes de la campagne. Tu n'imagines pas ce qu'il y a d'extraordinaire à rencontrer à tous momens dans les rues des filles éclatantes et d'une carnation merveilleuse qui s'étonnent même que vous les remarquiez.

Cette atmosphère de beauté, de grace, d'amour, a quelque chose d'enivrant: on perd la tête, on soupire, on est amoureux fou, non d'une, mais de toutes ces femmes à la fois. *L'odor di femina* est partout dans l'air, et on l'aspire de loin comme don Juan. Quel malheur que nous ne soyons pas au printemps! Il faut un paysage pour compléter de si belles impressions. Cependant la saison n'est pas encore sans charmes. Ce matin je suis entré dans le grand jardin impérial au bout de la ville; il n'y avait personne. Les grandes allées se terminaient très loin par des horizons gris et bleus charmans. Il y a au-delà un grand parc montueux coupé d'étangs et plein d'oiseaux. Les parterres étaient tellement gâtés par le mauvais temps que les rosiers cassés laissaient traîner leurs fleurs dans la boue. Au-delà la vue donnait sur le Prater et sur le Danube; c'était ravissant malgré le froid. Ah! vois-tu, nous sommes encore jeunes, plus jeunes que nous ne le croyons; mais Paris est une ville si laide et peuplée de gens si sots qu'elle fait désespérer de la création, des femmes et de la poésie.

Ce 7 novembre. — Je transcris ici cinq lignes sur un autre papier. Il s'est écoulé bien des jours depuis que les quatre pages qui précèdent ont été écrites. Tu as reçu des lettres de moi, tu as vu le côté grave de ma physionomie, et près d'un mois me sépare de ces premières impressions de mon séjour à Vienne. Pourtant il y a un lien très immédiat entre ce que je vais te dire et ce que je t'ai écrit. C'est que le dénouement que tu auras prévu en lisant les quatre premières pages a été suspendu tout ce temps. Tu me sais bien incapable de te faire des histoires à plaisir et d'épancher mes sentimens sur des faits fantastiques, n'est-ce pas? Eh bien! si tu as pris intérêt à mes premiers amours de Vienne, apprends.....

Ce 13 décembre. — Tant d'évènemens se sont passés depuis les quatre premiers jours qui fournissaient le commencement de cette

lettre, que j'ai peine à les rattacher à ce qui m'arrive aujourd'hui. Je n'oserais te dire que ma carrière don-juanesque se soit poursuivie toujours avec le même bonheur..... La Katty est à Brunn en ce moment auprès de sa mère malade : je devais l'y aller rejoindre par ce beau chemin de fer de trente lieues qui est à l'entrée du Prater; mais ce genre de voyage m'agace les nerfs d'une façon insupportable. En attendant, voici encore une aventure qui s'entame et dont je t'adresse fidèlement les premiers détails.

Comme observation générale, tu sauras que dans cette ville aucune femme n'a une démarche naturelle. Vous en remarquez une, vous la suivez; alors elle fait les coudes et les zig-zags les plus incroyables de rue en rue. Puis, choisissez un endroit un peu désert pour l'aborder, et jamais elle ne refusera de vous répondre. Cela est connu de tous. Une Viennoise n'éconduit personne. Si elle appartient à quelqu'un (je ne parle pas de son mari, qui ne compte jamais); si, enfin, elle est trop affairée de divers côtés, elle vous le dit et vous conseille de ne lui demander un rendez-vous que la semaine suivante, ou de prendre patience sans fixer le jour. Cela n'est jamais bien long; les amans qui vous ont précédé deviennent vos meilleurs amis.

J'avais donc suivi une beauté que j'avais remarquée au Prater, où la foule s'empresse pour voir les traîneaux, et j'étais venu jusqu'à sa porte sans lui parler, parce que c'était en plein jour. Ces sortes d'aventures m'amusent infiniment. Fort heureusement, il y avait un *gastoffe* presque en face de la maison. Je reviens donc, à la brune, m'établir près de la fenêtre. Comme je l'avais prévu, la belle personne en question ne tarde pas à sortir. Je la suis, je lui parle, et elle me dit avec simplicité de lui donner le bras, afin que les passans ne nous remarquent pas. Alors elle me conduit dans toutes sortes de quartiers, d'abord chez un marchand du Kohlmarck, où elle achète des mitaines; puis chez un pâtissier, où elle me donne la moitié d'un gâteau; enfin, elle me ramène dans la maison d'où elle était sortie, reste une heure à causer avec moi sous la porte, et me dit de revenir le lendemain au soir. Le lendemain, je reviens fidèlement, je frappe à la porte, et tout à coup je me trouve au milieu de deux autres jeunes filles et de trois hommes vêtus de peaux de mouton et coiffés de bonnets plus ou moins valaques. Comme la société m'accueillait cordialement, je me préparais à m'asseoir : mais point du tout. On éteint les chandelles, et on se met en route pour des endroits éloignés dans le faubourg. Personne ne me dispute la conquête de la veille, quoique l'un des individus soit sans femme, et

enfin nous arrivons dans une espèce de gastoffe fort enfumé. Là, les sept à huit nations qui se partagent la bonne ville de Vienne semblaient s'être réunies pour un plaisir quelconque. Ce qu'il y avait de plus évident, c'est qu'on y buvait beaucoup de vin doux rouge, mêlé de vin blanc plus ancien. Nous prîmes quelques carafes de ce mélange. Cela n'était point mauvais. Au fond de la salle, il y avait une espèce de comptoir où l'on chantait des complaintes dans un langage indéfini, ce qui paraissait amuser beaucoup ceux qui comprenaient. Le jeune homme qui n'avait pas de femme s'assit auprès de moi, et comme il parlait très bon allemand, chose rare dans ce pays, je fus fort content de sa conversation. Quant à la femme avec qui j'étais venu, elle était absorbée dans le spectacle qu'on voyait en face de nous. Le fait est que l'on jouait derrière ce comptoir de véritables comédies. Ils étaient quatre à cinq chanteurs, qui montaient, jouaient une scène, et reparaissaient avec de nouveaux costumes. C'étaient des pièces complètes, mêlées de chœurs et de couplets. Du reste, j'avais déjà vu cela à Naples. Pendant les intervalles, les Moldaves, Valaques et autres mangeaient beaucoup de lièvre et de veau. La beauté que j'avais avec moi s'animait peu à peu, grace au vin rouge et grace au vin blanc. Elle était charmante ainsi, car naturellement elle est un peu pâle. C'est une vraie beauté slave, de grands traits solides indiquent la race qui ne s'est point mélangée.

Il faut encore remarquer qu'il n'y a de belles que les femmes du peuple et celles de la haute noblesse. — Je t'écris d'un gastoffe, où j'attends l'heure du spectacle; mais décidément l'encre est trop mauvaise, et j'ajourne la suite de mes observations.

31 décembre, jour de la saint Sylvestre. — Diable de conseiller-intime de sucre candi! comme disait Hoffmann, ce jour-là même. Tu vas comprendre à quel propos cette interjection.

Je t'écris, non point de ce cabaret enfumé et du fond de cette cave fantastique dont les marches étaient si usées, qu'à peine avait-on le pied sur la première, qu'on se sentait sans le vouloir tout porté en bas, puis assis à une table, entre un pot de vin vieux et un pot de vin nouveau, et à l'autre bout l'homme qui a perdu son reflet et l'homme qui a perdu son ombre discutant fort gravement. Je t'écris... tu vas croire que je suis fou de joie, mais non, je suis très calme, mon ami, cela est comme je vais te le dire... Je suis l'amant d'une grande dame; ce sont de grandes dames, voyez-vous! comme disait notre ami Bocage.

Ma foi, j'ai eu tort peut-être de t'écrire tout ce qui précède. Je dois te faire l'effet d'un malheureux, d'un cuistre, d'un commis voyageur, qui ne représente son pays que dans les tavernes, et qu'un goût immodéré de bière et de vin de Hongrie entraîne à de trop faciles amours. Pourtant tu aurais tort de si mal juger les beautés qui ont passé devant toi. Elles tiendront leur belle place dans mon catalogue; et, s'il faut que j'inscrive un jour : *En Allemagne,* 230! je suis encore fort loin de compte. La première aventure a eu seule un dénouement logique et satisfaisant; la seconde m'a raté dans les mains, et quant à la troisième.... Oh! là, je regrette de ne pas t'en avoir écrit les détails à mesure; mais il est trop tard. Je suis trop en arrière de mon journal, et tous ces petits faits que je t'aurais détaillés complaisamment alors, je ne pourrais plus même les ressaisir aujourd'hui. Contente-toi d'apprendre que, comme je la reconduisais le soir, il s'est mêlé dans nos amours un chien noir qui courait comme le barbet de Faust et qui avait l'air fou. J'ai vu tout de suite que c'était de mauvais augure. La belle s'est mise à caresser le chien, qui était tout mouillé, puis elle m'a dit qu'il avait sans doute perdu ses maîtres, et qu'elle voulait le recueillir chez elle. J'ai demandé à y entrer aussi, mais elle m'a répondu : *nicht !* ou si tu veux *nix!* avec un accent résolu qui m'a rappelé l'invasion de 1815. Je me suis dit : C'est ce gredin de chien noir qui me porte malheur. Il est évident que sans lui j'aurais été reçu.

Eh bien! ni le chien ni moi ne sommes entrés. Au moment où la porte s'ouvrait, il s'est enfui comme un être fantastique qu'il était, et la beauté cruelle m'a donné rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, j'étais furieux, agacé; il faisait très froid; j'avais affaire. Je ne vins pas à l'heure, mais plus tard dans la journée. Je trouve un individu mâle qui m'ouvre et me demande, ainsi qu'à la tête de chameau de Cazotte : *Chè vuoi?* Comme il était moins effrayant, j'étais prêt à répondre : Je demande Mlle..... Mais, ô malheur! je me suis aperçu que j'ignorais totalement le nom de ma maîtresse. — Une jolie femme, monsieur, que je connaissais depuis trois jours. — Je balbutie, le monsieur me regarde comme un intrigant; je m'en vais. Très bien.

Le soir, je rôde autour de la maison; je la vois qui rentre; je m'excuse et je lui dis fort tendrement : Mademoiselle, serait-il indiscret maintenant de vous demander votre nom? — Vhahby. — Plaît-il? — Vhahby. — Oh! oh! celui-là, je demande à l'écrire. Ah çà, vous

êtes donc Bohême ou Hongroise? Elle est d'Olmutz, cette chère enfant. — Vhahby, c'est un nom bien bohême en effet, et cependant la fille est douce et blonde, et dit son nom si doucement, qu'elle a l'air d'un agneau s'exprimant dans sa langue maternelle.

Et puis voilà que cela traîne en longueur; je comprends que c'est une cour à faire; et pourtant, il n'y a nul doute, mais quel ennui! Un matin je viens la voir, elle me dit avec une grande émotion: Oh! mon Dieu! il est malade. — Qui, lui? — Alors elle prononce un nom aussi bohême que le sien; elle me dit: Entrez donc. J'entre dans une seconde chambre, et je vois, couché dans un lit, un grand flandrin qui était venu avec nous, le soir du spectacle, dans le gastoffe, et qui était vêtu en chasseur d'opéra-comique. Ce garçon m'accueille avec des démonstrations de joie; il avait un grand chien lévrier couché près du lit. Ne sachant que dire, je dis: Voilà un beau chien; je caresse l'animal, je lui parle, cela dure très long-temps; on remarquait au-dessus du lit le fusil du monsieur, ce qui, du reste, vu sa cordialité, n'avait rien de désagréable. Il me dit qu'il avait la fièvre, ce qui le contrariait beaucoup, car la chasse était bonne. Je lui demande naïvement s'il chassait le chamois; il me montre alors des perdrix mortes avec lesquelles des enfans s'amusaient dans un coin. — Mais, c'est très bien, monsieur. — Alors, pour soutenir la conversation, comme la beauté ne revenait pas, je dis bourgeoisement: Eh bien! ces enfans sont-ils bien savans? D'où vient qu'ils ne sont pas à l'école? Le chasseur me répond: Ils sont trop petits. Je réponds que, dans mon pays, on les met aux écoles mutuelles dès le berceau. Je continue par une série d'observations sur ce mode d'enseignement. Pendant ce temps-là, Vhahby rentra une tasse à la main; je dis au chasseur: Est-ce que c'est du quinquina (vu sa fièvre)? Il me dit oui; il paraît qu'il n'avait pas compris, car je le vois un instant après qui coupe du pain dans la tasse; je n'avais jamais ouï dire qu'on se trempât une soupe de quinquina, et, en effet, c'était du bouillon. Le spectacle de ce garçon mangeant sa soupe était aussi peu récréatif que le récit que je t'en fais; voilà un joli rendez-vous qu'on m'a donné là. Je salue le chasseur en lui souhaitant une meilleure santé, et je repasse dans l'autre pièce. Ah! çà, dis-je à la jeune Bohême, ce monsieur malade est-il votre mari? — Non. — Votre frère? — Non. — Votre amoureux? — Non. — Qu'est-ce qu'il est donc? Il est..... — Il est chasseur. Il faut observer, pour l'intelligence de mes questions, qu'il y avait dans la seconde chambre trois lits, et qu'elle

m'avait appris que l'un était le sien, et que c'était cela qui l'empêchait de me recevoir. Enfin, je n'ai jamais pu comprendre la fonction de ce personnage; elle m'a dit toutefois de revenir le lendemain; mais j'ai pensé que, si c'était pour jouir de la conversation du chasseur, il valait mieux attendre qu'il fût rétabli. Je n'ai revu Vhahby que huit jours après; elle n'a pas été plus étonnée de me voir revenir, que de ce que j'avais été si long-temps sans la voir. Le chasseur était rétabli et sorti; je ne savais pas à quoi tenait sa sauvagerie; elle m'a dit que les enfans étaient dans l'autre pièce. — Est-ce à vous, ces enfans? — Oui. — Diable! Il y en a trois, blonds comme des épis, blonds comme elle. J'ai trouvé cela si respectable, que je ne suis pas revenu encore dans la maison; j'y reviendrai quand je voudrai. Les trois enfans, le chasseur et la fille n'auront pas bougé; j'y reviendrai quand j'aurai le temps.

Oh! oh! maintenant sonnons de la trompette, couvrons notre déconvenue passée avec tous les triomphes de ce qui nous arrive aujourd'hui. Ce sont de beaux drapeaux, des drapeaux de lin et de soie que nous élevons à présent. Nous voilà du faubourg dans la ville, et de la ville.... pas encore!

O mon ami! je t'ai décrit fidèlement jusqu'ici mes liaisons avec des beautés de bas lieu. Pauvres amours! elles étaient pourtant bien bonnes et bien douces. La première m'a donné tout l'amour qu'elle a pu, et elle est partie comme un bel ange pour aller voir sa mère malade, à Brunn. Les deux autres m'accueillaient fort amicalement et m'ouvraient leur bouche souriante comme des fleurs attendant les fruits; ce n'était plus que patience à prendre pour quelques jours, pour l'honneur de la ville de Vienne ou de ses faubourgs. Mais ma foi, mes belles, le Français est volage, le Français a rompu cette glace viennoise qui présente des obstacles au simple voyageur, à celui qui passe et qui s'envole. Maintenant nous avons droit de cité, pignon sur rue, et peut-être obtiendrons-nous quelque souvenir témoignant d'une bien douce et bien chère hospitalité.

J'hésite à continuer ma confession, ô Timothée! comme tu peux voir que j'ai long-temps hésité à t'envoyer cette lettre. Cela n'est-il pas perfide envers ces bonnes créatures qui n'imaginaient point que les secrets de leur beauté et de leurs caprices s'éparpilleraient dans l'univers et s'en iraient, à quatre cents lieues, réjouir la pensée d'un moraliste blasé, et lui fournir une série d'observations physiologiques?

Ne va pas révéler à des Parisiens surtout le secret de nos confidences; ou bien, dis-leur que tout cela est de pure imagination, que cela est écrit dans le seul but de faire tenir parole aux catalogues de R***, que d'ailleurs cela est si loin (comme disait Racine dans la préface de *Bajazet*), et enfin, que les noms, adresses, et autres indications sont suffisamment déguisés pour que rien en cela ne ressemble à une indiscrétion. Et d'ailleurs, qu'importe après tout, nous ne vivons pas, nous n'aimons pas. Nous étudions la vie, nous analysons l'amour, nous sommes des philosophes, pardieu!

Représente-toi bien une grande cheminée de marbre sculpté. Les cheminées sont rares à Vienne, et n'existent guère que dans les palais. Les fauteuils et les sophas ont des pieds dorés. Autour de la salle il y a des consoles dorées; et les lambris.... ma foi, il y a aussi des lambris dorés. La chose est complète, comme tu vois!

Devant cette cheminée, trois dames charmantes sont assises. L'une est de Vienne; les deux autres sont, l'une Italienne, l'autre Anglaise. L'une des trois est la maîtresse de la maison. Des hommes qui sont là, deux sont comtes, un autre est prince, un autre ministre, et deux autres sont des jeunes gens *pleins d'avenir*. Les dames ont parmi eux des maris et des amans avoués, connus; mais tu sais que les amans passent en général à l'état de maris, c'est-à-dire ne comptent plus comme individualité masculine. Cette remarque est profonde, songes-y bien.

Ton ami se trouve donc seul d'homme dans cette société à bien juger sa position; la maîtresse de la maison mise à part (cela doit être), ton ami a donc des chances de fixer l'attention des deux dames qui restent, et même il a peu de mérite à cela par les raisons que je viens d'exposer.

Ton ami a dîné confortablement; il a bu des vins de France et de Hongrie, pris du café et de la liqueur; il est bien mis, son linge est d'une finesse exquise, ses cheveux sont soyeux et frisés très légèrement; ton ami fait du paradoxe, ce qui est usé depuis cinq ans chez nous, et ce qui est ici tout neuf. Les seigneurs étrangers ne sont pas de force à lutter sur ce bon terrain que nous avons tant remué. Ton ami flamboie et pétille; on le touche, il en sort du feu.

Voilà un jeune homme bien posé; il plaît prodigieusement aux dames; les messieurs sont très charmés aussi. Les gens de ce pays sont si bons! Ton ami passe donc pour un causeur agréable. On se plaint qu'il parle peu; mais quand il s'échauffe, il est très beau.

Je te dirai que des deux dames il en est une qui me plaît beaucoup et l'autre beaucoup aussi. Toutefois l'Anglaise a un petit parler si doux, elle est si bien assise dans son fauteuil; de beaux cheveux châtains à reflets rouges, la peau si blanche; de la soie, de la ouate et des tulles, des perles et des opales : on ne sait pas trop ce qu'il y a au milieu de tout cela, mais c'est si bien arrangé!

Il y a là un genre de beauté et de charme que je commence à présent à comprendre; je vieillis : si bien que me voilà m'occuper toute la soirée de cette jolie femme dans son fauteuil. L'autre paraissait s'amuser beaucoup dans la conversation d'un monsieur d'un certain âge qui semble fort épris d'elle et dans les conditions d'un *patito* tudesque, ce qui n'est pas réjouissant. Je causais avec la petite dame bleue, je lui témoignais mon admiration pour les cheveux que tu sais et tout le détail qui s'en suit. Voici l'autre, qui nous écoutait d'une oreille, qui quitte brusquement la conversation de son soupirant et se mêle à la nôtre. Je veux tourner la question. Elle avait tout entendu. Je me hâte d'établir une distinction (tu sais) pour les brunes qui ont la peau blanche; elle me répond que la sienne est noire : de sorte que voilà ton ami réduit aux exceptions, aux conventions, aux protestations. Alors je pensais avoir beaucoup déplu à la dame brune. J'en étais fâché, parce qu'après tout elle est fort belle et fort majestueuse dans sa robe blanche, et ressemble à la Grisi dans le premier acte de *Don Juan*. Ce souvenir m'avait servi du reste à rajuster un peu les choses. Deux jours après, je me rencontre au Casino avec l'un des comtes qui étaient là; nous allons par occasion dîner ensemble, puis au spectacle. Nous nous lions comme cela. La conversation tombe sur les deux dames dont j'ai parlé plus haut; il me propose de me présenter à l'une d'elles : la noire. J'objecte ma maladresse précédente. Il me dit qu'au contraire cela avait fait très bien. Cet homme est profond.

Je craignis d'abord qu'il ne fût l'amant de cette dame et ne tendît à s'en débarrasser, d'autant plus qu'il me dit : « Il est très commode de la connaître, parce qu'elle a une loge au théâtre de la Porte-de-Carinthie, et qu'alors vous irez quand vous voudrez. — Cher comte, cela est très bien; présentez-moi à la dame.

Il l'avertit, et le lendemain me voici chez cette beauté vers trois heures. Le salon est plein de monde. J'ai l'air à peine d'être là. Cependant un grand Italien salue et s'en va, puis un gros individu, qui me rappelait le co-registrateur Heerbrand, puis mon introducteur,

qui avait affaire. Restent le prince et le soupirant. Je veux me lever à mon tour; la dame me retient en me demandant si..... (j'allais écrire une phrase qui serait une indication). Enfin sache seulement qu'elle me demande un petit service que je peux lui rendre. Le prince s'en va pour faire une partie de paume. Le vieux (nous l'appellerons marquis si tu veux), le vieux marquis tient bon. Elle lui dit : « Mon cher marquis, je ne vous renvoie pas, mais c'est qu'il faut que j'écrive . » Il se lève, et je me lève aussi. Elle me dit : « Non, restez; il faut bien que je vous donne la lettre. » Nous voilà seuls. Elle poursuit : « Je n'ai pas de lettre à vous donner, causons un peu, c'est si ennuyeux de causer à plusieurs. Je veux aller à Munich, dites-moi comment cela est? — Je réponds : J'en ai un itinéraire superbe avec des gravures, je vous l'apporterai demain. — C'était assez adroit, puis je dis quelques mots de Munich, et nous passons à d'autres sujets de conversation.

GÉRARD DE NERVAL.

UNE COLONIE.

XIV.[1]

Une centaine de cases étaient dispersées sans ordre au fond d'une clairière pratiquée dans les bois touffus qui ombrageaient la montagne Sainte-Rose. Les troncs d'arbre à demi brûlés, la terre recouverte de cendre, les feuilles encore vertes formant les toits des carbets, tout annonçait un de ces nouveaux établissemens formés par les familles caraïbes que les Français avaient chassées des autres versans de la Basse-Terre. Bien qu'elles fussent accoutumées à vivre séparément et à former chacune un hameau, elles s'étaient depuis peu réunies dans cette commune retraite, afin de pouvoir se mieux défendre si on les attaquait. Le vieil Alayoulé lui-même, chef de tous les Galibis de l'île, y avait bâti son carbet, et son fils, le capitaine, y avait amené sa pirogue par la rivière de la Ramée.

Du reste, quelque pauvre et grossier que fût le village des Caraïbes, les bois au milieu desquels il était bâti lui donnaient une sorte de splendeur sauvage. Enfermée dans son encadrement de sombre verdure, la clairière semblait l'œil de la forêt, et recevait seule la lumière du ciel. Les rayons du matin y pénétraient obliquement, ruisselant à travers les feuillages en cascades étincelantes. On entendait sous les arbres les gais sifflemens des gobes-mouches et des anolis mêlés aux chants du rossignol des Antilles et aux bourdonne-

(1) Voyez les livraisons des 7, 14, 21 et 28 février.

mens des abeilles. A voir le village caraïbe, avec sa forme allongée, au milieu de cet océan de feuilles, et bercé, pour ainsi dire, par ces sauvages mélodies, on eût dit une *canoüa* (1) lumineuse, à l'ancre dans les ombrages.

Ce fut là que les Caraïbes conduisirent le Glorieux et ses compagnons. Comme les chefs étaient absens, on les enferma dans une case dont la garde fut confiée à quelques-uns des jeunes guerriers de l'expédition.

Un jour entier, puis une nuit s'écoulèrent ainsi dans l'attente et les angoisses. Tous savaient trop bien quel sort leur était réservé par les sauvages pour ne pas s'en épouvanter. Françoise surtout sentait son cœur se glacer au souvenir de ce qui lui avait été raconté dans les habitations; elle tremblait pour Jean et pour elle-même; car, en même temps que son amour avait grandi de tout ce qu'elle avait souffert pour le jeune homme, son attachement à la vie s'était accru des efforts tentés pour la sauver. Aussi se sentait-elle saisie par instans d'une sorte de rage désespérée, à l'idée de voir tant de courage, de fatigues et de volonté rester sans résultat. Elle demandait à Dieu, les mains jointes et d'une voix hardie, ce qu'il fallait donc faire pour mériter de vivre, et à quel prix il mettait ici-bas le bonheur. Puis les plus humbles désolations succédaient à cette espèce de révolte; elle priait avec ferveur, offrait sa vie pour sauver celle de Jean, ou demandait même, comme une faveur suprême, une mort commune, mais prompte et sans agonie. Le jeune marin essayait vainement de réveiller ses espérances en lui rappelant les dangers auxquels ils avaient déjà échappé; Françoise avait épuisé sa vigueur. Elle était arrivée à ce moment où l'ame vaincue demande compte des souffrances subies et des efforts tentés; triste révolte de notre faiblesse contre une volonté que nous trouvons inique, parce que nous ne pouvons la comprendre, et qui nous ôte la résignation, cette dernière douceur mise par Dieu au bord des coupes les plus amères.

Le désespoir de Rifflot était presque aussi vif, mais moins touchant. Dans son trouble il s'en prenait à tout le monde et à toute chose de son malheur, accusait le lieutenant Fontaine, le troupeau de sangliers, les forêts vierges, et finissait chaque lamentation par des blasphèmes qui ne manquaient jamais d'exciter la fureur du moine.

Quant au Glorieux, il se montrait aussi libre d'esprit et aussi tranquille que s'il se fût trouvé au morne Piment, faisant les honneurs

(1) Barque caraïbe.

de son carbet à des hôtes. La tête appuyée sur Mardi, qui s'était philosophiquement endormi à terre, il continuait à sourire gracieusement, à appeler Françoise son infante, et à citer des vers de pastorales, sans s'inquiéter du sort qui les attendait. La dignité que Jean puisait dans son courage, il la trouvait, lui, dans son insouciance et dans sa vanité. Semblable à ces acteurs soigneux qui gardent leur attitude tant que le rideau n'est point tombé, il tenait à se conduire, jusqu'au dernier instant, en véritable gentilhomme.

Comme tous les carbets bâtis par les sauvages, celui dans lequel les prisonniers étaient renfermés n'avait d'autre ouverture qu'une porte qui avait été soigneusement close. Cependant les premières lueurs du soleil, en pénétrant à travers les fentes du toit, réveillèrent le Glorieux. Il se souleva en se secouant, et ses yeux rencontrèrent ceux de Rifflot, qui était assis à terre, regardant avec effroi ces traînées lumineuses qui annonçaient le jour.

— C'est ce matin qu'ils vont venir, René, murmura-t-il d'une voix basse et tremblante.

— J'y compte bien, dit tranquillement le boucanier.

— Vous y comptez? répéta Rifflot. Avez-vous donc quelque espoir, René?

— Sans doute, sergent, j'ai l'espoir d'être très prochainement boucané.

Le Parisien eut un frisson.

— Atroce, atroce, murmura-t-il..... et nul moyen d'échapper? Vous ne connaissez nul moyen, René? Si vous pensiez qu'en leur parlant! vous savez que je connais un peu leur langue; c'était moi qui servais d'interprète avant la guerre, quand nous faisions des échanges.

— Cela vous servira bientôt, sergent.

— Vous croyez?

— Quand vous serez lié au poteau, vous pourrez chanter votre chant de mort en caraïbe.

— Ne parlez pas de cela, René; j'espère toujours, moi; cette nuit j'ai beaucoup réfléchi; il m'est venu une idée.

— De vous confesser, peut-être?

— Non.

— D'avaler votre langue?

— Non, non.

— Quoi donc?

— De me faire sauvage!

— Vous! s'écria le Glorieux.

— Ils ont bien reçu des engagés marrons qui font maintenant partie de leurs tribus.

— Et vous échangeriez vos hauts-de-chausses, sergent, contre un habillement de roucou (1)?

— J'aime mieux être peint à l'huile que rôti.

— Pardieu, je veux voir cela, fût-ce de dessus le boucan. Prenez garde seulement que l'habit de roucou est le plus gênant à porter quand on n'en a pas l'habitude. Sur mon ame, sergent, je gage que vous aurez l'air d'une poule qui a perdu sa queue; vous voudrez toujours mettre vos mains dans vos poches.

— Riez, riez, dit Rifflot; peu m'importe mon habit, si je sauve ma peau.

— Quant à la peau, dit le boucanier, il ne vous en restera guère, Parisien.

— Que voulez-vous dire?

— Ne savez-vous point que pour être admis dans la tribu il faut se faire recevoir au nombre des guerriers?

— Eh bien, je me ferai recevoir.

— A la bonne heure; mais moi j'ai vu une de ces réceptions, et je sais à quelle épreuve on est soumis.

— Épreuve? répéta Rifflot inquiet.

— D'abord, sergent, on vous placera sur une sellette devant les guerriers assemblés; votre introducteur vous fera un beau discours pour vous exhorter à manger beaucoup d'ennemis, et à ne pas faire plus de cas de la douleur ou des coups que d'une gorgée de vin d'ananas; après quoi il prendra un mancefenil vivant par les pieds, et lui brisera la tête sur votre front.

— Que dites-vous? s'écria Rifflot.

— L'oiseau sera ensuite broyé entre deux pierres jusqu'à ce qu'on en ait fait une sorte de sauce assaisonnée de piment rond; votre patron vous découpera la chair sur tout le corps avec une dent d'acouty, et lavera la plaie avec cette sauce.

— C'est impossible, s'écria Rifflot.

— Écoutez donc jusqu'au bout, sergent. Une fois les découpures ainsi bassinées de piment, on vous fera manger cru le cœur du mancefenil, afin de vous donner du courage; puis on vous couchera dans un hamac de coton, où vous devrez rester cinq jours sans manger, boire ni remuer. Encore faudra-t-il souffrir toutes ces épreuves

(1) Peinture dont se servent les Caraïbes pour se tatouer.

sans froncer le sourcil ni pincer les lèvres, sans quoi, vous serez honteusement chassé comme un lâche.

— Et si je refuse de faire toutes ces sottises? demanda le Parisien.

— Vous ne serez point reçu dans la tribu.

— Autant vaut alors être boucané, s'écria Rifflot d'un air consterné.

— C'est mon opinion, dit gravement le Glorieux. Mais silence, voici notre déesse qui se réveille; ne la fatiguez point de vos terreurs; qu'elle puisse se remettre et m'entendre, car sa cruauté est mon véritable malheur, sergent; c'est d'elle que me viennent tous mes tourmens, comme ceux du tendre Neris venaient de son ingrate bergère.

Et prenant sa voix de théâtre, le boucanier s'écria :

Toujours la pluie et le vent au visage,
Toujours un feu d'amour qui me saccage,
Toujours un taôn qui s'attache à mon flanc
Et sans tomber me dévore le sang.
Toujours, toujours un renfort de tourmente
Par le mépris de ma fière Adamante.

Françoise venait d'ouvrir les yeux, et son premier mouvement fut de chercher Jean à ses côtés; elle saisit sa main, qu'elle serra dans les siennes avec une tendresse convulsive. Le jeune homme l'attira contre son cœur et lui adressa quelques douces paroles.

— Le soleil.... le soleil, interrompit la jeune femme en montrant les lueurs qui pénétraient dans la case.

— Du courage, Françoise, dit Jean avec douceur; tout n'est point encore désespéré. Un jour et une nuit se sont écoulés sans rien amener de fâcheux pour nous.

— Plus ils ont attendu, moins ils attendront désormais, observa Françoise.

— Qui sait si ces retards ne nous sauveront point! Il ne faut qu'un heureux hasard.

— Le lieutenant Fontaine devrait bien avoir l'esprit de nous chercher de ce côté, observa le Glorieux.

— Hélas! ce serait encore la mort! balbutia Françoise.

— Qui sait, ma reine? Il y a toujours de la ressource avec des hommes civilisés. En tout cas, j'espère comme Jean. Chaque heure de retard augmente nos chances de salut; aussi, ne devons-nous songer qu'à gagner du temps.

— Vous ne devez songer qu'à confesser vos péchés, et à vous repentir, interropit une voix impérieuse.

Le boucanier se détourna et aperçut le moine qui venait de se soulever.

— Merci, mon révérend, reprit-il tranquillement; nous nous en occuperons quand il en sera temps; mais pour le moment, je sens plus le besoin d'une tranche de porc que celui de l'absolution. Depuis que nous sommes leurs prisonniers, ces drôles nous ont à peine accordé quelques ignames cuites dans leur infernale sauce de piment.

— Écoutez, interrompit Françoise.

— Voici quelqu'un.

La porte venait en effet de s'ouvrir, et deux sauvages parurent. La jeune femme se rapprocha de son mari avec un mouvement convulsif, et Rifflot poussa une exclamation d'épouvante.

— Silence, dit le Glorieux à voix basse; et surtout, sergent, pas un mot qui puisse leur faire deviner que vous les comprenez.

Le sergent n'eut point le temps de répondre; les deux Caraïbes venaient d'entrer. Celui qui marchait le premier était de haute taille, et tout en lui annonçait à la fois la force et l'habitude du commandement. Ses longs cheveux, tordus avec soin, étaient entremêlés de cristal et de tresses de coton; sur sa poitrine pendait le caracoli en forme de croissant que portent les chefs, et un collier de dents de léopard, auquel il avait attaché un sifflet fabriqué avec un ossement humain; ses bracelets étaient de plumes de perroquet, et il tenait à la main un boutou (1) artistement ciselé, à la poignée duquel pendait une frange d'écorce coloriée.

Il s'arrêta devant les prisonniers, promena sur eux un regard pénétrant, et tressaillit à la vue de Françoise; mais ce fut un mouvement rapide et presque imperceptible, car il se détourna à l'instant même vers son compagnon qui était demeuré quelques pas en arrière, et lui fit signe d'approcher. Celui-ci était plus petit, plus vieux, et, quoique soigneusement roucoué, d'une teinte plus claire que le chef. Ses yeux étaient gris, et ses cheveux presque blonds, chose inouie chez les Caraïbes; enfin, il portait à la ceinture un coutelas que le Glorieux reconnut aussitôt.

— Par mon salut, ce n'est point là une peau tannée, mais quelque échappé des établissemens, dit-il; voyez, sergent, si vous ne reconnaîtriez point sous cette peinture à l'huile un de vos colons?

Rifflot leva la tête; mais le sauvage demeura impassible, comme s'il n'eût rien compris à l'exclamation du boucanier. Le chef le prit alors à l'écart, et lui adressa la parole en langue caraïbe.

(1) Casse-tête.

— Que dit-il, sergent? demanda le Glorieux tout bas.

— Il lui ordonne, je crois, de nous interroger, répondit Rifflot qui ne pouvait saisir que quelques mots.

— C'est donc un interprète?

— Nous allons voir.

Le sauvage venait de se rapprocher, et s'adressant à René :

— Vous avez deviné juste, mon gentilhomme, dit-il, je suis un Français comme vous.

— Le Lorrain! s'écria Rifflot.

— Précisément, sergent; mais ne montrez ni joie, ni étonnement, car le chef nous observe.

Il se tourna alors vers le Caraïbe et lui adressa quelques mots dans sa langue.

— Je l'assure, reprit-il, que vous êtes des blancs fugitifs, et ennemis des colons comme lui.

— Vous lui dites la vérité, sans vous en douter, répliqua le Glorieux. Est-ce le chef de la tribu?

— C'est seulement son fils, et l'un de nos plus braves capitaines.

— Que compte-t-il faire de nous?

— Je l'ignore; le grand Alayoulé est absent, et lui seul décidera de votre sort.

— Quand viendra-t-il?

— Tout-à-l'heure.

— Et pensez-vous que l'on puisse espérer?

Le déserteur secoua la tête.

— Ils doivent se réunir ici aujourd'hui même dans un oüycou général, dit-il, et une fois ivres...

— C'est entendu, interrompit le boucanier avec une grimace significative; mais ils se préparent donc à une expédition?

— Ils veulent détruire vos établissemens, et c'est même pour vous interroger sur le nombre des colons et sur leurs moyens de défense que le fils d'Alayoulé m'a conduit ici.

A ces mots il se détourna de nouveau vers le sauvage, et parut lui donner quelques détails; le visage du jeune capitaine s'éclaircit tout à coup et un sourire entr'ouvrit ses lèvres.

— Je l'assure que les colons sont presque tous atteints du *coup de barre* (1) et manquent de munitions, dit le déserteur en se retournant vers le Glorieux.

— Ainsi, vous croyez qu'à leur arrivée les vôtres nous feront un

(1) Maladie qui décima les colons de la Guadeloupe.

mauvais parti, reprit Rifflot, qui ne songeait qu'à la crainte précédemment exprimée.

— Probablement.

— Et vous, un compatriote, vous souffrirez que l'on boucane des Français comme des quartiers de porc? s'écria le Parisien.

— Je voudrais vous sauver, dit le déserteur, mais il faut pour cela une occasion. Du reste, ne laissez paraître aucune inquiétude : la faiblesse d'un ennemi vaincu est pour le Caraïbe une excitation à la cruauté; montrez-vous impassibles, si vous voulez qu'ils vous épargnent. Mais le fils d'Alayoulé nous regarde, ne me parlez plus, et quand vous me rencontrerez, n'ayez point l'air de prendre garde à moi.

A ces mots, il se tourna vers le chef, et s'entretint long-temps avec lui à voix basse. Deux ou trois fois le Caraïbe tourna les yeux du côté où se trouvait Françoise; enfin, après un assez long pourparler, le déserteur revint aux prisonniers :

— Le capitaine a remarqué la jeune femme, dit-il à Jean.

— Ah! qu'il sauve mon mari, s'écria la Normande.

— Je lui ai assuré que c'était votre frère, et à ce titre peut-être essaiera-t-il de le protéger; mais prenez garde surtout qu'il ne lui en suppose un autre.

— Que dites-vous?

— Disposé à sauver le frère, il le serait encore davantage à perdre l'amant ou le mari.

Françoise et Jean poussèrent une exclamation.

— Silence! reprit vivement le déserteur. L'admiration du fils d'Alayoulé pour la beauté de sa prisonnière est une chose dont il faut profiter. Il m'a ordonné de vous déclarer qu'il vous trouvait plus belle qu'une étoile dans une nuit d'hivernage; ne témoignez ni étonnement, ni répugnance, et regardez-moi en souriant, afin qu'il puisse croire à la réponse favorable que je veux lui faire.

Françoise s'efforça d'obéir; mais ses lèvres, en feignant de sourire, étaient pâles et tremblantes. Le déserteur était retourné au capitaine, et lui traduisit la réponse supposée de la jeune femme. Celui-ci détacha alors un petit collier de graines de baliziers qu'il portait au cou, et le fit offrir à Françoise par son compagnon, qui traduisit de nouveau le prétendu remerciement de celle-ci. Cette lugubre comédie dura ainsi quelque temps, le fils d'Alayoulé multipliant les expressions de son amour, et le déserteur répondant au nom de Françoise; mais, malgré tous ses efforts, l'air contraint de la jeune femme finit par frapper le Caraïbe; il s'approcha les yeux enflammés, les narines

ouvertes, et lui adressa la parole avec une vivacité passionnée. Françoise n'y put tenir plus long-temps, elle se couvrit le visage de ses deux mains, et laissa aller sa tête sur ses genoux en fondant en larmes.

Le sauvage resta immobile, comme saisi de surprise et de douleur. Ses yeux se promenèrent sur les prisonniers, puis sur le déserteur, qui affectait une surprise égale; un instant tous ses traits s'illuminèrent de doute et de colère; sa main serra plus fortement le boutou; mais ce fut un éclair; son visage et son attitude reprirent presque aussitôt l'espèce de dignité dédaigneuse qui leur était naturelle; il jeta un dernier regard sur Françoise, fit au déserteur un signe, et sortit avec lui du carbet.

Restés seuls, les prisonniers gardèrent un long et profond silence. Ce qui venait de se passer avait été si prompt, si inattendu, que tous en demeurèrent quelque temps comme étourdis.

— Mille malédictions! s'écria Rifflot, la peau cuivrée s'en est allée en colère; c'était bien le moment de faire la bégueule.

— Tais-toi, misérable! interrompit Jean avec violence, et n'accuse pas les autres parce que tu as peur. Les larmes que cette femme verse par pudeur, tu les verseras tout à l'heure par lâcheté.

— Allons, la paix, dit le Glorieux. Vous êtes un malappris, sergent; chacun est ici pour sa peau, et je ne vois point pourquoi la belle Françoise serait tenue de racheter les nôtres. Si son cœur avait dû s'attendrir, je puis croire sans vanité que ce n'eût point été en faveur de ce manant sans haut-de-chausses.

— Ce manant nous tient dans sa main comme des pigeons, répondit Rifflot; il n'a qu'à serrer le pouce pour nous faire mettre en broche.

— Qu'il le serre, dit René; aussi bien ne faudra-t-il pas toujours que je succombe?

Que me sert-il que le jour illumine
D'un pourpris d'or cette ronde machine?
Que me sert-il que les rocs sourcilleux,
Luisent aux raiz du soleil amoureux,
Et qu'au profond des ruisseaux il se mire,
Si le voyant j'allonge mon martyre,
Et si l'amour, tant le jour que la nuit,
Pour m'outrager de ses dards me poursuit?

Il fut interrompu par de longs cris qui s'élevèrent au dehors.

— Qu'est-ce que cela? demanda Françoise épouvantée.

—Ce sont les guerriers qui arrivent, répondit le Glorieux.

— Déjà? s'écria le sergent, alors leur oüycou va commencer.

— Et notre tour d'entrer en scène ne tardera point, ajouta le boucanier; ainsi, sergent, raffermissez vos nerfs, et songez à vous conduire avec la dignité qui convient à votre grade et à votre peau.

XV.

Près de deux cents guerriers étaient assis en rond dans la clairière du mont Sainte-Rose, tenant d'une main la calebasse et de l'autre le rouleau de *yoly* (1). La plupart étaient peints de couleurs étranges, et avaient près d'eux leurs arcs et leurs boutous. En dehors du cercle, les jeunes femmes passaient sans cesse, portant les vases d'oüycou, remplissant les coupes des guerriers, tandis qu'au milieu étaient accroupies les vieilles femmes. A quelques pas de ce dernier groupe s'élevait un poteau auquel les prisonniers avaient été liés. Mais Françoise ne se trouvait point avec eux. Voulant la dérober au danger de paraître devant l'assemblée, le fils d'Alayoulé l'avait donnée à garder à ses femmes allouagues. Françoise s'était en vain opposée à cette séparation, on l'avait arrachée à Jean, et celui-ci avait dû suivre ses compagnons.

Tous quatre furent attachés au poteau, et les insultes ne tardèrent point. Les Caraïbes vinrent, l'un après l'autre, agiter le boutou sur leurs têtes, poser sur leurs cœurs les flèches empoisonnées, ou leur porter à la gorge le couteau de pierre; mais, à leur grand désappointement, toutes ces menaces demeurèrent sans effet. Trop courageux pour craindre, Jean et le boucanier avaient de plus pour les soutenir, l'un son orgueil, l'autre sa douleur; le moine, de son côté, ne répondit aux insultes que par des anathèmes; quant à Rifflot, sa lâcheté le servit mieux que les autres leur bravoure. N'osant pousser un cri, ni faire un mouvement, il était demeuré impassible par épouvante, et son immobilité muette avait été regardée par les Caraïbes comme le plus haut degré du courage.

Cependant l'oüycou circulait depuis long-temps parmi les guerriers; les voix commençaient à devenir plus hautes, les gestes plus rapides. L'ivresse avait gagné les vieilles femmes, qui faisaient entendre, d'intervalle en intervalle, des cris farouches, et frappaient

(1) Nom donné par les Caraïbes au tabac.

l'une contre l'autre leurs mains décharnées. Tout à coup elles se levèrent, en étendant les bras et jetant une clameur lugubre, comme une volée de corneilles : les guerriers se détournèrent.

— Le *caramemo!* le *caramemo!* s'écrièrent-ils.

Toutes les coupes furent posées sur l'herbe; toutes les voix se turent; et les vieilles femmes, qui s'étaient dispersées et accroupies de nouveau, commencèrent d'un accent cadencé une improvisation étrange, que chacune laissait tomber, puis reprenait à son tour, comme les strophes d'un chant lugubre.

Première Vieille. — J'ai vu des *canoüas* plus grands que nos villages s'avancer sur la mer, marchant sans pagaïes, avec leurs ailes. J'ai vu les faces pâles en descendre. Les faces pâles ont dit qu'ils étaient nos amis, et nous leur avons apporté notre *cassave,* notre *oüycou* et nos lits de coton; mais les faces pâles ressemblent aux *cancelles* nourries de pommes de mancenilier; on les croit bons, et, au dedans, on trouve la mort.

Deuxième Vieille. — Le *maboüya* (1) est venu, et il a dit aux faces pâles : La terre des Galibis est pleine de manioc, et leurs carbets de *cacones* (2); tuez les Galibis par derrière, quand ils vous montrent le chemin de leurs cases, et vous aurez tout ce qui était à eux.

Troisième Vieille. — Où est Yame, le vieux chef, qui avait vu six fois dix chutes de feuilles? Où est le fils d'Yame? semblable à l'abeille qui fait du miel et n'a point d'aiguillon (3), tous ses *couys* étaient pleins quand il lui venait un hôte, et il nourrissait trois femmes de sa chasse. Où sont le jeune Mancefenil et le vieux Courbaril? Demandez aux mains rouges des hommes pâles! Les hommes pâles ont pris pour roucou le sang des Galibis.

Quatrième Vieille. — Viens, viens! mon jeune guerrier! toi que j'ai porté dans mon sein et pour qui j'ai mâché les ignames (4); viens creuser avec le feu ta *coulaia,* qui n'est point achevée, préparer tes flèches de roseau et imiter, sur ta flûte, le chant des oiseaux. J'ai fini pour toi un hamac de *pittes*, orné de plumes, où tu conduiras ta jeune épouse. — Ma mère, les hommes pâles ont enfoncé cinq fois leurs couteaux dans la poitrine du guerrier, et il dort maintenant sous la vague, dans un lit d'herbes marines. Sa *coulaia* passera sur son cadavre, conduite par un autre; ses flèches resteront sans pointes, et, au lieu du son de la flûte, il n'entendra plus que le grondement des flots.

Cinquième Vieille. — Pourquoi les jeunes femmes sont-elles veuves, et

(1) Les *maboüyas* sont les mauvais esprits. Les Caraïbes en reconnaissaient un nombre infini. Selon eux, chaque personne en avait au moins trois, l'un dans la tête, l'autre dans le cœur, et le dernier dans le sang.

(2) Nom donné par les Caraïbes à tous leurs objets de luxe.

(3) Les abeilles des Antilles n'ont point d'aiguillon.

(4) Les femmes caraïbes nourrissent leurs enfans d'ignames, qu'elles mâchent.

les allouagues sans maîtres? Pourquoi les enfans ne peuvent-ils plus montrer leurs pères? Le tonnerre des hommes pâles a passé partout! les hommes pâles ont fait une pluie de sang dans les carbets. Les Galibis sont-ils donc des lâches, pour qu'on les tue comme des colibris sans défense?

UNE AUTRE VIEILLE. — Les Galibis durciront au feu leurs boutous; ils tremperont leurs flèches dans le lait de mancenille, et les hommes pâles tomberont sous leurs coups, comme les feuilles de l'arbre quand passe la trombe. Chaque jeune guerrier mangera le cœur d'un homme pâle

UNE AUTRE VIEILLE. — Voyez, voyez ceux qui sont déjà liés au poteau. Qu'on allume le feu et qu'on dresse le boucan. Les Galibis se préparent à la guerre en mâchant la chair d'un ennemi.... Entonnez vos chants de mort, ô faces pâles! et nous vous répondrons.

PREMIÈRE VIEILLE. — Pour mon père mort je demande seulement une bouchée de leur chair.

TROISIÈME VIEILLE. — Pour mon époux j'en demande deux.

QUATRIÈME VIEILLE. — Pour mon fils mort j'en demande autant que mes ongles en pourront arracher, autant que mes dents en pourront mordre!

TOUS. — La mort! la mort! la mort!

A mesure qu'avançait cette improvisation terrible, les voix étaient devenues plus saccadées et plus rapides. La fureur des vieilles femmes s'allumait à leurs propres paroles; leur chant lugubre était mêlé de pleurs, de sanglots et de clameurs de rage. Enfin, au dernier cri jeté, elles se levèrent toutes à la fois. En un instant, un feu fut allumé et le boucan dressé. Les guerriers avaient tout écouté et tout vu en silence; mais l'émotion causée par les souvenirs qu'on venait de leur rappeler était facile à lire sur leurs traits. Leurs poitrines se soulevaient haletantes, et leurs yeux, fixés devant eux, comme s'ils n'eussent osé se regarder l'un l'autre, semblaient lancer des éclairs.

Alayoulé se leva alors, et se plaçant au milieu du cercle des guerriers, il commença un long discours, dans le but de prouver la nécessité et la justice de l'expédition qu'ils allaient entreprendre. Autant les vieilles femmes avaient mis d'émotion et d'emportement dans leur improvisation, autant il sembla s'étudier à mettre de calme dans la sienne; mais cette tranquillité même exaltait la colère des guerriers en la comprimant. On voyait les plumes de flamand qui leur servaient d'ornement trembler sur leurs têtes, et leurs mains, convulsivement étendues, se crisper sur leurs armes. Enfin, quand Alayoulé se tut, tous se levèrent à la fois, avec une clameur qui retentit si terrible dans la forêt, que les oiseaux effrayés s'envolèrent au-dessus des arbres comme une nuée.

Jusqu'alors Rifflot avait fait assez bonne contenance. Le répit qui venait de lui être donné avait même un peu relevé son courage; mais les cris poussés par les Caraïbes et la vue du feu que les vieilles femmes allumaient lui rendirent toute son épouvante. Il se tourna éperdu vers le moine, qui était à ses côtés, comme s'il eût voulu solliciter de lui une consolation; le moine était occupé à toute autre chose. Il venait d'apercevoir son rosaire garni de reliques, entre les mains d'un sauvage, qui s'en servait comme d'un cerceau, pour exécuter les passes et jongleries habituelles lorsque le boucan se prépare. La vue de cette profanation éveilla en lui une indignation qui ne tarda pas à s'exprimer par des malédictions.

— Silence! au nom du ciel, mon père, interrompit Rifflot épouvanté; les chefs se consultent pour savoir qui de nous doit être massacré et jeté dans le boucan.

— Ce serviteur du démon ose jouer avec la croix et les reliques des saints! cria le moine.

— Taisez-vous! ils semblent près de choisir mon cousin.

— Anathème sur le mécréant!

— Malédiction sur vous-même! s'écria Rifflot, vous les avez fait penser à nous.

Les chefs venaient en effet de se retourner. Frappés des cris du moine, ils abandonnèrent Jean et le Glorieux, dont ils s'étaient occupés jusqu'alors, et s'arrêtèrent devant le sergent.

— Que mon père regarde cette face pâle, dit le fils d'Alayoulé; le déserteur a dit que c'était le chef: sa chair fera couler le courage dans les os de nos jeunes guerriers.

Rifflot frissonna jusqu'à la racine des cheveux.

— Le déserteur a menti! s'écria-t-il en langue sauvage.

Les chefs se regardèrent.

— La face pâle a une voix caraïbe, dirent-ils avec étonnement.

— Oui, répondit Rifflot, mais je ne suis qu'un pauvre diable, trop maigre pour être mangé avec profit.

— Pourquoi, si tu n'es qu'un anolis, faire le bruit d'un sanglier? observa le fils d'Alayoulé, avec mépris.

— Je n'ai point fait de bruit, capitaine, dit Rifflot; c'est ce damné moine. Adressez-vous à lui. C'est un grand chef, et dont la chair sera bien plus tendre que la mienne.

— Qu'il périsse donc, dit le jeune capitaine en levant son boutou.

Mais les vieilles femmes s'étaient rapprochées en poussant des cris furieux, et chacune désignait un des prisonniers.

— Lâche païen, hurla le moine en se débattant dans ses liens, rends ce chapelet.

— Dit-il son chant de mort? demanda le fils d'Alayoulé.

— Il vous insulte, répondit Rifflot, qui espérait que la mort du moine pourrait les sauver.

— Qui est-il donc, pour oser s'attaquer à un capitaine? demanda le sauvage.

— C'est le prêtre des chrétiens.

Le boutou que le jeune guerrier tenait suspendu sur la tête du moine s'abaissa tout à coup, et il recula.

— Le prêtre des faces pâles ! répéta-t-il, et tous les chefs après lui.

Rifflot les regarda avec étonnement; il avait espéré que cette révélation déciderait le sacrifice du moine et le sauverait. Mais loin de là; les Caraïbes semblèrent effrayés : ils se retirèrent un instant à l'écart et se consultèrent à voix basse.

— Qu'avez-vous donc raconté à ces drôles, Rifflot? demanda le Glorieux qui avait suivi en silence tout ce qui venait de se passer sans y rien comprendre; qu'ont-ils encore à tant balancer?

— Sur mon salut, je n'en sais rien, répondit le sergent.

— Les voilà qui ont l'air maintenant de regarder le père Joseph avec effroi.

— Je leur ai pourtant dit ce qu'il était.

— Attention ! le jeune capitaine revient.

Le fils d'Alayoulé se rapprocha en effet du poteau, et s'adressant à Rifflot :

— Tu as voulu nous perdre, face pâle, dit-il avec colère ; mais les chefs ne sont point des loups marins sans prudence. Ils savent que, si les Caraïbes n'ont que trois ames, les prêtres des chrétiens en ont une dans chaque goutte de sang, et que toutes deviennent des *maboüyas*. Nos frères de Saint-Christophe qui avaient boucané un de vos prêtres ont tous péri frappés par les mauvais dieux (1). Que celui-ci donc vive! et toi, prépare ton chant de mort.

En parlant ainsi, il avait délié le moine avec une sorte de respect craintif. A peine le père Joseph se trouva-t-il libre qu'il courut arracher au sauvage le rosaire dont celui-ci s'était emparé, et, se le passant au cou, alla s'asseoir à quelques pas avec une fierté farouche.

Cependant la fureur des vieilles femmes avait augmenté avec leur

(1) Les Caraïbes furent en effet tous malades pour avoir mangé un jésuite, et, depuis ce temps, ils épargnèrent les religieux.

ivresse et s'était communiquée aux guerriers. Ceux-ci se rapprochèrent du poteau et recommencèrent à agiter leurs armes sur la tête des prisonniers. Le fils d'Alayoulé seul resta froid. Françoise avait fait sur lui une impression profonde, et il était décidé à tout tenter pour la posséder. Or, malgré ses préjugés sauvages, il avait compris qu'une femme blanche n'accueillerait point son amour avec la même soumission qu'une autre esclave, et que, pour être accepté, il avait besoin de s'appuyer sur quelque service rendu. Sa courte entrevue avec la jeune Normande avait suffi pour lui prouver quelle tendresse elle portait à Jean et quelle serait sa reconnaissance pour qui pourrait sauver ce frère aimé. Aussi résolut-il de tout faire dans ce but. Voyant donc que les chefs étaient près de céder aux cris qui réclamaient la mort de tous les prisonniers, il demanda que le jeune Normand, au moins, fût gardé pour le grand oüycou qui serait donné à l'arrivée de leurs frères d'Antigoa. Il reculait ainsi le danger, et ménageait des chances de salut au jeune homme, dont il pouvait préparer la fuite dans l'intervalle. Les chefs allaient lui accorder sa demande lorsqu'un nouvel incident vint tout changer.

XVI.

Les esclaves allouagues auxquelles Françoise était confiée avaient employé leurs efforts d'abord à la retenir, puis à la calmer; mais ce dernier essai avait complètement échoué, et le désespoir de la jeune femme n'avait fait que s'accroître. Voyant pourtant ses tentatives de résistance inutiles, elle avait fini par céder, et par se laisser tomber à demi évanouie dans le coin le plus obscur du carbet. Quelque grossières que fussent ses gardiennes, elles avaient souffert et savaient de quels abattemens étaient suivies ces grandes crises de douleur. Respectant donc cette espèce de sommeil de l'ame, elles se retirèrent en silence à l'autre extrémité de la case où elles tressaient l'écorce de l'*oüalloman* pour en faire des *ébichets*. Elles s'étaient remises à leur travail, et avaient déjà presque oublié leur prisonnière, lorsque les derniers cris des Caraïbes parvinrent jusqu'au carbet. Le bruit de ses propres sanglots avait empêché Françoise d'entendre ceux qui avaient été poussés auparavant. Elle se redressa égarée, et la pensée que l'on égorgait les prisonniers traversa son esprit comme un éclair. Elle se leva d'un bond, courut à la porte du carbet, et, avant que les esclaves allouagues eussent pu l'arrêter, elle était au milieu de l'assemblée des Caraïbes et près du poteau.

Au moment même où elle parut, le fils d'Alayoulé commençait à détacher le jeune marin, afin de le ramener à sa case. Françoise se méprit sur le mouvement du sauvage; croyant qu'il voulait frapper Jean, elle s'élança vers lui avec un cri si déchirant que les Caraïbes eux-mêmes tressaillirent. A la vue de la Normande, le jeune homme avait ouvert ses bras qui venaient d'être délivrés de leurs liens; tous deux restèrent enlacés, et, pendant un instant, on n'entendit que leurs noms murmurés au milieu des larmes et des baisers.

Le fils d'Alayoulé était demeuré immobile, les yeux fixés sur ce groupe avec étonnement, comme s'il eût essayé de comprendre cette tendresse étrange témoignée à un frère. Tout à coup, un nuage passa sur son front; il regarda de tous côtés, cherchant le déserteur; ses regards rencontrèrent Rifflot. Il alla droit à lui :

— La femme pâle n'est pas sa sœur? demanda-t-il d'un accent bref.

— Comment?

— Son mari? ajouta le Caraïbe avec plus de force.

— Qui vous l'a dit? s'écria le sergent.

Le sauvage se précipita vers Françoise et Jean que l'on n'avait encore pu séparer.

— A mort! à mort! leur cria-t-il en agitant son boutou.

Mais les chefs se jetèrent au-devant et le retinrent, opposant la résolution qui avait été prise. Une discussion s'engagea, et elle dégénérait déjà en querelle, lorsqu'une clameur lamentable s'éleva tout à coup dans la clairière. Les femmes et les enfans fuyaient vers les cases, comme s'ils eussent été poursuivis par l'ennemi. Les guerriers eux-mêmes montraient le ciel qui commençait à s'obscurcir, et, abandonnant leurs armes, tombaient à genoux dans la poussière.

— Le *maboüya* (1)! criaient toutes les voix.

Dans ce moment le jour disparut; les prisonniers levèrent la tête, le soleil venait de s'éclipser.

Il y eut un instant où l'effroi des sauvages se communiqua au Glorieux lui-même et à ses compagnons. Le nombre des Européens capables de s'expliquer un pareil phénomène était encore fort restreint à cette époque. Aussi furent-ils saisis d'une subite terreur; mais le sentiment de leur position ne tarda pas à reprendre le dessus, et à faire diversion à cette crainte.

(1) Lorsqu'il y a une éclipse, les Caraïbes croient que c'est un maboüya qui mange la lune ou le soleil.

Françoise et Jean furent les premiers qui recouvrèrent leur liberté d'esprit. Pour la jeune femme, sa foi naïve lui tint lieu de science. Par cela seul que cette subite obscurité avait détourné le coup qui menaçait Jean, elle ne put y voir une menace de Dieu, mais une protection; et quant au jeune homme, son désir de sauver Françoise était trop vif pour qu'il n'échappât pas bien vite à la terreur par l'action. Il achevait de briser ses liens, lorsque le déserteur parut. Il l'aida à détacher ses compagnons du poteau en les pressant de profiter de l'effroi des Caraïbes pour fuir. Ceux-ci semblaient, en effet, incapables de rien entendre ni de rien voir. Ils s'étaient rassemblés autour des cases, tenant chacun une main sur leur tête, et avaient commencé une sorte de ronde entrecoupée de loin en loin de clameurs lugubres. Le déserteur assura les prisonniers qu'aucun d'eux n'oserait quitter la danse jusqu'au soir; et, les conduisant lui-même à la lisière du bois, il leur indiqua la route pour gagner la montagne de la Belle-Hôtesse, d'où ils pourraient se diriger à volonté vers le fort ou vers le morne Piment. Les prisonniers ne perdirent point de temps en remerciemens, et s'enfoncèrent dans la forêt.

La joie qui devait suivre une délivrance aussi inattendue fut d'abord suspendue par la crainte d'être poursuivis; mais, lorsqu'ils eurent franchi la rivière salée, la confiance commença à leur revenir.

Ce fut alors aussi qu'ils songèrent à se compter. Deux compagnons leur manquaient, le moine et Mardi-Gras. Le Glorieux remarqua également que leurs armes étaient demeurées au pouvoir des sauvages. Mais, pour le moment, les moyens de défense étaient moins nécessaires que les moyens de fuite, et le boucanier songea surtout à échapper aux recherches des Caraïbes en remontant ou redescendant plusieurs fois les ruisseaux qui se trouvaient sur son passage, brouillant les pistes, puis les noyant de manière à ce que l'on ne pût deviner la direction qu'ils avaient prise. Les assurances du déserteur n'avaient pu, en effet, lui ôter la pensée que les Caraïbes se mettraient à leur poursuite aussitôt le soleil reparu, et, dans cette supposition, l'éclipse avait été de trop courte durée pour leur permettre une grande avance. Cette crainte sembla bientôt confirmée par le bruit d'une course précipitée à travers le fourré. Les fugitifs s'arrêtèrent comme pour s'interroger sur ce qu'ils avaient à faire; mais, avant qu'ils eussent pu prendre une détermination, les buissons s'ouvrirent derrière eux, et laissèrent paraître Mardi tout couvert de sueur.

Le Glorieux leva les bras avec une exclamation de joie.

— Par le père éternel, mon sanglier! cria-t-il.

Mardi agita joyeusement la tête.

— Ici, gros, ici, et une poignée de main à René.

L'animal s'approcha avec ces trépignemens caressans d'un chien qui retrouve son maître, frôla son grouin énorme contre l'épaule du boucanier, et souleva une de ses pattes.

— Bien, Mardi, murmura le Glorieux dont la voix témoignait une sorte d'émotion; tu as plus d'esprit et plus d'attachement qu'une foule de drôles qui veulent se faire passer pour des êtres doués de raison parce qu'ils ont volé le baptême à leur curé. Marche en tête maintenant, mon féal, et guide-nous.

Le sanglier fit un bond joyeux, et prit les devans.

— Sur mon honneur, votre Mardi pourait occuper un grade dans l'armée, observa Rifflot à qui la peur avait jusqu'alors ôté la parole. Mais pourquoi lève-t-il ainsi la tête? ces arbres ne sont point assez touffus pour cacher des sauvages?

— Ni pour nous garantir de la pluie, répondit le Glorieux en montrant quelques gouttes d'eau qui venaient de mouiller sa main étendue.

Dans ce moment les fugitifs atteignaient un plateau élevé et découvert, d'où leurs yeux pouvaient distinguer le changement subit qui s'était opéré dans le ciel. De lourds nuages montaient à l'horizon, enveloppant lentement la mer que l'on apercevait au loin, immobile et terne. Une odeur sulfureuse oppressait la poitrine. Aucune brise n'agitait les feuilles; les oiseaux avaient cessé leurs chants, et tout semblait frappé de je ne sais quelle stupeur mystérieuse. Des grondemens fugitifs traversaient par instans l'espace, sans que l'on pût dire ce qui les avait produits; la terre brûlait sous les pieds, et la pluie continuait à tomber en gouttes larges et rares. L'une d'elles frappa la lèvre du Glorieux, qui en sentit l'amère saveur.

— Une pluie salée, murmura-t-il en regardant le ciel avec inquiétude; j'ai peur que nous ne soyons tombés, comme on dit, du bûcher dans la rivière. Tout ceci semble nous présager quelque diablerie des élémens.

— Craindriez-vous une trombe? demanda le sergent.

— Mieux que cela, Parisien, mieux que cela; l'on nous prépare, si je ne me trompe, un bel et bon ouragan.

— Vous croyez? s'écria Rifflot; mais alors nous ne pouvons rester ici, René; il faut chercher un abri dans la montagne.

— Ne songeons qu'à gagner le morne, interrompit Françoise,

qui était seulement préoccupée des Caraïbes; qu'importent la pluie et l'orage, quand il y va de la vie?

— Faites excuse, ma déité, dit le Glorieux; mais les orages que vous avez pu voir en Normandie ne ressemblent pas plus à ceux de ce pays qu'un vivier à canards ne ressemble à l'Océan. Il ne s'agit point ici de se tenir les pieds secs, mais de ne pas rester enseveli sous un pan de forêt ou englouti dans une ravine. Voyez plutôt Mardi qui se couche en hurlant et gratte la terre comme s'il voulait s'y cacher. Vite, vite, les amis, si nous tenons à vivre, cherchons un abri, car avant une heure l'île entière ressemblera à un homme ivre qui galope. Allons, Mardi, en quête, mon brave.

Le sanglier ne semblait pas moins inquiet que les fugitifs eux-mêmes. Il tourna quelque temps autour de la montagne, descendant de plateaux en plateaux, sans avoir l'air de trouver ce qu'il cherchait. Deux ou trois fois le boucanier et ses compagnons furent sur le point de s'arrêter dans des anfractuosités du morne, où ils espéraient échapper à l'ouragan, mais Mardi ne voulut point y demeurer et continua ses recherches.

Cependant les sombres nuées avaient complètement envahi le ciel, le tonnerre grondait dans toutes les directions, et les vents faisaient ondoyer la forêt comme un champ d'épis. La confiance des fugitifs dans le sanglier du Glorieux commençait à faiblir; l'inquiétude, qui prenait le dessus, allait les décider à cesser de le suivre, lorsqu'il s'arrêta en faisant entendre un grognement de triomphe. Ils se trouvaient devant une vaste caverne creusée dans la racine de la montagne. Tous se hâtèrent d'y chercher un abri, mais elle était si profonde que l'obscurité ne tarda point à les arrêter. Le Glorieux retourna sur ses pas, et revint avec des branches d'arbre enflammées qui leur servirent de torche.

Ils reconnurent alors que la caverne s'étendait à plus de cent pas dans la montagne, se rétrécissant de manière à ne permettre que le passage d'une seule personne. La voûte d'où l'eau ruisselait était fendue de loin en loin et comme veinée par des filons d'une terre rougeâtre. Vers le fond, une sorte de couloir à pente raide conduisait à une seconde caverne plus haute qui recevait le jour par une ouverture basse et étroite donnant sur un autre plateau de la montagne. Elle était plus petite que la précédente, mais sèche et sans fissure, comme si elle eût été taillée à vif dans le roc.

— Remerciez Mardi, s'écria le Glorieux en y arrivant; il vous a trouvé le meilleur abri de la colonie. Nous sommes ici dans un étui

de pierre, et aussi en sûreté que la Guadeloupe elle-même. Il faut que l'ouragan la déracine pour nous atteindre.

— J'ai peur qu'il ne le fasse, René, dit Jean; écoutez.

La tempête venait en effet de redoubler de violence, les éclairs se succédaient si pressés, que l'étroite ouverture de la caverne paraissait enflammée comme la gueule d'une fournaise; le rugissement du vent, mêlé aux éclats de la foudre, à la chute de la pluie et aux grondemens des torrens, croissait de minute en minute, et semblait imprimer par instans à la montagne une sorte d'oscillation. De loin en loin pourtant, il y avait une pause terrible, comme si l'ouragan eût suspendu sa lutte acharnée pour reprendre haleine. Alors on entendait distinctement le craquement des arbres à demi brisés qui achevaient de s'abattre, le sourd éboulement des terres et la plainte des torrens débordant les ravines. Puis, comme à un signal donné, le vent, la foudre et les eaux jetaient leur cri de guerre, et tout se perdait dans le fracas horrible de cette mêlée sans nom.

Ce fut pendant une de ces pauses, que Mardi, qui était demeuré jusqu'alors couché aux pieds du Glorieux, se redressa en prêtant l'oreille. Il rampa vers le couloir qui conduisait à la caverne inférieure, avança la tête, puis se redressa en montrant ses défenses. Le boucanier s'avança à son tour, et se pencha vers la descente en imposant silence de la main à ses compagnons. Ils se turent, et une rumeur de voix parvint distinctement jusqu'à eux.

— Les Caraïbes? murmura Françoise.

— Non, répliqua vivement le Glorieux. Écoutez!

Un bruit de pas et un cliquetis d'armes commençaient à se faire entendre.

— Ce sont les colons, dit le boucanier à demi-voix. Ils viennent de ce côté.

Le bruit devenait en effet plus clair, et il était évident que le détachement s'approchait du couloir conduisant à la retraite des fugitifs; mais, dans ce moment, l'ouragan qui avait semblé se calmer, reprit avec une violence nouvelle. Les colons s'arrêtèrent.

— Ils vont nous découvrir, dit Jean en se tournant vers le Glorieux.

— Non, si vous êtes prompts.

— Que faut-il faire?

— A moi, garçons.

Il courut à l'un des rochers dont la grotte était parsemée, et tous trois commencèrent à le rouler vers le couloir; mais, quelle que fût leur diligence, le lieutenant Fontaine arriva à l'ouverture de ce der-

nier au moment même où la pierre, poussée par un dernier effort, allait le fermer; il reconnut les fugitifs, et recula avec un cri.

—Nous sommes découverts, dit Jean à demi-voix.

—Appuyez-vous au rocher, et pas un mot, répondit le boucanier.

Tous deux obéirent en soutenant la pierre de toutes leurs forces. Ils sentirent bientôt que l'on essayait de la repousser.

—Le couloir ne peut donner passage qu'à un seul homme, observa le Glorieux à demi-voix, et ils pousseront long-temps avant d'entrer.

— Aussi paraissent-ils déjà y renoncer.

—Silence, voici quelqu'un qui approche.

A ce moment, la voix de Fontaine se fit entendre, sommant les fugitifs de se rendre, et les menaçant, sur leur refus, de ne leur faire aucun quartier.

—Entendez-vous ce que dit le lieutenant? demanda Rifflot.

— J'entends, répliqua le boucanier en haussant les épaules; messire Fontaine sera toujours un Provençal, montrant le poing à la lune et avertissant la baleine qu'il va la prendre à l'hameçon. Qu'il nous prouve d'abord ce que nous avons à craindre.

—Prenez garde, cria Françoise.

Le canon d'un mousquet venait en effet d'apparaître à l'une des fentes laissées entre la pierre et les parois de l'ouverture; le lieutenant menaça de faire feu.

—Faites, monsieur, répondit le boucanier tranquillement, l'odeur de la poudre n'incommode point madame.

Le coup partit sans atteindre personne; un second succéda, puis quelques autres sans plus de résultat. Appuyés au rocher, le Glorieux et ses compagnons n'avaient rien à craindre de la direction que prenaient forcément les coups, et toutes les balles allèrent frapper la voûte de la grotte.

Le lieutenant comprit qu'il perdait sa poudre, et que le seul moyen de saisir les fugitifs était de forcer l'ouverture du couloir; il avertit le Glorieux qu'il allait mettre la mine sous le roc qui fermait celui-ci.

—A la bonne heure, monsieur, dit le boucanier en riant, ce sera un siége en règle; avez-vous au moins des barres de mine et des pièces d'artifice?

—J'ai une pique et ma corne à poudre, répondit Fontaine.

—Voyons cela, reprit le Glorieux.

Le bruit des coups de pique qui ébranlèrent le rocher lui apprit que le lieutenant songeait sérieusement à exécuter sa menace.

— Sur mon ame, il nous fera sauter, dit Rifflot dont l'inquiétude allait croissant.

— Laisse donc, peureux, reprit le boucanier; ne vois-tu pas que ce serait s'exposer à être enseveli avec nous sous les ruines? L'explosion de la mine serait aussi dangereuse pour la caverne inférieure que pour la nôtre, car le couloir y communique.

— Tout est prêt, cria le lieutenant; persistez-vous dans votre refus?

— Nous persistons, monsieur.

— Je ne vous adresserai point de nouvel avertissement.

— Soit.

Il y eut un silence.

— Par le ciel! dit Jean qui avait approché son œil d'une fissure; il prépare une traînée de poudre.

— Serait-il assez fou? s'écria le Glorieux,

— Vous pouvez en être sûr, René, balbutia Rifflot d'un ton désespéré; le lieutenant nous veut morts ou vifs.

— Et nul moyen de salut! dit la jeune femme en se tordant les mains.

Le boucanier garda le silence. Leur situation semblait désespérée. L'ouragan, loin de s'apaiser, avait redoublé de furie, et essayer de sortir, c'était courir à une mort certaine. D'un autre côté, si le lieutenant exécutait son projet, ils pouvaient être écrasés sous les décombres, et s'ils échappaient, c'était pour tomber au pouvoir des colons. Jean comprit l'étendue du péril et l'impossibilité de l'éviter. Jusqu'alors il avait lutté courageusement; mais, sentant que l'heure était venue de faire le sacrifice de sa vie s'il voulait sauver celle de ses compagnons, il déclara qu'une plus longue résistance était vaine.

— Nous avons fait tout ce que des hommes peuvent faire, dit-il; si nous succombons, c'est que Dieu le veut. En tombant entre les mains des colons, moi seul je cours risque de la vie, tandis qu'en résistant plus long-temps, vous vous exposez tous à périr sans me sauver; avertissez le lieutenant que nous voulons nous rendre, René.

— Taisez-vous, taisez-vous, Jean, dit le Glorieux, qui ne pouvait se faire à l'idée d'être pris ainsi sans combattre et comme un lapin dans son terrier! Oh! si nous avions pu sauver nos armes.

— Dépêchez-vous, répéta Rifflot, appelez le lieutenant!... Que fait-il maintenant?

Le boucanier mit l'œil à une fente.

— Il a un tison à la main, dit-il. Par le Christ! le voilà qui se baisse!... Ah!

Le Glorieux s'élança à l'autre extrémité de la grotte.

— Qu'y a-t-il? demandèrent ses compagnons, qui s'étaient précipités sur ses pas.

— Ventre à terre! cria-t-il.

Il n'avait point achevé qu'une flamme étincela à l'ouverture du couloir; tous baissèrent la tête, une explosion se fit entendre suivie d'un mugissement terrible. La montagne sembla vaciller un instant, puis s'affaissa. Il y eut un moment de silence. Enfin les fugitifs relevèrent la tête par un commun mouvement. La grotte était intacte, mais le couloir et la pierre qui le fermait avaient disparu. A leur place s'ouvrait une immense fissure montrant, au lieu même où avait été la caverne inférieure, un confus amas de rocs brisés et de terres éboulées.

Françoise, Jean et Rifflot restèrent à genoux et joignirent les mains. Le Glorieux se leva, regarda un instant le monceau de ruines et haussant les épaules :

— Le lieutenant ne connaissait point l'effet de la poudre à canon, dit-il.

Mais Mardi, qui s'était jusqu'alors tenu couché et la tête basse, fit entendre un grognement joyeux. Il s'avança vers l'entrée de la grotte; un rayon de soleil venait d'y paraître, annonçant la fin de l'ouragan.

XVII.

Six mois après les évènemens que nous venons de raconter, tous les habitans de la Guadeloupe étaient réunis autour des magasins de la compagnie, attendant l'arrivée du commis chargé de la vente des marchandises d'Europe. La plupart étaient en habits de fête, et causaient vivement comme si quelque préoccupation extraordinaire les eût agités. Mais un groupe arrêté à la porte même du gouverneur se faisait surtout remarquer par la chaleur joyeuse avec laquelle les paroles étaient échangées. Il était composé du capitaine Meunier, de Jean, de Françoise, du père Joseph et de Rifflot, qui donnait le bras à son matelot.

— Ainsi, s'écria le sergent, continuant des questions adressées au capitaine du *Moulin-Jaune,* M. de L'Olive ne nous reviendra plus?

— Le lieutenant-général le retient prisonnier à Saint-Christophe, répondit le capitaine, et la compagnie a trop souffert de son incapacité et de son incurie pour solliciter son retour.

— Alors nous garderons M. Aubert?

— Je le crois.

— Hourra pour la compagnie et le lieutenant-général alors! Le nouveau mari de la veuve Duplessis (1) est ce qu'il nous faut. Depuis trois mois qu'il est ici, chacun de nous en a reçu quelque service.

— C'est la vérité, dit le moine; il m'a rendu la liberté en faisant la paix avec les sauvages.

— Moi, il a annulé ma condamnation, continua Jean.

— Et il nous a permis de vivre ensemble, ajouta Françoise.

— Sans parler des vivres qui nous arrivent maintenant en abondance, reprit le matelot.

— Et des deux cents orphelines que l'hôpital Saint-Joseph vous a envoyées, ajouta Meunier. Vive Dieu! mes gars, vous n'aurez plus besoin d'aller à la chasse des femmes caraïbes dans les mornes.

— Les deux tiers de ces jeunes filles sont déjà promises, observa le moine.

— Et vous n'êtes point encore allé voir M[lle] de La Fayolle, sergent? continua Meunier.

— Inutile, capitaine, dit Rifflot gravement; je marie mon matelot.

— Oui, oui, dit le géant avec un gros rire; le sergent m'a arrêté une femme.

— Nous verrons si M[lle] de La Fayolle donne du bon, reprit Rifflot, et nous agirons en conséquence. Je me défie des pacotilles; d'autant que le ménage est une embarcation où l'on devient souvent mousse après avoir été capitaine.

Meunier haussa les épaules en riant :

— Changement d'habitudes, dit-il; on tient la queue de la poêle au lieu de tenir la barre du gouvernail! Après tout, le mariage, vois-tu, ressemble à la navigation; on a d'abord le mal de mer, mais on s'y accoutume. Je connais une des protégées de M[lle] de La Fayolle que le capitaine Boudart m'a recommandée; si tu veux, nous en causerons ce soir en vidant un flacon de cognac.

— Merci, dit vivement Rifflot, je me défie de votre cognac.

— Ah! tu te rappelles encore la fuite de Jean? dit Meunier en riant.

— Par Dieu! si je me la rappelle; j'ai pensé la payer de ma peau.

— Auriez-vous donc mieux aimé que Jean fût pendu? demanda Françoise.

(1) M. Aubert avait épousé la veuve de M. Duplessis, un des fondateurs de la colonie.

— Je sais que c'eût été dommage, au moment où votre père laissait un héritage qui va vous rendre les plus riches colons de l'île, dit Rifflot, car René m'a parlé de 60,000 livres.

— Le Glorieux a donc fait sa paix avec l'autorité? demanda le capitaine.

— M. Aubert lui a permis de vivre à sa guise. Du reste, il se décidera peut-être à venir dans nos étages. Plebeau offre de lui acheter une de nos meilleures habitations.

— N'est-ce pas le moins que nous puissions faire? observa Françoise.

— Il refusera, dit le capitaine. Qui a vécu dans les bois ne consent point à rentrer en cage... Mais, ajouta-t-il en levant la tête, si je ne me trompe, le voici lui-même.

— Le Glorieux?

— Qui sort de chez Mlle de La Fayolle!

— Avec une fille de Saint-Joseph!

Le boucanier s'avançait en effet de leur côté, donnant le poing à une jeune femme dont le costume prétentieux et fané ressemblait si fort à celui qu'il portait lui-même qu'on les eût dit composés l'un pour l'autre et taillés par les mêmes ciseaux.

— Vive Dieu! messire René, que nous amenez-vous là? s'écria le sergent.

— Je t'amène une des nymphes de Cythère, drôle, répondit le Glorieux; une noble dame déguisée sous les habits d'une simple bergère; je t'amène le pôle vers lequel mon cœur se tournera désormais comme l'aimant.

Et prenant le ton de la déclamation, il s'écria :

Je te promets, déesse des Amours,
Ce sacré pacte entretenir toujours,
Te suppliant qu'au premier infractaire
Le ciel, la terre et l'enfer, soit contraire,
Et que d'eux tous à l'envi châtié,
Onques aucun ne le prenne à pitié.

A peine eut-il achevé, que le capitaine Meunier continua :

Il me suffit; allez, brigade chère,
Vous préparer à la torche nopcière;
De vos désirs heureux allez jouir,
Et vos parens désolés réjouir.

— Vous connaissez la pastorale de l'*Amour victorieux?* s'écria le Glorieux ravi.

— Pardieu! n'ai-je pas fait partie des *enfans du Parnasse* et n'ai-je pas joué les plus belles pièces du temps? Avant d'être corsaire, j'étais berger, messire.

— Vous?

— Changement d'habitudes.

— Comme moi, dit le boucanier, qui de volage amant me fais époux fidèle; car ceci, messieurs, est ma fiancée, Victoire-Héloïse Février; ainsi appelée du mois où ses nobles parens l'exposèrent à la porte de l'hospice par des raisons qui nous sont restées inconnues. Saluez, mademoiselle Victoire.

La jeune fille fit une révérence de théâtre, et le Glorieux promena autour de lui un regard de satisfaction qui semblait demander ce que l'on pensait de ces nobles manières.

Après les complimens d'usage, Françoise et Jean lui témoignèrent leur étonnement de ce qu'il ne les eût point avertis de son projet; mais il leur avoua que sa résolution avait été subite et pour ainsi dire involontaire. En apercevant Victoire, une sympathie commune avait agi sur tous deux; il lui avait adressé un madrigal emprunté à la tragédie de *Sainte Geneviève;* elle avait répondu par une citation de la pastorale composée pour la naissance du prince des Asturies, et dès-lors tous deux avaient compris qu'ils étaient nés l'un pour l'autre. Un cadeau fait à Mlle de La Fayolle avait communiqué à celle-ci cette persuasion, et le père Dutertre s'était empressé de bénir leur union.

— J'ose croire au moins qu'un tel mariage changera vos résolutions, messire René, dit alors Françoise, et que vous renoncerez sans trop de peine à la vie des mornes.

— Jamais, ma déité, répondit le boucanier. La liberté de la forêt convient aux ames tendres. Victoire a juré de la partager avec moi; aussi venons-nous pour vous faire nos adieux.

— C'est impossible, s'écria Jean. Il ne sera point dit que la prospérité sera venue pour nous sans que vous en ayez pris votre part. Au nom du ciel, René, faites que nous puissions reconnaître les services que nous avons reçus de vous, ne fût-ce que pour nous mettre le cœur à l'aise.

— Fi! dit le boucanier d'un ton léger; suis-je donc de ceux qui vendent leur protection? Cultivez et augmentez votre fortune, Jean, vous le pouvez; mais un gentilhomme a d'autres devoirs. Je reviendrai seulement de temps en temps vous demander de la poudre.

— Tout ce qui nous appartient est à vous.

— Mille graces. Mais l'heure avance. Adieu, jusqu'au revoir.

Il sauta légèrement sur Mardi et aida Victoire à prendre place derrière lui.

— Ainsi, dit Jean, vous nous refusez la joie de vous être utile en aucune chose?

— Eh bien! non, dit le boucanier; je te ferai une demande.

— Laquelle?

Le Glorieux se pencha sur le cou du sanglier, et baissant la voix :

— La noblesse des Moreau est connue, dit-il; elle date du siége de Troie, et en France nul ne la contesterait; mais il y a ici des drôles qui se permettront d'en douter tant que je n'aurai point des titres à leur opposer.

— Et vous voulez que je fasse chercher les vôtres en France?

— Non, on risquerait de ne les plus retrouver. Mais ce malheur est si fréquent chez les plus nobles familles qu'il y a des gens uniquement occupés de rétablir les généalogies perdues; et en s'adressant à l'un d'eux...

— Je comprends, dit Jean avec un léger sourire; au prochain voyage du *Moulin-Jaune*, vous aurez ce que vous désirez, messire René...

— Et je t'en remercie d'avance, dit le boucanier en serrant la main du jeune marin. Tu diras d'y joindre un blason et une devise.

Puis, se tournant vers les autres :

— Adieu, soleil des cœurs, dit-il à Françoise; adieu, vous tous.

Adieu, bergers, et que le ciel vous gare
De fièvre carte et de femme barbare,
Car ce blanc sexe habile en trahison
Sait trop confire en son miel de poison.

A ces mots, il souleva la bride, le sanglier partit rapidement, et tous trois disparurent bientôt derrière le fort.

ÉMILE SOUVESTRE.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

IX.[1]

LE PALAIS RICCARDI.

Nous allions quitter cette magnifique place du Dôme pour nous faire conduire à celle du Grand-Duc; mais, en jetant un regard dans la *Via Martelli*, nous aperçûmes à l'extrémité de cette rue l'angle d'un si beau palais, que nous nous écartâmes un moment de notre plan chronologique, pour nous acheminer droit à cet édifice. A mesure que nous avancions, nous le voyions se développer à la fois dans toute son élégance et dans toute sa majesté. C'était le magnifique palais Riccardi, qui fait le coin de la *Via Larga* et de la *Via dei Calderei*. Le palais Riccardi fut bâti par Côme l'ancien, celui-là que la patrie commença par chasser deux fois, et finit enfin par appeler son père.

Côme vint à une de ces époques heureuses où tout, dans une nation, tend à s'épanouir à la fois, et où l'homme de génie a toute facilité pour être grand. En effet, l'ère brillante de la république était venue avec lui; les arts apparaissaient de tous côtés : Brunelleschi bâtissait ses églises, Donatello taillait ses statues, Orcagna découpait ses portiques, Mazaccio couvrait les murs de ses fresques : enfin la prospérité publique, marchant d'un pas égal avec le progrès des arts, faisait de la Toscane, placée entre la Lombardie, les états de

(1) Voyez les livraisons des 10, 24, 31 janvier, 14 et 21 février.

l'église et la république vénitienne, le pays non-seulement le plus puissant, mais encore le plus heureux de l'Italie.

Côme était né avec des richesses immenses qu'il avait presque doublées, et, sans être plus qu'un simple citoyen, il avait acquis une influence étrange. Placé en dehors du gouvernement, il ne l'attaquait point, mais aussi ne le flattait pas. Le gouvernement suivait-il une bonne voie, il était sûr de sa louange; s'écartait-il du droit chemin, il n'échappait point à son blâme; et cette louange ou ce blâme de Côme l'ancien étaient d'une importance suprême; ca sa gravité, ses richesses et ses cliens, donnaient à Côme le rang d'un homme public. Ce n'était point encore le chef du gouvernement, mais c'était déjà plus que cela peut-être; c'était son censeur.

Aussi l'on comprend quel orage devait secrètement s'amasser contre un pareil homme. Côme le voyait poindre et l'entendait gronder; mais, tout entier aux grands travaux qui cachaient ses grands projets, il ne tournait pas même la tête du côté de cet orage naissant, et faisait achever la chapelle Saint-Laurent, bâtir l'église du couvent des dominicains de Saint-Marc, élever le monastère de San-Frediano, jeter enfin les fondemens de ce beau palais de Via Larga, appelé aujourd'hui palais Riccardi. Seulement, lorsque ses ennemis le menaçaient trop ouvertement, comme le temps de la lutte n'était pas encore venu pour lui, il quittait Florence pour s'en aller dans le Bugello, berceau de sa race, bâtir les couvens del Bosco et de Saint-François, rentrait sous le prétexte de donner un coup d'œil à sa chapelle du noviciat des pères de Sainte-Croix et du Couvent-des-Anges des Camaldules, puis il sortait de nouveau pour aller presser les travaux de ses villas de Carreggi, de Cafaggio, de Fiesole et de Tribbio, ou fondait à Jérusalem un hôpital pour les pauvres pèlerins. Cela fait, il revenait voir où en étaient les affaires de la république, et son palais de Via Larga.

Et toutes ces constructions immenses sortaient à la fois de terre, occupant tout un monde de manœuvres, d'ouvriers et d'architectes; et cinq cent mille écus y passaient, c'est-à-dire sept ou huit millions de notre monnaie actuelle, sans que le fastueux citoyen parût le moins du monde appauvri de cette éternelle et royale dépense. C'est qu'en effet Côme était plus riche que bien des rois de l'époque, son père Giovanni lui ayant laissé à peu près quatre millions en argent et huit ou dix en papier, et lui, par le change, ayant plus que quintuplé cette somme. Il avait dans les différentes places de l'Europe, tant en son propre nom qu'au nom de ses agens, seize maisons de banque

en activité. A Florence, tout le monde lui devait, car sa bourse était ouverte à tout le monde, et cette générosité était si bien, aux yeux de quelques-uns, l'effet d'un calcul, qu'on assurait qu'il avait l'habitude de conseiller la guerre, pour forcer les citoyens ruinés de recourir à lui. Aussi avait-il fait, pour amener la guerre de Lucques, de tels efforts, que Varchi dit de lui qu'avec ses vertus visibles et ses vices secrets, il arriva à se faire chef et presque prince d'une république déjà plus esclave que libre. Mais la lutte fut longue. Côme, chassé de Florence, sortit en proscrit et rentra en triomphateur.

Côme adopta dès-lors cette politique que nous avons vu Laurent, son petit-fils, suivre plus tard; il se remit à son commerce, à ses agiots et à ses monumens, laissant à ses partisans, alors au pouvoir, le soin de sa vengeance. Les proscriptions furent si longues, les supplices furent si nombreux, qu'un de ses plus intimes et de ses plus fidèles crut devoir aller le trouver pour lui dire qu'il dépeuplait la ville. Côme leva les yeux d'un calcul de change qu'il faisait, posa la main sur l'épaule du messager de clémence, le regarda fixement, et avec un imperceptible sourire : — J'aime mieux la dépeupler que la perdre, lui dit-il. Et l'inflexible arithméticien se remit à ses chiffres.

Ce fut ainsi qu'il vieillit, riche, puissant, honoré, mais frappé dans l'intérieur de sa famille par la main de Dieu. Il avait eu de sa femme plusieurs enfans, dont un seul lui survécut. Aussi, cassé et impotent, se faisant porter dans les immenses salles de son immense palais, afin d'inspecter sculptures, dorures et fresques, il secouait tristement la tête en disant : — Hélas! hélas! voilà une bien grande maison pour une si petite famille!

En effet, il laissa pour tout héritier de son nom, de ses biens et de sa puissance Pierre de Médicis, qui, placé entre Côme le père de la patrie et Laurent le magnifique, obtint pour tout surnom celui de Pierre le goutteux.

Refuge des savans grecs chassés de Constantinople, berceau de la renaissance des arts pendant le XIVe et le XVe siècles, siége aujourd'hui des séances de l'académie de la Crusca, le palais Riccardi fut successivement habité par Pierre le goutteux et par Laurent le magnifique, qui s'y retira après la conspiration des Pazzi, comme son aïeul s'y était retiré après son exil. Laurent légua le palais, avec son immense collection de pierres précieuses, de camées antiques, d'armes splendides et de manuscrits originaux, à son fils Pierre, qui mérita, non pas le titre de Pierre le goutteux, mais le titre de Pierre l'insensé. Ce fut celui-là qui ouvrit les portes de Florence à Charles VIII,

qui lui livra les clés de Sarzanne, de Pietra-Santa, de Pise, de Librafatta et de Livourne, et qui s'engagea à lui faire payer par la république, à titre de subside, la somme de 200,000 florins. Il lui offrit en outre, en son palais de Via Larga, une hospitalité que le roi de France était tout disposé à se faire donner de force, quand bien même on ne la lui aurait pas offerte. En effet, comme chacun sait, Charles VIII entra à Florence en vainqueur et non en allié, monté sur son cheval de bataille, la lance au poing et la visière baissée; il traversa ainsi toute la ville, depuis la porte San-Friano jusqu'au palais de Pierre, que la seigneurie avait dès la veille chassé de Florence, avec ses partisans.

Le palais Riccardi resta vide pendant dix-huit ans que dura l'exil des Médicis; enfin, au bout de ce temps, ils rentrèrent ramenés par les Espagnols, et, malgré ce puissant secours, ils y rentrèrent, dit la capitulation, non pas comme princes, mais comme simples citoyens.

Enfin le tronc gigantesque avait poussé de si puissans rameaux, que sa sève commençait à tarir, et que l'arbre dépérissait de plus en plus. En effet, Laurent II mort et enseveli dans son tombeau sculpté par Michel-Ange, il ne restait plus du sang de Côme l'ancien que trois bâtards : Hippolyte, bâtard de Jules II, qui fut cardinal; Jules, bâtard de Julien l'ancien, assassiné par les Pazzi, et qui fut pape sous le nom de Clément VII; enfin Alexandre, bâtard de Julien II ou de Clément VII, on ne sait pas bien, et qui fut duc de Florence. Comme ils demeurèrent tous trois un instant à Florence, logeant sur la même place, on appela par raillerie cette place la place des Trois-Mulets.

Autant, au reste, la race des Médicis de la branche aînée avait d'abord été en honneur à Florence à son commencement, autant elle était venue en exécration et tombée en mépris vers cette époque. Aussi les Florentins n'attendaient-ils qu'une occasion pour chasser Alexandre et Hippolyte de Florence; mais leur oncle Clément VII, placé sur le trône pontifical, leur offrait un appui trop puissant pour que les derniers débris du parti républicain osassent rien entreprendre contre eux.

Le sac de Rome par les soldats du connétable de Bourbon et l'emprisonnement du pape au château Saint-Ange vinrent offrir aux Florentins l'occasion qu'ils attendaient; ils la saisirent à l'instant même, et pour la troisième fois les Médicis reprirent la route de l'exil. Clément VII, qui était homme de ressource, se tira d'affaire en vendant sept chapeaux de cardinaux, avec lesquels il paya une partie de sa

rançon, et en en mettant cinq autres en gage pour répondre du reste. Alors, comme, moyennant ces garanties, on lui laissait un peu plus de liberté, il en profita pour se sauver de Rome, sous l'habit d'un valet, et gagna Orviette. Les Florentins se croyaient donc bien tranquilles sur l'avenir en voyant Charles-Quint vainqueur et le pape fugitif. Malheureusement, Charles-Quint avait été élu empereur en 1519, et il avait besoin d'être couronné. Or, l'intérêt rapprocha ceux que l'intérêt avait séparés. Clément VII s'engagea à couronner Charles-Quint, et Charles-Quint s'engagea à prendre Florence et à en faire la dot de sa fille naturelle, Marguerite d'Autriche, que l'on fiança à Alexandre.

Les deux promesses furent religieusement tenues : Charles-Quint fut couronné à Bologne; car, dans la tendresse toute nouvelle qu'il portait au pape, il ne voulait pas voir les ravages que ses troupes avaient faits dans la cité sainte; et après un siége terrible, où Florence fut défendue par Michel-Ange et livrée par Malatesta, le 31 juillet 1531, Alexandre fit son entrée solennelle dans la future capitale de son duché. Alexandre avait à peu près tous les vices de son époque, et très peu des vertus de sa race. Fils d'une Mauresque, il en avait hérité les passions ardentes : constant dans sa haine, inconstant dans son amour, il essaya de faire assassiner Pierre Strozzi, et fit empoisonner le cardinal Hippolyte, son cousin, « qui, au dire de Varchi, était un beau et agréable jeune homme, doué d'un esprit heureux, affable de cœur, généreux de la main, libéral et grand comme Léon X, et qui donna d'une seule fois quatre mille ducats de rente à François-Marie Molza, noble modenais, versé dans l'étude de la grande et bonne littérature et dans celle des trois belles langues, qui étaient à cette époque le grec, le latin et le toscan. »

Aussi y eut-il, pendant ses six ans de règne, force conspirations contre lui. Philippe Strozzi déposa une somme immense entre les mains d'un frère dominicain de Naples qui avait, disait-on, une grande influence sur Charles-Quint, pour qu'il obtînt de l'empereur la liberté de sa patrie. Jean-Baptiste Cibo, archevêque de Marseille, essaya de profiter de ses amours avec la sœur de son frère, qui, séparée de son mari, habitait le palais des Pazzi, pour le faire tuer un jour qu'il viendrait la voir dans ce palais. Comme il savait qu'Alexandre portait ordinairement sous son habit une jaquette de mailles si merveilleusement travaillée, qu'elle était à l'épreuve de l'épée et du poignard, il avait fait remplir de poudre un coffre sur lequel le duc avait l'habitude de s'asseoir lorsqu'il venait voir la marquise, et il

devait y faire mettre le feu; mais cette conspiration et toutes les autres qui la suivirent furent découvertes, à l'exception d'une seule. C'est qu'aussi dans celle-là il n'y avait qu'un conjuré, Laurent de Médicis, l'aîné de cette branche cadette qui s'écarta du tronc paternel avec Laurent, frère puîné de Côme, le père de la patrie, et qui, dans sa marche ascendante, s'était, tout en côtoyant la branche aînée, séparée elle-même en deux rameaux.

C'est dans une maison attenante au palais Riccardi que Laurent poignarda le duc Alexandre, à l'aide du spadassin Scoronconcolo. Cette maison se trouvait à l'endroit même où sont à cette heure les écuries. Alexandre, frère naturel de Catherine de Médicis, était le premier duc de Florence et le dernier descendant de Côme, le père de la patrie: car le pape Clément VII était mort en 1534, et le cardinal Hippolyte en 1535; et, à l'occasion de cet assassinat, on remarqua une chose étrange qui était la sextuple combinaison du nombre six, Alexandre ayant été assassiné en l'année 1536, à l'âge de vingt-six ans, le 6 du mois de janvier, à six heures de la nuit, de six blessures, et après avoir régné six ans.

Au reste, le proverbe évangélique : qui frappe de l'épée périra par l'épée, fut appliqué à l'assassin d'Alexandre dans sa plus rigoureuse exactitude. Laurent, qui avait tué par le poignard, mourut par le poignard, à Venise, vers l'an 1557, sans que l'on fût bien certain de quelle main partait le coup. Seulement on se rappela que Côme Ier, en montant sur le trône, avait juré de ne pas laisser le meurtre du duc Alexandre impuni.

Le meurtre d'Alexandre fut le dernier évènement important qui se passa dans ce beau palais. Abandonné en 1540 par Côme Ier lorsqu'il résolut d'habiter le Palais-Vieux, il fut vendu à la famille Riccardi, dont il a conservé le nom, quoiqu'il soit rentré, sous le règne de Ferdinand II, je crois, en la possession des Médicis.

Aujourd'hui la fameuse académie de la Crusca y tient ses séances. On y blute des adverbes et on y écosse des participes, comme dit notre bon et spirituel Charles Nodier. C'est moins poétique, mais c'est plus moral.

V.

LE PALAIS-VIEUX.

Quoique la journée fût déjà assez avancée, et que nos deux séances au Dôme et au palais Riccardi eussent été rudes, nous ne voulûmes

pas rentrer sans avoir visité la place du Grand-Duc; j'en avais fort entendu parler, j'en avais vu des dessins, et je savais qu'elle offrait plus qu'aucune autre au monde peut-être la réunion des souvenirs de l'histoire et de l'art, aux plus grandes époques de la république et du principat. En outre, on m'avait recommandé, pour ne rien perdre de son aspect grandiose, d'y arriver par une des rues qui débouchent en face du Palais-Vieux. Nous nous rappelâmes la recommandation, nous reprîmes la rue Martelli et la place du Dôme, que, dans notre premier éblouissement, nous avions traversée sans remarquer le Bigallo, ancien hospice des enfans trouvés, et les deux statues colossales de Pampoloni, représentant Arnolfo di Lapo et Brunelleschi, les yeux fixés, l'un sur son église, l'autre sur sa coupole; à la gauche du premier, entre lui et la maison de la confrérie de la Miséricorde, est la rue de la Morte, ainsi nommée de cette fameuse tradition qui a inspiré à Scribe son poème de *Guido et Ginevra*.

En quittant la place du Dôme, nous prîmes la rue des Calzajoli. C'est à la fois une des rues les plus étroites et les plus historiques de Florence. Comme de tout temps elle a été peuplée d'artisans, comme elle conduit du Dôme au Palais-Vieux, comme enfin elle a à peine dix pieds de large, elle fut vingt fois le théâtre de ces luttes armées si fréquentes sous la république. Aussi est-elle à Florence ce que la rue Vivienne est à Paris, c'est-à-dire le passage obligé de toute personne qui fait hors de son hôtel ou de son magasin cinq cents pas pour ses affaires ou son plaisir. Une chose miraculeuse, au reste, c'est de voir passer au trot les voitures au milieu de cette foule qui se range sans faire entendre un seul murmure, tant à Florence le peuple a l'habitude de céder le pas à tout ce qui lui paraît au-dessus de lui. Mettez le même nombre de voitures et le même nombre de gens dans une rue pareille aboutissant au Palais-Royal, aux Tuileries et à la Bourse, et il y aura par jour trois ou quatre personnes écrasées et trente ou quarante cochers roués de coups.

J'ai habité Florence près de quinze mois à différentes époques, et je n'y ai jamais vu ni un accident ni une rixe.

Au bout de la rue des Calzajoli est la charmante petite église d'Or' San-Michele, ainsi nommée du jardin sur lequel elle est construite, *Orto*, et du saint auquel elle est consacrée. C'était, autrefois, un grenier bâti par Arnolfo di Lapo, ce grand remueur de pierres; mais ayant été endommagée par un incendie, et la république favorisant la vénération du peuple pour une madone des plus miraculeuses, peinte sur bois, et clouée à l'un des piliers du portique, on décréta

que le grenier serait changé en église. Giotto fut chargé de la transformation; il fit le dessin de l'église actuelle qui fut exécuté sous la direction de Taddeo Gaddi. Quant à l'image de la Vierge, André Orcagna, le peintre du Campo-Santo, l'architecte de la loge des Lanzi, fut chargé de lui construire un tabernacle digne d'elle.

L'homme était bien choisi comme poète, comme sculpteur, et comme chrétien. Tout ce qu'on peut faire avec une cire molle, avec une glaise obéissante, André Orcagna le fit avec du marbre. Il faut véritablement toucher ce chef-d'œuvre pour s'assurer que ce n'est point quelque pâte imitatrice, mais bien un bloc de marbre évidé, fouillé, découpé avec une hardiesse, un caprice, une richesse dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vu. Aussi sort-on de là tellement ébloui qu'à peine fait-on attention à deux groupes de marbre : l'un, de Simon de Fiesole, et l'autre, de François de San-Gallo. Il y avait autrefois dans l'église de magnifiques fresques, dont deux étaient d'Andrea del Sarto; mais il serait inutile de les chercher aujourd'hui. En 1770 elles ont été recouvertes de chaux.

L'extérieur de l'église est tout hérissé de statues. Il y a un saint Eloi, d'Antonio di Banco; un saint Etienne, un saint Matthieu et un saint Jean-Baptiste, de Lorenzo Ghiberti; un saint Luc de Mino da Fiesole; un autre saint Luc, par Jean de Bologne; un saint Jean évangéliste, par Bacio de Monte Lupo; enfin, un saint Pierre, un saint Marc, et surtout un saint George, de Donatello, à qui il aurait pu dire, comme au Zuccone : parle, parle, s'il n'eût été facile de voir à la mine hautaine de ce vainqueur de dragons qu'il était trop fier pour obéir à un ordre, cet ordre lui fût-il donné par son créateur.

Si grande que fût l'idée que je m'étais faite d'avance de la place du Palais-Vieux, la réalité, je dois l'avouer, me parut encore plus grande quand je vis cette masse de pierres si puissamment enracinée au sol, surmontée de sa tour qui menace le ciel comme le bras d'un titan. La vieille Florence tout entière, avec ses Guelfes, ses Gibelins, sa balie, ses prieurs, sa seigneurie, ses corps de métiers, ses condottieri, son peuple turbulent et son aristocratie hautaine, m'apparut comme si j'allais assister à l'exil de Côme l'ancien ou au supplice de Salviati. En effet, quatre siècles d'histoire et d'art sont là, à droite, à gauche, devant, derrière, vous enveloppant de tous côtés et parlant à la fois, avec les pierres, le marbre et le bronze des Orcagna, des Donatello, des Pazzi, des Raphaël, des Laurent de Médicis, des Flaminius Vacca, des Savonarole, des Jean de Bologne, des Côme premier, et des Michel-Ange. Qu'on cherche dans le

monde entier une place qui réunisse de pareils noms, sans compter ceux que j'oublie! et j'en oublie comme Bacio Bandinelli, comme l'Ammanato, comme Benvenuto Cellini.

Je voudrais bien mettre un peu d'ordre dans ce magnifique chaos, et classer chronologiquement les grands hommes, les grandes œuvres, et les grands souvenirs, mais c'est impossible. Il faut, quand on arrive sur cette place merveilleuse, aller où l'œil vous mène, où l'instinct vous conduit. Ce qui s'empare tout d'abord de l'artiste, du poète, ou de l'archéologue, c'est le sombre *Palazzo Vecchio* encore tout blasonné des vieilles armoiries de la république, parmi lesquelles brilient sur l'Arno comme des étoiles au ciel ces fleurs de lys sans nombre semées sur la route de Naples par Charles d'Anjou.

A peine Florence fut-elle libre qu'elle voulut avoir son hôtel-de-ville pour loger ses magistrats, et son béfroi pour appeler le peuple. Qu'une commune se constitue dans le nord, ou qu'une république s'établisse dans le midi, la première pensée des citoyens est pour un hôtel-de-ville et un béfroi. Aussi, dès 1298, c'est-à-dire, seize ans à peine après que les Florentins avaient conquis leur constitution, Arnolfo di Lapo reçut l'ordre de la seigneurie de lui bâtir un palais. Arnolfo di Lapo avait visité le terrain qu'on lui réservait, et avait fait son plan en conséquence. Mais, au moment de jeter les fondemens de son édifice, le peuple lui défendit à grands cris de poser une seule pierre sur la place où avait été située la maison de Farinata di Uberti. Arnolfo di Lapo fut forcé d'obéir à cette clameur populaire; il repoussa son palais dans un coin, et laissa vide la place maudite. Aujourd'hui encore, pas un arbre n'y a jeté ses racines, et rien n'a poussé, depuis plus de six siècles, là où la vengeance guelfe a passé la charrue et a semé le sel.

Ce palais était la résidence d'un gonfalonier et de huit prieurs, deux pour chaque quartier de la ville; leur charge durait soixante jours, et pendant ces soixante jours ils vivaient ensemble, mangeant à la même table et ne pouvant sortir de cette résidence, c'est-à-dire qu'ils restaient à peu près prisonniers. Ils avaient chacun deux domestiques pour les servir, et tenaient à leurs ordres un notaire toujours prêt à écrire leurs délibérations, lequel mangeait avec eux et était prisonnier comme eux. En échange du sacrifice que chaque prieur faisait à la république de son temps et de sa liberté, il recevait dix livres par jour, à peu près sept francs de notre monnaie. La parcimonie privée se réglait alors sur l'économie publique, et le gouvernement se trouvait ainsi en état d'exécuter de grandes choses

dans l'art et dans la guerre; de là lui était venu le surnom de la magnifique république.

On entre dans le Palais-Vieux par une porte placée au tiers à peu près de sa façade, et l'on se trouve dans une petite cour carrée, entourée d'un portique soutenu par neuf colonnes d'architecture lombarde, enjolivées d'applications; au milieu de cette cour est une fontaine surmontée d'un Amour rococo, tenant un poisson et reposant sur un bassin de porphyre. A l'époque du mariage de Ferdinand, on orna ce portique de peintures à fresques représentant des villes d'Allemagne vues à vol d'oiseau.

Au premier étage est la grande salle du conseil, exécutée par les ordres de la république et sur les instances de Savonarole; mille citoyens y pouvaient délibérer à l'aise. Cronaca en fut l'architecte, et il en pressa tellement la construction, que Savonarole avait l'habitude de dire que les anges lui avaient servi de maçons. Cronaca avait raison de se hâter, car trois ans après Savonarole devait mourir, et trente ans plus tard la république devait tomber.

Aussi cette immense salle n'a-t-elle rien gardé de cette époque que sa forme première. Tous ses ornemens appartiennent au principat; ses fresques et son plafond sont de Vasari; ses tableaux sont de Cigoli, de Ligozzi et de Passegnano; les statues sont de Michel-Ange, de Bacio Bandinelli et de Jean de Bologne : le tout à la plus grande gloire de Côme Ier.

Côme Ier est une de ces statues gigantesques que la main de l'histoire dresse comme une pyramide pour marquer la limite où une ère finit et où une autre ère commence. Ce prince fut à la fois l'Auguste et le Tibère de la Toscane, et ce rapprochement est d'autant plus légitime, qu'à l'époque où Alexandre de Médicis tomba sous le poignard de Lorenzino, Florence se trouva dans la même situation que Rome après la mort de César : il n'y avait plus de tyran, mais il n'y avait plus de liberté.

Quittons un instant pierres, marbres et toiles, pour examiner tous les vices et toutes les vertus de l'humanité réunis dans un seul homme; l'étude est curieuse et vaut la peine qu'on s'y arrête un instant.

Côme Ier naquit dans l'ancien palais Salviati, devenu depuis palais Apparello; au milieu de la cour est encore aujourd'hui une statue de marbre représentant le grand-duc en habit royal et la couronne sur la tête. Il descendait de Laurent l'ancien, frère de Côme, le père de la patrie, dont le rameau, séparé à la deuxième génération, se divisa

en branche aînée et en branche cadette; c'était cette branche aînée dont était Lorenzino, c'était cette branche cadette dont fut Côme.

Son père était ce fameux Giovanni, le plus célèbre peut-être de tous ces vaillans capitaines qui sillonnaient l'Italie au XVe et au XVIe siècle. Le jour anniversaire de la naissance de Côme, Giovanni rêva qu'il voyait une couronne royale sur la tête de son fils endormi dans son berceau. Ce rêve le frappa tellement, qu'en se réveillant il résolut de tenter Dieu pour savoir quels étaient ses desseins sur Côme. En conséquence il ordonna à sa femme Maria Salviati, née de Lucrezia de Médicis, et par conséquent nièce de Léon X, de prendre l'enfant et de monter au second étage. Marie obéit sans savoir de quoi il s'agissait; alors Giovanni descendit dans la rue, appela sa femme qui parut sur le balcon, et de là lui tendant les bras, il lui ordonna de lui jeter l'enfant. La pauvre mère frémit jusqu'au fond des entrailles; mais Giovanni renouvela l'ordre déjà donné, d'une voix si impérative, qu'elle obéit en détournant la tête. L'enfant tomba du second étage, et fut retenu dans les bras de son père.

— C'est bien, dit alors l'impassible condottiere, mon rêve ne m'a point trompé, et tu seras roi.

Alors il remonta et remit le petit Côme à sa mère, qui le reçut plus morte que vive. Quant à l'enfant, on remarqua qu'il n'avait pas même jeté un cri.

Six ans après cet évènement, Giovanni de Médicis fut blessé au-dessus du genou, devant Borgoforte, par un coup de fauconneau, à l'endroit même où il avait déjà reçu une autre blessure à Pavie. La plaie nouvelle était si grave, surtout compliquée de l'ancienne plaie, qu'il fut décidé qu'on lui couperait la cuisse. On voulut alors l'attacher sur son lit, pour procéder à l'opération; mais il déclara que, comme la chose le touchait avant aucun autre, il voulait la regarder faire. En conséquence, il prit la torche, et la tint jusqu'à la fin de l'amputation, sans qu'une seule fois sa main tremblât assez fort pour faire vaciller la flamme. Soit que la blessure fût mortelle, soit que l'opération eût été mal faite, le surlendemain Giovanni de Médicis expira, à l'âge de vingt-neuf ans.

Cette mort fut une grande joie pour les Allemands et les Espagnols, dont il était la terreur. Jusqu'à lui, dit Guicciardini, l'infanterie italienne était nulle et ignorée : ce fut lui qui, mettant à profit les leçons qu'il avait reçues du marquis de Pescaire, l'organisa et la fit célèbre; aussi aimait-il tant cette troupe qui était sa fille, qu'il lui abandonnait sa part du butin, ne se réservant pour lui que sa part de

gloire. De leur côté, ses soldats l'aimaient si tendrement qu'ils ne l'appelaient jamais que leur maître et leur père; à sa mort ils prirent tous le deuil, et déclarèrent qu'ils ne quitteraient plus cette couleur, serment qu'ils tinrent avec une telle fidélité que Jean de Médicis fut, à partir de cette époque, appelé *Jean des bandes noires*, surnom sous lequel il est plus connu que sous son nom paternel. Ce Jean des bandes noires était l'aïeul de Marie de Médicis, qui épousa Henri IV.

Maria Salviati, restée veuve, se consacra alors tout entière à son enfant. Le jeune Côme grandit donc entouré de maîtres et constamment surveillé par l'œil maternel. Élevé sérieusement, il fut grave de bonne heure, étudiant toutes les choses d'art, de guerre et de gouvernement, avec une égale aptitude, et passionné surtout pour les sciences chimiques et naturelles.

A quinze ans, son caractère s'était déjà dessiné, et pouvait donner à ceux qui l'approchaient une idée de ce qu'il serait plus tard. Comme nous l'avons dit, son aspect était grave et même sévère; il était lent à former des relations familières, et laissait difficilement aussi prendre aucune familiarité; mais, lorsqu'il en arrivait à cette double concession, c'était une preuve de son amitié, et son amitié était sûre. Toutefois, même pour ses amis, il était discret sur toutes ses actions, et désirait qu'on ne sût ce qu'il avait dessein de faire que lorsque la chose était faite : il en résulte qu'il paraissait en toute occasion chercher un but contraire à celui auquel il tendait; ce qui rendait ses réponses toujours brèves et souvent obscures.

Voilà quel était Côme lorsqu'il apprit la nouvelle de l'assassinat d'Alexandre et la fuite de Lorenzino; cette fuite ne lui laissait aucun concurrent au principat; aussi eut-il rapidement pris son parti. Il rassembla les quelques amis sur lesquels il pouvait compter, monta à cheval, et partit de sa campagne qu'il habitait pour se rendre à Florence. Côme fut récompensé de sa confiance par l'accueil qu'on lui fit; il entra dans la ville au milieu des acclamations de joie de tous les habitans; les souvenirs de son père marchaient autour de lui, et le peuple, parmi lequel était mêlée une foule de soldats qui avaient servi sous Jean des bandes noires, l'accompagna jusqu'au palais Salviati joyeux et pleurant, criant à la fois : Vive Jean et vive Côme, vive le père et vive le fils.

Le surlendemain, Côme fut nommé chef et gouverneur de la république à quatre conditions : — De rendre indifféremment la justice aux riches comme aux pauvres; — de ne jamais consentir à relever de l'autorité de Charles-Quint; — de venger la mort du duc Alexandre;

— de bien traiter le seigneur Jules et la signora Julia, ses enfans naturels. Côme accepta cette espèce de charte avec humilité, et le peuple accepta Côme avec enthousiasme. Mais il arriva pour le nouveau grand-duc ce qui arrive pour tous les hommes de génie qu'une révolution porte au pouvoir; sur le premier degré du trône, ils reçoivent des lois; sur le dernier, ils en imposent.

La position était difficile, surtout pour un jeune homme de dix-huit ans; il fallait lutter à la fois contre les ennemis du dedans et du dehors. Il fallait substituer un gouvernement ferme, un pouvoir unitaire et une volonté durable, à ces gouvernemens flasques ou tyranniques, à tous ces pouvoirs opposés l'un à l'autre, et par conséquent destructifs l'un de l'autre, et à toutes ces volontés qui, tantôt parties d'en haut, tantôt parties d'en bas, faisaient un flux et un reflux éternel d'aristocratie et de démocratie, sur lequel il était impossible de rien fonder de solide et de durable. Et cependant, avec tout cela, il fallait encore ménager les libertés de ce peuple, afin que ni nobles, ni citoyens, ni artisans ne sentissent le maître; il fallait enfin gouverner ce cheval, encore indocile à la tyrannie, avec une main de fer dans un gant de soie.

Côme était de tout point l'homme qu'il fallait pour mener à bout une telle œuvre. Dissimulé comme Louis XI, passionné comme Henri VIII, brave comme François Ier, persévérant comme Charles-Quint, magnifique comme Léon X, il avait tous les vices qui font la vie privée sombre, et toutes les vertus qui font la vie publique éclatante. Aussi sa famille fut-elle malheureuse et son peuple heureux.

Il avait eu de Léonore de Tolède sa femme, sans compter un jeune prince mort à un an, cinq fils et quatre filles; ces fils étaient François, qui régna après lui (1); Ferdinand, qui régna après François; don Pierre, Jean et Garcias. Les quatre filles étaient Marie, Lucrèce, Isabelle et Virginie.

Disons rapidement comment la mort se mit dans cette magnifique lignée, où elle entra, comme dans la famille primitive, par un fratricide.

Jean et Garcias chassaient dans les maremmes. Jean, qui n'avait que dix-neuf ans, était déjà cardinal; Garcias n'était encore rien que le favori de sa mère. Le reste de la cour était à Pise, où Côme, qui avait institué un mois auparavant l'ordre de Saint-Étienne, était venu pour se faire reconnaître grand-maître.

(1) Le même qui épousa Bianca Capello, et dont nous avons déjà raconté l'histoire.

Les deux frères, qui depuis long-temps gardaient l'un pour l'autre une certaine inimitié, Garcias contre Jean, parce que Jean était le bien-aimé de son père, Jean contre Garcias, parce que Garcias était le bien-aimé de sa mère, se prirent de dispute à propos d'un chevreuil que chacun des deux prétendit avoir tué. Au milieu de la discussion, Garcias tira son couteau de chasse et en porta un coup à son frère. Jean, blessé à la cuisse, tomba en appelant du secours. Les gens de la suite des deux princes accoururent; ils trouvèrent Jean tout seul et baigné dans son sang, le transportèrent à Livourne, et firent prévenir le grand-duc de l'accident qui venait d'arriver. Côme accourut à Livourne, pansa lui-même son fils; car le grand-duc, un des hommes les plus savans de son époque, avait toutes les connaissances médicales que l'on pouvait avoir au XVI[e] siècle. Mais, malgré ces soins empressés, Jean expira dans les bras de son père, le 26 novembre 1562, cinq jours après celui où il avait été blessé.

Côme revint à Pise. A voir ce masque de bronze dont il avait l'habitude de couvrir son visage, on eût dit que rien ne s'était passé. Garcias avait précédé Côme à Pise et s'était réfugié dans l'appartement de sa mère, où elle le tenait caché. Cependant, au bout de quelques jours, voyant que Côme ne parlait pas plus de son fils mort que s'il n'eût jamais existé, elle encouragea le meurtrier à aller se jeter aux genoux de son père et à lui demander pardon. Mais comme le jeune homme tremblait de tous ses membres à la seule idée de se trouver en face de son juge, pour le rassurer sa mère l'accompagna.

Le grand-duc était assis, tout pensif, dans un des appartemens les plus reculés de son palais. Le fils et la mère parurent sur le seuil : Côme se leva à leur vue. Aussitôt Garcias courut à son père, se jeta à ses pieds, embrassant ses genoux et lui demandant pardon. La mère resta sur la porte, tendant les bras à son mari. Côme avait la main enfoncée dans son pourpoint; il en tira un poignard qu'il avait l'habitude de porter sur sa poitrine, et en frappa don Garcias en disant : Je ne veux pas de Caïn dans ma famille. La pauvre mère avait vu briller la lame et elle s'était élancée vers Côme; mais, à moitié du chemin, elle reçut dans ses bras son fils, qui, blessé à mort, s'était relevé en chancelant et en criant : Ma mère! ma mère!

Le même jour, 6 décembre 1562, don Garcias expira. Et à compter de ce moment, Éléonore de Tolède se coucha près de son fils, ferma les yeux et ne voulut plus les rouvrir. Huit jours après elle expira elle-même, les uns disent de douleur, les autres de faim.

Les trois cadavres rentrèrent nuitamment et sans pompe dans la ville de Florence, et l'on dit que les deux fils et la mère avaient été emportés tous trois par le mauvais air des maremmes.

Ce nom d'Éléonore de Tolède était un nom qui portait malheur. La fille de don Garcias, parrain du jeune fratricide, et frère de cette autre Éléonore de Tolède dont nous venons de raconter la mort, était venue toute jeune à la cour de sa tante, et là elle avait fleuri sous le doux soleil de la Toscane, comme une de ces fleurs qui ont donné leur nom à Florence. On disait même tout bas à la cour que le grand-duc Côme s'était épris d'un violent amour pour elle; et comme on connaissait les amours du grand-duc, on ajoutait qu'il avait séduit par l'or ou effrayé par les menaces les domestiques de la jeune princesse, qu'il avait pénétré une nuit dans sa chambre et n'en était sorti que le lendemain matin; puis les nuits suivantes il était revenu, et le commerce adultère avait fini par faire un tel bruit, qu'il avait marié sa jeune et belle maîtresse à son fils Pierre. Ce qu'il y avait de sûr, au moins, c'est qu'au moment où l'on s'y attendait le moins, et sans que don Pierre eût même été consulté, l'union avait été décidée, et le mariage avait eu lieu.

Mais soit l'effet des bruits étranges qui avaient couru sur le compte d'Eléonore, soit que le plaisir goûté par don Pierre dans la compagnie des beaux jeunes gens l'emportât sur les sentimens d'amour que pouvait lui inspirer une belle femme, les nouveaux époux semblaient tristes, et vivaient à peu près séparés. Eléonore de Tolède était jeune, elle était belle, elle était de ce sang espagnol qui brûle jusqu'au pied des autels les veines dans lesquelles il coule; si bien que, délaissée par son mari, elle se prit d'amour pour un jeune homme nommé Alexandre, lequel était fils du capitaine florentin François Gaci. Mais ce premier amour n'eut pas d'autre suite. Le jeune homme, prévenu que sa passion était connue du mari de celle qu'il aimait et pouvait causer à la belle Éléonore de grandes douleurs, se retira dans un couvent, et étouffa, ou du moins enferma son amour sous un cilice. Tandis qu'il priait pour Éléonore, Éléonore l'oublia.

Celui qui le lui fit oublier en lui succédant, était un jeune chevalier de Saint-Etienne qui, plus indiscret que le pauvre Alexandre, ne laissa bientôt plus ignorer à toute la ville qu'il était aimé. Aussi, peut-être plus à cause de cet amour qu'à cause de la mort de François Ginori qu'il venait de tuer en duel, entre le palais Strozzi et la porte Rouge, avait-il été exilé à l'île d'Elbe. Mais l'exil n'avait point

tué l'amour, et ne pouvant plus se voir, les deux jeunes gens s'écrivaient. Une lettre tomba entre les mains du jeune grand-duc François que de son vivant Côme avait associé à sa puissance. L'amant fut ramené secrètement de l'île d'Elbe à la prison du Bargello. La nuit même de son arrivée, on fit entrer dans sa prison un confesseur et un bourreau; puis, lorsque le confesseur eut fini, le bourreau étrangla le jeune homme. Le lendemain Éléonore apprit de la bouche même de son beau-frère l'exécution de son amant.

Elle le pleurait depuis onze jours, tremblante pour elle-même, lorsqu'elle reçut le 10 juillet l'ordre de se rendre au palais de Cafaggiolo que depuis plusieurs mois son mari habitait. Dès-lors, elle se douta que tout était fini pour elle, mais elle ne résolut pas moins d'obéir, car elle ne savait ni où ni de qui obtenir un refuge. Elle demanda un délai jusqu'au lendemain; voilà tout; puis elle alla s'asseoir près du berceau de son fils Côme, et passa la nuit à pleurer et à soupirer, couchée sur son enfant.

Les préparatifs du départ occupèrent une partie de la journée, de sorte qu'Éléonore ne sortit de Florence que vers les trois heures de l'après-midi; et encore, comme instinctivement, à chaque minute, elle retenait les chevaux, n'arriva-t-elle qu'à la nuit tombante à Caffaggiolo. A son grand étonnement, la maison semblait déserte. Le cocher détela ses chevaux, et tandis que les valets et les femmes qui l'avaient accompagnée enlevaient les paquets de la voiture, Eléonore de Tolède entra seule dans la belle villa qui, privée de toute lumière, lui semblait à cette heure triste et sombre comme un tombeau. Alors elle monta l'escalier, légère et silencieuse comme une ombre, et frissonnante de terreur, elle s'avança, toutes portes étant ouvertes devant elle, vers sa chambre à coucher; mais au moment où elle posait le pied sur le seuil, elle vit de derrière la portière sortir un bras et un poignard; en même temps elle se sentit frappée, poussa un cri et tomba. Elle était morte. Don Pierre, ne s'en rapportant à personne du soin de sa vengeance, l'avait assassinée lui-même.

Alors, la voyant étendue dans son sang et immobile, il vint regarder attentivement celle qu'il avait frappée. Éléonore était déjà morte, tant le coup avait été donné d'une main sûre et habile. Don Pierre se mit à genoux près du cadavre, leva ses mains sanglantes au ciel, demanda pardon à Dieu du crime qu'il venait de commettre, et jura, en expiation de ce crime, de ne jamais se remarier; étrange serment, que, si l'on en croit les bruits scandaleux de l'époque, sa répugnance pour les femmes lui permettait de tenir plus facilement

que tout autre. Puis le bourreau devint ensevelisseur. Il mit dans un cercueil tout préparé le corps dont il venait de chasser l'ame, ferma la bière et l'expédia à Florence, où elle fut ensevelie la même nuit et en secret dans l'église de San-Lorenzo.

Au reste, don Pierre ne tint pas même son serment; il épousa en 1593 Béatrix de Ménessès; il est vrai que c'était dix-sept ans après l'assassinat d'Éléonore, et que Pierre de Médicis, avec son caractère, devait avoir oublié non-seulement le serment fait, mais la cause qui le lui avait dicté.

Passons maintenant aux filles de Côme. Marie était l'aînée; c'était à dix-sept ans, comme le dit Shakespeare de Juliette, une des plus belles fleurs du printemps de Florence. Le jeune Malatesti, page du grand-duc Côme, en devint amoureux; la pauvre enfant, de son côté, l'aima de ce premier amour qui ne sait rien refuser. Un vieil Espagnol surprit les deux amans dans un tête-à-tête qui ne laissait aucun doute sur l'intimité de leur liaison, et rapporta au grand-duc Côme ce qu'il avait vu. Marie mourut empoisonnée à dix-sept ans; car sa vie, prolongée de six mois seulement, eût été un déshonneur pour sa famille. Malatesti fut jeté en prison, et, étant parvenu à s'échapper au bout de dix ou douze ans, gagna l'île de Candie, où son père commandait pour les Vénitiens; deux mois après, on le trouva un matin assassiné au coin d'une rue.

Lucrèce était la seconde fille de Côme. A l'âge de dix-neuf ans, elle épousa le duc de Ferrare. Un jour arriva à la cour de Toscane un courrier qui annonça que la jeune princesse était morte subitement. On dit à la cour qu'elle avait été enlevée par une fièvre putride; on dit dans le peuple que son mari l'avait assassinée dans un moment de jalousie.

Isabelle était la troisième; celle-là était la favorite de son père; l'amour de Côme pour sa fille dépassait même les bornes de l'amour paternel. Un jour que Vasari, caché par son échafaudage, peignait le plafond d'une des salles du Palais-Vieux, il vit entrer dans cette salle Isabelle; c'était vers midi, l'air était ardent. Ignorant que quelqu'un était dans la même chambre qu'elle, la jeune fille tira les rideaux, se coucha sur un divan et s'endormit. Bientôt Côme entra à son tour et aperçut sa fille. Côme regarda un instant Isabelle endormie avec des yeux ardens de désir, puis il alla fermer toutes les portes en dedans. Bientôt Isabelle jeta un cri; mais à ce cri Vasari ne vit plus rien, car à son tour il ferma les yeux et fit semblant de dormir. En rouvrant les rideaux, Côme se rappela que cette chambre

devait être celle où peignait George Vasari. Il leva les yeux au plafond et vit l'échafaudage. A l'instant même l'idée lui vint qu'il avait eu un témoin de son crime, et cette idée dans un cœur comme celui de Côme fut suivie immédiatement du désir de s'en débarrasser. Côme monta doucement à l'échelle; arrivé à la plate-forme, il trouva Vasari qui, le nez tourné au mur, dormait dans un coin de son échafaudage. Il s'approcha de lui, tira son poignard, le lui approcha lentement de la poitrine pour s'assurer s'il dormait réellement ou s'il feignait de dormir. Vasari ne fit pas un mouvement, sa respiration resta calme et égale, et Côme, convaincu que son peintre favori n'avait rien vu ni entendu, remit son poignard au fourreau et descendit de l'échafaudage. A l'heure où il avait l'habitude de sortir, Vasari sortit et revint le lendemain à l'heure à laquelle il avait l'habitude de venir. Ce sang-froid le sauva : s'il s'était enfui, il était perdu; car, partout où il eût cherché asile, le poignard ou le poison des Médicis eût été le trouver.

Cela se passait vers l'année 1557. L'année d'ensuite, comme Isabelle avait seize ans, il fallut songer à la marier; parmi les prétendans à sa main, Côme fit choix de Paul Giordano Orsini, duc de Bracciano; mais une des conditions du mariage fut qu'Isabelle continuerait à demeurer en Toscane, au moins six mois de l'année.

Ce mariage, contre toute attente, fut visiblement froid et contraint; on disait, pour expliquer cette étrange indifférence d'un jeune mari envers une femme jeune et belle, que les bruits de l'amour de Côme pour sa fille étaient venus jusqu'à lui, et causaient sa répugnance; mais enfin, quel qu'en fût le motif, cette répugnance existait. Giordano Orsini se tenait la plus grande partie de l'année à Rome, laissant, quelles que fussent ses plaintes, sa femme rester de son côté à la cour de Toscane. Un tel abandon devait porter des fruits adultères. Jeune, belle, passionnée, au milieu d'une des cours les plus galantes du monde, Isabelle ne tarda point à faire oublier, sous des accusations nouvelles, la vieille accusation qui l'avait tachée. Cependant Giordano Orsini se taisait, car Côme vivait toujours, et tant que Côme était vivant, il n'eût point osé se venger de sa fille. Mais Côme mourut en 1574, et le 16 juillet 1576, Orsini, dans un tête-à-tête avec Isabelle, qu'il avait invitée à sa villa de Cereto, changea tout à coup ses embrassemens en une étreinte mortelle; il l'étrangla avec une corde tirée de dessous l'oreiller, malgré ses efforts pour se défendre, sans qu'elle eût même le temps de jeter un cri. Ce fut ainsi que mourut Isabelle.

Reste Virginie. Celle-là fut mariée à César d'Est, duc de Modène, voilà tout ce qu'on sait d'elle. Sans doute elle eut un meilleur sort que ses trois sœurs : l'histoire n'oublie que les heureux.

Voilà le côté sombre de la vie de Côme ; maintenant, voici le côté brillant. Côme était un des hommes les plus savans de l'époque ; entre autres choses, dit Baccio Baldini, il connaissait une grande quantité de plantes, savait les lieux où elles naissaient, où elles vivaient le plus long-temps, où elles avaient l'odeur la plus vive, où elles ouvraient les plus belles fleurs, où elles portaient les plus beaux fruits, et quelle était la vertu de ces fleurs ou de ces fruits, pour guérir les maladies ou les blessures des hommes et des animaux. Puis, comme il était excellent chimiste, il composait avec les plantes des eaux, des essences, des huiles, des médicamens, des baumes, et donnait ces remèdes à ceux qui lui en faisaient la demande, qu'ils fussent riches ou pauvres, qu'ils fussent sujets toscans ou étrangers, qu'ils habitassent Florence ou toute autre partie de l'Europe.

Côme aimait et protégeait les lettres. En 1541, il fonda l'académie florentine, qu'il nommait son académie très chère et très heureuse. On devait y lire et y commenter Pétrarque et Dante. Ses séances se tenaient d'abord au palais de Via Larga ; puis, pour qu'elle fût plus libre et plus à l'aise, il lui donna la grande salle du conseil au Palais-Vieux. Depuis la chute de la république, cette grande salle était devenue inutile.

L'université de Pise, déjà protégée par Laurent de Médicis, avait brillé autrefois d'un certain éclat ; mais, abandonnée par les successeurs du Magnifique, elle était fermée. Côme la fit rouvrir, et lui accorda de grands priviléges pour assurer son existence. Enfin, il attacha à cet établissement un collége dans lequel il voulut que quarante jeunes gens, annonçant des dispositions et choisis dans les familles pauvres, fussent élevés à ses propres frais.

Côme fit mettre en ordre et livrer aux savans tous les manuscrits et tous les livres de la bibliothèque Laurentiana, que le pape Clément XII avait commencé de réunir. Il assura, par un fonds destiné à leur entretien, l'existence des universités de Florence et de Sienne. Il ouvrit une imprimerie, fit venir d'Allemagne le Torrentino, et fit exécuter toutes les éditions qui portent le nom de ce célèbre typographe. Il accueillit Paul Jove, qui était errant, et Scipion Ammirato, qui était proscrit ; et, le premier étant mort à sa cour, il lui fit faire une tombe avec sa statue.

Le grand-duc voulait que chacun écrivît librement, selon son goût.

son opinion et sa capacité, et il encouragea à suivre cette voie Benedetto Varchi, Philippo de Nerli, Vincenzio Borghini, et tant d'autres, que, des seuls volumes qui lui furent dédiés par la reconnaissance des historiens, des poètes ou des savans contemporains, on pourrait faire une bibliothèque. Enfin il obtint que Boccace, défendu par le concile de Trente, fût revisé par Pie V, qui mourut en le revisant, et par Grégoire XIII, qui lui succéda. La belle édition de 1573 est le résultat de la censure pontificale, et il poursuivait la même restitution pour les œuvres de Machiavel, lorsqu'il mourut avant de l'avoir obtenue.

Côme était artiste. Ce ne fut pas sa faute s'il arriva au moment où les grands hommes s'en allaient. De toute cette brillante pléïade qui avait éclairé les règnes de Jules II et de Léon X, il ne restait plus que Michel-Ange. Il fit tout ce qu'il put pour l'avoir; il lui envoya un cardinal et une ambassade, lui offrit une somme d'argent qu'il fixerait lui-même, le titre de sénateur et une charge à son choix. Mais Paul III le tenait et ne le voulait point céder. Alors, au défaut du géant florentin, il rassembla tout ce qu'il pouvait trouver de mieux. L'Ammanato, son ingénieur, lui bâtit, sur les dessins de Michel-Ange, le beau pont de la Trinité, et lui tailla le Neptune de marbre de la place du Palais-Vieux.

Il fit faire à Bacio Bandinelli l'Hercule et le Bacchus, la statue du pape Léon X, la statue du pape Clément VII, la statue du duc Alexandre, la statue de Jean de Médicis, son père, et sa propre statue à lui-même, la loge du Marché-Neuf, et le chœur du Dôme. Benvenuto Cellini fut rappelé de France pour lui fondre son Persée en bronze, pour lui tailler des coupes d'agate, et pour lui graver des médailles d'or. « Et comme on avait retrouvé dans les environs d'Arezzo, dit Benvenuto dans ses mémoires, une foule de petites figures de bronze auxquelles il manquait à celles-ci la tête, à celles-là les mains, et aux autres les pieds, Côme les nettoyait lui-même, et en faisait tomber la rouille avec précaution pour qu'elles ne fussent pas endommagées. » Un jour que Benvenuto Cellini entrait pour faire visite au grand-duc, il le trouva entouré de marteaux et de ciseaux. Alors, donnant un marteau à Cellini, et gardant un ciseau, Côme lui ordonna de frapper avec le premier de ces outils tandis qu'il conduirait l'autre, et ainsi ils n'avaient plus l'air d'un souverain et d'un artiste, mais tout simplement de deux ouvriers orfèvres travaillant au même établi.

A force de recherches chimiques, Côme retrouva avec François

Ferucci de Fiesole l'art de tailler le porphyre, perdu depuis les Romains, et il en profita à l'instant pour faire tailler la belle vasque du palais Pitti, et la statue de la Justice qu'il dressa sur la place de la Trinité au haut de la colonne de granit qui lui avait été donnée par le pape Pie IV.

Il accueillit et employa Jean de Bologne, qui fit pour lui le Mercure et l'Enlèvement des Sabines, puis devint l'architecte de son fils François. Il éleva Bernard Buontalenti qu'il donna ensuite pour maître de dessin au jeune grand-duc, et il plaça sous la direction de l'architecte Tribolo les constructions et les jardins de Castello. C'est lui encore qui acheta le palais Pitti auquel il laissa son nom, et dont il fit faire la belle cour.

Il avait appelé près de lui George Vasari, architecte, peintre et historien. Il demanda à l'historien une histoire de l'art, et donna au peintre le Palais-Vieux à peindre. L'architecte eut à construire un corridor qui joignit le palais Pitti au Palais-Vieux, à l'instar de celui qui, dit Homère, joignait le palais de Priam au palais d'Hector. Vasari reçut aussi l'ordre de bâtir cette magnifique galerie des Offices, devenue aujourd'hui le tabernacle de l'art, et dont Florence publie à cette heure une si magnifique illustration. Ce monument plut tant à Pignatelli qui le vit lorsqu'il n'était encore que nonce à Florence, que, devenu pape en 1691, il fit faire sur le même modèle la Curia Innocenziana, à Rome.

Enfin il réunit dans le palais de Via Larga, dans le Palais-Vieux et au palais Pitti, tous les tableaux, toutes les statues, toutes les médailles, soit antiques, soit modernes, qui avaient été peints, sculptés, gravés ou retrouvés dans des fouilles par Côme l'ancien, par Laurent et par le duc Alexandre, et qui deux fois avaient été dispersés et pillés, la première fois lors du passage de Charles VIII, et la seconde fois lors de l'assassinat du duc Alexandre par Lorenzino.

Aussi la louange contemporaine l'emporta sur le blâme de la postérité; la partie sombre de cette vie se perdit dans la partie éclatante, et l'on oublia que ce protecteur des arts, des sciences et des lettres, avait tué un de ses fils, empoisonné une de ses filles et violé l'autre. Il est vrai que les contemporains de Côme Ier étaient Henri VIII, Philippe II, Charles IX, Christiern II et Paul III.

Côme était sobre, mangeait peu, buvait peu, et, dans les dernières années de sa vie, il avait même renoncé à souper et calmait sa faim avec quelques amandes. Presque toujours, pendant ses repas, il avait à sa table un savant avec lequel il parlait chimie, botanique ou

géographie; un artiste avec lequel il raisonnait d'art, ou un poète avec lequel il discutait sur Dante ou sur Boccace. A défaut de ceux-ci il causait, avec les officiers de bouche qui faisaient son service, des choses que chacun d'eux, à sa connaissance, avait étudiées. « Car il en savait, dit son historien, autant à lui seul que tous les hommes ensemble. » Ses deux plaisirs les plus vifs étaient la musique et la chasse; il aimait à chanter en chœur, et souvent en se baignant dans l'Arno avec les gentilshommes qu'il avait admis dans sa familiarité, à l'aide de petites tablettes de bois sur lesquelles chacun, tout en nageant, suivait sa partie. Côme donnait alors des concerts en pleine eau à ses sujets; car il était avant tout ennemi du repos, et, qu'il travaillât ou s'amusât, il avait toujours besoin de s'occuper à quelque chose. C'était à la fois le plus grand chasseur, le meilleur fauconnier et le pêcheur le plus habile de son royaume, mais il fut forcé de renoncer de bonne heure à ces exercices, ayant été attaqué de la goutte à l'âge de quarante-cinq ans. On voit qu'il y avait à la fois dans Côme Ier de l'Auguste et du Tibère.

Côme mourut le 21 avril 1574, laissant le trône ducal à son fils, François Ier, qu'il avait associé au pouvoir depuis plusieurs années.

Alex. Dumas.

(*La suite à un prochain numéro.*)

BULLETIN.

Le vote du 27 février, par lequel la chambre a alloué les fonds secrets au ministère, n'a résolu aucune des difficultés de la situation. Il ne s'agissait pas de savoir si le parlement accorderait au cabinet les moyens de pourvoir à la sécurité publique; personne n'en doutait. L'intérêt était dans les développemens de tribune dont ce vote serait l'occasion ou le prétexte; il était non dans le scrutin, mais dans le débat.

Les amis du pouvoir actuel devaient naturellement se proposer, dans cette discussion, de travailler à reconstituer une majorité de gouvernement. M. Guizot a reconnu, avec M. Jouffroy, que c'était bien là le besoin le plus impérieux du pays et du ministère : malheureusement le ministre et le rapporteur n'ont pas été d'accord sur les moyens d'assurer le succès de cette œuvre nécessaire. M. Jouffroy a cru qu'il fallait tout évoquer, tout mettre à nu; il a touché les questions les plus délicates, découvert sans ménagement des blessures encore saignantes; c'est dans les remèdes héroïques qu'il a cherché la guérison du mal. M. Guizot n'a voulu accepter ni pour son compte, ni pour celui du cabinet, cette méthode aventureuse : il ne pouvait échapper à sa vieille expérience que, pour se reconstituer, il faut aux majorités à peu près autant de temps qu'il leur en a fallu pour se décomposer. Ces restaurations morales ne se brusquent pas et ne sauraient être l'œuvre que de la patience et de la sagesse. Aussi devra-t-on bien se garder, dans un parlement qui aura été le théâtre de vifs débats et de luttes intestines au sein du même parti, de rappeler des souvenirs irritans qui feraient reprendre à chacun ses dissentimens et ses passions. C'est seulement par le silence, par l'oubli, par les diversions qu'apportent des circonstances nouvelles, qu'on peut espérer d'assoupir, d'éteindre un passé qu'on déplore. Dans le gouvernement représentatif, a dit

M. Guizot à la tribune, il faut non-seulement savoir parler, mais il faut savoir se taire. C'est sous l'impression impérieuse de cette nécessité qu'il a décliné les explications et les développemens auxquels on l'invitait. Il était curieux de voir un orateur aussi aguerri s'imposer la loi du silence et pour ainsi dire se taire en frémissant. M. Guizot, en occupant la tribune après le résumé du rapporteur, voulait à la fois maintenir à son administration sa place et son caractère, et il désirait en même temps éviter tout ce qui pouvait la compromettre et lui enlever des soutiens.

Ces soutiens, le ministère les a gardés, mais il n'a pu les empêcher d'expliquer leur appui. Mettez un autre langage dans la bouche du rapporteur de la commission, et M. Dufaure n'eût pas rompu le silence. C'est M. Jouffroy plus encore que M. Odilon Barrot qui a fait monter à la tribune l'ancien ministre du 12 mai. M. Dufaure, en son nom et au nom de ses amis, avait annoncé l'intention de prêter son concours au ministère du 29 octobre; toutefois il n'a pas voulu accepter le commentaire dont on accompagnait la politique du cabinet, et souscrire à l'éloge exclusif du passé gouvernemental du 11 octobre. Il a profité habilement de l'occasion qui lui était offerte de motiver son vote et d'en faire connaître les raisons pour s'élever au rôle non plus seulement de soutien, mais de protecteur du ministère. Il a fait cela sans emphase, sans morgue, et comme porté par la situation. Son langage a été simple, clair, incisif; avec une sincérité persuasive, il s'est montré préoccupé des dangers que présenterait une crise ministérielle sans but et sans résultat; il a insisté sur la nécessité de réorganiser notre armée, nos forces navales, nos finances, et de sortir avec honneur de la situation extérieure où la France est engagée; enfin il a fait ses réserves pour l'avenir, en distinguant sa politique intérieure de celle du cabinet.

M. Guizot n'avait pas tort quand il voulait éviter des débats qui pouvaient porter le trouble dans le sein de la majorité. En effet, M. Dufaure, tout en tenant la promesse qu'il avait faite de voter en faveur du cabinet, a montré tout ce qui dans l'avenir pouvait le séparer tant du ministère que de l'ancienne majorité, dont M. Jouffroy a voulu, dans son rapport, traduire les tendances et les principes, et il a précisé toutes les dissidences en les ajournant. Aussi ne s'y est-on pas trompé, et le concours provisoire de M. Dufaure a fait prononcer le mot de dissolution.

Le ministère, disent ceux qui sont touchés surtout de l'enchaînement logique des choses, aura, vers la fin de la session, à choisir entre deux partis. Il faudra que cet été il opte entre la dissolution ou une modification ministérielle qui sera le signe et le moyen d'une modification de politique. S'il tient par-dessus tout à la politique conservatrice, dont, au reste, dans son rapport M. Jouffroy a exagéré les tendances, le cabinet fera un appel aux électeurs et leur demandera une majorité homogène et compacte qui en assure le triomphe. Autrement il devra entrer en composition avec cette fraction de la chambre dont M. Dufaure a été l'organe, et sceller cette transaction par l'admission de nouveaux élémens dans son propre sein.

Dans les deux hypothèses, on prévoit donc des changemens pour un avenir assez prochain. Cette discussion des fonds secrets, qui semblait dans l'origine ne pas devoir apporter un nouvel aliment aux passions politiques, a tout réveillé et presque tout compromis. L'honorable M. Jouffroy s'est plaint de l'instabilité du pouvoir, des institutions; il a dit que politiquement personne en France ne se croyait sûr du lendemain; cela est peut-être un peu plus vrai après son rapport qu'avant: il a vu, il a dénoncé loyalement le mal; mais, dans les moyens qu'il a choisis pour le guérir, il n'a point été heureux. Durant le cours de la discussion sur les fonds secrets, on s'est livré aux mêmes animosités que dans la discussion de l'adresse; les sujets les plus délicats, comme la capacité politique des fonctionnaires publics, ont été traités avec passion; on n'a cicatrisé aucune blessure, on en a rouvert beaucoup.

Le parlement élu en 1839 aurait-il cette singulière destinée, de ne pouvoir rencontrer une administration qui soit son expression sincère et durable? Il a vu à son début le ministère du 15 avril se retirer devant lui; depuis cette époque, voilà le troisième cabinet qui cherche dans son sein une majorité décidée et sympathique; il a débuté par savoir ce qu'il ne voulait pas; finira-t-il sans avoir vraiment su ce qu'il devait vouloir?

Au surplus, il faut, dans les phases du gouvernement représentatif, consentir à ces intermittences où il est difficile de distinguer une pensée une, ainsi qu'une direction vigoureuse. Les influences se croisent, les partis se balancent, les ambitions se heurtent, toutes les forces se tiennent réciproquement en échec, et il se passe du temps avant que de cette confusion sorte quelque chose de prépondérant et de fécond. Le régime constitutionnel a ses luttes passionnées, il a ses drames politiques pleins d'émotions et d'enseignemens, mais aussi il a ses entr'actes pendant lesquels il faut se résigner au menu des affaires et au train ordinaire des choses. D'ailleurs, il est des questions qui ne sauraient être posées, mûries, résolues dans un court intervalle. Ainsi, la situation dans laquelle nous nous trouvons vis-à-vis de l'Europe ne peut être modifiée qu'avec beaucoup de circonspection et de lenteur. Certes, ce n'est pas à nous de montrer un empressement sans dignité et sans motifs à rentrer dans le concert européen. Quand nous reparaîtrons dans les conseils de l'Europe, il faut que ce retour ait sa raison, et jusqu'à un certain point sa récompense.

Sachons donc consentir à ce que rien ne soit brusqué. Dans les deux derniers siècles, les combinaisons diplomatiques qui, pour terminer ou pour prévenir une guerre, réglaient l'économie politique de l'Europe, étaient le résultat de longues méditations, de grands travaux, de négociations savantes. Aujourd'hui, les difficultés de la situation sont assez réelles, assez compliquées, pour mériter un examen approfondi. Il était bien plus facile, il y a deux ans, aux cinq grandes puissances de s'accorder sur les affaires d'Orient, et elles n'y sont point parvenues. Cependant, à cette époque, la question était moins connue dans ses détails et dans ses écueils; on avait moins étudié de part et d'autre les différens intérêts qui s'opposent à ce que les cabinets

adoptent avec sincérité la même politique. Il n'y avait pas non plus commencement d'exécution; l'Angleterre n'avait pas encore goûté la satisfaction enivrante d'une action exclusive exercée en Syrie et en Égypte; on craignait même, en se livant à des voies de fait, de s'engager dans un avenir périlleux. Aujourd'hui tout est bien changé, mais changé d'une manière fâcheuse. L'adversaire du sultan, que la victoire avait couronné deux fois, à Koniah, à Nezib, s'est trouvé sans force contre les premières démonstrations de l'Europe; loin de prendre part à la ligue qui a soumis et déconsidéré la puissance égyptienne, la France s'est tenue isolée, et a protesté contre ce qui s'accomplissait sans elle. Voilà au milieu de quelles circonstances il faut travailler à la paix générale et reprendre l'œuvre commune de la pacification de l'Orient.

Que la Prusse et l'Autriche désirent nous voir rentrer dans les conseils de l'Europe, comme si rien ne s'était passé, comme si le traité du 15 juillet n'avait pas été signé sans notre participation, nous le concevons sans peine. Ces deux puissances, qui nous touchent de fort près et qui n'ont qu'un intérêt secondaire, l'une des deux surtout, à la question d'Orient, verraient avec plaisir cesser un état de choses qui les préoccupe et les inquiète. L'Autriche et la Prusse n'ont rien gagné à l'occupation des côtes de Syrie par les troupes anglaises ni à l'abaissement de Méhémet-Ali, et elles ont perdu, par le traité du 15 juillet, la tranquillité de l'Europe, cette sécurité générale qui permet à chacun de faire de ses forces et de ses ressources l'usage le plus utile à ses intérêts. Nous ne serions donc pas surpris que les cabinets allemands fussent disposés à accueillir tout ce qui peut favoriser le retour d'une confiance réciproque sans laquelle il n'y a pas de paix véritable, et la France, de son côté, n'aurait aucune raison pour ne pas répondre avec sympathie aux dispositions pacifiques de l'Allemagne; mais le nœud de la question orientale n'est pas là : il est entre la France, l'Angleterre et la Russie.

La conséquence la plus claire du traité du 15 juillet est la rupture de l'alliance anglo-française. Faut-il se hâter de renouer sans un grand profit cette alliance rompue? voilà la question. On dit que la France trouverait un avantage réel à signer un traité par lequel les cinq grandes puissances garantiraient pour l'avenir l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman, puisqu'ainsi elle lierait les mains à la Russie. Mais au fond pour qui travaillerait-elle en se conduisant ainsi? pour elle-même ou pour l'Angleterre? Il est possible que lord Palmerston considère que ce serait un coup de maître d'opposer la France à la Russie, après avoir opposé la Russie à la France. Est-ce à nous de seconder ses vues et de donner la main à tous ses plans?

L'isolement, c'est la liberté. Pourquoi y renoncerions-nous si vite? Si nous rentrions d'une manière précipitée dans le concert européen, comment pourrions-nous plus tard, si nous le jugions à propos, nous tourner vers l'alliance russe? Gardons au moins notre isolement tant que nous n'aurons pas acquis la conscience définitive de ce qui nous est le plus utile et le plus expédient. L'Angleterre est mieux faite que personne pour comprendre cette politique; nous ne lui répondons pas par une haine sauvage, mais san semportement :

nous sommes en défiance, et nous nous tenons sur la réserve. Il y a en Orient des faits accomplis, et c'est seulement en ce sens qu'il faut interpréter la déclaration du cabinet du 29 octobre, citée par lord John Russell dans le parlement anglais, que la question orientale est résolue. Mais quelle nécessité pour la France de donner à ces faits accomplis la sanction de son consentement et d'un accord entièrement européen? Pourquoi ne suivrions-nous pas l'exemple des autres puissances dans des circonstances analogues? L'Autriche a-t-elle reconnu ce qui s'est fait en Espagne depuis la mort de Ferdinand et le gouvernement d'Isabelle? C'est le droit et le rôle naturel des états sans lesquels on a agi de refuser leur adhésion, tant que leurs convictions et leurs intérêts ne les engagent pas à la donner.

Nous croyons au surplus que, sur un point si grave, la prudence du cabinet est tout-à-fait éveillée. Il n'ignore pas quelle responsabilité doit s'attacher aux actes qui modifier ont notre situation extérieure en Europe. C'est le sentiment de cette responsabilité immense qui lui a fait souvent répéter qu'il acceptait l'héritage diplomatique du 1er mars, et qu'il négocierait sur ses erremens, tout en continuant d'organiser les forces offensives et défensives de la France. C'est encore dans cette pensée qu'il s'est déterminé à soutenir ouvertement le projet des fortifications de Paris, dont ses prédécesseurs avaient pris l'initiative. Quand on accepte l'isolement et quand on est résolu à n'en sortir qu'avec honneur et profit, il est naturel qu'on se fortifie chez soi. L'augmentation des forces et des moyens de résistance à l'intérieur est la conséquence nécessaire d'une diplomatie qui ne brave, mais ne craint personne, et qui est décidée à attendre autant qu'il le faudra les chances et les compensations favorables auxquelles elle a droit.

Cette connexité entre les négociations de notre cabinet et l'organisation de nos forces intérieures ne saurait être méconnue par la chambre des pairs, quand elle délibérera sur les fortifications de Paris. Ce serait affaiblir l'autorité morale de la France en Europe que de lui refuser, ainsi qu'au ministère qui le demande pour elle, l'ensemble complet des moyens de défense nécessaires à son entière sécurité. Nous sommes fâchés que la commission ait adopté un amendement qui dénature le projet de loi, et dont la rédaction serait digne, dit-on, des plus justes critiques. M. le comte Molé a décliné la responsabilité de l'office de rapporteur, et ce rôle difficile est échu à M. le baron Mounier, dont l'opposition à la loi est malheureusement connue. Ici le talent ne suffit pas, l'impartialité est nécessaire. Les défenseurs de la loi présentée par le cabinet, et ils sont nombreux, grace au ciel, auront à redoubler d'énergie, puisqu'ils auront à lutter contre une commission dont la majorité donne gain de cause à leurs adversaires. Malgré ces difficultés, nous croyons au succès de leurs efforts. Dans une question nationale, où il s'agit d'une mesure nécessaire à la sûreté et à la force du pays, la chambre des pairs ne se séparera pas de la chambre des députés et du gouvernement du roi.

Le projet de loi sur l'organisation du tribunal de première instance de la Seine occupe de nouveau l'assemblée du Luxembourg, et la commission de

la chambre est encore, sur ce sujet, en lutte avec le gouvernement. La commission propose l'ajournement du projet de loi; cependant le gouvernement n'a rien négligé pour se mettre d'accord avec la chambre. L'année dernière, la chambre avait témoigné le désir que l'institution des juges suppléans fût conservée; pour lui complaire, le gouvernement maintient les juges suppléans, avec quelques modifications; de plus, il renouvelle l'engagement de présenter un projet de loi sur le noviciat judiciaire. M. le garde-des-sceaux s'est expliqué sur tous ces points avec une lucidité persuasive et avec l'expérience que lui a donnée une longue pratique dans les plus hauts emplois de la magistrature. Il a été parfaitement secondé par M. Rossi, qui n'a pas craint de reprocher à la commission de vouloir exercer une sorte de contrainte morale sur le gouvernement.

La chambre des députés a passé des discussions de politique générale à l'examen des projets de lois sur des points spéciaux. La pratique avait signalé, dans l'application de la loi de 1833 sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, des imperfections et des lacunes; il fallait redresser les unes et combler les autres. Tel est le but que le gouvernement s'est proposé d'atteindre par le projet sur lequel délibère en ce moment la chambre des députés, et qui n'est guère que la reproduction très amendée du texte de 1833. La principale question que présentent la matière et le projet est l'envoi en possession provisoire. L'article 65 est ainsi conçu : « Après le jugement d'expropriation, le préfet peut, par un arrêté spécial, déclarer qu'il y a urgence de prendre possession des propriétés non bâties, comprises au jugement. » Cette disposition avait été rejetée par la chambre des pairs, mais la chambre des députés l'a reproduite. Elle a soulevé les objections de ceux que préoccupe surtout le respect de la propriété privée, et M. de Salvandy s'en est fait l'organe à la tribune. M. de Salvandy reproche à cet article d'être comminatoire et de placer le propriétaire sous une contrainte morale, sous le coup d'une dépossession immédiate. On répond à cela que, lorsque l'administration voudra jouir du bénéfice qui lui est accordé par le titre de la loi, elle sera obligée de consigner le prix, et qu'ainsi le principe de l'indemnité préalable est respecté. Il y a lutte entre l'intérêt social, qui doit primer, aux yeux de la commission de la chambre des députés, les convenances particulières, et le culte du droit individuel. M. Dufaure doit répondre à M. de Salvandy lundi prochain. Il nous paraît difficile, le principe de l'expropriation une fois admis, que l'envoi en possession provisoire n'en soit pas, dans le cas d'urgence, la conséquence naturelle. On ne doit pas se dissimuler que depuis dix ans des principes nouveaux ont passé dans la législation, et que nos lois contemporaines, tout en professant pour la propriété privée le respect le plus sincère, ont cessé de lui sacrifier aveuglément les intérêts généraux et légitimes de la communauté sociale.

Le mandement d'un prélat, de monseigneur Belmas, évêque de Cambrai, vient d'exciter de singulières réclamations de la part des organes de la presse légitimiste. Monseigneur Belmas a mis au nombre des devoirs du chrétien la soumission à l'ordre politique établi, et parmi les fautes les plus graves dans

lesquelles il pourrait tomber, l'hostilité systématique et factieuse contre le gouvernement. De là grand émoi dans certaines feuilles. L'évêque a outrepassé ses attributions et son ministère. Il y eût été plus fidèle sans doute s'il eût enveloppé dans les sinuosités perfides d'une sainte phraséologie des insinuations malveillantes et calomnieuses contre le pouvoir et les institutions du gouvernement de 1830. En tenant un langage à la fois chrétien et constitutionnel, monseigneur l'évêque de Cambrai a bien mérité de la religion, et il a compris qu'il ne pouvait mieux la servir qu'en la montrant en paix avec les puissances de la terre. A un gouvernement qui voudrait empiéter sur leurs droits spirituels, on concevrait que des ministres du culte opposassent un langage véhément et une conduite énergique; mais, quand l'autorité politique veille avec impartialité et respect au maintien de toutes les justes prérogatives du clergé dans l'exercice de ses fonctions, il y aurait folie de la part du prêtre à ne pas rendre à cette autorité politique l'hommage d'un citoyen qui a conscience de ses droits; il y aurait démence à ne pas mettre en pratique cette parole du Christ : *Rendez à César ce qui est à César*. Heureusement, il y a une salutaire tendance de la part de nos prêtres à se confondre de plus en plus avec la grande famille, et le gouvernement ne saurait trop l'encourager par ses actes. Dernièrement, dans les tristes inondations qui ont désolé la ville de Lyon et le midi de notre France, des ministres de la religion se sont signalés par d'héroïques dévouemens, et le gouvernement, en faisant connaître leur nom au pays, a couvert l'habit du prêtre de l'insigne de la Légion-d'Honneur. Ç'a été un acte de justice qui honore à la fois l'ordre religieux et l'ordre politique.

Peu s'en est fallu qu'en Belgique le parti catholique ne ressaisît le pouvoir en renversant le ministère actuel. Les chambres de Bruxelles ont eu leurs luttes de tribune, qui n'ont manqué à coup sûr ni d'intérêt ni de talent. Les catholiques se plaignaient que dans les établissemens d'instruction publique subventionnés par l'état on négligeait l'enseignement religieux. Les ministres belges ont facilement démontré le mensonge et le néant de l'accusation. Si le parti catholique se montrait si fort préoccupé des intérêts du ciel, c'est qu'il désirait reprendre le pouvoir qu'il avait eu dans les mains pendant plusieurs années. L'administration de M. Lebeau paraît avoir une situation et une popularité assez solides pour résister à ses attaques, et nous devons désirer pour notre compte qu'elle s'affermisse. Quand la loi des douanes aura été votée par la chambre des pairs, le cabinet français s'occupera de conclure un traité de commerce avec la Belgique, et pour arriver à une solution utile aux deux pays, il trouvera plus de facilités de la part du ministère libéral et modéré qui est aux affaires en Belgique depuis un an.

La France a perdu un des vétérans de sa gloire militaire, M. le duc de Bellune. Nous n'appellerons pas M. le maréchal Victor le *maréchal fidèle*, comme font certains journaux, qui ont la maladresse de faire entendre que parmi les maréchaux il n'y en eut qu'un de fidèle à la cause dont ils se proclament les organes, mais nous dirons que jamais la France n'eut un soldat plus brave

et qui fût davantage l'artisan de sa propre fortune. Au siége de Toulon, sur les champs de bataille de Marengo, d'Iéna, de Friedland, au passage de la Bérésina, le maréchal Victor sut se créer une illustration personnelle à côté de la gloire de tous et de celle de Napoléon. Sous la restauration, il eut un rôle politique court et remarqué; il fut le collègue de M. de Châteaubriand et la victime de M. de Villèle. Déjà l'illustre auteur du *Congrès de Vérone* a esquissé dans une lettre éloquente la vie et les titres du duc de Bellune; ce n'est pas assez pour payer sa dette à ce glorieux vétéran de nos armées qui fut un de ses collègues dans les conseils d'une monarchie qui n'est plus. La carrière et la mémoire du maréchal Victor ont droit à quelques pages de M. de Châteaubriand; que l'illustre écrivain ne craigne pas d'*allonger sa parole* et de donner aux exploits du guerrier la consécration d'une louange immortelle.

Le cabinet de Berlin vient de rendre des ordonnances d'une haute importance sur les assemblées provinciales du Brandebourg, de Prusse et de Posen. Le gouvernement prussien élargit les attributions de ces assemblées, et il leur propose, pour le temps où elles ne sont pas convoquées, de nommer des commissaires qui résideraient à Berlin et que l'administration centrale pourrait consulter sur les questions importantes. Ce serait un commencement de représentation permanente. Le roi de Prusse étend aussi sa sollicitude sur les sciences et les lettres; il vient d'appeler à Berlin le célèbre Schelling, dont la haute impartialité ne pouvait plus s'accommoder de l'intolérance catholique qui règne à Munich. Le rival de Hegel ne doit pas se dissimuler néanmoins les difficultés qui l'attendent dans la capitale de la Prusse : sur le théâtre de la doctrine et de la gloire de son émule, il trouvera des défiances jalouses et peut-être même des animosités; mais à quoi servirait la supériorité du talent, si ce n'est à triompher des obstacles? Le séjour de Schelling à Berlin n'est pas indifférent pour la France même, car nous pouvons espérer que, libre désormais de toute entrave, Schelling publiera l'ouvrage si long-temps attendu qui doit être son dernier mot.

F. Bonnaire.

LA
RUSSIE D'AUJOURD'HUI.

LE DÉPART.

Une haute bienveillance, qui poussait jusqu'à l'exagération sans doute la vertu de l'hospitalité, m'avait permis d'établir mes pénates au sein même du palais impérial, dans l'intérieur du Kremlin, à Moscou. L'empereur, qui ne s'y trouvait pas en famille, n'y était à cette époque accompagné que des généraux Benkendorf et Adlerberg; le premier réunissait à sa table tous les jours les aides-de-camp de service, et j'avais commencé de manger avec eux; mais le général Adlerberg, chef de la chancellerie militaire, ayant eu le malheur de se casser la clavicule dans une chute, je lui offris mes services comme garde-malade, et partageai son ordinaire jusqu'à la fin de mon séjour dans le palais.

Le service de l'empereur se fait avec un goût parfait, et se distingue plus par l'élégance que par la profusion. Il va sans dire que le cuisinier est français, car dans aucun palais de l'Europe on n'en admet d'autres. Le czar pousse la sobriété jusqu'à l'excès; non seulement il se borne à peu de chose, mais en voyage, une aile de poulet et un morceau de pain lui suffisent quelquefois pour toute la journée. Indépendamment des deux tables que j'ai citées, une foule de déjeuners sont servis dans les appartemens. Chaque matin, un domestique de la cour venait me demander si j'avais quelqu'un à déjeuner, et servait en conséquence.

Chaque chambre n'a pour ainsi dire que trois murs, car le quatrième, où est interrompue la décoration ou la tenture, est presque entièrement occupé par un immense poêle de fayence que l'on chauffe une seule fois par jour, et qui

entretient perpétuellement une très chaude température. Le sentiment du froid est si inconnu, si impossible dans un appartement ainsi chauffé, que les lits n'y ont pas besoin de couverture. Aussi, quoique je n'y aie jamais eu aucune sensation de froid, éprouvais-je cependant une espèce de gêne en sentant au mois de novembre un simple drap de lit flotter sur mes épaules. Je me couvris de mon manteau. Philarète, le domestique qu'on avait attaché à mon service, s'en aperçut. — « Avez-vous froid, monsieur? — Non, mais j'ai tellement contracté l'usage de me couvrir que j'ai besoin de ce manteau. — C'est bien. Je demanderai pour monsieur une couverture de laine. » Le brave garçon alla présenter ma requête à l'intendant du palais, qui, après avoir fait visiter tout le garde-meuble de la résidence impériale, vint lui-même, avec une politesse extrême, m'annoncer que, le cas n'ayant pas été prévu, et personne n'ayant jamais eu froid dans le palais, il lui était impossible de trouver une seule couverture de laine chez l'empereur Nicolas. Il m'offrit d'en faire acheter une ; je refusai comme on pense bien.

Le palais qu'habite l'empereur dans le Kremlin n'est point celui qui servait de résidence à Alexandre; l'appartement du défunt empereur a été respecté par son frère, et tout y est resté en place comme à la dernière heure de son séjour. C'est le palais de l'archevêque qui sert de demeure au czar actuel. Ce palais, ayant été béni lors de la résidence du pontife, a conservé le caractère de lieu saint. Or, un jour, l'empereur Nicolas, ayant entendu parler de quelques musiciennes ambulantes, nommées *zinganes*, dont les seigneurs moscovites raffollent à leurs soirées, voulut les entendre à son tour, et oubliant que les pauvres filles étaient *maudites*, il les appela dans son palais *béni*. Les musiciennes égayèrent fort la soirée de sa majesté, qui se montra très généreuse à leur égard. Tout allait bien, lorsque le lendemain, le gouverneur de Moscou se présente au cabinet de l'empereur.

— Qu'y a-t-il de nouveau, prince Gallitzin?

— Il y a du nouveau, sire, un immense scandale qui met en émoi tout notre clergé.

— Que s'est-il donc passé?

— Une profanation. Les *zinganes* maudites, excommuniées, ont été introduites dans un lieu saint, et l'archevêque est furieux.

— Qui a pu profaner l'église?

— Ce n'est pas l'église, c'est le palais de l'archevêque, également béni, qui a été souillé par leur présence, et le coupable, c'est votre majesté.

— Tu as par ma foi raison, et j'avais oublié tout net que j'étais en terre sainte. Et l'archevêque est furieux?

— Ce sera une affaire difficile à arranger.

— Que pourrais-je faire pour réparer ma sottise? Est-ce que l'archevêque ne demande rien dans ce moment?

— Je crois qu'il sollicite l'embellissement d'une église, l'addition d'une chapelle, que sais-je?

— Vite! vite! qu'on m'apporte les plans. Embellissons l'église, ajoutons la

chapelle. Faisons tout ce que demande le prélat, et qu'il oublie ces maudites filles. Une autre fois, j'irai les entendre ailleurs que chez moi... mais, en vérité, elles chantent fort bien.

Au reste, ce n'est pas seulement cette musique demi-sauvage qui charme les habitans de Moscou. La ville a deux théâtres dont le premier, le plus grand de l'Europe, sans excepter Saint-Charles de Naples, reproduit par des traductions russes les principaux ouvrages de la scène française. J'y ai assisté à plusieurs représentations de *Robert-le-Diable*. Les décorations étaient magnifiques, les costumes brillans, et les chanteurs détestables. Je crus devoir faire compliment au gouverneur sur le luxe avec lequel on avait monté ce bel opéra. — Nous y avons mis quelque argent, me dit-il, mais j'avais proposé d'ajouter encore 40,000 francs, et de prier M. Meyerbeer de venir à Moscou nous donner quelques conseils pour monter son ouvrage. — M. Meyerbeer est assez riche, lui répondis-je, pour venir à ses frais; et non-seulement il aurait refusé vos 40,000 francs, mais il vous aurait sûrement engagés à les consacrer à l'acquisition d'un ou deux chanteurs meilleurs que les vôtres. »

L'empereur ne connaissait pas *Robert-le-Diable*, et malgré la médiocrité de l'exécution, malgré la suppresion des récitatifs, remplacés par un dialogue d'opéra-comique, il ne se trompa pas sur la haute portée de ce chef-d'œuvre; après la pièce, il fit demander la partition, et dès le lendemain matin, il étudiait le beau trio du dernier acte, qui l'avait surtout vivement frappé.

Le second théâtre, celui du Vaudeville, est situé dans une salle assez longue, assez obscure, mais fréquentée par tout ce qu'il y a d'élégant et de distingué dans la société moscovite. C'est le théâtre français.

A Saint-Pétersbourg comme à Moscou, le petit théâtre est préféré aux grands théâtres nationaux, et le czar lui-même en est le spectateur très assidu. C'est sous les auspices et le nom protecteur du grand-duc Michel qu'est placée la salle où se font applaudir nos compatriotes. Plusieurs, tels qu'Alphonse Géniez, que nous avons vu à l'Odéon, et Mlle Bourbier, qui parut jadis au Théâtre-Français, y jouissent d'un grand succès. Ce théâtre a fait une perte sensible par la mort de Mme Bras, l'ancienne actrice de notre Vaudeville, que l'empereur honorait d'une sympathie et d'une protection particulières. Un comique, nommé Vernet, a reçu souvent aussi des preuves de la satisfaction du souverain.

Un jour l'empereur, accompagné de son frère le grand-duc Michel, traversait sans escorte, selon son usage, la grande perspective de Niewsky. Sur le trottoir à gauche passait tranquillement Vernet, qu'il avait la veille applaudi dans un rôle nouveau. Le czar s'arrête et appelle le comédien. « Vernet! — Sire! — Permettez-moi de vous faire mon compliment. Vous avez été délicieux hier. — Votre suffrage est trop flatteur pour moi, sire. — Je désire vous revoir dans ce rôle. J'ai été content, très content, et n'ai pu vous rencontrer sans avoir l'envie de vous le témoigner. »

Le czar continue son chemin, et Vernet restait en place, confondu de son bonheur, lorsqu'il sent tout à coup, et par une brusque transition, s'appe-

santir sur son collet la lourde main d'un commissaire de police. « Halte-là! — Que me voulez-vous donc? — Je vous arrête. Il est défendu d'aborder l'empereur à la promenade. — Mais c'est lui qui m'a abordé. — Contes que tout cela! Ces Français ont tant d'aplomb qu'ils se croient tout permis. Suivez-moi, et point de résistance. » Et Vernet est, par force, entraîné au corps-de-garde, où il passe vingt-quatre heures, malgré ses vives réclamations.

Le lendemain l'acteur joue le rôle nouveau, et l'empereur l'applaudissait avec bonté. Après le spectacle, le czar sort de sa loge. Comme il entrait dans le corridor, il voit un homme blotti contre le mur, et qui attendait évidemment son passage; c'était Vernet. « C'est vous, Vernet? Je suis enchanté de votre talent. — Je remercie votre majesté de son indulgence, mais je la supplie de vouloir bien, une autre fois, ne pas me la manifester quand elle me rencontrera. — Et pourquoi donc? — Parce que son bienveillant accueil m'a attiré vingt-quatre heures de prison de la part d'un commissaire de police qui prétend que j'ai eu tort de parler à l'empereur. — Est-il possible? C'est un peu fort. Je m'informerai. »

Le lendemain, à son lever, Vernet avait la visite du commissaire, bien penaud cette fois, et le suppliant avec instance de lui pardonner sa méprise, car ses instructions portaient qu'il ne pouvait reprendre ses fonctions que lorsque ses excuses auraient été agréées par l'acteur qu'il avait offensé.

Avant de quitter Moscou, j'eus l'occasion de voir dans tous ses détails le quartier français, espèce de colonie formée par nos compatriotes autour d'une église neuve bâtie à leurs frais, au moyen de nombreuses souscriptions. Leurs fonds étant insuffisans, le curé français, M. l'abbé Chibaux, fit un appel respectueux à l'empereur, le suppliant de venir au secours du culte catholique. Le czar lui répondit par l'envoi de vingt mille roubles et l'assurance de sa protection.

Quelles que soient les luttes par lesquelles on tente de retarder le progrès, il pénètre partout. Un de ses plus fervens apôtres est assurément ce gouverneur de Moscou dont je parlais tout à l'heure. Le prince Gallitzin est un homme de près de soixante ans, d'une haute taille, à la physionomie spirituelle, à la tête grisonnante et touffue. A l'époque de la révolution française, le prince, qui se trouvait à Paris caché sous un nom obscur, ne quitta point la France, et suivit avec un vif intérêt les débats de nos assemblées représentatives. Il a tout vu, tout connu à Paris depuis Mirabeau jusqu'à Robespierre. Ami passionné de la littérature, il fréquentait avec assiduité le cours de La Harpe et celui de Delille. Ce qu'il avait recueilli dans ses études était toujours présent à sa mémoire. A entendre quelques-unes de nos conversations, si pleines de choses et de noms français, aurait-on pu se douter que j'étais chez un boyard russe à huit cents lieues de la France?

Moscou, reconstruit depuis l'incendie, est d'un aspect beaucoup plus beau qu'auparavant, car on a pu rebâtir en entier des quartiers dont on aurait corrigé avec peine la défectueuse architecture. Un oukase sollicité et obtenu par le gouverneur, en imposant la nécessité aux propriétaires de remplacer leurs

maisons de bois par des maisons de pierre, prévient pour l'avenir les incendies autrefois si fréquens. Des monumens remarquables y pénètrent le voyageur de surprise et d'admiration. Vous qui croyez avoir de grands édifices et de vastes salles, que direz-vous lorsqu'on vous apprendra que par les plus grands froids le czar peut passer en revue chaque matin la garde nationale, composée de deux mille hommes, partie en cavalerie, manœuvrant à l'aise, dans une salle unique, couverte par une magnifique charpente, et chauffée par des poêles? C'est à peu près comme si l'on couvrait et chauffait le jardin du Palais-Royal à Paris.

L'université de Moscou, avec sa bibliothèque et ses musées, et les nouveaux corps d'édifice qui viennent d'y être ajoutés, est un des établissemens savans les plus remarquables de l'Europe. Mais ce qui m'a semblé porter le caractère le plus évident du progrès et attester le mieux la sollicitude paternelle du gouverneur, c'est la prison de Moscou, dans laquelle sans bruit, sans éclat, et seulement en matière d'essai, s'introduit comme un bienfait furtif le système pénitentiaire. J'ai vu dans son enceinte une école admirablement tenue, une infirmerie où la charité oublie le coupable pour ne s'occuper que de l'homme souffrant et malheureux, une foule de douceurs graduelles réservées à la bonne conduite, l'emprisonnement isolé et cellulaire sévèrement appliqué à l'incorrigible perversité.

Le prince-gouverneur avait eu la bonté de me faire accompagner par un de ses aides-de-camp qui me servait d'interprète. Nous avions visité la prison dans tous ses détails, et nous étions sur le point de la quitter, lorsque le capitaine me montra du doigt deux hommes qui s'y rendaient, et qui en étaient encore à une assez grande distance. « Voyez-vous ces hommes? me dit-il, ce sont nos exécuteurs de haute justice. C'est à eux qu'est confié le soin d'appliquer ce *knout* dont on vous a parlé si souvent. » J'examinai les deux estaffiers. Ils étaient l'un et l'autre d'assez grande taille, robustes, et semblables en tout au vulgaire des paysans russes. L'un avait la barbe noire, celle de l'autre était rousse. Un large pantalon de toile entrait dans leurs bottes. Leur corps était couvert d'une espèce de blouse rayée en couleur, et une casaque de drap, ouverte par-devant, leur couvrait le dos et les épaules. Ce qui me déplut en eux, c'était un air de gaieté et de satisfaction que mon imagination ne pouvait concilier avec leur barbare ministère.

Quand ils furent arrivés près de nous, l'officier me montra un long paquet que chacun d'eux portait sous le bras gauche, et me dit : « Voilà le knout; voulez-vous le voir? » J'y consentis. Les deux exécuteurs s'approchèrent d'une table dressée dans le vestibule, et l'aide-de-camp leur ayant dit quelques mots en russe, ils me saluèrent avec respect et déroulèrent leur ignoble faisceau. Je vis que chacun d'eux n'avait pour son knout qu'un seul manche de cuir, court et fort, terminé par une boucle à laquelle s'adaptaient, l'une après l'autre, diverses lanières dont chacune ne servait qu'à frapper un seul coup. Je leur indiquai contre le mur une place où je voulais leur voir appliquer quelques coups de ces lanières avec la même vigueur qu'ils mettaient à une

exécution. Ils ôtèrent leur bonnet et leur casaque, ajustèrent avec soin la lanière au manche, s'avancèrent près de la place indiquée, et, recueillant toutes leurs forces, frappèrent avec vigueur le mur, d'où jaillirent des morceaux de plâtre. Je me figurai sous ces coups une chair palpitante et pleine de vie, et je m'écriai : Assez! assez!

— Ce supplice est horrible, me dit mon estimable cicerone; mais, après tout, on ne l'applique que comme peine capitale, et nous ne savons pas s'il est bien prouvé que couper le cou aux gens soit infiniment préférable. — Je voulus alors voir un des criminels ayant déjà subi l'exécution. On me fit remonter à l'infirmerie. Je m'approchai d'un patient qui avait reçu le knout la veille. Il était accroupi sur son lit, choisissant de préférence cette position, qui ne mettait en contact avec aucun objet son corps couvert de meurtrissures. C'était un incendiaire. Il avait reçu huit coups de knout. On m'a appris que vingt étaient le maximum de la peine. Je ne crois pas que le corps humain pût en supporter beaucoup plus.

Le climat de Moscou, tout froid qu'il est, est cent fois préférable à celui de Saint-Pétersbourg. J'ai vu continuellement sur ma tête un ciel bleu; cet air glacé m'a toujours semblé vif et pur. Dans l'autre capitale, au contraire, l'air gris, l'humidité pénétrante et je ne sais quelle vapeur terne et humide qui circule autour des palais rappellent que c'est sur des marais qu'ont été posés les fondemens de ces magnifiques édifices. Aussi la population moscovite m'a-t-elle paru plus vive, plus gaie, plus saine, que l'autre; et grace aux précautions continuelles adoptées contre la rigueur de l'hiver, on serait tenté de croire partout, excepté dans la rue, que ce froid si redouté n'existe pas. Entrez dans une salle de spectacle à Moscou au beau milieu de l'hiver; ce qui vous frappe d'abord, c'est de ne voir aux dames que des toilettes d'été. La salle chauffée et la pelisse ôtée en entrant laissent se produire à l'aise ces vêtemens légers et soufflés que Paris, où l'on ne sait pas se chauffer, n'admet que dans la plus douce saison. Une redingote de femme fermée jusqu'en haut est chose très négligée et très rare. La ouate, si commode pour combattre le froid, est inconnue dans ces climats glacés.

Transportée dans sa voiture d'un lieu toujours chaud dans un autre qui l'est également, la dame élégante de Moscou n'a jamais contemplé les frimas qu'à travers sa double fenêtre. Mais un jour par exception, ou plutôt une nuit, il a été donné à l'aristocratie de Moscou d'éprouver le froid comme l'éprouve le peuple, et d'en avoir la plus exacte idée. On dansait chez le gouverneur; chaque dame avait déposé sa pelisse dans les antichambres et venait de congédier sa voiture et ses gens, qui avaient ordre de ne revenir que le matin. Un violent incendie éclate; en quelques minutes il devient terrible, et la fuite est de rigueur. Le palais était déjà la proie des flammes. Toute la société, en léger costume de bal, se trouve sur la place exposée à ce froid qui décima l'armée française. Il fallait du temps pour aller réveiller les gens et commander les voitures. A Moscou, les distances sont immenses. Danseurs et danseuses se réfugièrent dans un corps-de-garde situé près de la place, et

qui ne pouvait pas en recueillir la moitié. Qu'on se figure les maux et les maladies produits par cette cruelle catastrophe! Pour juger de son effet, il faut avoir appris à connaître les mœurs délicates et paresseuses des dames russes; il faut avoir vu cette génération de faibles femmes formant un si frappant contraste par sa débilité avec ces hommes si grands, si forts et si actifs; il faut avoir assisté à ces soirées données souvent à un second étage, vers lequel de robustes valets sont occupés à hisser l'une après l'autre, dans un vaste fauteuil de cuir, ces belles visiteuses auxquelles on ne pourrait, sans une grave erreur, supposer la force nécessaire pour monter à pied un escalier.

Je dis enfin adieu à Moscou, à ses toits verts, à ses minarets dorés, à son Kremlin historique, et me voilà lancé sur la magnifique route qui conduit à Saint-Pétersbourg, chemin large et magnifique, comparable à nos plus belles chaussées de France, et orné d'une infinité de ponts en granit bordés de balustrades de fer fondu, représentant des armes et des trophées, ouvrages d'art et de génie que serait heureux de posséder le peuple le plus civilisé. Cette longue route si belle, qui se prolonge majestueusement au milieu des steppes de sable et des immenses forêts, contraste par sa perfection avec cette série de sites sauvages, et représente à merveille cette civilisation improvisée que le pouvoir des czars a imposée par autorité sur un ensemble encore à demi barbare.

A chaque station entre Moscou et Saint-Pétersbourg, vous trouvez une auberge commode et passablement meublée. Ces auberges ont été toutes bâties sur le même plan aux frais de l'empereur, qui en a confié l'exploitation à des spéculateurs étrangers. Ces ponts, ces travaux si admirables, ce sont aussi des étrangers qui les ont exécutés. Aubergistes et ingénieurs auront ainsi facilité les rapprochemens et effacé les distances. Tous les aubergistes sont Allemands, tous les ingénieurs sont Français.

Il est vrai que, parmi les meubles dont se compose le matériel de l'auberge, le plus essentiel pour nous, le lit, manque encore complètement. Un canapé de cuir vert vous est offert pour l'heure du repos, et l'on serait bien étonné si votre domestique, jouant l'homme d'importance, refusait de coucher à terre, enveloppé dans son manteau. Je soupçonne qu'avant cinquante ans les maîtres pourront aspirer à un lit, et les valets élever leur ambition jusqu'au canapé de cuir. Mais patience! il faut que tout arrive sans révolution, par le seul effet du progrès.

J'ai revu Saint-Pétersbourg, et ses magnifiques rues, et ses quais plus magnifiques encore, et ses places si vastes, et ses grands seigneurs si hospitaliers. En arrivant, j'allai chez le ministre de l'instruction publique, et le trouvai comme toujours ardent au travail. C'est une bonne fortune que de pouvoir à toute heure pénétrer dans le cabinet de tels hommes et les surprendre à l'ouvrage. M. d'Ouvaroff préparait un rapport à l'empereur sur le nombre des écoles fondées récemment dans chaque gouvernement provincial, et constatait l'empressement des populations qui, dans quelques-uns, avait rendu nécessaire l'augmentation du nombre de ces écoles. Il vint à moi en riant, ses

tables statistiques à la main : « Homme civilisé, savez-vous quelle est la province dont la population prouve le mieux par des faits et par des chiffres son envie de s'instruire? — Non, répondis-je. — La Sibérie, ajouta-t-il. C'est en Sibérie cette année (1834) que le nombre des enfans studieux a nécessité l'établissement d'une plus grande quantité de nouvelles écoles. »

Il fallut enfin quitter Saint-Pétersbourg et la Russie. Nous étions au mois de janvier 1835. Ce n'était pas l'époque des bateaux à vapeur. Une diligence devait partir pour Riga; j'en retins toutes les places, et me mis en route après avoir installé dans l'intérieur ma petite caravane composée de ma femme, mon enfant et deux domestiques, homme et femme. Nous voyagions le jour et la nuit, presque toujours à travers un pays désert, souvent dans les plus épaisses forêts, y rencontrant des bandes de paysans pauvres et vagabonds, sans que jamais l'idée du moindre danger se présentât à notre esprit. Chaque nuit, la voiture était entourée par quelques troupes de loups dont les empreintes dans la neige frappaient nos regards au jour, et que la sonnette des chevaux tenait suffisamment en respect. Souvent, dans des chemins escarpés et solitaires, comme les précipices de Narva, j'admirais la sécurité du voyageur que la police la plus vigilante ne pourrait garantir dans ces déserts, s'il ne trouvait l'assurance de son repos dans l'honnêteté de ce bon peuple chez lequel les grands crimes sont des phénomènes presque inconnus.

Vous connaissez l'étendue de la Russie d'Europe? vous qui êtes accoutumés au luxe de surveillance usité dans les pays constitutionnels, savez-vous combien d'hommes composent la gendarmerie chargée seule de la police de ce grand état despotique? *deux mille hommes*. Si incroyable que soit ce fait, je l'affirme pour l'avoir vérifié sur les états administratifs. M. le comte de Benkendorf, chargé comme ministre de la police de la surveillance générale et de toutes les mesures d'ordre public, est en même temps directeur-général de la gendarmerie de l'empire. Cet honorable aide-de-camp-général de l'empereur, comme ministre de la police, adopte une mesure, et comme directeur de la gendarmerie, la fait exécuter; toutes les forces qui sont à sa disposition pour cela, consistent en *deux mille hommes*, ni plus ni moins.

Voici une aventure qui prouvera comment les règlemens d'administration sont quelquefois interprétés dans les pays où l'autorité ne laisse à l'homme aucune liberté d'agir. J'avais pris une diligence de Saint-Pétersbourg jusqu'à Riga. Dans cette ville, je louai une autre diligence jusqu'à Tilsitt; et, me voyant enfin sur la frontière de Prusse, je me réjouissais de trouver là les voitures prussiennes dont le service est si admirablement organisé. Je me rendis au bureau, tenant mon fils à la main.

— Je viens, monsieur, dis-je au commis, retenir les places de la diligence jusqu'à Kœnigsberg.

— Combien de places, monsieur?

— Toutes celles de l'intérieur.

— Je vais vous inscrire. Mais ce petit garçon est-il avec vous?

— Sans doute; c'est mon fils.

— Monsieur, il est évident que cet enfant n'a pas quatre ans. Et nos règlemens nous défendent d'admettre dans la diligence aucun enfant au-dessous de cet âge.

— Je conçois parfaitement qu'un enfant conduit par un voyageur puisse paraître importun aux autres voyageurs, mais ici je suis seul. Personne n'aura donc à se plaindre.

— Monsieur, c'est le règlement.

— Votre règlement est fort bon, mais mon fils peut-il gêner quelqu'un, puisqu'il sera dans la diligence uniquement avec son père et sa mère?

— Monsieur, c'est le règlement.

— Je viens de Saint-Pétersbourg, je vais à Berlin. Puis-je laisser mon enfant à Tilsitt? Votre règlement a voulu assurer le repos des voyageurs quand il y en a. Mais s'il n'y en a pas?

— Monsieur, c'est le règlement.

— Eh bien! monsieur, vous avez un directeur, un inspecteur, une autorité quelconque à consulter. Permettez-moi d'y avoir recours avec vous.

—Il n'y a pas à Tilsitt d'employé qui me soit supérieur. Il est inutile d'insister, monsieur. Votre enfant n'a pas quatre ans, il ne partira pas, c'est le règlement.

Ceci m'obligea à acheter une chaise de poste et à parcourir toute l'Allemagne en grand seigneur, ce qui de Saint-Pétersbourg à Francfort m'occasionna une dépense de plus de mille écus. Je consigne cette observation afin qu'elle profite, s'il y a lieu, aux pères de famille, et je n'ai fait aucune mention de ceci à l'administration de Berlin, bien convaincu que l'on n'aurait à donner que des éloges à l'intrépide défenseur de l'institution qui aimerait mieux ruiner ses patrons et brûler, je crois, les diligences, que de manquer à la consigne tracée par cette absolue et impitoyable autorité nommée *le règlement*.

Je m'arrêtai peu à Berlin, et je me dirigeai vers la Saxe. Tout Français qui passe à Leipsig a un devoir religieux à remplir. J'allai, dans un vaste jardin qui borde l'Elster, visiter la place, indiquée par une pierre sur le rivage, où le corps de Poniatowski fut retiré des flots. A Weimar, je recherchai les souvenirs de Goethe. A Erfurth, au moment rapide que nous employâmes à notre repas, je vis les habitans, les hôtes, tout le monde, nous accueillir avec le plus bienveillant sourire et se dire : « Ce sont des Français. » Au milieu de l'Allemagne, dans toute l'Europe peut-être, la Saxe est le pays où les Français ont laissé le plus de sympathie et de regrets. Je sais bien que le dépit de l'étranger et l'orgueil du Prussien surtout nieront toujours cette vérité incontestable. Ici, comme sur les bords du Rhin, le Prussien affirme que les populations lui sont dévouées, mais il se gardera bien de les laisser jamais exprimer librement leur pensée. A Erfurth, la Prusse règne, et c'est assez pour elle. Quant à l'affection du pays, elle la possède comme les Autrichiens à Milan, comme les Russes à Varsovie. O.

SOUVENIRS DE VOYAGES.

XI.[1]

LA PLACE DU GRAND-DUC.

La salle du Palais-Vieux, dont la biographie de Côme Ier nous a écarté un instant, est la même, s'il faut en croire les traditions, qui vit s'accomplir l'étrange scène du viol d'Isabelle. On remarque encore dans cette salle un curieux tableau de Ligozzi, représentant la réception faite par Boniface VIII à douze ambassadeurs de douze puissances, qui se trouvèrent tous être Florentins, tant le génie politique de la magnifique république était, au XIIIe et au XIVe siècle, apprécié dans le monde. Ces douze ambassadeurs étaient : Muciato Franzezi, pour le roi de France; Ugolino de Vicchio, pour le roi d'Angleterre; Ranieri Langru, pour le roi de Bohême; Vermiglio Alfani, pour le roi des Germains; Simone Rossi, pour la Rascia; Bernardo Ervai, pour le seigneur de Vérone; Guiscardo Bastai, pour le khan de Tartarie; Manno Fronte, pour le roi de Naples; Guido Tabanca, pour le roi de Sicile; Lapo Farinata des Uberti, pour Pise; Sino de Dietasalvi, pour le seigneur de Camerino; et enfin, Bencivenni Folchi, pour le grand-maître de l'hôpital de Jérusalem.

Ce fut cette réunion étrange qui fit dire à Boniface VIII, qu'un cinquième élément venait de se mêler au monde, et que les Florentins étaient ce cinquième élément.

Les fresques gigantesques qui couvrent les murs, ainsi que tous les tableaux du plafond, sont de Vasari. Les fresques représentent

(1) Voyez les livraisons des 10, 24, 31 janvier, 14, 21 février et 7 mars.

les guerres des Florentins contre Sienne et contre Pise. C'est pour l'exécution de ces dernières que Michel-Ange avait préparé ces beaux cartons qui s'égarèrent sans que l'on sût jamais ce qu'ils étaient devenus.

Dans les autres chambres du palais, qui sont les chambres d'habitation, on trouve aussi, en nombre considérable, des peintures de la même époque à peu près. Il faut excepter une charmante petite chapelle, de Rodolfo Guirlandajo, qui fait, par son exécution sévère et religieuse, une opposition étrange avec cette peinture facile et païenne du commencement de la décadence.

Tout bouleversé qu'il a été par les arrangemens de Côme Ier, le Palais-Vieux conserve encore un souvenir de la république : c'est la tour de la Barberia, où fut enfermé Côme l'ancien, et à la porte de laquelle, un demi-siècle plus tard, lors de la conspiration des Pazzi, le brave gonfalonier, César Petrucci, monta la garde avec une broche.

Ce fut dans cette tour, aujourd'hui divisée en bûcher et en garde-robe, que Côme l'ancien passa certes les quatre plus mauvais jours de sa longue vie; pendant ces quatre jours, la crainte d'être empoisonné par ses ennemis l'empêcha de prendre aucune nourriture. « Car, dit Machiavel, beaucoup voulaient qu'il fût envoyé en exil; beaucoup voulaient aussi qu'on le fît mourir. Tandis que le reste se taisait, ou par compassion ou par peur, ces derniers, en ne prenant aucun parti, empêchaient que rien ne se conclût. Pendant ce temps, Côme avait été enfermé dans une tour du palais, et donné en garde à un geôlier. Et, comme, du lieu où il était enfermé, ce grand citoyen entendait le bruit des armes qui se faisait sur la place, et le tintement éternel du béfroi qui appelait le peuple à la balie, il craignait à la fois ou qu'on ne le fît mourir publiquement, ou bien plutôt encore, qu'on ne le frappât dans l'ombre. C'est pourquoi, s'arrêtant surtout à ce dernier soupçon, il fut quatre jours sans prendre aucune nourriture, si ce n'est un peu de pain qu'il avait apporté avec lui. Alors, s'apercevant des craintes de son prisonnier, le geôlier, qui venait de lui servir son dîner que depuis quatre jours il emportait intact, s'approcha de lui, et le regarda en secouant tristement la tête : — Tu doutes de moi, Côme, lui dit-il, tu crains d'être empoisonné, et dans cette crainte, tu te laisses mourir de faim. C'est me faire peu d'honneur, que de croire que je veuille prêter les mains à une pareille infamie. Je ne pense pas que ta vie soit sérieusement menacée; crois-moi, tu as de nombreux amis dans ce palais et au dehors; mais quand tu aurais à la perdre, demeure tranquille à mon égard, car, je te le jure,

il faudra, pour te l'ôter, un autre ministère que le mien. Je ne rougirai jamais mes mains du sang de personne, et encore moins du tien; jamais tu ne m'as fait aucune offense. Rassure-toi donc, mange, et garde-toi vivant pour tes amis et pour ta patrie. Au reste, pour te rassurer mieux encore, fais-moi chaque jour l'honneur de m'admettre à ta table, et je mangerai le premier de tout ce que tu mangeras. — A ces paroles, Côme se sentit tout reconforté, et se jetant au cou de son geôlier, il l'embrassa en pleurant, en lui jurant une reconnaissance éternelle, et en lui promettant de se souvenir de lui si jamais la fortune, redevenant son amie, lui en fournissait l'occasion. Machiavel oublie de dire si, dans les temps heureux, Côme se souvint de cette promesse faite aux jours de l'infortune.

Le nom de ce geôlier qui, comme on le voit, laisse bien loin derrière lui tous les geôiiers sensibles et honnêtes de MM. Caigniez, Guilbert de Pixericourt, et Victor Ducange, était Federigo Malavotti.

En sortant du Palais-Vieux, on a devant soi, et vous tournant le dos, le Cacus de Bacio Bandinelli, et le David de Michel-Ange, gigantesques sentinelles de ce gigantesque palais; à sa gauche, au second plan, la loge *dei Lanzi;* en face de soi, au troisième plan, le toit des Pisans; enfin, à sa droite, le fameux Marsocco, qui partagea avec Jésus-Christ l'honneur d'être gonfalonier de Florence, la fontaine de l'Ammanato, et la statue équestre de Côme Ier par Jean de Bologne.

Bacio Bandinelli est l'exagérateur de Michel-Ange, dont le talent lui-même ne se sauve de l'exagération que par le sublime. Ce fut lui qui fit du Laocoon antique une copie qu'il trouvait si belle, qu'il la préférait à l'original. On raconta cette prétention à Michel-Ange, qui se contenta de répondre : Il est difficile de dépasser un homme, lorsqu'on le suit par derrière.

Les artistes admirent fort l'attache du col de la figure de Cacus. Bacio Bandinelli croyait sans doute aussi que c'était ce qu'il y avait de mieux dans son groupe, car à peine cette partie fut-elle exécutée, qu'il la fit mouler, et l'envoya à Rome. Michel-Ange vit cette copie, et se contenta de dire : C'est beau, mais il faut attendre le reste. En effet, le reste, c'est-à-dire, le torse du Cacus fut comparé très exactement à un sac bourré de pommes de pins.

Michel-Ange n'était point le seul avec lequel Bacio Bandinelli fût en opposition d'art et en querelle de mots. Benvenuto Cellini, qui avait le poignard aussi léger que le ciseau, lui avait voué une haine égale à l'admiration qu'il portait à Michel-Ange. Un jour, les deux artistes se trouvaient ensemble devant Côme Ier; leurs disputes éter-

nelles recommencèrent malgré la présence du grand-duc, et s'échauffèrent à un tel point, que Benvenuto, montrant son poignard à son adversaire : — Bacio, lui dit-il, je te conseille de te pourvoir d'un autre monde, car, aussi vrai qu'il n'y a qu'un Dieu, je compte t'expédier de celui-ci. — Alors, répondit Bandinelli, préviens-moi un jour d'avance, afin que je me confesse. De la sorte, je ne mourrai pas comme un chien, et, quand je me présenterai à la porte du ciel, on ne me prendra pas pour toi !

Le grand-duc calma Benvenuto en lui commandant sa statue de Persée, et Bacio Bandinelli en lui faisant exécuter son groupe d'Adam et d'Eve.

Quant au David, il a aussi son histoire, car, à Florence, tout ce peuple de statues et de tableaux a ses traditions. Il dormait depuis cent ans dans un bloc de marbre ébauché auquel Simon de Fiesole, sculpteur du commencement du xv[e] siècle, avait voulu donner la forme d'un géant. Mais le statuaire inexpérimenté, ayant mal pris ses mesures, avait repoussé le bloc du piédestal, et le bloc gisait inachevé, lorsque Michel-Ange le vit, se prit de pitié pour ce marbre informe, le redressa, et, le prenant corps à corps, s'escrima si bien du ciseau et du maillet, qu'il en tira cette statue de David. Michel-Ange avait alors vingt-neuf ans.

Ce fut pendant que ce grand artiste exécutait cet ouvrage, qu'il reçut la visite du gonfalonier Soderini, le seul gonfalonier perpétuel qu'ait eu la république. Soderini, avec sa sottise, que Machiavel, son secrétaire, a rendue proverbiale par un quatrain, ne manqua pas de lui faire critiques sur critiques. Michel-Ange impatienté fit semblant de se rendre, et, prenant en même temps que son ciseau une poignée de poussière de marbre, il invita Soderini à s'approcher pour voir par lui-même si son conseil était bien suivi ; Soderini s'approcha ouvrant ses grands yeux hébétés, et Michel-Ange y fit voler la poignée de poussière de marbre qu'il tenait cachée dans sa main, et qui pensa l'aveugler.

Vasari et Benvenuto ont eu tort de dire que ce David était un chef-d'œuvre. Ceux qui ont écrit depuis sur Florence ont eu tort de dire que c'était une œuvre au-dessous de la critique. C'est tout bonnement un ouvrage de la jeunesse de Michel-Ange, à la fois plein de beautés et de défauts, mais qui, placé où il est, concourt admirablement à l'ensemble de cette belle place.

La *loggia dei Lanzi*, un des chefs-d'œuvre de cet André Orcagna qui signait ses tableaux : *Orcagna sculptor*; et ses sculptures : *Orcagna*

pictor, fut élevée d'abord en 1374, pour offrir aux magistrats, dans les balies qui se tenaient sur la place publique, un refuge contre la pluie qui, lorsqu'elle tombe à Florence, tombe par torrens. Ce sont là les Rostres de cet autre forum. C'est de là et de la Ringhiera, espèce de tribune, disparue au milieu d'une tempête populaire, et qui était dressée à la porte du Palais-Vieux, que les orateurs parlaient au peuple. Sous les Médicis, les lansquenets, ayant eu leur corps-de-garde dans le voisinage de la loggia, et se trouvant naturellement inoccupés comme le sont toujours des soldats étrangers, passaient leur temps à se promener sous ce beau portique. De là le nom de *loggia dei Lanzighinetti*, et par abréviation *dei Lanzi*.

La loggia dei Lanzi est richement ornée de statues antiques et modernes. Les statues antiques, qui sont au nombre de six, et qui représentent des prêtresses ou des vestales, viennent de la villa Médicis, à Rome, et ont perdu le nom de leurs auteurs. Les statues modernes, qui sont au nombre de trois, et qui représentent une Judith, un Persée, et un Romain enlevant une Sabine, sont de Donatello, de Benvenuto Cellini, et de Jean de Bologne.

La Judith de Donatello doit son illustration bien plutôt à la circonstance qui a présidé à son installation actuelle qu'à son mérite même, comme art. En effet, c'est une des plus faibles, des plus raides et des plus gauches statues de l'auteur. Elle était au palais Riccardi, et appartenait aux Médicis; mais lorsque Pierre, après avoir livré la Toscane à Charles VIII, eut été chassé de Florence, et que le peuple eut pillé son palais, on résolut de perpétuer la mémoire de cette vengeance populaire, en dressant la Judith sous la loge des lansquenets. En conséquence, elle y fut transportée en grande pompe, et l'on grava sur son piédestal cette menace, que Laurent II laissa à son retour subsister, sans doute par insouciance, et Alexandre, à son avénement au trône, par mépris :

EXEMPLUM SALUT. PUBL. CIVES POSUERE XCCCCXCV.

Quant au grand-duc actuel, il n'y a probablement pas même fait attention. Il est trop aimé, pour que cela le regarde.

A côté de la Judith est le Persée; le Persée que Benvenuto a tant de fois appelé un chef-d'œuvre, qu'il est devenu de mode de lui contester ce titre, et qui, au reste, vaut à peu près tout ce qui se faisait à la même époque. D'ailleurs, quand nous autres artistes, qui connaissons, pour les avoir éprouvées, les sueurs, les transes et les fatigues de l'enfantement, nous lisons, dans Benvenuto lui-

même, tout ce que la fonte de sa statue lui a coûté d'insomnie, de labeurs et de fièvre; lorsque nous assistons à cette lutte de l'artiste contre les hommes et la matière, lorsque nous voyons la force manquer au statuaire, le bois manquer à la fournaise, le métal manquer au moule; lorsque nous voyons le bronze déjà fondu se figer, refusant de couler dans la forme; et l'artiste désespéré jeter dans la chaudière tarie par le feu plats d'étain, couverts d'argent, aiguières dorées, prêt à s'y jeter lui-même enfin de désespoir, comme un autre Empédocle dans un autre Etna, nous devenons indulgens en face d'une œuvre qui, si elle n'est pas de premier ordre, marche au moins derrière Michel-Ange, de pair avec les Jean de Bologne, et en avant des Ammanato, des Tasca, et des Bacio Bandinelli.

Mais ce qui est vraiment délicieux, ce dont personne ne contestera le ravissant caractère, ce sont les figurines du piédestal, dont Benvenuto connaissait si bien la valeur, qu'il se brouillait avec la duchesse plutôt que d'en dépouiller sa statue. Ces figurines plaisaient tellement à la pauvre Eléonore de Tolède, qu'elle voulait absolument en décorer son appartement, et qu'il fallut tout l'entêtement de Cellini pour les lui arracher des mains.

Le troisième groupe est l'enlèvement des Sabines, de Jean de Bologne, qui, à son apparition, eut un tel succès, que l'on venait de tous les points de l'Italie pour l'admirer. Ces trois figures qui, au reste, sont d'une grande beauté tant par l'expression des physionomies que par le modelé des chairs, n'eurent pas le bonheur de plaire à tout le monde. Un seigneur romain entre autres, qui était parti de la rue du Corso, à cheval, pour voir ce groupe, et qui était resté cinq jours en route, s'en approcha, toujours à cheval, s'arrêta un instant, et sans descendre de sa monture : — Voilà donc, dit-il, la chose dont on fait tant de bruit ? — Puis, haussant les épaules, il remit son cheval au galop, et reprit le chemin de Rome.

Nous conseillons à ceux qui voudraient suivre l'exemple du curieux Romain de descendre de cheval et de regarder de près le petit bas-relief du piédestal représentant l'Enlèvement des Sabines.

En face du Palais-Vieux, attenant à la poste aux lettres, est une avance en bois, que l'on appelle le Toit des Pisans, et qui n'a rien de remarquable, que la circonstance qui lui a fait donner son nom.

On sait les longues guerres et la haine éternelle des deux républiques. Pise fut en petit à Florence ce que Rome fut à Carthage; et Florence, comme Rome, n'eut de repos que Pise ne fût, sinon détruite, du moins soumise. Une des victoires qui concoururent à

cette soumission fut celle de Cascina, qui fut remportée par Gallotto, à six milles de Pise, et probablement à l'endroit même où est aujourd'hui la belle métairie du grand-duc. Les Pisans perdirent dans cette journée, qui fut celle du 28 juillet 1364, mille hommes tués et deux mille prisonniers. Ces deux mille prisonniers furent amenés à Florence sur quarante-deux charrettes, et ils entrèrent par la porte San Friano, où on les arrêta pour leur faire payer la gabelle, et où ils furent taxés à 18 sous par personne, prix qu'on avait l'habitude de payer par tête de bétail. Puis on les conduisit, trompettes sonnantes, place de la Seigneurie, où on les força de descendre de voiture, de défiler un à un derrière Marsocco, et de baiser la statue en passant. Deux de ces malheureux virent un déshonneur si grand dans ces nouvelles fourches caudines, qu'ils s'étranglèrent avec leurs chaînes. Enfin, les Florentins, pensant qu'ils pouvaient les utiliser à mieux que cela, les employèrent à bâtir ce toit qui, encore aujourd'hui, du nom de ses constructeurs, est appelé le toit des Pisans.

Le Marsocco actuel est innocent du suicide des deux Pisans; car, vers l'an 1420, le vieux Marsocco, qui datait du xe siècle, étant tombé en poussière, la seigneurie en commanda un autre à Donatello. C'est celui qu'on voit aujourd'hui, tenant sous sa patte l'écusson à la fleur de lys rouge de Florence, et il a l'air trop bonne bête pour avoir rien de pareil à se reprocher.

La fontaine de l'Ammanato, malgré la réputation qu'on lui a faite, est, à mon avis, un assez médiocre ouvrage. Les chevaux marins et le Neptune ne semblent pas faits l'un pour l'autre, et n'ont aucune proportion entre eux. On dirait un géant traîné par des poneys. Une chose non moins ridicule est le maigre filet d'eau qui suinte de ce colosse. En revanche, les figures de bronze de grandeur naturelle, accroupies sur les rebords du bassin, sont charmantes. L'année dernière, on s'aperçut un beau matin qu'il en manquait une; pendant deux mois, on fit les recherches les plus actives pour savoir ce qu'elle était devenue. Au bout de ce temps, on apprit qu'un amateur anglais l'avait enlevée; seulement, on ignore encore quel est le procédé dont il s'est servi pour cet enlèvement, chaque figure pesant plus de deux milliers.

Une chose particulière à cette fontaine, c'est qu'elle est située juste à l'endroit où fut brûlé Savonarole. Un mot sur cet homme étrange, sur son caractère, sur son supplice, et sur la mémoire qu'il a laissée.

Frère Jérôme Savonarole naquit à Ferrare, le 21 septembre 1452,

de Nicolas Savonarole et d'Elena Buonaconi. Dès son enfance on remarquait en lui un caractère grave et des dehors austères, et aussitôt qu'il fut en âge d'avoir une volonté, il manifesta le désir de se faire religieux. Dans ce but, il étudia avec une application soutenue la philosophie et la théologie, lisant et relisant sans cesse les œuvres de saint Thomas d'Aquin, et ne suspendant ces graves lectures que pour faire des vers toscans. Cette occupation était si agréable à Savonarole qu'il se l'interdit bientôt, se reprochant de prendre un si grand plaisir à une distraction qu'il regardait comme mondaine.

Parvenu à l'âge de vingt-deux ans, il rêva une nuit qu'il était exposé nu dans la campagne, et qu'il lui tombait sur le corps une pluie d'eau glacée; l'impression fut telle qu'il se réveilla, et résolut de se donner à l'instant même tout à Dieu, cette pluie bienfaisante ayant, à ce qu'il assurait, éteint à tout jamais les passions dans son cœur. Ce fut la première de ces visions qui lui devinrent depuis si fréquentes et si familières. Le lendemain, qui était le 24 avril 1475, sans avertir ni parens, ni amis, il s'enfuit à Bologne, et revêtit l'habit de saint Dominique.

Le jeune Dominicain était déjà depuis quelque temps à Bologne, lorsque, la guerre s'étant allumée entre Ferrare et Venise, on résolut de dégrever le couvent de ses bouches inutiles. Frère Jérôme Savonarole, dont rien n'avait pu faire encore apprécier le mérite, fut du nombre des exilés; il s'en vint alors à Florence, où il trouva l'occasion de prêcher tout un carême dans l'église de San-Lorenzo; mais, inexpérimenté qu'il était encore, il ne réussit ni pour la voix, ni pour le geste, ni pour l'éloquence. Alors il douta lui-même de la mission qu'il s'était cru appelé à remplir, et résolut de se borner à l'explication des saintes écritures; il se retira donc dans un couvent de Lombardie, où il comptait rester éternellement, lorsqu'il fut redemandé à Florence par Laurent de Médicis. Le jeune Pic de la Mirandole avait suivi les prédications de frère Jérôme, et à travers l'embarras de l'élocution, la gaucherie du geste, il avait reconnu l'accent de l'inspiré et le regard sombre et profond de l'homme de génie.

Mais déjà il s'était fait un progrès immense dans Savonarole. Le temps qu'il avait passé en Lombardie avait été employé par lui à des études d'éloquence, et lorsqu'il revint à Florence, il commençait à croire de nouveau que Dieu l'avait choisi pour parler aux peuples par sa voix. Ses premiers essais le confirmèrent dans cette croyance. D'ailleurs, le temps était bon pour s'ériger en prophète. L'Italie était pleine de factions, et l'église de scandales. Innocent VIII régnait

alors, et ses seize enfans lui avaient valu le surnom de père de son peuple. Aussi Savonarole prit-il pour texte de ses discours trois propositions : la première, que l'église devait être renouvelée; la seconde, que l'Italie serait battue de verges; et la troisième, que ces évènemens s'accompliraient avant la mort de celui qui les annonçait. Cette mort devait arriver avant la fin du siècle; or, comme on en était à l'année 1490, toutes ces prophéties devaient faire d'autant plus d'effet qu'elles annonçaient des choses prochaines, et que Savonarole, comme cet homme qui faisait le tour des murs de Jérusalem, après avoir commencé par crier malheur aux autres, finissait par crier malheur à lui-même.

Luther accomplit la première des prédictions de Savonarol Alexandre de Médicis, la seconde; et Roderic Borgia, la troisième.

Les prédications de Savonarole produisirent un tel effet, et attirèrent un tel concours d'auditeurs, que, quoiqu'on lui eût accordé le Dôme, comme la plus grande des églises de Florence, le Dôme se trouva bientôt trop étroit pour la foule qui venait se nourrir de sa parole. On fut donc obligé de séparer des hommes les femmes et les enfans, et de leur réserver des jours particuliers. En outre, chaque fois que Savonarole se rendait de son couvent au Dôme, et retournait du Dôme à son couvent, on était obligé de lui donner une garde. Les rues dans lesquelles il devait passer étaient pleines d'hommes du peuple qui, le regardant comme un saint, voulaient baiser le bas de sa robe.

Cette popularité lui valut d'être nommé, en 1490, prieur du couvent de Saint-Marc, et, à l'occasion de cette nomination, il donna une nouvelle preuve de son caractère inflexible. Il était d'habitude, et les prédécesseurs de Savonarole avaient presque fait de cette concession une règle, que ceux qui étaient promus au rang de prieur dans les ordres réguliers allassent présenter leurs hommages à Laurent de Médicis, comme au chef suprême de la république, et le priassent de leur accorder sa protection. Savonarole, qui ne reconnaissait d'autre chef à la république que ceux qu'elle s'était donnés par élection, refusa constamment d'accomplir cet acte d'inféodation à un pouvoir qu'il regardait comme usurpé. Vainement ses amis l'en pressèrent-ils, vainement Laurent lui fit-il savoir qu'il le recevrait avec plaisir. Savonarole répondit constamment qu'il était prieur de Dieu et non de Laurent; celui-ci n'avait donc rien de plus à attendre de lui que le dernier citoyen. Cette réponse, comme on le comprend, blessa fort l'orgueilleux Médicis. C'était la seule opposition qu'il eût

rencontrée à Florence depuis la conspiration des Pazzi; aussi, les prédications exaltées de Savonarole ayant produit quelques troubles, Laurent profita-t-il de cette occasion pour faire dire au moine rebelle, par cinq des principaux de la ville, qu'il eût à interrompre son prêche, ou tout au moins à modérer sa fougue. Savonarole répondit à ceci par un discours plus violent qu'aucun de ceux qu'il avait faits encore, discours qu'il termina en annonçant au peuple la mort prochaine de Laurent de Médicis.

Cette prédiction se réalisa dix-huit mois après, c'est-à-dire le 9 avril 1492. Alors il arriva que, sur son lit de mort, Laurent-le-Magnifique se souvint du pauvre prieur de Saint-Marc, et, le reconnaissant pour un inspiré, puisqu'il avait si bien prophétisé les choses qui arrivaient, ne voulut recevoir l'absolution que de lui. Il l'envoya donc chercher, et cette fois Savonarole, fidèle à sa promesse, accourut à son lit de mort, agissant en cela comme il l'aurait fait pour le dernier des citoyens. Laurent-le-Magnifique se confessa. Il avait sur la conscience force crimes inconnus et cachés, de ces crimes tels qu'en commettent les puissans qui veulent à tout prix garder leur puissance; mais, si grands que fussent ses crimes, Savonarole lui promit le pardon de Dieu à trois conditions. Le moribond, qui ne croyait pas en être quitte à si bon marché, lui demanda quelles étaient ces trois conditions.

— La première, dit le moine, c'est que vous ayez une foi vive et inaltérable en Dieu.

— Je l'ai, répondit vivement Laurent.

— La seconde, c'est que vous restituerez autant que possible le bien que vous avez mal acquis.

Laurent réfléchit un instant; puis, après un effort sur lui-même :

— C'est bien, je le restituerai, dit-il.

— Enfin, la troisième, c'est que vous rendrez la liberté à Florence.

— Oh! pour cela non, dit le mourant; j'aime mieux être damné.

Tournant alors le dos à Savonarole, Laurent ne prononça plus une seule parole; il expira le même jour. Et, comme sa mort, dit Machiavel, devait être le signal de grandes calamités, Dieu permit qu'elle fût accompagnée de terribles présages; la foudre tomba sur le Dôme, et Roderic Borgia fut nommé pape.

L'orage prédit par Savonarole s'avançait. Charles VIII apparaissait à l'horizon, marchant vers son royaume de Naples, et menaçant de passer sur Florence, lui et sa colère; Savonarole fut député au-devant de l'armée ultramontaine. Le moine demeura fidèle à sa mission, et

parla au roi non en ambassadeur, mais en prophète; il lui prédit la victoire et les graces de Dieu s'il rendait la liberté à Florence, il lui annonça des revers et l'inimitié du Seigneur s'il la laissait sous le joug. Charles VIII ne vit dans Savonarole qu'un bon religieux qui se mêlait de parler de politique, c'est-à-dire d'une chose qu'il ne comprenait pas. Il passa à travers Florence sans faire attention à ses paroles, et ne quitta la ville révoltée qu'après avoir exigé de la seigneurie la levée du séquestre placé sur les biens des Médicis, et l'annulation du décret qui mettait leur tête à prix.

Moins d'un an après, la nouvelle prédiction de Savonarole était accomplie : les succès s'étaient changés en revers, et Charles VIII, l'épée à la main, était forcé de se rouvrir, par la bataille du Taro, un chemin sanglant vers la France.

Tout jusque-là secondait Savonarole, et les évènemens semblaient aux ordres de son génie. Aussi son influence dans la république était-elle, après la chute de Pierre de Médicis, devenue plus grande que jamais; il reçut alors de la seigneurie commission de présenter une nouvelle forme de gouvernement. Savonarole, libre dès-lors de donner carrière à ses idées démocratiques, établit son système sur la base la plus large et la plus populaire qui eût encore été offerte à la république florentine. Le droit de distribuer les places et les honneurs devait être accordé à un grand conseil composé de tout le peuple, et, comme le peuple ne pouvait être convoqué en masse, à chaque instant et pour chaque chose qui réclamait son examen et son approbation, il devait déléguer son autorité à un certain nombre de citoyens choisis par lui-même, et auxquels il transmettrait ses droits. Ce fut pour réunir cette assemblée d'élus, que Savonarole fit construire dans le Palais-Vieux, par Cronaca son ami, cette fameuse salle du conseil dans laquelle pouvaient tenir à l'aise mille citoyens.

Ce n'était pas tout; après la partie matérielle de la liberté, si on peut parler ainsi, il fallait s'occuper de sa partie morale, c'est-à-dire des mœurs et des vertus sans lesquelles elle ne peut se maintenir. Les Médicis avaient répandu l'or à pleines mains; l'or avait enfanté le luxe, le luxe les plaisirs; Florence n'était plus cette cité austère, où la parcimonie publique et l'économie privée permettaient au gouvernement de commander à la fois à Arnolfo di Lapo une nouvelle enceinte de remparts, un dôme magnifique, un palais imprenable et un grenier public où pût être enfermé le blé de toute une année. Florence s'était faite molle et voluptueuse, Florence avait des savans grecs, des poètes érotiques, des tableaux obscènes et des

statues effrontées; il fallait porter le fer et le feu dans tout cela, il fallait ramener les Florentins à la simplicité antique, il fallait détruire Athènes, et avec ses débris rebâtir Sparte.

Savonarole choisit l'époque du carême pour tonner contre cette tendance mondaine, et pour lancer l'anathème sur toutes ces corruptrices superfluités. Sa parole eut sa puissance ordinaire; à sa voix, chacun se hâta de venir amonceler sur les places publiques tableaux, statues, livres, bijoux, vêtemens de brocard et habits dorés. Alors le moine, suivi d'une foule de femmes et d'enfans qui chantaient les louanges de Dieu, sortit du Dôme une torche à la main, et s'en alla par les rues, allumant tous ces bûchers renouvelés chaque jour et chaque jour dévorés. Ce fut dans un de ces brasiers que Fra Bartolomeo vint jeter ses pinceaux érotiques et ces toiles mondaines qui jusqu'alors avaient détourné son génie de la voie divine. Converti au Seigneur, Fra Bartolomeo jura de ne traiter désormais que des sujets religieux, et il tint son serment.

Cependant, après avoir triomphé jusqu'à ce jour, Savonarole allait enfin s'attaquer au colosse contre lequel il devait se briser. Alexandre VI était monté sur le trône pontifical, et y avait porté les désordres de sa vie privée. Plus l'exemple de l'impiété et de la débauche descendait de haut, plus il était abominable. Savonarole n'hésita pas un instant, et il attaqua la cour de Rome avec la même véhémence qu'il eût attaqué la cour de France ou la cour d'Angleterre.

Alexandre VI crut répondre efficacement à ces attaques en fulminant une bulle dans laquelle il déclarait Savonarole hérétique, et lui interdisait la prédication; Savonarole éluda cette défense en faisant prêcher à sa place Dominique Bonvicini de Pescia, son disciple; mais bientôt, se lassant du silence, il déclara sur l'autorité du pape Pelage qu'une excommunication injuste était sans efficacité, et que celui qui en avait été atteint n'avait pas même besoin de s'en faire absoudre. En conséquence, le jour de Noël de l'année 1497, il déclara en chaire que le Seigneur lui inspirait la volonté de secouer l'obéissance, attendu la corruption du maître, et il continua ses prédications ou plutôt ses attaques avec plus de force, de liberté et d'enthousiasme que jamais.

Alors il arriva un moment où, pour le peuple florentin, Savonarole ne fut plus un homme, mais un messie, un second Christ, un demi-dieu. Au milieu de tout ce peuple qui le regardait passer à genoux, lui marchait triste et la tête baissée, car il sentait que sa chute était prochaine, et rien ne lui avait révélé encore que Luther était né.

Alexandre VI répondit à cette rébellion par un second bref qui

déclarait à la seigneurie que, si elle n'interdisait point la parole au prieur des Dominicains, tous les biens des marchands florentins situés sur le territoire pontifical seraient confisqués et la république mise en interdit et déclarée ennemie spirituelle et temporelle de l'Eglise. La seigneurie, qui voyait croître d'une manière effrayante la puissance pontificale dans la Romagne, et qui sentait César Borgia aux portes, n'osa point résister, et cette fois intima elle-même à Savonarole l'ordre de suspendre ses prédications. Savonarole ne pouvait résister; d'ailleurs, la résistance eût été une infraction aux lois que lui-même avait consenties, il prit donc congé de son auditoire dans un prêche qu'il déclara être le dernier. En même temps on annonça qu'un autre prédicateur très renommé était arrivé, au nom d'Alexandre VI, pour remplacer frère Savonarole, et combattre la parole impie par la parole sainte.

On comprend que le nouveau venu essaya vainement de se faire entendre, car la retraite de Savonarole, au lieu de calmer la fermentation, l'avait augmentée. On parlait de ses visions divines, de ses prophéties réalisées; on annonça des miracles. Le prieur des Dominicains avait offert, disait-on, de descendre avec le champion de la papauté dans les caveaux de la cathédrale et de ressusciter un mort. Ces bruits auxquels Savonarole était étranger, répandus par des sectaires trop zélés, revinrent à frère François de Pouille, c'était le nom du prédicateur venu de Rome. Frère François était d'une trempe pareille à celle de Savonarole, et n'avait contre lui que le désavantage de défendre une mauvaise cause. Au reste, ardent, fanatique, prêt à mourir pour cette cause, si sa mort pouvait la faire triompher, il répondit à ces bruits vagues par un défi formel : il proposait d'entrer avec le prieur des Dominicains dans un bûcher ardent, et là, disait-il, à la face du peuple, Dieu reconnaîtrait son élu. Cette proposition était d'autant plus étrange de sa part, qu'il ne croyait pas à un miracle; mais il espérait, par cette offre, décider Savonarole à tenter l'épreuve, et en mourant entraîner du moins avec lui dans la mort le tentateur qui précipitait tant d'ames avec la sienne au sein de la damnation éternelle.

Si exalté que fût Savonarole, il n'espérait point que Dieu fît un miracle en sa faveur; d'ailleurs, n'ayant jamais proposé le premier défi, il ne se croyait nullement dans l'obligation d'accepter le second. Mais alors il arriva une chose qui prouve à quel point il avait excité le fanatisme de ses disciples. Frère Dominique Bonvicini, plus confiant que lui dans l'intervention de Dieu, fit répondre qu'il était prêt

à tenir tête à François de Pouille, et à accepter l'épreuve du feu. Malheureusement ce dévouement ne faisait pas le compte de frère François; c'était le maître, et non le disciple, qu'il voulait frapper, et s'il mourait, il voulait du moins que sa mort eût tout l'éclat que pouvait lui donner celle de l'antagoniste illustre avec lequel seul il consentait à lutter.

Mais Florence semblait atteinte d'une folie générale. A défaut de frère François, deux moines franciscains, nommés l'un frère Nicolas de Pilly, et l'autre frère André Rondinelli, déclarèrent qu'ils étaient prêts à tenter l'épreuve du feu avec frère Dominique. Le même jour le bruit que le défi mortel était accepté se répandit par toute la ville.

Les magistrats voulurent empêcher ce scandale, il était trop tard; le peuple comptait sur un spectacle inattendu, inoui, terrible, et il n'y avait pas moyen de le lui enlever sans exposer la ville à quelque émeute. Les magistrats furent donc obligés de céder. Ils décidèrent alors que ce duel étrange aurait lieu entre frère Dominique Bonvicini et frère André Rondinelli qui, ayant prouvé qu'il était le premier en date, obtint la préférence sur frère Nicolas de Pilly. Dix citoyens élus à la majorité des voix furent chargés de régler les détails de la lutte, et de fixer le jour et le lieu. Le jour fut fixé au 7 avril 1498, et la place du Palais, ou plutôt de la Seigneurie, comme on l'appelait alors, fut choisie pour le champ-clos.

Dès que cette décision fut connue, la foule s'amassa si nombreuse sur la place, quoiqu'il y eût encore cinq jours à attendre avant le jour fixé, que les juges comprirent qu'il n'y aurait aucun moyen de faire les préparatifs nécessaires, si l'on ne remplissait point d'hommes armés les rues adjacentes. Moyennant cette précaution, prise pendant la nuit, la place un matin se trouva vide, et l'on put commencer les travaux.

On sépara d'abord, à l'aide d'une cloison, la loge dei Lanzi en deux compartimens, dont l'un était réservé à frère Rondinelli et à ses franciscains, et l'autre à frère Dominique et aux disciples de Savonarole; puis on établit un échafaud en charpente de cinq pieds de haut, de dix de large et de quatre-vingts de long. Cet échafaud fut tout garni de bruyère, de fagots et d'épines du bois le plus sec que l'on put trouver. Au milieu du bûcher, on ménagea deux espèces de corridors de la longueur de l'échafaud, séparés l'un de l'autre par une cloison de branches de pin; ces corridors s'ouvraient d'un côté sur la loge *dei lanzi*, et de l'autre sur l'extrémité opposée. Le tout devait se passer au grand jour, afin que chacun pût voir les champions en-

trer et sortir; il n'y avait donc moyen ni de reculer ni d'organiser un faux miracle.

Le jour arrivé, les franciscains se rendirent à leur loge sans aucune démonstration apparente. Savonarole, au contraire, annonça une grand'messe à laquelle il pria tous ses prosélytes d'assister; puis, la messe finie, au lieu de renfermer l'hostie dans le tabernacle, il s'avança vers la porte, le saint-sacrement à la main, sortit de l'église et se rendit à la place du Palais. Frère Dominique de Pescia le suivait avec toutes les apparences d'un foi ardente, tenant à la main un crucifix, dont de temps en temps il baisait les pieds en souriant. Tous les moines dominicains du couvent de Saint-Marc venaient derrière lui, partageant visiblement sa confiance et chantant des hymnes au Seigneur; enfin, après les dominicains, marchaient les citoyens les plus considérables de leur parti, tenant des torches à la main; car, sûrs qu'ils étaient de la réussite de leur sainte entreprise, ils voulaient eux-mêmes mettre le feu au bûcher.

Il est inutile de dire que la place était tellement pleine de monde, que la foule débordait dans toutes les rues. Les portes et les fenêtres semblaient murées avec des têtes; les terrasses des maisons environnantes étaient couvertes de spectateurs, et il y avait des curieux jusque sur la tour du Bargello, jusque sur le toit du Dôme et sur la plate-forme du Campanile.

Sans doute l'assurance de frère Dominique commença d'inspirer quelque crainte aux franciscains, car, lorsqu'on leur fit dire que frère Dominique était prêt, ils déclarèrent qu'ils avaient appris que frère Dominique s'occupait de magie, et, grace à cet art, composait des charmes et des talismans. En conséquence, ils demandaient que leur adversaire fût dépouillé de ses habits, visité par des gens de l'art, et revêtu d'habits nouveaux qui lui seraient donnés par les juges. Frère Dominique ne fit aucune objection, dépouilla lui-même sa robe, et se livra à l'investigation des médecins, après quoi il revêtit le nouveau froc qui lui fut apporté, et fit demander une seconde fois aux franciscains s'ils étaient prêts. Frère André Rondinelli fut alors obligé de sortir de sa loge; mais comme il vit que son adversaire se préparait à traverser les flammes en tenant en main le saint-sacrement que Savonarole venait de lui remettre, il s'écria que c'était une profanation que d'exposer le corps de notre Seigneur à être brûlé; d'ailleurs, que, s'il y avait miracle, le miracle n'aurait rien d'étonnant, puisque ce n'était pas frère Bonvicini, mais son fils bien-aimé que Dieu sauverait des flammes; en conséquence, il déclara que, si le

dominicain ne renonçait pas à cette aide surnaturelle, lui renoncerait à l'épreuve. De son côté Savonarole, à qui pour la première fois peut-être le doute vint à l'esprit, et cela parce qu'il s'agissait d'un autre que de lui, déclara que l'épreuve ne se ferait qu'à cette condition. Les franciscains ne voulurent pas démordre de la prétention, Savonarole se retrancha dans son droit et tint ferme; et comme ni les uns ni les autres ne voulurent céder, quatre heures s'écoulèrent en discussions, pendant lesquelles le peuple, exposé à un soleil ardent, commença de murmurer si haut et si bien, que Dominique Bonvicini déclara, pour en finir, qu'il était prêt à tenter l'épreuve avec un simple crucifix. Il n'y avait plus moyen de reculer, le crucifix n'était que l'image et non la présence réelle; frère Rondinelli fut donc forcé de se soumettre, et l'on annonça au peuple que l'épreuve allait commencer. Au même instant il oublia toutes ses fatigues et battit des mains, comme on fait chez nous au théâtre, lorsqu'après une longue attente les trois coups du régisseur annoncent que la toile va se lever.

En ce moment même, par un hasard étrange, un violent orage éclata sur Florence. Depuis long-temps cet orage s'amassait sur la ville sans que personne eût remarqué ce qui se passait au ciel, tant chacun avait les yeux fixés sur la terre. Il tomba de tels torrens de pluie, que le feu qu'on venait d'allumer fut éteint à l'instant même, sans qu'il fût possible de le ranimer, quoiqu'on y jetât toutes les torches qu'on put se procurer, et quoiqu'on apportât du feu et des tisons enflammés de toutes les maisons situées sur la place.

Dès-lors la foule se crut jouée; et comme les uns criaient que l'empêchement était venu des franciscains, tandis que les autres affirmaient qu'il avait été suscité par les disciples de Savonarole, le peuple fit indistinctement retomber la responsabilité de son désappointement sur les deux champions, et les prit tous deux en mépris. Aux cris qu'elle entendit pousser, aux démonstrations hostiles qu'elle vit faire, la seigneurie donna ordre à la foule de se retirer, mais, malgré la pluie qui continuait de tomber par torrens, personne n'obéit. Force fut donc à la fin aux deux adversaires de traverser la foule. C'était là qu'on les attendait. Frère Rondinelli fut reconduit à grands coups de pierres au milieu des huées, et rentra à son couvent tout meurtri et avec sa robe en lambeaux. Quant à Savonarole, il sortit comme il était entré, le saint-sacrement à la main, et grace à cette sauvegarde il parvint sans accident, lui et les siens, jusqu'à la place Saint-Marc, où était son couvent.

De ce jour le prestige fut détruit, Savonarole ne fut plus même pour le peuple un moine fanatique, il fut un faux prophète. Frère

François de Pouille, cet envoyé d'Alexandre, duquel était partie la première proposition, et qui était resté en arrière dès qu'il avait vu les franciscains et les dominicains s'engager, profita habilement de cette déception pour animer contre Savonarole tout ce qu'il avait d'ennemis dans Florence. Ces ennemis étaient d'abord tous ceux qui maintenaient une excommunication comme valable, quelle que fût la moralité du pape qui l'avait lancée; c'étaient ensuite tous les partisans des Médicis, qui croyaient que l'influence seule de Savonarole s'opposait à leur retour, et qui portaient tant d'ardeur dans leur opinion politique qu'on les appelait les *Arrabiati*, ou les enragés.

Aussi, le lendemain, le dimanche des Rameaux, lorsque Savonarole monta en chaire pour expliquer sa conduite de la veille, les cris de : *A bas le faux prophète, à bas l'hérétique, à bas l'excommunié*, se firent-ils entendre de tous côtés, renouvelés avec tant d'acharnement que Savonarole, dont la voix était faible, ne put dominer le tumulte. Alors Savonarole, voyant qu'il avait perdu toute son influence sur le peuple, qui la veille encore écoutait ses moindres paroles à genoux, se couvrit la tête de son capuchon et se retira dans la sacristie, puis de la sacristie gagna, sans être vu, son couvent. Mais cette retraite n'avait point désarmé les ennemis de Savonarole, et ils résolurent de le poursuivre à son couvent, où ils présumaient avec raison qu'il s'était retiré. Les cris : *A Saint-Marc, à Saint-Marc*, se firent entendre; ces cris poussés par les rues ameutèrent tous ceux chez lesquels ils éveillaient ou l'intérêt ou la vengeance. Le noyau d'insurrection se recruta à chaque pas, et bientôt la foule alla battre les murs de Saint-Marc. A l'instant même les portes furent enfoncées, et le flot populaire se répandit dans le couvent.

Se doutant que c'était à lui que l'on en voulait, Savonarole ouvrit sa cellule et parut sur le seuil : il y eut alors un instant d'hésitation parmi les hommes habitués à trembler devant lui; mais, deux *arrabiati* s'étant jetés sur lui, et ayant crié : *Au bûcher l'hérétique! au gibet le faux prophète!* mille cris répondirent à ces cris. On fit sortir Savonarole pour le conduire directement au supplice, et ce ne fut qu'avec grand'peine que deux magistrats, accompagnés d'un corps de troupes réuni à la hâte au bruit de cette émeute, parvinrent à l'arracher des mains de cette populace en lui promettant que justice serait faite, et qu'elle ne perdrait rien à attendre.

En effet, le 23 mai, c'est-à-dire quarante-deux jours après l'épreuve qui avait échoué, un second bûcher s'élevait sur la place du Palais, un poteau se dressait au milieu de ce bûcher, et à ce poteau étaient liés trois hommes. Ces trois hommes étaient frère Jérôme Savona-

role, Dominique Bouvicini et Silvestre Maruffi, qui se trouvait là on ne sait trop comment, et auquel on avait fait son procès par dessus le marché; aussi le peuple, auquel on avait tenu plus que parole, semblait-il parfaitement satisfait.

Savonarole expira comme il avait vécu, les yeux au ciel, et si fort détaché de la terre que la douleur ne lui fit pas pousser un cri. Déjà le moine et ses disciples étaient enveloppés de flammes, qu'on entendait encore l'hymne saint qu'ils chantaient en chœur, et qui d'avance allait frapper pour eux à la porte du ciel. Ce fut ainsi que s'accomplit la dernière prédiction de Savonarole.

Mais à peine fut-il mort, que le souvenir de toute sa vie et le spectacle de ses derniers momens, si bien en harmonie avec ce souvenir, firent ouvrir les yeux aux plus aveugles; ceux qui avaient réellement intérêt à poursuivre sa mémoire comme ils avaient calomnié sa vie, continuèrent seuls à blasphémer son nom. Mais ce peuple, qui avait toujours trouvé en lui un consolateur et un ami, sentit bientôt que ce consolateur et cet ami lui manquait; il chercha autour de lui sur la terre, et, ne le troavant plus là, il espéra le retrouver au ciel.

Un an après, au jour anniversaire de sa mort, la place où avait été dressé son bûcher était couverte de fleurs; on ne put découvrir quelle main avait déposé ces fleurs sur la tombe de Savonarole; chacun dit que c'étaient les anges qui étaient descendus pour célébrer la fête du martyr. Chaque année, ce tribut alla en augmentant; mais, comme à chaque anniversaire cet hommage religieux amenait quelques rixes nouvelles, Côme Ier résolut d'y mettre fin. Si puissant qu'il fût, il n'osa point heurter de face les sympathies populaires: il ordonna seulement à l'Ammanato de bâtir une fontaine à cette place; l'Ammanato obéit, et la statue de Neptune s'éleva bientôt à la place où avait été dressé le bûcher.

Près du Neptune est la statue équestre de Côme Ier, la meilleure des quatres statues du même genre qu'ait faites Jean de Bologne; les trois autres sont, je crois, celles de Henri IV, de Philippe II et de Ferdinand Ier.

Voilà tout ce qu'on trouve sur cette magnifique place, sans compter la galerie des Offices qui y aboutit. Mais comme la galerie des Offices ne peut être parcourue en une heure, nous remîmes à un autre moment la visite que nous comptions lui faire.

ALEX. DUMAS.

(*La suite à un prochain numéro.*)

M. DE FONTENELLE.

Le 7 février 1755, il y eut un très curieux spectacle en l'hôtel d'Helvétius. Mme Helvétius, qui n'était pas le moins du monde philosophe, grace au ciel et à ses beaux yeux, inaugurait les fêtes du carnaval par un bal magnifique où était convié tout ce qui brillait à Paris par l'esprit, la beauté, la grace. C'était un monde charmant, peu catholique, mais très chrétien, péchant au grand jour, mais faisant l'aumône à l'ombre, riant déjà des titres de noblesse comme des titres de l'église, appelant Richelieu le grand duc des ruelles, et Voisenon l'archevêque de la Comédie Italienne. Mais le 7 février, au bal de Mme Helvétius, le spectacle curieux, ce n'était pas le scandale des amours de Grimm et de Mme d'Épinay à l'ombre de Jean-Jacques Rousseau, la passion sentimentale de Gentil Bernard et de Mme de Pompadour; c'était l'entrechat d'un vieux poète qui ouvrait le bal avec Mlle Helvétius. Ce vieux poète, surnommé le vieux berger, s'appelait M. de Fontenelle; il avait plus de quatre-vingt-dix-huit ans. Pour sa danseuse, Mlle Helvétius, elle n'avait qu'un an et demi.

Ce soir-là il se fit un peu attendre. — Tant pis, nous attendrons, dit Mme Helvétius.

— C'est de la coquetterie, dit Mme d'Épinay.

— Je suis bien sûr, dit Montcrif, qu'il va venir paré de toutes les fanfreluches de la frivolité.

— Le style, c'est l'homme, dit M. de Buffon en tirant ses manchettes; vous voyez bien que j'avais raison d'écrire cela.

— Vous êtes méchant, monsieur de Buffon, dit avec une moue charmante Mme d'Angeville. Puisqu'on a tant fait que de surnommer M. de Fontenelle le vieux berger, c'est qu'il y a eu en lui un peu de simple et de naïf.

— S'il en était ainsi, madame, dit Duclos sans trop de galanterie, il eût conservé son vrai nom qui est Le Bouvier; à la bonne heure au moins, avec un nom comme celui-là, on fait de bonnes et franches églogues qui respirent l'herbe des prairies; mais quand on s'appelle Fontenelle, on n'est plus qu'une petite fontaine qui coule sur la pierre avec un petit murmure monotone; c'est encore une églogue si vous voulez, mais quelle églogue! Tout cela soit dit sans faire tort à l'esprit de M. de Fontenelle.

Montcrif, disciple de Fontenelle, reprit la parole.

— Par ma foi, dit-il, je crois que M. Duclos entend l'églogue comme le vieil abbé Delarue qui conduisait naïvement, dans une stance, les vaches à l'abreuvoir.

— Et pourquoi pas? s'écria Duclos. Le grand mal, en vérité, de donner aux choses leur vrai nom.

Mme Helvétius s'empressa d'apaiser les critiques. — Monsieur Duclos, on vous appelle à la cheminée. Pour vous, monsieur de Montcrif, racontez-nous donc votre petit duel avec le poète aux coups de bâton. Tout le monde en parle. Mme de Larochefoucault serait bien charmée d'avoir une bonne édition de cette petite histoire.

— Je remercie Mme de Larochefoucault; je lui dirai d'autant plus volontiers cette histoire que c'est le poète aux coups de bâton qui y joue le beau rôle. J'avais écrit sur les chats dans mes jours de loisir. C'était l'apologie des chats et en même temps celle des femmes. (Sourires et chuchottemens dans la galerie.) Peut-être m'étais-je trompé (chuchottemens et sourires), mais j'avais écrit de bonne foi. Le poète Roy, ce drôle qui fait de la satire avec assez de méchanceté, m'avait surnommé pour ce méfait l'historiographe des chats. Le mot eut du succès dans le monde: je voulus me venger. Comme il n'y a qu'une arme contre Roy, le bâton, je pris un bâton, j'allai à sa rencontre, et, tout en lui rappelant sa satire, je levai le bâton avec colère. Savez-vous ce qu'il me dit le pauvre diable, à moi l'historiographe des chats? Il me dit d'un air moitié malin, moitié piteux : *Patte de velours, minette, patte de velours.* Vous pensez bien que le bâton me tomba des mains. — Mais en vérité j'aurais dû plutôt vous redire le dernier bon mot de M. Fontenelle qui est bien plus à l'ordre du jour.

— Cela ne se raconte pas tout haut, dit Mme Helvétius avec un charmant sourire.

— Qui vous l'a donc raconté? dit méchamment Mme d'Épinay.

— Allez! allez! cria Duclos; il n'y a que les bourgeoises et les danseuses qui s'offensent d'un peu de gaieté.

— Eh bien! donc, reprit Montcrif; la semaine passée, M. de Fontenelle alla voir dans la matinée une très jolie femme qui a pris pour *confesseur* l'abbé de Bernis. La dame vint trouver Fontenelle dans son déshabillé : — Vous voyez, lui dit-elle, qu'on se lève pour vous. — Oui, répondit Fontenelle, mais vous...

— N'allez pas plus loin, monsieur de Montcrif, on devine le reste, dit Mme de la Rochefoucault.

Or, pendant qu'on l'attendait ainsi dans les salons d'Helvétius, Fontenelle enjolivait de son mieux sa personne et son esprit.— Ninon, disait-il à la plus jeune des demoiselles Marcilly, qui était de temps en temps sa dame d'atours, que dites-vous de ma figure à cette heure? Voyons, je ne dirai pas la main sur le cœur, mais la main sur les yeux, est-ce que je n'ai plus de grace dans le sourire ni de feu dans le regard? On n'a pas toujours quatre-vingts ans, Ninon; je commence à vieillir un peu vite; enfin il faut s'attendre à tout, même à la mort. — Mais, mon oncle, répondait Mlle de Marcilly, vous êtes en vérité séduisant encore (séduisant, à faire peur, murmura-t-elle avec un malin sourire); les amours sont tapis dans les boucles de votre perruque. Croyez-m'en, vous ferez une conquête ce soir, vous aurez à coup sûr plus de succès que moi, si nous dansons le menuet en même temps.—Mes manchettes sont-elles à ton gré, Ninon? — Oui, mon oncle; elles étaient destinées à monseigneur l'archevêque, vous savez, par Mme de Froidmond. —Tout en devisant ainsi avec sa nièce, Fontenelle remettait en jeu dans sa mémoire toutes les ressources de son esprit. Ce vieil esprit qui n'en pouvait plus était encore paré d'un peu de clinquant. Il s'ébattait piteusement avec des tournures agréables sur quelques bons mots connus de tout le monde. C'était, sur la foi de Rollin et de Duclos, un triste spectacle que cet esprit sans feu ni lieu qui avait l'air de sortir d'un tombeau pour la vingtième fois, ce vieil esprit grelottant qui cherchait, dans sa vanité, le bruit et la lumière. Même dans les beaux jours de Fontenelle cet esprit n'avait pas séduit tout le monde; bien des gens, ne trouvant là ni profondeur, ni vérité, rien de naturel, rien de prime-sautier, s'étaient détachés du troupeau; au moins le poète sauvait son honneur à force de grace et de jeunesse. Mais après quatre-vingts

ans (j'y mets de la charité), traîner partout un attirail suranné de petit maître, vouloir répandre des roses de ses lèvres fanées, faire le gentil et le damoiseau, ce n'était plus que le bel esprit tombé en enfance. Enfin il se mit en route dans le carrosse de Mme de Forgeville, en compagnie des deux demoiselles de Marcilly. Pendant la course il répéta sa leçon comme un enfant. — Voyons, se dit-il en lui-même, il faut que je fasse ce soir argent de tout. Le *chut* mémorable n'est guère connu que depuis quatre à cinq ans, je puis encore y revenir. J'ai aussi depuis peu (il n'y avait guère que vingt ans) un beau paradoxe à mon service : *Si j'avais les mains pleines de vérités, je me garderais bien de les ouvrir.* Cela fait toujours son effet; sans oublier mes gentillesses sur les femmes et mes graces de langage. En avant ma gloire ! Il n'y a plus de temps à perdre.

Comme Monterif venait d'être interrompu par Mme de La Rochefoucault, la porte du grand salon s'ouvrit à deux battans. — Le voilà! c'est M. de Fontenelle, s'écria-t-on de tous côtés. Mme Helvétius s'élança à sa rencontre. Il s'inclina avec grace encore, il lui saisit la main et l'éleva galamment à ses lèvres centenaires. — Monsieur de Fontenelle, savez-vous bien qu'on vous attendait pour ouvrir la danse?

— C'est parce que je le savais que je suis venu tard, passez-moi cette petite coquetterie : les poètes sont des femmes, ce dont je n'ai garde de me plaindre. Et puis, il faut tout dire, j'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt.

On fit asseoir Fontenelle auprès de Mme de Froidmond qui avait quatre-vingt-quinze ans. — Ah! mon pauvre vieux berger, lui dit-elle en hochant la tête et en bégayant un peu, comme nous voilà vieux!

— *Chut!* la mort nous oublie, dit Fontenelle en mettant les doigts sur la bouche et en s'assurant que tous les yeux étaient ouverts sur lui. Ce mot eut encore un grand succès, tout le monde applaudit. — J'ai trompé la nature, je suis un peu Normand de ce côté-là; cependant je commence à sentir une grande difficulté d'être.

Quand Fontenelle eut recueilli tous les jolis sourires qui s'élançaient vers ses cheveux blancs de tant de lèvres printanières, il demanda à sa voisine de quoi il était question à son arrivée. — Je suis un peu sourd, et je n'y vois pas trop, *mes gros équipages s'en vont en avant;* mais, pour être au courant de la conversation, je n'ai besoin que de connaître le *titre du chapitre.*

Helvétius lui répondit que les poètes d'une part, et les philosophes de l'autre, avaient pendant une heure agité cette idée de savoir s'il fallait la science pour le bonheur de l'humanité.

— Ah ! monsieur le philosophe, vous avez prêché la science; mais, ne vous en déplaise, vous vous êtes trompé. Pour moi, si j'avais les mains pleines de vérités, je me garderais bien de les ouvrir.

Voyant passer Mlle Helvétius qui marchait à peine, il l'attira à lui et lui baisa le front. — Voilà, reprit-il, ma danseuse qui s'ennuie; voyons, mes jambes, un peu de gaieté s'il vous plaît; en avant!

Il se leva et conduisit sa danseuse par la main jusqu'au milieu du salon. Alors, comme par enchantement, de gracieux groupes se formèrent autour de lui. D'abord il fut ébloui par les robes, les regards, les bouquets, les sourires, par tout l'attirail du luxe et de la beauté; il sentit ses jambes flageoller, il pensa un instant que son ame allait abandonner son corps pendant ce dernier entrechat, mais il se remit bientôt, et, dès que les musiciens eurent débuté par un air de Rameau, il s'élança à ses risques et périls, tenant toujours la main de sa danseuse. Tout le monde regarda ardemment ce spectacle égayé de la vieillesse et de l'enfance qui avaient l'air de se débattre. Après la première figure il fallut contraindre Fontenelle à se reposer.

— Allons, allons, lui dit Mme d'Épinay, Dieu soit loué! vous vous êtes tiré là d'un *pas difficile*.

— C'est l'avant-dernier, dit Fontenelle en se rasseyant. Pour le dernier, je ferai bien un peu la grimace, mais au moins, après celui-là je me reposerai long-temps.

— Il y a, reprit Mme d'Épinay, un vieux proverbe qui dit que ce n'est que le premier pas qui coûte. Ce proverbe-là n'a pas le sens commun; le pas qui coûte le plus, c'est le dernier.

— Le premier pas! ah! madame, que n'avons-nous pu le faire ensemble. Si je n'avais que quatre-vingts ans.... Mais je perds la tête.... On la perdrait à moins.

Fontenelle continua ainsi pendant plus d'une heure. Mme d'Épinay, qui ne dansait pas alors, ayant ses raisons pour cela, écoutait avec curiosité les aimables divagations du vieux poète. Elle n'était pas seule; Mme de Larochefoucault, Mme de Forgeville, quelques autres encore, vinrent se grouper autour de lui. Cependant, à l'autre coin du salon, Duclos, Grimm, Collé et Diderot racontaient avec un peu d'amertume certains chapitres de l'histoire de Fontenelle.

L'histoire de Fontenelle sera bientôt racontée. Il a vécu cent ans, mais en vérité était-ce bien la peine de faire le tour d'un siècle? Ce poète sans poésie, cette femme savante, cet homme sans ame, ce philosophe de ruelle, ce Fontenelle enfin, aurait certes pu mourir un demi-siècle plus tôt, sans nous faire rien perdre, à nous ni à lui-

même, hormis un peu de bruit et de fumée. A quatre-vingt-dix-huit ans il disait avec orgueil : Je n'ai jamais ri ni pleuré. Plaignons, plaignons cet orgueilleux, non parce qu'il n'a jamais ri, mais parce qu'il n'a jamais pleuré.

Il vint au monde à Rouen, au beau milieu du XVIIe siècle. « En vérité, disait-il plus tard, je n'avais pas l'air d'y venir pour long-temps; j'étais si faible, que la lumière faillit me tuer. » Sa mère, Marthe Corneille, était sœur des célèbres Pierre et Thomas Corneille. Voilà d'où vient que Fontenelle se fit poète. Son père, François Le Bouvier, avocat sans gloire, s'entendait assez bien en belles-lettres; c'était un esprit sec, un cœur triste, une ame épineuse. Sa mère avait, par contraste, de la douceur et de l'enjouement. Quoique bonne catholique, elle pardonnait à ses frères leurs chefs-d'œuvre profanes. Elle disait souvent à son fils dans ses heures de gaieté : « Avec toutes vos petites vertus raisonnables vous serez damné, mais raisonnablement. » Le jeune Bernard fit ses premières études au collége des Jésuites, dans sa ville natale. Il marcha d'abord à grands pas dans le pays de la science. Ainsi, à treize ans, il fit pour les prix des Palinods un poème latin sur l'*Annonciation*, jugé digne d'être imprimé, sinon couronné; mais, à partir de là, il se ralentit un peu. En philosophie, il s'arrêta court, tout rebuté par les épines de la logique scholastique. Ses camarades espéraient avoir enfin leur revanche. « Or, disait-il long-temps après, je ne pouvais réussir sitôt en philosophie, par cela même que j'étais philosophe. Mais comme de très bonne heure je ne me fâchais de rien, je pris alors mon parti de ne rien entendre à la logique; je finis par y entendre quelque chose; bientôt je vis que ce n'était pas la peine d'y rien entendre. »

Après une étude ardente de la physique, il fit son droit et fut reçu avocat. Une bonne cause lui vint. Il prit la défense d'un pauvre diable accusé peut-être mal à propos. Après quelques explications, les juges allaient absoudre, mais Fontenelle, ne voulant pas perdre le fruit de sa plaidoirie, où il était beaucoup question des Grecs et des Romains, demanda la parole pour achever la réparation. Il plaida en avocat bel esprit. Il fit si bien, en un mot, dit l'abbé Desfontaines dans son journal, que les traits qu'il aiguisa devinrent des armes contre l'accusé. Après la plaidoirie, les juges, fatigués de tant de clinquant et démêlant quelque faux-fuyant, poursuivirent leur office avec rigueur : le pauvre diable fut condamné, grace à l'avocat, qui ne trouva plus personne à défendre.

Thomas Corneille, dans un voyage à Paris, y conduisit Fontenelle

qui n'avait pas vingt ans. Thomas rédigeait alors avec Visé le *Mercure galant*. Ce journal fut ouvert au collégien qui y répandit les primevères de son imagination, primevères sans fraîcheur et sans parfum. Ce fut là qu'il recueillit ses premiers succès. Ainsi, l'année d'après, comme il était retourné à Rouen, Visé écrivait dans le *Mercure* l'apologie de la jeune muse normande, et se plaignait de son trop long séjour loin de Paris. Fontenelle y revint après avoir obtenu un accessit de l'académie française. A peine de retour, il fit sur le *scenario* de son oncle Thomas les vers de deux opéras qui parurent avec succès, *Psyché* et *Bellérophon*. Ces opéras furent suivis d'une tragédie, *Asper*, qui serait oubliée sans l'épigramme de Racine sur l'origine des sifflets. Il abandonna le théâtre avec un peu de dépit. C'était un journaliste, rien de plus; il se mit donc à faire du journal au volume. Dès qu'on eut les yeux tournés sur lui, Fontenelle s'agita de toutes les forces de son esprit dans la seule fin d'être sans cesse en spectacle. La vanité fut sa seule compagne, son seul amour, sa seule joie. Ne pouvant être un homme de génie, et sachant bien que sa mémoire ne lui survivrait guère, il saisit la célébrité à pleines mains, il lutta avec son esprit jusqu'à la mort. « S'il fait tant de façons pour mourir, disait en riant Duclos, c'est qu'il sait trop qu'une fois dans l'autre monde, il n'aura plus rien à débattre avec celui-ci. »

Il retourna encore à Rouen pour écrire dans la solitude et le silence la *Pluralité des mondes*. La marquise de la Mésangère habitait alors son château de Rouen; Fontenelle y fut accueilli en poète; il passait dans le parc toutes les belles après-midi. Par-ci, par-là, il se promenait avec la marquise qui pleurait sur les ruines d'un amour fatal. A force de se promener avec elle et de la voir pleurer, il s'imagina qu'il en devenait amoureux. Ne sachant comment débuter avec elle, conseillé par l'esprit et non par le cœur, il imita les bergers; il grava des vers passionnés sur l'écorce des hêtres. Ces vers gravés par Fontenelle, on les voyait encore à la fin du XVIIIe siècle, sur la foi d'un membre de l'Académie des Sciences, le célèbre chirurgien Lecat.

Lycidas est si tendre et Climène est si belle!
Qu'adviendra-t-il, hélas!
Amour, fais-lui la guerre à ce cœur de rocher.
Amour, cruel amour!

Quand Fontenelle eut écrit ces vers blancs, il se tourna vers les fenêtres de Mme de la Mésangère. — Un jour, dit-il en lui-même, j'y mettrai la rime, s'il plaît à ses beaux yeux. — On ne lui en laissa ni le

plaisir, ni la peine : le lendemain, une main railleuse, la main de la marquise, sans doute, fit ainsi rimer ce quatrain :

Lycidas est si tendre et Climène est si belle !
Qu'adviendra-t-il, hélas ! *Climène est trop rebelle.*
Amour, fais-lui la guerre à ce cœur de rocher.
Amour, cruel amour, *où vas-tu te nicher?*

En voyant ces rimes terribles, Fontenelle ne se tint pas pour battu; il écrivit à la marquise une épître glaciale, pleine de carquois et de flèches. Mme de la Mésangère n'en fut pas atteinte, elle plaçait mieux son cœur; seulement pour s'amuser, elle fit semblant de s'attendrir un peu. Le poète, augurant bien de quelques regards charitables, eut encore recours à l'écorce des hêtres.

Vous qui rimez si bien, bergère au cœur de marbre,
Qui d'un si doux regard m'avez tant réjoui,
Demain avec Phébé viendrez-vous sous cet arbre?

Le lendemain Fontenelle courut sous le hêtre. O bonheur ! ô délices ! la rime y est; c'est dire assez que la bergère au cœur de marbre a tracé *oui* sous les trois vers. Si Fontenelle se trouva au rendez-vous, vous le savez. A la nuit tombante il vit une ombre dans le massif de hêtres; il avança en chancelant, il tendit la main, il tomba à genoux. — Ah ! madame la marquise, vous me voyez mourant d'amour à vos pieds.

— Monsieur Fontenelle, j'en suis bien fâchée; mais il y a un malentendu, je ne suis pas Mme la marquise.

Fontenelle fut très alerte pour se relever. — Je le sais bien, dit-il tout troublé; ce n'était qu'un jeu; mais qui êtes-vous donc?

— Thérèse, rien de plus.

— Diable, dit Fontenelle, au lieu de la maîtresse c'est la suivante. C'est bien vous qui avez écrit un mot sur l'écorce du hêtre?

— Pardine, il n'y a que moi dans la maison qui aie été bergère... Mais cela ne vous oblige à rien, monsieur Fontenelle.

Il fit semblant d'être amoureux de la Champmêlé, non parce qu'elle était belle, non par amour, mais par vanité. Au temps où la célèbre comédienne fut infidèle à Racine pour les beaux yeux de M. de Clermont-Tonnerre, ce quatrain avait couru sous le nom de Fontenelle :

A la plus tendre amour elle fut destinée,
Qui *prit Racine* dans son cœur;

Mais par un insigne malheur
Le *Tonnerre* est venu qui l'a *déracinée.*

Le quatrain était plutôt de Quinault, mais Fontenelle en recueillit la gloriole. Peu de jours après, ayant rencontré la Champmêlé : — M. Racine, lui dit-elle, m'a dit tant de mal de vous que j'ai fini par vous aimer; d'ailleurs, votre esprit universel parlait pour vous à merveille. Venez donc me voir. — Fontenelle n'y alla qu'une fois. Au lieu de la Champmêlé, ce fut le Champmêlé qu'il rencontra. — Ma femme n'y est pas pour moi, ni même pour vous, lui dit le comédien. Elle répète son rôle avec M. de Clermont-Tonnerre. Quand elle aura fini avec lui, ce sera mon tour, si elle tient sa parole. Ainsi vous voyez que ce serait perdre votre temps que de revenir. Après moi, d'ailleurs, ce sera s'il vous plaît, cet animal de La Fontaine, qui fait déjà, en attendant, la moitié de mes pièces. — Fontenelle s'en alla comme il était venu.

Fontenelle n'eut pas un grand nombre de maîtresses. Mlle Bernard de Rouen, la muse tragique, fut la plus connue et la moins volage; mais quels tristes amoureux c'étaient là! Arrivait-il chez elle, vite à l'œuvre, c'est-à-dire, à une scène de tragédie; au lieu d'un baiser ce n'était qu'une rime. Lui disait-il : En vérité, si j'en crois mes yeux et mes amours, vous êtes aujourd'hui belle comme Cythérée à Paphos » ; elle répondait : « Cela est bel et bon, mais que dites-vous de ces quatre vers de *Brutus?* » Fontenelle n'eut jamais l'idée de se marier; il se souciait bien de la sollicitude amoureuse et dévouée de l'épouse, des petits enfans qui égaient si bien le cœur, des joies calmes du coin du feu. Il n'avait d'amour que pour lui, il a vécu avec lui. Vécu si long-temps! il fût mort d'ennui sans la vanité. L'abbé Trublet, toujours apologiste de Fontenelle, termine ainsi son éloge : « Ce qui ne contribua pas peu au bonheur de M. de Fontenelle, c'est qu'il n'a pas été marié. » Qu'en saviez-vous sur ce chapitre du mariage, monsieur l'abbé?

Delille l'a dit : Même dans l'amitié, Fontenelle mettait *son cœur en garde.* Il eut pourtant un grand nombre d'amis, entre autres, le duc d'Orléans, Lamothe, Marivaux, Montcrif, Mme de Tencin, Mme de Lambert, Mme de Staal.

Le régent aimait l'èsprit de Fontenelle comme on aime un petit animal curieux qui vous amuse par des tours de force et des gentillesses. Il lui dit un jour: — Monsieur de Fontenelle, voulez-vous habiter le Palais-Royal? Un homme qui a fait la *Pluralité des Mondes*

doit loger dans un palais. — Prince, le sage tient peu de place et n'en change pas; mais pourtant je viendrai demain habiter le Palais-Royal avec armes et bagages, c'est-à-dire avec mes pantoufles et mon bonnet de nuit. Il habita long-temps le Palais-Royal. Comme il ne voyait guère le régent, ce prince lui dit un jour : — En vous offrant mon toit j'espérais vous voir au moins une fois l'an. — Et moi aussi, dit Fontenelle; mais vous avez fait une si grande fortune ! Je viens aujourd'hui vous présenter mes *Élémens de la géométrie de l'infini*. C'est un livre qui ne peut être entendu que par sept ou huit géomètres de l'Europe, et je ne suis pas de ces huit-là. — Sans y penser, Fontenelle disait à peu près la vérité.

Il avait la vanité des maîtres d'école; il était fier de son titre d'académicien, mais il n'eut jamais d'ardeur pour l'ambition. Grace au duc d'Orléans, il aurait pu s'élever dans la fortune politique ; mais il se tint coi dans ses académies. Le cardinal Dubois, son ami, venait dans sa grandeur lui demander des consolations. Aussi disait-il : Je sais bien que monseigneur le régent aurait pu faire de moi quelque grand épouvantail politique. Mais bien lui en a pris de me laisser au coin de mon feu, car là je n'ai jamais eu l'idée d'aller chercher des consolations chez le cardinal Dubois.

Cependant, comme il voulait faire briller partout sa philosophie, il en mit un peu dans la politique. Il imagina une république qui n'était pas tout à fait celle de Platon; république curieuse où « les femmes pourront répudier leurs maris sans en pouvoir être répudiées; mais elles seront un an après sans se pouvoir remarier. Point d'orateurs dans tout l'état que de certains orateurs *entretenus* par le public et destinés à *entretenir* le peuple de la bonté de son gouvernement. On érigera des statues aux grands hommes, en quelque espèce que ce soit, *même aux belles femmes*. On pourra même, pour une plus grande ressemblance, conserver toutes leurs figures en cire dans un palais magnifique, *fait exprès*. On ferait le procès à ces statues ou figures pour les choses qui ne mériteraient pas d'attirer des peines corporelles aux personnes. » Vous voyez par là que Fontenelle avait de bonnes raisons pour rester coi dans ses académies. Avec de pareilles idées politiques, il eût joué un bien joli rôle dans la comédie de la régence.

Après avoir publié la *Pluralité des Mondes*, il entra armé de pied en cap dans la petite guerre pour les anciens et les modernes; il se fit le champion des modernes, il dépensa passablement de traits d'esprit contre Boileau et toute la bande; aussi Boileau, qui n'aimait la

satire que dans ses mains, se déclara pour toujours l'ennemi de Fontenelle; et si ce nom ne se trouve pas aujourd'hui entre Cassagne et Colletet, c'est tout simplement parce qu'alors Boileau ne faisait plus de satires. Boileau ne s'en vengea pas moins; dès que Fontenelle se présenta à l'Académie, le vieux satirique se mit en campagne pour le repousser. Partout après la visite de Fontenelle c'était la visite de Boileau : Fontenelle fut repoussé cinq fois. En homme d'esprit, il fit un *Discours sur la patience* qu'il envoya à l'Académie, et qui remporta le prix. On ne refusa pas plus long-temps un poète qui prenait si bien son parti : le patient fut accueilli peu de temps après. C'est de cette année que nous viennent ces deux vers si connus :

Sommes-nous trente-neuf, on est à nos genoux,
Mais sommes-nous quarante, on se moque de nous.

Avec deux vers de cette façon et un petit trait assez innocent, Fontenelle cultivait sa célébrité; il y a tel mot de lui que dédaigneraient nos vaudevillistes, qui courait, avec un succès de plus en plus bruyant, la cour, la ville et la province. Tout provincial venant à Paris avec un peu de grammaire dans la tête voulait avant tout voir M. de Fontenelle; il s'en retournait disant à tout propos : « J'ai vu l'Opéra et M. de Fontenelle. M. de Fontenelle! quel génie! il disait, il n'y a pas quatre ans à la duchesse du Maine qui lui demandait quelle différence il y avait entre elle et une pendule : — *Madame la duchesse, la pendule marque les heures, et votre altesse les fait oublier.* Et puis, l'an passé, il disait à Mme de Tencin : — *Ma chère dame, votre raison est comme ma montre, elle avance toujours.* » On comprend qu'avec de si beaux mots, on pouvait alors faire son chemin en province et même à Paris. Dans la bourgeoisie et la petite noblesse, c'était un engouement sans bornes pour Fontenelle, au point qu'il dînait à peine en son logis une fois par semaine. Il payait sa bienvenue partout par un mot préparé à l'avance; souvent le même mot lui revenait vingt fois en aide. Dieu sait que de mines il faisait avant et après sa victoire; jamais femme, jamais coquette, jamais comédienne ne fit tant de façons pour dire je vous aime. C'était fatigant à l'excès, mais Fontenelle était à la mode! La Bruyère, qui voyait clair en plein midi, à l'encontre de bien des beaux esprits du temps, trace ainsi l'esquisse de Fontenelle dont il déguisé le nom : « Cydias est bel esprit, c'est sa profession. Il ne saurait vous rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à Dasithée, qui l'a

engagé à faire une élégie. Une idylle est sur le métier, c'est pour Crantor qui le presse. Prose, vers, que voulez-vous? il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation, ou sur une absence, il les entreprendra; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y en a à choisir. Cydias en société, après avoir toussé, craché, mouché, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnemens sophistiques. Différent de ceux qui, convenant des principes et connaissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire; *il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites;* ou : *je ne saurais être de votre opinion;* ou bien : *ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre, mais... il y a trois choses*, ajoute-t-il, *à considérer...* et il en ajoute une quatrième. Fade discoureur, qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions : car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule; il évite uniquement de donner dans le sens des autres, d'être de l'avis de quelqu'un. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, mais ce n'est qu'un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province. »

En regard de ce portrait, qui n'est pas flatté, je vais mettre cet autre de Mme de Lambert. C'est un pastel agréable, dont la douceur altèrera un peu la rudesse des traits de La Bruyère : « Sa figure est aimable, mais voilà tout. Esprit lumineux, il voit où les autres ne voient plus. Il s'est fait une route nouvelle, ayant secoué le joug de l'autorité; à des qualités solides, il joint les agréables : esprit maniéré, si j'ose hasarder ce terme, qui pense finement, qui sent avec délicatesse, qui a un goût juste et sûr, une imagination vive et légère, remplie d'idées riantes; elle pare son esprit et lui donne un tour; il en a les agrémens sans en avoir les illusions; il la cache et la châtie; il met les choses à leur juste valeur; l'opinion ni l'erreur ne prennent point sur lui; c'est un esprit sain, rien ne l'étonne ni ne l'altère. Je lui crois le cœur aussi sain que l'esprit; jamais il n'est agité de sentimens violens, de fièvre ardente. Nul sentiment ne lui est nécessaire. Pour lui, il est libre et dégagé; aussi, ne s'unit-on qu'à son esprit, et on échappe à son cœur; il peut avoir pour les femmes un sentiment machinal, la beauté faisant sur lui une assez

grande impression, mais il est incapable de sentimens vifs et profonds. Il ne demande aux femmes que le mérite de la figure; dès que vous plaisez à ses yeux, cela lui suffit, et tout autre mérite est perdu. Comme il a de tous les esprits, il écrit sur tous les sujets; il fait des vers en homme d'esprit, et non pas en poète. »

Pour décourager la critique, Fontenelle avait déclaré qu'il brûlerait sans les lire toutes les gazettes qui s'en prendraient à ses livres; comme il était d'ailleurs très agréablement répandu dans le monde, comme il avait un pied partout, comme il savait tendre la main à propos, nul ne lui fut amer, hormis Rousseau et Labruyère. Tout le monde chanta ses louanges : *le Mercure galant* et la *Gazette de France,* le *Journal des Savans* et l'*Almanach des Muses*, Bayle et Voltaire, les femmes savantes du Pérou et les poètes de Stockholm, en prose et en vers, même en vers latin. Et quels vers! et quelles louanges!

Sage Platon, divin Orphée,
. . . .
Vous êtes immortel, car le sort équitable
Vous a permis de vivre autant que vos écrits.

Ecoutez Crébillon le tragique :

Poète que la Grèce
Eût placé dès l'enfance au rang des demi-dieux.
. . . .
. . . . L'univers n'aura qu'un Fontenelle.
Prodigue en sa faveur, le ciel n'a point borné
Les présens qu'il lui fit aux seuls dons du génie.

Écoutez aussi M. de Nivernois : « Tous les temples du génie consacrent son culte. Semblable à ces chefs-d'œuvre d'architecture qui rassemblent les trésors de tous les ordres, il a recueilli les palmes de l'universalité. »

Vous voyez qu'ici M. de Nivernois n'était obligé à rien par la rime. Ce n'est plus la langue des dieux. Fontenelle n'eût pas dédaigné cette prose. Et celle-ci donc : « Les livres de M. Fontenelle sont émaillés de belles pensées. C'est mieux qu'une prairie, c'est le majestueux spectacle du ciel, dont l'azur est relevé *avec agrément* par l'or étincelant des étoiles. » Ainsi parlait l'abbé Trublet. Que pensez-vous de cet *agrément*? Fontenelle eût trouvé cela de son goût.

Jusqu'à Voltaire qui a dit :

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.

Mais Voltaire, sans doute pour imiter Fontenelle, termine sa tirade par une pointe :

Né pour tous les talens, il fit un opéra.

Jusqu'à Rigaud qui nous a laissé un portrait de Fontenelle embelli par je ne sais quel charmant sourire, qui est presque un sourire de femme qui a aimé.

Quel triste concert d'incroyables louanges! Pourquoi ces mauvais vers et cette mauvaise prose? Pourquoi ces temples, cet encens, ce culte qui est une profanation de la poésie? Cherchons un peu les titres de M. de Fontenelle. Son meilleur titre, n'est-ce pas d'avoir vécu cent ans? La postérité a beau faire, un poète qui vit un siècle va plus loin qu'un autre.

En passant à la critique des œuvres de Fontenelle, j'ai surtout en regard le poète, l'écrivain, l'homme de lettres. Je laisse passer le savant. D'autres dont l'œil voit mieux, dont le regard va plus loin, pourront découvrir chez l'auteur de la *Pluralité des Mondes* une certaine hardiesse, une tournure brillante, de la grace sinon du naturel, du sens commun sinon de la profondeur. Mais il faut le dire, ce n'est pas avec la galanterie qu'on s'en va à la recherche des mondes inconnus; la rêverie serait une meilleure compagne de voyage : pour la rêverie, l'horizon s'agrandirait à chaque pas, le ciel serait bien un peu nuageux, quelquefois embrumé, mais la poésie est souvent dans le nuage, et le soleil qui déchire la brume apparaît avec plus de splendeur, tandis que, pour la galanterie, l'horizon, quelque beau qu'il soit, se restreint tout d'un coup. Ainsi on trouve, dans les *Mondes* de Fontenelle, *un grand amas de matière céleste où le soleil est cramponné. — L'aurore est une grace, madame, que la nature nous donne par dessus le marché. — De tout l'équipage céleste, il n'est resté à la terre que la lune, qui a l'air d'y tenir beaucoup.* Tout cela est fort joli, mais surtout pour des écoliers rieurs qui apprennent la géographie, ou pour des femmes qui écoutent en regardant les chinoiseries de leur éventail. La galanterie était la fleur des muses il y a cent cinquante ans; la rêverie, la passion des poètes d'aujourd'hui n'était alors, suivant Fontenelle, que *la montagne où la rime prend sa source.* Cette montagne a d'autres sources, s'il faut en croire Châteaubriand et Lamartine, Sainte-Beuve et George Sand, tant d'autres encore qui eussent révélé un nouveau monde à M. de Fontenelle.

Fontenelle a débuté dans le *Mercure galant* par les lettres galantes du chevalier d'Her..., où il a tenté de mettre en jeu tout son esprit.

Ainsi je relis la lettre *à Mademoiselle de V.... sur un cheveu blanc qu'elle avait.* Après bien des tournures fatigantes, il s'écrie : « Ne sauriez-vous, mademoiselle, avoir un peu de passion, sans blanchir aussitôt? L'amour est fait pour mettre un nouveau brillant dans vos yeux, pour peindre vos joues d'un nouvel incarnat, mais non pas pour répandre des neiges sur votre tête. Son devoir est de vous embellir, ce serait grand' pitié qu'il vous vieillît, lui qui rajeunit tout le monde. Arrachez de votre tête ce cheveu blanc, et en même temps arrachez-en la racine qui est dans votre cœur. » J'ai copié le plus joli alinéa. Toutes les lettres sont sur ce ton d'antichambre et de province.

Presqu'en même temps Fontenelle écrivait *la Pluralité des Mondes*, prenant pour guide Descartes en ses chimériques tourbillons. C'est là qu'il brille dans tout le jeu de son esprit. Il voulait donner le fruit sous la fleur, la philosophie sous l'image des graces, la vérité sous l'écharpe ondoyante du mensonge. « Je suis le premier, » disait-il sans façon. Il comptait sans La Fontaine. Mais pouvait-il songer à La Fontaine, celui qui écrivait : « Le naïf est une nuance du bas. » Pour *la Pluralité des Mondes*, le seul livre de Fontenelle qui soit venu jusqu'à nous, je reproduis le jugement de Voltaire : « Ce livre, fondé sur des chimères, ne peut devenir classique; la philosophie est surtout la vérité; la vérité ne doit pas se cacher sous les faux ornemens. » L'épigramme de Jean-Baptiste Rousseau me revient à point en l'esprit :

Depuis trente ans, un vieux berger normand,
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.

Ce vers s'adresse surtout à *la Pluralité des Mondes;* mais allons jusqu'au bout :

Ce n'est pas tout, chez l'espèce femelle
Il brille encor malgré son poil grison.
Il n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde.
En vérité, caillettes ont raison,
C'est le pédant le plus joli du monde.

Une amère critique de *la Pluralité des Mondes* serait de dire que ce livre est écrit pour les femmes de la pire espèce, pour les femmes savantes. Au temps de Fontenelle, les marquises de l'hôtel Rambouillet se dispersaient çà et là dans tous les salons, ayant sur les

lèvres, non pas un sourire, mais, hélas! un trait de bel esprit. Fontenelle, qui avait été à cette école, Fontenelle, trop faible pour vivre avec les hommes, dressa bientôt sa tente du côté des femmes; comme il n'avait pas d'amour, il rechercha l'hymen de l'esprit, il s'unit aux femmes savantes. Voilà le secret de cette sécheresse de cœur, le secret de cet esprit sans parfum,

Avant de se former avec les femmes savantes, il s'était pris d'un beau caprice pour Voiture, d'Urfé et Mlle de Scudery; il avait promené son esprit le long du fleuve de Tendre, avec les bergères du Lignon, écrivant çà et là, à la première venue, dans *le Mercure galant*, à la façon de Voiture; cette fâcheuse aurore poétique a répandu ses lueurs trompeuses sur toute sa vie, il n'a jamais pu se défendre de certains retours malencontreux vers sa jeunesse. Il en était loin déjà quand il décrivit dans *le Mercure* l'*Empire de la Poésie*. Cette divagation est encore de la fameuse école; ainsi Fontenelle débute par ceci :« Cet empire est divisé en haute et basse poésie, comme le sont la plupart de nos provinces. La capitale de cet empire s'appelle le Poème Épique. On trouve toujours à la sortie des gens qui s'entretuent, au lieu que, quand on passe par le Roman, qui est le faubourg du poème épique, on ne va jamais jusqu'au bout sans rencontrer des gens dans la joie et qui se préparent à se marier.

« La basse poésie tient beaucoup des Pays-Bas; ce ne sont que marécages, le Burlesque en est la capitale.

« Deux rivières arrosent le pays, l'une est la rivière de la Rime qui prend sa source au pied des montagnes de la Rêverie. Ces montagnes ont des pointes élevées qu'on appelle les pointes des pensées sublimes. Plusieurs y arrivent à force d'efforts surnaturels, mais on en voit tomber une infinité qui sont long-temps à se relever. L'autre rivière est celle de la Raison. Ces deux rivières sont assez éloignées l'une de l'autre. Il n'y a qu'un bout de la rivière de la Rime qui réponde à la rivière de la Raison. De là vient que plusieurs villages situés sur la Rime, comme le Virelai, la Ballade, le Chant Royal, ne peuvent avoir aucun commerce avec la raison.

« Il y a dans le pays de la Poésie une forêt très obscure où les rayons du soleil n'entrent jamais; c'est la forêt du Galimathias où se perd la rivière de la Raison. »

Sur ma foi, M. de Fontenelle avait un peu passé par cette forêt-là.

L'*Histoire des Oracles* n'est que le sommaire agréable du livre immense de Van-Dale; Fontenelle recueillit sans se plaindre toute la gloire du savant étranger. *L'Histoire de l'Académie des sciences*

est un journal brillant, varié, lumineux; mais pourtant, là comme ailleurs, Fontenelle n'est critique et savant qu'à demi. C'est un journal, en un mot, rien de plus. Est-ce bien la peine d'indiquer un amas de pauvres écrits ensevelis au berceau, comme l'*Histoire du Théâtre-Français*, les discours *sur la poésie*, où la poésie n'est pour rien, *sur le bonheur;* que pouvait-il dire sur ce chapitre, cet homme sans joie et sans larmes? sur *la raison humaine* où il déraisonne froidement, mais on déraisonnerait à moins; le *Parallèle de Corneille et de Racine*, où il dit : « Les caractères de Racine ont quelque chose de bas à force d'être naturels. » Est-ce bien la peine de remettre en lumière ces pastorales endimanchées, ces églogues qui s'épanouissent loin du soleil, loin des montagnes, loin de la nature, sur un tapis des Gobelins, devant un paravent, sous l'éclat des candélabres; ces chansons qu'on s'est bien gardé de chanter, ces tragédies en prose et en vers qu'on s'est bien gardé de jouer, ces lettres sans abandon qu'on s'est bien gardé de lire? Fontenelle a passé pour un poète plein d'esprit, de grace et de philosophie. A cela on peut répondre par ses vers :

ÉGLOGUE.

Arcas et Palémon, *tous deux* d'un âge égal,
L'un pour l'autre *tous deux* concurrens redoutables,
Se répondant *tous deux* par des chansons semblables,
Formaient un combat pastoral.
Ce n'était point la méprisable gloire
Ou du chant, ou des vers, qui piquait leurs esprits;
Ils disputaient un plus illustre prix.
Chacun prétendait la victoire
Pour un objet dont il était épris.

Voilà de quelle façon M. de Fontenelle mettait en scène ses bergers. Pas un mot du pays, ni du ciel, ni du troupeau. Sont-ils dans la prairie ou sur le sentier, à l'ombre des hêtres ou au bord de la fontaine? Qu'importe! M. de Fontenelle ne descend pas à ces petits tableaux prosaïques; il ne prend pas la peine de nous peindre ses bergers; mais, en revanche, l'ingénieux poète n'oublie pas de nous avertir dans un style gracieux qu'ils sont *tous deux d'un âge égal*. Il va plus loin; connaissant l'oubli de tout lecteur pour le nombre, il répète trois fois avec un art infini qu'ils sont deux, ni plus ni moins.

Que dites-vous de ces *concurrens redoutables* qui *forment un combat pastoral* à grands coups de *chansons semblables?* Et de cette méprisable gloire qui ne *piquait* pas leurs esprits? A la bonne heure,

voilà enfin un poète qui ne parle pas comme les autres. Ne vous étonnez pas qu'après de pareils chefs-d'œuvre M. de Fontenelle ait écrit un discours sur l'églogue, en chef d'école, où il dit, entre autres choses heureuses, que Théocrite est grossier et ridicule, que Virgile, trop rustique, n'est qu'un copiste de Théocrite. Mais j'oubliais de vous apprendre comment parlent les bergers de Fontenelle :

TIRCIS.

Où vas-tu, Lycidas?

LYCIDAS.

Je traverse la plaine
Et vais même monter la colline prochaine.

TIRCIS.

La course est assez longue.

LYCIDAS.

Ah! s'il était besoin,
Pour le sujet qui me mène,
J'irais encore plus loin.

TIRCIS.

Il est aisé de t'entendre;
Toujours de l'amour?

LYCIDAS.

Toujours.
Que faire sans les amours!

TIRCIS.

Tu connais Ligdamis?

LYCIDAS.

Qui ne le connaît pas?
C'est lui qui de Climène adore les appas.

TIRCIS.

Lui-même.

LYCIDAS.

Quel berger! Il est du caractère
Dont un amant m'eût plu si j'eusse été bergère.

Ce ne sont pas là des bergers naïfs, mais de sots bergers comme on n'en trouverait pas en Champagne. S'il vous arrivait, dans un petit voyage agreste en Normandie, le pays de Fontenelle, de rencontrer dans l'ombre du sentier quelque jeune berger distrait, écoutant les roucoulemens du ramier plutôt que les cris de ses chiens, faites-lui dire ce qu'il a dans le cœur : il ne répondra pas comme Lycidas : *Que faire sans les amours? C'est moi qui de Climène adore les appas. Il est du caractère dont un amant m'eût plu si j'eusse été bergère.* Il

vous dira à peu près ceci : J'aime Lisa, une belle fille, qui arrose là-bas de la salade dans le petit jardin de son père; voyez-vous sa jolie tête qui s'élève au dessus de la haie? Ah! si sa mère y voyait moins clair! Mais elle a beau faire, elle n'empêchera point Lisa de passer tout à l'heure sur ce chemin, car c'est le seul chemin qui conduise à leur pré; par un si beau soleil, elle ira retourner le foin avec la fourchette de noisetier que j'ai coupée pour elle dans ce petit bois. A son passage je l'arrêterai pour lui dire que je l'aime, et pour glisser dans son corsage un beau bouquet de violettes que j'ai baisé mille fois. Elle attachera le soir mon bouquet au-dessus de son lit, à côté du rameau de Pâques. Vive l'amour dans la jeunesse!

A coup sûr, tout berger amoureux parle moins mal que ceux de Fontenelle, par cela même qu'il est amoureux et qu'il n'est point savant.

Il n'y a pas, vous le voyez, de pire poète en France que M. de Fontenelle. Comme critique, il ne brille pas au premier rang : je ne lui veux faire la guerre qu'avec ses paroles; écoutez-le donc : « Les Latins l'emportent sur les Grecs, Virgile sur Homère, Horace sur Pindare. Il ne faut qu'avoir patience; il est aisé de prévoir qu'après une longue suite de siècles on ne fera aucun scrupule de nous préférer hautement aux Grecs et aux Latins. Je ne crois pas que *Théagène et Chariclée*, *Clitophon et Leucippe* soient jamais comparés à *Cyrus* et à l'*Astrée*. Il y a même des espèces nouvelles comme les lettres galantes, les contes, les opéras, dont chacune nous a fourni un auteur excellent auquel l'antiquité n'a rien à opposer, et qu'apparemment la postérité ne surpassera pas. N'y eût-il que les chansons, espèce qui pourra bien périr, et à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu et d'esprit; et je maintiens que, si Anacréon les avait lues, il les aurait plus chantées que la plupart des siennes. Nous voyons aujourd'hui, par un grand nombre d'ouvrages de poésie, que la versification peut avoir autant de noblesse, mais en même temps plus de justesse et d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. »

Par ces quelques lignes, vous pouvez juger du style et de la profondeur de Fontenelle : c'est là son style grave, sa raison sévère. C'est à faire regretter son style de ruelle et son savant badinage, ces pointes si péniblement aiguisées, ces périodes si prétentieusement contournées qui finissent presque toujours par une métaphore, un trait de bel esprit. A ce propos je trouve une jolie épigramme dans le *Spectacle de la nature*. Une compagnie de fleuristes avait donné à chaque

nouvelle espèce de renoncule le nom d'un homme alors plus ou moins célèbre dans Paris. La renoncule qui orne d'un panache le bout de ses feuilles, c'était la Fontenelle. Les pensées de Fontenelle ne sont en effet que de jolis panaches d'épigrammes, de concetti, de madrigaux, qui terminent la phrase comme le bouquet le feu d'artifice. La fin de chaque alinéa, dit Rollin, est un poste dont elles semblent avoir ordre de s'emparer.

Quand Fontenelle pense, c'est Pascal bel-esprit, c'est La Rochefoucauld à Quimper-Corentin, et même au château de la Palisse :

« Les hommes d'esprit sont des horloges; les uns marquent les heures, les autres les minutes.

« Les passions font des livres.

« Les belles sont de tout pays, mais les conquérans n'en sont pas.

« Nous tenons le présent dans nos mains; mais l'avenir est un charlatan qui, en nous éblouissant les yeux, nous l'escamote.

« L'on abandonne les biens qu'on a pour courir après ceux qu'on n'a pas. »

Le plus fanatique disciple de Fontenelle, l'abbé Trublet, celui-là même

Qui compilait, compilait, compilait,

suivant Voltaire, cet esprit subalterne suivant La Bruyère, qui n'était que le registre ou le magasin des œuvres d'autrui, a extrait des volumes de Fontenelle un gros livre de ces pensées sous ce titre : *L'Esprit de M. de Fontenelle*. Le pauvre abbé, entre autres belles choses, a dit dans la préface : « Ce livre est presque double des *Maximes* de Larochefoucauld, il est à peu de chose près égal aux *Pensées* de Pascal et aux *Caractères* de La Bruyère; cependant ces trois ouvrages, fondus ensemble, seraient encore fort éloignés du mérite de celui-ci. »

Or, que restera-t-il donc de cet homme d'esprit qui a passé sous le soleil sans voir le ciel, près des femmes sans ouvrir son cœur, sur la colline sans mordre à la grappe jaunissante; de ce prosateur qui a perdu quatre-vingts ans à entortiller de clinquant les vérités les plus vulgaires, à cultiver des fleurettes sans parfum, à s'éblouir par ces feux d'artifice du style qui ne laissent que l'ombre à leur suite, à peser, comme a dit Voltaire, une pointe et une épigramme dans des balances de toile d'araignée; de ce poète sans ame, sans grandeur comme sans simplicité, qui n'a babillé que pour les femmes savantes de son temps, qui a fait de la Vénus de Médicis une poupée bien enjolivée de paillettes; de ce penseur qui n'a presque rien dit, de cet esprit un peu provincial dont le plus beau trait est

depuis long-temps oublié; de ce critique un peu normand et très jaloux qui trouvait Homère confus, Théocrite grossier, Virgile trop rustique, Boileau pauvre d'esprit, Racine commun, La Fontaine trivial, Molière de mauvais goût; qui jugeait que les modernes (grace sans doute à M. de Fontenelle) dépassaient les anciens. Ce qui restera de lui, Piron l'a dit; Piron, tant dédaigné, mais qui était un autre homme que celui-là. Écoutez donc Piron : « Voiture a engendré Fontenelle, Fontenelle a engendré Montcrif, et Montcrif n'engendrera rien du tout. » Oui, Fontenelle est mort avec Montcrif. Priez Dieu pour le repos de ses œuvres. Cependant, si vous aimez les délicatesses, les ornemens et les graces de l'esprit petit-maître, secouez la poussière de la *Pluralité des Mondes*.

On échappe à son cœur, a dit méchamment la marquise de Lambert; c'était l'avis de tout le monde, même des femmes savantes, mais plus tard Condorcet, par un zèle aveugle, est venu faire l'apologie du cœur de Fontenelle. Malgré cette apologie, il est de notoriété littéraire que Fontenelle a manqué par le cœur; c'est triste à dire, mais on doit le dire. Il faut rendre justice à tout le monde. Je n'accuse pas Fontenelle, mais je lui dis comme M[me] de Tencin : Ah! que je vous plains, car ce n'est pas un cœur que vous avez là dans la poitrine, c'est de la cervelle comme dans la tête. — Voulez-vous des preuves, écoutez Collé, qui raconte dans son journal qu'un neveu du grand Corneille, un cousin de Fontenelle, allait mendier en vain à la porte du poète presque centenaire, qui amassait pensions sur pensions, revenus sur revenus.

Je passe sous silence l'histoire trop connue des asperges et vingt autres aussi tristes à raconter; mais, pour vous édifier sur ce chapitre, écoutez Fontenelle lui-même : — Dans l'âge des amours; une maîtresse me quitte et prend un autre amant. Je viens chez elle tout furieux, je l'accable de reproches; elle m'écoute et me répond en riant : — Quand je vous pris, c'était le plaisir que je cherchais; j'en trouve plus avec un autre. — Ma foi, dis-je, vous avez raison. — Écoutez encore Fontenelle : — Je n'eus jamais sérieusement le désir d'aimer ni d'être aimé; ou encore : — Je n'ai, Dieu merci! (Dieu merci! Dieu est bien placé là) senti ni l'amour ni les autres passions humaines; mais je les connaissais toutes, et c'est pour cela que je m'en suis défendu; — ou bien : — Pour vivre long-temps et être heureux, ayez bon estomac et mauvais cœur. — Enfin Fontenelle disait en mourant : Depuis plus d'un siècle, je n'ai jamais ri ni pleuré. Qu'en dites-vous, madame?

Il a paisiblement passé sa vie loin de toute passion, dans les *mignonneries,* comme il le disait de quelques femmes qui n'avaient pas grand' chose à faire ici-bas. Cet homme, qui n'aimait que lui-même, ne pouvait cependant vivre dans la solitude; il n'a jamais rien connu des attraits de la liberté. A toute heure il lui fallait une louange; esclave de sa vanité, pour sa vanité il se faisait l'esclave du premier venu. Le toit qui l'a abrité dans ce monde n'a jamais été que le toit de l'hospitalité; ainsi il a passé ses jours çà et là chez Thomas Corneille, chez M. Le Haguais, au Palais-Royal, chez M. d'Aube (vous savez, ce M. d'Aube célébré par Rulhières). En revanche, il dînait toujours en ville, chez Mme de Tencin, chez Mme d'Épinay, chez la marquise de Lambert, chez Mme d'Argenton, enfin partout hormis en son logis. Cette façon de vivre ne laissait pas d'être économique; sa plus grande dépense était pour des manchettes. Aussi, quoique poète sans patrimoine, il mourut avec 35,000 livres de revenus (il était de toutes les académies payantes), sans parler de 75,000 livres en espèces sonnantes que, vers quatre-vingt-dix-sept ans, il avait cachées dans sa paillasse pour l'aider en ses vieux jours. Mais, comme il n'a vécu que cent ans, ç'a été une peine perdue. Vit-on jamais un poète si prévoyant! Or, je le répète, pendant qu'il cachait ainsi un trésor superflu, son cousin, le neveu du grand Corneille, le neveu de sa mère, allait mendier à la porte voisine. Et d'ailleurs n'avait-il pas vingt autres infortunes à soulager alors dans la grande famille des gens de lettres d'où il était sorti si riche et si glorieux? Malfilâtre allait mourir de faim, Boissy allumait le charbon fatal non-seulement pour lui, mais pour sa femme! et tant d'autres misères cachées que l'œil de la charité découvre toujours, tant d'autres ames qui brisaient leurs ailes au coin d'une borne ou contre les solives du grenier! O monsieur de Fontenelle, que n'avez-vous fait une bonne œuvre! On vous pardonnerait bien de la prose et bien des vers pour quelque charité faite à deux mains. On ne dirait pas : C'est un mauvais poète, parce qu'on pourrait redire ces paroles de l'Écriture : « Il a passé sur la terre comme la rosée bienfaisante. »

Il mourut dans l'hiver de 1757, en assez bon chrétien, sans peur, sans regrets, sans bruit et sans secousses. En voyant passer son corbillard, Piron s'écria : « Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville. » C'était là une digne oraison funèbre.

ARSÈNE HOUSSAYE.

L'ORPHÉON.

Si la musique est le plus immatériel de tous les arts, elle en est aussi le plus populaire et le plus émouvant. Langage de tous les temps et de tous les lieux, infini comme la nature même, elle repose sur un fond éternel, qui persiste à travers les formules changeantes de l'école et les modes passagères. L'idéale rêverie qui est son essence pénètre sans effort, par les voies mystérieuses de la sensibilité, dans toute ame humaine. La musique est surtout un art sympathique à la multitude, qu'elle agite à son gré. Soit qu'au temple elle prête l'appui de ses ailes au sentiment religieux, soit qu'au théâtre elle renforce la voix de la passion, ou qu'elle excite l'ardeur guerrière sur un champ de bataille, elle unit magiquement les cœurs dans l'impression qu'elle aspire à produire. Voyez cette foule s'ébranler et marcher en mesure au bruit de la fanfare militaire, cette nuée d'incrédules attendris par les gémissemens de l'orgue s'unissant aux voix séraphiques du chœur, et ces milliers de mains éclatant en sympathiques bravos quand résonne la cadence finale d'un chant de Rossini ou de Meyerbeer. Le vague même de l'expression musicale, en offrant un champ illimité à l'interprétation, multiplie les secrets ressorts de son charme invincible.

L'art musical est en outre le seul dont la pratique exige le concours simultané d'un grand nombre d'individus. Tandis que la peinture et

la statuaire, pour réaliser leurs conceptions, pour créer avec puissance, s'abritent dans la solitude et descendent dans l'intimité du recueillement, la musique éclate avec tout l'appareil de la publicité. Tirant ses plus beaux effets, ses résultats les plus importans de l'ensemble harmonieux, elle appelle à son aide et rallie ses disciples épars; elles les amène à se fondre incessamment dans une communauté d'études, d'efforts, d'intelligence et d'inspiration, afin d'atteindre le but suprême de l'art qui leur est proposé. Sans doute la musique apparaît souvent avec des élémens simples, sous une forme isolée, indépendante; elle peut se traduire par un interprète unique, s'exprimer par un seul organe vibrant pur et argentin dans l'espace. La musique a eu pour premier né la mélodie, cette naïve fleur des champs qui n'eut d'abord besoin ni de cortége, ni de parure pour plaire, et dont le charme est encore si irrésistible dans son humble nudité. Mais si une simple cantilène montant silencieusement vers le ciel a le pouvoir de nous ravir sur ses ailes de flamme; si la voix qui module à l'écart sur un mode expressif, l'instrument qui parcourt sans appui l'échelle fantastique et brillante de sa sonorité, exercent sur nous un rare prestige, on ne saurait nier toutefois que ces formes musicales offrent une beauté incomplète et de monotones voluptés. Au contraire, le champ de la sensation s'agrandit, sa puissance s'exalte dans l'union fraternelle des voix et dans l'accord général des instrumens. Par leurs proportions, la complexité de leurs élémens, la diversité de leurs allures, leur harmonie et leurs contrastes mêmes, ces splendides fêtes du son évoquent des émotions aussi variées que profondes et durables. La musique ne saurait avoir de sens complet que par la réunion de toutes les parties qui concourent à son expression, et c'est parce qu'elle s'aide des masses qu'elle étend un empire si absolu sur les masses.

Aussi je ne sais pas de formule plus éminemment sociale, je ne connais pas d'instrument plus merveilleux du progrès humain qu'un orchestre ou un chœur vocal. Gluck a dit des beaux-arts en général que *leur culture était un des puissans anneaux de la chaîne politique, et que cette culture tendait à rendre l'homme meilleur, à l'habituer à l'ordre et à la soumission sans l'avilir*. La musique simultanée, en invitant les hommes à jouir en commun, a pour effet d'abolir les distances qui les séparent, les antagonismes qui les déchirent. Elle tempère la rigueur primitive des caractères, efface l'aspérité des mœurs trop rudes; elle fournit les premiers indices aussi bien que les lois élémentaires de toute association. On dirait une divinité des-

cendue sur la terre pour y faire régner le principe de paix, de fraternité universelle, ou bien une fée apparue tout à coup armée de sa baguette pour transformer miraculeusement notre globe pétrifié et endurci. Sa présence en un lieu suffit pour indiquer une sociabilité adoucie, une civilisation clémente; partout où son culte a des autels, quelque rayon de la céleste mansuétude habite dans les cœurs.

Il existe deux principales causes très distinctes du vif sentiment d'un peuple pour les arts : d'une part la conformation naturelle, ce qu'on peut appeler le génie inné, l'instinct, la fibre première; de l'autre, l'aptitude acquise, due à une influence longuement reçue, à une éducation générale et systématique. Ainsi, en Italie, par exemple, la musique semble un don originel, un produit climatérique. Dans ce pays fortuné la mélodie est fille de l'air, les molles brises la portent sur leurs ailes légères, elle s'exhale en quelque sorte parmi les bouffées odorantes des fleurs du matin, et chacun la respire sans effort ainsi qu'un parfum dont s'imprègne son organisme tout entier. Partout le son ruisselle à flots vifs et abondans, partout le rhythme musical éclate insoucieux et naïf. Les Italiens manient le chant aussi ductilement que la parole. Il leur suffit de se réunir pour former spontanément d'heureux accords, et leur langage harmonieux est à lui seul déjà toute une musique. Le lazzarone, paresseusement couché sur les degrés de marbre, coud au hasard des lambeaux de mélodie dont un compositeur serait jaloux, et le gondolier sur les lagunes entonne sa barcarole avec un de ces timbres enchanteurs qui raviraient à la fois les saintes nefs et les voûtes profanes. Mais cette facilité même d'émission sonore, cette fécondité d'invention, cette improvisation mélodique toujours prête, en paralysant toute idée d'étude, toute tendance au progrès, excluent par cela même la préoccupation d'un but sérieux. La musique, en Italie, ressemble fort à une de ces belles filles fraîches et heureusement venues, mais singulièrement négligées dans leurs atours, insoucieuses d'elles-mêmes, ignorant leur secret pouvoir, et qui dédaignent de faire effort pour s'embellir aux yeux d'autrui. Une si native indolence jointe au dénuement des institutions publiques, au relâchement de l'éducation générale, laisse sans fruit pour le bien-être intellectuel et moral de la nation des facultés admirables, perdues ainsi qu'un trésor dispersé çà et là sur le bord des chemins. L'art ne subsiste plus dès lors qu'à l'état de plante magnifique encore, mais stérile; il perd sa qualité de missionnaire social pour se réduire à un égoïste plaisir des sens.

En Allemagne, au contraire, la musique a été envisagée sous un aspect plus grave et plus rationnel; elle a été recueillie dans la tradition, conservée par les méthodes, fortifiée par les méditations profondes. Elle est devenue une flamme pour l'esprit, un aliment pour l'ame, elle a recélé une idée dans ses flancs, elle a été surtout un admirable véhicule pour ce mysticisme rêveur dont se repaît avec une naïveté si concentrique le génie teuton. Bien plus, l'Allemagne a sacrifié la partie purement plastique de l'art pour s'attacher de préférence à l'élément scientifique dont elle s'est appliquée à étendre les ressources, à varier infiniment les formules afin de lui confier tous les mystères intimes de son ame et de sa pensée; elle en a systématisé, régularisé, propagé l'enseignement dans toutes les classes de la nation et jusque dans les rangs les plus inférieurs du peuple. Aussi voyez quel parti merveilleux l'Allemagne a su tirer de la musique au point de vue social. Comme l'essence de cet art a imprégné son caractère, son esprit général, ses tendances, son existence morale tout entière! comme elle s'est infiltrée dans ses mœurs, ses habitudes, ses usages! Il n'est aucun Allemand, pour ainsi dire, qui ne soit, à un certain degré, façonné au joug bienfaisant de la musique, aucun qui ne soit initié plus ou moins à ses formules. Tout enfant d'outre-Rhin possède l'art d'harmonier sa voix avec une voix amie; il a ravi à un ou plusieurs instrumens les magiques secrets de leur organisme, et trouvé ainsi un doux confident de ses joies ou de ses tristesses. Chaque famille en quelque sorte couve ses virtuoses, recèle son orchestre, organise son concert privé. La musique est un hôte familier qui s'asseoit librement sur la pierre du foyer domestique, rit auprès de l'âtre, et prend place aux banquets. Le chœur vocal et le quatuor d'instrumens sont un exercice assidu, un passe-temps périodique, fêtés dans la mansarde aussi bien que dans le palais. Dans les grandes réunions, aux rendez-vous solennels, la symphonie coule aussi à pleins bords. Il n'est pas rare que l'ouvrier et le paysan eux-mêmes, après les fatigues de la journée, se réunissent pour exécuter, avec l'intelligence d'ame et l'habileté de main qui les distinguent, les chefs-d'œuvre les plus délicats ou les plus savans des grands maîtres. Ainsi, pour le grave Allemand, la musique n'est point comme pour l'Italien frivole un son fugitif qui distrait un moment et qu'on oublie, une fleur qu'on rejette après l'avoir respirée; elle est bien plutôt une occupation naïve, sérieuse, profonde, un plaisir avant tout moral, une jouissance presque philosophique. Elle interprète fidèlement les sentimens, soit individuels, soit généraux; aussi-

liaire énergique du patriotisme à l'heure du danger, de l'union fraternelle dans les jours de paix et de repos, de la foi extatique dans les aspirations de l'ame vers Dieu.

La France n'a pas été douée virtuellement du génie musical de l'Italie. Si l'on excepte quelques zones azurées de notre midi, la brumeuse atmosphère des Gaules ne paraît point recéler ces atomes sonores, ces molécules sensibles qui pénètrent et saturent, pour ainsi dire, l'air au-delà des Alpes. Le dieu de la musique n'est point né sous nos climats; il n'eût point trouvé parmi nous ces berceaux de fleurs et de verdure où il aime à folâtrer, ni entendu ces vibrans échos que répercutent si richement les monumens de marbre et d'or. Puis, je le crains, il est un obstacle chez nous traditionnel, qui a dû toujours arrêter le libre épanouissement d'un art essentiellement naïf. Notre esprit français semble avoir rebuté, par les traits sans cesse aiguisés de son ironie malicieuse, cette rêveuse jeune fille, la mélodie, qui se plaît tant dans les mondes enchantés de l'imagination et du sentiment; car la musique, c'est la voix du cœur, et le cœur, qui est si intimement lié à la foi, ne se dilate pas à souhait dans la patrie du scepticisme moqueur. D'un autre côté, la France n'a pas eu en partage cette gravité recueillie et cette persistance d'investigation qui ont poussé si avant les découvertes de l'Allemagne dans les sphères de la sonorité et de l'harmonie. Il ne lui a pas été donné de féconder miraculeusement par la puissance des combinaisons les germes imparfaits que la nature a départis à son sol. Ce n'est pas néanmoins que la France n'ait réalisé sur le terrain de la musique d'importantes conquêtes : elle a certes donné naissance à des compositeurs illustres, elle se glorifie d'inimitables chefs-d'œuvre. La France a été, à différentes époques, une sorte de terre d'élection où les systèmes ennemis, les partis opposés, sont venus éprouver leur force et faire constater leurs mérites, où les maîtres étrangers ont imploré droit d'asile pour les plus beaux et les plus chers enfans de leur génie. La France, par son privilége inaliénable de marcher à la tête des nations, a fourni d'éclatans exemples en musique aussi bien que dans le domaine entier des lettres, des sciences et des arts. Mais le mouvement musical de la France s'est tenu parqué jusqu'ici dans des limites avares; la floraison qu'il a fait germer s'est épanouie à peine aux cimes les plus civilisées. La masse, généralement exclue de l'œuvre, est restée étrangère à toute initiation, à tout progrès. Dénuée de moyens d'instruction, principalement depuis l'abolition des maîtrises, ignorant ainsi jus-

qu'aux premiers rudimens d'un art qui s'enveloppait pour elle de voiles et de mystère, la foule se trouvait réduite à des sensations vagues, elle ne pouvait aspirer qu'à des jouissances imparfaites, qu'en outre son labeur absorbant et sa pauvreté lui permettaient rarement de goûter. Sans doute le Conservatoire a chez nous mission de recruter dans tous les rangs et de former des musiciens habiles, instrumentistes ou chanteurs; mais cette institution grande et utile de la révolution n'a pas tardé à devenir une ressource illusoire. Le Conservatoire est aujourd'hui une étroite communion qui admet peu d'adeptes au prix du nombre des candidats et des besoins multipliés du service. L'arcane de ses révélations ne laisse filtrer qu'une source chétive où quelques élus seuls ont droit de venir s'abreuver. Le Conservatoire n'est même à bien dire qu'une école de maturité, de perfectionnement. D'où il suit que la musique en France n'a été guère jusqu'à ce jour qu'un plaisir aristocratique, un enseignement privilégié, un art en serre chaude, et nullement une fonction générale, une jouissance commune, un don national.

Pourtant il ne saurait être indifférent, en vue des progrès d'un art, que tous ou quelques-uns seulement s'y adonnent. Si les mérites individuels, les gloires solitaires, peuvent ceindre au front d'une nation une brillante auréole, le concours éclairé des masses est nécessaire pour lui assurer une puissance féconde, une prééminence durable. La perpétuité de la tradition, une culture générale, constante, populaire, sont seules capables de créer, en un point déterminé, le génie national. Il faut un grain versé dans les sillons d'une main prodigue, pour faire germer des moissons hautes et touffues. Plus les notions élémentaires d'un art sont répandues chez un peuple, et plus ce peuple, on le conçoit aisément, devient apte à cultiver cet art avec succès, avec ensemble surtout; plus les chances se multiplient pour la procréation des grands artistes. La Grèce ancienne et l'Italie ont démontré suffisamment cette vérité dans les arts du dessin; l'Allemagne moderne en offre un exemple plus frappant encore peut-être en musique. En effet, tels embryons se glaceraient dans l'ombre, qui se réchauffent aux vivifians rayons de l'enseignement; bien des génies en germe eussent à jamais dormi dans le silence, qu'un son harmonieux réveille. L'émulation est un des principes les plus actifs des sociétés. Chez nous même, on n'ignore pas que de vrais et excellens musiciens a produit l'école à jamais mémorable de Choron. Ce vénérable maître avait surtout appelé à lui les petits enfans, et ceux-ci avaient répondu bien vite à sa voix, car l'enfance, plus que l'âge

mûr, a l'ame ouverte aux chansons. Il importe donc, si l'on veut obtenir des résultats pratiques de quelque valeur, de confier l'expression musicale à son plus ardent propagateur, c'est-à-dire au peuple.

Non-seulement l'éducation musicale populaire doit donner une impulsion toute nouvelle au génie français, elle opérera aussi la plus salutaire réaction sur le peuple lui-même. On ne saurait imaginer tout ce que le culte de la musique répandu dans les masses, et approprié à leur degré actuel d'instruction, peut développer subitement de facultés ignorées. Nul doute que l'apparition de ce nouveau principe ne porte la lumière dans tous les bons instincts, et ne modifie dans un sens tout progressif le sentiment et l'intelligence populaires. Quel plus doux tempérament pour des passions toujours effervescentes et si souvent terribles! Quel moyen plus efficace et plus attrayant à la fois de moralisation! Quelle source abondante d'émotions pures, d'inspirations nobles ou délicates! La musique porte en elle-même la semence propre à féconder le néant des ames sans culture, et à faire croître de fraîches oasis dans le désert aride des pauvres d'esprit. Par sa puissance vibratile, cet art tend à exciter et à unir plus étroitement les sentimens communs qui se développent chez les êtres collectifs; en éveillant la sensation par un mode instantané et tout sympathique, il dépose le premier germe de l'idée au fond des natures même les plus ingrates. On a beaucoup agité de nos jours, dans une infinité de débats, la question du perfectionnement intellectuel et moral des masses: je ne doute pas que l'instruction musicale primaire ne soit une des meilleures solutions à ce problème si palpitant d'intérêt.

Les classes pauvres trouvent peu de soulagement à leurs maux; les hommes qui, du matin au soir, travaillent de leurs mains, ont rarement de ces jouissances vives qui sont essentiellement le partage des riches et des oisifs. Tandis qu'ils demeurent péniblement courbés sur leur tâche journalière, nul rayon doré ne vient éclairer le crépuscule terne de leur ame, nulle voix enchantée ne se fait entendre à leurs sens engourdis; aucune trève adoucissante n'est permise à un assujétissement sans relâche. Puis, après le labeur écrasant de la journée, quels délassemens, quelles distractions les attendent? C'est un repos sans charme, une halte sans dignité; ce sont de languissans propos sans but, sans moralité, sans fruit. Enfin, le dimanche venu, le lutteur épuisé n'a plus qu'une seule pensée, qu'un seul désir, c'est d'éteindre dans l'enivrante dissipation d'un jour les fatigues et les

ennuis d'une semaine entière. Le vin est la divinité à laquelle il sacrifie, le cabaret et les kermesses sont les temples où vont se réfugier les tristes joies de son ame. Voyez ces enfans chétifs, souffreteux, attristés : ils croissent dans une atmosphère fétide et sombre; leurs yeux n'aperçoivent que des objets disgracieux, repoussans, désolés; leurs oreilles n'entendent que des cris aigres et des bruits discordans; pas un oiseau ne gazouille sur leur tête, pas une petite fleur n'entr'ouvre son calice odorant sous leurs pas. Les plus heureux, c'est-à-dire ceux qui ont tout loisir pour s'ébattre au soleil et vagabonder dans l'espace libre, bercent leurs jeunes années d'amusemens stériles auxquels manque un enchantement.

Eh bien! nous n'hésitons pas à le dire, la musique est le charme destiné à égayer toutes ces souffrances, à chasser tous ces ennuis, à remplir toutes ces heures vides d'une population déshéritée. Voici un art essentiellement ami de la multitude, qui se livre à tous avec le plus charmant abandon, et dont chacun peut espérer de s'approprier, sans effort excessif, les notions indispensables. Voici un plaisir noble, pur, irrésistible, fécond, exempt de ces âcretés secrètes et de ces arrière-goûts mauvais qui empoisonnent la plupart des jouissances mondaines; un plaisir qui ne laisse après lui ni amertume, ni regret, et dont l'attrait, au contraire, va sans cesse croissant; un plaisir enfin qui ne s'éteint jamais, dont la coupe ne repousse pas les lèvres altérées, et dont la saveur extrême permet de ne plus rien envier parmi toutes les satisfactions du luxe et de l'opulence. L'aliment musical sera le tribut offert à cet impérieux besoin de jouissance et de distraction qui est au fond de toute nature humaine. Le peuple, auquel les magnificences lyriques de l'Opéra ne sont guère accessibles, et pour qui les prestigieux concerts des Italiens, fussent-ils moins coûteux, seraient encore d'un goût trop raffiné, le peuple a un moyen fort simple de jouir de la musique à peu de frais, c'est de l'exécuter lui-même. De cette façon, il peut cumuler le plaisir et l'honneur, et joindre aux vives émotions de l'art les satisfactions d'un légitime amour-propre.

Toutes ces vérités commencent à être senties en France, et ce qui vaut mieux, à être appliquées avec un succès naissant d'heureux augure. Depuis plusieurs années déjà on a admis le principe et jeté les bases de l'enseignement populaire et gratuit du chant dans la ville de Paris. Cet enseignement, d'abord simple filet d'eau à sa source, s'est insensiblement accru et s'épanche aujourd'hui par bien des canaux de plus en plus creusés. La méthode Wilhem, em-

ployée pour la première fois assez obscurément, en 1819, dans l'école communale de la rue de Beauvais, puis adoptée en 1820 et successivement introduite dans un petit nombre d'écoles élémentaires, s'est trouvée définitivement consacrée en 1835 par un vote unanime du conseil municipal rendu sur la proposition du préfet de la Seine et d'après le rapport d'une commission musicale. Enfin une décision du ministre de l'instruction publique en a fait l'application en 1838 aux élèves des colléges royaux. Considérablement propagé par suite de ces mesures, l'enseignement musical a eu lieu depuis lors dans cinquante écoles mutuelles, dans plusieurs écoles simultanées et dans dix classes du soir suivies par des adultes; plus de deux mille cinq cents enfans et de six cents hommes se trouvent ainsi appliqués à l'étude spéciale du chant, et dix mille enfans reçoivent une instruction musicale préparatoire, soit par des exercices généraux de musique vocale, soit en participant au chant des prières et des marches.

La méthode Wilhem offre cet avantage spécial, qu'elle est accessible à tous indistinctement, et peut être mise partout en usage. M. B. Wilhem, désigné par Béranger lui-même comme l'artiste le plus capable de propager l'art musical dans les classes inférieures, comprit en effet que la première condition de son enseignement était de se dégager de tout accompagnement instrumental, accessoire toujours coûteux et difficile à réaliser dans une multitude de circonstances. Il sentit encore que, pour rendre cet enseignement fructueux, il fallait de toute nécessité adopter une classification telle que les progrès ne pussent point être paralysés, ni par l'inégalité des intelligences, ni par le degré différent des forces, ni par les mutations fréquentes des élèves, ou même leurs absences. Une division fut sans cesse prête à recevoir les nouveaux venus, à quelque point que leurs connaissances musicales se trouvassent arrêtées. Ainsi les élèves, qui désertent si souvent un quartier pour un autre, quel que soit le rayon de leur déplacement, retrouvent partout le chant dans des conditions identiques; partout ils peuvent reprendre la leçon commencée, et ressaisir une jouissance qui semble s'attacher à leurs pas. Cette unité et cette infaillibilité de méthode ont permis d'organiser des réunions auxquelles viennent prendre part, des quartiers les plus excentriques de Paris, les principaux et les plus habiles élèves des écoles primaires. Ouvertes en 1833, ces assemblées, nommées depuis *Réunions de l'Orphéon*, furent régularisées en 1835 par les soins de M. Wilhem, qui en étendit le bénéfice à toutes les écoles

communales de la ville et de la banlieue. Les unes, seulement partielles, sont tenues une fois par mois pour chacune des quatre divisions qui comprennent les orphéonistes de trois arrondissemens de Paris; les orphéonistes hommes forment une cinquième division qui s'assemble deux fois dans le même intervalle. Enfin des réunions générales, lien et couronnement de toutes les autres, s'organisent chaque année à des époques indéterminées, et forment des phalanges de cinq à six cents chanteurs qui, soit à l'Hôtel-de-Ville, soit à la Sorbonne, exécutent leurs évolutions en présence d'un auditoire attentif et charmé.

Telle est l'histoire bien simple des phases diverses de l'éducation musicale populaire en France; telle est la série des progrès qui en peu de temps ont réalisé ces vastes concerts de musique vocale dont le retentissement a produit une impression si vive. A l'heure qu'il est Paris se couvre d'une sorte de réseau sonore dont les mailles de plus en plus denses et serrées enlaceront bientôt les populations d'une étreinte toute magnétique. Les écoles de chant primaire, soit pour les enfans, soit pour les adultes, se multiplient chaque jour avec une grande rapidité; leur personnel nombreux figure déjà une sorte d'armée bien disciplinée, soumise au même doux commandement, et marchant d'un pas résolu aux paisibles conquêtes de l'harmonie. Les assemblées périodiques, qu'honore parfois la présence de savans et d'artistes d'élite, tels que MM. Berton, Auber, Halevy, acquièrent de jour en jour plus de force et de régularité; les résultats obtenus s'annoncent de plus en plus féconds. Chacune de ces grandes solennités voit s'exécuter des compositions empruntées à l'œuvre des maîtres les plus illustres. Il n'est pas rare que des fragmens de Hændel, de Gluck, de Cherubini, de Méhul, de Sacchini, de Gossec, de Lesueur, y soient rendus avec une justesse d'intonation et une précision rhythmique dont on rencontrerait ailleurs peu d'exemples. Ces divers morceaux, disposés en vocalise avec une grande habileté par M. Wilhem, forment ensuite, sous le titre d'*Orphéon*, un répertoire musical, destiné spécialement aux écoles primaires, et qui, augmenté tous les mois, constitue déjà un riche trésor de beautés et de connaissances réduites à leur expression la plus simple. C'est une sorte de recueil classique assez semblable, en son genre, aux leçons et modèles de littérature, de morale, d'éloquence.

Un soir de cet hiver, j'avais résolu d'aller me retremper à quelque source limpide et salubre. Je m'acheminai donc vers une de

ces assemblées qui ont lieu à divers intervalles, le jeudi, pour les chanteurs réunis de plusieurs quartiers. Ce jour-là était celui des hommes; une autre fois les enfans ont leur tour. Qu'on se figure plusieurs centaines de jeunes gens de toute classe arrivant sereins, joyeux, empressés, avec un ordre et un calme parfaits, ainsi qu'on ferait à un honnête rendez-vous de plaisir. Chacun présent, les cahiers se distribuent, on indique au hasard dans tout le répertoire différens morceaux qui ont été étudiés partiellement dans les cours, et l'intonation donnée, l'on commence. D'abord les parties sont essayées séparément par les ténors et par les basses, puis on solfie ensemble, et enfin le tout est chanté avec paroles. Ces exercices successifs sont entremêlés de lectures rhythmiques faites avec une rectitude et un ensemble tels qu'on dirait une seule et immense voix bourdonnant en mesure. Dans les chants, l'observation des gradations et même des nuances les plus délicates, la précision des entrées et des reprises, laissent rarement quelque chose à désirer. Si parmi toutes ces voix il en est qui paraissent manquer de timbre et de plénitude, on en distingue aussi bon nombre de tout-à-fait vibrantes, et d'autres d'une onction pleine de charme, qui feraient justement envie à la plupart de nos princes lyriques si vains et si fastueusement rentés. On a observé toutefois que les belles voix se rencontraient en plus grande quantité chez les enfans dont la fatigue n'a pu encore altérer la fraîcheur native et l'éclat argentin. C'est un motif de plus pour développer de bonne heure un organe que l'exercice tend plus que tout à améliorer. Entre autres morceaux remarquables, j'entendis exécuter, non sans une vive et bien sincère émotion, la prière de *la Muette* d'Auber, un *Hymne du matin* de Gossec, une marche instrumentale de l'opéra des *Deux Journées*, une *Invocation* de M. Wilhem, etc. Ce n'était là, à dire vrai, qu'une exécution partielle, qu'une sorte de répétition sommaire; l'absence des premiers et des seconds dessus ne permettait point de réaliser tous les contrastes et tous les accords nécessaires à la trame parfaite de l'harmonie. Les professeurs, j'imagine, ne voudraient point qu'on jugeât sur ces spécimens incomplets les résultats de leur méthode; et pourtant l'effet me parut imposant, admirable. En portant son attention sur les paroles adaptées à ces morceaux de chant, ou sur celles qui parfois leur sont substituées, on remarque qu'elles expriment pour la plupart avec une noble simplicité des sentimens de religion, de fraternité, d'amour, d'espérance. La beauté littéraire vient

ainsi parachever la beauté du sens musical; ce qui complète tout-à-fait l'enseignement et ajoute à l'impression salutaire que l'auditeur rapporte de ces simples leçons.

De tels spectacles sont de nature à frapper les plus indifférens. Il ne s'agit pas seulement ici en effet d'élèves plus ou moins nombreux instruits dans la connaissance des signes de la langue musicale, mais bien de populations entières puisant dans une pratique féconde le goût et le sentiment du beau, et s'initiant par l'étude des meilleurs modèles aux jouissances les plus relevées de l'art. Des hommes de tout âge se délassant noblement après la fatigue du jour dans une instruction aimable, des heures que l'imprévoyance eût pu rendre funestes, converties en passe-temps honnêtes et délicats, employées au profit de l'ordre, de la morale et des satisfactions du cœur, voilà certes bien des avantages dont on ne saurait trop estimer le prix. Ajoutons une grande impulsion donnée à l'art musical, une prime accordée aux facultés naturelles des populations, un appel efficace à toutes les heureuses vocations si souvent obscurcies; n'oublions pas surtout le développement d'un organe précieux dont la perfection est si rare. On sait combien nos théâtres lyriques s'alimentent difficilement, combien ils se recrutent avec peine. Le dénûment de bons chanteurs est extrême partout, la disette des voix menace chaque jour le dilettantisme d'une famine prochaine. Nos chœurs dramatiques même les mieux colligés n'offrent guère que des lambeaux décousus d'une harmonie criarde, ou accusent çà et là des vides affligeans qu'il serait très à propos de remplir. Or, voici de jeunes et vigoureuses pépinières en état de fournir bien de la sève et bien des rameaux aux parcs dévastés de nos académies lyriques. Les écoles musicales primaires remplacent naturellement les anciennes maîtrises dont nous avons été dépossédés peut-être sans retour. Ce sont des succursales ouvertes qui aideront puissamment le Conservatoire officiel dans les soins par trop insuffisans qu'il consacre au culte de l'art.

La municipalité de la ville de Paris a grandement mérité de la civilisation par l'appui éclairé et opportun qu'elle a su prêter au développement de l'éducation musicale. Il resterait maintenant à faire franchir à cet enseignement l'enceinte de la capitale, à le propager successivement dans les différentes villes de province, à le faire pénétrer au milieu des campagnes et jusque dans les bourgs les plus reculés. Il importerait que la musique transmît ses bienfaits partout où des hommes vivent ensemble, partout où des enfans peuvent être

groupés sous le commandement d'un bâton de mesure; il faudrait que l'alphabet musical fût épelé partout où réside un représentant de l'instruction primaire. Un soin de cette nature serait léger au bras des administrations locales, et par-là d'ailleurs se trouverait complété ce vaste système d'enseignement répandu depuis quelques années, ainsi qu'un engrais fertile, sur toute la surface du pays. On assure que déjà des compagnies de chant se sont formées parmi les ouvriers pour aller tous les dimanches chanter des messes en musique dans les paroisses des environs de Paris. C'est là le premier degré, le point de départ d'une impulsion qui, espérons-le, ne tardera pas à se généraliser; c'est la première forme d'application faite au culte religieux d'une aptitude qui peut aisément tourner au profit des plus heureuses manifestations de l'esprit et du cœur. L'armée réclamerait aussi le bénéfice d'une instruction musicale primaire qui, en adoucissant la fibre militaire trop rude, en offrant aux soldats l'image embellie de l'union et de la discipline, occuperait utilement les loisirs infructueux des garnisons et charmerait jusqu'aux âpres fatigues de la guerre. M. Carafa, directeur du gymnase lyrique militaire, en voulant que les instrumentistes destinés pour l'armée fussent instruits dans la méthode Wilhem, semble avoir pressenti le besoin qu'on aurait un jour de professeurs formés par avance et prêts à la tâche d'un enseignement nouveau. Il a posé une pierre d'attente qui est une sorte d'appel fait à l'administration pour qu'elle octroie enfin à l'armée l'enseignement de la musique vocale conféré en ce moment aux populations civiles.

Je me figure déjà la musique s'imposant comme un doux maître aux natures les plus rebelles, et faisant reconnaître en tous lieux son salutaire empire. Je pressens le jour où cette muse jusqu'ici trop peu accueillie percera la brume de nos cités fangeuses, dominera de son harmonieuse voix les cris discordans qui s'entrechoquent de toutes parts sur nos têtes, et chassera de son aile radieuse ces passions mauvaises qui s'agitent avec d'affreux ébats dans l'air que nous respirons. L'heure n'est pas éloignée, je l'espère, où, par sa toute puissance, la musique réveillera enfin de leur léthargique sommeil nos campagnes engourdies. Il me semble déjà entendre quelque suave mélodie de Mozart égayer le toit de chaume du paysan, et offrir aux intelligences rustiques le modèle de l'élégance innée, le symbole de la noblesse native; ou bien un chœur romantique de Weber ébranlant l'écho des ravins et porté sur les ailes de la brise, allant susciter au loin sur son passage mille émotions nou-

velles, mille sentimens vagues et indicibles. Peut-être, quand cela sera fait, notre écorce si rugueuse fondra-t-elle sous les souffles amollissans; peut-être verrons-nous, sinon disparaître, du moins s'apaiser sensiblement ces colères et ces haines sauvages dont l'haleine en furie brise la fleur des ames aimantes. Un ton plus attendri remplacera cet accent brutal et cette terminologie grossière à l'usage des êtres endurcis, des natures non initiées. Qui sait? les riantes utopies de l'honnête abbé de Saint-Pierre pourraient bien devenir, grace à la musique, un songe réalisable, une chimère possible.

L'expérience extrêmement curieuse qui s'accomplit en ce moment est appelée à résoudre une question de grande importance; elle répondra de manière ou d'autre à cette demande qu'on s'est faite bien souvent: à savoir si les Français sont aptes au même degré que leurs voisins à recevoir l'initiation musicale, l'investiture lyrique. Jusqu'ici on a fort vanté des Français leurs vives et ingénieuses saillies, leur raison mordante, leur goût exquis, et leur rapide netteté d'expression, mais rien de plus. Le don de vague rêverie, la corde sensible leur ont été déniés formellement. Notre poésie même, avant tout didactique, a participé de cette cristallisation limpide que les soupirs outrés de nos modernes rimeurs n'ont pu réchauffer. Nous faudrait-il donc résigner toujours à ce renom banal de peuple élégant et spirituel? Serions-nous éternellement voués aux épigrammes moqueuses, aux fades idylles, aux sautillantes chansons? Maigre bagage en vérité! Un avenir prochain nous dira si notre oreille est digne d'être bercée par des chants plus divins, si notre voix peut s'assouplir à des rhythmes plus savans, à des refrains plus harmonieux, et jusqu'à quel point nous savons délaisser le vain parlage de l'esprit pour la langue opulente et inépuisable du cœur.

DESSALLES-RÉGIS.

BULLETIN.

Les conditions imposées par la Porte à Méhémet-Ali sont encore plus dures qu'on ne devait s'y attendre. Dans son hatti-schériff, le sultan annonce au vice-roi, qu'il appelle son visir, qu'il lui confère l'hérédité du gouvernement de l'Égypte; mais il se réserve de choisir lui-même le successeur de Méhémet parmi ses enfans mâles. Ce successeur désigné devra se rendre à Constantinople pour y recevoir l'investiture. Cette prérogative de l'hérédité ne confère au gouverneur de l'Égypte aucun titre supérieur à celui des autres visirs. L'Égypte sera soumise à toutes les lois administratives de l'empire : le quart des revenus de cette province sera versé au trésor de la Porte. Dix-huit mille hommes de troupes devront suffire à la garde intérieure de l'Égypte. La nomination des officiers de terre et de mer appartiendra au gouverneur de l'Égypte jusqu'au grade de lieutenant, et le sultan nommera les officiers supérieurs. Il est interdit à Méhémet-Ali et à ses successeurs de construire des bâtimens de guerre sans l'expresse permission de la Porte. Enfin l'inexécution d'une des conditions imposées entraînera le rétrait immédiat de la concession de l'hérédité. La notification d'un semblable hatti-schériff est le complet triomphe des ennemis de Méhémet-Ali. On ne peut plus cruellement déprimer un homme, tout en affectant de le ménager et de l'honorer.

Méhémet-Ali a refusé de souscrire à deux des clauses énoncées : il déclare ne pouvoir consentir à ce que le sultan choisisse son successeur et nomme les officiers supérieurs de son armée. Ce serait en effet une singulière hérédité que celle qui dépendrait du bon plaisir de la Porte, et ne pourrait avoir son effet qu'après un voyage à Constantinople du successeur arbitrairement choisi. Quant à l'autorité même du gouverneur de l'Égypte, elle devient dérisoire, dès qu'il lui est interdit de nommer aux grades supérieurs de l'armée. Nous n'attachons pas une grande importance à ces protestations du vice-roi : elles lui sont arrachées par un dernier sentiment de sa propre dignité; mais Méhé-

met-Ali s'y prend un peu tard pour commencer à résister, et ces réclamations *in extremis* ne sont qu'un témoignage de plus d'une irrémédiable impuissance.

Quel parti prendront les cabinets? Voilà tout l'intérêt de la situation. Les cabinets donnent-ils une approbation entière à l'hatti-schériff du sultan, ou appuieront-ils Méhémet-Ali dans son refus de souscrire aux stipulations les plus onéreuses? L'Autriche, dit-on, blâme la dureté excessive des dernières conditions imposées à Méhémet-Ali. M. de Metternich désire plus vivement que personne que la question d'Orient soit terminée. Le premier ministre de la monarchie autrichienne est pressé de voir les choses reprendre un cours régulier : si Méhémet-Ali pouvait entrer en possession paisible de l'Égypte, cet état de choses arrêterait pour quelque temps l'ambition de la Russie et de l'Angleterre, et donnerait un peu de répit aux inquiétudes que ces deux puissances inspirent à l'Autriche. Il est donc possible que M. de Metternich ne voie pas sans déplaisir les nouveaux obstacles qu'apporte au dénouement l'hatti-schériff de la Porte; mais ce mécontentement suffira-t-il pour faire révoquer les dispositions les plus iniques du décret du sultan?

Il est difficile de croire que le divan se soit engagé à dicter des lois aussi dures à Méhémet-Ali, sans l'appui de la diplomatie européenne, qu'il aura trouvé dans l'assentiment de la Russie et de l'Angleterre. Lord Ponsonby aura pris l'initiative, et M. de Bouttenief l'aura laissé faire. Ce n'est pas au moment où M. de Brunow n'épargne à Londres aucun genre de démonstrations pour resserrer l'alliance de l'Angleterre et de la Russie, qu'on peut supposer que le cabinet de Saint-Pétersbourg veuille, sans de bien graves motifs, se séparer, dans l'affaire d'Orient, de la politique anglaise. M. de Brunow, en s'adressant, dans un repas public, à la compagnie de marchands anglais associés pour faire le commerce en Russie, s'est attaché à montrer que, dans la question d'Orient, l'Angleterre et la Russie avaient agi à l'égard l'une de l'autre sans la moindre jalousie, et avec une confiance mutuelle dans leur intégrité et leur bonne foi. L'alliance des deux pays est, suivant l'ambassadeur russe, une des plus fermes garanties de la paix européenne. La Russie en ce moment cultive avec affectation l'amitié de l'Angleterre; elle rappelle, et c'est encore par l'organe de M. de Brunow, qu'elle s'est complètement effacée devant son alliée. Pas un soldat russe n'a franchi nos frontières ou quitté nos ports, a dit l'ambassadeur de Saint-Pétersbourg; d'un commun accord l'Angleterre a pris la direction exclusive de l'affaire. La Russie ne s'opposera donc pas aux fantaisies de l'Angleterre, si celle-ci veut absolument la ruine et le déshonneur de Méhémet-Ali.

Pour mener jusqu'au bout la mystification cruelle dont le vice-roi est le jouet, les rôles sont-ils distribués? Pendant que lord Ponsonby poursuit avec une implacable persévérance le vice-roi d'Égypte, le commodore Napier est-il chargé de jouer le bonhomme, en se plaignant hautement de la manière dont on traite le pacha? Au surplus, il est certains rôles dont on s'acquitte d'autant mieux, qu'on n'est pas dans la confidence, et il est fort possible que l'officier

de marine ne soit pas dans le secret des desseins de son gouvernement. On ne peut guère douter que le divan n'ait agi à l'instigation des Anglais, si l'on considère l'intérêt qu'ont ceux-ci à ce que tout reste en Égypte dans le trouble et l'indécision. Il est permis d'appliquer ici cet axiome : *Is fecit cui prodest.* Qui plus que l'Angleterre a intérêt à ce que Méhémet-Ali laisse en mourant l'Égypte en proie à une anarchie qui motive de sa part une intervention active? Et l'anarchie est imminente, inévitable, dès qu'il n'y a pas d'héritier naturel venant de plein droit à la succession du vice-roi. Le divan promènera arbitrairement son choix sur les membres de la famille du pacha, et dans le divan, c'est l'Angleterre qui parle, qui agit. La politique anglaise aurait donc réussi à écarter Ibrahim de la succession de son père, et à choisir elle-même le gouverneur, qui serait son vassal non moins que le vassal de la Porte. Cependant rien n'est encore consommé. Constantinople a fait connaître ses intentions; mais la conférence de Londres n'a pas encore ratifié ce que le divan vient d'intimer au pacha. Peut-être même si les stipulations du hatti-schériff excitaient une désapprobation trop vive de la part des esprits qui comptent encore la justice pour quelque chose, on prendrait le parti de ne pas approuver à Londres tout ce qui a été arrêté à Constantinople, et la conférence se donnerait le mérite de tempérer un peu les rigueurs dont Méhémet-Ali est la victime. Quels que soient, au reste, les phases et les détours par lesquels passe toute cette intrigue diplomatique, on peut dire qu'il n'y a plus d'Égypte indépendante; la terre du Nil figurera nominalement parmi les provinces de l'empire turc, mais elle sera le théâtre de révolutions intérieures, et un appât offert aux ambitions étrangères.

L'Angleterre est en ce moment, plus que toute autre nation, en spectacle au monde. Elle se trouve sur une pente dangereuse, car son ambition a soulevé partout les discussions, les craintes, les haines. Chacun voit clair dans ses desseins, dans ses entreprises; on récapitule ses conquêtes dans le passé, on pressent ses projets à venir, et il se forme peu à peu contre son esprit envahisseur une sorte de coalition morale d'où pourraient peut-être plus tard sortir des combinaisons d'alliance qui lui seraient fatales. En Amérique, l'affaire de M. Mac-Leod et de *la Caroline* a pris rapidement une importance extrême. M. Pickens, président du comité pour les affaires étrangères, a présenté son rapport à la chambre des représentans sur l'arrestation de M. Mac-Leod. Il a démontré que les tribunaux de l'état de New-York avaient le droit de citer devant eux et de juger un individu qui était accusé d'un crime ordinaire. Si l'Amérique eût été en guerre avec la Grande-Bretagne, M. Mac-Leod eût été traité comme prisonnier de guerre. Si le crime dont on l'accuse avait le caractère de la piraterie, les tribunaux de l'Union seraient seuls compétens pour lui faire son procès; mais son crime est purement local, et dès-lors c'est à l'état de New-York qu'il appartient de le juger. Voilà pour l'incident particulier. L'affaire de M. Mac-Leod n'est qu'un des mille griefs que l'Amérique a contre l'Angleterre. Depuis long-temps la fierté des États-Unis est blessée du ton de supériorité dédaigneuse que l'Angleterre affecte

dans ses rapports avec la république. Si la Grande-Bretagne veut rester en paix avec nous, dit M. Pickens, la meilleure politique à suivre serait de nous rendre justice, et de témoigner à des égaux la courtoisie qu'elle exige des autres. Partout l'Amérique a trouvé l'Angleterre hautaine et injuste. La question du Maine n'est pas décidée. L'Angleterre refuse des indemnités et conteste des droits de propriété, dans une affaire qui est d'une importance vitale pour la moitié de l'Union; elle s'arroge sur les vaisseaux américains, sous prétexte de réprimer la traite, un droit de visite incompatible avec les droits d'une puissance maritime. A tous ces griefs succède l'énumération de toutes les conquêtes de l'Angleterre. M. Pickens montre la Grande-Bretagne dominant la Méditerranée et le Levant par Gibraltar, Malte, les îles Ioniennes, enfin, et ceci vaut la peine d'être remarqué, surtout en France, *par Saint-Jean d'Acre, récemment conquis*. Par Sainte-Hélène et le cap de Bonne-Espérance, elle possède les voies du commerce le long de ces vastes côtes. Bombay, Calcutta, les Indes orientales et l'expédition contre la Chine lui permettent d'étendre sa puissance sur ces vastes régions. Elle commande la mer des Caraïbes par Falkland et la Trinité, enfin elle domine les côtes de l'Amérique par Halifax à une extrémité, par les Bermudes à l'autre. M. Pickens peut appartenir plus particulièrement au parti qui souhaiterait la guerre; mais dans cette énumération véhémente qu'il a présentée à son pays des griefs des États-Unis et des empiètemens de l'Angleterre, il a été vraiment l'organe des sentimens et des passions de l'Amérique. On est las à Washington, à New-York, à Baltimore, de la longue outrecuidance avec laquelle le cabinet de Londres a toujours reçu les plaintes et les réclamations de la république. D'ailleurs les intérêts de l'Union ne sont pas moins en jeu que son amour-propre. Les états du Maine veulent reconquérir les portions de territoire envahies par les Anglais; leur chambre des représentans a décidé qu'elle emploierait la force pour arriver à ce résultat. A Washington, la chambre des représentans a voté que le comité militaire examinerait s'il y avait lieu de présenter un bill pour organiser la défense du pays. Tous ces actes dénotent une résolution prise de s'arrêter dans la voie des concessions, et d'accepter la guerre plutôt qu'une situation qui blesserait l'orgueil américain. Il ne faut rien exagérer, il ne faut pas oublier non plus que deux peuples marchands ne se déterminent pas facilement à des luttes dont l'effet immédiat est de ruiner leur commerce; néanmoins l'animation de l'Amérique est vive, et si la Grande-Bretagne veut éviter une guerre, elle devra, pour arriver à un accommodement, faire les premières avances.

Cependant, à la première nouvelle du rapport de M. Pickens, l'orgueil anglais s'est ému. Un membre de la chambre des lords a mis en doute l'authenticité de cette pièce, au nom de la bonne opinion, a-t-il dit, qu'il a de l'intelligence et des lumières des États-Unis. Les habitans de l'Union ne peuvent avoir la pensée d'une guerre avec l'Angleterre. Ils oublieraient donc le dérangement de leurs finances, les forces de l'Angleterre stationnées en ce moment dans les colonies de l'Amérique du sud et les forces navales qui pour-

raient en un instant être lancées contre eux. L'orateur de la chambre des lords a été plus loin, il a menacé l'Amérique, en cas de guerre, d'un soulèvement général de ses esclaves, et il a parlé de trois millions de nègres qui seraient prêts à épouser la querelle de l'Angleterre. Ainsi, si les hostilités éclataient, la Grande-Bretagne devrait faire à l'Amérique une guerre sociale qui ébranlerait les fondemens même de la république. Elle appellerait les esclaves aux armes et à la liberté, et chercherait des auxiliaires dans les nègres qui fertilisent par leurs travaux les campagnes du Sud!

Il a été dernièrement question de l'esclavage dans notre chambre des députés. L'honorable M. Lacrosse a interpellé le gouvernement sur le sort des esclaves dans nos colonies. Le ministère a répondu, par l'organe de M. l'amiral Duperré, que le gouvernement s'était occupé d'améliorer la condition des esclaves. Les ateliers sont aujourd'hui l'objet d'une surveillance pleine d'humanité. Ces explications auraient terminé le débat, sans l'apparition de M. Jollivet à la tribune, qui a fourni à M. Isambert l'occasion d'une chaleureuse réplique. Dans cette circonstance, l'honorable M. Isambert a trouvé des paroles éloquentes qui ont vivement ému la chambre. M. Guizot a promis, au nom du cabinet, que, dès que la commission sur l'esclavage aurait terminé son travail, le gouvernement prendrait sur ce sujet important des résolutions positives. Au surplus, depuis que cette commission est formée, elle a l'appui du gouvernement, et M. de Rémusat a pu, en toute vérité, opposer les dénégations les plus formelles aux assertions de M. Passy. L'ancien ministre du 12 mai, transportant bien à tort des rancunes politiques dans une question où elles semblaient ne devoir pas pénétrer, a reproché au cabinet du 1er mars de n'avoir pas toujours donné à la commission qu'il avait instituée l'appui qu'elle était en droit d'attendre. Cependant M. Passy doit savoir mieux que personne que, lorsqu'on s'adressait au précédent ministère pour les questions et les affaires concernant les colonies, le ministère renvoyait toujours à la commission. Adressez-vous à la commission de l'esclavage, adressez-vous à M. le duc de Broglie, répondait toujours M. Thiers, quand on voulait l'entretenir des colonies. Tant que la commission n'a pas éclairé le gouvernement sur ce sujet, le gouvernement ne peut rien dire et rien faire. Ce n'est pas là le langage d'un ministre qui veut éluder la juste influence d'hommes éminens consultés officiellement par le pouvoir. Mais au moins M. Passy, malgré l'injustice de ses reproches, était resté dans les limites d'un débat général et politique; il était réservé à M. Auguis de faire de la tribune l'écho de commérages tout-à-fait indignes du parlement. La chambre, que la constitution place si haute, ne devrait pas permettre à quelques-uns de ses membres de la ravaler par l'étrangeté des communications qu'ils la forcent d'entendre. M. Auguis a lu à la chambre une lettre confidentielle dont le signataire se vante d'avoir le haut du pavé sur les matières coloniales dans la *Revue de Paris*. D'abord, dans une *Revue*, qui est une œuvre collective, personne n'a le haut du pavé, et il a fallu toute l'imagination méridionale de l'écrivain, pour exagérer à ce point l'importance de sa collaboration.

Qu'on ouvre la *Revue de Paris* de l'année dernière pendant le ministère du 1er mars; on y trouvera quelques articles d'économie politique, de littérature, signés par M. Granier de Cassagnac; ces articles ont la valeur individuelle qu'ont pu leur donner le nom et le talent de l'auteur, mais ils ne contenaient en aucune façon la pensée politique de la *Revue*. Si on veut chercher ailleurs cette pensée, on verra que la *Revue*, dans son bulletin, a appuyé, à plusieurs reprises, la loi des sucres telle qu'elle était amendée par le ministère du 1er mars : « La loi, disait la *Revue*, est un acheminement à l'égalité des droits; elle prépare cet avenir sans le brusquer; elle permet aux divers intérêts du sucre colonial, du sucre indigène et du sucre étranger, de chercher leur équilibre. Les faits prononceront eux-mêmes sur la valeur de ces prétentions réciproques. On n'étouffe pas l'industrie du sucre indigène, mais on ne lui accorde pas la faveur exorbitante d'une industrie exceptionnelle. On n'accorde pas aux colonies le monopole du sucre, mais on a reconnu toute leur importance pour notre commerce et la puissance de notre marine. » La politique de la *Revue* était donc l'année dernière, dans les questions coloniales comme dans toutes les autres, une politique de transaction, qui cherchait l'équilibre de tous les droits et de tous les intérêts. Nous défions que l'on trouve dans les pages qu'elle consacre à l'appréciation des affaires publiques et des débats parlementaires l'apologie la plus détournée de l'esclavage, ou de l'intérêt colonial exclusivement considéré. Quant aux opinions individuelles d'un écrivain, même à ses paradoxes, une *Revue* ne saurait refuser de les faire connaître au public, surtout quand ces opinions sont signées d'un nom connu. La *Revue de Paris* n'a pas fait autre chose, et elle peut dire, comme une feuille qui repousse, et nous lui en savons gré, toute assimilation avec nous, que pendant le ministère du 1er mars elle n'a publié de M. Granier de Cassagnac que des articles qui portaient sa signature.

Un jeune pair, M. le prince de la Moskowa, a pris son siége au Luxemborug, et son apparition dans la chambre a été la cause d'un incident fâcheux. Quand donc comprendra-t-on dans notre pays que les récriminations rétrospectives et les irritations du passé sont le plus grand obstacle à ce que le présent s'affermisse? Puisque M. le prince de la Moskowa se décidait à venir siéger au Luxembourg, il témoignait par sa présence que, malgré les douloureux souvenirs que gardait sa piété à la mémoire de son illustre père, il était résolu d'accepter une situation qui lui permettait de servir son pays dans le parlement. C'était faire le sacrifice de ces souvenirs, et alors ce noble sacrifice devait être sans restriction et sans réserve. Malheureusement, au contraire, M. le prince de la Moskowa a blessé des susceptibilités délicates, et un debat s'est élevé sur un deplorable évènement qui, au nom de l'intérêt de tous, devrait rester enseveli dans un éternel silence. Il y a dans la chambre des pairs deux élémens dont la fusion peut seule assurer la force de cette partie du parlement. Au Luxembourg siégent à la fois les représentans de l'ancienne France et les mandataires de la France nouvelle; ces deux genres d'illustrations, loin de se combattre, doivent se donner la main. M. le comte Molé etait

animé d'une pensée vraiment politique, quand il a déclaré ne pas vouloir consentir à ce qu'on raie du passé de la chambre des pairs quinze années pendant lesquelles elle avait rendu au pays d'éminens services. En parlant ainsi, cet homme d'état n'aurait eu que des approbateurs, s'il eût tenu ce langage dans une occasion qui aurait rappelé de moins tristes souvenirs. Nous espérons que d'aussi douloureuses discussions ne se rouvriront plus. Laissons au temps fermer toutes les plaies, laissons-lui aussi le soin de tracer sur les pages de l'histoire les arrêts d'une incorruptible justice : ces arrêts sont la plus durable et la plus glorieuse des réhabilitations.

L'Algérie a reçu son nouveau gouverneur. M. le général Bugeaud a adressé à l'armée et à la colonie deux proclamations, où il s'exprime avec sa verve et son originalité ordinaires. C'est pour l'Afrique française, habituée depuis plusieurs années à l'allure un peu taciturne du maréchal Valée, un spectacle nouveau que de voir et d'entendre un gouverneur qui, sur toute chose, a un mot à dire, une volonté à faire connaître. M. le général Bugeaud se met au courant de tous les détails de son gouvernement avec l'activité qui le caractérise; quand il aura tout vu par lui-même, il commencera d'agir. A quelque parti qu'il s'arrête, quelque système qu'il adopte, on peut compter qu'il exécutera avec énergie ce qu'il aura résolu, et que les actes suivront les paroles avec promptitude et puissance.

M. le ministre de l'instruction publique a présenté aux chambres un projet d'une extrême importance. Il s'agit d'organiser l'instruction secondaire, et de conférer à tout Français réunissant les conditions légales le droit d'ouvrir des établissemens d'instruction. On peut dire que par ce projet l'Université entre en partage des droits que jusqu'alors elle avait exercés seule. Elle descend un peu, il faut en convenir, de cette haute position que lui avait si heureusement créée le génie de l'empereur. Le clergé gagnera tout ce que perd l'Université. Il est complétement associé au ministère de l'enseignement, et il trouvera dans cette association les plus grands moyens d'influence. Les membres les plus intelligens du clergé ne s'y sont pas trompés, et, tout en cherchant à obtenir de M. le ministre de l'instruction publique les conditions les plus favorables, ils n'ont pas hésité à reconnaître les droits et la suprématie de l'Université. Ces droits et cette suprématie ne sauraient être trop hautement proclamés au moment où l'Université entre avec tant de générosité en partage de sa prérogative et abandonne imprudemment peut-être une partie de l'autorité morale qu'elle exerce sur la jeunesse du pays. Qu'il soit bien entendu que ce n'est pas comme prêtres, mais comme Français, comme membres de l'Université, comme bacheliers ès-lettres, que les ecclésiastiques seront admis à ouvrir un établissement d'instruction secondaire. Les garanties de l'état sont l'examen que doivent soutenir les aspirans pour obtenir le diplôme de capacité, la compétence du conseil académique de chaque circonscription et du conseil royal pour juger les cas de négligence permanens dans les études et de graves désordres, enfin le droit qu'a le ministre de l'instruction publique de faire inspecter et visiter, toutes les fois qu'il le jugera convenable, tout établisse-

ment particulier d'instruction secondaire. La discussion de cette loi importante roulera presque toute entière, du côté du gouvernement, sur M. Villemain, qui en est l'auteur et qui a apporté tous ses soins à la rédaction d'un texte aussi délicat. Quelques organes du parti légitimiste affectent déjà de se plaindre; ils crient à la servitude au moment où on émancipe l'enseignement. Dans le clergé, M. l'évêque de Chartres ne veut pas que l'Université examine les candidats ecclésiastiques. L'Université saura, par ses chefs et ses organes les plus éminens, faire justice de ces reproches et de ces prétentions injustes. Qu'elle ne craigne pas l'accusation d'intolérance. Beaucoup de personnes lui reprocheront plutôt de se montrer, dans cette circonstance, trop confiante et trop libérale.

De l'autre côté du détroit, le clergé anglican s'est presque fait inquisiteur. M. l'évêque de Londres, dans une allocution à la chambre des lords, a mis sur le compte des mœurs parisiennes les danses excentriques dont Drury-Lane a été deux fois le théâtre. Tantôt ce sont les prostituées françaises, tantôt c'est la canaille française! On sait qu'effectivement à Londres il n'y a ni prostituées ni canaille! Nous connaissions l'hypocrisie anglaise, mais nous lui croyions plus d'esprit et d'habileté. La ville et les mœurs de Londres n'ont pas besoin d'importation étrangère pour dépasser de beaucoup ce que la gaieté du carnaval autorise. M. l'évêque de Londres peut faire à la chambre des lords autant de sermons qu'il lui plaira, mais qu'il ne les arrose pas de calomnies, et qu'il respecte un peuple qui, certes, n'ira pas chercher dans les bouges et les tavernes de Londres des leçons de moralité.

THÉATRES. — OPÉRA-COMIQUE. — Il est de certains esprits que le travail féconde au lieu d'épuiser, et qui semblent posséder en eux des sources intarissables, que la production ne fait que vivifier et éclaircir. M. Auber est de ceux-là; l'inspiration vient le trouver plutôt qu'il ne la sollicite; tout revêt pour lui une forme harmonieuse et chantante, et son esprit ne perçoit que des sons. Cette merveilleuse faculté explique la fécondité heureuse, qui depuis vingt ans ne lui a pas fait défaut. Dans la longue suite d'opéras sortis de la plume de M. Aubert, de *la Bergère châtelaine* aux *Diamans de la couronne*, la même verve se trouve épanchée; l'idée toujours nette, la phrase élégante et distinguée, procédant peut-être de la même façon, mais arrivant toujours à des effets nouveaux, forment le côté le plus aimable du talent de M. Auber. Son instrumentation sage, correcte et dépouillée de tous ces artifices recherchés et de mauvais aloi, dont certains compositeurs se servent pour cacher la pauvreté de leur œuvre, devient le complément parfait de ses idées, par le sens facile et ingénieux qu'il sait donner aux combinaisons les plus simples. Les fatigans essais qu'on nous a fait subir avant de constater l'impuissance de la musique plus ou moins humanitaire, doublent encore pour nous le plaisir d'écouter ces mélodies douces et charmantes, en ne forçant pas l'esprit qui veut les comprendre à des calculs algébriques qui n'ont pour résultat que le chiffre de l'inconnu. On se sent tout à l'aise de pouvoir se reposer à l'ombre d'une fraîche inspiration, et de sentir une nouvelle sève en raviver les rameaux.

La musique des *Diamans de la Couronne* garde le même niveau que celle du *Domino Noir*, de *l'Ambassadrice* et de tous ces petits chefs-d'œuvre dont l'heureux génie de M. Auber nous a dotés. Le talent du spirituel compositeur est arrivé depuis long-temps à son plus haut sommet; sa verve ne saurait se ralentir. Les mille étincelles de son imagination se répandent avec une profusion incroyable sur le canevas qu'on lui a livré, et forment une broderie resplendissante sur un tissu convenable et de bon goût; MM. Scribe et Saint-George ont quelquefois sacrifié généreusement la vraisemblance de leur sujet aux convenances musicales de M. Auber, mais plus souvent encore leur esprit les a aidés à trouver des moyens ingénieux pour arriver à un effet original et inusité.

En admirant les charmantes mélodies que M. Auber a brodées de tout ce que la fantaisie a de plus élégant et de plus imprévu, l'absence de Mme Damoreau se faisait sentir d'une façon peu flatteuse pour la femme qui la remplace. Mme Damoreau était indispensable à M. Auber, personne n'a compris mieux qu'elle jusqu'à ce jour les finesses et la grace de sa musique. Nous savons qui'l faut qu'une troupe se renouvelle, et qu'il n'y a point de pacte éternel entre un maître et sa cantatrice. Cependant ne pourrait-on pas dire que M. Auber s'est éloigné un peu tôt de l'habile prima donna? Le talent de Mme Damoreau n'en est point encore à une période si avancée, qu'il n'y ait plus à l'utiliser. A la vérité, il s'agissait cette fois de représenter une jeune fille de seize ans, une reine qui ne touche à sa majorité qu'aux dernières scènes de la pièce; mais les grandes cantatrices n'ont-elles point de ce côté certains priviléges que M. Auber reconnaissait sans doute lorsqu'il confiait, il y a tantôt un an, le joli rôle de Zanetta à celle qu'il répudie aujourd'hui? Nous ne voulons pas le cacher à M. Auber, nous admirons assez son talent pour qu'il nous soit permis de le lui dire; franchement, nous aurions mieux aimé voir dans *les Diamans de la Couronne* Mme Damoreau que Mme Thillon. Sur le chapitre de l'illusion, on aurait bien eu peut-être quelque chose à passer, mais au moins de la sorte les points d'orgue et les trilles eussent été de bon aloi.

— L'éducation des femmes intéresse trop vivement la société et l'avenir pour que les efforts dirigés vers son amélioration et son développement ne soient pas protégés et encouragés par tous les amis de la culture intellectuelle et morale. Nous ne connaissons rien de mieux sous ce rapport que ce qui a été récemment tenté avec grand succès par une jeune personne d'un mérite élevé, Mlle Ozenne. Elle a entrepris de comparer entre elles les littératures étrangères, en les rapprochant de notre littérature, et ses cours qui reposent sur cette large base de l'étude comparative, la seule féconde aujourd'hui, attirent déjà une remarquable élite de jeunes personnes, avides de s'initier aux chefs-d'œuvre du Tasse, de Shakspeare, de l'Arioste et de Schiller. Rien de plus heureusement imaginé qu'une telle étude pour élargir l'horizon intellectuel, pour exercer cette délicatesse d'un jugement prompt et naïf que l'on remarque de si bonne heure chez les femmes françaises. Nous engageons Mlle Ozenne à recueillir ses leçons et à les publier sous une forme complète; ce sera un excellent livre de morale et d'éducation.

F. BONNAIRE.

MLLE QUINAULT.

I.

Dans le moment où Louis XIV venait de rendre l'ame, il y eut une grande agitation à la ville et à la cour. Les carrosses brûlaient le pavé, et les alentours du Palais-Royal ne suffisaient plus à contenir la foule des curieux.

Tout auprès de l'endroit où se faisait le vacarme, dans la rue des Deux-Écus, demeurait une pauvre famille qui ne s'occupait guère de la politique du jour, car il n'y avait ni mort de souverain, ni changement dans l'état qui pût influer en bien ou en mal sur sa chétive existence. Elle habitait le cinquième étage, et n'avait que trois petites chambres au fond d'un corridor sombre pour le ménage de quatre personnes. Dans l'une de ces chambres était M. Quinault, le chef de la famille, avec l'un de ses fils âgé de vingt ans; la seconde appartenait aux deux filles, dont l'une touchait à ses dix-huit et l'autre à ses quinze ans; la troisième pièce, qui était la plus grande, servait à la fois de salon, de salle à manger et de cuisine. Pour unique objet de luxe on voyait à la muraille un portrait du comédien Baron. Une vaste marmite, mère-nourrice de tous les Quinault, occupait paisiblement le foyer en attendant l'heure du dîner. Sur une planche étaient une dizaine de livres poudreux avec un fragment d'habit de théâtre. Quelques paires de bas encore humides se balançaient à cheval sur

une ficelle tendue dans les hauteurs du plafond. Cela sentait si fort la misère, que le spectacle vous en eût donné le frisson, à moins que vous n'eussiez porté toute votre attention sur les visages des habitans, qui paraissaient d'assez bonne humeur et florissans d'embonpoint. Le père Quinault, assis gravement sur un escabeau, lisait une pièce de Molière. On entendait Quinault le fils, à travers une mince cloison, répéter à grands éclats de voix le rôle du Cid. Les deux jeunes filles chuchotaient tout bas, et riaient ensemble auprès du feu en épluchant un oignon avec de vieux gants à leurs mains, de peur de se salir les doigts.

M. Quinault le père était un respectable vétéran des planches de la Comédie-Française. Il n'avait jamais été bien bon acteur; mais depuis qu'il avait pris les rôles à manteau, le public s'était habitué à sa figure, tellement que l'ancien répertoire ne pouvait aller sans lui. Il professait bien, connaissait à fond toutes les traditions, n'était jaloux de personne, et n'avait jamais besoin du souffleur. C'était un vieux routier qui savait prendre son parterre aux premières représentations, et enlever un succès. On l'eût aimé davantage s'il ne lui eût manqué trois dents sur le devant, ce qui gênait sa parole. Il jouait assez bien l'Orgon du *Tartuffe*, et recevait admirablement les coups de bâton dans *les Fourberies de Scapin*. On l'applaudissait peu, mais jamais on ne l'avait sifflé. C'était un homme de métier, et de plus un bon père, élevant avec de bien maigres appointemens une famille nombreuse à laquelle il enseignait l'art dramatique, mais fort peu de morale. Il trouvait encore le moyen de payer une pension pour son fils aîné qui apprenait le contre-point chez le compositeur Mouret, et qui voulait être à la fois acteur et musicien. Lorsque le bonhomme Quinault disait, en se frottant les mains dans le foyer du spectacle, que son nom ferait bientôt honneur à la Comédie-Française, par les talens, la galanterie, l'esprit et la beauté, on ne doutait pas que ce fût vrai.

En effet, dans l'espace de trois années, la famille entière parut avec succès au même théâtre, et s'empara de tous les rôles. Le fils aîné débuta dans *Bajazet*, et fut engagé pour les amoureux. Le second, qui prit le nom de Quinault-Dufrène, joua les grands tragiques, et fut reconnu sur-le-champ pour un acteur de génie. La fille aînée plut par sa figure, qui était charmante, plutôt que par son talent. La cadette parut enfin la dernière dans le rôle de Phèdre, où elle fut fort applaudie; mais elle avait la taille petite, l'œil lutin, le nez en l'air, et la bouche faite pour le rire; elle sentit d'elle-même que la

comédie la réclamait, et lorsqu'elle passa aux soubrettes, elle y déploya une verve et une gaieté pleine de malice qui la posèrent aussitôt au premier rang dans cet emploi. Tous ces débuts étaient terminés heureusement et les engagemens signés avant la fin de l'année 1718. Le père Quinault, ayant ainsi pourvu à l'existence de ses quatre enfans, et leur voyant un avenir assuré, ne tarda pas à abdiquer, et se retira en province avec la pension de deux mille livres, dont le théâtre et la cassette du roi payaient chacun la moitié.

— Mes enfans, dit-il en partant, vous voilà en passe d'être tous plus riches et plus heureux que je ne le fus jamais. Vous n'avez plus besoin de moi; je suis vieux, je désire me reposer, et je vous abandonne à vos propres forces. Toi, Quinault l'aîné, tu es un garçon sage et prudent, tu veilleras sur tes sœurs. Toi, Dufrène, tu seras riche, mais tu es orgueilleux et dépensier; tu es beau comme le jour, les dames vont te poursuivre. Ne te laisse pas étourdir par le succès. Quant à vous, mes filles, vous avez de la tête, je ne vous commande point d'être des dragons de vertus, parce que vous n'en feriez rien d'abord, et ensuite, parce que ce n'est pas nécessaire dans votre état. Ce que je dis à Dufrène ne s'applique pas à vous. Je redoute pour lui les grandes dames, tandis que pour vous je ne crains pas les grands seigneurs. Faites comme il vous plaira, pourvu que vous ne preniez jamais un amant dans les coulisses ni parmi les blanc-becs du parterre. Visez aux loges, morbleu! et aux premières, entendez-vous? Toi, ma fille Françoise, tu as de l'esprit, ne laisse pas ta sœur aînée s'abîmer dans les trappes du sentiment. Estimez-vous toutes deux ce que vous valez. L'une est le plus beau brin de femme qui ait jamais tourné ses yeux en amande vers un public; l'autre a le minois le plus piquant et le pied le plus mignon qui ait jamais effleuré les planches. Si, avec de tels avantages, vous ne roulez pas sur l'or, ma foi, je m'en laverai les mains. Là-dessus, je jette la perruque aux orties, et vous donne ma bénédiction.

Après cette allocution homérique, M. Quinault embrassa ses enfans, et monta dans le coche de la Bourgogne. Il avait choisi cette province pour s'y retirer à cause de ses vins estimés. Aussitôt après le départ du vénérable père, on quitta le taudis de la rue des Deux-Écus pour se loger plus au large, dans la rue Sainte-Anne; mais on n'y demeura pas long-temps ensemble. Dufrène eut tant de bonnes fortunes, qu'il lui fallut un logis splendide avec des boudoirs et des escaliers dérobés; il s'en alla dans la rue de Richelieu. On a prétendu que la duchesse de Berri n'avait pu le voir sans en être éblouie, et

que le cœur de cette grande princesse avait été de ceux que le fils de Thésée *traînait après soi*. Quoi qu'il en fût, la vanité de Dufrène s'enfla au point qu'il manqua de respect plusieurs fois au parterre, qu'il prit des airs de monarque, et ne vit sa famille qu'à de rares intervalles, et par audiences. Il obligea Destouches à changer le dénouement du *Glorieux*, en disant qu'un homme comme lui ne pouvait pas jouer le rôle d'un amant méprisé. Destouches s'humilia devant le modèle de sa comédie. Heureusement, Dufrène avait un génie qui lui fit tout pardonner.

La sœur aînée, qui était une Vénus pour la beauté, eut après elle un essaim considérable où figuraient les plus riches, les plus généreux et les plus séduisans des hommes à la mode. Elle les laissa enrager pendant un an, puis elle s'humanisa en faveur d'un officier des mousquetaires, après lequel un grand seigneur vint à bout de l'apprivoiser encore; un troisième la rendit tout-à-fait aimable, et l'on a dit que le Régent lui-même lui avait donné quelques conseils. A mesure que son caractère s'adoucissait, le luxe et l'argent lui venaient en aide; elle prit un carrosse et des laquais, et monta sa maison dans un goût à effacer une duchesse. Il ne resta donc plus dans le modeste logis de la rue Sainte-Anne que Quinault l'aîné avec sa plus jeune sœur. Ce garçon, qui était fou de musique, demeurait souvent dix heures à son clavecin sans boire ni manger, et ne faisait que composer des airs de ballet. Pendant cela Mlle Quinault cadette s'était choisi une petite compagnie de poètes et d'écrivains, qui ne lui laissait pas le temps de s'ennuyer. Son cœur ne lui disait rien encore. Elle restait sage, plutôt par nature que par respect pour les préceptes paternels, car les mœurs étaient alors fort relâchées. Elle étudia beaucoup, fit des progrès considérables, et devint l'enfant gâté du public.

Mlle Quinault était vive et alerte; le ciel l'avait bien mise à sa place en la jetant au milieu des coulisses, et dans un siècle d'inconstance et d'impiété. Elle aimait la satire, mais elle était bonne, et avait autant de douceur dans le cœur que de malice dans l'esprit. Elle avait du jugement, un coup d'œil sûr et prompt à décider quand une pièce était destinée à plaire; elle en découvrait le fort et le faible, par instinct, sans avoir connaissance des règles de l'art. Beaucoup d'auteurs lui communiquaient leurs ouvrages avant de les proposer aux comédiens. Voltaire venait de se placer en tête des écrivains dramatiques par son *Œdipe*, où Dufrène avait été sublime; il fréquentait chez Mlle Quinault, lui lisait ses pièces, et faisait un grand cas de ses

avis (1). Deschamps, Lagrange-Chancel, et le chevalier Destouches, y venaient aussi très assiduement. Quelques gens de cour, amis des arts, étaient habitués de la maison, tous un peu amoureux de la reine des soubrettes, mais prenant tous patience et se consolant de n'arriver à rien par l'agrément qu'ils trouvaient dans la conversation de leur inhumaine. Cependant, parmi les intimes, il y avait un garçon de trente ans, nommé Jolly, qui venait depuis long-temps sans avoir encore fait sa déclaration, et Mlle Quinault s'en étonnait quelquefois lorsqu'elle y songeait. Un soir qu'ils étaient ensemble au coin du feu, elle lui demanda en badinant pourquoi il était le seul qui ne lui eût jamais dit un mot d'amour.

— C'est, répondit M. Jolly, parce que je suis certain que je perdrais mes peines, et que vous n'êtes disposée à écouter favorablement personne.

— Qu'en savez-vous, et à quoi voyez-vous cela? dit la soubrette.

— A mille petits indices qui ne me trompent pas. Votre cœur n'est point encore développé; il faut lui donner le temps de mûrir.

— Je croirais plutôt que les guêpes ont mangé le fruit avant sa maturité.

— Oh! que non, répondit M. Jolly; vous n'êtes qu'au mois de mai de la vie. Laissez venir les grandes chaleurs, et la pêche sera bonne à cueillir.

Lorsqu'on eut assez poursuivi la métaphore et plaisanté selon le goût du temps, Mlle Quinault demanda sérieusement à M. Jolly de lui dire ce qu'il pensait d'elle.

— Volontiers, reprit-il, je vais le faire avec toute la franchise que vous pouvez souhaiter. Sachez donc qu'il n'est pas très difficile de plaire aux femmes de quinze ans ou de vingt-cinq; mais, entre ces deux âges, il y a une époque où elles sont insupportables; elles connaissent assez le monde pour ne point se soucier de l'expérience; elles sont encore trop jeunes pour avoir peur du temps, et le perdent sans regret à des bagatelles. Leur beauté, qui est dans son éclat, suffit à les contenter; elles ne sont amoureuses que d'elles-mêmes, se regardent complaisamment dans le miroir, s'amusent du pouvoir de leurs charmes, et verraient sans s'émouvoir le pauvre fou qui se prendrait dans leurs filets bouleverser l'univers pour leur être agré-

(1) Il existe une trentaine de lettres de Voltaire à Mlle Quinault où l'on voit qu'elle lui avait donné le sujet de *l'Enfant prodigue*, qu'elle lui fit changer plusieurs scènes dans ses tragédies, et qu'elle lui conseilla hardiment d'en jeter une au feu, ce qu'il exécuta.

able. Cela leur dure jusqu'au moment où l'idée leur vient que la jeunesse n'est pas éternelle; alors il leur faut vite un mari, vite un amoureux, si le mari ne se présente pas. Elles font un méchant mariage ou se lient sans choix et sans réflexion; plus tard, elles reconnaissent leur erreur et aiment enfin avec discernement.

— Fort bien, répondit Mlle Quinault; et, comme à vingt-cinq ans je suis destinée, selon vous, à faire une sottise, il s'ensuit que je n'aurai pas le sens commun avant trente ans.

— Cela se pourrait.

L'opinion de M. Jolly était de quelque poids; il avait eu récemment une pièce en vers représentée au Théâtre-Français, qui s'appelait *l'École des Amans;* on y trouvait de la grace, une connaissance remarquable du cœur féminin, et beaucoup de naturel. Le public avait fait à ce petit ouvrage un succès de durée; le *Mercure* l'avait traité avec distinction; Quinault l'aîné y jouait l'amoureux. Jolly s'en tenait à ce léger bagage littéraire, et ne voulait plus travailler, quoiqu'on l'y encourageât beaucoup; il avait tout juste de quoi vivre, ne songeait pas à entrer à l'Académie, et se contentait de passer pour un homme d'esprit; mais il ne s'apercevait pas qu'en usant trop de sa raison, en calculant trop le pour et le contre de chaque chose, il ne vivait qu'en spéculation, et ne donnait guère plus à ses passions que Mlle Quinault elle-même. Soit à cause de la ressemblance qui existait entre eux, soit que la jeune actrice se piquât au jeu en voyant ce garçon demeurer maître de lui, elle conçut plus d'estime pour Jolly que pour les autres, lui parla plus ouvertement, et l'eût sans doute pris pour ami et pour confident, s'il n'eût jugé à propos de se tenir sur la réserve avec elle, par un raisonnement de prévoyance qui signifiait ceci : ou je serai ton amant quelque jour, ou nous ne serons jamais rien l'un à l'autre.

La coterie de Mlle Quinault s'aperçut qu'elle montrait de la préférence pour Jolly. M. de Voltaire, qui n'était pas jaloux, le trouva bon et lui conseilla de jouer au vrai avec l'auteur *l'École des Amans;* mais le reste de la société en parut fâché. On en fit des épigrammes, et, comme les femmes n'aiment point la critique, c'était le moyen de hâter la conclusion. Déjà on la croyait consommée, lorsqu'on vit avec surprise M. Jolly partir pour la campagne. Le monde, qui juge tout sur les apparences, prit cela pour une rupture, sans songer que la poste aux lettres est faite exprès pour les amoureux. Ils s'écrivirent en effet; nous ignorons ce qu'ils disaient, mais lorsqu'une correspondance galante s'engage ainsi entre une actrice de vingt ans et un

garçon d'esprit, lorsqu'ils s'aiment plus qu'à moitié, il n'est pas besoin de rompre les cachets pour deviner de quoi ils s'entretiennent. Jolly jurait ses grands dieux qu'il craignait de se brûler à la lumière, et de perdre son repos; il ne voulait pas revenir, à moins qu'on ne le rappelât par de douces promesses. Mlle Quinault se mourait d'envie de le rappeler, et n'osait le faire. Au bout d'un mois, l'ennui la pourchassait; Jolly était dévoré d'impatience, et cependant il tenait ferme dans ses résolutions. Cela aurait pu durer long-temps, sans un petit évènement que le hasard fit naître, et qui tourna les choses au profit de l'amour, parce qu'il était bien décidé que rien n'aurait pu les faire tourner à son détriment.

II.

Louis XV était alors âgé de onze ans. On venait de remettre à neuf la salle de spectacle des Tuileries, et sa majesté désirait qu'on en fît l'ouverture par une comédie nouvelle avec un prologue et des entrées de ballet. Le duc de Villeroi, gouverneur du prince, en parla au régent, qui n'y mit point d'obstacle. Le sieur Coypel fut chargé de faire la pièce, on commanda la musique à MM. de La Lande et Quinault l'aîné; le sieur Balon de l'Opéra composa le ballet et les divertissemens. On voulait avoir les premiers artistes de l'Académie royale de musique et de la Comédie Française; le célèbre Baron devait rentrer au théâtre pour cette occasion solennelle. Le roi et quelques jeunes gens de grandes familles devaient exécuter dans les intermèdes des danses à caractères. Or, M. Coypel, qui ne savait trop quel sujet choisir pour la pièce, vint un jour faire part de son embarras à Mlle Quinault dont il connaissait l'esprit inventif. Elle lui conseilla de mettre en scène l'épisode de Cardenio dans le roman de Michel Cervantes. Coypel adopta cette idée, acheva tant bien que mal trois petits actes en huit jours, et on annonça, pour le lundi 30 décembre 1720, l'ouverture du théâtre par les *Folies de Cardenio*. Le 25 décembre au matin, les acteurs furent réunis au château pour la première répétition. Mlle Antier de l'Opéra, qui ouvrait le prologue par le rôle de Minerve, n'eut pas plutôt dit sa première phrase que le duc d'Orléans l'interrompit et se récria de ce qu'elle parlait en prose. Il fallait au moins, disait le régent, que le prologue fût en vers, sans quoi cela ressemblerait à une parade des théâtres de la foire. Tout le monde se rangea de cet avis. M. Coypel tomba dans une perplexité

cruelle; il avoua de bonne grace son impuissance, en demandant quinze jours de délai pour mettre son prologue en vers. Le roi, qui était impatient comme sont les enfans et les princes, ne voulait point de retard à ses plaisirs. M[lle] Quinault proposa d'appeler M. Jolly, en disant qu'il lui suffirait de quelques heures pour versifier le prologue. Jolly habitait Saint-Maur; on lui expédia sur l'heure un carrosse à quatre chevaux avec un des gentilshommes de service qui fit diligence et qui lui remit un billet de M[lle] Quinault.

« Mon cher poète, disait la soubrette, ce n'est pas moi qui vous ordonne de revenir : c'est le roi lui-même. Il faut lui obéir et faire, s'il vous plaît, par respect pour sa majesté ce que vous ne feriez pas pour l'amour de moi. »

On n'avait pas encore achevé la répétition de la pièce et des divertissemens lorsque M. Jolly arriva. On lui communiqua le prologue en prose. Il débutait par ces mots que prononçait Minerve :

« J'enseigne la sagesse aux jeunes gens par le moyen des plaisirs. C'est ainsi que je vais montrer aujourd'hui à Louis, qui écoute mes leçons et qui sait en profiter, à quel degré de folie l'amour peut conduire les cœurs où il règne. »

M. Jolly prit la plume et écrivit aussitôt :

Oui, souvent le plaisir, ami de la jeunesse,
Sert aux desseins de la sagesse;
Je veux aujourd'hui, par sa voix,
Enseigner à Louis, que j'élève et qui m'aime,
Où peut aller l'égarement extrême
Des faibles cœurs qu'Amour asservit à ses lois.

On applaudit beaucoup, non pas pour la beauté des vers, mais à cause de la facilité du poète, car le grand point était d'aller vite plutôt que de bien faire. Jolly tourna de la même façon la phrase qui suivait, et, tandis qu'on exécutait une seconde répétition, il changea ainsi en poésie le reste du prologue, qui n'était pas fort long. Ce tour de force parut merveilleux au jeune roi, qui envoya le lendemain une bourse de cent louis à M. Jolly.

Le 30 décembre, la représentation fut magnifique. La cour entière y assistait, et l'on peut dire qu'il n'y eut jamais de réunion plus agréable par la beauté des femmes, la qualité des personnages et la richesse des habits. Le prologue alla divinement bien, et le divertissement encore mieux. Il se termina par un double quadrille, où le roi dansait en Amour et le duc de Chartres en Hymen. Les enfans des

premières familles de France étaient à leur suite. Dans celle du roi figuraient MM. de La Tremouille, de Boufflers, de Crussol et de Brancas. Le duc de Chartres conduisait MM. de Lorges et de Mirepoix, le prince de Turenne et M. de Coigny. On joua ensuite la pièce, qui ne fut guère écoutée, à cause du grand émoi où la grace des danseurs venait de jeter l'assistance. Comme c'étaient des enfans, les dames en parlaient le plus librement du monde, et s'extasiaient sans façon sur le bon air, la tournure noble, les formes avantageuses du roi, dont la jambe était d'une beauté au-dessus de son âge. Le premier acte entier passa inaperçu au milieu de ces discours. Cependant le sieur Baron joua si admirablement les fureurs de Cardenio, qu'on lui prêta quelque attention. Mlle Quinault acheva de rappeler le public à lui-même dans une petite scène où elle figurait une fille espagnole qui donne à dessein de la jalousie à son amant en feignant d'en écouter un autre. Ce fut le tour des hommes à s'extasier sur la malice et la gentillesse de l'actrice. On savait que Mlle Quinault était sage, et on s'écriait : Comment se peut-il qu'une fille si habile et si rusée en amour n'ait pas encore éprouvé cette passion! Le pauvre Jolly se sentait bouleversé; il eût voulu être le seul à connaître les agrémens de sa maîtresse, car quelle apparence d'être préféré, si tous ces grands seigneurs s'avisaient d'en raffoler comme lui? Après le spectacle, il vit une procession se diriger vers la loge de l'actrice; il vit le régent lui-même prendre la soubrette par le menton en l'appelant friponne, et il se sauva désespéré, n'en voulant pas voir davantage. Jolly passa la nuit à se promener dans sa chambre et à jeter des regards découragés sur son modeste habit en rêvant aux magnificences de la soirée. Le lendemain, il se rendit au domicile de sa belle. Un carrosse superbe était à la porte; la femme de chambre lui dit que mademoiselle ne pouvait le recevoir. Cette fois il ne douta plus de son malheur; il se retira le cœur mortellement blessé. Comme il s'en allait lentement, la tête basse, il fut arrêté au coin de la rue par la camériste essoufflée qui courait après lui pour le rappeler. En même temps le carrosse doré passa devant lui, et il y aperçut un des visages de la veille, qui le regarda d'un air chagrin en fronçant les sourcils. L'espoir lui revint; il monta chez son ingrate et se composa un maintien plein de fierté, sous lequel son désespoir était parfaitement déguisé.

— Vous venez à propos, lui dit Mlle Quinault. Savez-vous ce qui m'arrive? J'ai eu l'honneur hier de tourner la cervelle à M. le grand-

prieur; il n'a pas le temps de me faire la cour, et me propose de m'acheter à beaux deniers comme une maison de campagne.

— Eh bien! dit M. Jolly, je n'ai pas d'avis à vous donner; suivez votre sentiment.

— Vous en parlez avec tant de calme, reprit la soubrette, que je ne sais plus si j'ai bien fait de refuser.

— Vous avez refusé! s'écria le poète.

— Sans doute. Il m'eût offert tous les diamans du Mogol, que j'aurais refusé de même; et la raison, c'est que j'ai le cœur pris.

— Je vous en fais mon compliment, mademoiselle.

— Tenez, monsieur Jolly, dit l'actrice, laissons les finesses. Vous écrivez des comédies, et moi je sais les jouer; nous connaissons trop tous deux ce que c'est pour nous y tromper. Vous feignez l'indifférence, et vous avez la mort dans l'ame; moi, je suis une méchante de m'amuser de vos tourmens. Voici la vérité en deux mots: Je ne veux pas me vendre, et comme les séductions pourraient finir par me tenter, j'ai dessein de les arrêter en me donnant à une personne que j'aime. Devinez le reste; je ne veux pas en dire plus.

Elle en avait dit assez, car Jolly s'était déjà jeté à ses genoux.

— Est-il possible, s'écriait le poète, que vous ayez méprisé pour moi les hommages des grands seigneurs! pour moi, qui n'ai pas tous leurs moyens de plaire!

— Il est vrai, lui répondait-on, que vous n'êtes ni riche ni marquis à la cour; mais, dans le pays des gens d'esprit, vous y êtes duc pour le moins, et je suis de ce monde-là. Défaites-vous donc de votre modestie, si vous voulez que je me croie aimée comme je veux l'être.

Là-dessus ils échangèrent une foule de sermens que le lecteur n'a pas besoin d'entendre, et ne songèrent qu'à dresser leurs plans pour se rendre réciproquement le plus heureux qu'ils pourraient. Mlle Quinault voulait que Jolly vînt demeurer chez elle; mais il avait trop de prudence pour accepter. Il rappela sa comédie de *l'École des Amans*, où le couple le plus uni voit bientôt la fin de sa passion pour s'être trop livré aux premiers emportemens. La comédienne convint de l'excellence de ces raisons et y céda, non sans regrets.

Malgré leurs soins à éviter le bruit, nos amoureux laissèrent voir leur liaison à tout Paris; ce fut la nouvelle du jour, après quoi les jaloux se turent par lassitude, et on n'en parla plus. M. le grand-prieur ne se fâcha pas et trouva fortune ailleurs. Voltaire assura que

la soubrette n'en jouerait que mieux *le Dépit amoureux*, et le public n'en donna pas un applaudissement de moins.

III.

Nos amans furent uniquement à leur tendresse pendant une année entière, qui est assurément la plus belle de leur vie. Ils se voyaient du matin au soir, et souvent encore du soir au matin. Ils goûtaient le rare bonheur de s'aimer sans contrainte et sans avoir à se cacher de personne. D'humeur, de goûts et de caractères, ils s'accordaient si bien, qu'on les croyait unis pour toujours. Mais c'est précisément contre les combinaisons les plus heureuses et les liens les plus solides, que le sort prend un cruel plaisir à s'exercer. Jolly apprit un jour la mort d'un vieux parent qui lui laissait un héritage aux Indes d'Amérique. Dans tout autre moment, il en eût remercié le ciel, car sa fortune était fort modique. Il pressentit sans doute qu'il y avait là-dessous un piége, et que cette faveur perfide ferait le malheur de sa vie. Si, au lieu de l'exciter à partir, sa maîtresse l'eût retenu, il serait demeuré, au risque de perdre la moitié de ce bien inespéré; mais Mlle Quinault, par dévouement et par un scrupule délicat, l'engageait à faire le voyage, et Jolly consentit à s'éloigner, tout en regrettant que son amie eût encore plus de sagesse que d'amour. Ils se donnèrent leurs portraits, en se promettant bien de les regarder chacun de leur côté aux mêmes heures, et se prodiguèrent ces mille assurances de fidélité qui ne sont au fond que des bravades sous lesquelles on déguise le soupçon et l'horreur de sa propre fragilité. Voilà donc Jolly embarqué, avec la certitude de ne point revenir avant six mois au plus tôt, et rêvant à sa maîtresse, entre le ciel et l'eau, sur le pont d'un navire.

Les amis de Mlle Quinault ouvrirent des yeux bien grands et bien surpris à cette nouvelle. Vieux ou jeunes, ils en étaient tous contens, mais les uns mêlèrent leurs condoléances aux soupirs de la belle affligée, les autres disaient que c'était une rupture, dans l'espoir que l'évènement leur donnerait raison. Ils vinrent plus assidument que jamais pour apporter des distractions à leur amie, et aussi pour étudier dans ses traits le décroissement de la tristesse et les progrès de l'oubli. Ils se mirent en frais de madrigaux, où ils la comparaient à la belle Ariane. Sa maison était l'île de Naxos, et l'on donnait à entendre qu'on eût bien voulu la consoler comme avait fait Bacchus.

La jeune actrice remercia les auteurs de ces flatteries, mais elle ne chercha point de consolateur. Au bout de trois mois, on plaisanta sur sa constance; on s'en étonna comme d'un scandale. Les madrigaux changèrent de ton et lui donnèrent le nom de Pénélope. On disait que son Ulysse ne reviendrait pas qu'il n'eût couru assez d'aventures pour en faire une Odyssée complète en vingt-quatre livres. Notre soubrette trouva la plaisanterie bonne et accepta le surnom. Le célèbre Moncrif était l'un des plus acharnés dans cette ligue contre le pauvre Jolly. Comme il s'était introduit chez Mlle Quinault peu de jours avant le départ de l'amant, il avait moins mauvaise grace que les autres à mal parler de lui, ne l'ayant pas assez connu pour être son ami. Moncrif, qui eût bien volontiers pris la place du voyageur, entreprit de ruiner Jolly dans l'esprit de sa maîtresse. Il était adroit et maniait finement l'épigramme, pour laquelle notre comédienne avait un faible. Jolly fut attaqué d'abord avec ménagemens, et ensuite avec plus de méchanceté. Mlle Quinault s'habitua insensiblement à écouter ces satires. Elle se fâchait des mauvaises, mais quand la plaisanterie était ingénieuse et de bon goût, il fallait bien s'en amuser. Moncrif ne voulait pas s'occuper de Jolly autrement que par des moqueries, et la jeune actrice s'excusait d'en rire, en disant que c'était encore parler de lui. Le temps effaçait pourtant les souvenirs, tandis que le pauvre amant, se fiant aux promesses de son amie, comptait les jours en Amérique, et bondissait de joie en se préparant au retour.

Un soir, après le spectacle, la compagnie était nombreuse chez Mlle Quinault; Moncrif, qui singeait assez bien les façons des autres, essaya d'imiter les airs de Jolly et d'en faire une caricature. Notre poète avait un certain clignement d'yeux qui tenait à sa vue basse, et il aimait à prendre ses repas chez les traiteurs publics. Moncrif le représenta fort drôlement, demandant aux sauvages des Indes s'il n'existait pas un cabaret dans leur pays. Mlle Quinault prit plaisir à voir ces grimaces innocentes; elle était de ces femmes qui ne résistent pas à l'envie de dire aussi leur mot contre celui qu'elles aiment le plus, lorsque ce mot leur vient au bord des lèvres et qu'il est heureux ou comique. Elle imita Jolly à son tour, et fit bien mieux encore que Moncrif. Aussitôt ce fut un signal pour les assistans. Ils se crurent autorisés par cet exemple à déchirer l'absent, et chacun mordit à emporter la pièce. Il y avait là un jeune homme de qualité nommé le chevalier de Caux, qui était bien fait et avait de l'esprit. La Comédie-Française avait joué en 1715 sa tragédie de *Marius*. Il

n'avait rien fait depuis lors, mais on le croyait capable de produire de très belles choses s'il eût travaillé. Le chevalier ne riait point des attaques contre Jolly. On lui demanda d'où venait son grand sérieux.

— C'est que je songe, répondit-il, combien il me serait cruel d'apprendre que ma maîtresse et mes amis se moquent de moi. Je pense aussi que, tandis qu'on le raille, Jolly est peut-être sur la mer, exposé aux hasards des flots ou battu par quelque orage, et que, si on venait à l'instant nous annoncer qu'il s'est noyé, il n'y aurait que deux personnes ici qui en sentiraient de la peine : la première, c'est Mlle Quinault, et la seconde, c'est moi.

La comédienne, un peu confuse de trouver dans un étranger plus de charité pour les ridicules de son amant qu'elle n'en montrait elle-même, ne se fâcha pas de la leçon. Elle mit fin aux sarcasmes et déclara tout haut qu'elle avait conçu dès cet instant une estime particulière pour le chevalier. Les envieux demeurèrent un peu sots de leur mauvais succès; Moncrif seul, ne voulant pas avouer son échec, continua les plaisanteries, mais avec plus de modération. Il avait lu attentivement la comédie de *l'École des Amans* et en savait des passages par cœur. Ce n'étaient pas les meilleurs. Il appuyait plus volontiers sur les vers faibles ou mauvais que sur les autres, et relevait les fautes en érudit sans avoir l'air d'y attacher d'importance. Mlle Quinault convint que l'ouvrage de Jolly avait des défauts, et déconcerta la méchanceté de Moncrif en ajoutant que ces défauts même lui plaisaient, parce qu'elle y retrouvait les façons de sentir et de s'exprimer de celui qu'elle aimait. Elle avait pour les vers de Jolly cet engouement féminin que donne la tendresse, et contre lequel la critique la plus judicieuse est impuissante.

Le chevalier de Caux suivait le chemin opposé à celui de Moncrif. Lorsqu'il citait un passage de *l'École des Amans*, c'était toujours un des mieux faits, et il l'accompagnait d'éloges vrais et ingénieux qu'il disait avec grace. Il prenait la défense des vers mauvais, et savait y trouver encore quelque mérite qui avait échappé à Mlle Quinault, ou que Moncrif ne voulait pas reconnaître. Cette bienveillance plaisait à notre soubrette. Plus les attaques étaient violentes, plus la générosité du chevalier en recevait d'éclat. Moncrif acheva de se perdre en déclarant son amour. On comprit alors où tendait sa malice depuis long-temps. Si les femmes pardonnent aisément le mal qu'on fait pour leur plaire, elles sont impitoyables pour la déloyauté malhabile qui se laisse démasquer. L'adresse de Moncrif était en défaut, il devait être accablé, et il le fut; on ne lui répondit que par des re-

proches et du mépris. Le chevalier de Caux, au contraire, n'en fut que plus recherché; on l'invitait souvent à rester le soir à souper; comment aurait-on pu s'ennuyer de sa compagnie, puisqu'il avait toujours à la bouche le nom de Jolly, et qu'il en parlait avec estime? Quand il avait dit longuement, avec éloquence et vivacité, tout le bien qu'il pensait de l'absent, il soupirait, il prenait un ton pénétré pour s'écrier :

— Vous l'aimez beaucoup! il est bien heureux et mérite son bonheur. Ah! si j'étais donc aussi favorisé? je ne voyagerais pas; mais un homme aimable et parfait comme lui est assez sûr de plaire pour ne rien redouter; et puis, il pense à vous, sans doute. Il a confiance dans votre amour, et il a raison; je donnerais la moitié de ma vie, pour être aimé ainsi.

— Vous le serez quelque jour, lui répondait-on; vous trouverez assurément une ame qui appréciera la vôtre.

— Non, répétait le chevalier en soupirant plus fort; je suis loin de valoir celui que vous avez choisi, et quand même j'appprocherais de lui, rencontrerai-je jamais une femme aussi adorable que vous? C'est impossible; mais du moins, votre amitié à tous deux me consolera de mon ennui.

Et Mlle Quinault donnait sa main au chevalier qui la baisait avec respect. On le regardait d'un air d'intérêt et de bonté; cela durait jusqu'après minuit. Un soir, les discours du chevalier furent plus exaltés que d'ordinaire; il parla de quitter Paris de peur d'en venir à aimer la maîtresse de son ami. On le supplia de n'en rien faire; il répondit qu'il était bien tard déjà, et qu'il valait mieux souffrir que de trahir un absent. L'heure était avancée; la fatigue, l'attendrissement, la pitié troublèrent le cœur de Mlle Quinault, et mirent une si grande confusion dans ses sentimens, qu'elle ne savait plus lequel était l'amant, lequel était l'ami, de Jolly ou du chevalier. Celui-ci allait partir comme l'autre, s'éloigner pour toujours, peut-être.

— Ah! chevalier, lui dit-on, que vous êtes aimable et généreux! Et on lui jeta les deux bras autour du cou.

— Que vous êtes douce et charmante! répondit le chevalier.

Tout en célébrant ensemble le mérite de la constance et la beauté des sacrifices de l'amitié, leur apologie se termina de façon que l'ami fit une trahison, et la maîtresse une infidélité.

Après ce bel exploit, ils demeurèrent un peu étourdis de l'aventure sans oser se regarder. La soubrette sentit qu'elle allait avoir des remords, et comme elle était de ces femmes qui préféreraient briser tous les liens du monde, plutôt que de vivre avec un souci, elle

déclara au chevalier qu'il fallait partir et ne la revoir jamais. Le chevalier était un galant homme. Il se retira sans murmurer, s'en alla en province et s'y maria peu de temps après. Mlle Quinault délibéra pour savoir s'il fallait taire son crime ou l'avouer et en obtenir le pardon. Elle s'imagina que ce serait un nuage éternel qui empoisonnerait ses amours, et se résolut à garder le silence. Les uns la blâmeront, et les autres diront qu'elle fit bien ; nous n'en donnerons pas notre avis. Jolly revint. Il fut reçu avec tendresse et ne soupçonna pas son infortune.

IV.

Mlle Quinault voulait que notre poète écrivît une comédie nouvelle, et se mourait d'envie de lui voir un succès. Jolly hésitait. Une chute lui eût causé une peine amère. Il disait sagement que c'était assez d'un bonheur à la fois; qu'on risquait de le perdre en le voulant augmenter d'un second. Cependant la soubrette insista si fort qu'il chercha un sujet pour un ouvrage en cinq actes. Un matin qu'ils causaient ensemble, Mlle Quinault demandait à Jolly comment il se vengerait d'elle si elle lui manquait de fidélité. Après un instant de réflexion, le poète répondit :

— J'ai toujours pensé qu'il fallait se venger d'une infidèle par une retraite subite, par l'oubli et le silence, en cachant les regrets au fond de son cœur et en demeurant impénétrable. Mais avec vous, je sens bien que je n'y tiendrais pas. J'aurais assez de faiblesse pour vous pardonner si vous aviez du repentir, et si vous n'en aviez point, je tâcherais de me venger par quelque procédé honnête et généreux.

— Ce serait en effet la vengeance la plus accablante, dit Mlle Quinault. La honte d'une infidélité serait plus grande par le mérite de la personne trahie. Eh bien! voilà un excellent sujet de comédie. Mettez-nous à la scène un homme faible en face de sa maîtresse, pardonnant à l'infidèle et la mettant au désespoir à force de générosité.

Jolly adopta cette idée avec plaisir, en pensant qu'il y emploierait beaucoup de ses propres sentimens. Il fit de moitié avec Mlle Quinault le plan de l'ouvrage et commença dès les jours suivans à écrire les scènes en vers. Chaque matin, il venait lire à sa maîtresse le travail de la veille. C'était pour eux une source inépuisable d'amusemens et d'émotions, car la soubrette y avait un rôle de quelque importance, comme on le devine bien. Au bout de six mois, les

cinq actes étaient achevés. On essaya la pièce par une lecture aux amis. Ils l'écoutèrent un peu froidement, et déclarèrent qu'il y avait dans tout cela quelque chose de personnel qui ne serait pas senti du public; mais on se persuada le contraire, et on alla en avant. La pièce fut reçue par les comédiens. Les répétitions se firent promptement, et un beau jour, on lut ces mots sur les affiches du théâtre : *Les Vengeances de l'Amour,* en cinq actes et en vers. Hélas! ils n'y parurent pas une seconde fois ! Le public écouta jusqu'au bout; mais il donna des signes certains de son blâme, et malgré le zèle et le talent des acteurs, il fallut retirer la pièce. Cet échec fut un double coup de poignard pour l'auteur. Il se voyait frappé à la fois dans sa réputation et son amour, car il s'imaginait que sa maîtresse l'en aimerait moins. Il n'osait pourtant lui reprocher de l'avoir poussé dans cet écueil, et gardait un sombre silence; mais Mlle Quinault avait le cœur bien placé : elle redoubla de tendresse pour le poète malheureux, et le caressa plus encore que s'il eût été couronné. Jolly se consola, chassa bien loin les idées de gloire, et donna toutes ses pensées à son amour, en se promettant de ne plus s'en distraire.

Cependant les gazettes parlaient de ce mauvais succès. Des propos méchans en venaient aux oreilles de Mlle Quinault. Le *Mercure* traitait l'ouvrage avec des égards, car les critiques d'alors étaient d'honnêtes gens qui avaient de la conscience. Le journaliste citait quelques vers avec éloge, et disait qu'ils avaient la douceur d'un tableau de l'Albane; mais la *Bibliothèque française* écrivit ce qui suit : « Nous attendions mieux des *Vengeances de l'Amour,* qui ont paru sur la scène le 4 décembre 1721. Le public avait reçu avec applaudissemens *l'École des Amans*, coup d'essai de M. Jolly. Elle fit croire que le poète soutiendrait la scène comique. Mais il a si peu réussi dans ce dernier ouvrage que les espérances que l'on avait conçues se sont dissipées. Il est vrai que les héros perdent quelquefois des batailles. Nous souhaitons que M. Jolly gagne la première qu'il hasardera. La trève entre le public et lui dure encore. (1). »

Ces reproches n'étaient pas bien durs; mais si les critiques étaient honnêtes, les auteurs étaient sensibles; la phrase des espérances dissipées fit une peine amère au pauvre poète. Mlle Quinault s'accoutuma peu à peu à entendre parler de son ami avec moins de considération, elle en eut moins elle-même sans y prendre garde. Il était généreux d'avoir redoublé de tendresse pour adoucir le malheur de

(1) *Bibliothèque française*, tom. Ier, seconde partie, pag. 205.

M. Jolly; une fois ce tribut payé, lorsqu'elle le crut consolé, elle ne l'aima plus autant. Jolly s'en aperçut à de légers signes, à de l'ironie, à des malices qui n'avaient plus la bienveillance d'autrefois. On critiquait Jolly sur ses manières de dire et de faire toutes choses. Il n'y avait rien de détestable comme sa façon de manger à souper, rien de maussade comme l'air qu'il avait en ouvrant sa boîte, en tirant son mouchoir, en secouant son jabot. Il portait son chapeau abominablement et croisait ses jambes d'une manière tout-à-fait haïssable. Le pauvre poète était plus sensible qu'on ne le pensait. Il gémissait tout bas de ces changemens; mais sa modestie lui disait que sa maîtresse avait le droit de le mépriser, puisqu'il n'était jamais, pour elle comme pour les autres, qu'un auteur sifflé.

Quand une fois le bonheur d'un homme chancelle par un côté, l'édifice entier ne tarde guère à s'abattre. Mlle Quinault sentit un jour fort clairement que son amour s'envolait tout à fait. Elle l'avoua naïvement à Jolly. Ils versèrent quelques larmes ensemble et convinrent de changer leurs rapports en d'autres moins intimes. Le poète promit qu'il serait tout à l'amitié. Ils se jurèrent de s'avertir s'ils venaient à aimer ailleurs, et de se faire leurs confidences. Ce sont des projets qu'on forme toujours et qui s'exécutent rarement. Chaque fois que Jolly voyait son infidèle, il s'en retournait blessé de mille traits cruels. Un beau jour elle prit un amant, et comme l'amour est un sentiment despotique et exclusif, elle ne se soucia plus de leurs conventions. Jolly lui reprocha le plus doucement qu'il put d'avoir manqué à sa parole; il continua de lui montrer toutes sortes d'égards, ce qui ne servit de rien, car elle n'avait pas le loisir de s'en apercevoir.

V.

La sœur aînée, que l'on appelait la belle Quinault, était devenue fort à la mode. Les cœurs de plusieurs princes figuraient déjà dans ses reliques. Par une faveur inouie, on lui avait donné l'appartement au château, à la suite d'une représentation où elle avait joué le rôle de Pandore avec infiniment de charmes. Elle recevait la première compagnie du royaume et on lui faisait une cour de princesse. Cela devint ridicule par la suite lorsque sa beauté battit en retraite, et qu'on ne lui trouva pas autant d'esprit qu'on lui en avait prêté sur sa bonne mine; mais à l'instant où nous parlons elle était au pinacle. Mlle Quinault cadette s'ennuya d'abord chez sa sœur où régnait l'étiquette;

cependant elle prit plus de goût à la belle compagnie, lorsqu'elle y eut des adorateurs. Deux jeunes gens également favorisés pour le nom, la richesse et la figure, se mirent à la fois sur les rangs. C'étaient MM. de Villars et de Coigny; le premier un peu bègue, mais avec un tour original dans les idées; le second avait le parler doux et agréable, mais on reconnaissait en fin de compte qu'il n'y avait rien dans ses discours que de la politesse; d'ailleurs entreprenant tous deux et généreux jusqu'à la magnificence. Il n'était sorte d'extravagances et d'efforts dont il ne fussent capables pour réussir. Ils commencèrent par les présens. Coigny envoya un service d'argenterie, et Villars un écrin. Le premier donna des fêtes à la campagne où furent invitées les actrices des trois théâtres; le second donna des déjeuners en ville. Cette rivalité dura un grand mois. Le monde s'en amusait. On était curieux de voir à qui resterait le champ de bataille. Ce fut Villars qui l'emporta. Mlle Quinault venait de jouer avec succès une comédie où la scène était en Turquie. Villars vint un matin chercher sa belle en habits ottomans avec un carrosse dont les laquais et le cocher étaient vêtus comme on l'est à Constantinople. Il fit mettre à Mlle Quinault la robe qu'elle portait dans la comédie, et ils coururent les promenades en cet équipage, riant comme des fous et faisant rire les passans. Le soir, ils soupèrent dans leurs déguisemens, et, à force de se divertir, la joie et les plaisirs entraînèrent si bien la jeune actrice, qu'elle ne rentra pas chez elle de la nuit. Le lendemain, Jolly trouva visage de planches à la porte de Mlle Quinault; Destouches aussi remporta un projet d'ouvrage, et M. de Voltaire lui-même fut obligé d'aller lire ailleurs le cinquième acte de *Marianne*.

Notre comédienne vécut en frérie avec Villars, pour qui elle avait quelque affection; mais le personnage était trop galant pour que cela pût durer long-temps. Un jour Mlle Quinault vit chez une ouvrière des robes fort belles qu'on lui dit être commandées par M. de Villars. Comme ces robes n'allaient point à sa taille, elle devina qu'elles étaient pour une autre. En effet, elle reconnut les étoffes sur le dos de Mlle Deshayes à une répétition de *Turcaret*. La belle offensée se mordit les lèvres une fois ou deux, mais elle dissimula son ressentiment. Lorsque Villars vint chez elle le lendemain, il la trouva brodant avec assiduité une veste de satin blanc. Elle le pria de la bien regarder, lui en demanda son avis, et lui fit tenir les écheveaux de soie. Les broderies étaient à ramages et d'un effet fort beau. Villars admira le travail et promit que cette veste magnifique serait portée en bon lieu. Elle le fut aussi, car il la reconnut trois jours après sur

la poitrine de M. de Coigny, à qui elle allait à ravir. Le tour ayant réussi à souhaits, il n'en fallait pas plus pour consoler Mlle Quinault. Elle prit Coigny par malice; mais sa vengeance une fois satisfaite, elle le congédia poliment au bout d'un mois. Ces deux affaires la rendirent plus circonspecte, et demeurèrent dans ses souvenirs comme des fautes où il ne fallait plus retomber. Elle rappela ses anciens amis qu'elle avait fort négligés. Jolly arriva le premier et ramena au logis autant de gaieté qu'il put. Il évita de rien dire qui eût trait aux équipées de Mlle Quinault, et regagna par cette conduite honnête une assez bonne part dans l'estime de son infidèle.

On commençait à parler d'un écrivain tout nouveau appelé Saint-Foix, qui avait des airs cavaliers et prétendait à manier l'épée mieux encore que la plume. La Comédie-Française avait reçu sa pièce des *Graces*, et il déclarait hautement qu'il couperait la gorge aux critiques s'ils manquaient de politesse pour son ouvrage. Il avait déjà poussé une fois la discussion avec un rédacteur du *Mercure* jusque sur le pré, où il avait couché son homme. Saint-Foix fit sa cour à Mlle Quinault. Son arrogance ne déplut pas, mais le moment n'était pas favorable parce que la soubrette voulait vivre en repos après ses dernières aventures. D'autres personnages la poursuivaient et ne réussissaient pas mieux que Saint-Foix.

En somme, notre comédienne s'ennuyait de toutes ses forces. Elle baillait au nez de ses amis, et la conversation n'avait plus son nerf d'autrefois. Jolly faisait de son mieux pour amuser la belle indolente. Un soir de tête-à-tête, en raisonnant sur la fâcheuse disposition d'esprit où était Mlle Quinault, il fut amené naturellement au souvenir d'un autre temps. Il risqua une peinture du bonheur qu'ils avaient goûté ensemble; il prouva sans difficulté qu'il n'est rien de plus beau que d'aimer, et pourquoi l'union entre une actrice comme elle et un faiseur de comédies comme lui était la mieux assortie qu'on pût former. Il rappela les plaisirs et les émotions que leur avaient donnés la fatale pièce des *Vengeances de l'Amour*. Mlle Quinault fut obligée d'avouer que c'était le plus doux de ses souvenirs, et que ses intrigues avec Villars et Coigny n'étaient rien en comparaison. La belle devint rêveuse, et le poëte se retira, emportant l'espérance d'avoir fait une impression favorable. Il revint bientôt et chercha dans les yeux de la comédienne quelques signes d'un retour de tendresse; mais il n'y trouva que l'embarras et la confusion.

— Qu'avez-vous? demanda Jolly; est-ce que je vous aurais offensée sans le vouloir?

— Offensée! répondit la soubrette, point du tout; mais pourquoi m'avez-vous si bien parlé du bonheur de vivre intimement avec un garçon d'esprit? J'ai trouvé vos raisons si bonnes, que cela m'a tourné la tête.

— Eh bien? dit le poète.

— Eh bien! vous veniez de partir, lorsque j'ai reçu la visite de Saint-Foix, qui a continué la leçon. Il a de l'esprit et du talent; il ne me déplaisait point....

Jolly prit son chapeau et partit pour la campagne. Tel fut le fruit qu'il recueillit de son discours. Cependant, au bout d'une semaine, il reparut. Son infidèle avait reconnu que Saint-Foix n'était qu'un important; elle referma son cœur à double tour, et jura cette fois que c'était pour la vie.

Après ce dernier tribut payé à la folie et aux mœurs du temps, notre soubrette se consacra uniquement au théâtre. La comédie de caractère était en pleine décadence; le public commençait à la dédaigner, et se prit d'un goût violent pour les pièces à intrigue de Marivaux. M[lle] Quinault eut le rare bonheur de plaire en jouant des ouvrages d'un genre nouveau et à la mode. Cette veine de sagesse et de travail lui dura environ dix ans sans interruption. Souvent les artistes qui dépensent beaucoup en intelligence et en sensibilité devant le public laissent sommeiller leur esprit et leur cœur dans la vie privée. M[lle] Quinault était riche du côté de l'esprit, et ne s'en tenait pas à ce qu'elle ajoutait à celui des auteurs; mais du côté des passions, elle n'avait pas un fonds aussi considérable. Sa maison continua d'être le rendez-vous de tous les hommes de mérite, et cependant elle n'accorda de préférence à personne, et se contenta des plaisirs de la conversation, qu'elle goûtait avec une grande vivacité. Cet amusement gagna jusque sur son art, et finit même par l'en détourner tout-à-fait. Elle se retira du théâtre en 1741, jeune encore, au plus beau moment de sa faveur. La Comédie Française lui paya 1,000 francs de pension, et le roi autant sur sa cassette. Avec ce modique revenu M[lle] Quinault trouva encore le moyen de donner un souper par semaine. Sa table n'étant pas assez grande pour tous ceux qu'elle y aurait voulu avoir, elle établit pour règle qu'on apporterait avec soi un conte ou une historiette dont on ferait lecture avant le souper. Ce fut l'origine de l'académie de ces Messieurs et de la société du Bout-du-banc, dont M[lle] Quinault et le comte de Caylus ont été les fondateurs, et qui dura plusieurs années. Voltaire y vint d'abord; mais la présence de Saint-Foix et de Piron, qu'il n'aimait

pas, l'en écarta bientôt. Crébillon le fils, Moncrif, Marivaux, l'abbé de Voisenon, soutinrent long-temps l'académie et y apportèrent exactement leurs petits morceaux, dont tout le mérite était dans l'à-propos (1). Mlle Quinault fournissait elle-même son contingent, et nous regrettons que, dans le recueil de ces messieurs et de ces dames, on n'ait pas mis les noms des auteurs au bas de chaque historiette; nous aurions désiré connaître le style de cette femme si vantée. Le fidèle Jolly fut de toutes les académies qu'il plut à Mlle Quinault de créer et de mettre en vogue. On le retrouve dans celle des Colporteurs, dans celle des Manteaux, etc., car les titres changeaient chaque année. Au milieu de ces amusemens, notre comédienne passa doucement l'âge incommode où la jeunesse vous dit adieu. Un beau matin elle se trouva vieille sans y songer et sans avoir eu un instant de souci. Cependant on verra tout à l'heure que, si elle en avait fini pour son compte avec les amours et la galanterie, elle devait encore jouer un rôle dans une aventure assez étrange.

VI.

Une coterie formidable venait de s'établir sur laquelle le gouvernement commençait à tourner ses regards avec inquiétude, celle des philosophes. Diderot, Rousseau, D'Alembert étaient amis alors, et leur réputation croissait de jour en jour. Ils se voyaient tantôt les uns chez les autres, tantôt chez un traiteur de la rue Fromenteau. Mlle Quinault désira les connaître aussitôt qu'on parla d'eux. Duclos lui amena Rousseau; celui-ci eut plus de peine à entraîner Diderot, à cause de son humeur sauvage; cependant on le voyait quelquefois de loin en loin, et lorsqu'il n'y avait que ses amis. Comme la curiosité était fort excitée par la nouvelle impulsion que ces personnages donnaient aux lettres, on trouva que la comédienne était bien favorisée de les avoir chez elle à l'ordinaire, et ses petits soupers firent beaucoup de bruit. On n'y vit guère, en gens de beau monde, que M. de Francueil et le prince Galitzin. Mme d'Épinay y vint deux fois, mais à l'époque où cette réunion n'était pas encore bien organisée (2). Le

(1) On trouvera les plus saillans de ces travaux éphémères dans les œuvres badines du comte de Caylus. Celui qui passe pour le meilleur est *le Chien enragé* de Piron.

(2) On peut voir dans les mémoires de Mme d'Épinay les détails d'un souper chez Mlle Quinault, qui donnent une idée parfaite des conversations et du ton de cette coterie.

marquis de Saint-Lambert y plaisait beaucoup, et veillait à empêcher que la désunion ne se mît dans la compagnie, où l'orgueil et des intérêts divers jetaient souvent la discorde. Duclos déguisait, sous les airs d'une franchise rude, une jalousie implacable, obsédait Mlle Quinault de son amitié tyrannique, et visait à brouiller les cartes en feignant d'être le conciliateur. La susceptibilité désespérante de Rousseau donnait beau jeu aux intrigues, et Diderot prenait les perfidies pour argent comptant; il y eut pourtant assez d'harmonie dans cette société pendant une année entière, grace aux soins et au tact exquis de l'hôtesse, qui savait contenter et amuser chacun sans que ce fût au détriment de personne. Duclos, sous le prétexte de fronder la corruption du siècle, avait le monopole des anecdotes scandaleuses; Saint-Lambert prêchait l'athéisme avec un feu et une éloquence rares; Rousseau, qui avait la parole difficile et point d'impromptu, évitait les discussions et plaçait quelques sentences. Diderot donnait carrière à sa verve paradoxale, et entraînait comme un torrent tout ce qui lui résistait; mais on ne le voyait pas souvent, et c'étaient des jours de fête que ceux où il paraissait. Mlle Quinault surveillait les combats d'esprit, arrêtait subtilement le vainqueur, encourageait le vaincu, tournait les querelles en badinage, se jouait des difficultés avec une grace et une habileté infinies que personne ne soupçonnait, et animait la gaieté générale par des folies et beaucoup de vin de Champagne.

Avant de passer outre, nous devons rapporter ici une particularité qui fait honneur au caractère de Mlle Quinault. Elle avait en province un cousin-germain qui vint à mourir et qui laissait une fille de seize ans. Le dernier meuble et les hardes du défunt vendus, les frais de justice et d'inventaire payés, il resta en tout à l'orpheline cinquante écus. Cette jeune fille écrivit à sa cousine pour lui demander à être placée dans quelque couvent; Mlle Quinault n'était pas pour les cloîtres, et cela se conçoit aisément; la vie de comédienne n'y porte guère, et d'ailleurs, elle était esprit-fort. Elle consulta ses amis, qui la détournèrent d'enfermer la petite; elle se résolut donc à lui donner une chambre et à la prendre chez elle. Hortense Quinault monta dans une diligence, et vint chez sa cousine qui la trouva jolie, l'aima tout de suite, l'appela sa nièce, et lui promit son petit héritage. Les philosophes approuvèrent fort cette conduite, et témoignèrent un vif intérêt à la nièce de leur amie. La jeune personne, qui débarquait du midi de la France, était toute novice; son éducation n'avait pas fort occupé son père, qui s'était naturellement inquiété de lui donner le pain quotidien avant la science et l'esprit. On lui remarqua

provisoirement de la beauté, des yeux noirs, un air fin et intelligent qui animait sa figure, tandis qu'elle suivait sans rien dire les belles conversations où elle assistait; et plus tard on reconnut qu'elle avait bonne mémoire pour profiter des leçons.

Ce fut une affaire d'état dans la coterie que de décider comment on élèverait cette jeune fille. Rousseau prescrivait une éducation impraticable, que Mlle Quinault trouvait baaucoup trop lacédémonienne. Si on eût écouté Duclos, il en eût fait une érudite comme Mme Dacier. Diderot au contraire ne voulait presque pas de savoir, un peu de musique seulement, de la danse le moins possible; mais il exigeait qu'on lui apprît à penser, qu'on la nourrît de préceptes de morale et qu'on lui enseignât toutes les vertus, dont il parlait comme s'il se fût agi du grec ou du latin. Saint-Lambert disait qu'on devait abandonner la petite à la nature seule et aux instincts qui finissaient toujours par triompher, et qu'il valait mieux être coquette ou passionnée ouvertement et naïvement que par force ou dissimulation. Mlle Quinault adopta ce dernier plan comme étant le plus simple et le plus commode. La nièce n'ayant pas de défauts remarquables, on lui laissa le caractère qu'elle avait, et on ne la tourmenta en rien. Seulement, comme les causeries des petits soupers n'allaient pas à des oreilles si jeunes, Hortense Quinault se retirait dans sa chambre à dix heures, au moment où la table était servie, ce qui lui coûtait beaucoup, car elle apprenait toujours le lendemain que la conversation avait redoublé d'intérêt et de charme après sa retraite.

Hortense entendait pourtant assez de belles choses pour en avoir l'esprit plus ouvert que la plupart des jeunes filles. Vivant dans l'intimité des génies les plus actifs de son temps, elle se passionnait en silence pour les théories qu'ils développaient. N'ayant pas de guide pour la diriger, elle jugeait en femme, c'est-à-dire qu'elle donnait en son particulier la palme à celui qui se montrait le plus éloquent et le plus brillant. Elle se défiait de Duclos, Jean-Jacques n'était à ses yeux qu'un original; mais Saint-Lambert, qui avait le don de l'improvisation, lui semblait plus profond et plus raisonnable que les autres. Elle prenait au sérieux ses paradoxes. Il n'y avait point de soirs où elle ne se mît au lit avec l'imagination échauffée, formant le projet d'être une femme supérieure à son sexe et bâtissant dans cette vue un système de conduite souvent fort bizarre. Heureusement messieurs les philosophes, qui ne songeaient chez leur amie qu'à se distraire et à passer quelques heures, changeaient de thèmes à chaque séance, de sorte qu'entre tant de fluctuations, les idées de la jeune

fille ressemblaient à ces vagues sans force qui clapotent à l'entour des navires à l'ancre et se paralysent les unes les autres.

En face de la chambrette où demeurait Hortense, il y avait de l'autre côté de la rue un marchand d'étoffes dont le commis regardait souvent par la fenêtre. La rue était étroite, et il voyait la jeune fille de très près. Ce garçon était jeune; il avait les cheveux fort bouclés et jouait du violon. Il adressait à sa belle voisine ce qu'il pouvait de plus tendre en œillades et en airs d'opéra-comique. Hortense peignait quelquefois ses cheveux à la fenêtre par coquetterie; mais elle dédaignait le voisin, jugeant bien à ses occupations qu'il n'avait ni profondeur dans les pensées, ni les principes de la vraie philosophie. Le commis poursuivait ses manéges sans se décourager, et nourrissait l'espoir d'amollir à la longue ce cœur insensible. Le hasard le servit mieux que sa persévérance et sa musique.

Un soir, Duclos arriva chez Mlle Quinault avec un air doctoral et mystérieux qu'il prenait souvent. Il fit un signe de tête protecteur à la maîtresse du logis, un autre à la petite nièce qui travaillait à l'aiguille dans un coin, puis il s'enfonça dans une bergère et posa ses pieds sur les deux chenets, comme s'il eût été chez lui. Après un moment de silence, il dit négligemment :

— Vous allez avoir Diderot à souper.

— Ah! répondit Mlle Quinault, voici la première fois que vos grands airs accouchent d'autre chose que d'une souris. La nouvelle me fait plaisir. Il nous faut du vin de Champagne, car M. Diderot est bon convive.

— Sans doute, reprit Duclos, et je lui ai ordonné de boire sec pour s'étourdir.

— Est-ce qu'il a quelque chagrin?

— Vous ne savez donc pas ce qui lui arrive? Il était amoureux de la petite Babuti, la fille du libraire, et elle a épousé Greuze le peintre. J'ai rencontré tout à l'heure Diderot éperdu et en désordre. Il parlait de fuir en Russie ou à La Haye, de se jeter dans la rivière, et, en dernier lieu, de courir à Montmorency confier sa peine à Rousseau; mais je lui ai ouvert mes deux bras, où il s'est précipité en pleurant, et l'envie de voyager et de mourir lui a passé aussitôt. Je connais l'homme. Il ne lui fallait qu'un moment d'effusion. Je me suis trouvé là fort à propos pour offrir un exutoire à sa sensibilité. Une page dans un de ses contes sur l'inconstance des femmes, une tirade dont vous jouirez, achèveront la purgation, et demain il écrira au voyageur Grimm : Nous avons sablé le Champagne,

et tu n'y étais pas! — Mais je lui ai promis que vous n'auriez personne.

— Je n'aurai que vous et lui.

Saint-Lambert était à l'armée dans le moment; Rousseau ne quittait l'Ermitage que pour voir Mme d'Houdetôt, de sorte que les soupers étaient un peu négligés; aussi Mlle Quinault était-elle ravie de la visite de Diderot. La jeune nièce demanda la permission de rester à table et au salon pour entendre une fois à son aise cet homme si fameux, sur l'intercession de Duclos, la tante donna son consentement. Hortense courut veiller aux préparatifs du souper, changea de robe, retoucha sa coiffure, ajouta au coin de ses lèvres une mouche qui relevait l'éclat de son teint, et reparut tremblant d'émotion à l'idée qu'elle allait voir l'auteur de l'*Essai sur le Mérite et la Vertu.*

Dix heures venaient de sonner lorsque Diderot entra. Il avait sa perruque sur le devant du front, ses bas de laine noirs mal tendus et son jabot chiffonné; mais il s'excusa d'assez bonne grace sur le mauvais état de sa toilette. Il pria la compagnie de ne pas se fâcher s'il était fort maussade, en disant qu'on ne saurait causer avec sa liberté d'esprit ordinaire quand on est malheureux. Au bout de dix minutes, on ouvrit les portes de la salle à manger. Diderot prit le bras de Mlle Quinault, Duclos offrit la main à Hortense, et l'on alla souper. On employa une demi-heure à bien manger et à conter les nouvelles du jour. Le vin était bon; les deux philosophes lui firent honneur. Le dessert ayant paru, les laquais posèrent les bouteilles sur une servante et se retirèrent. Selon son habitude, Mlle Quinault mit alors ses coudes sur la table pour faire entendre que c'était l'instant du sans-gêne, et la conversation se monta au degré où étaient les cervelles. On causa d'une statue nouvelle, le *Mercure* de Pigale. Duclos en fit la critique; il la trouvait trop grêle et trop loin des formes de la beauté antique qui était selon lui régulière, arrêtée géométriquement sans qu'il fût possible au statuaire de s'en écarter sous peine d'abandonner le beau pour chercher l'étrange. Diderot défendit le *Mercure;* il soutint qu'on trouvait des variétés infinies dans la beauté et qu'on pouvait faire des statues également belles de l'homme et de la femme dans toutes les conditions possibles.

— Prenez, disait-il, l'*Hercule Farnèse*, qui est un des plus beaux modèles d'homme. Pourquoi est-il beau? parce qu'il représente bien le demi-dieu de la fable; parce qu'en voyant ses larges épaules, ses bras musculeux, ses cuisses athlétiques, vous vous écriez : Voilà bien les épaules qui ont supporté le globe terrestre, voilà bien les bras qui

ont étouffé les serpens, voilà bien les cuisses qui ont marché d'un bout du monde à l'autre. C'est le type parfait de l'homme fort et actif. Mais diminuez un peu ces épaules si larges, amincissez ces reins, allongez ce cou et ces jambes, vous aurez un homme véloce et robuste à la fois; vous aurez le *Gladiateur* d'Agasias, et vous direz aussi : voilà bien les bras qu'il faut pour parer le coup et pour le rendre avec agilité; voilà bien les jambes qu'il faut pour reculer à propos et sauter à propos en avant; voilà les reins qu'il faut avoir pour se tourner le corps en mille sens. Le *Gladiateur* est-il moins beau que l'*Hercule?* non, parce qu'il est le modèle parfait du gladiateur. Maintenant arrondissez encore ces formes trop accusées, rentrez ces muscles trop rudes, vous arriverez à l'homme oisif, à l'*Antinoüs*, et il sera beau comme l'*Hercule* et le *Gladiateur* parce qu'il aura les conditions de l'homme oisif. Il en est de même des modèles de femmes. La *Vénus* a la beauté d'une femme sensuelle; la *Diane* a la beauté d'une divinité chasseresse; faites une vierge, elle sera belle si elle a tous les signes de la virginité; faites une image de la Charité, elle sera belle si elle a de beaux seins que l'on devinera remplis de lait, si elle a bien les caractères de la pitié, de la tendresse maternelle. Autant de conditions diverses, autant de beautés. Vous pouvez faire une belle figure de portefaix, de soldat, de sauvage de l'Amérique, de fainéant, de sybarite, pourvu que vous donniez bien à votre création tous les caractères qu'elle doit avoir. Voilà pourquoi le *Mercure* de Pigale, qui est grêle, léger, véloce, comme doit l'être le messager des dieux, est un beau Mercure.

—Vous avez raison, dit Duclos; cependant il existe, ce me semble, une beauté par-dessus toutes celles que vous citez, une beauté générale; si vous prenez à l'*Hercule* un peu de sa force, au *Gladiateur* un peu de son agilité, à l'*Antinoüs* un peu de sa grace, vous en ferez un homme propre à tout, vous aurez l'homme enfin; l'Apollon du Belvéder est le type de la beauté masculine. Il peut devenir un portefaix, un gladiateur, un voluptueux; mais il est avant cela un homme beau, et rien autre chose. C'est pourquoi Messaline s'est trompée en ayant recours...

— Messieurs, buvons à la beauté! interrompit la maîtresse du logis.

— Buvons, reprit Duclos; les formes, voilà où est la beauté.

—Oui, sur le marbre, répondit Mlle Quinault; mais dans la nature, parlez-moi plutôt de la beauté moderne, de celle qui vient de l'expression, de l'ame, de la vie.

— Corruption du goût que cela.

— Quoi! vous comptez pour rien ce qui est dans les yeux, dans les jeux du visage, dans la physionomie! moi je le mets au-dessus du reste et je prétends que, si la beauté antique fait naître l'admiration, l'autre provoque la sympathie; et ce n'est pas une chimère, n'est-ce pas monsieur Diderot?

— Non certes, ce n'est pas une chimère que cet entraînement qui rapproche deux êtres l'un de l'autre à la première vue; mais toutes les beautés peuvent le faire naître, celle de l'ame aussi bien que celle du corps. La sympathie peut sortir de la vertu, du courage, de l'héroïsme. O mes amis, c'est elle qu'il faut provoquer bien plutôt que l'admiration stérile; une larme ou un baiser valent mieux que les applaudissemens d'un peuple entier. Versez, versez dans mon verre; c'est à la sympathie que je veux boire.

— La sympathie, reprit Diderot après avoir bu, c'est la souveraine du monde; il n'est point d'armée, ni d'or, ni de force, qui puissent assurer à un tyran la sympathie de ses sujets; il n'est point de lois, point de sacremens qui la puissent empêcher de pénétrer dans une ame où elle veut s'introduire. Soyez infidèle, inconstant, parjure: si c'est la sympathie qui l'ordonne, on doit vous excuser, car elle est inévitable comme la fatalité. Si les amans les plus passionnés tremblent chaque jour, en courant l'un vers l'autre, de ne plus retrouver l'amour de la veille, n'est-ce pas parce qu'ils savent qu'on ne commande pas à la sympathie, qu'elle fuit, renaît, se détourne pour jamais sans qu'on puisse la retenir, la repousser, la rappeler? O mes amis! craignez le mariage, car vous rencontrerez quelque jour un être vers lequel un élan sympathique vous entraînera. Vous serez infidèle. Ou vous fuirez le logis conjugal, ou la discorde y régnera, et tandis que votre sympathie courra le monde, l'antipathie acariâtre, assise à table en face de vous, empoisonnera votre vie entière.

— Voilà qui est parler en homme bien marié, dit Duclos.

— Je ne suis pas pour le mariage, dit Mlle Quinault, puisque je suis vieille fille; mais que deviendraient les enfans au milieu des diverses sympathies qui se partageraient l'existence des parens?

— Eh! s'écria Diderot, j'ai une fille que j'adore et qui est bien mon sang; je ne l'élèverais pas avec moins de soins et de tendresse si c'était le don d'une maîtresse que celui d'une épouse. Le sentiment paternel est impérissable, tandis que l'amour est fragile comme le verre. Malheur à celui qui abandonne ses enfans! Mais lorsqu'il n'y a plus que de l'aigreur entre un mari et sa femme, ne vaudrait-il pas

mieux être autorisé à chercher fortune chacun de son côté que de traîner après soi une chaîne insupportable (1)?

— Ainsi donc, vous engagerez votre fille à former des liaisons volontaires?

— Je ne dis pas cela. Il faut qu'une fille se marie, parce que le monde le veut ainsi et qu'on ne refait pas le monde; mais moi, si j'étais femme...

— La drôle de femme que vous seriez! dit Mlle Quinault en riant; je vous vois d'ici : vos souliers seraient éculés; vous auriez des robes courtes, point de corsages, une taille antique; vous seriez bavarde et pleureuse, avec votre bonnet diablement de travers.

— Vous l'interrompez, dit Duclos, au moment où il nous allait exposer la belle vie qu'il eût menée si le ciel l'eût fait femme.

— Il est certain, reprit Diderot, que je n'eusse guère été petite maîtresse. Muraire ni Marcel ne m'eussent point appris à tenir les pieds en dehors; mais je n'eusse pas été aussi dévergondée que vous voulez bien le croire. On ne m'eût pas séduite avec des fadaises; il eût fallu de grandes qualités, du mérite, des vertus pour me plaire.

— Ma chère dame, dit Mlle Quinault, les héros sont rares en ce siècle, et vous pourriez bien manquer d'amans.

— Je m'en passerais, ma chère demoiselle.

— Point d'amant, ni de mari! Alors point d'enfans; et vous aimez tant à caresser votre petite fille?

— J'en aurais une, mademoiselle, ne vous déplaise.

— Bon! vous vous en passeriez l'envie comme on se commande une robe!

— Exactement.

— Vous seriez une femme à mettre sous cloche.

— Je vaudrais bien toutes ces poupées fardées qui se donnent sans amour et qui enragent d'être mères; qui chassent, au risque de leur vie, le lait que la nature a mis dans leurs seins, afin de reprendre plutôt leurs intrigues. Oui, si j'étais femme, je serais une femme bizarre. Je serais difficile en amour; je voudrais être aimée d'un homme supérieur aux autres, ou point aimée du tout, et on dirait alors que je suis un monstre de vertu; et puis je regarderais comme un devoir de donner le jour à un être qui dût me remplacer, et alors

(1) Diderot, étant marié, a vécu dix ans publiquement avec Mme de Puisieux, et vingt ans avec Mlle Voland, ce qui fait une assez grosse portion de sa vie. Mme Diderot ne s'en est jamais consolée, et le chagrin la rendait querelleuse.

on me jetterait la pierre, et on serait aussi sot dans le blâme que dans les louanges. Oui, la chose semblerait drôle, comme vous dites. Parce que, pour être mère, je ne subirais pas des formalités de convention qui ne signifient rien et qui varient d'un peuple à un autre; parce que je ne m'en irais pas demander à un homme vêtu d'une robe dorée de prononcer quelques mots latins dont il ne saurait peut-être pas le sens, je serais drôle; parce que je ferais ce que la nature veut et ordonne, sans consulter le voisin; parce que je sais que le cœur humain est inconstant et que je craindrais d'être parjure, et que le moyen de ne pas le devenir est de ne jurer de rien; parce que je ne voudrais pas me donner un tyran qui m'infligerait le plus grand des supplices, je serais drôle! Ah! ce ne seraient point de misérables considérations qui décideraient de ma conduite. Je serais mère parce que je serais digne de l'être, et si on voulait m'en faire un crime, je répondrais aux femmes : C'est vous qui êtes avilies, vous qui subissez la tyrannie d'époux que vous n'aimez pas; c'est vous qui êtes avilies et non pas moi, dont les entrailles n'ont point de secret à garder... Mais à quoi bon s'échauffer sur des suppositions? Donnez-moi du vin.

Diderot, tout en se reprochant de s'animer trop, emplit et vida son verre plusieurs fois; il reprit ensuite son discours avec une énergie croissante. Sans partager ses opinions, Mlle Quinault applaudit beaucoup pour la beauté du langage et la verve de l'orateur. Après quelques autres tirades sur divers sujets, minuit sonna, et les convives se séparèrent.

VII.

Hortense Quinault, tout en gardant le silence, avait nagé dans la joie et l'admiration pendant que M. Diderot parlait. Elle ne s'était jamais trouvée à pareil prêche. Son intelligence méridionale avait dévoré tout, comme paroles d'Écriture. Elle avait rassemblé les forces de sa mémoire pour se bien pénétrer de ces théories qu'il ne lui était pas donné d'entendre tous les jours. En rentrant dans sa chambre, elle mit incontinent sur le papier quelques notes essentielles pour lui servir d'appendice, puis elle se coucha, la tête en feu, l'imagination en désordre, et le cœur déchiré par le désir d'être une femme philosophe, et par le sentiment de son impuissance. Le sommeil ne lui vint que fort tard; des songes accablans la tourmentèrent. Elle rêva qu'on lui donnait un tyran qui avait l'audace de lui déclarer en

face son dessein de la traiter en épouse complaisante, en bonne ménagère et en mère de famille. Elle refusait sa main à cet époux insolent, déchirait son voile de mariage, et s'enfuyait au moment de passer le seuil de l'église; mais alors la foule la maudissait, et cent voix lui criaient à la fois : Puisque tu ne veux pas de mari, tu n'auras point d'enfant; tu mourras sans postérité ! Le jour dissipa ces visions affreuses en la réveillant. Hortense quitta son lit; elle rappela les souvenirs de la soirée précédente, et s'assura bien qu'elle n'avait rien oublié, puis elle se mit à la fenêtre pour rafraîchir ses sens et lever un peu les yeux vers le ciel, en lui demandant une inspiration. Le ciel ne refuse jamais d'inspirer les filles matinales et troublées par la philosophie.

On était au commencement du printemps. Un zéphir frais se joua dans la cornette de nuit de Mlle Hortense aussitôt qu'elle parut à la fenêtre. Greuze eût fait de ce zéphir un tableau fort au goût du public, s'il l'eût aperçu par quelque lucarne de son atelier. Un rayon du soleil levant, se frayant un passage entre les cheminées des maisons, vint tomber sur le cou et les épaules d'Hortense, afin de réparer, par sa chaleur, ce que le zéphyr avait de trop vif. La jeune fille ferma les yeux à demi, pour opposer à la lumière l'ombre de ses longs cils noirs, et demeura dans cette extase agréable dont on ne sait bien jouir que dans la première jeunesse. Pour compléter son état de béatitude, les sons languissans du violon arrivèrent vaguement à ses oreilles. C'était le commis-marchand qui étudiait un couplet de vaudeville connu, dont le refrain parlait de martyre et de fidélité. Le garçon ouvrit aussi sa fenêtre dès qu'il aperçut sa voisine. Ce fut alors, qu'une véritable inspiration d'en-haut pénétra dans la cervelle de Mlle Hortense Quinault, sous la forme de ce raisonnement :

—Voilà, se dit-elle, un jeune garçon qui cherche à me plaire. Il ne saurait être mon mari, mon tyran; il n'a pas cette indigne prétention. Il est soumis et constant. S'il venait à m'inspirer de l'amour, ce serait fort heureux, car je me trouverais alors dans les conditions nécessaires pour devenir une femme telle que M. Diderot lui-même aurait voulu l'être.

Hortense regarda plus attentivement le jeune commis-marchand. Elle s'aperçut qu'il réunissait en sa personne la beauté antique et la beauté moderne, comme si la conversation de la veille eût été faite entièrement pour lui. De ces observations naquit un mouvement sympathique dans le cœur de la jeune fille, et comme M. Diderot avait bu à la sympathie, elle n'eut garde de lui résister.

Le commis-marchand, sans se douter des dispositions favorables où était sa belle, fit pour la centième fois ses manéges d'habitude. Il adressa un regard tendre à Mlle Hortense; on lui répondit en faisant les doux yeux. Il posa la main sur son cœur, et on imita son geste. Il risqua d'envoyer un baiser; on lui rendit un autre baiser. Il mit aussitôt son bel habit, son chapeau sur sa tête, et demanda par signes s'il devait essayer de pénétrer jusqu'à l'objet de sa passion; un sourire fut la réponse. Il s'élança dans la rue. La porte cochère était entr'ouverte; il la passa, traversa la cour, se baissa devant la loge du suisse, gagna les escaliers sans être vu, et d'un bond il se trouva aux pieds de sa voisine.

— Jeune homme, lui dit la demoiselle un peu tremblante, ne vous imaginez pas que je consentirai à former des liens qui me rendraient votre esclave. Si vous étiez un héros, un homme doué de grandes vertus, je n'hésiterais pas à me mettre sous vos lois; la sympathie, cette souveraine du monde, m'a entraînée un moment vers vous, mais je prétends demeurer libre.

— Mademoiselle, répondit le commis-marchand, je ne demande pas que vous m'aimiez comme si j'étais César ou tout autre héros. Ne voyez en moi qu'un brave garçon qui se meurt d'amour pour vous. Quand je n'aurai plus le bonheur de vous plaire, vous me renverrez. Je suis trop galant homme pour vouloir vous importuner. Laissez-moi seulement pour aujourd'hui baiser cette main blanche, et ce bras charmant, et puis ces lèvres roses.

Hortense le laissa faire tout ce qu'il disait, et, par enthousiasme pour la philosophie, elle fut menée loin en peu d'instans.

Le commis-marchand revint le lendemain, et fut mieux reçu que la veille; il le fut mieux encore les jours suivans. Les idées d'Hortense se modifièrent insensiblement sous les impressions qu'elle recevait; ses beaux systèmes lui sortaient de la tête, et l'amour s'établissait en maître à leur place. Le jeune homme était simple et d'un bon caractère, il s'empara du cœur de la demoiselle; au bout de deux mois, on ne parlait point encore de le congédier. Cependant Hortense Quinault se réveilla mère un matin; elle se trouva un peu déconcertée d'être devenue une femme aussi philosophe. Du moins, elle ne recula pas devant les embarras de sa position. Elle descendit bravement chez sa tante, et lui conta d'un bout à l'autre son aventure, sans déguiser les motifs qui l'avaient déterminée. Mlle Quinault avait l'esprit bien fait; au lieu de se fatiguer en scènes pathétiques, elle prit la chose gaiement. Diderot reçut une lettre d'elle où il fut complimenté

du fruit qu'avait porté son homélie; quant à la nièce, on ne la gronda point.

— Ma chère enfant, lui dit Mlle Quinault, j'ai trop bien joué le rôle de Zerbinette et ri trop souvent de la galère de Scapin, pour te répéter cent fois: que diable allais-tu faire dans la philosophie? Tu as une grosse sottise sur la conscience, tâchons de la réparer.

La tante courut chez le patron du petit commis-marchand. Ce patron était un honnête homme qui aimait son commis et lui voulait du bien; l'occasion s'offrait de lui en faire; il ne se fâcha pas, donna quelque argent et promit d'établir le jeune homme. Il tint parole; on maria Hortense, qui s'en trouva parfaitement, et ne se plaignit jamais d'avoir de gros enfans très légitimes et bien portans.

Mlle Quinault s'amusait souvent à raconter cette histoire à ses amis; elle s'en acquittait à merveille, et s'extasiait à la fin de ce qu'une tirade du grand encyclopédiste avait procuré à Hortense le bonheur et un magasin de toile fort achalandé; mais elle n'omettait jamais le trait satirique contre les préceptes et les systèmes de M. Diderot, dont la folie de sa nièce était la plus terrible des critiques.

VIII.

Peu de temps après les évènemens qu'on vient de lire, la coterie de Mlle Quinault fut dispersée. Grimm brouilla Diderot avec Rousseau; Saint-Lambert trouva mauvais que Jean-Jacques eût essayé de plaire à sa maîtresse; Duclos envenima les querelles, et on cessa de se voir. Le duc de Brancas ayant ouvert ses salons au bel esprit, la fameuse comédienne y fut appelée; il est dit, dans la Correspondance de Grimm, qu'elle devint l'ame de ces réunions; mais on ne trouve plus sur elle de détails précis; cette grande maison fut un gouffre d'où il n'est rien sorti que des paroles, et nous ne les avons point entendues.

A soixante ans passés, Mlle Quinault, ayant contracté des dettes et sa pension ne pouvant plus suffire au train qu'elle menait, se retira dans un ermitage à Saint-Germain en Laye. Malgré cette distance de quatre lieues, ses amis ne l'abandonnèrent jamais, et on la visitait encore dans sa retraite en toute saison, ce qui témoigne mieux du grand attrait de sa compagnie, que tous les discours du monde.

Étant fort vieille, elle fit une maladie grave qui pensa l'emporter. Le médecin l'avait abandonnée. Un curé s'en vint la sermonner et tâcha de lui inspirer la peur de l'enfer et l'envie de recevoir les sacre-

mens. La moribonde écouta paisiblement et promit d'en passer par où on voudrait, pourvu qu'on ne lui rompît pas les oreilles. Le curé, ravi de ce succès, voulut donner de l'éclat à cette importante conversion. Il écrivit en quatre pages une abjuration de la vie du théâtre et des pompes de Satan, avec le dessein de la faire imprimer comme la rétractation du poète Piron. Il vint le lendemain donner ce papier à signer à la malade. Mlle Quinault signa, mais elle dit au curé :

— Ah! le bon billet que vous avez là! Il vaut celui de La Châtre.

Le billet ne valait pas mieux en effet que celui de Ninon, car Mlle Quinault en réchappa, se moqua de l'abjuration et la fit mettre au feu. Elle vécut encore long-temps, et ne mourut qu'en 1783, âgée d'au moins quatre-vingts ans. Elle se nourrit, jusqu'à sa dernière heure, des écrits philosophiques qui se publiaient alors par centaines, et rendit l'ame dans l'impénitence finale, ce qui est fort malheureux pour elle, sans doute, mais n'a rien d'étonnant. Élevée dans les coulisses, au milieu des mœurs d'un siècle impie et corrompu, entourée comme elle l'était des destructeurs de la religion, aimant naturellement la satire, elle donna dans toutes les idées de son temps, et avait trop d'esprit pour que le royaume des cieux fût à elle. Mlle Quinault cadette a été enterrée à Saint-Germain. Ses amis l'ont beaucoup regrettée. Ils retrouvèrent partout des soupers, des salons ouverts et un accueil cordial; mais nulle part au même degré la véritable bonne humeur. Messieurs les philosophes aimaient à être écoutés; ils ne le furent jamais mieux que par Mlle Quinault, excepté cependant par Mlle de Lespinasse, qu'il faut placer hors de ligne dans ce genre de mérite.

PAUL DE MUSSET.

LA BRENNE.

LETTRE A M. SAINTE-BEUVE.

Dans l'histoire de Port-Royal, au sujet de Duvergier de Hauranne, l'illustre abbé de Saint-Cyran, vous avez dû, monsieur, nommer la Brenne. Vous l'avez bien nommée, en effet, mais c'est là tout, et, sa position géographique indiquée, vous n'en avez dit sur elle davantage. Il n'est pourtant pas, grace à Dieu, dans vos habitudes et vos procédés littéraires, de jamais dédaigner les accessoires, détails biographiques ou encadremens de paysage, qui peuvent jeter quelque jour sur le personnage que font revivre vos crayons, sur l'œuvre soumise à votre fin scalpel. Vous qui avez un si vif sentiment des sites, pourquoi donc avoir négligé celui-là? Entrait-il dans les destinées de ce pauvre pays de connaître même les dédains de la critique? Si vous y revenez jamais, ayez moins de réserve à son égard, je vous en conjure, et si votre silence venait d'une connaissance incomplète des lieux, permettez qu'ayant eu la récente occasion de les parcourir, je vous en dise quelques mots.

Vous placez la Brenne entre le Haut-Poitou qui la borne à l'ouest, la Touraine qui la longe au nord, et le Bas-Berri qui l'enserre à l'est et au sud; c'est effectivement sur les confins de ces trois anciennes provinces qu'elle se trouve; mais pour déterminer sa position d'un mot, disons que, dans la nouvelle division géographique de la France, elle est comprise entière dans le département de l'Indre.

Le territoire de ce département se distingue en pays de *Bois-Chaud*, de *Champagne* ou de *Brenne*. On appelle Bois-Chaud la partie la plus couverte, celle entrecoupée de haies, de taillis, de fossés, et où les mouvemens de ter-

rain sont le moins rares; la Champagne est le pays plat, sans bois, sans ravins, où se trouvent les terres arables. Quant à la Brenne, dont la superficie n'occupe que le dixième du département, elle faisait autrefois partie de la forêt de Brione (*saltus Brionis vel Briona*), vieille forêt druidique qui a vu ses bois dépéris remplacés par une multitude d'étangs que les moines de Saint-Cyran et de Méobec (1) furent, dit-on, les premiers à y établir pour la prospérité de leur table.

La Brenne, sachez-le tout d'abord, est une sorte de plateau presque sans inclinaisons, où se traîne, sur un lit de vase, une petite rivière à l'eau fangeuse, qu'on nomme la Claise. Le fond de ce plateau, formé d'argile, de marne ou de tuf glaiseux, est, pour ainsi dire, imperméable, si bien que les pluies y séjournent jusqu'à ce que l'action puissante du soleil en ait déterminé l'évaporation. C'est l'aspect de ces campagnes que je voudrais vous rendre, et vous verriez que si M. de Hauranne rencontra des brouillards et des exhalaisons putrides au creux du vallon de Port-Royal des Champs, il dut encore trouver ce désert affreux et sauvage, comme l'appelaient les religieuses, un lieu presque souriant, comparé à la Brenne, qui est bien plutôt cette solitude *entre le ciel et la terre*, dont parlait sœur Anne-Eugénie. Je ne vous dirai rien toutefois de l'abbaye de Saint-Cyran, ruine à cette heure insignifiante, car ce n'est pas des détails d'archéologie que je puis vous donner. Mon ignorance est sur ce point complète, et d'ailleurs, comme le disait l'autre jour M. Janin, avec son entrain habituel de style, c'est là le pire des métiers pour l'écrivain d'abord, pour le lecteur ensuite. Je veux uniquement vous crayonner une esquisse de ces lieux, et vous traduire les impressions dont l'ame est frappée à leur vue, comme le pourrait faire un enfant ou un poète. Mais, pour mieux figurer le tableau, il semble auparavant nécessaire d'indiquer le cadre, qui aide ici beaucoup à son relief.

Donc la Brenne, cette lande couverte d'étangs, se trouve bornée au nord, de Châteauroux à Châtillon, par le cours sinueux de l'Indre, et au midi, de Saint-Gautier à Fongombaut, par les collines de la Creuse. A la voir ainsi entre les deux jolies rivières, elle, la plaine aride, terne, désolée, on dirait quelque toile d'Overbeck ou de Philippe de Champagne, cet austère port-royaliste, entre deux gais paysages de la jeune école française.

Vous ne sauriez guère, en effet, imaginer les capricieux méandres que

(1) Le roi chasseur Dagobert, de drolatique mémoire, habita Méobec (prononcez *Mobec*), et c'est même là, selon la légende, que dans un moment de détresse il noya sa meute.

Quand son trésor fut sec,
Il vint à l'étang de Méobec,

dit un couplet du fameux chant populaire, et, liant ses chiens *par le cou*, il les jeta à l'eau, leur disant :

Allez, mes bons amis,
Allez voir au fond si j'y suis.

l'Indre dessine de ces côtés. Tout heureux d'y côtoyer la belle Touraine, il semble peu pressé de courir droit en avant, il s'égare en mille détours, chante et bouillonne à mainte écluse, et se répand à tout propos dans les prairies qu'il caresse à loisir de sa fraîche petite vague amoureuse. La terre, au reste, se montre sensible aux doux embrassemens de la rivière, et y répond par une abondance, par un luxe de végétaux qui fait honneur à sa fécondité. Là les plantes aquatiques se plaisent toutes, depuis le bleu myosotis jusqu'au pâle nénuphar; là se rendent volontiers les sarcelles, les bécassines, les martins-pêcheurs; et dans les touffes bouillonnantes de verdure qui envahissent le lit même de la rivière, on entend, le soir, chanter la fauvette des roseaux. Les fabriques, Dieu merci, ne sont pas encore nombreuses sur ces bords sourians dont l'industrie a jusque-là respecté la poétique fraîcheur. Le moulin à blé y élève seul, à des distances bien rapprochées il est vrai, son bruit monotone; mais après tout, le moulin ne dépare point un site; et le meunier, avec sa mine fainéante et narquoise, avec son bonnet tombant sur l'oreille, et sa chanson égrillade à la bouche, le meunier est certes le moins prosaïque de tous les personnages industriels.

La Creuse a une tout autre physionomie que l'Indre. Son paysage est plus sévère, et la marche de ses eaux moins désordonnée. Dans l'encaissement où la confinent ses deux chaînes continues de collines, elle ne dérive pas, comme son frère vagabond, de côtés et d'autres, sans nul souci de son cours; elle passe lentement au contraire, ainsi qu'une grave matrone, sous son voile d'aulnes et de peupliers, au bourdonnement sans fin de ses écluses. Quoique ses rives soient plus charmantes aux alentours d'Argenton, le voyageur admire encore de bien agrestes solitudes, de bien jolis ermitages au penchant de ses côteaux, alors même qu'il a dépassé Saint-Gautier, de Tenay jusqu'à Ciron, où les bords de l'eau sont, comme les bords d'une coupe pleine, couronnés de feuillages, qui font à la rivière une voûte mobile et murmurante, un dais dont le vert sombre est parsemé, et de loin comme éclairé, des clochettes blanches de la *vrille* qui s'enroule aux arbres. C'est vraiment à point que la Creuse double en ces lieux la fraîcheur aromatique de ses prés et le rideau de ses ombrages, car là même deux membres de nos assemblées législatives viennent se reposer de leurs fatigues parlementaires. A gauche et au creux du vallon se montre la *villa* du pair de France. A droite et coquettement perchée sur la hauteur apparaît celle du député. L'autre, qui semble en souffrir impatiemment le voisinage, fait de prodigieux efforts pour que sa rivale ne l'éclipse pas; et dans son désir de briller à tout prix, elle a barbouillé ses murs d'ocre rouge, couvert ses tourelles en ardoise, mis en œuvre tout expédient. Mais l'habitation pimpante du député a tout l'air de railler ces prétentions à la suprématie, et, fière d'occuper la cime du côteau et de déployer en plein midi sa terrasse, le soleil est encore haut monté, qu'elle projette ironiquement des masses d'ombres sur sa rivale. La rivière cependant passe, indifférente à ces luttes d'amour-propre, et tout près de là dresse ses tours démantelées le vieux château de Romefort, qui, rêvant aux nobles

hommes ensevelis dans son caveau, prend ces vanités du jour en un commun dédain, et les considère de sa hauteur, orgueilleux et maussade comme un gentilhomme ruiné.

A voir ce nid de vautour, on n'irait guère imaginer par qui ces murs en ruines furent, au dernier siècle, un instant habités; et certes, parmi tous les personnages sur qui tomberaient vos conjectures, le nom de Mme de Parabère ne vous viendrait pas des premiers à la bouche. Il est pourtant vrai que la belle maîtresse du régent vint subir quelques mois d'exil en cette thébaïde, mais non pas toutefois en Madeleine repentante pour y pleurer sur ses fautes mignonnes. Elle y vint au contraire le cœur gros de regrets, et son premier acte à son arrivée fut, en son déplaisir, de faire irrévérencieusement placer ses chevaux dans la chapelle de Romefort, voulant peut-être donner à entendre par-là qu'elle n'était point encore résignée à convertir son boudoir en confessionnal. Le scandale fut grand au pays; on commenta longuement et peu charitablement le fait au village; mais la belle inconsolable n'était pas même distraite de ses souvenirs par la pieuse indignation qu'elle excitait parmi ses dévotes vassales. La nature elle-même était, aussi bien que les commères, impuissante à calmer ses ennuis. Le parc aux branchages touffus et rarement élagués lui paraissait horrible et campagnard au souvenir des belles allées, symétriquement alignées au cordeau, où elle se promenait autrefois au bras de son noble amant, entre deux rangées de Dianes chasseresses et de Sylvains ricaneurs. Toutes les nymphes de la Creuse seraient accourues de leur humide retraite joncher la pelouse, au-devant de ses pas, de paquerettes et de marguerites, qu'elles n'auraient pu faire sourire sa jolie bouche attristée. En vain le rossignol, quand il voyait passer la grande dame le long de la haie où il chantait blotti, redoublait-il en son honneur de coups de gosier et d'accords : elle aurait, l'ingrate, donné de grand cœur tous ces trésors de mélodie pour un air de menuet. Enfin, j'ignore si son chagrin en fut l'unique cause, mais toujours est-il qu'elle tomba, de mélancolie en désespoir, très sérieusement malade, au point qu'on eut à craindre pour sa vie. Voyant la châtelaine en ce fâcheux état, ses gens, qui avaient apparemment quelques bons motifs de trembler pour son salut, songèrent, en zélés serviteurs, à mander le curé de Ciron. Or, ce digne curé (s'il en faut croire les voltairiens de l'endroit) n'était pas, tout en s'inquiétant des biens du monde futur, indifférent à ceux de ce monde-ci, et comme il passait le bac pour se rendre où son office l'appelait, considérant avec une jalouse admiration les prairies dépendantes du château, il songeait, le rusé compère, au moyen d'arracher quelque riche plume à l'aile de cette colombe expirante. L'acte sacrilége de l'arrivée (ce sont toujours les voltairiens qui racontent) fut présenté par lui sous un aspect si odieux, sous des couleurs si abominables, que Mme de Parabère comprit la nécessité d'une expiation qui apaiserait le courroux du ciel, dont sa maladie, suivant le curé, était une évidente vengeance. La belle malade fut grandement effrayée à ce mot d'expiation, car elle s'attendait à se voir pour le moins imposer la réclusion du couvent et le cilice; aussi se rendit-elle vite aux exigences de

l'honnête curé, qui ne réclama, pour unique et singulière réparation envers l'église, que le don fait à sa cure de l'étendue de prairie dont six faucheurs pourraient couper l'herbe en un jour. Édifié du facile consentement de son ouaille repentante, le brave homme mit en réquisition six de ses plus vigoureux paroissiens, et leur fit si agilement promener la faulx dans les prés du vieux manoir, que depuis lors sa cure fut abondamment pourvue de foin.

A partir de Ciron, la Creuse arrose trois ou quatre lieues d'un pays moins pittoresque et de plus prosaïque apparence. Les prairies et les guérets de ses rives, que l'engrais et le labour mettent sans répit en demeure de produire, ont une physionomie plus bourgeoise; mais, quand la rivière atteint Mont-la-Chapelle, le village aux belles cerises, et Rochefort, autre ruine féodale d'un château que, d'après la légende, les fées bâtirent en une nuit, et où il y avait autant de fenêtres que de jours dans l'an, alors les sites reparaissent plus originaux encore et plus accidentés. Surtout à l'approche de Fongombaut, vieille abbaye d'une architecture remarquable, la route qui borde la Creuse offre des dentelures de rochers d'un aspect fantastique, très dignes du crayon.

Ainsi, monsieur, vous voyez de quelles ravissantes lisières la Brenne se trouve enclose : d'un côté, nappes d'eaux bleues comme le ciel où les saules trempent leur blanchâtre feuillage; de l'autre, collines tour à tour boisées ou découvertes, agrestes ou riantes.

Mais si, partant du nord ou du midi, vous avancez dans les terres, vous n'aurez pas alors cheminé pendant une heure que vos yeux seront singulièrement frappés des métamorphoses du paysage. On n'a point parcouru, en effet, une lieue de pays, qu'aux champs animés d'une culture active et plantés d'arbres à fruits succède une lande immense, parsemée d'étangs (1), où l'œil se promène sans obstacle jusqu'à l'horizon. Je ne saurais vous rendre le serrement douloureux que le cœur éprouve à la vue de cette campagne nue, morne, stérile, et silencieuse aussi; car, de longs fossés pleins d'une eau verdâtre formant clôture comme ailleurs les buissons, tous les oiseaux chanteurs, le merle, le chardonneret, le rossignol, tous ces oiseaux, dis-je, désertent cette plaine inhospitalière et sans ombrages. Le silence qu'il en résulte, uniquement troublé par le coassement des grenouilles, et joint à l'impression contristante des lieux, a quelque chose de solennel et d'imposant qui affecte l'ame, mais qui l'élève.

En automne surtout, les brouillards du matin sont là si compactes, que le voyageur, emprisonné dans leurs humides et ténébreux réseaux, sur cette plaine couverte d'étangs, sorte de périlleux archipel, le voyageur se demande avec inquiétude si le soleil, dont il n'aperçoit qu'à peine le disque décoloré, pourra bien percer ces brumes, et les dévorer de ses rayons. Mais l'hiver, les pluies

(1) Les principaux sont : les Cinq-Bondes, le Grand-Mé, le Gabriau, la Gabrière, et surtout la Mer-Rouge, qui laisse à sec, au mois d'août, une petite chapelle en ruines, où l'on vient, certain jour d'*assemblée*, de tous les points de la Brenne en pèlerinage.

survenant toujours abondantes, les étangs franchissent leurs chaussées, et l'archipel devient une mer. C'est là l'heure des tribulations pour les propriétaires indigènes; non pas que leur vie soit le moins du monde en péril, mais c'est pour leur revenu qu'ils tremblent. Comme les étangs se fondent tous alors en une seule et immense nappe d'eau, le poisson, on le pense, profite de l'évènement pour voyager; et, délaissant la vase natale, il se promène en tous sens, à sa fantaisie, sur les bruyères inondées. Pérégrinations fécondes en soucis pour le propriétaire! Sachant trop l'humeur nomade de la carpe et du brochet, il redoute fort qu'à la baisse des eaux le *peuple aquatique* ne se retrouve plus complet au gîte. J'ignore, par exemple, s'il redoute avec des transes aussi vives que le poisson du voisin, venu en son étang, s'y acclimate et y demeure.

Le printemps et l'été passent sur la Brenne avec leurs molles brises et leurs chauds rayons sans presque en modifier le paysage. Le ciel y perd bien, à la vérité, dans la belle saison, cette teinte grise qui tout le reste de l'année le rend comparable à une coupole de plomb; mais la végétation ne subit point, en ces landes, les transformations successives par lesquelles d'ordinaire elle passe. Les bruyères, en effet, ne sont point là, comme en Bretagne ou dans le reste même du Berri, de verdoyans écrins où s'épanouissent par milliers des fleurs sauvages que la rosée diamante; ce sont de maigres terrains incultes, que le paysan appelle *brandes,* et dont il coupe les genevriers et les ajoncs pour la litière de ses étables et pour chauffer son four.

Mais si les oiseaux, amis des bosquets et des eaux limpides, fuient ces landes marécageuses, c'est en retour l'Éden des poules d'eau, et le rendez-vous favori des oies et des canards sauvages, qu'on y voit s'abattre et manœuvrer par bandes sur les étangs. Aux premières bises de novembre notamment apparaissent en nombreuses phalanges les oiseaux voyageurs, que dans cette atmosphère brumeuse et voilée on prendrait facilement pour ces damnés du poète que le vent emportait par longues files, comme des grues, dans ses tourbillons :

E come i gru van cantando lor lai,
Facendo in aer di se lunga riga,
Così vid' io venir, traendo guai,
Ombre portate dalla detta briga.

Souvent, à l'approche d'un étang, vous voyez à trois cents pas de vous s'élever pesamment un oiseau d'une très grande envergure; c'est le héron *au long bec, emmanché d'un long cou*, le héron du fabuliste, que vous avez distrait de son embuscade, où depuis de longues heures, immobile au bord de l'eau, il guettait sa proie lente à venir.

En ce coin de terre si complètement déshérité, la nature n'est pas seule languissante et de mine souffreteuse; l'homme y végète aussi bien qu'elle. Comme l'herbe menue, aigre, chétive, qu'y broutent des bestiaux étiques, comme les sauvageons rabougris que la mousse et le lichen y tapissent de leur

rouille corrosive, l'homme y ressent l'action malfaisante des miasmes qu'élabore sans cesse l'eau croupie dans les mares. La fièvre est en quelque sorte son état normal; son teint blémi, ses yeux caves, annoncent de bonne heure la décrépitude, et son ventre ballonné trahit tous les symptômes de l'hydropisie. Aussi, que de tristesse dans la lenteur de sa démarche! que de lassitude secrète dans sa parole traînante! Ses fêtes sont loin d'avoir ce joyeux entrain qui toujours anime ailleurs ces solennités champêtres; son chant même est une complainte monotone, dont l'accent plus religieux qu'enjoué rappelle ces vieux noëls qu'on chante encore à la veillée, dans nos provinces du centre. Quand vous traversez ce pauvre pays, bien des fois vous avez l'oreille frappée d'une voix plaintive; c'est le chant de quelque pâtre qui vous arrive avec les gémissemens du jonc qui pleure sous le vent du nord, car il règne en ces lieux une singulière harmonie de tristesses.

Mais, se dit-on, quels hommes se peuvent donc résigner à vivre en ces landes? Quelles natures sont assez mystiques pour se condamner aux désolans aspects de cette thébaïde? quels cœurs assez désespérés pour s'y abîmer dans leurs larmes, ou quels esprits assez apathiques pour y traîner, du berceau à la tombe, leur nonchalante existence? Voilà ce que, dans ma jeune inexpérience des choses de la vie, je me demandais un jour que j'allais trottant avec résignation dans les boues de la Brenne, comme un chevalier captif relâché sur parole; et je m'avouais que les lackistes de l'Angleterre eux-mêmes, quelque amoureux qu'ils fussent des retraites silencieuses, des solitudes désertes, auraient cependant reculé devant celle-là, bonne tout au plus à quelque cœur dévasté qui viendrait un temps s'y repaître de ses douleurs et s'y refaire par degrés à la vie, ou bonne encore au poète, pour un exil momentané, alors qu'en ses heures passagères d'accablement il crie au monde, à l'amour, à l'art même : *Laissez-moi!*

Laissez-moi! dans nos champs les roches solitaires,
Les bois épais appellent mon ennui;
Je veux aux bords des lacs méditer leurs mystères
Et comment tout m'a fui.

Ainsi me parlais-je à moi-même, lorsque au milieu de ma rêverie une violente ondée m'en vint brusquement distraire. Jetant alors les yeux autour de moi, j'avisai dans les champs une habitation un peu à l'écart du chemin. Un pâtre, tapi dans la maigre broussaille d'une haie, m'en dit le propriétaire, dont le nom ne m'était pas inconnu, et je courus y réclamer un abri d'une heure.

La maison, de maussade apparence, vieille et à demi croulante, était bien en rapport parfait avec le site environnant. J'eus à longer la clôture du jardin pour atteindre la cour d'entrée, et je reconnus dès l'abord une de ces habitations champêtres que les gens de la campagne appellent un *logis,* ne pouvant en conscience les décorer du nom de château. Comme je franchissais le seuil de cette maison isolée, dont les métairies qui en dépendent sont l'unique en-

tourage, mes yeux tombèrent sur une devise en vieux style inscrite au-dessus de la porte : *Est bien gardé qui Dieu garde.* Je fus vivement touché du sentiment religieux qui avait inspiré l'inscription, et vous le comprenez sans peine. Au milieu des landes désertes environnantes, s'en remettre ainsi à la garde providentielle du regard qui embrasse tous les points de l'espace, qui veille sur l'homme perdu dans la foule humaine ou dans les solitudes, ces deux déserts également profonds; se reposer avec une telle sécurité dans la foi, me sembla le fait d'une nature toute chrétienne.

Un domestique, que je trouvai dans le vestibule, m'introduisit dans une grande salle, où se tenait assise à une table, entre ses deux petites filles, la jeune dame du lieu, en ce moment occupée, je crois, à quelque leçon d'écriture. Je me nommai à la jeune mère, et j'eus peu de chose à dire pour expliquer ma venue; mon manteau ruisselant de pluie parlait assez de lui-même, ce semble. La jeune femme, qui avait daigné accueillir mon nom d'un sourire, me répondit avec une grace parfaite que son mari, absent de la veille, serait aux regrets de n'avoir pu me recevoir lui-même, et, m'indiquant un siége près du foyer, elle m'invita du geste à m'asseoir. Les enfans, tout heureuses de la leçon interrompue, approchèrent des escabeaux du fauteuil de leur mère, et tandis qu'elle promenait ses mains dans les cheveux de ses chères petites, nous causâmes.

Nous causâmes, vous l'imaginez bien, de choses futiles et un peu vulgaires, comme il arrive à deux personnes inconnues l'une à l'autre; l'entretien, quoique prolongé grace à la pluie qui redoublait, ne roula point sur un ordre d'idées qui auraient pu dans leur choc faire jaillir des lueurs révélatrices; mais quoiqu'il ne me fût pas donné de lire dans l'ame de cette femme, quoiqu'elle me parlât d'elle-même avec une discrétion bien modeste, je crois que la haute idée que j'en ai conçue n'a rien d'imaginaire, car vous n'ignorez pas qu'il est des ames dont les beautés intérieures se pressentent et se devinent dès l'abord; leurs secrètes richesses rayonnent dans les yeux, leur source de vertus cachées transpire en leurs moindres paroles.

La jeune femme se joignit à moi pour déplorer l'aspect contristant de ces landes marécageuses; sa voix fut loin de contredire la mienne, alors que sous l'impression du moment je me répandis en de sombres peintures, et que j'improvisai sur la désolation de ces lieux quelque mauvaise élégie dans le goût d'Young. Mais quand je vins, étourdi déclamateur, à lui demander comment elle pouvait habiter là six mois par an, la jeune mère sourit d'un air légèrement étonné, et ramenant avec tendresse ses deux petites filles sur son sein, elle les baisa l'une après l'autre au front.

Ce fut là toute sa réponse; mais quelles paroles en auraient dit davantage! Je compris alors toute l'ignorance que trahissait ma question. Qu'allais-je en effet me récrier sur son isolement au sein des sauvages bruyères qui l'environnaient? Avait-elle donc placé son bonheur et son repos dans l'aspect triste ou gai d'un paysage? Faisait-elle dépendre sa joie d'un ciel bien éclairé, et

sa mélancolie, si toutefois elle était jamais mélancolique, avait-elle pour cause un brouillard ou un temps de pluie? J'eus bientôt lieu, la conversation allant son cours, de reconnaître que sa félicité reposait sur des biens plus solides, et que son espoir était ailleurs. Tout rempli des saintes affections de la famille, son cœur ignorait ces faux besoins, ces vagues aspirations, qui décolorent la vie. Dans la paix satisfaite de son ame, elle n'avait rien à confier aux nuages que les vents charriaient au ciel de son domaine; en vain les oiseaux voyageurs passaient-ils par bandes sur sa tête, elle n'enviait certes pas leurs ailes pour s'envoler avec eux, et comme à nous, les Renés impatiens, l'heure de la migration ne lui semblait pas lente à venir. Comparable en sa solitude à celle dont il a été dit qu'elle avait choisi la meilleure part, elle vivait recueillie au désert, toute à ses tendresses de mère et d'épouse, dans l'attente du jour où quelque voix céleste lui répèterait les paroles de Marthe à sa sœur : Le Christ est là, il vous appelle.

Par une de ces éclaircies assez fréquentes, mais courtes dans cette atmosphère de brume, elle me proposa une promenade au jardin, où les enfans nous suivirent, courant, malgré ses cris, dans l'herbe mouillée. Ce jardin n'était point du tout à son gré; les arbres à fruits surtout, méthodiquement alignés au bord des plates-bandes, l'offusquaient fort, et elle aurait voulu animer d'accidens et de massifs ce terrain sans ondulations; mais le moyen, je vous prie, d'*anglaiser* cette Brenne? Elle, au reste, née dans une ville qu'arrose une magnifique rivière, accoutumée aux splendeurs d'un beau soleil et d'une riche nature, elle parlait vraiment de cette vilaine campagne d'une lèvre souriante, pleine de grace et sans amertume. Plus calme encore que Mme de Couaën, elle ne soupirait même pas après la patrie lointaine et toujours chère. Enfin, jalouse de modifier mes premières impressions, elle m'assurait, riant de mon pessimisme, qu'il n'en était pas toujours ainsi, que je venais en un jour défavorable, et qu'après tout la Brenne avait aussi ses agrémens; tant elle ignorait, la candide jeune femme, qu'elle était le charme unique de ces lieux!

Pardon de m'appesantir sur ces détails peut-être inopportuns, et pardon, ô poète, d'évoquer ici cette douce figure restée en mon souvenir comme une statue du marbre le plus blanc; mais, du tourbillon qui nous emporte, ces existences calmes, voilées et pures, ne sont-elles pas aimables à contempler, et ne nous en vient-il pas comme un bon parfum qui pénètre et qui délasse? Je l'avoue, en m'éloignant de cette calme retraite, je comparais cette ame sereine à toutes les ames troublées de ce temps-ci, et je me demandais si tous ceux de nous qui sont inquiets comme la feuille au vent, qui se remuent en tous sens dans la vie comme des malades sur leur couche, n'auraient point dérangé quelque rouage de leur existence. Arrivés au carrefour de Pythagore, auraient-ils pris à gauche quand il fallait aller à droite? A quoi bon cependant, me disais-je, à quoi bon tant s'agiter à la recherche du seul bien désirable? A quoi bon courir du nord au sud, des bois de Meillerie aux bosquets de

Clarens, lorsqu'en heurtant au premier seuil venu, au seuil le plus modeste et le plus solitaire, on y pourrait trouver quelquefois tout d'abord la Julie par nous tant cherchée?

Puis, les yeux et le cœur frappés du contraste que la gracieuse figure entrevue formait avec cet affreux séjour, une pensée de vous me revenait à la mémoire. Oui, sans doute, me disais-je, *les lieux les plus vantés de la terre sont tristes et désenchantés lorsqu'on n'y porte plus ses espérances;* mais, avec un cœur pur, satisfait et fidèle, les lieux les plus mornes et les plus désolés sont encore doux et habitables, car la devise a raison : *Est bien gardé qui Dieu garde.* Et j'admirais en moi-même les compensations infinies de la Providence qui met de la sorte la colombe dans la masure, et au sein du marais le lys au blanc et fin tissu : consolant symbole que, tout en cheminant au retour, je formulais en un sonnet que voici :

Près de sites charmans, il est parfois au monde
Des lieux enveloppés d'un éternel brouillard,
Où fourmillent, parmi l'algue et le nénuphar,
Des reptiles hideux sur une vase immonde.

Et d'autres fois, au sein d'une plaine féconde,
Un débris parasite attriste le regard,
Masure abandonnant désormais au renard
Ses vieux murs lézardés que l'eau du ciel inonde.

Mais ne blâmons pas Dieu! Que du donjon croulant,
Comme autrefois de l'arche, il sorte un ramier blanc;
Tout s'anime, et voici la ruine enchantée!

Qu'au milieu de la brume et du limon impur
Un beau lys ouvre à l'œil sa coupe veloutée;
Et le marais sourit, et le ciel est d'azur!

AUGUSTE DESPLACES.

LA VISION

DU

PÈRE ZACHARIAS.

— Ne partez pas aujourd'hui, me dit Frédéric, c'est demain le dimanche de Pâques, il y a messe en musique à l'église des Dominicains; restez, nous irons ensemble.

J'ai toujours eu pour les magnificences du culte romain une prédilection singulière. Cet appareil d'encens et de lumière, cette pompe des orgues et des voix dont s'entoure à certains jours solennels la célébration des mystères du catholicisme, bien loin de distraire l'ame de son recueillement, exercent au contraire sur elle, souvent à son insu, de profondes et religieuses influences. Quoi qu'il en soit, et quand il devrait y avoir dans mon fait un peu de ce paganisme italien dont la Rome pontificale hérita, dit-on, de la Rome des Césars, j'aime ces grands prestiges, et j'avoue qu'en pareille occasion il n'en fallut pas davantage pour me décider à rester.

Le lendemain, Frédéric et moi, nous sortîmes à l'appel des cloches dont la voix métallique vibrait dans l'azur le plus clair d'une heu-

reuse matinée de printemps; puis, après avoir traversé la multitude en habits de fête, nous nous rendîmes à l'église qui, ce jour-là, recevait tout un peuple de fidèles sous ses vastes arceaux, dans son paisible et majestueux sanctuaire aux mille autels garnis de fleurs et de branches vertes, aux épais nuages d'encens dont les chaudes bouffées s'exhalaient sur nous du fond de la chapelle du chœur. Le maître-autel resplendissait de cierges, et des deux côtés, le clergé, vêtu de robes éclatantes, se tenait assis dans des stalles de bois curieusement travaillé, derrière lesquelles se dressaient en longue file les saints apôtres et les martyrs sculptés de grandeur naturelle. Le prêtre officiant, assisté de ses diacres, parut dans sa chasuble d'or, et le mystère divin ayant commencé, les musiciens rassemblés dans le chœur se mirent à l'œuvre.

Mais quelle messe, bon Dieu! quelle composition! des fragmens de cavatines italiennes, de romances françaises et de boleros espagnols, des ritournelles de carrefour, tout l'attirail enfin du plus misérable maestro qui ait jamais couru de foire en foire rapiéçant çà et là d'un lambeau de *cabalette* à trois temps l'habit d'arlequin de sa musique. Figurez-vous pour *kyrie* une danse d'ours, une symphonie de jongleurs indiens accompagnant à grand renfort de cymbales les paroles sublimes de la liturgie.

Stupéfait, je regardai Frédéric qui baissait les yeux de confusion.

Vint ensuite le *Gloria*, un chef d'œuvre du même genre, plus trivial encore, s'il est possible; tellement, que dans ma colère, j'aurais volontiers quitté l'église si la sainteté du lieu et du moment ne m'eût interdit une pareille boutade. J'attendis, me contentant, au *graduel*, de jeter sur mon malencontreux compagnon un regard d'ironie qui pouvait se traduire en ces termes : « Vraiment, mon cher, c'était hier ou jamais le cas de décamper, et je vous en veux du mauvais tour que vous m'avez joué là. » Ce *graduel* se composait tout entier d'une insipide cavatine italienne, d'une cavatine d'amour arrachée à quelque opéra, et à laquelle on avait adapté un texte dont la musique rendait l'expression, Dieu sait comme! — Quel malheur, murmurai-je à part moi, qu'un si fâcheux contre-temps arrive un jour comme aujourd'hui! — Et la perspective de tout ce que nous avions encore à supporter dans cette messe déplorable emplissait mon ame d'ennui et de dépit.

Dès le premier moment, j'avais détourné mes yeux des musiciens et du chœur, résolu à ne plus même honorer d'un regard les instrumens d'une aussi pitoyable profanation. Cependant ma curiosité finit

par l'emporter, et lorsque je jugeai qu'on allait commencer le *Credo*, je ne pus m'empêcher de lever la tête encore une foi,

A ma grande surprise, tous les musiciens déposèrent leurs instrumens. Quatre gigantesques trompettes se dressèrent seules, et lorsque le prêtre eut donné la réplique du *Credo*, le chœur, sans instrumens, accompagné seulement par les trompettes, entonna un morceau en *ré* majeur, une musique à larges tenues, dans le genre des chorals de Palestrina. Dès les premières mesures de cette psalmodie, l'épouvante du Très-Haut s'empara de moi, et lorsque, dans une solennelle cadence, un roulement de tonnerre sur ces mots : *In unum Deum*, vint m'avertir de l'entrée des timbales, un frisson terrible, le frisson de la mort, circula dans tous mes membres, je me trouvai porté tout à coup en face du crépuscule éternel que sillonnaient, par intervalle, de rapides éclairs, émanations lointaines du Tout-Puissant. A ces mots : *Creatorem cœli et terræ,* Créateur du ciel et de la terre, un splendide rayon illumina les ténèbres de l'espace, et les piliers de granit tressaillirent aux puissantes harmonies que le tonnerre effrayant des timbales promenait çà et là sous les voûtes. Mais lorsque vinrent ces paroles : *Et in unum Dominum Jesum Christum*, lorsque le plus doux, le plus mélodieux pianissimo sembla soupirer le nom sacré, des milliers de têtes s'inclinèrent, vous eussiez dit les vagues ondulations d'un champ de blé aux tièdes vents du soir. Et cela continua de la sorte, avec des soupirs, des roulemens et des murmures, jusqu'au *Descendit de cœlis.*

Et en vérité, c'était là une musique du ciel. Evidemment, ce *Credo* ne pouvait avoir rien affaire avec la messe commencée d'abord, un tout autre maître avait dû écrire cette page magnifique. Nulle puissance au monde ne m'aurait ôté cette idée, d'autant plus que je lisais dans les regards humides et brillans de Frédéric qu'il partageait sur ce point mon entière conviction.

Cependant les musiciens avaient repris leurs violons, leurs flûtes, tous leurs instrumens. Un *Andante* en *sol* majeur dissipa, comme le soleil, les vapeurs de l'harmonie. Peu à peu, les tempêtes de l'ame s'endormirent aux suaves ondulations d'une phrase des violoncelles, et bientôt une voix de soprano chanta comme du sein des nues :

Et incarnatus est
De spiritu sancto
Ex Maria Virgine
Et homo factus est.

Cet *homo factus est*, s'exhalant comme un parfum de citronniers en fleurs, souffla sur notre ame un vent de grace et de consolation. Oui, pour nous, à cette heure, le dieu s'était fait homme, et notre confiance extatique se berçait en des rêves du paradis.

Mais tout à coup les trompettes reprirent sur un mode lugubre, et leur appel terrible nous ramena aux âpres douleurs de la vie :

> Crucifixus etiam pro nobis,
> Sub Pontio Pilato,
> Passus et sepultus est.

Ces derniers sons s'éteignirent dans un soupir d'une indicible tristesse; l'orgue, à son tour, laissa mourir sa voix profonde. Déjà le silence régnait partout, le sang se glaçait dans nos veines, lorsque soudain le vent de la résurrection se leva, et, balayant devant lui les décrets de la mort, éclata dans un formidable unisson, écrit selon les anciennes règles de la liturgie, dans un sublime chœur annonçant le triomphe :

> Et resurrexit tertia die!

Les trompettes sonnèrent une fanfare retentissante, et l'hymne de gloire, emportée à travers le tourbillon des béatitudes célestes, finit par aller s'abîmer dans le torrent d'une immense fugue à six-huit :

> Et vitam venturi sœculi, amen!

Mais je ne sais quel sentiment de mélancolie et de terreur vous saisissait vers ces dernières mesures. Les voix consolatrices qui chantaient cette vie d'éternelle béatitude s'effacèrent par degrés dans un *piano* mystérieux diminuant toujours. On eût dit que toutes ces émanations mélodieuses allaient se perdre sur l'aile invisible et sourde des Esprits au sein de l'immensité nébuleuse du ciel. Les instrumens à vent moururent, et sur le dernier soupir du chœur, *amen! amen!* on n'entendait plus que le pas fantastique des basses en *pizzicato* et le battement lointain des timbales, dernières pulsations de la vie en ce grand corps harmonieux.

Nous restâmes comme pétrifiés; nous n'appartenions plus à cette terre; nous marchions, avec les bienheureux, *in vitâ venturi sœculi;* un frisson glacial parcourait tous nos membres, dans l'émotion nerveuse où nous avaient plongés cette musique surnaturelle, ces flots d'harmonie et de vérité qui venaient de nous inonder; et désormais le sanctuaire radieux, le sanctuaire avec ses cierges, ses archanges,

ses prêtres, ses nuages d'encens, nous apparaissait comme la gloire du ciel ouverte devant nous.

— Oui, voilà bien le culte romain, murmura Frédéric; la religion mitrée et pontificale.

Sitôt après ce morceau, la première messe revint à la charge et continua son train. Un *sanctus* agréable et badin, espèce de gracioso de la comédie italienne, dansant la sarabande et le menuet, pirouettant et cabriolant à ravir, passa incognito dans la jaquette d'arlequin, dont le tailleur grotesque l'avait affublé; puis défilèrent le *benedictus* et l'*agnus Dei*, toujours déguisés en Mascarille, en Colombine, en Léandre, et autres personnages de la foire et de l'opéra-comique : pitoyable fatras composé des réminiscences les plus creuses et des refrains les plus vulgaires. Seulement, cette fois, le scandale se consomma sans que notre indignation en fût soulevée; harmonie ou splendeur, voix ou rayons, nos yeux et nos oreilles ne distinguaient plus rien. La fanfare elle-même, une extravagante fanfare d'ophycléides et de trombones que le maestro avait eu l'idée ingénieuse de placer sur ces paroles : *dona nobis pacem,* ne put nous arracher au ravissement indicible où le chef-d'œuvre divin nous avait jetés.

Cependant, dès qu'on eut fini de célébrer l'office, je me dirigeai en toute hâte vers le chœur afin de m'enquérir de l'homme qui avait composé le *Credo.*

— L'auteur de ce *Credo* est le père Zacharias, me répondit une vieille tête à perruque, d'une expression froide et déplaisante, que je supposai être le maître de chapelle. Du reste, ajouta-t-il sur un ton de sarcasme, si vous voulez vous édifier, vous pouvez emporter la partition chez vous, et vous donner tout à votre aise le plaisir de méditer sur les lignes que le bonhomme a rédigées en tête, en manière de préface et d'introduction.

Je reçus avec respect le cahier précieux dont les pages tombaient de vétusté, et sans désemparer, je me mis en devoir de parcourir le texte qui précédait la musique et que le père Zacharias avait écrit en langue latine. J'avoue qu'on ne saurait voir rien de pareil. Était-ce une hallucination? Il y avait là tant d'extravagances entassées, tant de choses bizarres, inouïes, que je n'osais me fier à mes yeux. Le lecteur comprendra mon étonnement, s'il veut bien se donner la peine de jeter un coup d'œil sur ce document de l'autre monde, que je me suis efforcé de traduire mot à mot d'après le manuscrit authentique du père Zacharias, et pour lequel je réclame toute indulgence.

« *Anno Domini, etc.* Je reposais dans le sein de la terre depuis des années, lorsque, pendant une nuit, la sainte nuit de Pâques, il m'arriva d'échapper au diable, et de venir m'asseoir dans un confessionnal de notre église. — J'étais seul, seul sous la voûte silencieuse et froide; la lune descendait à travers les vitraux, ses lueurs blafardes enveloppaient comme d'un linceul les piliers gigantesques, les anges et les saints qui tous dormaient profondément, et bien loin au-dessus du maître-autel, la lampe éternelle tremblottait comme un ver-luisant dans ce massif de pierres. Une nuit sombre et lugubre, une nuit de désolation s'appesantissait de plus en plus sur la cellule étroite où je m'étais réfugié, car je venais de passer de l'espérance des béatitudes célestes à la damnation, et voici comment.— Je reposais, attendant la résurrection. Or, une fois tous les cent ans, il est donné aux trépassés de se retourner dans leur tombe, et quand vint mon tour après avoir dormi un siècle, je me dressai sur mon séant, et m'écriai : « Seigneur, quel jour sera donc celui de la résurrection des morts? — Dors, Zacharias, me répondit alors une voix tonnante, rendors-toi, il n'est point de résurrection. » A ces mots, étendant ma main desséchée, je lançai vers le ciel, dans un affreux blasphème, une poignée de terre du sépulcre, et sentis que le néant allait m'atteindre sitôt que je m'endormirais de nouveau. Déjà le sommeil séculaire allait me reprendre; minuit sonna; douze fois le battant lugubre et terrible retombant sur l'airain ébranla l'édifice en ses profondeurs, et le dernier coup grondait encore, que je vis, ô prodige! tout s'animer autour de moi. Des squelettes sortaient du sol, des squelettes affluaient de toutes parts. Dans les tribunes, dans les corridors souterrains, dans la sacristie, dans les caveaux funèbres, c'était comme un murmure de végétation mystérieuse. Toutes les stalles se remplirent. Les saints et les apôtres dans leurs niches secouaient, eux aussi, leur torpeur éternelle, et se frottant les yeux du pan de leur robe de marbre, s'éveillaient. Cependant le silence planait sous les arceaux, tout demeurait immobile et taciturne, l'orgue retenait ses ronflemens dans sa poitrine; pas un son, pas un souffle; je n'entendais que les pulsations de mon propre cœur. Je reconnus parmi les morts Allegri et Palestrina. — Que voulez-vous? m'écriai-je, que venez-vous me troubler de vos apparitions fantastiques? Les morts ne ressuscitent pas, l'éternité est stérile; ni les sanglots, ni les douleurs ne la fécondent; vous aurez beau retourner le sol jusqu'à la fin des siècles, nul germe de vie ne repose dans les ténèbres de l'éternité. Ne le savez-vous pas aussi bien que moi? Alors que cherchez-vous en

cette nuit? qu'est-ce qui vous travaille? Pensez-vous encore aux chimères d'autrefois? cherchez-vous le sépulcre vide du maître? Quel bonheur est le vôtre là-bas, dans la cellule funéraire? qu'espérez-vous? qu'attendez-vous?

Credo in unum Deum,

me répondirent les morts d'une voix de tonnerre et dans un choral solennel accompagné par d'invisibles fanfares et de mornes roulemens de tonnerre,

Patrem omnipotentem,
Factorem cœli et terræ,
Visibilium omnium et invisibilium.

Je demeurai sous le coup d'une épouvante inénarrable; mais bientôt mes yeux se remplirent de larmes, car je venais d'ouïr ces harmonies si douces qui tant de fois m'avaient ravi aux songes de l'extase, jadis, lorsque j'étais homme et que la foi vibrait dans mon sein comme la musique d'une autre sphère, musique profonde et latente dont les accens me pénétraient, sans qu'il me fût donné jamais de les pouvoir exprimer. — Ah Dieu! et maintenant le mystère se révélait à moi dans sa plénitude, maintenant je saisissais la note et je pouvais la rendre. Ma voix timide se mêlait tout bas au cantique des morts, et lorsqu'une haleine embaumée, lorsqu'une brise de mélodie et d'amour m'apportait en soupirant ces divines paroles : *Et in unum Dominum Jesum Christum*, mes larmes ruisselaient en même temps que les larmes des anges dont les têtes de marbre s'inclinaient à ces mots jusqu'à terre. Je sentais la rosée de la vie éternelle, une rosée heureuse et fécondante qui descendait sur mon sépulcre dans les vapeurs éthérées d'un arc-en-ciel mystique, et j'avais comme les trépassés l'ame pleine de confiance et d'espoir.

Alors une voix extatique, une voix du ciel et des étoiles, s'éleva pour la première fois; à ce timbre de diamant, j'eus bientôt reconnu la mère immaculée du Christ. J'écoutai. Comme la vague paisible qui vient battre un rivage en fleurs mêle son roulis caressant aux doux refrains du rossignol éveillé dans les aubépines, ainsi descendirent de l'autel les mélodieuses paroles où sa béatitude sembla s'épancher jusqu'au moment où la douleur universelle grandit de nouveau avec le *Crucifixus* pour décroître ensuite peu à peu et s'exhaler dans les plaintes mélancoliques du *Sepultus est.*

Un silence de mort régnait partout; les squelettes prosternés de-

meuraient immobiles, et sous l'ogive immense on n entendait plus rien que le balancier monotone de l'horloge mesurant par secondes les heures de la vie et de la mort. Le Christ gisait dans le sépulcre, et moi je sentis comme si je me retournais dans le mien et si la voix terrible me criait : Dors, Zacharias, rendors-toi; les morts ne ressuscitent pas.

Alors le coq chanta. Une heure ayant sonné au beffroi de la cathédrale, toutes les statues s'émurent, et désormais, portant haut leur tête gigantesque, entonnèrent à l'unisson *et resurrexit tertiâ die*. La trompette retentit, l'orgue déchaîna ses cataractes magnifiques, et des milliers de voix se rencontrèrent et s'unirent dans une acclamation glorieuse, dans un hymne sans fin; et moi je me dressai dans mon sépulcre et m'écriai dans mon ravissement : — Il est donc vrai que les morts ressuscitent; te voilà heureux, Zacharias.

Mais lorsqu'on en vint à ces mots : *Et iterum venturus est*, tous les crânes se tournèrent vers les astres, et ce fut un spectacle terrible de voir ces orbites caves et profondes cherchant comme à tâtons dans les ténèbres le ciel qui dans ce moment saluait le *cum gloriâ* d'un long roulement de tonnerre. Enfin à ce passage : *Expecto resurrectionem mortuorum*, les squelettes, se frappant la poitrine à coups redoublés, regardèrent le ciel avec ardeur; puis, une fugue de jubilation s'étant emparée de ces dernières paroles, versa comme un flot de mélodie et de parfum l'espérance de la vie éternelle sur cette multitude innombrable, et quand le dernier *amen* cessa de retentir dans un cri de joie et de bénédiction, tous avaient disparu.

Alors, bondissant hors du sépulcre, je grimpai à travers l'escalier en spirale sans m'arrêter, tout d'une haleine, jusqu'au ciel, et c'est là que le bienheureux Zacharias, assis dans une cellule proprette et qui donne sur le jardin du paradis, compose et rédige pour l'enseignement des hommes ce qu'il a vu et entendu pendant cette nuit mémorable. Sans cesse occupé à ses orgues, il cherche à rappeler ses moindres souvenirs; sitôt qu'il lui vient une phrase, il l'écrit, et pour essayer sa musique, il a toute une troupe de petits chérubins à sa disposition. Heureux Zacharias! Dieu l'a pris dans son cloître afin qu'il travaille à loisir dans la quiétude ineffable de l'ame. Toutes les bénédictions l'entourent dans sa cellule de diamant. Il a des claviers d'ivoire et des missels d'or. S'il reste assis à lire, des bouffées d'aloès et de rose soufflent dans ses cheveux, de la croisée; s'il rêve au clair de lune, il voit sous ses pieds des jardins semés d'étoiles vives et de palmes d'or, de beaux jardins où les ames s'attardent; s'il improvise

à l'orgue, des archanges vêtus de blanc combinent les registres et font jouer les ronflantes pédales. Heureux Zacharias! Il ne demande rien, rien, si ce n'est que son travail se prolonge des siècles; car on ne l'a pris qu'à la tâche, et l'œuvre une fois consommée, adieu la cellule du paradis! adieu les orgues et les anges! Il faudra retourner dans la terre, hélas! retourner dans le sépulcre et dormir jusqu'à ce que la voix crie enfin : « Réveille-toi, Zacharias, pour la vie de l'éternité!... »

Lorsque je rendis la partition au maître de chapelle, je voulus avoir des renseignemens sur l'auteur de ce manuscrit singulier, et lui demandai enfin quel était ce Zacharias et ce qu'il faisait.

— Le père Zacharias n'est plus de ce monde, me répondit alors le petit homme en essuyant les verres de ses lunettes; il mourut sitôt après avoir écrit ce *Credo;* l'encre ne s'était pas figée encore dans le tuyau de sa plume qu'il rendit le souffle. Nous l'avons tous connu ici, et sa perte nous affligea profondément, bien qu'on dût y voir plutôt un acte de délivrance, car le malheureux était fou depuis quinze ans. Du reste assez bon musicien, et s'il avait voulu se guérir dans sa première jeunesse d'une fièvre d'enthousiasme qui le dévorait, nul doute qu'il n'eût fini par faire quelque chose... Mais laissons là ces divagations. Vous ne me parlez pas de la messe que vous venez d'entendre et que j'ai composée en quarante heures, sans préjudice du cinquième acte et de l'ouverture d'un opéra italien dont vous me direz des nouvelles. Eh! eh! jeune homme, que vous semble de mon *kyrie?...*

HENRI BLAZE.

BULLETIN.

Le rapport et la discussion sur les crédits de 1840 ont appelé de nouveau l'attention de la chambre sur plusieurs actes importans du précédent cabinet. En votant les crédits supplémentaires, la chambre portait un jugement définitif sur la politique qui avait armé la France et mis le pays à l'abri de toute surprise.

Dans les gouvernemens représentatifs, il faut un véritable dévouement à l'intérêt public pour prendre l'initiative de grandes mesures. Les hommes d'état qui sentent le mieux combien ces mesures sont nécessaires peuvent hésiter à assumer sur eux une responsabilité qui a ses jours de périls. Il arrive un moment où, après avoir agi avec les plus patriotiques intentions, on se trouve en présence d'un parlement soupçonneux qui a le droit et le devoir constitutionnel de promener partout un contrôle sévère, défiant, inexorable. Les chambres sont toujours prévenues d'une manière défavorable contre tout ce qui a été fait sans elles : elles sont toujours disposées à blâmer ceux qui, pour agir, n'ont pas attendu leur concours. Ces sentimens sont dans la nature des choses; tout pouvoir est jaloux de garder la plénitude de ses attributions. Quand un parlement est obligé de reconnaître que l'évidence, la nécessité, la justice, réclament de sa part un bill d'indemnité pour des actes importans, il le donne, mais il est mécontent d'être contraint de le donner, et ce mécontentement éclate toujours par quelque endroit. Cependant le pouvoir exécutif a aussi ses devoirs et ses droits. Chargé de la responsabilité formidable de tenir l'honneur et la sûreté du pays à l'abri de toute atteinte, il doit exercer une action incessante que l'absence du parlement et le silence de la tribune ne sauraient interrompre. Voilà donc en présence deux droits, deux prérogatives, dont l'harmonie fait la force du gouvernement représentatif; si au contraire ces droits et ces prérogatives viennent à se heurter, il y a dans le corps politique des secousses et des crises.

Le ministère du 1er mars a eu l'été dernier le courage de sa situation, et on peut lui en savoir gré quand on considère les difficultés que créent aux

dépositaires du pouvoir les habitudes d'esprit de notre pays et les exigences de la constitution. Qu'un danger paraisse imminent, on se lève pour y courir, on s'écrie qu'il ne faut reculer devant aucun sacrifice et qu'on doit tout prodiguer, hommes et argent. Le danger semble s'éloigner : ces impressions s'affaiblissent, disparaissent; on a tout oublié. Alors les mêmes hommes, qui dans les premiers momens auraient presque accusé le pouvoir de n'en pas faire assez, reprennent le rôle facile de frondeurs et de critiques; on épilogue, on censure; on s'élève contre les dépenses, on blâme l'audace avec laquelle un ministère a pris l'initiative, et, comme le péril s'est évanoui, on enfle la voix pour demander justice et vengeance au nom des finances compromises et de la constitution violée.

Remercions le précédent cabinet de n'avoir pas reculé devant ces injustices, ces attaques, qu'il n'était pas difficile de prévoir. M. Thiers était animé d'une conviction forte; il a saisi avec énergie l'occasion que lui offraient les évènemens de réorganiser et d'augmenter les forces militaires et maritimes dont une longue pratique des affaires et de profondes études lui avaient démontré l'insuffisance. Quatre grandes puissances signaient sans nous, et peut-être contre nous, un traité dont les conséquences échappaient à toute prévision : qu'y avait-il à faire, si ce n'est d'armer? De cette façon, le traité du 15 juillet n'aura pas été seulement pour la France une déception, un mécompte, il sera aussi l'époque et le point de départ d'une situation plus forte et d'une puissance plus respectable. L'Angleterre nous a trompés, c'est un malheur; mais au moins elle nous aura fourni l'occasion d'augmenter notre armée, de créer douze régimens de plus, de tripler l'effectif de nos équipages maritimes, d'armer de nouveaux vaisseaux de ligne, de nouvelles frégates, et de développer la navigation à vapeur. C'est ainsi qu'une politique dévouée au pays corrige les contre-temps qu'envoie la fortune, et prépare les moyens de profiter de ses retours à venir.

Avant le traité du 15 juillet, l'armée était-elle sur un pied suffisant? M. Thiers a démontré sans réplique qu'avec un effectif de 329,000 hommes, il était impossible de rassembler 100,000 hommes sur la frontière. L'Afrique occupe 70,000 hommes, il faut compter 29,000 hommes pour la gendarmerie, les vétérans et les enfans de troupe. Reste 230,000 hommes, mais il ne faut compter que trois cinquièmes de véritables combattans; il n'y a donc que 160 à 170,000 hommes, dont on doit encore retrancher les garnisons de Paris, de Lyon, et les soldats nécessaires pour garder les côtes. La démonstration est irrésistible. Il faut porter l'armée à 500,000 hommes pour que la France ait toujours à sa disposition une armée mobile suffisante qui, dans le cas d'une rupture de la paix continentale, puisse faire face aux premiers évènemens. On s'en convaincra plus encore si l'on jette les yeux sur les nations qui nous environnent. La Prusse doit à son organisation militaire la faculté de pouvoir, en quelques semaines, rassembler 200,000 hommes au moins sur un point donné. L'Autriche, sans faire aucune démonstration, a toujours gardé un pied de guerre imposant. Sur les bords du Rhin, au pied des Alpes, nous

avons donc devant nous deux grandes puissances militaires, contre lesquelles une infériorité visible et permanente serait un véritable danger. C'est de ce péril, de cette infériorité, que M. Thiers a voulu tirer le pays; il a marché à ce but avec une résolution que rien n'a pu ni détourner, ni abattre, et il est parvenu, en peu de mois, à combler toutes les lacunes de notre organisation militaire. Si l'ancien président du 1er mars avait besoin d'une justification, il la trouverait dans la conduite de ses successeurs, qui ont continué son œuvre. Pourquoi donc certains soutiens du cabinet actuel affectent-ils de répéter que le ministère a dépensé 800,000 millions, ou, pour présenter un chiffre plus rond, un milliard? Qui leur a donné mission pour tenir un semblable langage? Depuis plusieurs années, on s'était laissé entraîner à entreprendre une immense quantité de travaux publics; on jouissait avec sécurité de la paix, et rien ne faisait pressentir les évènemens qui devaient altérer cette tranquillité profonde. Tout à coup survient le traité du 15 juillet, et, de l'aveu de tous, l'équilibre européen se trouve altéré. La France arme, et les ministres qui n'auraient pas muni le pays de tous les moyens de défense, auraient été coupables de trahison. Pour armer, il faut de l'argent; on en avait déjà dépensé beaucoup pour les travaux de la paix, on a donc eu sur les bras deux espèces de dépenses, dépenses civiles et dépenses militaires, et on a pu, en les réunissant, écrire un chiffre énorme dont on a fait une calomnie, comme l'a dit M. Thiers, contre le 1er mars. C'est un artifice de polémique financière qui peut trouver sa place dans les colonnes d'un journal, mais qui serait indigne de la gravité d'un gouvernement. Aussi le ministère actuel n'a-t-il jamais pris pour son compte de pareilles assertions, et si peut-être il n'a pas montré assez de sollicitude pour la solidarité gouvernementale, en défendant ses prédécesseurs, au moins n'a-t-il pas porté lui-même contre eux à la tribune d'accusations injustes.

Il est vrai que M. le ministre des finances a parlé du lourd héritage qu'il avait recueilli, mais sans doute il se plaignait de la situation même, et non de la conduite de ses devanciers. M. Humann évite toute discussion politique, et se renferme strictement dans la spécialité financière. Il met son honneur et ses soins à rétablir l'équilibre dans les finances; pour obtenir ce résultat, il fera un emprunt, et s'abstiendra de toute dépense extraordinaire. On conçoit cette réserve et on peut l'approuver, pourvu qu'on ne veuille pas en faire un instrument d'accusation contre le passé. Avant le 15 juillet, on avait accumulé, pendant plusieurs années de paix, de nombreux travaux; depuis le 15 juillet, il a fallu organiser les moyens de guerre, sous peine de manquer aux règles de la plus élémentaire prudence; on peut vouloir s'arrêter un instant pour mettre toutes les dépenses à jour, mais il ne faut regretter rien de ce qui a été fait tant pour la prospérité du pays que pour sa défense.

Est-ce la peine de mentionner un petit incident qui, dans ces graves débats, a voulu s'élever à l'importance d'un scandale? Un député de la gauche, M. Lherbette, a demandé le rejet d'une somme de cinq mille francs qui, dans

le budget supplémentaire des affaires extérieures, avait été votée pour le voyage d'un écrivain aux colonies. Beaucoup de membres de la chambre se sont abstenus de voter, et une faible majorité s'est levée pour la radiation. Les adversaires personnels du cabinet du 1er mars devraient choisir pour le combattre des questions qui fussent au moins un plus noble champ de bataille; ils devraient aussi respecter assez la chambre pour ne pas la rendre complice de leurs petites malices. Quand on a accordé à un cabinet l'agrandissement des cadres de l'armée, l'augmentation de la marine, et les fortifications de Paris, est-il bien digne du parlement de chercher à lui causer un déplaisir en lui refusant une allocation de cinq mille francs ?

Il est un autre point sur lequel, au contraire, nous pouvons féliciter la chambre d'une pensée vraiment politique. La commission des crédits de 1840 s'est préoccupée de la situation exceptionnelle des hommes que le mouvement si rapide de nos crises ministérielles appelle au pouvoir, et qui rentrent souvent dans la vie privée après s'être fermé, par leur entrée aux affaires, une carrière qu'ils avaient déjà parcourue utilement pour eux et pour le pays. La commission a vu là avec raison une question grave, et l'a signalée à l'attention des chambres ainsi qu'à la sagesse du gouvernement. En effet, nos révolutions de portefeuilles, si fréquentes et si soudaines, ont ce fâcheux résultat, qu'elles jettent les hommes les plus distingués hors de la carrière où ils ont conquis une juste renommée, et rendu au pays d'éminens services. Ainsi, le conseil royal de l'instruction publique ne compte plus parmi ses membres M. Cousin, et serait aussi privé des lumières de M. Villemain, si en ce moment M. Villemain n'était pas ministre. Le conseil d'état a perdu M. Vivien, qui, depuis dix ans, s'y faisait remarquer par de profondes connaissances, un chaleureux talent de discussion, et qui a laissé dans ce corps éminent un véritable vide. L'honorable M. de Salvandy, qui pendant l'administration du 15 avril a présidé avec distinction l'instruction publique, a quitté le pouvoir avec le désintéressement le plus recommandable. Il est injuste et déraisonnable que des hommes qui ont occupé les premiers postes de l'état, d'anciens ministres du roi, restent ainsi écartés, soit de toute participation aux affaires, soit de la carrière où ils se sont illustrés. Sous la restauration, tout homme qui avait passé par les conseils de la couronne, jouissait viagèrement d'un traitement honorable, et avait le titre de ministre d'état. Le gouvernement et les chambres devront examiner s'il n'y aurait pas lieu de rétablir ce qui a été supprimé avec une précipitation irréfléchie, ou si l'on ne pourrait trouver des combinaisons qui réserveraient les droits acquis des ministres dans les carrières qu'ils ont parcourues avant leur arrivée au faîte de la hiérarchie. Il est heureux que le parlement ait pris l'initiative sur le pouvoir exécutif, pour exprimer le désir que les hommes qui auront participé au gouvernement du pays, ne quittent les affaires qu'avec une situation assurée.

Cette semaine a vu paraître plusieurs rapports qui sont l'expression des travaux de nos commissions législatives. M. le baron Mounier a lu à la tribune de la chambre des pairs un volumineux travail sur le projet de fortifier Paris.

Nous ne dirons point que ce rapport est *fastidieux*, que les idées en sont *mesquines* et les argumens *vulgaires*. Sans emprunter des expressions aussi dures à une feuille dont ordinairement la polémique est plus courtoise, surtout quand elle est dirigée contre des hommes qu'on a loués dans d'autres occasions, on peut s'étonner que M. Mounier n'ait pas déguisé plus habilement la partialité hostile qui l'anime contre le projet. Puisqu'il avait cru, malgré ses opinions connues, pouvoir se rendre l'organe d'une mesure qu'il n'approuve pas, au moins aurait-il dû s'acquitter avec plus de scrupule de ses fonctions de rapporteur. Dans la plus grande partie de son travail, M. Mounier plaide contre la loi qu'il est chargé d'exposer et de défendre; il ne fait pas un rapport, mais de la polémique. Aussi arrive-t-il qu'en lisant le morceau de l'honorable pair, on se surprend à le réfuter soi-même. Par une réaction naturelle, l'esprit s'élève contre un plaidoyer si exclusif, et nous ne doutons pas que le rapport de M. Mounier n'ait conquis, contre le gré sans doute du rédacteur, de nouveaux partisans au projet. Un journal n'a pas craint d'affirmer que le travail de M. Mounier était de beaucoup supérieur au rapport présenté par M. Thiers à la chambre des députés. Comme il est adroit de rapprocher ces deux morceaux et d'écraser celui qu'on veut louer sous le souvenir d'un des plus beaux succès qu'ait remportés l'éloquence politique dans nos fastes parlementaires! Dans son rapport, M. Thiers rendait claire, attrayante, une question spéciale et difficile. Il n'y avait pas un détail qu'il ne fît comprendre, pas une objection qu'il ne résolût, et le lecteur arrivait à la fin de cette belle déduction non-seulement sans fatigue, mais avec le regret d'en trouver le terme. On chemine péniblement dans le travail de M. Mounier, il faut traverser exordes sur exordes; c'est à peine si après d'interminables préparations on pénètre au centre du sujet; enfin, on acquiert la conviction que le rapporteur ne soutient qu'à contre-cœur le projet dont il est l'organe officiel, et que s'il veut le modifier, c'est pour le détruire tout-à-fait.

L'honorable rapporteur de la chambre des pairs donne à entendre à la fin de son travail que la paix ne saurait être troublée. Il nous semble néanmoins que, si l'état présent de l'Europe n'est pas menaçant, l'avenir n'est pas assez assuré pour qu'il faille conseiller à la France de renoncer aux projets et aux préparatifs qui doivent faire sa force et sa sûreté. Les dernières nouvelles d'Orient nous ont montré Méhémet-Ali entièrement sacrifié à l'orgueil de la Porte et à la haine de ses ennemis. Dans le parlement anglais, lord Palmerston a-t-il désavoué les desseins qu'on prête à l'Angleterre, et dont lord Ponsonby serait l'instrument le plus actif? Dans ses réponses aux interpellations qui lui venaient de divers points de la chambre des communes, le ministre anglais n'a rien précisé, rien promis; il a dédaigné de calmer par un mot les inquiétudes des amis de la paix. Quelques jours après, le *Morning chronicle* et le *Globe* ont présenté l'apologie du hatti-scheriff du sultan. Aucune des quatre puissances n'a encore, que nous sachions, manifesté l'intention de faire à la France des concessions qui modifient nos rapports avec les signataires du traité de Londres. Tout commande donc à la France de garder son attitude d'obser-

vation tranquille, mais armée, et d'exécuter tous les projets qu'elle a conçus dans l'intérêt de sa défense.

Un autre rapport, présenté à la chambre des députés par l'honorable M. de Lamartine, a obtenu du succès. On voit que sur la propriété littéraire M. de Lamartine a voulu composer un morceau littéraire, académique même, dont la phraséologie et les développemens splendides fissent un contraste tranché avec les rapports qui d'ordinaire sont déposés sur la tribune de la chambre. Tout ce qui tient aux généralités mêmes de la question, à l'intérêt qui s'attache aux travaux de la pensée et de l'art, est exprimé par l'illustre poète avec un heureux éclat; mais dans la position même des questions métaphysiques et juridiques, on pourrait désirer une démonstration plus rigoureuse et plus convaincante. M. de Lamartine a-t-il raison d'affirmer qu'un jour le législateur substituera le mot *toujours* au terme de cinquante ans, que la commission a inscrit dans la loi? Ne pourrait-on pas au contraire conjecturer que le mouvement de la civilisation tend à *socialiser* de plus en plus les productions diverses de l'intelligence? Et puis, que de difficultés de droit positif le rapport laisse sans explication! Ce sera aux jurisconsultes de la chambre à donner tous leurs soins à une matière aussi épineuse et aussi neuve. Il s'agit de créer une législation toute nouvelle, d'apprécier pour la première fois des faits délicats qui jusqu'à présent avaient échappé à toute appréciation légale. On ne peut encore savoir si la chambre, dans cette session, trouvera le temps de discuter cet important projet avec toute l'attention et la maturité nécessaire; mieux vaudrait l'ajourner que d'en brusquer et d'en mutiler le débat.

Nous en dirons autant du projet de loi sur l'instruction secondaire. Il nous paraît difficile que la chambre, qui a déjà manifesté quelque impatience et quelque lassitude à la pensée des travaux nombreux qui encombrent ses bureaux, puisse discuter, à la fin d'une session très chargée, un projet aussi capital que celui sur l'instruction secondaire. Il suffit de lire l'exposé des motifs rédigé par M. Villemain pour en reconnaître toute l'importance. Cet exposé, rédigé avec une élégance simple et qui porte l'empreinte du style pratique des affaires, énumère les unes après les autres les questions et les difficultés qui ont successivement attiré la sollicitude du gouvernement. A chaque pas, on rencontre un problème dont la solution entraîne les plus graves conséquences. M. Villemain dit en commençant que, si ce projet de loi sur la liberté de l'enseignement secondaire est demeuré en suspens depuis plusieurs années, ce retard n'est pas un tort. Nous le pensons comme lui. Nous croyons même qu'on eût pu sans inconvénient, et peut-être avec utilité pour l'intérêt public, tarder encore. Depuis quelque temps, tout tendait à s'apaiser dans l'église, et dans les rapports de l'église avec l'état régnait une modération calme qui promettait de porter d'heureux fruits. Peut-être s'est-on trop hâté, avant que ces dispositions favorables fussent tout-à-fait confirmées, de mettre en discussion un sujet délicat qui va réveiller bien des ambitions et des désirs d'envahissemens. M. Villemain remarque, au début de son exposé, que souvent le caractère de la liberté politique s'est marqué par l'influence exclusive

et absolue de l'état sur l'éducation de la jeunesse. Cette observation est aussi spirituelle que juste. Mais ne peut-on pas en conclure que, dans l'intérêt même de nos institutions, il faut affermir et enraciner cette liberté politique avant de songer à lui susciter des obstacles? L'Université se croit assez forte pour offrir elle-même à des influences rivales le partage et le combat. Cela est plus chevaleresque et généreux que sage et politique. On peut voir déjà, au surplus, comment on accueille ses ouvertures et ses bienfaits. Les champions du clergé s'indignent qu'on donne à des ecclésiastiques des examinateurs laïcs : ils ne sont pas reconnaissans de ce qu'on leur accorde, ils sont irrités de ce qu'on leur refuse. Ces premiers éclats de polémique peuvent déjà faire réfléchir ceux qui n'auraient pas aperçu la portée des innovations qu'on veut introduire dans l'enseignement et dans la société.

Trois bureaux ont autorisé la lecture de la proposition de MM. Mauguin et Pagès de l'Arriége, sur l'extension des incompatibilités. Cette proposition, dont on discutera la prise en considération la semaine prochaine, exclut de la députation les receveurs-généraux et receveurs particuliers des finances, les payeurs, les officiers-généraux et supérieurs des armées de terre et de mer en activité de service, les magistrats remplissant les fonctions du ministère public près les cours royales et les tribunaux, les chefs de division et de bureau dans les divers ministères. Le cabinet a déclaré qu'il combattrait de toutes ses forces la proposition, et qu'à son sens il n'y avait aucune réforme à introduire actuellement dans la loi électorale. L'administration ne pouvait tenir un autre langage, et puisque ses convictions ne l'avaient pas portée à prendre elle-même l'initiative de quelques modifications à la loi existante, elle devait naturellement repousser un projet qui, s'il était adopté ou seulement pris en considération, n'amènerait rien moins que la dissolution de la chambre. On ne peut prévoir quel sera le vote de la chambre; il est bien difficile au parlement, après l'attention particulière qu'il a fini par donner aux motions Gauguier et Remilly, de repousser purement et simplement une proposition sur l'extension des incompatibilités. Les deux fractions de la gauche, le centre gauche, même une partie du centre droit, se lèveront pour la proposition de MM. Mauguin et Pagès. Cet incident a mis la division entre MM. Dufaure et Passy, ainsi qu'entre les députés qui votent avec eux. M. Dufaure, après avoir récemment exprimé ses sympathies pour une réforme prudente et modérée de la législation électorale dans un avenir peu éloigné, n'a pas voulu se donner à lui-même un brusque démenti, et a voté dans les bureaux pour la lecture de la proposition. M. Passy, qu'offusquent peut-être un peu les succès de tribune de son ami, et qui d'ailleurs a un frère dans les rangs de l'administration actuelle, s'est séparé en cette occasion de M. Dufaure, et a voté contre la lecture. Au surplus, ce n'est pas tant la proposition même que le principe des incompatibilités qui serait pris en considération. M. Thiers a fait ses réserves dans les bureaux. Il n'approuve pas la proposition telle qu'elle est rédigée, mais il croit que, puisque deux ministères consécutifs ont reconnu qu'il y avait quelque chose à faire, il faut que le principe devienne l'objet

d'une discussion approfondie. L'admission des hauts fonctionnaires dans la chambre, l'exclusion des petits, voilà toute la pensée de l'ancien président du 1er mars; chez lui, elle n'est pas nouvelle, et il est très vrai que, comme ministre de l'intérieur, M. Thiers a souvent combattu, notamment en 1834, la candidature de ce qu'il appelle les *ambitions inférieures*.

La Belgique a sa crise ministérielle. Le sénat, à la majorité de 24 voix contre 19, a pris en considération un projet d'adresse au roi pour supplier sa majesté de modifier le cabinet actuel, comme n'ayant pas la confiance de la chambre. Cette adresse impute au ministère de M. Lebeau les divisions qui se sont manifestées dans le sein de la représentation nationale. Le roi Léopold s'est tenu, en répondant au sénat, dans les termes de la plus stricte impartialité, et rien dans sa bouche n'a pu faire pressentir à quel parti il s'arrêterait. Le parti catholique monte ouvertement à l'assaut du pouvoir, et veut ressaisir la direction des affaires qu'il avait perdue depuis plusieurs années. N'ayant pu obtenir, dans ses agressions contre le cabinet de M. Lebeau, la majorité au sein de la chambre des représentans, il a été plus heureux dans le sénat, qui, en Belgique, est aussi un pouvoir électif, et dont les membres, pour leur réélection, doivent ménager l'influence des prêtres catholiques. On parle déjà beaucoup en Belgique d'une dissolution. Il serait curieux que cet été une double dissolution, tant en Belgique qu'en France, mît en jeu, dans les deux pays, toutes les passions politiques et tous les ressorts du gouvernement constitutionnel.

Un incident particulier vient de produire à Paris une sensation presque aussi vive qu'un événement politique. La déconfiture de M. Lehon, notaire, qui a été arrêté sous la prévention de détournement de dépôt, était ces jours-ci l'objet de toutes les conversations. Par quelle fatalité le notariat voit-il ainsi réveiller contre lui toutes les défiances et toutes les hostilités qu'il avait eues à combattre pendant le ministère du 12 mai? En vérité, nous qui nous sommes élevés à cette époque contre les projets de réforme de M. Teste, parce qu'ils nous paraissaient avoir le tort d'attaquer sans préparation et sans ménagement des droits acquis, nous sommes presque forcés de répéter ce mot de l'ancien garde des sceaux, qu'*il y a quelque chose à faire*. Nous croyons savoir que le déplorable scandale causé par la faillite de M. Lehon a déjà provoqué de la part du gouvernement les plus sérieuses pensées. Cette matière délicate ne pouvait, au surplus, tomber en des mains plus prudentes que celles de M. Martin du Nord, dont on connaît la haute impartialité pour maintenir tous les droits et défendre tous les intérêts. De son côté, la chambre des notaires doit se montrer disposée à donner au pouvoir et à la société toutes les garanties compatibles avec l'indépendance du notariat. L'événement de cette semaine a trop de retentissement pour qu'il ne soit pas l'occasion décisive de quelque réforme sage et nécessaire.

REVUE DRAMATIQUE.

Nous avons rarement parlé du théâtre en ces derniers temps. C'est qu'en vérité nous n'avons pas eu le courage d'enregistrer tant d'essais infructueux, tant de luttes stériles, tant d'efforts impuissans. Nous ne pensons pas que l'art dramatique ait jamais subi une pareille crise. Les théâtres eux-mêmes semblent découragés, et nous n'avions pas vu jusqu'à présent une saison d'hiver si pauvre en pièces de tout genre. Si vous exceptez le Théâtre-Français, qu'une intelligente activité a su protéger jusqu'à ce jour contre l'indifférence du public et maintenir victorieusement dans une voie de prospérité, vous ne verrez de toutes parts que malaise, souffrance, désastre et ruine. Le théâtre de la Renaissance se traîne péniblement; après avoir repris *le Proscrit,* il reprend *l'Ouvrier,* joué autrefois à l'Ambigu; après avoir ressuscité ses morts, il ne sait rien de mieux que d'emprunter les morts de ses confrères. L'Ambigu a fermé ses portes; le succès de *Lazare-le-Pâtre* et le génie de M. Bouchardy n'ont pu combler l'abîme depuis long-temps ouvert pour l'engloutir. Ainsi ce n'est pas seulement dans la haute classe de la société que le goût du théâtre se perd; l'indifférence est partout, et le peuple, le peuple lui-même, si curieux autrefois des jeux de la scène, abandonne ses théâtres de prédilection, théâtres qui ne vivaient que pour lui et par lui. La Porte-Saint-Martin s'épuise en vaine énergie pour rappeler les gloires de son passé doré. On a bien repris *la Duchesse de La Vauballière;* mais ces trois queues merveilleuses, ces trois queues d'éternelle mémoire qui firent si long-temps la fortune de M. Harel, c'était là surtout ce qu'il fallait reprendre, et c'est précisément ce qu'on n'a pas repris. Le même théâtre, comme celui de la Renaissance, a prié l'Ambigu, son voisin, de lui prêter un de ses morts: on a pris la pioche, on a fouillé, on a exhumé quelques cadavres parmi lesquels on a choisi le plus glorieux, et voilà comment il s'est fait qu'après les reprises de *la Duchesse de La Vauballière,* du *Proscrit,* de *l'Ouvrier,* nous avons eu celle de *Lazare-le-Pâtre;* il est vrai qu'on n'avait guère joué celui-là qu'une centaine de petites fois. C'était vraiment bien la peine de rouvrir deux

théâtres pour nous gratifier de toutes ces nouveautés! Mais d'ailleurs, il faut le dire, les pièces nouvelles ne réussissent pas mieux que celles-là à réveiller la curiosité du public. Tout l'esprit de M. Scribe ne remplit plus, comme autrefois, la petite salle du Gymnase. Entrez le soir, au hasard, dans un de ces théâtres à la porte desquels vous avez vu jadis la foule se presser avant l'heure : vous serez étonné du vide de la salle moins encore qu'attristé de l'air ennuyé des rares spectateurs. Que sont devenus le rire, la gaieté, la terreur et les larmes? L'ennui a tout remplacé. Oui, l'ennui, c'est l'affreux ennui qui pèse sur les théâtres, les écrase et les tue. La faute en est-elle aux auteurs? aux acteurs? au public? la faute en est-elle à nous tous? Quoi qu'il en soit, nous pensons sérieusement qu'il serait prudent et sage de fermer les théâtres pendant dix ans. Ce serait donner au public, aux auteurs, aux acteurs, le temps de se régénérer; l'art dramatique n'y perdrait rien, et nous y gagnerions tous quelque chose.

Cet état de souffrance est si réel, si général, que nous le retrouvons même en province. A Rouen, à Lyon, à Marseille, les directeurs se ruinent où se sont enrichis leurs prédécesseurs. Les ronces et les grandes herbes croissent en liberté aux alentours de chaque théâtre. La rampe s'allume dans le vide; le lustre éclaire le désert. C'est à peine si les artistes en représentation parviennent à peupler parfois ces vastes solitudes, à donner un air de fête et de vie à ces loges abandonnées. Nous savons cependant de quel amour du théâtre était possédée la province, voici quelques années à peine. Les petites villes s'entassaient dans des granges et dans des étables pour assister aux jeux de Thalie et de Melpomène. Il suffisait alors de l'arrivée de quelques comédiens en guenilles, pour mettre à l'envers toutes les têtes du département. Chaque ville, d'ailleurs, avait sa comédie bourgeoise. Les salles de spectacle étaient rares alors; presque toutes étaient horribles : loges noires et hideuses, parterre debout, plafond défoncé, un quinquet pour lustre, quatre chandelles à la rampe. Eh bien! c'était le bon temps! Aujourd'hui, il n'est guère de villes qui n'ait son théâtre, tout aussi bien que son église, un théâtre élégant et commode, éclairé au gaz, enluminé des pieds à la tête. Les hommes y seraient à l'aise, toutes les femmes y sembleraient charmantes. Les femmes restent chez elles, et les hommes vont au café; au théâtre, personne; c'est à peu près comme à Paris. Explique qui pourra cette profonde indifférence! En attendant, voici ce que nos auteurs les plus spirituels ont imaginé tout récemment pour la combattre.

Au Gymnase, nous avons eu *le Veau d'Or,* vaudeville en un acte de M. Dupin. C'est M. Scribe qui se cache sous cet humble pseudonyme. Ainsi le calife de Bagdad, le célèbre Aroun-al-Raschid, aimait à se cacher sous des vêtemens modestes pour répandre en secret l'or de ses bienfaits. Cette petite pièce, pétillante d'esprit, toute remplie de situations comiques et touchantes, a obtenu un grand et légitime succès. Voici dix ans, il eût suffi de ce petit chef-d'œuvre pour remplir durant un mois la salle du Gymnase; le lendemain de la première représentation, la salle du Gymnase était vide.

Au même théâtre, M. Bayard, qui peut-être est sans peur, mais qui pour sûr n'est pas sans reproches, a fait jouer une charmante pièce, intitulée *le Tyran d'une Femme*. Il y avait là le sujet d'une grande et belle comédie. M. Bayard en a tiré un vaudeville. L'idée en est fine; l'exécution ne manque pas de grace. La pièce est parfaitement jouée par M. Numa et par Mlle Nathalie, voire même par M. Tisserand. Mlle Julienne s'y montre, comme dans tous ses rôles, une excellente comédienne. C'est enfin un de ces succès dont M. Scribe a donné le secret à M. Bayard. Le nom de ce chevalier a été prononcé au milieu d'applaudissemens mérités. Voici dix ans, il eût suffi de ce petit chef-d'œuvre pour remplir durant un mois la caisse du Gymnase dramatique. Le lendemain de la première représentation, la caisse du Gymnase était vide.

Il est juste d'ajouter que les torts ne sont pas toujours du côté du public, et que les auteurs lui donnent souvent raison. Ainsi le théâtre du Gymnase a fait succéder au *Tyran d'une Femme* une pièce nouvelle en deux actes, intitulée *les Trois Lionnes*. Nous ne voyons depuis quelque temps que lions et lionnes au Gymnase : il ne serait pas mal d'en finir une bonne fois avec cette espèce, et de ne point faire de cet élégant petit théâtre la plus sotte ménagerie qui soit au monde. Ces trois lionnes sont représentées par Mlle Julienne, Mme Volnys et Mlle Figeac, jeune et belle personne dont les graces décentes n'ont rien de commun avec la nature de son rôle. On dirait bien plutôt, à la voir, une gazelle fourvoyée dans l'antre de ces farouches animaux. En effet, c'est là son destin; c'est une pauvre gazelle en effet, tombée entre les griffes d'un magnifique lion qui s'apprête à la dévorer. Ce lion est un prince russe, la pire espèce de lions qu'aient observée les naturalistes. On le reconnaît à l'orgueil de sa démarche, à l'épaisseur de sa crinière et à la férocité de ses appétits. Que deviendra la jeune imprudente entre ces pattes redoutables? car celui-là n'est pas lion à se laisser limer les dents. Vainement donc elle supplie de son doux regard effaré, vainement, pour le toucher et l'attendrir, elle lui rappelle tous les traits de générosité qui honorent messieurs les lions; vainement elle lui cite le lion d'Androclès, modèle de reconnaissance, et cet autre lion, non moins fameux, qui arracha lui-même un enfant de sa gueule et le rendit galamment à sa mère en lui disant : Reprenez votre fils! Le lion russe ne veut rien entendre; celui-là n'aurait fait qu'une bouchée d'Androclès; à Florence, il eût avalé la mère et l'enfant. C'en est donc fait de la gazelle? Hélas! oui, ce serait fait d'elle, sans une vieille lionne, pleine d'expérience, qui fort heureusement s'est doutée de la chose. Elle arrive à temps pour sauver l'innocence et confondre le lion ravisseur. Je vous donne à penser si celui-là rugit, et de quelle sorte! Mais la lionne le tient en respect, et la victime délivrée s'échappe d'un bond dans la forêt prochaine.

Nous avions raison de dire que M. Bayard n'est pas sans reproches, et n'aurait-il que ce petit péché sur la conscience, ce serait bien suffisant pour troubler quelque peu son sommeil.

M. Volnys a joué son rôle d'une façon très humiliante pour les lions. Plusieurs de ces animaux, qui par esprit de corps assistaient à cette représen-

tation, ont fait entendre plus d'une fois des grognemens désapprobateurs. Mme Volnys est une vraie lionne. Mlle Figeac n'est pas lionne le moins du monde; ce n'est qu'une jeune et jolie personne, intelligente autant que belle, d'une grace charmante et d'un naturel exquis.

Au théâtre des Variétés, théâtre qu'Odry nous a rendu si cher, MM. Mélesville et Duveyrier, deux hommes d'esprit à coup sûr, ont fait jouer, sous ce titre, *le Novice,* un vaudeville très spirituellement égrillard. Il y est question de la gloutonnerie des moines, ce qui est très neuf, et l'on s'y moque des couvens, ce qui est très hardi. Ce novice est un jeune drôle de l'ordre des bernardins, qui jette galamment le froc aux orties pour épouser sa jeune et belle maîtresse. Le cas nous a semblé plaisant; la pièce n'est pas sans entrain; Mlle Sauvage joue le rôle du novice avec beaucoup de gentillesse.

Ajoutez à ce petit succès celui du *Mari de sa Cuisinière,* vaudeville en deux actes de M. Lockroy. Il s'agit d'un M. Davrigny qui a épousé sa cuisinière. C'est la vraie cuisinière bourgeoise, celle-là! Au demeurant, la meilleure des créatures, point enivrée de sa position, ni vaine ni fière, et ne dédaignant pas d'aller de temps en temps à la cuisine goûter les sauces et donner un coup d'œil à la broche. Tant que M. Davrigny consent à vivre dans la retraite avec cette excellente épouse, tout va pour le mieux. Mais voilà qu'un beau jour il prend une rage d'ambition à ce brave Davrigny; voilà qu'un matin ce diable d'homme se réveille avec la fantaisie d'être sous-préfet, sous-préfet de Bayonne! Le voilà postulant, sollicitant, intrigant pour être sous-préfet de Bayonne. Il donne des bals, des soirées, des fêtes; il ouvre sa maison au monde; c'est dire qu'il la ferme au bonheur. A la faiblesse d'avoir épousé sa cuisinière, M. Davrigny en ajoute une seconde, celle de vouloir cacher la première. C'est avoir tort deux fois. On épouse sa cuisinière ou on ne l'épouse pas. Le second parti est le plus sage; mais si l'on prend le premier, que diable! on doit savoir qu'on n'épouse point Mme de Staël, et l'on est mal venu plus tard à vouloir là-dessus en imposer au public. Vous devinez aisément les tortures de ce digne M. Davrigny. Mme Davrigny est dans le salon de son mari ce qu'était à la cour de Napoléon une célèbre maréchale. Quelle toilette! quelles allures! quel langage! Bonnet empanaché, poing sur la hanche, et, avec cela, un petit français de cuisine à faire danser de joie toutes les casseroles sur leurs fourneaux. M. Davrigny en perd la tête. Mais ce n'est rien encore; Mme Davrigny se mêle d'écrire; elle aborde le style épistolaire: elle écrit! M. Davrigny est aux champs. Eh! mon brave homme, en épousant votre cuisinière, pensiez-vous donc que votre femme dût continuer Mme de Sévigné? Croyez-moi, renoncez à la sous-préfecture de Bayonne, et demeurez Gros-Jean comme devant. — Il le fit et fit bien.

Mlle Flore a joué le rôle de la cuisinière avec beaucoup de verve et de rondeur, surtout avec un merveilleux naturel. Vous jureriez, à l'entendre, que cette femme a fait la cuisine toute sa vie. Odry, dans un rôle accessoire, dont il a su faire le rôle principal, a rencontré de magnifiques inspirations. Ce joyeux saltimbanque est un véritable artiste, un artiste créateur. Tour à tour

jockey, valet de chambre et portier, il a donné à chaque face de son rôle une physionomie originale et vraie; il s'est montré tour à tour portier, valet de chambre et jockey.

On a joué au théâtre du Vaudeville une méchante rapsodie intitulée *Un Monsieur et une Dame*. Il est difficile de voir et d'entendre quelque chose de plus attristant pour l'intelligence. Voici dix ans, en dépit du jeu d'Arnal et de l'esprit de Mlle Brohan, le public eût impitoyablement sifflé le monsieur, la dame et l'auteur. Mais aujourd'hui le public ne siffle guère et ne se donne plus la peine de protester autrement que par son silence contre les succès officiels, tant est grande, tant est profonde, l'indifférence dont nous parlions tout à l'heure!

Empressons-nous d'ajouter que le théâtre du Vaudeville a pris dignement sa revanche, en nous donnant un petit drame, d'une facture charmante, plein de péripéties émouvantes, intitulé *le Neveu du Mercier*. Cette œuvre dramatique est due à l'une des plus heureuses associations littéraires qui se puissent rencontrer. Le sujet appartient à M. Roger de Beauvoir, qui l'avait déjà traité avec succès sous forme de nouvelle. M. Mallefille est venu ensuite, et tous deux ont traduit le roman sur la scène, chacun apportant à l'œuvre sa part de talent, d'invention et de style.

Le neveu du mercier est tout simplement le fils du duc de Northumberland. Exilé, proscrit dès son enfance, recueilli sur un bâtiment hollandais, puis dans la boutique du mercier Potnick, qui l'éleva comme son neveu, l'unique héritier des Northumberland a grandi dans l'ignorance de son origine, et le mercier Potnick lui-même, par une série de petits incidens qu'il serait trop long de raconter, croit de bonne foi que ce jeune homme est son neveu, aussi bien qu'Hélène est sa fille. Cependant tout révèle dans Charles une race étrangère à celle des Potnick. Il a des instincts de luxe et d'élégance; il est tour à tour rêveur, distrait, silencieux, bruyant, dissipé, tapageur. On pressent en lui une nature d'élite, quelque chose du poète et du grand seigneur. On devine tout d'abord que ce n'est point là un buveur de bière, et que cette main est moins faite pour tenir l'aune que l'épée. Il n'est bruit déjà dans la ville que de ses querelles et de ses escapades : fort aimable jeune homme d'ailleurs, qui met journellement la boutique de son oncle sens dessus dessous, et que personne ne peut s'empêcher d'aimer, pas même sa cousine Hélène. Une fois encore, il serait trop long de vous conter comment il arrive que le neveu du mercier Potnick se trouve être un beau jour, à la face du monde entier, le vrai duc de Northumberland. Il y a dans tout ceci un terrible homme, nommé Priolo, qui fait des merveilles. Il n'est point d'écheveau si embrouillé qu'il ne dévide à l'instant, point de nœud gordien qu'il ne dénoue sans avoir recours à d'autre tranchant que le fil de son esprit. Aidé d'un pareil homme, il n'est point de bâtard, point d'enfant perdu, point d'enfant trouvé, point de neveu de mercier, point de fils d'épicier, qui ne parvînt un jour à retrouver des titres égarés et à siéger à la chambre haute. Toujours est-il que, grace à

Priolo, Charles Potnick est reconnu duc et pair d'Angleterre, au grand ébahissement du papa Potnick, à la grande douleur de la jeune Hélène, qui pleure son cousin Charles. Essuyez vos larmes, ma belle! Pour un cousin perdu on vous rend un époux, et vous êtes duchesse, madame.

Je n'ai pas besoin de vous dire que ce petit drame est fabriqué avec un art infini. Les acteurs du Vaudeville l'ont joué avec beaucoup d'ensemble et de bonheur. Dans le rôle de Priolo, M. Ferville, l'aimable comédien, a déployé ce talent original et vrai, qui a long-temps contribué à la fortune du Gymnase. M. Lepeintre est le plus énorme Hollandais qui se puisse voir dans toute la Hollande. C'est un tonneau de bière.

Enfin, nous avons eu au théâtre du Palais-Royal *les Pénitens blancs,* vaudeville en deux actes, renouvelé des *Oies du frère Philippe,* et, sans remonter si haut, du *Novice*, joué récemment au théâtre des Variétés. Un certain vicomte a eu le léger malheur de tuer son cousin en duel. Il se sauve de Paris, arrive à Vanvres sous l'habit d'un moine, entre au hasard dans un salon doré, et comme ce salon, doré du parquet au plafond, ressemble sans doute à une cellule, le vicomte n'hésite pas à se croire dans un couvent. Sur ces entrefaites, arrive M. Bachelard, conduisant par la main un cadet de famille qui se destine aux ordres et veut faire son noviciat. Il faut nécessairement que ce salon doré, peint, lambrissé, richement meublé, orné de peintures mondaines, il faut, dis-je, que ce salon ressemble décidément à une salle de couvent, car M. Bachelard, à peine entré, n'hésite pas à se croire au couvent de Vanvres. Il confie son élève au vicomte qu'il a pris pour le directeur, et se retire édifié de la simplicité des ameublemens monastiques. Cet élève de M. Bachelard, ce jeune novice, ce naïf Augustin, a été élevé dans l'ignorance de toutes choses : il n'a jamais vu de femme qu'en peinture, et encore l'ingénieux et chaste Bachelard a-t-il laissé croire à l'enfant que ces filles d'Eve dont l'image le charmait secrètement, et l'attirait à son insu, étaient des pénitens blancs. Vous pensez si l'ange devient un diable entre les mains du vicomte! Au bout d'une heure, Augustin boit du vin de Champagne, court après les pénitens blancs, ne rêve, ne voit, ne veut que pénitens blancs, et l'on ne sait vraiment ce qu'on eût fait du petit drôle, si, de cadet qu'il était, il ne fût devenu tout d'un coup l'aîné de sa famille. Que dire de pareilles fictions? qu'un peu d'esprit n'eût rien gâté à toutes ces invraisemblances.

M. Alcide Tousez, dans le rôle de Bachelard, a singulièrement abusé de l'avantage qu'il a d'avoir une voix enrouée. Sans doute c'est une bonne chose qu'une pareille voix, mais, comme Dandin à l'Intimé, nous lui conseillons d'en adoucir l'éclat.

J. S.

A l'Opéra, les débuts se multiplient dans l'emploi des basses-tailles. On songe à pourvoir au remplacement de Levasseur, reste à savoir si la chose sera

si facile qu'on le pense. Ni M. Bouché ni M. Inchindi ne nous semblent de force à recueillir l'héritage du célèbre Bertram; et, dans quelque temps, il pourra bien en être à l'Opéra de l'emploi de Levasseur, comme il en est de l'emploi de Mlle Falcon ou de Mme Damoreau. M. Bouché possède une assez bonne voix, mais rebelle, sauvage, et dont on ne saurait trop rien dire jusqu'à ce qu'un travail opiniâtre en ait assoupli les ressorts. En outre, M. Bouché a contre lui un défaut capital, nous voulons parler de sa taille gigantesque. Vraiment on dirait que la nature s'efforce de rassembler sur la scène de l'Opéra les plus bizarres contrastes qui se rencontrent, et se donne le malin plaisir d'empêcher dans cette troupe toute espèce d'harmonie, aussi bien dans les voix que dans le physique des chanteurs. Ainsi on ne peut voir Duprez se démener autour de M. Bouché sans se rappeler involontairement la fameuse scène de l'ogre et du petit Poucet. Le conte fantastique dégénère en conte de fées, Perrault remplace Hoffmann. Quant à M. Inchindi, qui débutait vendredi par le rôle du cardinal dans *la Juive*, il apporte à l'Académie royale les qualités et les défauts par lesquels il se faisait remarquer il y a tantôt dix ans à l'Opéra-Comique. C'est toujours le même chanteur, assez correct, mais froid et sans élan, la même voix flexible si l'on veut, mais terne, molle et dépourvue de toute espèce de vibration et de caractère.

On annonce pour mercredi la représentation du chef-d'œuvre de Mozart. Barroilhet abordera cette fois le rôle de don Juan, qu'il étudie depuis quelque temps avec un zèle, une ardeur bien dignes du maître auquel il consacre ses efforts. Le rôle de don Juan semble écrit tout exprès pour Barroilhet, pour cette voix mâle et suave qui passe en un instant des notes graves de la basse aux inflexions les plus séduisantes du ténor, et, chose étrange, Barroilhet n'a jamais chanté don Juan, ni même vu les grands artistes qui se sont exercés dans cette noble musique; au moins on ne dira pas qu'il imite Nourrit ou Garcia. N'importe, c'est un spectacle du plus grand intérêt de voir un jeune virtuose de ce rang aux prises avec un pareil chef-d'œuvre, et l'interprétant, sans l'aide de la tradition, selon son goût, son sentiment, sa propre inspiration. Il y a plus que du courage à s'attaquer à *Don Juan* pour un second début, et s'il chante Mozart comme Donizetti, Barroilhet aura bien mérité, non-seulement du public, mais de la musique et des grands maîtres. Puisque nous en sommes sur le chapitre des reprises, il nous reste à parler du *Freyschütz* de Weber, qu'on prépare à grand renfort de décorations, de costumes, de danses, de vers de M. Pacini, et de récitatifs de M. Berlioz. Après cela, si le *Freyschütz* demeure ce qu'il est, un chef-d'œuvre, si cette musique admirable traverse sans s'altérer une aussi plaisante mascarade, Weber pourra se vanter d'avoir résisté à l'épreuve du feu. Pour ne nous occuper ici que de la mise en scène, nous dirons que la seule cantatrice qui comprenne à l'Opéra cette musique et puisse en rendre l'expression, Mlle Heinefetter n'a point de rôle dans cet arrangement qu'on prépare. Ainsi une cantatrice tout allemande, élevée dans le sentiment de la partition de Weber, Mlle Heineffetter,

qui sait d'enfance cette musique, se trouve exclue du chef-d'œuvre, et cela, parce qu'il faut que Mme Stoltz s'en empare. Après les débuts si brillans de Mlle Heinefetter, l'idée serait venue à tout le monde de mettre en scène le *Freyschütz* tout exprès pour elle. L'administration en a décidé autrement. On transposera le rôle d'Agatha pour Mme Stolz.

— Sous le titre de *Philosophie catholique de l'histoire,* M. A. Guiraud se propose d'étudier les diverses époques de la vie des peuples en se plaçant au point de vue d'un catholicisme éclairé. Deux volumes de l'ouvrage de M. Guiraud ont déjà paru chez l'éditeur Debécourt, rue des Saints-Pères. On doit souhaiter que M. Guiraud se hâte de terminer ce grand travail et d'exposer dans son ensemble le système qu'il cherche à établir.

— M. Alexandre Dumas vient de publier, chez l'éditeur Dumont, trois nouveaux volumes d'*Impressions de voyage.* Il est presque inutile de rappeler à nos lecteurs quelles qualités distinguent ces faciles et agréables récits. Le public ne peut manquer de faire bon accueil à l'ouvrage de M. Dumas, sur lequel nous reviendrons.

— L'auteur des articles intitulés: *la Russie d'Aujourd'hui,* nous prie d'insérer les lignes suivantes :

« Aimer le progrès est bon sans doute, mais une faute typographique qui s'est glissée dans mon dernier article, me fait doter la Russie d'une garde *nationale;* et franchement, ce progrès-là est un peu fort pour la ville de Moscou.

« Voulez-vous bien avoir la bonté d'apprendre à vos lecteurs que c'est la garde *montante* et non pas la garde *nationale* que l'empereur passe en revue à couvert dans la grande salle de Moscou? »

F. BONNAIRE.

UNE

VALSE DE STRAUSS.

Doctor. — You see her eyes are open.
Gentlewoman. — Ay, but their sense is shut.
Shakspeare, *Macbeth.*

I.

Le soir de la Saint-Sylvestre, il y avait bal à la cour. La grande-duchesse venait d'entrer dans la galerie où se trouvait la musique du régiment *Krahwinkel*, suivie de Mlle de Wolkenstein, sa première demoiselle d'honneur. L'apparition de cette dernière produisit une sensation bien plus vive que celle de Mme la grande-duchesse elle-même, et des remarques plus ou moins bienveillantes l'accompagnèrent sur son passage.

— C'est vraiment par trop inconvenant, s'écria Mme de Rothenwald; venir au bal en simple robe de mousseline, sans rien dans les cheveux, sans dentelles et sans bijoux, c'est incroyable!

— Cela ne se faisait pas de mon temps, dit en prenant du tabac la vieille comtesse de Nollingen, ci-devant grande-maîtresse de la cour, cela ne s'est jamais fait; feu Mme la grande-duchesse ne l'eût pas permis. Mais aussi la cour était tout autre chose de mon temps,

et nous aurions bien vite mis à sa place une impertinente comme cette Ottilie de Wolkenstein.

— Ma tante, ma tante, interrompit la petite Stéphanie, avez-vous vu le bouquet qu'Ottilie tient à la main? Un grand bouquet de magnifiques roses moussues.

— Que dis-tu là, petite sotte? répliqua Mme de Nollingen; des roses moussues à la Saint-Sylvestre! Tu es folle; on n'en trouverait même pas dans les serres grand-ducales.

— Stéphanie dit pourtant vrai, reprit Mme de Rothenwald; j'ai bien vu le bouquet de Mlle de Wolkenstein, et je voudrais savoir qui a pu le lui donner.

— Ce ne peut être que le prince, dit l'ex-grande-maîtresse avec un geste d'impatience.

— Oh non! ma tante, ce n'est pas lui; et si Ottilie n'y prend pas garde, le prince lui échappera. Il est déjà à moitié amoureux de la petite lady Emily.

— Quoi! de cette Anglaise aux longs cheveux qui tombent jusqu'à sa ceinture? demanda Mme de Rothenwald.

— Tout juste; elle lui parle chiens et chevaux, et il se pourrait fort bien qu'Ottilie trouvât dans cette petite personne une rivale très dangereuse. Après cela, ajouta Stéphanie, je crois savoir le mystère de ce bouquet. Dimanche, au jeu de Mme la grande-duchesse, Ottilie dit devant le major d'Ebersdorf qu'elle donnerait tout au monde pour un bouquet de roses moussues au jour de l'an. Or, il existe à Dilsheim un vieil Américain énormément riche, qui dépense toute sa fortune à cultiver des fleurs; chez lui on voit des roses au mois de janvier comme au mois de juin....

— Eh bien! interrompit Mme de Nollingen, qu'est-ce que cela prouve?

— Un instant, ma tante. M. d'Ebersdorf partit de F..... hier soir, et ne rentra ce matin que tout juste à temps pour reprendre son service auprès du grand-duc.

— Et vous croyez, dit Mme de Rothenwald, que Frédéric aura couru les champs toute la nuit afin d'aller chercher à Dilsheim des roses pour la Wolkenstein? Mais il faudrait pour cela qu'il fût amoureux d'elle.

Stéphanie éclata de rire.

— Ma chère madame de Rothenwald, où en êtes-vous? Vous n'avez donc pas vu que depuis quatre semaines il ne danse le cotillon qu'avec elle? Vous ne savez donc pas qu'il en est amoureux fou?

— Mademoiselle ma nièce, dit Mme de Nollingen, vous feriez bien de ne pas vous tant occuper des affaires des autres; vous êtes trop curieuse et trop bavarde; ce sont deux défauts que je ne saurais tolérer.

— Ma tante ne me gronde jamais qu'après m'avoir fait dire tout ce que je savais, murmura Stéphanie,

— Si Ebersdorf aime Mlle de Wolkenstein, reprit Mme de Rothenwald, cela m'explique pourquoi, malgré les instances réitérées de la cour, il s'est constamment refusé à épouser Henriette de Frankenthal. Avant-hier le grand-duc, qui tient beaucoup à ce mariage, fit entendre au comte qu'on lui donnerait la petite plaque du Pélican le jour où il deviendrait le mari de la Frankenthal.

— Et il refusa! interrompit la vieille Nollingen.

— Il demanda quatre jours de réflexion.

— Quatre jours de réflexion quand il s'agit de la plaque du Pélican! Réfléchir sur une pareille faveur; et il n'a que vingt-cinq ans! Seigneur Dieu! quand je pense que mon frère n'eut la petite croix qu'à trente-neuf, et la plaque qu'à cinquante-six, et que feu M. de Nollingen ne reçut le grand cordon que dix jours avant sa mort, à soixante-quinze ans, et après avoir été tour à tour grand-échanson, grand-chambellan, et intendant du théâtre de la cour. Ah! madame, les temps sont bien changés! — Et la vieille comtesse se leva et alla promener son indignation dans un des salons de jeu.

Mme de Rothenwald prit le bras de Stépnanie, et toutes les deux allèrent regarder une contredanse qui venait de se former.

— C'est pourtant étrange, Stéphanie; voilà Mlle de Wolkenstein qui danse avec le grand-écuyer, et vis-à-vis se trouve Ebersdorf avec la Frankenthal.

— Parce que son altesse royale a ordonné au major de danser la première *française* avec Henriette. Mais aussi, avez-vous vu le regard d'Ottilie en apercevant son vis-à-vis? Je suis convaincue qu'elle est furieuse, et que Frédéric paiera cher sa contredanse, car elle déteste la Frankenthal.

— Croyez-vous donc qu'elle aime le comte?

— Elle! la froide, l'orgueilleuse Ottilie! Elle n'aimera jamais, et quand même cela lui arriverait, elle mourrait mille fois plutôt que de le laisser voir. Mais je crois qu'elle voudrait mener M. d'Ebersdorf comme elle mène tous les hommes qui l'approchent.

— Dans ce cas, elle trouvera à qui parler, car Ebersdorf est d'un

caractère, pour le moins, aussi indomptable que le sien. L'amour entre ces deux êtres serait un duel à mort entre deux fiertés.

L'objet de cette conversation, Ottilie de Wolkenstein, semblait créé pour réaliser le type idéal de la dignité féminine. Rien de plus classique que la forme de sa tête, ou de plus irréprochablement pur que ses traits. Ses magnifiques cheveux d'un beau blond cendré se divisaient sur un front vraiment impérial; son regard superbe et l'expression habituellement dédaigneuse de sa bouche semblaient dire que rien n'existait sur la terre qui fût digne d'elle. Élevée au milieu de la cour, sous les yeux de la grande-duchesse, qui lui témoignait une affection presque maternelle, Ottilie se trouva bientôt le point de mire du petit cercle qui l'entourait. Son extrême beauté, jointe à sa position, enchaîna à ses pieds tous les hommes du grand-duché, à commencer par le prince héréditaire lui-même. Les succès éclatans qu'elle obtenait, l'adoration et l'envie qui accompagnaient ses pas, étouffèrent promptement en elle le germe de sensibilité et d'amour que toute femme porte en naissant dans le cœur, et augmentèrent à un point extraordinaire cette soif de domination dont nulle n'est dépourvue. Pour Ottilie, vivre, c'était régner, mais régner sur tous également. Trop froide pour apprécier le sentiment même chez un autre, elle ne demandait pas tant un amour exalté et profond, qu'un dévouement absolu à sa volonté, une satisfaction perpétuelle de son amour-propre. Malgré le dédain qu'elle opposait à toutes leurs poursuites, peut-être même à cause de cet inexorable dédain, Ottilie fut entourée de soupirans désespérés et éperdument amoureux. Aucun homme ne s'approchait d'elle sans en perdre la tête, et nul d'entre eux ne pouvait au juste deviner la cause de la merveilleuse toute-puissance de cette superbe jeune fille. Les uns prétendaient qu'il fallait l'attribuer à une influence magnétique; les autres, que cela venait de cet air de calme, de sérénité royale, qui vous attirait comme l'aspect d'un beau lac transparent et pur dans lequel se réfléchit un ciel sans nuages. D'autres encore pensaient qu'on devait en chercher le secret dans le son de sa voix, de cette voix argentine, délicieuse, à laquelle rien ne résistait. Mais pour n'avoir pu trouver la cause de sa puissance, ils n'en sentaient pas moins les effets, et tous continuaient à l'adorer sans espoir.

La *française* finie, le grand-écuyer tenta de reconduire Mlle de Wolkenstein à sa place, mais la foule les empêcha plusieurs fois d'avancer. Dans une de ces stations forcées, ils se trouvèrent derrière lady Émily et sa mère.

— Je ne vous comprends pas, Émily, disait cette dernière, pourquoi avez-vous refusé le cotillon à M. de Thalheim?

— Parce que je suis presque sûre de le danser avec le prince.

— Avec le prince! comment, vous a-t-il déjà engagée?

— Non; mais il m'a demandé tout à l'heure si j'avais vu les écuries du grand-duc; puis ensuite, si j'aimais à danser le cotillon, et sur ma réponse affirmative, il a ajouté : *et moi aussi*. Ainsi, vous sentez bien, maman, c'est absolument comme s'il m'avait engagée.

La mère secoua la tête d'un air incrédule. Ottilie, qui, grace à sa connaissance de la langue anglaise, venait de tout entendre, résolut de déjouer les plans de lady Émily.

— Avec quel heureux mortel danses-tu la valse de minuit (1)? dit en souriant la grande-duchesse à sa belle favorite, lorsqu'à onze heures et demie les premières mesures de *la Gabrielle*, cette perle des valses de Strauss, se firent entendre. Ottilie eut à peine le temps de nommer M. d'Ebersdorf, que celui-ci venait déjà réclamer sa danseuse.

A moins d'avoir passé quelque temps en Allemagne, on ne peut concevoir tout l'effet de ces valses délicieuses, qui, tour à tour mélancoliques et folâtres, amoureuses et guerrières, vous enivrent tantôt et tantôt vous attendrissent. Il faut voir avec quelle inspiration on les joue, avec quelle verve on les danse. Dans un bal allemand, la musique et la danse ne sont point deux choses séparées, mais deux parties inséparables du même tout. La musique toute seule ne constitue point une valse de Strauss; le cliquetis des éperons, le frôlement des robes, le bruit des pieds sur le parquet, sont aussi nécessaires à ces valses que les instrumens de l'orchestre.

Au coup de minuit, la valse s'interrompit; l'orchestre salua par de joyeuses fanfares la venue du nouvel an; tout le monde s'embrassait, tout le monde riait. Au milieu de la joie universelle, Frédéric voulut aussi profiter du doux privilège que lui accordait ce moment tant désiré; murmurant d'une voix émue quelques paroles inintelligibles, il se pencha pour déposer le baiser permis sur le front d'Ottilie; mais celle-ci se rejeta brusquement en arrière, et, rougissant de colère, le toisa de la tête jusqu'aux pieds avec un regard de reine offensée. M. d'Ebersdorf, étonné, interdit, trouva à peine assez de sang-froid pour dire, en s'efforçant de sourire :

(1) La valse de minuit de la Saint-Sylvestre est fort recherchée par tous les danseurs, parce que, au premier coup de l'horloge qui sonne la dernière heure de l'année, on a le privilége d'embrasser sa valseuse.

— Il me semble pourtant que vous me deviez cela pour mes roses.

— En ce cas, je vous prie de les reprendre; donnez-les à qui vous voudrez; je n'y tiens pas.

— Ottilie!...

— Monsieur d'Ebersdorf, j'ignore qui vous a donné le droit de m'appeler ainsi.

Frédéric se mordit les lèvres.

La valse recommença, et se termina sans qu'ils se fussent dit un mot de plus. Mlle de Wolkenstein, revenue à sa place, s'occupait à lorgner tantôt lady Émily qui, avec une impatience visible, cherchait des yeux le prince, et tantôt le major d'Ebersdorf, qui, assis à côté de Mlle de Frankenthal, lui parlait à l'oreille avec une chaleur inaccoutumée, lorsque le prince lui-même, en grande tenue, la poitrine couverte du grand-cordon couleur de chair du Pélican, se présenta devant elle dans toute sa splendeur.

Les premières paroles échangées :

— Monseigneur, dit Ottilie, qui connaissait bien le côté faible de l'illustre personnage, permettez-moi de vous demander des nouvelles de Sultan?

La figure de l'altesse royale s'épanouit à cette touchante marque de condescendance chez une personne si peu habituée à en montrer. Il s'assit à côté d'elle, et s'empressa de lui donner les renseignemens les plus satisfaisans sur la santé de son cheval favori. Se voyant écouté avec une si bienveillante attention, le noble héritier de la couronne grand-ducale devint expansif. Il daigna soumettre à sa belle interlocutrice ses vastes plans pour amener une amélioration générale dans toutes les branches de l'administration, et lui apprit la détermination où il était de demander à son auguste père, à l'occasion d'une grande manœuvre qui devait avoir lieu, des uniformes de parade neufs pour tous les officiers de l'armée grand-ducale, bien que les règlemens portassent qu'ils n'en recevraient que tous les trois ans, et qu'ils n'eussent porté les leurs que deux ans et demi.

— Mais, observa son altesse royale en guise d'argument concluant, les habits de ces messieurs sont vraiment par trop râpés.

Mlle de Wolkenstein fut d'une complaisance si parfaite, elle écouta avec un si vif intérêt tout ce que lui disait le prince, que celui-ci, enivré de son succès, lui demanda, en la quittant, l'honneur de danser le cotillon avec elle.

Ottilie accepta, et lança en même temps un regard de triomphe à

lady Emily, puis à M. d'Ebersdorf, qui continuait toujours à causer avec Mlle de Frankenthal.

Quatre jours auparavant, Mlle de Wolkenstein avait promis le cotillon de la Saint-Sylvestre à Frédéric. Bien qu'elle vînt de le blesser grièvement, la politesse du comte, et d'autres sentimens qu'il s'avouait moins hautement, l'empêchaient d'oublier cette promesse. Au moment où l'on se préparait pour le cotillon, il vint, avec une extrême froideur à la vérité, lui rappeler son engagement.

— Il faut pardonner à ma mauvaise mémoire, monsieur le comte, répondit-elle d'un air dédaigneux; mais j'avais oublié ce dont vous voulez bien me faire ressouvenir, et je viens de m'engager tout à l'heure.

Frédéric tremblait de colère.

— Puis-je avoir l'honneur de savoir avec qui? demanda-t-il en s'efforçant de paraître calme.

Le prince s'avança pour donner la main à Ottilie. A ce moment lady Emily et sa mère traversèrent la galerie et se retirèrent.

— Monsieur d'Ebersdorf, faites-nous le plaisir de conduire le cotillon, vociféra le prince, et Frédéric se plaça aussitôt avec Mlle de Frankenthal à la gauche de son altesse royale.

Le hasard et les mille et une figures de cette danse capricieuse voulurent que M. d'Ebersdorf et Ottilie se trouvassent pendant quelques instans presque seuls à côté l'un de l'autre.

— Je vous remercie, mademoiselle de Wolkenstein, dit le comte d'un ton méprisant; je vous remercie de la leçon que vous m'avez donnée; vous vous êtes placée trop haut ou trop bas, il ne me reste qu'à vous rendre grace de m'avoir ouvert les yeux avant qu'il ne fût trop tard.

— Qu'est-ce à dire, monsieur le comte?

— Que je n'ai rien à démêler avec les maîtresses des princes.

Son royal danseur revint trop tôt pour qu'Ottilie pût répondre même par un regard à cette outrageante parole; mais l'orgueilleuse jeune fille se sentit pour la première fois de sa vie profondément humiliée. Elle en perdit son calme habituel. La rage au fond du cœur, elle chercha à cacher son agitation sous une apparence de légèreté qui ne lui convenait guère, et pendant tout le temps du souper, assise à côté du prince, et l'objet de ses attentions marquées, sa gaieté excessive occasionna un étonnement général.

Le lendemain, au lever du grand-duc, M. d'Ebersdorf demanda à son souverain la permission d'épouser Mlle de Frankenthal; mais à

cette demande il en ajouta une autre, celle d'être immédiatement envoyé à l'étranger. Le grand-duc, ravi de voir s'accomplir ce mariage tant souhaité, consentit à tout. Quatre jours plus tard, Frédéric se maria en présence de toute la cour, et chargé d'une mission spéciale près la cour de Saint-Pétersbourg, quitta F.... avec sa femme et ses dépêches.

II.

Une année s'écoula, année féconde en évènemens très intéressans pour la ville de F.... Le prince héréditaire se maria avec une princesse de ***, ce qui donna lieu à des fêtes innombrables; le grand-duc fonda à cette occasion un ordre du mérite civil, et par-là mit en émoi tous les conseillers du grand-duché. Le maître de chapelle de la cour, trouvant de meilleurs appointemens ailleurs, s'échappa avec la prima donna, première cantatrice de la chambre grand-ducale, au scandale prodigieux de tout le monde. Le grand-veneur fut disgracié pour avoir dit que Napoléon était un homme de génie, et Mlle de Wolkenstein fit une maladie très grave et à laquelle les médecins de leurs altesses royales ne comprenaient rien. Les uns croyaient qu'elle s'était enrhumée au mariage de M. d'Ebersdorf; car, à peine rentrée chez elle, après la cérémonie, elle fut saisie de frissons qui durèrent plus de trois heures, et garda son lit six semaines, en proie à une fièvre presque incessante. Depuis ce temps elle souffrait beaucoup; on disait qu'elle avait une maladie du cœur, et on appuyait cette opinion sur ce que, lorsqu'elle éprouvait la moindre émotion, il lui survenait des attaques de nerfs convulsives, durant lesquelles elle portait sa main à son cœur comme pour en réprimer les battemens, qui dans ces momens semblaient vouloir briser sa poitrine. La valse surtout lui fut rigoureusement interdite, et pour avoir voulu valser au bal donné pour le mariage du prince, elle faillit mourir. Depuis, elle n'accompagnait plus la grande-duchesse en public, et même aux petites soirées elle demandait la permission de rester chez elle, car elle ne pouvait entendre une valse sans fondre en larmes.

On était encore à la Saint-Sylvestre. M. d'Ebersdorf et sa femme, revenus de Saint-Pétersbourg depuis trois jours seulement, assistaient au bal de la cour, bal qui du reste ressemblait exactement à tous ceux donnés à cette occasion depuis dix ans. Ottilie, qui se trouvait plus souffrante qu'à l'ordinaire, gardait son lit, et la grande-

duchesse, voulant, avant de descendre aux salons de réception, embrasser et souhaiter la bonne nuit à cette malade tant chérie, passa dans son appartement; mais elle trouva Ottilie si profondément endormie, qu'elle s'en alla sans la réveiller.

Une valse fort animée venait de commencer. M. d'Ebersdorf, retenu dans le petit cercle de la cour, attendait que le grand-duc, qui l'entretenait d'une chasse aux lapins monstre qu'il voulait organiser, eût fini de lui parler pour aller chercher sa danseuse. Tout à coup un mouvement général se manifesta : les valseurs s'arrêtèrent, la musique se tut, les hommes et les femmes se rangèrent en groupes et se mirent à parler à voix basse. Une femme vêtue de blanc traversa la galerie, et, écartant du geste tous ceux qui se trouvaient sur son chemin, alla droit à Ebersdorf, qui en la voyant recula comme devant un spectre.

— Frédéric, viens valser, dit-elle d'un son de voix dont rien ne peut décrire la douceur enchanteresse; cette fois, tu valseras avec moi.

— Ottilie!...

En proie à l'émotion la plus violente, ce fut tout ce qu'il put dire.

— Pour l'amour de Dieu, monsieur le comte, interrompit le médecin de la grande-duchesse, qui examinait Mlle de Wolkenstein attentivement, ne la contrariez pas, faites tout ce qu'elle voudra, et surtout ne l'éveillez pas. *Elle dort;* un réveil soudain pourrait la tuer.

Frédéric pensa défaillir en contemplant ce fantôme qui se dressait ainsi devant lui comme un triste et vain regret sur le passé. Cette créature superbe, flétrie par la maladie, brisée par la souffrance; ces grands yeux bleus dont le regard fixe paraissait arrêté sur un objet invisible; ce front royal, sur lequel l'ange de la mort semblait avoir déjà étendu l'ombre de son aile; cette orgueilleuse Ottilie qui, blanche, pâle et inanimée comme une belle statue de marbre, venait ainsi dans son sommeil visiter le champ de ses anciennes victoires, tout cela lui semblait un rêve, une illusion, une chose trop horrible pour être réelle. Il frémit d'épouvante en sentant l'étreinte de cette main glaciale qui saisissait la sienne.

— Viens donc, répéta Ottilie; pourquoi attends-tu?

Ebersdorf la suivit machinalement, et la valse recommença. Légère comme la poussière parfumée d'une fleur, vaporeuse comme une ombre échappée à la demeure des ames, elle flottait plutôt qu'elle ne dansait, et nul ne put entendre le bruit de ses pas.

La valse finie :

— Il fait trop chaud ici, allons respirer l'air, dit-elle, entraînant le comte vers la principale fenêtre de la galerie. Elle l'ouvrit, et sortit sur un balcon d'où la vue embrassait les jardins du château.

La terre reposait sous le manteau virginal de la neige, dont une froide lune d'hiver nuançait de teintes bleuâtres la silencieuse magnificence. Tout se taisait, jusqu'au vent endormi dans les branches dépouillées des arbres; sur la terre et dans le ciel, la mélancolie de la nature n'avait pas une voix.

— Comme tout est calme autour de nous! dit Ottilie s'asseyant sur un banc de pierre et faisant asseoir Ebersdorf à côté d'elle. Vois-tu les saules là-bas, au bord de l'étang? Entends-tu Ophélie et Desdemona qui pleurent? Moi aussi, j'ai pleuré, il y a un an aujourd'hui. Oh! Frédéric, j'ai bien souffert; mais il faut souffrir pour acheter le bonheur dont je jouis à cette heure. Quelle sublime chose que le bonheur! Dans ma douleur je maudissais Dieu, je ne croyais pas en lui; depuis que je suis heureuse, il est entré dans mon ame comme un torrent de lumière et de feu. Sainte religion de l'amour! je me prosterne devant toi. J'entends les chœurs célestes des étoiles, je vois s'ouvrir les portes de la vie éternelle; le bonheur m'entoure, m'enveloppe comme un vêtement de flamme! Frédéric, mon bien-aimé, mets ta main sur mon cœur. Le sens-tu, ce cœur qu'on disait si malade? Il s'élançait vers toi, mais tu étais trop loin. Maintenant que je te sens là, il est calme.

— Misérable insensé que je fus! s'écria Ebersdorf, oubliant, dans la violence de son désespoir, les précautions du docteur. Tout est fini maintenant. O mon bonheur, mon avenir, ma vie! perdus, perdus sans retour! Oh! l'orgueil!

— L'orgueil! répéta lentement Ottilie, c'est par lui que j'ai tant souffert. L'orgueil, et puis la jalousie. Aussi, pourquoi as-tu dansé avec la Frankenthal? pourquoi tant causé avec elle? La jalousie me dévorait, et tu ne le voyais pas; mon cœur se brisait, et tu ne t'en doutais pas. Où sont les roses que tu me donnas? Il me semble que je sens leur parfum; et ce baiser que je te refusai! Ah! Frédéric, si tu savais tout ce que j'éprouvais! Dis-moi, tu ne l'aimais pas, *elle?* Réponds-moi, Frédéric, l'as-tu aimée?

— Jamais! dit le comte d'une voix sourde, étouffée par l'émotion.

— Et moi, m'as-tu toujours aimée?

— Plus que ma vie, répondit-il en se cachant la figure dans son mouchoir.

— Quel avenir de bonheur et d'amour s'ouvre devant nous! con-

tinua Ottilie, posant doucement sa tête sur l'épaule du comte; nous traverserons la vie appuyés l'un sur l'autre. Mon Dieu, je suis trop heureuse....

Elle cessa de parler; ses lèvres s'agitaient encore, mais aucun son ne sortait de sa bouche. Elle parut assoupie sans que pour cela ses yeux se fermassent. Tout à coup on entendit les premières notes d'une valse. Ottilie se leva comme par un ressort.

— L'entends-tu, Frédéric, la valse de minuit? la même qu'il y a un an, *la Gabrielle*, ma valse favorite! Tu la danseras avec moi désormais, toujours avec moi.

Et elle rentra dans la galerie appuyée sur le bras du comte.

Elle traversa d'un bond la double haie des valseurs, et se remit à danser, mais avec une espèce de fureur, sans s'arrêter une seule fois; elle tournoyait comme emportée par un tourbillon. —Plus vite! répétait-elle à chaque instant; plus vite! — Et la musique se pressait tellement, que Frédéric put à peine la suivre dans cette valse effrénée. Minuit sonna. Essoufflée, épuisée, exténuée, elle se laissa presque tomber dans ses bras.

— Ce baiser... que je te refusai... ce baiser... prends-le, dit-elle d'une voix entrecoupée par ses respirations haletantes.

— Ottilie, ma vie! mon unique bien-aimée! s'écria Frédéric hors de lui; et, la serrant passionnément sur son cœur, il colla ses lèvres sur les siennes.

Un cri perçant, effroyable, se fit entendre. Ottilie s'échappa des bras du comte et tomba à ses pieds en proie à des convulsions affreuses.

— Tonnerre de Dieu! monsieur le comte, vous l'avez réveillée, s'écria le grand-duc.

— Le danger est passé maintenant, dit le docteur, personne ne la réveillera plus jamais.

Arthur Dudley.

LOUIS XVIII LITTÉRATEUR.

Si l'étude de quelques facultés à part sur un homme important et connu pouvait, comme je le crois, quand elle est conduite au vif de l'observation, apporter quelque chose à la psychologie, si cette monographie de l'intelligence, toute modeste et de peu de bruit qu'elle puisse être, avait droit de prétendre, comme d'autres méthodes, à sa conclusion philosophique, j'oserais dire que le fait général dont on est frappé après une lecture attentive des écrits divers de Louis XVIII, c'est l'influence de la conviction sur les travaux de l'esprit. Quand un homme se présente à l'histoire, comme ce roi de France, par deux chemins, qu'il offre à l'observateur un double caractère, et presque une double personnalité, il y a à se demander sous laquelle de ces deux formes l'homme réel se cache, de quel côté est l'ombre, de quel côté est le corps. Louis XVIII, voué par sa naissance à la vie politique, adonné par une impulsion constante aux choses littéraires, était-il né pour ces deux rôles? Nous verrons son esprit livré à ses propres forces et aux seules influences de l'art tel qu'il le pratiquait, et peut-être serons-nous amené à reconnaître que ce qu'il y avait en lui de vertu littéraire avait besoin de s'étayer des réalités de la politique pour prendre corps, pour marquer un peu, et qu'il n'y a eu guère de veine heureuse dans sa vie d'écrivain dont ses sentimens de prince n'aient fait les frais.

Napoléon déclarait, après sa chute, son successeur moins propre à occuper un trône qu'un fauteuil d'Académie. Mais y aurait-il lieu de s'étonner que Bonaparte n'eût pas rencontré tout à fait juste sur ce point? C'était un esprit bien ardent, pour ne point se tromper sur le compte d'un ennemi, et, d'un autre côté, trop calculateur pour ne pas vouloir s'y tromper encore. Ce jugement était un de ces bulletins qu'il lançait encore de Sainte-Hélène à la tête des puissances ennemies; il était réduit à l'histoire pour champ de bataille,

et il achevait sa vie de conquérant par quelques déroutes de réputations. Louis XVIII, du reste, n'avait pas peu travaillé lui-même à mettre en relief son caractère d'homme d'esprit aux dépens de sa renommée d'homme politique. Aucun prince, avant lui, n'avait avoué plus haut, n'avait plus affiché ses prétentions de poète et d'érudit, ce qui n'allait pas à moins qu'à offusquer sa couronne de ses palmes littéraires et reléguer son rôle de roi au second plan. Ces prétentions, qui dataient de loin dans la vie de ce prince, et dont il ne s'est nulle part et jamais départi, qu'était-ce après tout? Tendance naturelle et franchement obéie, passe-temps obligé d'une vie sedentaire, pis-aller d'une situation à qui l'activité était interdite; ou bien rôle emprunté politiquement et tourné par le temps en habitude et en manie? Est-ce par l'une de ces causes, est-ce par leur action combinée qu'il y a lieu d'expliquer ce fait? Le secret me semble assez curieux pour mériter d'être éclairci.

Les trois petits-fils de Louis XV, le jeune dauphin, les comtes de Provence et d'Artois, élevés en commun sous la discipline des mêmes maîtres, emportèrent de cette éducation des résultats bien différens. Tous trois, on va le reconnaître, subirent pourtant, et d'une façon bien marquée, l'influence de cette époque; chacun d'eux tient, pour ainsi dire, au XVIIIe siècle par un de ses grands côtés. Le comte d'Artois y participe uniquement par les formes, l'élégance des mœurs, la science frivole du plaisir et de la vie. Le comte de Provence y tient, lui, par les doctrines et les habitudes littéraires, certains dons légers de l'esprit, la facilité des détails et le goût de ces fleurs artificielles jetées à propos au courant des conversations. Le jeune dauphin, qui fut Louis XVI, ne reçut pas moins que ses frères cette empreinte du temps où il vécut; peut-être avait-il plus d'étude et d'application qu'il n'est généralement admis, et son lot, dans ce partage des dons du XVIIIe siècle, valait bien assurément ceux de ses frères; il avait pris de cette éducation la partie la moins brillante; son esprit consciencieux et lent allait, selon sa nature, aux voyages, aux découvertes, à la science économique dont les commencemens avaient vogue alors, et, comme on le sait de reste, aux travaux mécaniques et manuels que la pédagogie de Jean-Jacques et l'Encyclopédie avaient mis en honneur. Le dauphin, fils de Louis XV, père de trois princes, homme singulièrement grave et pieux, quoique mélomane décidé, suivit avec une sollicitude extrême la première éducation de ses fils; pour leur donner une leçon d'égalité, ce prince fit ouvrir devant eux le registre de la paroisse, afin qu'ils y lussent leurs noms inscrits entre ceux des plus pauvres enfans. Mais les petits-fils de Louis XV conservèrent trop peu de temps cette ferme et austère discipline; à la mort du dauphin, leur père, l'éducation des trois princes, dont leur aïeul ne se préoccupa guère, fut laissée à la merci de leur précepteur, l'évêque de Limoges, M. de Coetlosquet, prélat inappliqué, frivole, médiocrement capable de mener bien loin une si lourde tâche, qu'il laissa tomber sur le sous-précepteur, l'abbé de Radonvilliers, académicien spirituel, quelque peu libre et novateur, côtoyant d'assez près le sentier de Voltaire et de l'école philosophique. Le comte de Provence, pourvu d'une grande mémoire, d'une prompte ouverture d'esprit et d'une application facile,

que l'activité physique tourmentait peu, prit les devans sur ses frères, et fit merveille dans ce champ des premières études classiques. Rien ne lui manquait, je crois, pour devenir, le cas échéant, un héros de collége, et il eût pu briller dans un concours moins royal et plus sérieux. Le comte de Provence fit honneur à ses maîtres dont il devint de la sorte le favori, et fut décidément reconnu pour le bel-esprit de la jeune cour, l'oracle du goût et du savoir. Les deux frères pâlissaient devant cette haute supériorité, et ne s'y résignaient pas toujours sans humeur : « Vous vous méprenez, monsieur, répondait le dauphin à un complimenteur ; ce n'est pas moi qui ai de l'esprit, c'est mon frère de Provence. »

Ces dispositions du prince, secondées par une éducation toute classique, tenaient assurément à la nature de ses facultés, à une heureuse mémoire des mots et des choses littéraires, à une imagination sans profondeur et sans mouvement, mais où se reflétaient aisément toutes les superficies ; enfin, à un esprit porté à l'imitation et aux combinaisons frivoles. Le comte de Provence eut tout le loisir de s'adonner à ses passe-temps favoris, toute carrière active se trouva à peu près fermée devant lui. Depuis l'avénement de son frère au trône, il hasarda de faire, en diverses occasions, quelques pas vers la politique, mais la route lui fut vertement barrée. Son caractère excitait des défiances ; ce rôle de prince philosophe et de bel esprit, cet air qu'il affectait laissait croire à des arrière-pensées. Tout accès aux affaires lui fut fermé ; sa nature physique, d'autre part, le condamnait à la vie de cabinet ; sa constitution molle et d'une obésité précoce lui permettait à peine de se montrer aux revues. Ce n'était ni par la bonne grace à cheval, ni par l'adresse et la vigueur dans les chasses, ni par des pas de sylphe dans les ballets, qu'il pouvait se recommander. Il était encore moins tenté sans doute par l'attrait de ces exercices aériens auxquels se livrait son frère d'Artois sous la direction d'un funambule célèbre, et que les plaisans de la cour appelaient une manière de s'élever au-dessus de Louis XIV, qui se contentait de danser dans les ballets. Le comte de Provence eut donc la sagesse de ne pas donner dans ce travers des prétentions au rebours de la nature ; il laissa son frère déployer encore sa supériorité dans ces courses de chevaux, qui venaient d'être inaugurées par les anglomanes d'alors, et que l'empereur Joseph appelait à Versailles les *cours d'études* du comte d'Artois.

Ceci fait songer, en passant, à quelques mots de Charles X touchant les dissipations de sa jeunesse. S'entretenant un jour avec le comte d'Hauterive, le vieux roi, se laissant aller à ses souvenirs et exprimant de vifs regrets sur cette direction fâcheuse de ses jeunes années, en rejetait tout le tort sur le ministre Maurepas : « Mon caractère, disait-il, ne me portait pas à l'étude, et ce qui m'entourait, encore moins ; je voulus échapper à cette influence, je m'adressai à M. de Maurepas, j'envoyai près de lui pour lui faire part du désir que j'avais de m'instruire. M. de Maurepas écoutait avec un air mêlé d'étonnement et de cette malice spirituelle que sa physionomie n'a jamais perdue. « Eh ! quoi, répondit-il à mon confident de cet air qui était déjà une réponse,

que me dites-vous? Que veut votre prince? Des plaisirs? Il en aura au-delà de ses vœux. Des honneurs? On l'en accablera. Mais du crédit, du pouvoir, jamais. » Je me le tins pour dit. »

La politique jalouse du vieux ministre encourt donc ici une grave responsabilité; mais si la porte du conseil ne céda pas à cette impatience prématurée d'études politiques chez le comte d'Artois, le cabinet de travail et la bibliothèque se trouvaient-ils fermés du même coup? et l'interdit du comte de Maurepas s'étendait-il jusqu'à l'orthographe, l'histoire et le latin?

Le comte de Provence, refoulé dans le cercle de ses goûts et de ses travaux habituels, songea à s'en faire un instrument de popularité et d'influence, et le moment y était propice. Le grand rôle social, auquel les gens de lettres étaient parvenus dans le cours du siècle, devait communiquer de son importance au prince qui se poserait comme leur patron. Le comte de Provence, en effet, recueillit bientôt les bénéfices de ces sympathies et de cette fraternité. Comme il courtisait, on peut le croire, cette puissance du jour dans des vues d'intérêt politique, il alla naturellement du côté où il y avait le plus d'influence et de crédit, où se tenaient les maîtres de l'opinion. Monsieur, frère du roi, prit doucement position dans la réserve du camp philosophique, et se créa un rôle d'opposition aux dépens de la littérature. Quand le comte de Provence poussait par son crédit le poète Ducis, qu'il s'était donné pour secrétaire, au fauteuil de Voltaire à l'Académie, l'abbé de Radonvilliers, l'ancien maître du prince, son porte-voix, pour ainsi dire, dans cette solennité où figuraient en première ligne ses deux amis, caressait l'opinion pour le compte et au nom de son royal élève par une apothéose complète du grand homme défunt (1). Le frère de Louis XVI, s'il faut en croire des mémoires que l'on a baptisés de son nom (2), aurait même poussé une reconnaissance jusqu'à l'hôtel du Châtelet pour visiter secrètement le patriarche de la philosophie au moment où le roi, dans ses scrupules religieux, refusait de le recevoir. Ce qui est plus certain, du reste, c'est la part que prit Monsieur au rappel de l'exilé de Ferney, et l'intérêt avec lequel il s'associa à ses derniers triomphes. On ne peut, sans complaisance non plus, rapporter tout-à-fait à un amour désintéressé de l'art, à une sorte de sympathie platonique pour le confrère persécuté ou l'ancien maître de harpe, la visite que fit le comte de Provence à Beaumarchais sous les verroux de la Bastille. Avant que l'interdit fût levé sur *le Mariage de Figaro*, des lectures s'en faisaient avec appareil au Luxembourg, dans le salon du prince.

Le comte de Provence soutira de la sorte à la littérature, par cette manœuvre et ces relations, le crédit des idées nouvelles qui s'y rattachait. Un entourage évidemment formé dans ce but, non moins que pour le commerce des esprits de son goût, certain air d'opposition et de bourgeoisie qu'il laissait

(1) Discours de l'abbé de Radonvilliers, directeur de l'Académie, en tête des *Œuvres complètes* de Ducis.

(2) *Mémoires de Louis XVIII*, ouvrage apocryphe, 6 vol. in-8°.

prendre, comme pour narguer Trianon, à ses réunions du Luxembourg et de Brunoy, d'où transpiraient au dehors, colportés sous main par les affidés du lieu, des mots propres à entretenir la popularité du prince; des occasions facilement saisies de venir en aide aux personnes ou à quelques établissemens scientifiques périclitant, tout cela réussit singulièrement au Mécène royal, qui laissa complaisamment l'opinion faire de lui le représentant des lumières et de la philosophie si près du trône. Cette conduite, comme on voit, participe tout ensemble du calcul et de la tendance, sorte de compromis que fait si souvent l'homme avec lui-même; les passions transigent entre elles et se donnent la main dès qu'elles ont trouvé le joint de leurs intérêts mutuels. C'est une méthode d'observation dont on s'arrange trop volontiers, et qui dispense des labeurs de l'étude attentive, que de trancher d'un mot le nœud compliqué d'un caractère, de ranger un homme sans coup férir dans quelque catégorie de sa façon, sorte de jugement dernier de la critique, qui consiste à faire passer, soit à sa droite, soit à sa gauche, ses réprouvés et ses élus. C'est un procédé facile et prompt, qui simplifie le sujet pour la plus grande commodité de l'appréciateur. Combien d'actes pourtant et de déterminations humaines ont besoin d'être, si l'on peut le dire, dédoublés pour se comprendre! La vie des princes, où la complication domine davantage, produit davantage aussi cette sorte d'alchimie secrète où la vérité, en naissant, se dissout dans l'artifice, où l'arrière-pensée s'infiltre jusqu'au vif des instincts, tellement qu'on est embarrassé d'en classer les effets dans la nomenclature morale.

Ceci posé et reconnu, voyons de quoi se compose l'œuvre litteraire de Monsieur, frère du roi; sa vie d'auteur, qui remonte assez haut, n'est ni parfaitement claire ni toujours facile à suivre dans son cours. Ses commencemens surtout se dérobent aux regards. L'opinion publique, dans les dix années qui précédèrent la révolution, se montra singulièrement persuadée de la fécondité du comte de Provence, impression nourrie et plus excitée par l'espèce de mystère dont le royal auteur restait enveloppé, et qui rappelle un peu cette superstition du même genre dont le génie hermétique de Sieyès fut l'objet. L'entourage intime du prince était bien propre à faire naître cette croyance. La maison de Monsieur était un atelier de vers qui ne chômait point, et d'où il sortait en madrigaux, impromptus, opéras-comiques, de quoi défrayer tous les besoins du temps. M. Vigée, secrétaire des commandemens de Madame, le chevalier de Montesquiou, écuyer de Monsieur, le chevalier de Piis, secrétaire du comte d'Artois, n'étaient en reste avec personne, je crois, pour la redevance annuelle qu'ils versaient à l'*Almanach des Muses*. Ducis, d'autre part, secrétaire de Monsieur, poursuivait à ses côtés ses succès tragiques, tandis que son intendant Morel accaparait à peu près le monopole des opéras et passait bail en qualité d'auteur avec les théâtres lyriques qu'il était chargé d'administrer. Resterait maintenant à joindre à cette espèce de budget normal le compte flottant de ce que pouvaient ajouter, bon an mal an, les nombreuses accointances littéraires du royal patron, la foule des cliens et des familiers du lieu. On conçoit donc

aisément que l'opinion publique, en face de ce petit monde d'auteurs si actifs, ait voulu voir dans celui qui en occupait le centre quelque chose de plus qu'un amateur oisif, qu'une sorte de prince constitutionnel qui règne en plein repos sur son Parnasse. Soit indiscrétion de l'entourage qui couvrait mal cette royauté, soit, comme je l'ai dit, tendance superstitieuse de l'opinion, Monsieur passa pour avoir une certaine part dans les œuvres de diverse nature qui émanaient de sa maison.

L'erreur cependant devint évidente en quelques occasions. Il y eut mécompte par exemple à l'occasion du madrigal fameux sur l'éventail. Ce quatrain galant et musqué, que le comte de Provence fit graver sur un éventail à l'adresse de la reine, eut un succès de vogue sous son nom, et figure encore comme le *régent* de sa couronne de poète (1). Force fut de l'en détacher pourtant et de le restituer à M. Lemière. Les mémoires secrets du jour réclamèrent, à bon droit, contre cette usurpation, dont le prince apparemment n'était pas complice. Le madrigal en litige existait imprimé dès ce temps. L'opinion, malgré cet échec, ne revint guère de sa tendance à prêter au comte de Provence la paternité secrète de diverses œuvres que d'autres couvraient, pensait-on, d'une complaisante responsabilité; et cette paternité, à défaut de toute autre, avait encore quelques bons côtés; c'était une manière d'occuper les esprits.

A la suite d'un recueil de lettres du roi Louis XVIII et d'un autre opuscule fort connu imprimé sous son règne (2), on a placé sous son nom un certain nombre de pièces légères parmi lesquelles figure le célèbre madrigal. A-t-il à celles-ci des titres mieux fondés? La plupart de ces pièces datent en effet de l'époque de sa jeunesse; mais sont-elles siennes sans contestation? Grave question qui ne manquera de préoccuper les scholiastes, quand le XVIIIe siècle sera devenu l'antiquité. De ces petites pièces dont le nombre s'élève à vingt, la moitié environ se retrouve dans l'*Almanach des Muses* de 1782 à 1788, qui en donne comme auteur le marquis de Fulvy (3). Cette découverte, répondra-t-on, qui ne serait pas sans mérite si elle était dérobée à quelque parchemin jauni, ne

(1) Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je pourrai près de vous ramener les Zéphyrs :
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

On attribue encore à Monsieur le quatrain suivant sur la découverte des aérostats :

Les Anglais, nation austère,
Réclament l'empire des mers;
Les Français, nation légère,
Ont conquis l'empire des airs.

(2) *Relation d'un Voyage de Paris à Bruxelles et Coblentz*, 1823.

(3) Les principales sont : *le Ministre et les Modes*, des stances *au Roi de la Chine*, *les Jockeis, le Petit Prince et les Cartes*, etc.

tranche pas la question; qui est-ce, après tout, que le marquis de Fulvy? Un être de fiction ou de pure invention poétique; enfin, le pseudonyme discret du royal écrivain. L'objection par bonheur arrive à temps pour qu'on l'arrête court; les faits sont là, les preuves qui la détruisent sont encore fraîches, et le scepticisme hardi qui a pulvérisé le colosse d'Homère n'aura pas si beau jeu pour ébrécher la statuette en plâtre de ce pauvre marquis de Fulvy. Oui, répondrai-je, le marquis de Fulvy a vécu; il a joui pleinement de toutes les conditions d'une vie humaine en général, et d'une vie de marquis en particulier; son talon rouge a foulé les tapis de Versailles; il a dansé à Trianon; il a émigré enfin. Le marquis de Fulvy fut donc une réalité vivante et incontestable, la *Biographie Michaud* en fait foi, les mémoires viennent à l'appui du fait, qui ne craindrait point une enquête au besoin. Mais, ce point débattu et fixé, reste à trouver maintenant (c'est l'endroit épineux) qui du comte de Provence ou du marquis de Fulvy est le véritable auteur des morceaux contestés, inclus dans l'*Almanach des Muses* entre les bucoliques de M. Collot-d'Herbois, et *les Deux Glycères* de M. Carnot, *capitaine du génie à Metz*. Certain air d'opposition à la cour et d'indépendance philosophique qui perce sous les pièces en question aurait-il suffi pour que les petites hardiesses poétiques du marquis de Fulvy passassent sur le compte du frère de Louis XVI? ou bien le complaisant marquis représenterait-il ici seulement le petit page sur le dos duquel on faisait faire pénitence à monseigneur le dauphin? Voilà ce que je n'ai pu réussir à débrouiller, je l'avoue : que de plus hardis tranchent ce nœud. Ce qui peut consoler toutefois de ce doute malencontreux qui plane encore ici, à mon grand regret, c'est que Monsieur, s'il n'a pas fait les vers en question, était homme à les faire; il était homme à s'en tirer aussi parfaitement que M. Dorat ou le chevalier de Pesay; il en a bien fait de même force à défaut de ceux-là précisément. Les facultés poétiques de l'auteur de la charte ne furent jamais de trempe à frapper ses œuvres d'une estampille bien forte, ce qui complique avec lui les questions d'authenticité; son goût de la poésie en effet ne venait pas de cette fièvre d'imagination qui creuse les joues de l'artiste, ni de l'haleine intérieure des vraies passions, ni d'une charité profonde et toujours émue, ni « de ce beau sang chaleureux qui fait la goutte et les héros, » selon l'expression de Mme de Sévigné (la goutte, ici pourtant, demande réserve et se sépare de l'héroïsme). Le comte de Provence avait, comme je l'ai dit, beaucoup de mémoire, le travail des mots prompt et familier, le don d'imitation et d'agencement dans les petites choses, et du temps de reste pour y vaquer. Comme pour aller de pair, en cela, avec Frédéric-le-Grand, il avait le goût épicurien des petits vers, était ferré sur Horace, et le citait déjà, au point que cette innocente affectation de savoir inquiétait aussi Trianon et faisait dire : « qu'on pouvait mener l'état sans tant de latin. » La sombre muse de Ducis était, il semble, bien dépaysée dans cette troupe légère des poètes du Luxembourg. Je me demande quelle sorte d'influence monsieur put avoir sur le talent de l'interprète de Shakespeare, son tragique secrétaire. L'histoire n'en dit pas long à ce sujet; on trouve seulement que le poète suivait le prince

à Turin, et qu'il se prêta sur sa demande à intercaler dans sa tragédie d'*OEdipe chez Admète,* jouée devant la cour, une tirade de complaisance à l'adresse du roi de Savoie. Ducis, d'ailleurs, était indépendant, consciencieux, et ne laissait pas facilement entamer ses convictions, comme on sait. Le vaste monde des visions de Shakespeare n'était pas une arène propre aux évolutions habituelles du génie de Monsieur; il savait l'anglais à la vérité; il était de mode alors de dire son mot sur Pope, Shakespeare et la constitution des trois royaumes. Toutefois, si le prince se glissa, selon ses habitudes, dans le laboratoire du tragique, au milieu des urnes et des poignards, s'il osa porter sa main potelée à ces terribles objets, ou si seulement il intervint comme conseil, on peut affirmer hardiment que ce fut pour faire décrasser un peu davantage le visage d'Othello, ou faire poudrer à frimas la crinière déjà peignée des sorcières de Macbeth. Mais cela n'était pas l'élément du comte de Provence; il n'y respirait pas à l'aise et ne pouvait s'y déployer dans son royal épanouissement. Son fait était bien plutôt de comploter, en commun, avec son intendant Morel, quelque opéra, comme *Panurge dans l'île des Lanternes*. De toutes les pièces qui furent jouées alors sous le nom de Morel, *la Caravane du Caire* est celle que l'on attribua le plus généralement à Louis XVIII. Cette opinion s'est tellement accréditée, qu'on tenta d'en tirer parti, je crois, vers les premiers temps de la restauration, en remettant à la scène cet opéra, dans le but d'en fortifier la popularité du prince. Mais ici se présente la difficulté devant laquelle nous nous sommes humblement incliné à propos du marquis de Fulvy. A quels insignes reconnaître dans les opéras de M. Morel la touche royale du comte de Provence? A défaut d'experts jurés devant les cours et tribunaux littéraires, peut-on signaler là un caractère quelconque d'individualité graphique, le moindre accent particulier? Ce qui est probable après tout, c'est que Monsieur, singulièrement enclin qu'il était à fureter dans tout ce qui s'élaborait en ce genre autour de lui, a dû prêter une assistance charitable à son majordome Morel, qui, tout absorbé par ses charges d'administrateur, aurait plié sous le faix d'un si lourd cumul, s'il n'avait eu le bienfait caché de cette Providence.

Un bruit consigné quelque part (1), mais peu soutenable, voulait que Louis XVI aussi eût coopéré à quelques opéras de Morel. Passe encore pour une couronne engagée dans cette question, mais deux, c'est trop à coup sûr: on finirait par y faire entrer la dynastie. On sait d'ailleurs que ce ne sont point les vers que Louis XVI *forgeait* le plus volontiers. Il a cependant aussi, pour le dire en passant, son bagage d'auteur, moins lourd à la vérité que ne l'ont fait quelques complaisans. L'un d'eux, d'une époque récente, respectable assurément dans sa sincère partialité, l'auteur d'une *Biographie de Louis XVI*, M. le vicomte de Falloux, attribue à ce roi la traduction de plusieurs ouvrages anglais, au nombre desquels figurent le règne de Charles Ier par Hume, et cinq volumes de la grande histoire de Gibbon, *la Décadence*

(1) *France littéraire* de Quérard, au mot LOUIS XVI.

la chute de l'empire Romain, ouvrage dont la traduction complète parut sous le nom de M. Leclerc de Sept Chênes, lecteur du cabinet du roi. Le vicomte de Falloux appuie le fait de l'anecdote que voici : « L'ouvrage fut envoyé à l'abbé Aubert, censeur, qui le rendit avec une approbation motivée et flatteuse; quelques années après, M. Aubert reçut un exemplaire relié. En le lui remettant, M. de Vergennes lui dit : Ne vous étonnez pas de la magnificence de ce cadeau inattendu; c'est que le traducteur que vous avez bien voulu juger autrefois vient de monter sur le trône. » Cet utile et laborieux travail ne pourrait qu'honorer la mémoire de Louis XVI, et je m'abstiendrais de le lui contester, si une simple confrontation de dates ne détruisait en grande partie l'authenticité du fait rapporté de cette sorte. On ne peut admettre, malgré tout le bon vouloir possible, que Louis XVI ait pu traduire avant son avénement au trône cinq volumes in-4° d'un ouvrage dont le premier ne parut en Angleterre que deux ans plus tard, en 1776, et le cinquième seulement en 1788. Ce qui semble plus certain, c'est que Louis XVI s'exerça, en étudiant l'anglais, sur le premier volume de cet ouvrage, mais qu'arrivé au quinzième chapitre, dont le caractère peu chrétien effaroucha ses sentimens religieux, il s'arrêta et laissa son lecteur continuer le travail.

Monsieur, auquel je me hâte de retourner, vit revenir à lui, aux approches de la révolution, la vie politique, dont il avait été prudemment écarté. Son premier pas dans cette carrière s'était signalé par un mémoire qui datait d'assez loin déjà; ce fut à l'occasion du rappel des parlemens cassés par Maupeou, et en opposition à ce projet. L'auteur, âgé de vingt ans, prit la plume, et signala dans son mémoire l'humeur empiétante et tracassière de MM. les robins, et le dommage qu'il y aurait pour le trône à relever le crédit de ce corps. M. de Provence, comme on voit, ne tenait pas pour les parlementaires. La philosophie, au reste, inclinait faiblement de ce côté, et Voltaire avait applaudi haut et ferme au coup d'état de Maupeou.

Je retrouverai, à propos d'un écrit ultérieur, l'occasion de caractériser la conscience politique du prince à cette époque. Son crédit et son goût pour les affaires allèrent en croissant depuis l'assemblée des notables, où il avait voté pour la double représentation du tiers-état. Rien de bien éloquent n'a transpiré de cette assemblée, et Monsieur, sans s'y montrer un foudre de tribune, je crois, ce qui eût troublé la sérénité du *bureau des sages,* y soutint sa réputation d'homme lettré par des tours de son esprit, des traits de mémoire et d'à-propos, des vers cités à point; ce qui le mit en goût des assemblées et le fit songer, comme son frère d'Artois, aux états-généraux (1). Mais cette prétention choqua la cour, et il eut la sagesse de s'abstenir.

Cette puissance nouvelle que la révolution avait créée, la tribune, n'inspira pas à Monsieur un intérêt moins vif que la littérature. Les représentans de ce grand pouvoir étaient les favoris de l'opinion, et Monsieur se montrait plus

(1) Le comte d'Artois fut élu député aux états-généraux par la sénéchaussée de Tartas.

que jamais rempli d'égards pour elle. S'il n'eut pas le bonheur de s'asseoir sur les bancs de l'assemblée, comme il l'avait souhaité, il s'en dédommagea par le commerce privé qu'il entretint avec Mirabeau, les Lameth, Robespierre, et beaucoup d'autres qui étaient recherchés et fêtés au Luxembourg. Aussi eut-on recours à la dextérité de Monsieur pour négocier, à la faveur de ces relations et de ces ménagemens, l'accord secret de la cour avec Mirabeau. La vie du prince, depuis ce moment jusqu'à sa fuite, paraît avoir été fort active, et la littérature y apparaît peu. On ne peut en effet ranger parmi les harangues cicéroniennes le petit discours que Monsieur prononça résolument à l'Hôtel-de-Ville en d'assez scabreuses circonstances (1), et qui, du reste, réussit assez bien, grace à l'aplomb et au civisme de l'orateur. On ne citera pas non plus comme un trait de belle rhétorique et d'atticisme princier la réponse qui le tira d'affaire en certaine autre occasion. Dans une visite assez tumultueuse des femmes de la Halle, qui le courtisaient parfois, l'une d'elles lui dit : « Si le roi nous quitte, vous nous resterez, n'est-ce pas ? » A quoi Monsieur répondit en vrai Figaro : « Vous me faites, pour une femme d'esprit, une question bien bête. » Quelques semaines après nonobstant, Monsieur roulait en poste vers la frontière, ce qui nous conduit à la *Relation* de son voyage, le plus notoire et le plus populaire de ses écrits. Bien que contemporain de l'évènement, l'opuscule ne vit le jour, comme on sait, que vers la fin du règne de l'auteur (2). Un des ministres d'alors (3), qui savait par expérience ce qu'il en coûte pour éventer ainsi les secrets délicats de la muse, essaya, m'a-t-on assuré, de faire revenir le prince sur cette fantaisie de l'impression. L'ouvrage fit son chemin nonobstant, et restera, à défaut de mieux, comme une assez vive révélation sur le caractère d'un roi de France.

Je m'étonne, en vérité, que le roi-poète n'ait point procédé en ceci à la manière de Chapelle et Bachaumont dans leur voyage, menant prose et vers du même train ; le ton général de l'œuvre s'y fût merveilleusement prêté. Vitellius, faisant retraite devant quelque rival d'empire et poussé du port d'Ostie à celui de Brindes, tout haletant dans sa fuite après ses succulentes étapes, interrogeant du nez les crus et les plages, pâlissant à l'idée de manquer l'heure de quelque arrivage prochain, pourrait fournir aux érudits la matière d'un petit livre d'un intérêt pareil à la relation du voyage de Monsieur. Ce Vitellius de notre monarchie est en proie à un tel souci de comestibles, souci qui monte en chaise et qui roule avec lui, dirait le poète, qu'il en perd le souvenir de son frère et des siens et le sentiment des terribles angoisses qui, dans ces instans, faisaient blanchir les cheveux de la reine. Ce qu'il y a de plus dur pour Monsieur au fort de cette crise, c'est la maigre chère des auberges flamandes, c'est l'éclanche qu'il lui faut attaquer au pied levé

(1) A l'occasion de l'affaire Favras.

(2) La *Relation d'un voyage de Paris à Bruxelles et à Coblentz* fut publiée en 1823, et obtint dix éditions en quelques mois.

(3) M. de Peyronnet.

à tous ses relais. Aussi ne manque-t-il jamais de nous initier au menu détail de ses infortunes. C'est surtout quand il lui faut traverser le pays de *Marche en famine,* vrai désert d'Afrique pour un explorateur comme lui, que le récit se fait attendrissant. Tout était perdu, certain soir, dans un de ces coupe-gorges, quand la Providence vint en aide, et députa Mme de Balbi avec renfort de bouteilles et de poulets; Mme de Balbi, la suivante d'honneur de Madame et l'Égérie du cabinet de Monsieur; Mme de Balbi, qui poussa le dévouement en cette occasion jusqu'à céder à Monsieur son propre lit. Mais quoi! n'y a-t-il pas dans le fait du prince un peu trop de cet égoïsme qui lui est assez familier? Ne sont-ce pas là des privautés de sultan? Et se peut-il rien de moins chevaleresque au monde? Débusquer, sans plus de façon, une pauvre dame de son lit, et sans se soucier de nous dire encore (Sterne, à coup sûr, n'y eût pas manqué, et n'eût pas exposé l'histoire à se morfondre sur ce point délicat!) quel fut son sort nocturne après cela, et ce qui lui échut dans cette triste auberge! Peut-être eut-elle l'idée, spirituelle et avisée qu'elle était, de recourir à la célèbre convention des épingles du *Voyage sentimental,* cette charte de minuit que la dame étrangère se fit octroyer par le voyageur.

Cette libre façon de la *Relation du Voyage,* ce dégagement parfait de tout grave sentiment, autorisait l'auteur à aiguiser un peu plus sa manière, à s'y permettre, tranchons le mot, plus d'esprit. La jovialité du conteur n'y supplée qu'en partie. La continuelle sobriété de cette littérature culinaire, maigrement pourvue de sel et de trait, fait trop sentir au lecteur le régime de l'abstinence dont le voyageur a pâti. Tout ce détail d'allées et venues furtives, de manéges de garde-robe, d'apprêts de valise ou de souper, avait besoin de certain pétillement d'esprit français, à défaut des hardiesses fantasques de l'humoriste. La plus vive boutade, je crois, que la verve de Monsieur se soit permise, c'est d'avoir apostrophé d'une réminiscence lyrique sa cocarde tricolore en l'arrachant de son chapeau à la frontière (1). Je m'étonne pourtant qu'à ce moment il n'ait pas soulagé son cœur d'une citation d'Horace; c'était le cas de répéter, en se retournant : *Beatus ille qui procul negotiis*, comme il le fit un jour d'émeute à l'oreille du roi. Y eut-il jamais érudition plus imperturbable?

Je remarque toutefois que la tradition si familière d'Horace abandonne parfois Monsieur dans sa *Relation*. Tout en épousant les vives alarmes du royal ami pour la santé de son compagnon de voyage, on regrette que l'art ait dépensé si peu d'artifice dans l'expression de certains faits morbides, où l'émotion sans doute a repoussé la périphrase. Monsieur n'avait-il pas là pour exemple l'ode d'Horace : *Sic te, diva potens Cypri*, etc., où le poète, saluant le vaisseau qui emporte son cher Virgile, ne s'appesantit point

(1) « Je commençai par me saisir de ma maudite cocarde tricolore, et lui adressant ce vers d'*Armide :*

Vain ornement d'une indigne mollesse, etc.,

je l'arrachai de mon chapeau. »

à décrire tous les maux fâcheux d'un voyage de mer? Il est une autre de ses habitudes encore à laquelle Monsieur me semble avoir fait infidélité dans sa *Relation*. On sait qu'il était, en fait de langue, chatouilleux au possible, et qu'il aima fort et en tout temps à passer le rabot sur les productions d'autrui. Il est question dans son *Voyage* d'une opération de ce genre qu'il fit subir à un écrit de Louis XVI, la *Déclaration aux Français*, que ce prince comptait laisser en partant. Monsieur y trouva des incorrections de style; il l'emporta pour y remédier, travail si ingrat, assure-t-il, que la plume lui tombait des mains à chaque instant. Quoi qu'il en dise, cette petite guerre de virgules sur les pages d'autrui a toujours été de son goût; pure coquetterie, vieille habitude d'amateur, qu'il savourait en cachette, sauf à en médire tout haut. En fait de pronom et de participe, quoi qu'il en soit, son altesse n'entendait pas raison; mais on est tout saisi vraiment de ce qu'il se passe à lui-même, le pointilleux censeur de Louis XVI et de tant d'autres! Ce sont des licences, des façons de dire, des échappées de syntaxe, telles que « monter et descendre de cabriolet, » et d'autres non moins fortes. Comment sa majesté Louis XVIII, qui publia l'écrit, ne donna-t-elle pas les escourgées au comte de Provence? Serait-ce par hasard que Louis XVIII n'était puriste qu'à la dérobée et comme en partie secrète, tandis que dans sa littérature officielle et royale il trouvait de plus haut lieu de garder ce magnifique déshabillé du style des grands seigneurs, courtisant la langue en vraie plébéienne. Fantaisie de haut lignage, qu'on passerait à Louis XVIII assurément, si, après ses goguettes de grammairien, il eût rencontré le solécisme de grand air, et parfois si adorable, du duc de Saint-Simon.

La littérature de Coblentz, qui fut en général d'une carrure beaucoup moins forte, reçut le tribut du comte de Provence en facéties et en couplets (1). On s'égayait fort à Coblentz aux dépens des révolutionnaires et de l'embarras de ces novices qu'on attendait à l'œuvre en fait de gouvernement; Monsieur ne se refusa pas l'innocente satisfaction de tourner sa verve de ce côté.

La révolution n'eût-elle pas bien pu lui dire comme le poète :

Denys, sur moi, fais donc vite un couplet.

Mais l'émigration avait à sa disposition plus d'une muse, et ouvrit bientôt à Monsieur une nouvelle source d'inspirations. La harangue militaire, la proclamation était un genre qu'il n'avait point encore eu, je crois, l'occasion de cultiver.

Il accompagna de l'allocution obligée le premier mouvement que firent les émigrés pour appuyer l'invasion prussienne en 92 (2). La phrase militaire n'y jaillit point de façon à rappeler la vive et chaude manière du Béarnais. On pourrait citer d'autres pièces du même temps, mais, comme on y trouve les

(1) La chanson : *Fuyant le crime et l'infamie*, est une des plus connues.

(2) Discours prononcé par Monsieur à la tête de la noblesse armée. (*Corresp. et écrits divers de Louis XVIII*, pag. 199.)

noms des autres princes, ils sont tous solidaires de la rédaction, et l'on ne saurait répondre que Monsieur en ait été le seul auteur, bien que l'on connaisse son goût à tenir la plume en toute occasion. Après sa campagne, qui fut de courte durée, Monsieur fit encore quelques pas dans la littérature militaire (1); puis il y renonça à peu près, laissant le champ libre au général de l'armée d'Italie, son lieutenant, comme le veut un historien.

L'activité d'esprit du comte de Provence passa principalement dans ses *lettres;* on ne saurait dire ni évaluer tout ce qu'il en écrivit dans ces vingt ans de son exil. Il a correspondu, il a négocié autant que la révolution et l'empire ont combattu; il a fait des ouvertures à tout ce qui, de près ou de loin, pouvait lui venir en aide; sa correspondance a frappé à toutes portes; on peut dire de lui comme de Balzac l'ancien: il fut le plus grand *épistolier* de son temps. C'est de ce côté pourtant que l'on rencontre ce qui honore le plus l'esprit de Louis XVIII, non qu'il y ait dans ces archives épistolaires matière à un recueil digne de prendre rang à côté des monumens du genre. Tout n'est pas fleur dans les royales épîtres du châtelain de Mittau; mais il est un sentiment sous l'empire duquel le langage de Louis XVIII s'est pénétré plus d'une fois d'une véritable grandeur. Du jour où, par la mort du jeune fils de Louis XVI, il lui échut de prendre rang parmi les rois, on peut dire qu'il se développa en lui comme une faculté nouvelle. Ce sentiment héréditaire, cette vertu du sang, chaque fois qu'il y fut porté atteinte, répondit vraiment d'un ton énergique et royal. Cette foi inébranlable dans le droit de sa race et le principe qu'il représentait, la seule peut-être ou tout au moins la plus chaude de ses croyances, communiqua à cet homme une valeur de caractère qui passa à l'occasion dans son talent. Les parties de sa correspondance où se déploie le mieux ce ferme sentiment, méritent de rester à l'histoire. La lettre au duc d'Harcourt, son représentant à Londres, après le désastre de Quiberon, est marquée d'une décision et d'un mouvement qui touchent à d'éminentes qualités littéraires. Le prince voulait passer en Vendée, l'Angleterre s'y refusait; sa lettre roule sur cette idée: que le défaut d'action et de relief personnel compromet sa cause: « Ma situation, dit-il, est semblable à celle de Henri IV, sauf qu'il avait beaucoup d'avantages que je n'ai pas. Suis-je comme lui dans mon royaume? Suis-je à la tête d'une armée docile à ma voix? Ai-je gagné la bataille de Coutras? Non; je me trouve dans un coin de l'Italie; une grande partie de ceux qui combattent pour moi ne m'ont point vu... Pourrais-je acquérir par là la considération personnelle, qui n'est peut-être pas absolument nécessaire à un roi du XVIIIe siècle, mais qui est indispensable à un roi du XVIe, comme je le suis (2).... On craint pour ma vie, mais de quel

(1) A l'armée, à Pregel, en 1795, *id.*, pag. 61. — Discours à l'occasion d'un service en mémoire de Charette, *id.*, pag. 206, et quelques autres pièces du même genre.

(2) Il dit, dans un passage précédent, que la France a reculé en quelques années jusqu'à la fin du XVIe siècle.

poids peut être cette crainte, au prix de mon honneur et de ma gloire?... Si je reste en arrière, si je n'emploie pas non-seulement ma tête, mais mon bras, pour monter sur mon trône; toute considération personnelle, je la perds... Que me reste-t-il donc? La Vendée. Qui peut m'y conduire? L'Angleterre Insistez de nouveau sur cet article; dites aux ministres en mon nom que je leur demande mon trône ou mon tombeau. » On ne s'attend guère généralement à ce ton d'héroïsme de la part du pacifique auteur de la charte, dont les apparences ne révélaient pas la trempe du Béarnais; on ne doit pas méconnaître pourtant qu'à défaut d'ardeur militaire, que sa constitution ne favorisait pas, il y eut chez ce prince, à partir du jour où il se crut roi, un développement de force morale, un courage froid et persévérant qui lui dictait par exemple ces lignes au roi d'Espagne : « Dans le siècle présent, il est plus heureux de mériter un sceptre que de le porter; la Providence, par des motifs incompréhensibles, peut me condamner à finir mes jours en exil; mais ni la postérité, ni mes contemporains ne pourront dire que, dans le temps de l'adversité, je me sois montré indigne d'occuper jusqu'au dernier soupir le trône de mes ancêtres. » Ce ferme sentiment ne faiblit pas davantage dans la réponse du prince français à cet envoyé de Venise qui lui signifiait l'ordre du sénat, de quitter le territoire de la république: « Je partirai, mais à deux conditions ; la première : que vous m'apporterez le livre d'or pour que j'y raie de ma main mon nom et celui de ma famille; la seconde : que vous me rendiez l'armure dont mon aïeul Henri IV fit présent à la république. »

On connaît le mot de Louis XVIII, lorsqu'une balle lui toucha le sommet de la tête à Dillingen : « Quelques lignes plus bas, et le roi de France s'appelait Charles X. » Idée fixe qui reparait encore au milieu d'une rare présence d'esprit, sentiment de la dynastie qui jette sur ce front entaché d'égoïsme à l'origine un grand éclat d'impersonnalité! Quant à la célèbre lettre adressée à Bonaparte (2), bien que Fiévée, correspondant du prince alors, s'en soit départi l'honneur; que d'autres, plus discrètement, l'aient attribuée à M. Royer-Collard, il faut dire, tout en admettant ici la part des conseils, que l'on y retrouve assez bien le ton ferme et de grande venue et les citations historiques des lettres précédentes dont l'authenticité ne se conteste pas. Louis XVIII d'ailleurs, homme du métier et fort chatouilleux, correcteur pointilleux des autres, eût pris assez mal, je le crois, une attention qui aurait jeté du doute sur sa compétence d'écrivain. On peut affirmer enfin qu'il était aussi capable de tenir dignement la plume sous l'empire des impressions royales que de rimer, en d'autres momens, bouquets et charades, à la façon du marquis de Fulvy.

Rien de plus varié, du reste, que le ton de cette correspondance qui se mesure à la taille des personnes et se plie aux nécessités des temps. Toute la galanterie des petits vers se retrouve par exemple dans les lettres adressées à l'impératrice Catherine, où il ne s'interdit pas cependant le grandiose des

(2) « Je ne confonds pas M. Bonaparte avec ceux qui l'ont précédé, etc. »

métaphores lyriques : « Je puise un nouveau courage, écrit-il, dans l'idée que la grande Catherine étendra sur moi ses ailes protectrices. » Et la Sémiramis répond : « Je ne suis qu'une pauvre veuve dont la famille est nombreuse et les besoins immenses; cependant elle a son denier pour secourir d'augustes infortunes (1). » Si le royal correspondant courtise Charette et Pichegru, il n'est pas moins prodigue de cajoleries doucereuses, mêlées d'exorbitantes promesses : « Vous alliez, dit-il à Pichegru, la bravoure du maréchal de Saxe, le désintéressement de M. de Turenne et la modestie de M. de Catinat (2). »

Il ne manque pas non plus, si ses *adresses* et *déclarations* en font foi, de *cœur* ou d'*entrailles* de père pour son peuple. Cette phraséologie sacramentelle dont il a si largement usé, les rencontres continuelles et quelquefois bizarres qu'on y fait des mots *sensibilité, sentiment,* font douter qu'il y attachât un sens bien sérieux et qu'il en parlât en homme pénétré. La bonté de cœur, le vif souci de l'existence des autres, n'était pas son fait assurément, et l'on ne peut guère se laisser prendre à la sensiblerie de ses formules. J'avoue cependant que j'ai cru démêler, dans le recueil des lettres qu'il écrivit d'Hartwell à son cher d'Avaray (3), une veine moins aride où le cœur et l'imagination s'ébranlent et parlent mieux. Quoi d'étonnant d'ailleurs? l'égoïsme lui-même a ses chutes. Après tout, le duc d'Avaray, sûr et dévoué serviteur, associé pendant vingt ans aux traverses de l'exil, était pour son royal ami chose précieuse et regrettable. Ils avaient tant causé, et, faut-il le dire? tant de fois soupé ensemble! C'était une vieille et complète intimité avec ses habitudes et ses douceurs. Puis le prince perdit la reine sa femme à cette époque (4), en l'absence de l'ami qu'il ne revit pas, et le vide qu'il en éprouva se peint ainsi sans exagération dans l'abandon de ses lettres :

« Je suis au point où je crois que je resterai, *no more tears, no more pangs of sorrow* (5); mais un regret sincère, un déficit qui se renouvelle cent fois par jour. Il me vient une pensée triste, gaie, indifférente, n'importe, un souvenir d'anciennes choses, un objet nouveau qui me frappe; je me dis machinalement : Il faudra que je lui conte cela; et puis l'illusion cesse, et je me dis : Il est passé, le temps des *soft intercurses* (6). » On lit ailleurs : « Dieu veuille que vous ayez eu un mois de mars comme le nôtre ! Jamais dans aucun pays je n'en ai vu de pareils...; c'était le mois de mai quand il est bien à son point. Aussi tout pousse, Dieu sait! les abricots sont noués, les pêches le seront bientôt, les lilas sont tout verts; on distingue la couleur de leurs grappes, et il y a des marronniers en feuilles et dont les fleurs sont formées; les corps même s'en ressentent.

(1) Lettres citées dans les *Mémoires* de Louis XVIII.

(2) *Correspondance de Louis XVIII*, lettre à Pichegru.

(3) *Lettres d'Hartwell*, un vol. in-8°. Amiens, imprimerie de Bondon-Caron.

(4) En 1812.

(5) Plus de pleurs, plus de serremens de cœur.

(6) Douces communications.

« Mars a maintenu le bien d'un hiver fort doux; point encore de goutte; *à brebis tondue Dieu mesure le vent.* Hélas! je l'éprouve bien qu'elle est tondue cette pauvre brebis! Vous savez combien j'aime la belle saison, quelles jouissances me procurent les premiers beaux jours, les premières feuilles, les premières fleurs! Ces jouissances ne sont pas détruites, mais la goutte d'absinthe s'y fait sentir. Quand je respire cet air si salutaire, je me dis : Il lui ferait tant de bien! J'ai dans ce moment-ci sous les yeux un camélia blanc qui ne fut jamais si beau que cette année; je me rappelle que je l'avais acheté pour sa fête à notre arrivée ici; je me promène dans le jardin, je vois mes rosiers qui poussent bien; à qui offrirai-je les roses? La Saint-Joseph a passé; elle était si douce l'année dernière!... Je suis comme les enfans d'Israël qui disaient : *Super flumina Babylonis.... Sion* (3). » Passage remarquable assurément, où, pour la première fois peut-être, l'auteur semble avoir eu l'éloquence de deux sentimens vrais, et parla presque à la Ducis de la nature et de l'amitié.

A propos d'un autre prince déchu de même, Gustave IV, Louis XVIII retrouve la manière large et élevée de ses lettres politiques : « Je n'oublierai jamais, dit-il, qu'heureux alors, il tendit la main à mon infortune. Ma reconnaissance, mon amitié pour lui, me suivront jusqu'au tombeau; j'aurai toujours en horreur le crime qui l'a précipité du trône, mais, je vous l'avoue, j'ai cessé d'en être surpris. Gardez-vous de croire que je veuille l'accuser de démence, mais n'est pas fou qui ne raisonne point. Intact, sublime dans tous ses principes d'honneur et de vertu, il n'est malheureusement pas si bien partagé du côté des idées... *Jamais, je le prédis, il ne remontera sur son trône*, et, je l'ajoute avec douleur, jamais le moindre rayon de douceur ne luira pour lui. Tout ce que la Providence lui avait ménagé de consolations, n'est plus pour lui qu'une nouvelle source d'infortune. »

Le reste de ces lettres est loin de se tenir à cette hauteur. Cette causerie familière s'en va, la bride sur le cou, à ces détails morbides habituels aux commérages d'intérieur, aux invectives politiques que l'expression ne sauve pas toujours; témoignage assez curieux des impressions de cette époque, on remarque encore dans ces lettres un emploi immodéré de mots anglais. Ce bariolage se reproduit presqu'à chaque phrase, nouvelle échappée d'écolier qui n'en avait point assez, il paraît, de ses réminiscences latines. On voit que sa majesté Louis XVIII n'a jamais pu s'en tenir au strict régime du français, et qu'il ne se résigne à en user qu'à grand renfort de phrases ou de mots étrangers.

Ce qu'une émigration de plus de vingt ans nous vaudrait de productions de cette plume royale serait incalculable, si tout eût été destiné à voir le jour. Une portion considérable en a été volontairement soustraite à la curiosité publique. Il en est cependant, prétend-on, qui ont échappé aux flammes de cette inquisition paternelle. Il a été publié dans ces dernières années un écrit politique dont le manuscrit, soumis à l'appareil d'une exposition publique, a été reconnu

(3) *Correspondance d'Hartwell*, pag. 70 et suiv.

pour l'œuvre du roi Louis XVIII. La nature politique de cet écrit ne permettrait guère d'y insister ici, s'il n'avait trait directement à la conscience morale autant qu'aux convictions politiques de l'auteur. Cet écrit, imprimé sous le titre : *Manuscrit inédit du roi Louis XVIII* (1), se compose de réflexions ajoutées, sous forme d'annotations, aux cahiers de la noblesse du Poitou. Le chevalier de la Coudraie, l'un des rédacteurs, et député de la province aux états-généraux, s'avisa de publier en Allemagne ces cahiers vers 1799, comme le plan de constitution le mieux appliqué à l'état de la France. Louis XVIII, il paraît, eut connaissance du livre à l'étranger, et se chargea de le commenter article par article. Les réflexions du prince forment un symbole à peu près complet de foi politique, et peuvent représenter l'ensemble des idées de gouvernement de l'auteur à cette époque de sa vie. Aucune pensée de réforme, aucune pièce de l'édifice représentatif n'échappe à sa critique acerbe et en courroux. On serait donc porté à en conclure que les tendances constitutionnelles du père de la charte furent, avant comme après la révolution, de pures comédies. C'est la conséquence que le sagace éditeur du manuscrit en tire, je crois, dans son introduction. Pour ma part cependant, et en dépit des déclarations de Louis XVIII lui-même (2) et de l'invariable attachement dont il fait tant de bruit pour la vieille constitution monarchique, je soupçonnerais plutôt ses goûts politiques d'avoir changé comme les situations et au gré des divers intérêts de sa vie. Qu'on y prenne garde. Relégué à l'écart des affaires avant 89, il dut se laisser prendre à l'appât d'un système qui lui promettait un rôle, l'exercice de la parole et l'influence publique des princes anglais. Vint la révolution qui le brouilla avec le régime des assemblées; sa position avait changé d'ailleurs; il se croyait roi. Ce fut sous l'empire de ces impressions qu'il réfuta les cahiers du Poitou et malmena si fort le gentilhomme constitutionnel. *Naviget Anticyram,* dit-il en finissant. On reconnaît à l'argumentation brusque, hautaine, emportée, mêlée souvent d'une âcre ironie, que l'auteur était en veine et dans ses meilleurs jours. Le séjour du prétendant en Angleterre décida une troisième phase dans ses idées politiques, le réconcilia à peu près avec le régime parlementaire, et l'amena tout doucement à la charte, le plus monumental de ses ouvrages.

Si les constitutions modernes n'avaient pas répudié la robe poétique des temps de Solon et de Numa, ces sortes de travaux seraient restés du ressort de l'examen littéraire. Louis XVIII pourtant était pourvu de tout ce qu'il faut pour légiférer à la façon antique; mais il a fallu en rabattre sur ce point, comme sur d'autres, et céder à l'exigence des temps. Les chartes, d'ailleurs, ces filles de la sagesse, ne jaillissent plus tout armées du front paternel.

(1) Publié et précédé d'une introduction sur la vie de Louis XVIII, par M. Martin Doisy; chez Michaud.

(2) « Une des plus grandes fautes de ma vie est d'avoir voté à l'assemblée des notables pour la double représentation du tiers. » Mais il crut, dit-il, que le tiers viendrait en aide au roi contre la noblesse et l'esprit d'innovation. (*Ibid.*, pag. 328.)

Celle de Louis XVIII naquit dans le pêle-mêle des amendemens, au milieu d'une commission nombreuse (1). Le *préambule* toutefois fut donné comme l'œuvre du roi, à peu de chose près. C'est un morceau d'apparat et d'une facture académique où l'on reconnaît le goût de Louis XVIII pour la citation historique et les précédens des rois ses aïeux. Laissons-le répondre, comme il pourra, de ses doctrines un peu vieilles en fait de communes, et de certaines hérésies historiques qui ont si fort courroucé récemment le savant M. Thierry (2).

Louis XVIII, une fois installé aux Tuileries et dans son fauteuil fleurdelisé, ne songea plus qu'à savourer en paix le fruit de ses labeurs et de ses longues espérances; il s'abandonna naturellement à ses jouissances familières, à ces plaisirs un peu insoucians de l'esprit auxquels il avait fait partout une large part dans ses loisirs. Ses couplets de circonstance et un recueil de petits vers étaient encore dans la mémoire des rapsodes de l'émigration. C'était la chanson : *Fuyant le crime et l'infamie* (3), puis des vers adressés à Mme la duchesse d'Angoulême à Mittau, puis la description d'un orage de la Baltique, qu'il rima dans une traversée (le poète ici se souvient du peintre et va sur ses brisées); ou bien encore la pièce des *Mouchoirs,* datée de Gand. Mais Horace n'eût-il pas fourni, lui seul, matière aux récréations poétiques du prince! Il ne lui suffisait pas de le citer chaque jour, il n'avait repos qu'il n'eût tourné et retourné en français l'ode et l'épître favorite. Il se peut que le recueil y ait passé tout entier; c'est là du reste le secret de quelques confidens privilégiés. Grand honneur à coup sûr pour l'ami de Mécène que d'être tombé dans ces augustes mains, honneur qui va de pair avec celui que lui décerna Frédéric, lorsque, sentant son ame fléchir dans une des crises de sa fortune, il voulut réconforter sa philosophie en entendant une leçon publique sur Horace, comme en pareille occasion Alexandre se fût adressé à Homère, et Louis IX aux Écritures. Mais Horace, au milieu de ses prosélytes couronnés, eut-il chance de rencontrer un véritable interprète, et le dire élastique et mou du roi Louis XVIII pouvait-il bien fraterniser avec le rhythme serré, étincelant et frais de son modèle? C'est l'estompe flasque et nonchalante aux prises avec le fin travail, le trait sobre et sévère du burin; on pourrait dire encore, s'il y avait place pour une dernière expression, que le filet d'eau vive et courante se traduit en nappe qui ne finit pas. Mais Horace, après tout, fut une des passions de la vie de Louis XVIII; il en parle avec amour dans ses lettres d'Hartwell à son cher d'Avaray. Grande nouvelle! Il vient d'acheter la traduction de Daru, le *tribun Daru,* le *comte Daru,* dit-il. Il est assez content par endroits, puis il se récrie des libertés du traducteur, et finit par se rabattre sur le père Sanadon, qu'il appelle par distraction le père San-

(1) La commission se composait de neuf membres du sénat, neuf membres du corps législatif et quatre commissaires du roi.

(3) *Récits mérovingiens,* introduction.

(3) Imprimée dans les notes du *Manuscrit inédit,* pag. 388.

nazar, et qu'il expédie pour Madère à l'adresse de son ami. Il n'a, écrit-il, qu'une inquiétude, c'est que le révérend père n'ait traduit que les *opera expurgata*. A part deux odes que son goût réprouve en termes énergiques, « on a, dit-il, impitoyablement sabré des choses délicieuses (1). »

Horace eut donc vogue aux Tuileries, autant peut-être qu'il en eut jamais à la cour d'Auguste. On se piquait de citer Horace au retour de Gand et de sourire aux allusions latines de sa majesté. C'était une condition indispensable de la faveur. Il fallait manier Horace, assez du moins pour entrer en lice et y laisser l'honneur au maître, qui prenait souvent un malin plaisir à éprouver la force des humanistes qui l'approchaient. C'est ainsi qu'il donnait une alerte tout à coup dans la salle des gardes, en adressant aux officiers de service l'itinéraire de sa promenade rédigé en latin. C'était un vrai passe-temps d'empereur romain que se donnait le vieux roi, qui ricanait de l'embarras de ceux qu'il pensait désorienter au milieu de ces rues déguisées sous des noms fort peu pratiqués. L'alarme fut chaude plus d'une fois, m'a-t-on dit, au point que l'officier aux abois, après avoir mis à contribution toute la latinité de la garde montante, en était réduit à poursuivre à travers les galeries les vieux latinistes du château.

C'était d'ailleurs une bonne fortune pour Louis XVIII que l'occasion de faire emploi d'une langue qui lui était devenue plus familière par l'utile usage qu'il en avait pu faire dans l'exil. Et puis il y réussissait : plusieurs inscriptions connues de nos monumens publics sont l'œuvre de l'auteur de la charte; on cite comme ayant le plus de notoriété celle de la statue de Malesherbes, dans la salle des Pas-Perdus, dont la latinité élégante pèche peut-être par un peu de recherche.

Un manége assez connu chez Louis XVIII, quand il voulait laisser transpirer quelque œuvre secrète, était de recourir à cette formule : « Voici comment un de mes amis, etc. » Un jour, par exemple, qu'une députation de l'Académie fut admise à présenter au roi un membre nouvellement élu (c'était, je crois, le brillant héritier du fauteuil de Fontanes), la conversation tomba, selon le cas, sur la littérature et sur la langue. « Ne regrettez-vous pas, messieurs, dit le roi, certains mots vieillis, certaines façons naïves auxquelles on serait tenté de revenir quand on s'essaie à traduire les latins? Un de mes amis, par exemple, ayant à rendre ces vers de Tibulle :

> Tu mihi curarum requies, tu nocte vel atrâ
> Lumen, et solis tu mihi turba locis,

s'en est tiré de la sorte (ici le roi cita quatre vers dont nous ne pouvons, par malheur, reproduire que le dernier); tu me fais :

> Même au désert grand' compagnie. »

L'essai, comme on pense, fut réputé heureux, et l'un des assistans pria le

(1) *Correspondance d'Hartwell*, pag. 95.

roi de ne pas taire à l'Académie le nom d'un poète si digne de ses suffrages; mais le bon Raynouard prit la chose à la lettre, et gronda son confrère en sortant d'aller quêter à la cour des candidats, quand il y en avait déjà de si nombreux. Louis XVIII, au reste, avait de l'agrément et de l'à-propos dans ses rencontres; on a beaucoup cité son compliment à M. Roger, quand il fut présenté en un cas pareil : « Vous deviez gagner votre cause, vous aviez un bon *avocat* (1). »

Si la causerie familière de Louis XVIII avait de la facilité et quelquefois du trait, sa parole officielle n'a pas d'éclat ni de caractère. Ses improvisations, ses allocutions royales, ne frappent ni par la nature des pensées, ni par l'abondance et l'imprévu des formes. La plupart roulent dans un cercle fort étroit, sur un fond des plus pâles où brochent de temps en temps quelque mot à effet, une antithèse qui a bien l'air d'avoir été préparée.

Le voile dont Louis XVIII se couvrait comme poète était quelquefois transparent; mais il garda, comme journaliste et pamphlétaire, un strict incognito. Le *Moniteur*, le *Journal de Paris* recevaient tribut de sa polémique, qui s'y rendait par des canaux fort secrets. Le ministre favori lui-même n'était pas toujours mis dans la confidence. Aussi, quelle occasion de faire sa cour et d'arriver, journal en main, vantant au roi avec transport le spirituel, le divin article! Quelques colonnes de ces journaux m'ont été données comme provenant de cette source; je n'ai pas poussé bien loin l'investigation, de peur de ressembler un peu à ces respectables royalistes du temps, qui recueillaient dévotement quelques grains de tabac dans les draps où Louis XVIII avait couché.

J'ai dit que le royal écrivain avait poussé jusqu'aux pamphlets; il en dirigea en effet contre le parti ultrà, ne dédaignant pas d'entrer en lice pour son ministre de prédilection; c'est à lui qu'il adressait d'ordinaire ses manuscrits, lui abandonnant le soin de les publier. Une fois, m'a-t-on dit, le vieux roi voulut avoir, sur une œuvre de ce genre, l'avis d'un académicien fort expert, ami particulier du ministre. Comment l'œuvre fut-elle trouvée, je ne le saurais dire; toutefois, le pénétrant esprit remarqua, dans un vers de Virgile placé en épigraphe, un petit dérangement de mots qui troublait la quantité. La susceptibilité du critique l'emporta, et prenant pied sur ce terrain, elle alla jusqu'à dire qu'il lui semblait avoir vu certaine édition où les mots figuraient dans tel ordre quelque peu différent. Sa majesté comprit. C'était un cas prosodique des plus graves, et le délit était flagrant; mais le roi chercha sa revanche. Le malicieux critique dont il avait courtisé le suffrage adressa au prince, quelque temps après, un hommage en vers latins; le roi était du métier lui-même, et s'en piquait. Il écrivit donc, à propos de cet envoi, au ministre son confident : « Dites à M. *** que sa pièce est excellente, mais que pourtant je m'étonne d'y découvrir deux fautes de quantité; » c'était là

(1) M. le baron Roger, de l'Académie française, est auteur de l'intéressante comédie de *l'Avocat*.

évidemment une petite vengeance. Louis XVIII, dans tous les cas, était également sévère aux muses françaises et latines, et ne passait rien. Un poète du temps qui dédia un recueil au roi, M. Loyson (1), n'ose dire à quelle auguste bienveillance il est redevable de plusieurs critiques. Andrieux demandait pardon d'avoir soufflé quelques grains de poussière sur le cothurne du grand Corneille; Louis XVIII soufflait de la sorte, et grain par grain, sa poudre de tabac littéraire de tous côtés. Il aimait à négocier, à poser ses conditions sur le fait d'une dédicace. Il stipula, par exemple, en laissant paraître les *Classiques Latins* sous ses auspices, que Lucrèce et Pétrone en seraient exclus. L'éditeur, M. Lemaire, plaida la cause des deux poètes dans une épître au roi, et obtint, je crois, main levée pour Lucrèce, mais ne put faire admettre le pourvoi de Pétrone; que voulez-vous? Pétrone était un indiscret.

Les affaires souffraient bien un peu de ces nombreuses récréations de l'esprit. « Sa majesté s'endormait souvent au conseil, et elle avait bien raison, dit un témoin illustre (2); si elle ne dormait pas, elle racontait des histoires; elle avait un talent de mime admirable; cela n'amusait pas M. de Villèle, qui voulait faire des affaires. M. de Corbière mettait sur la table ses coudes et son mouchoir bleu... Un seul ministre faisait la partie du roi et riait de bon cœur de ses histoires. Le roi, charmé de son succès, recommençait, en disant avec sa petite voix claire : « Il faut que je fasse rire M. de Châteaubriand. » — On ne saurait trouver plus vive et plus originale peinture que cet intérieur du cabinet de Louis XVIII, tel qu'il est esquissé par le célèbre écrivain. C'est un petit chef-d'œuvre de l'art flamand, c'est une fine débauche de la main d'un grand peintre que ce portrait du vieux roi, tout furetant sur sa petite table, armé de sa grosse loupe, cachant ses papiers en hâte quand son ministre paraît, lui déclamant tout au long la cantate de Circé, ou chantonnant le *Sabot perdu*, tandis que l'homme d'état présente la dépêche sur son chapeau, « tâchant de glisser l'alliance russe et la frontière du Rhin sous la protection de Babet. » Cet enfantillage grotesque est si difficile à concevoir que j'oserais demander au noble écrivain s'il ne serait pas possible qu'il y eût au fond de cela quelque chose de sérieux, un moyen, par exemple, d'écarter la politique russe, vers laquelle le vieux roi n'inclinait pas. « Louis XVIII, dit encore M. de Châteaubriand, avait contre nous de la jalousie littéraire.... Il était féru à l'esprit de l'antipathie des classiques contre les romantiques. » Sa majesté ne manquait guère, en effet, de faire à l'auteur des *Martyrs,* de même qu'à Mme de Staël et à M. de Lamartine, sa guerre habituelle d'adverbes et de pronoms. Il est à remarquer que Louis XVIII ne contracta rien des littératures étrangères pendant les vingt ans qu'il passa au dehors; son esprit demeura toujours de la fin du XVIIIe siècle; c'était là son école, c'était un classique de ce temps-là. Le XVIIe siècle, qu'il citait peu, n'avait pas près de lui la même faveur. Comme le comte Beugnot lui soumet-

(1) *Poésies* de Loyson, 1817.

(2) M. de Châteaubriand, *Congrès de Vérone.*

tait un jour une liste de pensions à réduire, il l'arrêta court au nom de M. Baour-Lormian : « Holà! monsieur Beugnot, dit-il, est-ce que vous ne savez pas que Baour-Lormian est l'homme de France qui fait le mieux les vers? » La mémoire de Louis XVIII était richement ornée de ce répertoire poétique des contemporains. Il abordait son vieil ami Ducis avec des tirades d'*OEdipe* et d'*Hamlet;* il accueillit même, m'a-t-on dit, M. Creuzé de Lesser en lui récitant, d'une haleine, le premier chant de son poème de *la Table ronde;* ou bien il fredonnait au vaudevilliste Desfontaines les vieux refrains de sa façon. Il se piquait de n'oublier jamais. Bien que sa foi passât pour peu ardente (opinion dont on n'est pas encore revenu), il répondit de mémoire aux prières des morts et reprit l'archevêque, qui, dans son émotion, sautait un verset; coquetterie de moribond, dont la dernière parole fut un jeu de mots. Louis XVIII, au moment d'expirer, eut la force de donner pour mots d'ordre ce calembourg qu'il couvait sans doute depuis long-temps, et qu'il avait ménagé pour la circonstance : « *Saint-Denis, Givet.* (J'y vais). »

Louis XVIII sur le trône ne se relâcha pas de son activité épistolaire. La spirituelle dame qui succéda dans sa faveur à Mme de Balbi possède jusqu'à quinze cents de ces royales épîtres (1). « Je n'imagine pas recevoir grande correspondance du roi, écrit-elle à M. de la Rochefoucault; il est de si méchante humeur de mon voyage qu'il voudra m'en punir. » Mais le nuage se dissipa, car les lettres comme les bonnes graces reparurent jusqu'à la mort du roi. « Le bulletin est bien mauvais, mande-t-elle au même confident; pourtant le roi m'a écrit beaucoup et du latin parfaitement lisible, parce qu'il sait qu'autrement je ne pourrais le lire. »

Nicole a dit que « la pédanterie est un vice de l'esprit et non de la robe. » On naît pédant même sur les marches du trône. Charlemagne, lui aussi, était un peu pédagogue; mais dans quel sens social et civilisateur! et combien différent de Louis XVIII!

Joachim Du Bellay, dans un charmant sonnet, dit « que pédant et roi se touchent de près; que l'un et l'autre régentent, ont états et sujets :

> Et c'est pourquoi jadis le Syracusien
> Voulut être pédant ne pouvant être prince. »

Mais Louis XVIII n'eut pas toujours ce motif d'excuse; quand la porte des Tuileries se rouvrit pour lui, il ne ferma pas son école.

AMÉDÉE RENÉE.

(1) *Mémoires* de M. Sosthène de La Rochefoucault.

UNE STATUE

OUBLIÉE

AUX OBSÈQUES DE L'EMPEREUR.

L'air du paradoxe est mortel. Que de gens pourtant ne peuvent vivre sans paradoxes! Esprits obscurs, hommes célèbres, grands et petits, jeunes et vieux, tout le monde en France, à peu d'exceptions près, aime ou cherche à en faire. Et ceci est un fléau, une cause permanente de décadence parmi nous. Avec le paradoxe tout est vrai, rien n'est vrai. Au XVIIe siècle, l'athéisme était appelé un dangereux paradoxe; au XVIIIe, il fut une croyance; en 1793, il devint la religion de l'état. Il n'est pas besoin de dire ce qu'était cet état. Paraître à la cour en habit noir et en pantalon bleu, fut aussi un paradoxe prodigieux au milieu des mœurs royales. Rien n'était beau, élégant, digne, convenable pour un pays monarchique comme l'habit brodé, les manchettes à point d'Angleterre, les bas de soie, les souliers à boucles et la poudre; rien n'aurait dû paraître plus disgracieux à la cour de Louis XVI que l'habit noir, ce deuil perpétuel, les manches sèches, et les cheveux plats. Il arriva cependant qu'on trouva fort spirituel de remplacer l'étoffe par le coton, l'habit brodé par l'habit

noir. Deux ans après cette réforme, notez-le bien, on coupait la tête à Louis XVI. Otez l'uniforme à vos soldats, et demain vous n'avez plus d'armée; que les juges rendent la justice en habits marrons, sur des chaises de paille, et vous verrez dans peu ce qui arrivera. Nous couvons ces deux derniers paradoxes. Dire que pour se conserver, tout doit demeurer immobile, serait une autre erreur, une erreur plus monstrueuse encore. Nous comprenons l'austère uniforme du méthodiste; il a un costume taillé sur sa doctrine; il a bien fait de l'adopter. Ce n'est pas le changement, ce n'est pas la simplicité qu'il faut craindre : les deux choses sont excellentes en elles-mêmes; mais on doit redouter la nouveauté dans les opinions, lesquelles sont toujours les éclairs précurseurs des faits qui sont si souvent des tonnerres, lorsque ces opinions se produisent avec la vivacité et l'éblouissement de l'antithèse, ce champagne du raisonnement.

Il a été trouvé ingénieux dans ces derniers temps de mettre en doute l'opportunité, la convenance même de la translation des cendres de Napoléon, sollicitée, demandée à genoux pendant vingt-cinq ans. On l'obtient de la magnanimité d'un ministre adroit à flatter les bons instincts populaires, et tout à coup il s'élève des voix pour dire, et je pourrais en désigner ici une des plus éloquentes, pour dire avec des larmes combien il eût mieux valu, dans l'intérêt de la poésie, laisser à Sainte-Hélène, entre quatre saules, les restes de l'empereur. Que voulez-vous attendre d'une nation descendue à ce degré d'esprit et de coquetterie? Nous surpasserons bientôt, en fait de paradoxe, les Grecs du Bas-Empire. Il pourrait même se faire ceci : Waterloo, espèce d'humeur froide dont rien, jusqu'ici, n'a pu nous guérir, nous attriste et nous rend publiquement honteux depuis un quart de siècle. Que demain nous prenions notre revanche, je ne sais où, à l'endroit même de cette glorieuse défaite, peut-être : eh bien! il viendra de beaux diseurs pour regretter ces jours d'héroïque mélancolie où nous avions un désastre à venger. La phrase sera mieux faite, mais la phrase, soyez-en sûr, ne manquera pas à la circonstance. « J'aimerais mieux la veuve de la gloire, écrira quelque perroquet de M. de Chateaubriant, que l'épouse en secondes noces du succès. » Nous avons en France des mots pour rabaisser toutes nos splendeurs, comme pour cacher toutes nos misères. La phrase règne et gouverne.

Il manquait sur le passage des restes de l'empereur la statue d'un homme qui ne fut pas très habile à tourner la phrase, et qui peut-être a été oublié à cause de cette grave infirmité. Cet homme

n'était pas un général d'armée, un maréchal de France, comme on pourrait le supposer tout d'abord. Il n'a rien pris d'assaut, pas même la renommée. Inutilement on chercherait son nom dans les *Victoires et Conquêtes*, quoique sans lui il y aurait eu infiniment moins de conquêtes et de victoires. J'ai bien vu, de l'Arc de l'Étoile à la porte des Invalides, des poses martiales, des colères foudroyantes, des têtes échevelées comme la grenade crachant la mitraille, mais je n'ai pas aperçu la tête que je cherchais, une tête fine et pensive, maigre et souffrante, inclinée sur une épaule déformée par la servitude du travail et de la méditation. Au reste, pourquoi le regretter? Si elle eût été là parmi les autres et que j'eusse ainsi parlé à l'homme du peuple : « Dites-moi, quel est celui-ci? » il m'eût répondu : « Celui-ci est un brave; il a brûlé trois villes, coupé dix ponts et fait douze mille prisonniers. — Quel est celui-là? — Celui-là a coulé douze vaisseaux, imposé trois millions de contributions à une bourgade. — Très bien! Maintenant, quel est cet homme? — Quoi? qui? Ce squelette en habit bourgeois, sans décorations, sans rubans, sans épaulettes? Je ne le connais pas. Pourquoi est-il là? que demande-t-il? — Je m'y serais attendu. Pauvre génie! Pas même l'aumône du souvenir.

Je ne sais pas si je me déciderai moi-même à le nommer dans le cours de ces pages, tant j'ai peur de l'obscurité qui l'enveloppe. Au surplus, je ne dois pas dire son nom tout de suite : je l'écrirai quand je serai arrivé aux évènemens qui lui prêtèrent quelque importance.

Un jour, mon pauvre méconnu, bien jeune encore, parcourait avec quelques amis de son âge les campagnes du Limousin pour en copier les sites sur les pages d'un album. Ils s'assirent, après quelques heures de marche, sur des rochers qui dominent, de leurs assises verdoyantes, un vaste tapis de plaines. Les uns se mirent à chercher des yeux les groupes de sapins d'un riche élancement; les autres le coin de paysage le plus à leur goût. Tous s'occupaient, taillaient leurs crayons ou délayaient leur encre de Chine. Un des leurs avait disparu; son absence ne fut pas d'abord remarquée. Une heure se passa, trois heures s'écoulèrent, l'absent ne reparaissait pas. Quel miraculeux point de vue avait-il découvert? Enfin, quand on l'eût demandé aux pics et aux ravins, on aperçut fort loin et fort bas dans la plaine une tache mouvante; on appela dans cette direction; un cri répondit : c'était lui. Il avait choisi un singulier endroit pour dessiner, bien singulier; il est vrai qu'il ne dessinait pas. Quand ses amis furent dans la plaine, ils reconnurent que leur camarade leur avait préféré une étrange société. A leur approche, une quarantaine de

pourceaux s'enfuirent devant eux. — Que faisais-tu donc là? — J'étudiais. — Beau sujet d'étude! Et qu'as-tu appris? — Vous verrez plus tard, leur répondit-il en achevant de remplir ses poches de tubercules terreux, restes du dîner des pourceaux.

Plus tard le jeune naturaliste vint à Paris, moins pour y voir par quelle pente rapide s'en allait la monarchie de Louis XIV, car on touchait aux dernières années du règne de Louis XVI, que pour obtenir de quelque riche généreux un carré de terre. Dans ce carré de terre il voulait tenter un essai. Les riches d'alors étaient le moule où l'on a coulé les riches d'aujourd'hui. Un essai! lui dirent-ils, et quel essai? Est-ce pour obtenir de l'or? Fût-ce pour cela, nous ne vous donnerions pas un carré de terre grand comme un mouchoir. Nous avons eu, Dieu merci! des essais de tout. Essai de rajeunir, essai de manger toujours, essai de ne jamais manger, à l'usage du peuple, essai de magnétisme, essai de banque, essai de tontine, essai de loterie, essai de drame en vers blancs, essai de ne jamais mourir, essai de faire de l'or en donnant beaucoup de louis à M. Cagliostro, essai de ne plus faire d'essais. Restons-en à celui-là.

Cependant, se dit le jeune philantrhope, je ne puis planter mes tubercules sur les boulevarts ou au milieu du Palais-Royal? Que faire? Que devenir? Il écrivit au roi. Ce roi était Louis XVI, c'est-à-dire un des meilleurs rois que nous ayons eus; le plus humain, le plus éclairé, le plus porté à accueillir les idées généreuses. Aussi l'a-t-on tué en plein jour.

Quoique Louis XVI fût assailli à cette époque d'effervescence de gens à projets, d'économistes stupides comme le sont presque tous les économistes, de philantrhopes taillés sur le modèle de M. de Mirabeau le père, lequel, lorsqu'il s'occupait d'améliorer le sort des esclaves de Saint-Domingue, faisait macérer et pourrir monsieur son fils dans les cachots du château d'If, il lut avec une attention marquée la pétition de notre obscur personnage, et il lui permit de planter ses tubercules dans toute l'étendue de la plaine des Sablons. Autant aurait valu lui concéder le désert de Sahara. Les Sablons! Le nom vous peint l'endroit : il y pousse du sable à plaisir. Cependant il accepta la concession comme un bienfait du ciel. Mon tubercule vient partout, s'écria-t-il en se rendant dans la plaine des Sablons, dont il prit possession au nom du roi de France, comme si, nouveau Cabot, il avait découvert le Canada.

Tandis qu'on s'occupait alors à Paris de philosophie et de politique, de la cour et de Versailles, lui allait à pied tous les matins, par la

chaleur ou par la pluie, dans sa plaine des Sablons, pour voir s'il ne sortait pas quelques petites feuilles hors de terre. C'était presque attendre un miracle de cette arène jaune, poudreuse et sèche. Le miracle eut lieu pourtant; une petite feuille, un soupçon de verdure parut. Il se découvrit et baisa la terre. Le lendemain tout le sol était vert. Le Sahara avait germé. Quelle suite d'émotions n'éprouva-t-il pas en visitant chaque jour sa culture! Peu à peu, petit à petit, les herbes devinrent plantes; nouvelle joie, nouvelle anxiété, les plantes étaient tantôt jaunies par une journée trop ardente, tantôt abattues sous l'effort d'un coup de vent. La nuit était mauvaise à passer. Quelquefois les enfans, les descendans de ces autres enfans qui insultaient l'esclave de Camoëns, mendiant le soir pour son maître sur les promenades de Lisbonne, les pères de ces autres enfans qui attachent aujourd'hui des morceaux de papier et des lambeaux de chiffon à l'habit du dernier doge à Venise, ces enfans-là avaient arraché, les cruels! quelques beaux pieds touffus, ou jeté des poignées de pierres dans les carrés. Il ôtait son habit, sa perruque, relevait ses manchettes, et une à une, il ramassait les pierres lancées par les enfans. C'était souvent à recommencer la même tâche. Mais qui se décourage n'a rien dans l'ame. Il y a des tortures en réserve pour chaque vocation; et l'on souffre à raison de ce qu'on doit produire. Qui dit vainqueur, dit martyr. Pas d'exceptions, pas une.

Au bout de quelques mois d'espoir, de crainte, de lassitude, de regret, de doute, de certitude, la récolte s'annonça par des signes qui firent battre le cœur de notre agriculteur. On peut dire que ce fut son premier amour, car il ne connut d'autres passions dans sa vie que celles de la recherche et de l'analyse. Sa sœur, qu'il aima comme une plante utile, et dont il fut tendrement aimé, occupa toute seule la place où les autres hommes entassent tant de désirs et tant d'erreurs. Elle le logeait, le nourrissait, l'habillait, ainsi qu'on le ferait d'un enfant délicat. Elle soufflait sur sa lampe quand il veillait trop tard, elle fermait les volets afin qu'il ne se levât pas trop tôt. Presque tous les grands hommes ont eu à leurs côtés, pendant leur passage sur la terre, un de ces anges qu'on appelle du doux nom de sœur. Newton, Pascal, sont de glorieux exemples à citer. Enfin l'œuvre d'espérance était accomplie; l'œuvre de peine allait commencer. Notre agriculteur dégagea avec un soin paternel quelques-unes de ses plantes parvenues à maturité, et les porta à Paris dans les mottes de terre qui renfermaient leurs fruits nutritifs. Les premiers à jouir de tout, les gens du monde, se moquèrent de ces feuilles sans fleurs,

de ces boules informes pendues aux racines, parodie triviale de la truffe. Ce n'était là ni une rose nouvelle ni une variété de la tulipe. Pour deux sous, pour moins, on avait beaucoup mieux au marché aux Fleurs. Vint le tour des savans. Belle découverte! s'écrièrent-ils; vous avez cultivé la pomme de terre dont se nourrissent les pourceaux. Mais je l'ai cultivée, répondit avec modestie le jeune agronome, et maintenant elle est mangeable. Mangeable! répliquèrent les savans; autant vaudrait manger de l'aconit ou de la ciguë. Au XVIe siècle, vous l'ignorez donc? elle donnait la lèpre; vous avez découvert la lèpre : demandez une récompense. Je crois que la lèpre, leur répliqua-t-il, ne provenait que de l'impureté où l'on tenait le corps, de la malpropreté des villes, de l'extrême misère des populations au XVIe siècle, et non de la nourriture de cette plante. Je l'ai analysée, continua-t-il, comme on analyse la lumière; j'ai séparé, défini, essayé chacune de ses parties constitutives, et rien de vénéneux n'en est sorti. C'est un farineux abondant, délicat, généreux, presque aussi nutritif que le blé, facile à la cuisson, susceptible de subir, sans perdre aucune de ses qualités savoureuses, les métamorphoses les plus variées. Voulez-vous qu'il soit assaisonnement, il coulera et s'amoncellera comme une neige autour de vos mets substantiels. Voulez-vous qu'il devienne du pain, pétrissez-le et exposez-le à la chaleur du four. Préférez-vous qu'il devienne du gâteau pour vos desserts? dites à vos pâtissiers de l'étendre en pâte ductile dans leurs moules et de le dorer ensuite de sucre ou de miel. Voilà pour les riches et pour les rois. Les pauvres ont-ils faim? — cela leur arrive quelquefois, — qu'ils le précipitent tel quel dans l'eau bouillante ou le glissent sous la cendre chaude, et au bout d'une heure et pour quelques menus liards ils dîneront, ils auront de la force, de la santé, de la vie, jusqu'au lendemain. Il leur faut dix sous pour acheter un pain insuffisant, si leur famille est nombreuse; pour dix sous ils auront deux boisseaux de mes pommes, qui viennent partout, sous toutes les latitudes, dans tous les climats, presque toute l'année, sous la neige comme dans les sables, à fleur de terre comme dans les caves, et de l'une d'elles vous faites autant de germes qu'il vous convient en la coupant et en couvrant les morceaux d'une couche de terre.

En parlant ainsi, et avec la simplicité de la conviction, le consciencieux savant tenait dans sa main l'une de ses plantes merveilleuses, de l'autre main il s'essuyait le front; car on sue à parler à des académiciens, à d'illustres agronomes qui élèvent des cèdres dans des

dés à coudre et touchent vingt mille francs par an pour créer des violettes doubles. Encore s'ils les créaient.

A cette simple et éloquente exposition des résultats d'une des plus belles découvertes modernes, les savans répondirent par les gros mots de poison, de nourriture dangereuse, de lèpre. Quelques-uns objectèrent que le blé, avec lequel il est assez d'usage de faire du pain, suffisait à l'alimentation de première nécessité, dont le novateur voulait changer la base en la transportant dans sa fécule de moins noble origine. Le novateur savait comme eux qu'avec la farine du blé, on formait un pain plus léger, plus blanc, meilleur sans contredit que le pain obtenu par sa fécule; et bien qu'il ne voulût pas se prévaloir d'une impossible supériorité, il aurait pu cependant répliquer ceci : Il est d'une incontestable vérité que l'objet alimentaire dont l'estomac de l'Européen s'est créé un besoin de chaque jour, de chaque repas, celui qu'il a choisi par goût et auquel il tient le plus par l'habitude, le pain, est de tous les alimens le plus luxueux, le plus difficile à tous les titres. Le pain se durcit vite, la farine se corrompt au bout de peu d'années, le blé est souvent atteint par les vers avant même sa complète maturité. Un mur humide détruit une réserve de plusieurs mois, un coup de vent couche la récolte d'une contrée entière, et la récolte ne se relève plus. Il suffit d'une année de disette pour faire augmenter du double le prix du froment; deux années mauvaises entraînent la misère publique; trois années stériles, ce n'est que trop prouvé, engendrent la famine. La disette de grains pendant la paix, c'est l'émeute sur les marchés et à la porte des boulangers; la disette de grains pendant la guerre, c'est la révolte. Tandis qu'avec une heure de travail par mois l'Africain recueille de la terre qu'il exploite assez de millet pour alimenter sa famille, et le millet réduit en poudre, connu sous différens noms, est l'aliment quotidien, nourricier, le pain enfin des habitans de l'Afrique; tandis que l'Américain a presque pour rien la farine de manioc, cet équivalent de notre farine de froment, et qu'il n'est pas hors de l'Europe un point du globe où la nourriture principale de l'espèce humaine ne soit pour ainsi dire sous sa main, à la portée de ses lèvres, facile, éparse et bonne comme l'eau, comme l'air, comme la vie, dont Dieu n'a pas prétendu faire un problème; eh bien! l'Européen, lui, lui seul, est obligé, forcé de travailler presque uniquement pour avoir du pain, au milieu d'une foule d'autres nécessités qu'il s'est imposées. Pour le bourgeois le pain est déjà une sérieuse dépense; pour l'ouvrier avec deux enfans et une femme, c'est le sacrifice de la moitié de son temps;

pour l'ouvrier qui a cinq enfans, c'est la valeur en travail de son temps tout entier. Il ne lui reste plus rien pour ses autres dépenses. Le pain enfin est une obligation de l'existence si persévérante, si dure, si horrible, qu'elle s'est formulée dans toutes les langues de l'Europe par de douloureuses et bien expressives façons de parler : *Gagner son pain, laisser du pain à ses enfans.* Image triste; c'est l'humanité qui a posé pour l'image.

J'ai dit l'opinion des savans de l'époque sur la bienfaisante racine soumise à leur examen. Il circula bientôt parmi le peuple, cet autre savant quand il s'y met, qu'un homme, d'après les ordres du ministre, allait s'occuper d'essayer sur la santé des pauvres gens de la nourriture des pourceaux. On se tint en garde. Comprenait-on la scélératesse de ce médecin, de ce charlatan, de ce chimiste? D'où sortait-il? Plus d'une fois on menaça dans la rue cet ennemi du peuple. Lui commençait à douter. Puisqu'elle est venue à bien, est-ce qu'on ne la mangera pas? disait-il en touchant à sa pulpe dédaignée. Il s'adressa aux gens de cour qui avaient abrité sous leur protection le mesmérisme et le magnétisme; il fut bien reçu. Ceux-ci, des marquis, des ducs, des princes, celles-là de grandes et illustres dames, goûter au mets de ces animaux qu'on ne désignait, comme fit plus tard Delille, qu'à l'aide d'une pudique périphrase! Le singulier personnage! Pour qui les prenait-il?

Il demande une audience au roi, à Louis XVI, qui l'avait déjà écouté, accueilli, et lui avait prêté la plaine des Sablons. Louis XVI la lui accorde sur-le-champ. C'était un jour de réception, celui où l'agronome fut admis à parler à sa majesté. Au moment d'entrer dans le salon royal, il se souvint de la haine du peuple contre lui, de l'indifférence des gens du monde pour sa découverte, du dédain des savans, du mépris des personnes de cour, il trembla; il se repentit, il recula un instant devant sa détermination de parler au roi. Que n'était-il resté à broyer des remèdes dans le coin de son hôpital, obscur pharmacien qu'il était, ou pourquoi n'était-il pas maintenant auprès de sa bonne sœur, qui priait Dieu pour lui, le sachant devant un des plus puissans rois de la terre?

Les deux battans de porte s'ouvrent. Que d'or! que de pierreries! quel fleuve de lumières! Ce n'était pas un roi qu'il voyait, mais mille rois debout devant lui! Il fléchit le genou.

Ce fut le roi lui-même qui le releva avec bonté.

— Voyez, monsieur, voyez, lui dit Louis XVI en lui montrant,

passées à la boutonnière de son habit de roi, des feuilles de la pomme de terre, ce sera aujourd'hui ma plus belle, ma seule décoration.

— Madame, dit ensuite le roi en montrant à la reine l'horticulteur ému, je vous présente M. Parmentier. — Le bon roi le conduisit encore devant les ambassadeurs et les princes de sa cour, s'arrêtant à chaque pas pour dire : M. Parmentier, un des hommes les plus utiles de mon royaume, messieurs! Le soir, il parut dans la loge du roi au spectacle; le lendemain, honneur rare et dont les plus illustres tenaient compte, il alla à Versailles dans un des carrosses de la cour. La pomme de terre était anoblie. C'était déjà de l'honneur et de la gloire; il fallait encore à la découverte de Parmentier la popularité, la sainte sanction de la foule.

Parmentier, qu'un geste du roi avait fait sortir de l'obscurité, invita, à quelque temps de là, à un grand dîner qu'il donna aux Invalides, dont il était devenu pharmacien en chef, les notabilités de l'époque : des philosophes, des moralistes, des littérateurs, des peintres, des savans. Ce repas offrit ce merveilleux phénomène que la pomme de terre seule en fit les frais; le potage, l'accessoire des entrées, les entremets, le dessert, les vins mousseux, les glaces, le café et les liqueurs, tout avait été extrait du suc de la pomme de terre. Avant de toucher à ce dîner, un des plus admirables efforts de la science, les convives se levèrent tous avec respect pour écouter la bénédiction que, tête nue, les mains étendues, les yeux au ciel, prononça l'illustre et pieux Franklin. Au nom des deux mondes, il recueillit la reconnaissance des hommes, et la fit monter au ciel, pour le remercier d'un si grand bienfait. Parmentier, un homme simple, inspiré de l'amour de l'humanité, un pauvre pharmacien venait de rendre la famine à tout jamais impossible sur la terre; il avait vaincu la Famine comme Jésus-Christ a tué la Mort.

Réduits au silence, comme ils l'ont si souvent été, notamment par Galilée, par Colomb, par Jenner, les savans rouièrent leurs rapports, et le peuple planta, cultiva et mangea, sans crainte de s'empoisonner, des parmentières, premier nom donné au végétal de Parmentier. A propos de ce nom, il est décourageant d'écrire que le temps l'a effacé pour le remplacer par celui si inexact et si ingrat de pomme de terre. Tel est le sort réservé à presque toutes les qualifications généreuses. Colomb n'a pas pu attacher son nom à l'Amérique, Jenner à la vaccine, Montgolfier aux aérostats; et cependant, l'on dit et l'on dira avec une inaltérable persistance une fusée à la Congrève,

les mortiers Paixhans. Si Congrève avait fait une découverte utile, il y a long-temps que son nom ne serait plus porté par elle; c'est là un des mille caprices de la postérité, qui a aussi son côté railleur. La postérité est une vieille femme de lettres; si elle laisse aux fusées incendiaires le nom de Congrève, elle condamne une antique famille, illustre par l'intelligence et par le courage, *col senno e con la mano,* à ne léguer son nom qu'à des côtelettes; qui ne connaît les côtelettes à la Soubise? Les noms ont une destinée; il vaudrait mieux qu'ils eussent une logique. Versez de race en race votre sang; pourquoi? pour arriver à immortaliser des côtelettes.

Le roi avait fait son devoir; savez-vous de quelle manière le gouvernement remplit le sien envers l'illustre agronome? il projeta de mettre un impôt sur les parmentières, comme il en avait mis un sur le sel. Au fond, les deux impôts étaient frères; il ne fallait pas créer de jalousie entre le mets et l'assaisonnement. J'ai toujours trouvé les gouvernemens malins comme des singes, quoiqu'ils soient moins laids; creusez-vous l'esprit, videz-vous la cervelle pour inventer une machine utile, qui apporte aux masses un soulagement, une sensation heureuse de plus : le gouvernement, ce pacha à trois queues, livré au sommeil pendant la pénible gestation de votre découverte, le gouvernement s'éveille tout à coup et dit : Vous venez d'imaginer là un objet qui vous fera beaucoup d'honneur et dont vous tirerez un grand profit; gardez l'honneur, nous allons partager le profit. — Mais vous dormiez dans votre vieille routine, pendant que je passais des nuits à créer mon nouveau rouage ou ma nouvelle scie, mon vaisseau à vapeur ou mon chemin de fer, et vous demandez à partager les bénéfices? — Je prends bien des droits avant tout le monde à la porte des théâtres, répond le gouvernement; et certes, je n'ai jamais composé aucune des pièces qu'on y joue. Ne faut-il pas que je vive? — C'est juste, je l'avais oublié.

Le gouvernement n'eut pas le temps de réaliser la généreuse pensée de frapper d'un impôt la découverte de Parmentier. 93 sonna, et il fallut faire la guerre au monde entier pendant vingt-deux ans.

La république avait quatorze armées; elle forgea aussi des fusils, des sabres, des canons, elle pétrit de la poudre pour rendre invincibles ces armées; mais, sans l'aliment dû au génie de Parmentier, elle n'aurait rien trouvé pour nourrir les populations de nos villes et de nos campagnes, privées de tout commerce, de toutes relations, de toute industrie.

A cette époque, dont nous n'avons retenu que la gloire et les

troubles civils, la faim désolait Paris, en atteignait partout les habitans dans les hôtels, il est vrai presque déserts, aussi bien que dans les maisons du pauvre. Le pain devint rare, il manqua, il disparut enfin. Des privilégiés en avaient seuls quelques bouchées; quand ceux-là s'invitaient entre eux, ils se priaient d'apporter leur pain. Heureusement la pomme de Parmentier vint suppléer le blé, et Paris ne mourut pas d'inanition. Parmentier seul courut le danger de perdre la vie comme l'avait déjà perdue Lavoisier et tant d'autres grands hommes, c'est-à-dire sur l'échafaud. Il fut poursuivi, il se cacha pendant deux ou trois ans. De quoi l'accusait-on? De vouloir affamer le peuple peut-être. Lui! qui l'avait nourri, qui le nourrissait, qui le nourrirait toujours. Un crime de plus ne fut pas commis; Parmentier survécut aux années tranchantes de la république, qui lui rendit tacitement l'hommage dont il se serait bien passé de planter des pommes de terre d'un bout à l'autre du jardin des Tuileries. Le goût de Marat se révéla par cette plantation excentrique détruite peu après par Robespierre qui restitua au jardin des Tuileries ses jolis parterres, ses carrés de gazon, qui y fit même exécuter plusieurs embellissemens auxquels les réactions et le temps n'ont apporté aucune altération. On sait à quel prix le pain s'éleva sous l'empire au moment même des plus beaux triomphes de Napoléon; s'il ne manqua pas comme pendant la république, il était cher et de si mauvaise qualité alors, que le peuple en poussa plus d'une fois des clameurs significatives. Avec quoi vécurent presque uniquement toutes ces populations où Napoléon plongeait chaque année les deux mains pour en retirer des grappes de deux ou trois cent mille hommes? Avec des pommes de terre dont on demandait jusqu'à deux récoltes à un sol généreux, car la France, cette belle France qui grise toutes les nations de ses vins et de ses eaux-de-vie, ne produit pas de grain pour se nourrir trois mois. Que nos greniers soient pris au dépourvu, que la Sicile nous ferme ses ports, et voilà la disette. Quel port nous était ouvert à l'époque de la guerre avec la Russie et l'Angleterre? A peine pouvions-nous communiquer avec nos propres ports. Ainsi, sans Parmentier, qui put voir encore ces beaux résultats de son immense découverte, tous ces généraux si fameux, rangés en bataille l'autre jour depuis la porte des Invalides jusqu'à la porte de l'Étoile, n'auraient pas compté tant de générations de soldats tués à l'ombre de leurs panaches. Demandez au faubourg Saint-Marceau, et écoutez sa réponse. Non-seulement les enfans de Paris, pour ne parler que d'eux, n'avaient pas goûté à cette fameuse poule dont le pot chauffe

depuis Henri IV, mais ils n'avaient pas même goûté au bouilli de bœuf, quand on les lança par cent et par mille au-delà de toutes les frontières.

Louis XIII, cet équivoque ami de Cinq-Mars, dont il fut l'assassin, a une statue au milieu de la place Royale; Louis XV, cet Héliogabale, chef énervé d'une monarchie décrépite, a donné son nom à la plus belle place de Paris; il y a dans les niches de l'Institut des bustes de savans dont Dieu lui-même a oublié l'existence, les travaux et le nom, et nous n'avions pas besoin de cet exemple pour en faire autant : dans la galerie du Théâtre-Français, on se heurte les coudes à d'ingrates images qui ne valent certes pas le marbre et la terre cuite dont elles sont faites. On inflige aux rues que l'on perce les plus étranges noms, après avoir appliqué anciennement jusqu'à douze fois le même nom de saint à autant de rues de Paris, ainsi de celui de saint Jean; et Paris n'a pas une seule statue, un seul buste de l'immortel Parmentier; pas une rue qui ait son nom, ni au fronton des vieilles, ni au fronton des modernes, parmi lesquelles on vient d'en baptiser une du nom de Graitful. Connaissez-vous quelque héros ou quelque grand écrivain appelé Graitful? Graitful! mais qu'est-ce donc, bon Dieu! qu'un Graitful? c'est peut-être quelque chose si ce n'est quelqu'un. Cette rue Graitful est près des Champs-Élysées.

Les Champs-Élysées me ramènent naturellement à ces statues au nombre desquelles j'ai été étonné de ne pas voir celle de Parmentier, un des plus grands hommes de la France, s'il n'en est pas le plus grand dans l'ordre des hommes utiles. Ce n'est pas même de lui qu'on peut dire qu'il brillait splendidement par son absence aux obsèques de l'empereur. Qui a remarqué son absence? Moi seul. Un inconnu se souvenant d'un autre inconnu.

LÉON GOZLAN.

LONDRES.

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

Mémoires d'Edward Alleyn. — *Correspondance* des Colman. — *Les Cours de l'Europe a la fin du siècle dernier.* — *Lettres de James Vernon au duc de Shrewsbury.* — Ouvrages inédits de Warburton. — La *Chronique* de Rishanger. — *Voyage aux sources de l'Oxus*, par le lieutenant Wood. — *Les Chinois tels qu'ils sont.* — *Mœurs et Coutumes des Japonais.* — *Six mois d'expédition en Chine*, par lord Jocelyn. — *La Société dans l'Inde.* — *Deux ans sur le gaillard d'avant.* — *Annuaire des Indes orientales pour 1841.* — *Histoire de l'Inde.* — *La Nuit et le Jour,* par Bulwer. — *Greville*, par Mrs Gore. — Les *Aventures d'un fat.* — *L'Homme d'argent*, par Horace Smith. — *Le Livre sans nom.* — *Esquisses et Souvenirs* de lady Chatterton. — *Six Discours*, par Thomas Carlyle. — Théâtres de Londres, etc.

Si vous vous le rappelez, ma dernière lettre se terminait par une sorte d'inventaire de nos richesses à venir. Ce relevé des annonces de librairie n'avait rien que de très exact, si ce n'est qu'au lieu des *Spas* (eaux) *d'Angleterre*, par le docteur Granville, vos imprimeurs m'ont fait annoncer les *Eaux* d'*Allemagne*, que cet estimable médecin a décrites il y a deux ou trois ans dans un ouvrage spécial. Celui-ci est un spirituel bavardage, à propos des établissemens thermaux que mes compatriotes ont voulu à toute force établir chez eux, et dont les malades européens s'obstinent à mépriser l'efficacité très contestable. Le bien-être, si chèrement payé, de notre vie anglaise, n'attirera pas de long-temps à Bath, à Harrogate, à Scarborough, à Durham, Sunderland, Newcastle, Gil-

sland, etc., les baigneurs de Barèges, de Vichy, de Plombières ou de Baden. Heureusement pour les eaux d'Angleterre, elles trouvent dans le spleen, la coquetterie et la gastronomie indigènes, des pourvoyeurs très suffisans. Un riche *commoner* qui veut se déplacer et dépayser pour quelques semaines sa mécanique activité, son ennui des affaires, ses digestions pénibles, et sa famille tourmentée du besoin de quitter Londres, n'a guère d'autre ressource que d'aller s'enterrer dans un de ces magnifiques hôtels, construits chez nous avec tant de profusion, près du moindre filet d'eau ferrugineuse. Ce séjour a pour lui mille résultats heureux; son coffre-fort se dégage des *bank notes* qui l'obstruaient; le cercle de ses connaissances s'enrichit de trois ou quatre chevaliers d'industrie; il fait voir du pays à ses filles, et leur donne mille occasions de se mal marier; tout cela, sans passer sur le continent, sans cesser un seul jour de manger sa *turtle soup* et les *puddings* de la terre natale; n'est-ce pas très comfortable?

La *Société Shakespearienne,* que je vous annonçais également, a commencé ses publications par les *Mémoires* d'Edward Alleyn, fondateur du collége de Dulwich. Il ne faut pas regarder ce titre comme parfaitement exact : Payne Collier, l'historien des origines de la scène anglaise, perdrait à ce qu'on acceptât comme authentique une biographie dont il a réuni à grand'peine les élémens dispersés, et qu'il a recomposée avec un vrai talent. Il y a là des trésors pour l'antiquaire et le curieux; des lettres d'Alleyn à sa femme Joane, et des réponses de celle-ci, qu'un bibliophile achèterait au poids de l'or, tant elles jettent de lumière sur les rapports des acteurs, des auteurs et des directeurs de théâtre à cette époque reculée; des éclaircissemens qui manquaient jusqu'ici à des biographies importantes. Mais tout cela ne vous importe guère, à Paris; à peine connaît-on chez vous le nom de Ben-Jonson. Il vous est donc parfaitement indifférent de savoir que ce poète est bien réellement le meurtrier d'un acteur de la troupe d'Henslowe, nommé Gabriel, comment il le tua, et à quel propos. Mais Gifford, le dernier biographe de Ben-Jonson, avait nié le fait, et la *restitution* de ce grave délit, prouvé par une lettre d'Henslowe lui-même, n'est pas d'un médiocre intérêt. Songez donc que la négation de Gifford n'allait pas moins qu'à compromettre Thomas Dekker, l'auteur du *Satiromastix*, et à l'accuser de faux témoignage rendu contre un confrère en phébus. Au surplus, les lettres de Joane Alleyn à son mari sont ravissantes de naïveté, de bonne et cordiale tendresse, de tact et d'esprit de conduite. Elle lui parle, entre autres personnages, d'un joli garçon nommé Francis Chaloner, qui vint, en bel appareil, rôder autour d'elle, tandis qu'elle était à Londres sans son mari. Ce beau fils sollicitait un emprunt et se recommandait de M. Shakespeare, du *Globe*, dont il se disait connu. M. Shakespeare, que l'on croyait absent, arrive sur ces entrefaites; son prétendu protégé se trouve être un franc vaurien qu'il désigne lui-même aux soupçons de mistriss Alleyn. Ces petits détails ont un prix immense pour un véritable shakespearien.

On est émerveillé, en lisant ces Mémoires, de voir à quelle humiliante dépen-

dance étaient réduits les écrivains dramatiques de notre ère immortelle. Alleyn, Henslowe, acteurs et directeurs, traitaient de Turc à Maure Massinger, Marston, Dekker et les autres. Ceux-ci, acceptant avec toutes ses conséquences la domination de l'industrie sur le talent littéraire, s'épuisaient à solliciter en prose et en vers la rémunération de leurs travaux, sans pouvoir l'obtenir toujours. Il est vrai que Henslowe et Alleyn étaient de grands personnages; outre le privilége de leurs troupes ambulantes, ils avaient encore le monopole des combats d'ours par toute l'Angleterre, monopole acheté à sir William Stuart, qui en était investi comme grand-officier de la couronne. En vertu de la patente qu'il leur céda, tout conducteur d'animaux forains voyageait pour leur compte et leur devait un droit proportionné à ses bénéfices. Inutile d'ajouter que c'était là pour eux l'affaire importante. La mise en scène de *Cymbeline* ou du *Roi Lear* passait après l'exploitation des combats d'animaux. La plaisanterie de Walter Scott à ce sujet, incidemment jetée dans le roman de *Kenilworth*, est donc non-seulement justifiée, mais dépassée de beaucoup par la simple vérité des faits.

Alleyn, les ours aidant, fit une assez grande fortune, et n'ayant point d'enfans, la consacra presque tout entière à des fondations pieuses. Le collége de Dulwich fut construit par lui et doté d'une rente annuelle, malgré l'opposition formelle du chancelier Bacon. Bizarre conflit où l'histrion retiré jouait le rôle de propagateur des lumières, et où l'homme d'état se montrait gardien soigneux de l'antique barbarie.

Notre histoire dramatique s'est encore enrichie de documens précieux sur une époque moins reculée. M. R. Brinsley Peake a publié les *Mémoires de la famille Colman* et sa correspondance avec les principaux personnages contemporains. On y trouvera le complément des *Mémoires de Mattews*, mis au jour l'an dernier; des renseignemens précieux sur la société des *Beef-Steaks*, fondée par l'arlequin Rich il y a plus de cent ans, et qui subsiste encore aujourd'hui; enfin, et par centaines, des anecdotes sur Garrick, Liston, le duc d'York et autres favoris du public anglais. J'en choisis une au hasard et comme échantillon. Macklin, l'acteur, avait un fils qu'il destinait au théâtre; mais ce jeune homme, très heureusement doué, se sentait entraîné de préférence vers l'état militaire. Son extérieur prévenant, son intelligence, lui valurent l'appui du marquis de Townshend qui le fit passer aux Indes, où, bien recommandé, il obtint presque immédiatement un brevet d'officier. Malheureusement John Macklin devait entraver comme à plaisir, par la bizarrerie de son caractère et le déréglement de sa conduite, ses pas dans la carrière où il débutait avec tant d'éclat. Un jour, il eut une querelle avec un de ses camarades, et celui-ci se crut obligé de le faire appeler. Macklin arrive sur le pré, enveloppé jusqu'aux oreilles dans une espèce de large surtout sans manches. On ne comprenait rien à ce costume; néanmoins les seconds mesurent le terrain, partagent le jour, chargent les pistolets, préparent enfin le combat. Le moment venu de se placer, Macklin entr'ouvre son surtout, et l'on s'aperçoit non

sans surprise que sous ce vêtement il était absolument nu. Sommé de s'expliquer à ce sujet, il déclara qu'il voulait bien donner toute satisfaction à son adversaire, mais n'entendait pas aggraver les chances ordinaires du duel : « Or il avait très souvent ouï parler de blessures, peu importantes en elles-mêmes, mais devenues mortelles, sous l'influence d'un climat ardent, par cela seul qu'avec la balle quelque fragment d'habit s'était introduit dans la plaie. De là sa résolution bien arrêtée de combattre dans un état de pure nature, laissant du reste à son adversaire le droit de se déshabiller tout aussi complètement qu'il le voudrait. » Cette argumentation, présentée avec sang-froid et fermeté, déconcerta les témoins, et, la pudeur britannique ne s'accommodant pas volontiers de certaines exhibitions, le duel devint impossible.

Les anecdotes abondent aussi dans un mémorial intitulé *les Cours de l'Europe à la fin du dernier siècle*. M. Swinburne, dans les manuscrits duquel on l'a retrouvé, était un gentilhomme catholique anglais élevé en France au séminaire de Lascelles, et marié à Paris avec la fille d'un riche propriétaire des Indes orientales. Voyageur infatigable, il parcourut l'Europe dans tous les sens, tenant note exacte de ce qui frappait son attention, et, suivant la mode de cette époque, empressé de transmettre ses impressions à de nombreux correspondans. Ses *Lettres* embrassent une période de vingt-neuf années (1774 à 1803). M. Swinburne avait fait paraître de son vivant deux voyages, l'un en Italie, l'autre en Espagne, qui ont eu durant plusieurs années le succès éphémère de ces sortes de livres. Celui qu'on édite aujourd'hui, quoique venant un peu tard, obtiendra peut-être, comme recueil de renseignemens historiques, une vogue plus durable. M. Swinburne a vu la France à deux époques et sous deux aspects bien divers. D'abord en 1774, au moment où Louis XV allait mourir, il fut présenté à cette cour élégante et corrompue, où dominaient la Dubarry et ses courtisans. Les Anglais étaient à la mode alors. Mistriss Swinburne fut admirée dans le cercle intime de la jeune dauphine (Marie-Antoinette). Son mari dut expier cette faveur par une visite à la maîtresse du roi. Quelque insignifiant que soit d'ordinaire le compte-rendu d'une visite de cérémonie, on ne lit jamais sans curiosité les détails historiques donnés avec toute la sincérité, toute l'exactitude du moment. M. Swinburne et le duc de Dorset furent présentés ensemble à la sultane favorite. Ils la trouvèrent dans un entresol du château de Versailles, en peignoir à capuchon et les cheveux épars; elle les reçut de fort bonne grace, et, « comme c'était l'usage à Versailles, dit le voyageur, nous parla beaucoup du dernier opéra. » Le même jour, M. Swinburne, au lever du roi, s'était trouvé en présence des jeunes princes (Louis XVI, Louis XVIII, Charles X). Le premier lui parut bavard et gai (*cheerful and chatty*); le second le frappa par sa beauté; le troisième par la singulière conformation de sa bouche. Ni les uns ni les autres n'étaient complètement formés; ils se tenaient mal, remuaient sans cesse, n'adressaient aux assistans que des questions désordonnées et frivoles. Le temps paraissait leur peser, et notre formaliste compatriote les vit avec un certain étonnement

courir après un des valets de chambre du roi qui se retirait emportant les vêtemens de nuit de sa majesté.

Quinze ans plus tard, Mrs Swinburne revint à Paris pour y placer son fils sous le patronage de cette belle reine, qu'elle avait vue naguère si brillante, si obéie, si gracieuse. Mais la scène avait changé. « Vous ne me trouverez point gaie, dit Marie-Antoinette à Mrs Swinburne lorsqu'elle lui accorda sa première audience; j'ai beaucoup de choses sur le cœur. » Comme mère, elle craignait en effet de perdre son fils alors gravement malade. Et que n'avait-elle pas à redouter comme reine? Toujours prévenante, elle promit ses bons offices à nos voyageurs, mais le découragement l'avait déjà comme abattue : « Si les temps devenaient meilleurs, disait-elle, vous savez que je n'oublie jamais mes amis. » Mrs Swinburne sortit en larmes de cette première entrevue.

Elle en obtint une seconde lorsqu'elle dut quitter Paris. C'était une grande faveur. La reine ne recevait déjà plus personne. Plus triste, plus agitée que jamais par de noirs pressentimens, elle fit un pénible retour sur elle-même en souhaitant un avenir prospère à sa protégée : « Vous partez, lui dit-elle; vous allez dans votre heureuse famille, dans un pays tranquille où la calomnie et la cruauté ne vous poursuivront pas. Je dois vous porter envie. »

« Je hasardai quelques paroles de consolation, poursuit Mrs Swinburne, insinuant que l'état des esprits s'améliorait; que sa popularité, son bonheur, pourraient renaître. Elle secoua la tête sans répondre. Nous étions seules. Je ne sais où je pris cette inspiration, et comment je trouvai le courage de la mettre en avant, mais je me rapprochai d'elle et lui dis que, si elle se croyait en danger, j'étais à ses ordres; qu'elle pourrait partir avec moi pour l'Angleterre sous les habits de ma femme de chambre, dont je me débarrasserais aisément en l'envoyant chez des amis à Saint-Germain. Elle me remercia, non sans sourire légèrement, et me dit que rien au monde ne lui ferait quitter sa famille, ajoutant qu'elle avait déjà refusé bien des propositions de ce genre : — Et quand j'accepterais, continua-t-elle en jetant un regard douloureux autour d'elle, cela ne se pourrait pas; il y a trop d'espions ici. »

Les souvenirs datés de Naples ont dans ce même livre un bien autre caractère. La dépravation des mœurs y passait toute croyance, et la publicité des désordres de la reine autorisait à son égard les insolences les plus outrées. Le roi ne perdait pas une occasion de les constater, afin que sa propre liberté de conduite trouvât moins de censeurs. M. Swinburne raconte qu'un soir au Pausilippe, en présence d'une centaine de convives, il prit par la main le chevalier Guarini, et du bout de la table où il était assis, le conduisit à côté de la reine. Si humiliée qu'elle en fût, la reine dut subir en silence cette allusion à la position presque officielle de Guarini dans son palais. Une autre fois, l'ambassadeur d'Espagne, parlant au nom de son souverain, reprochait à la reine d'avoir pris le général Acton pour amant. — Je ferai faire son portrait par le meilleur peintre d'Italie, répondit-elle, et son buste par le meilleur sculpteur; quand le roi d'Espagne les aura vus, je serai justifiée. — Oh! madame,

répliqua l'ambassadeur, mon maître a vécu assez long-temps pour savoir jusqu'où peuvent aller les caprices des dames galantes.

On peut placer ici comme pendant la réponse du prince de Kaunitz à l'impératrice Marie-Thérèse, qui lui voulait reprocher certaines intimités peu honorables. Le prince était venu avec son portefeuille; il l'ouvrit tranquillement : — Je suis ici, madame, dit-il ensuite, pour parler des affaires de votre majesté, non des miennes.

M. Swinburne, qui rapporte ce mot, donne des détails amusans sur l'intérieur de ce bizarre ministre, qui, par ses prétentions universelles, jointes à une maladresse au moins égale, se rendait le plus ridicule personnage du monde. Il se donnait comme particulièrement habile à faire la salade, à déboucher le vin de Champagne, et à juger un opéra : trois éminentes qualités d'homme d'état. Lorsque le grand-duc Léopold dut épouser à Inspruck la fille du roi d'Espagne, le prince de Kaunitz alla s'assurer que les préparatifs convenables avaient été faits. Gluck, chargé de l'opéra, lui garantit que rien ne manquerait. Les décors étaient en place, les acteurs savaient leurs rôles, l'orchestre ne laissait rien à désirer. — C'est bien, dit le prince.... vous allez commencer tout de suite. — Sans auditoire? demanda Gluck un peu surpris. — Sachez, monsieur, s'écria le prince, que la qualité vaut bien la quantité. Je suis, à moi seul, un auditoire. — Et il fallut en passer par là.

Un tableau fort énergique de Paris sous le directoire remplit la dernière partie des lettres de M. Swinburne, qui fut envoyé en 1796 dans cette capitale par le ministère anglais pour y négocier un échange de prisonniers et surtout la mise en liberté de sir Sidney Smith. Je crois que, même pour des Français, il y a beaucoup à apprendre dans cette peinture, rendue plus vive par le contraste des premières pages du livre avec celles qui le terminent. C'était un assez triste spectacle que le Paris de 1796 comparé à celui de 1774. Les boulevarts couverts d'une foule déguenillée; le parterre des théâtres envahi par la populace et retentissant de leurs vociférations patriotiques; des statues de plâtre et de bois sur les piédestaux qui naguère supportaient le bronze ou le marbre; le faubourg Saint-Germain complètement dépeuplé; les femmes sans parure ou avec des costumes ridicules; les rues pleines de voleurs et d'assassins; les préoccupations politiques écrites sur tous les visages : ainsi vous retrouva notre compatriote. Au lieu d'aller à Versailles au petit lever du roi, il se rendit à une audience du petit Luxembourg, où il trouva Rewbell recevant des pétitions dans un grand salon partagé en deux par une balustrade, dont l'unique issue était gardée par deux sentinelles. Deux autres soldats, la bayonnette au bout du fusil, se tenaient derrière le directeur, si près de lui, dit Swinburne, qu'ils pouvaient lire par dessus son épaule. Les huissiers portaient des vestes courtes, de petits manteaux noirs et des bonnets rouges décorés de cocardes et de plumets.

Au commencement de 1797, notre observateur à l'affût voit poindre quelques symptômes contre-révolutionnaires. Ce sont des voitures de luxe qui se

hasardent sur les promenades, des abbés qui prennent l'air, chapeau bas; c'est le bal de Mme de Gontaut donné à trois cents personnes plus ou moins frappées, dans leur famille, par la hache de 93. A ce bal, quelques hommes vinrent en talons rouges et dansèrent le chapeau sur la tête; nuances admirables pour une époque de transition. Enfin les dîners reprenaient. M. Swinburne dîne *en grande compagnie* chez M. Pérignon, avocat de la marine. La grande compagnie dont il s'agit se composait d'Isnard, Muraire, Portalis, Cambacérès, *Jubriers*, Augustin *Monneron*, Vance, Janet, etc., etc. Isnard causait et buvait avec une activité remarquable. Il racontait sa proscription sous Robespierre, et comment il s'était tenu caché durant quatre mois entiers dans une maison de campagne où il dormait tout le jour et se promenait toute la nuit dans les jardins, etc., etc. La conversation roula principalement sur la conspiration de Brottier, qui venait d'être découverte le jour même.

Autre dîner chez M. Perregaux avec Sainte-Foix, Talleyrand, Rœderer et Beaumarchais. Cette fois, M. Swinburne ne se croit pas en grande compagnie. Le lendemain, il passe la soirée chez Mme Charles de Damas avec la famille de La Borde; puis il *soupe* chez Mme d'Houdetot avec le vieux Saint-Lambert, encore bien gai quoique infirme, et le duc de Rohan, frère de Mme de Beauvau. Au mois de mars, la gaieté française reprend tout-à-fait le dessus : on déjeûne au bois de Boulogne; on va au concert dans la journée; on improvise des dîners ambigus; Mme d'*Angrelau* (Hainguerlot, je présume) donne des bals qui coûtent deux mille francs. La république est perdue, et les médisances de reprendre. M. Swinburne ne manque pas d'inscrire celles dont Mme d'Angrelau est l'objet. Elle est fille de Péron l'architecte. Son mari, fabricant de chocolat à Versailles, a fait, comme fournisseur des armées, une fortune considérable; et les méchans l'appellent déjà *la princesse Cacao,* etc., etc.

De retour en Angleterre, M. Swinburne trouve encore à grossir son recueil d'anecdotes. Celle-ci m'a paru jolie. Wilkes dînait un jour avec le prince de Galles. Désigné pour porter un toast, il se lève et dit : « *Au roi!*... Puisse-t-il vivre long-temps. » Cet accès de *loyauté,* chez un démocrate comme Wilkes, était fait pour exciter la surprise. — Diable! s'écrie l'héritier présomptif de la couronne, et depuis quand vous intéressez-vous si fort à la santé de mon père? — Depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, monseigneur, lui répond avec un grand salut son impertinent convive.

Encore des lettres; celles-ci sont plus exclusivement historiques. C'est la *Correspondance de James Vernon, secrétaire d'état, adressée, de* 1696 *à* 1708, *au duc de Shrewsbury.* Les plus intéressantes sont relatives à la conspiration de sir John Fenwick. On sait que ce personnage, pour sauver sa tête, voulut impliquer dans le procès qui lui fut intenté une partie des ministres de Guillaume III, Shrewsbury, Godolphin, Marlborough, lord Bath, l'amiral Russell, et James Vernon lui-même. La vérité de ses accusations semblait confirmée par l'illégalité flagrante de la procédure suivie contre lui. Néanmoins les lettres publiées aujourd'hui justifient au moins en partie ceux qu'il

appelait ses complices. Il est à remarquer que, livrées au public pour la première fois, elles ont déjà passé sous les yeux de plusieurs historiens, et, entre autres, de l'archidiacre Coxe. Ce sont par conséquent des documens déflorés, et nous n'avons pas à nous en occuper plus long-temps, non plus que des fragmens de controverse religieuse retrouvés inédits dans les papiers de Warburton. Nous dirons seulement en passant que Warburton, le plus rude ergoteur de son temps et l'un de ceux à qui le sarcasme était le plus familier, avait néanmoins grand' peur des attaques. Ayant appris (c'était une fausse alerte) que Sterne voulait le placer dans *Tristram Shandy* et le donner pour précepteur à son héros, il chercha par tous les moyens possibles à conjurer l'orage dont il se voyait menacé. Les lettres échangées à ce sujet seraient curieuses dans une biographie de Sterne.

Ce qui l'est bien davantage pour les antiquaires, c'est la publication (aux frais de la société Camden) de la *Chronique de Rishanger*. Cette chronique rend son rôle historique à l'un des hommes qui contribuèrent le plus puissamment à créer la constitution anglaise. Simon de Montfort, comte de Leicester, chef des barons coalisés contre Henri III, a le premier appelé notre tiers-état dans la délibération des affaires publiques. M. Thierry avait deviné l'importance de ce personnage dans sa belle *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Plusieurs passages de son livre nous font croire toutefois que la chronique de Rishanger n'avait point passé sous ses yeux. Il s'étonne, par exemple, de ce que la révolte contre Henri III eût pour principal promoteur un étranger, beau-frère du roi. Notre vieux chroniqueur lui eût montré Simon de Montfort élevé par sa mère Amicia au sein d'une famille tout anglaise, et à l'abri des préjugés anglo-normands. C'était là le mot de l'énigme.

La géographie savante doit un nouvel ouvrage à M. W. Desborough Cooley, auteur d'une *Histoire des Découvertes maritimes et continentales*, qui, si je ne me trompe, vient d'être traduite à Paris. Le traité qu'il publie aujourd'hui est la recomposition, par inductions, de l'Afrique centrale depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. En voici le titre, parfaitement intraduisible à mon sens : *The Negroland of the Arabs examined and explained*. Il n'y a rien là qui promette une lecture attrayante. Au contraire, le voyage du lieutenant Wood aux sources de l'Oxus (voyage important qui remplit, pour l'Asie centrale, les lacunes laissées par ceux des lieutenans Careless, Moorcroft et de sir Alexander Burnes), est en même temps une narration fort agréable. Depuis Marco Polo, nul Européen n'avait pénétré dans la vallée supérieure de l'Oxus; Marco Polo lui-même n'a point navigué sur cette partie de l'Indus qui coule entre Attock et Kalabagh. C'est dire assez tout ce que cette excursion renferme de documens curieux. Les bornes de cette lettre ne me permettant pas de l'analyser, je l'indique seulement à vos géographes.

Les Chinois sont fort de mode à Londres en ce moment; aussi la librairie

les exploite-t-elle sans remords. Dans le courant du mois, nous avons eu *les Chinois tels qu'ils sont*, les *Mœurs et coutumes des Japonais*, et enfin un compte-rendu de la dernière expédition à l'île de Chusan par lord Jocelyn, ex-secrétaire militaire de la mission en Chine. Cet honorable employé semble redouter excessivement qu'on ne se méprenne sur le caractère de son livre, et qu'on n'y voie une publication en quelque sorte officielle. En quoi il a tort, à notre avis, car il ne résulte rien de son livre qui soit de nature à réhabiliter ce que nous appelons la *guerre de l'opium*. On dirait au contraire qu'il est payé pour mettre en relief les belles qualités du caractère chinois. Au surplus il nous confirme dans l'idée que la possession de Chusan est parfaitement illusoire (1). Naguère la compagnie des Indes y avait établi une factorerie que l'insalubrité des lieux et l'absence de tous bénéfices commerciaux la contraignit d'abandonner. Les détails du siége sont ceux que tous les journaux ont répétés; mais ce que la plupart ont omis de dire, c'est avec quelle sérénité chevaleresque ces Chinois tant raillés ont accepté une lutte qu'ils reconnaissaient parfaitement

(1) Une lettre partie des îles Philippines, le 7 octobre 1840, nous apporte sur l'état de la question chinoise quelques réflexions dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs :

— Les Anglais, dit notre correspondant, ont tiré quelques coups de canon sur divers points de la côte; puis, après avoir ainsi fait sentir la puissance du bras qui les fait mouvoir, MM. les commissaires, qui avaient en vain essayé de faire accepter par les mandarins du littoral leurs dépêches pour la cour céleste, ont pris le parti de se rendre de leurs personnes à l'embouchure de la rivière de Pékin, et d'essayer s'ils seront là plus heureux qu'ailleurs. N'est-ce pas une chose assez étrange que de voir ces deux plénipotentiaires d'une puissance comme l'Angleterre s'en aller tout le long de la côte de Chine, un papier à la main, et disant à tous les mandarins qu'ils rencontrent : *Prenez ma lettre!* C'est que l'Angleterre sait bien que cette affaire avec la Chine offre de terribles difficultés, et combien le succès serait douteux s'il fallait en venir à une guerre définitive. Il a donc fallu essayer de tous les moyens, et croyez-moi, monsieur, quand les Anglais en sont venus à faire ce qu'ils font en ce moment, c'est qu'ils ont senti que leur meilleure chance était un accommodement. Veuillez calculer toutes les conséquences qu'aurait le non succès de l'Angleterre si elle faisait à la Chine une guerre organisée quand toute l'Inde a aujourd'hui les yeux fixés sur cet évènement, quand le birmah affirme que les Anglais seront défaits, et quand la Russie est là, aux aguets, n'attendant peut-être qu'un revers de l'Angleterre pour jeter le brandon de la révolte au milieu de toutes ces populations soumises, mais non amies. Quant au blocus de la rivière de Canton, les Anglais se gardent bien de lui donner un caractère sérieux. Ce serait anéantir un commerce qui est de peu d'importance pour la Chine, tandis que l'Angleterre ne peut s'en passer. Le thé est une nécessité en Angleterre, et si l'on avait bloqué la rivière de Canton depuis juillet 1839, les vieilles femmes d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, auraient jeté les hauts cris. D'ailleurs on comprenait qu'on aurait à dépenser beaucoup d'argent, et fermer la porte au thé, c'eût été la fermer à 120 ou 130 millions de francs que le trésor perçoit chaque année. Aussi, malgré les trois blocus, le thé a été embarqué. On saisit bien quelques jonques chargées de sel, mais le commerce entre Macao et Canton va son train. Les navires entrent, partent, chargent et déchargent comme à l'ordinaire, si ce n'est que les transactions ont lieu à Macao au lieu de Whampoa. Je ne m'en étonne pas, car bloquer la Chine, c'est, pour l'Angleterre, se bloquer elle-même.

inégale, mais qui les justifiait, près du souverain, de tout soupçon de lâcheté. En somme, dans toutes les négociations ouvertes entre l'amiral anglais et les officiers qui commandaient à Chusan, il est impossible de ne pas voir d'un côté les violences d'un chef de boucaniers, de l'autre la résistance inefficace, mais noble et calme, d'un peuple plus civilisé qu'aucun autre.

Que si l'on veut se faire une idée de l'équité qui préside aux résolutions de notre gouvernement, on peut lire, dans l'intéressant petit volume de lord Jocelyn, la description d'un de ces magasins où les Chinois vont fumer la drogue empoisonnée que les marchands anglais se chargent de leur fournir. Le plus infame cabaret d'Europe est un établissement de bienfaisance, comparé à ces antres mortels.

Confinant aux voyages, mais se rapprochant déjà des œuvres de pure imagination, deux publications nouvelles viennent, après bien d'autres, nous faire connaître les détails de la vie maritime et l'état de la société anglaise dans l'Inde. La première est d'origine américaine. Elle a été rééditée par le libraire Moxon, à la requête d'un certain nombre d'anciens officiers de marine, qui l'ont considérée comme une œuvre pratique également utile aux navigateurs de profession et à tous les hommes qui de près ou de loin touchent aux questions maritimes. Nous ne sommes point compétens pour la juger sous ce dernier rapport; mais il est certain que, littéralement parlant, nous ne connaissons rien qui nous ait révélé plus complètement les misères de l'existence du matelot, les périls qui la menacent, les joies qui de temps à autre viennent la varier, et les causes de l'amour passionné qu'il porte à sa profession. Par un concours de circonstances assez bizarre, l'auteur de *Deux ans sur le gaillard d'avant* (*Two years before the mast*) n'est devenu simple matelot qu'après avoir passé plusieurs années à l'université. L'affaiblissement de ses yeux, fatigués par l'étude, fut la cause de cette brusque métamorphose. Vous devinerez, sans que j'aie besoin d'insister là-dessus, combien ses impressions durent emprunter de vivacité au contraste de son ancienne et de sa nouvelle existence, et combien aussi le compte qu'il en a rendu gagne à être traduit par une plume long-temps exercée. Je vous signalerai, entre vingt chapitres plus amusans les uns que les autres, une lecture du roman de *Woodstock*, faite a un auditoire de matelots, qu'elle charma tout un jour durant, et les critiques de ce livre, formulées autour d'un bowl de grog; je vous signalerai encore une magnifique description des îles de glace flottant à la surface de la mer du Sud. Il faut chercher la conclusion sérieuse de l'ouvrage dans deux ou trois chapitres, où l'auteur examine les différens systèmes essayés en Amérique pour l'amélioration du sort des matelots. Après les avoir tous critiqués, l'auteur en vient à déclarer qu'il ne voit aucun remède immédiatement et directement applicable aux souffrances qu'il a subies. Le pouvoir arbitraire dont le capitaine dispose lui semble une nécessité absolue et le corrélatif indispensable de l'énorme responsabilité qui repose sur la tête de cet officier. Enfin, le supplice du fouet, avec les restrictions actuelles, c'est-à-dire le droit

d'intenter une action contre celui qui l'infligerait sans raison, ne choque pas les convictions résignées de l'ancien étudiant de Harvard-College. Comment oserait désormais se plaindre un pilotin qui ne sait pas lire?

Le nombre des volumes dont l'Inde est le sujet augmente chaque jour. Outre *la Société dans l'Inde*, par un officier de la compagnie, nous avons eu ce mois-ci l'*Annuaire des Indes orientales pour* 1841, premier essai d'une publication périodique qu'entreprend la société connue sous le nom de *British-India Society*. C'est un manuel savant divisé en trois parties : la première traite les questions astronomiques et les phénomènes de la nature. Elle renferme notamment une étude approfondie des marées dans l'Océan indien. La seconde se compose de détails géographiques et statistiques, tant sur l'Inde elle-même que sur les pays avec lesquels elle a de fréquens rapports. La troisième est un résumé des documens officiels publiés dans le cours de l'année par la compagnie des Indes.

Ce n'est pas tout. Nous avions une histoire de l'Inde anglaise (on la réimprime en ce moment) très consciencieusement étudiée, et dont nous ne comprenons pas que vos traducteurs ne se soient pas emparés déjà. Je veux parler de l'ouvrage de Mills, composition vaste et quelque peu encombrée, mais que quelques-uns de vos légers critiques ont traitée avec trop de mépris. Voici qu'un nouveau travail sur cet important sujet vient solliciter votre attention. Les premiers volumes de l'*Histoire de l'Inde*, par M. Mountstuart-Elphinstone, ont paru ces jours-ci chez le libraire Murray. Elle est beaucoup plus spirituellement écrite et d'une lecture bien plus facile que celle de son savant prédécesseur. Aussi la croyons-nous appelée à un succès plus populaire. Il serait bien temps que vos écrivains songeassent à remplacer pour la France la mauvaise plaisanterie philosophique de l'abbé Raynal par quelque ouvrage sérieux et utile. L'occasion est belle. Deux histoires toutes faites et bien faites, dans deux genres très divers, il n'en faut pas plus pour servir de trame à quelqu'une de ces brillantes compilations auxquelles vous vous entendez si merveilleusement; et il n'en faut pas davantage pour mériter l'Académie.

Arrivons aux romans. La collection est abondante : roman de Bulwer (*Night and Morning*), espèce de mélodrame à la Jack Sheppard sur lequel nous n'avons pas à insister, et qu'on vous traduit à Paris; roman de mistriss Gore (*Greville or a Year in Paris*), remarquable par quelques scènes très spirituelles, et surtout par l'impartialité avec laquelle notre bas bleu juge ses compatriotes. Presque tous ses types parisiens sont nobles, dignes, gracieux, charmans; on dirait des portraits de Dubufe; et les coups de crayon à la Cruishank, l'épigramme malveillante, l'observation sévère sont réservés aux voyageurs anglais dont mistriss Gore fait ressortir l'esprit dénigrant, la morgue ridicule, l'égoïsme froid, l'impertinence affectée. Nous sommes habitués, depuis quelque temps, à voir nos écrivains se dépouiller avec affectation de ce qu'ils appellent des préjugés nationaux; mais, en vérité, c'est aussi trop d'abnégation, et l'auteur de *Greville* mériterait le reproche que le régent adressait,

dit-on, au cardinal Dubois, à propos de certains coups de pied, destinés à compléter le déguisement de son altesse.

Un de nos plus célèbres *inconnus* a jeté sur la place, après une certaine quantité de *puffs* préliminaires, un ouvrage anonyme qui obtient quelque succès. Ce sont les *Aventures d'un Fat* (*Cecil or the Adventures of a Coxcomb*). Écrit avec une recherche fatigante, ce roman n'est pas sans esprit, et donne une assez juste idée de cette espèce d'*humour* pédante que *Pelham* a mise à la mode. Quelques échantillons de cette sorte d'esprit ne seront pas déplacés ici. Commençons par des réflexions sur l'enfance.

« Je ne sais pourquoi certaines personnes se complaisent à parler de la naïveté des enfans! Étrange erreur! L'enfant n'ose jamais dire la vérité à personne, pas même à lui.... A trente ans seulement l'homme entre en possession du droit de paraître ce qu'il est.

« L'enfant est un animal imitatif. L'enfant est un singe. Le monde organise contre sa liberté une conspiration permanente, et la tyrannie qui en résulte est telle, qu'on n'imaginerait pas d'y soumettre un animal sauvage. Le singe, dont je parlais, on se contente de l'enchaîner, on n'attente pas à sa liberté morale. Mais qu'un infortuné marmot se permette de prendre un air grave, ce sont des cris à n'en plus finir : Sot enfant! qu'a-t-il donc? Secouez-le! A-t-on jamais vu pareille indolence! Et bon gré mal gré, il faut que l'enfant rie, saute, babille.... l'enfant *naïf!* »

Le fat nous dit de lui-même :

« J'aurais pu devenir ce que j'aurais voulu être. Et tout le monde à peu près en est là. Par malheur, personne ne se doute de cette vérité! Pour être un grand écrivain, un grand peintre, il ne faut que la conviction de son aptitude, et un travail assidu basé sur cette conviction. A bien dire, les hommes de génie ne sont guère que des cerveaux étroits, des individus assez faibles pour ne prétendre qu'une seule couronne, des Milton, des Shakespeare qui s'enferment à jamais dans la poésie, des Titien qui passent quatre-vingts ans devant un chevalet. Mais un homme de facultés un peu étendues ne saurait ainsi se confiner. Ses goûts sont universels. Son intelligence embrasse, par fragmens, toute chose. Il peint, il écrit un peu, il joue un peu de tous les instrumens. Il n'est pas assez borné pour produire un chef-d'œuvre. »

Il parle ainsi des réformes de Brummel :

« Napoléon commence à être apprécié par une génération nouvelle, et nos petits neveux verront certainement dans George Brummel un grand réformateur; un homme qui osa être soigneux de lui-même à une époque de malpropreté générale; un homme qui mit les fiacres hors la loi du monde fashionable; un homme qui apprit à la jeunesse naïve des Trois Royaumes qu'on pouvait prouver sa valeur autrement qu'en rossant des *watchmen* hors d'âge; un homme enfin que la postérité envisagera comme le Charlemagne du vaste empire des clubs.

« Je ne serais nullement surpris qu'un jour vînt où l'on irait déterrer à Caen

les cendres du grand ex-dandy, pour les rapporter en Angleterre, au pied de la colonne du duc d'York, vis-à-vis le café où il initia ce prince à tous les mystères du punch à la romaine.»

M. Horace Smith a reparu sur l'horizon, avec trois volumes intitulés : *the Monedey man* (l'Homme d'Argent). Quelques scènes d'une réalité assez vulgaire, un style passablement correct, et çà et là, des souvenirs de Londres telle qu'elle était il y a cinquante ans, ne compensent pas le défaut capital de ce livre, qui est ennuyeux au-delà de toute expression. Nous en dirons autant de l'*Engagement* (*the Engagement*), autre roman fashionable publié par Colburn, et même du recueil de *Fragmens* signé par sir T. Charles et lady Morgan. Nous soupçonnons fort cette dame d'emprunter sans dire gare aux revues françaises des morceaux qu'elle nous donne ensuite pour originaux. En supposant que nos conjectures soient fondées, vous penserez sans doute avec moi que le *Livre sans nom* aurait dû paraître anonyme.

Une certaine naïveté qui n'est pas dépourvue de grace et le patronage de l'aristocratie ont valu quelque vogue aux *Esquisses et Souvenirs* de lady Chatterton (*Home Sketches and Foreign Recollections*); mais, grand Dieu! que ce style est pâle, quelle minutieuse personnalité, quels insignifians récits! Et combien il faut se méfier des journaux torys, lorsqu'il s'agit d'une grande dame!

Je terminerais ici ma liste sans vous avoir rien signalé de très remarquable, si Thomas Carlyle n'avait fait paraître chez Fraser six *Discours* (*Lectures*), prononcés l'année dernière devant un nombreux auditoire par ce bizarre écrivain. Le titre est littéralement celui-ci : *Des Héros, du Culte des Héros, et de l'Héroïque en histoire.* Comprenez-vous? Je ne le crois pas, car personne ici ne devinait le mot de cette espèce de logogryphe. Le fait est que Carlyle voulait présenter au public la biographie de quelques grands hommes, et que, *more germanico,* il a cherché un cadre neuf pour ses antiques images. Pour cela, il a trouvé un sens inconnu au mot héroïsme. Dans l'acception nouvelle qu'il lui donne, ce mot signifie une certaine vaillance intellectuelle qui triomphe de tous les obstacles, et conquiert l'admiration d'une époque, d'une nation, de l'univers. Du moins est-ce là ce que j'ai pu, à grand renfort de déductions, extraire des théories obscures qui précèdent le livre de notre philosophe.

Ceci donné, il s'attache à nous montrer le héros modifié par la diversité des époques, et se manifestant au monde sous une série d'incarnations diverses; d'abord dieu, puis prophète, ensuite poète, prêtre, homme de lettres et roi. Comptez sur vos doigts, si vous avez vos six transformations. Maintenant, sous ces étiquettes diverses, mettez Odin, — Mahomet, — Dante et Shakespeare, — Luther et Knox, — Johnson, Rousseau et Burns, — puis enfin Cromwell et Napoléon. Voilà toute la charpente de ce petit volume.

Ne nous demandez pas de justifier le choix tout arbitraire de ces noms, d'éclairer les ténèbres de cette incohérente dialectique, de justifier les écarts d'un style qui, à part celui de Coleridge, n'a pas de précédens connus dans

notre idiome. Nous nous récusons entièrement sur tous ces points. Mais, en revanche, n'exigez pas de nous que nous méconnaissions le mouvement, le coloris, la vigueur, qui placent Carlyle tout-à-fait à part et au-dessus des écrivains de l'Angleterre moderne. Il y a chez cet homme une faculté de fascination qu'il faut subir, une élévation de pensées, une ampleur de coup d'œil, et dans ses excentricités, une bonne foi si évidente, qu'il dompte les critiques les plus rebelles. Nos beaux-esprits de revues, si disposés à railler, au nom du bon sens, les conceptions hardies, les aperçus métaphysiques, l'obscurité des rêveries où se revèle l'influence des philosophes allemands, plient cette fois devant un homme qui s'offre à leurs sarcasmes tout d'une pièce et sans sourciller.

Quant à nous, ce livre nous embarrasse. Nous voudrions en détacher quelques fragmens, et après maint essai de traduction, nous nous voyons contraints d'y renoncer. C'est toute une étude à faire que de chercher à reproduire, sans le trop altérer, ce style à grands effets, toujours emporté, souvent voilé d'épaisses ténèbres, quelquefois sublime dans ses brusques trivialités, et quelquefois aussi le sublime a ses périls très voisins du ridicule. Nous nous bornons donc aujourd'hui à une simple mention. Plus tard, il est possible, et nous en prenons acte, que dans un article séparé nous revenions sur ces *chapitres* singuliers.

Nos théâtres se traînent dans une sorte de pénible marasme. Drury-Lane, toujours fermé pour l'art dramatique, est occupé par les concerts de M. Eliason. A Covent-Garden, on a donné, avec un certain succès, une comédie en cinq actes (*London assurance*), début sans conséquence d'un jeune homme qui, après avoir livré au public le pseudonyme de Lee Moreton, a mis son véritable nom en tête de sa pièce imprimée. Ce monsieur s'appelle Dion. L. Bourcicault. Nous comprenons qu'il ait redouté l'effet de son nom sur un auditoire de bonne humeur. Le fond sur lequel repose l'intrigue de sa comédie est l'amour d'un père et de son fils pour la même femme. Le principal ressort de cette intrigue est la mauvaise vue ou la complaisance de ce père qui ne veut jamais reconnaître son fils toutes les fois qu'il plaît à celui-ci de changer d'habit et de voix. En somme, ce n'est là qu'une *farce*, habillée tant bien que mal en comédie, et gardant de ses habitudes premières un mauvais ton passablement prononcé. Le public anglais, si chatouilleux d'ordinaire, a bien voulu tolérer, en cette occasion, des traits qui sentaient d'une lieue l'école licencieuse de Farquhar et de Congrève. Les journaux se sont montrés tout aussi indulgens, et cela, s'il vous plaît, deux jours avant l'amusante sortie de l'évêque d'Exeter contre les abominations de la *cachucha* française.

Nos deux opéras ont ouvert bien plus tard qu'à l'ordinaire. Lorsqu'il en est ainsi, les premières représentations sont sacrifiées et ne servent guère, jusques à Pâques, qu'à préparer la saison. La troupe italienne n'a pas dérogé à cet usage. On a lancé en véritable enfant perdu l'opéra de Cimarosa, *Gli Orazi e Curiazi*. La soirée n'a pas été bonne : Mario semblait trop préoccupé de sa

jolie figure et pas assez de sa jolie voix. Mme Pauline Viardot-Garcia, peut-être encore fatiguée de son voyage, chantait et jouait avec une langueur qui se communiquait à l'auditoire. Bref, on a généralement remis, pour la juger, après Pâques. Alors viendront la *Gazza Ladra, Cenerentola* et les efforts de bon aloi.

Balfe essaye de rendre la vie à ce cadavre déjà froid qu'on appelle l'opéra anglais. Réussira-t-il? nous n'oserions le prédire. Loder est un excellent chef d'orchestre; Cooke, Minasi, Lazarus, Godfrey le secondent à merveille. Wilson, Stretton, Barker, MMmes Balfe, Gould et Howard composent une troupe qu'on peut dès à présent regarder comme suffisante, sinon mieux. Et cependant personne ne semble convaincu du succès.

L'opéra d'ouverture est intitulé *Keolanthe, ou la Fiancée non terrestre* (nous traduisons littéralement). Le libretto, comme il est d'usage, n'a pas le sens commun. Voulant sortir des routes tracées, le *signor poeta* ne s'est-il pas avisé d'aller choisir pour héroïne, je vous le donne en mille, une *momie!* C'est véritablement d'une momie qu'Andréa, jeune étudiant de Florence, devient tout à coup amoureux; c'est à une momie (ressuscitée par exemple) que l'esprit du Nil le marie. Or, cet esprit du Nil, nommé Ombrastro, lorsqu'il a bien et duement serré les nœuds de cet étrange hymen, que bénit, au fond d'une pyramide, le grand-prêtre d'Osiris, Ombrastro, disons-nous, fait arriver dans le palais d'Andréa une jeune Italienne à laquelle le nouveau marié avait naguère promis un amour éternel. Cette belle est accompagnée de son frère. Lorsqu'elle se voit trahie, le désespoir s'empare d'elle, et elle meurt. Son frère, le vertueux Filippo, défie Andréa et, dans le combat qui s'engage entre eux, Ombrastro intervient à l'instar de Méphistophélès et d'Iago pour pousser une botte perfide à ce frère trop rancuneux. Sur ce, les officiers de l'inquisition se présentent, et saisissant le duelliste vainqueur, ils vont l'appliquer à la torture, lorsque Kéolanthe se jette entre eux et lui. Mais Ombrastro lui apprend la mort de la jeune fille abandonnée si lâchement par Andréa, et la momie, dont le cœur paraît très bien conservé, désapprouve hautement la conduite de son mari. Elle va même jusqu'à le chasser, et le malheureux ne saurait où donner de la tête... s'il n'était tout à coup réveillé par Filippo et Pavina qui viennent avec une foule d'étudians l'engager à déjeuner. Son mariage avec la momie, la mort de Pavina, le duel avec Filippo, tout cela n'était qu'un rêve, causé par une préoccupation d'artiste. Andréa la veille s'était amusé à copier les bas-reliefs d'un sarcophage égyptien, et les traits de la princesse que ce tombeau renfermait avaient fait sur ses sens une impression assez profonde pour troubler son sommeil.

La musique dont Balfe a revêtu cette fable absurde est trop évidemment calquée sur les ouvrages des compositeurs italiens. La langue anglaise ne se prête pas à de pareilles imitations, et ce nous a été un pénible travail que de chercher à retrouver, au milieu des triolets à la Rossini, des couplets comme celui-ci :

Let me hear
Thy voice, dear,
Soft as music sounding
Through yon grove
Where with love
Gentle hearts are bounding.

L'exécution a néanmoins été satisfaisante. M[me] Balfe, que nous avions entendue dans plusieurs concerts, a des qualités de chant qui la rendent une précieuse acquisition pour notre seul théâtre lyrique. Wilson, qui revenait des États-Unis, a été accueilli avec une sorte d'enthousiasme. Le seul *bis* de la soirée a été pour lui. On lui a fait répéter une romance qui commence par ce vers :

While thus I gaze on those dear eyes.

Nous ne vous parlons point de l'exhibition annuelle des tableaux à l'Institut britannique, attendu que, n'ayant pu y aller nous-mêmes, nous n'avons trouvé personne qui eût pris cette peine. Jamais exposition n'a passé plus inaperçue.

En revanche, le public se porte en foule vers l'Institut polytechnique, où, à l'aide d'un nouveau procédé photographique, un opticien américain, nommé Wolcott, fait en quelques secondes des portraits en miniature d'une ressemblance merveilleuse. Nous avons été témoins de cette opération qui, racontée, doit trouver beaucoup d'incrédules. Les spectateurs sont introduits dans un appartement éclairé par le haut. Le jour passe pour y arriver à travers un vitrage légèrement azuré, qui, sans diminuer essentiellement l'intensité des rayons solaires, atténue ce que leur éclat a de blessant pour le regard. La lumière ainsi obtenue jette sur toutes les figures un reflet livide qui tout d'abord produit une sensation bizarre, mais à laquelle on s'habitue en peu d'instans. La personne dont on doit prendre l'effigie est assise sur une chaise élevée, la figure du côté du soleil, et la tête maintenue dans une espèce de carcan mobile en menuiserie. Vis-à-vis d'elle est une boîte carrée renfermant un réflecteur qui reproduit la figure renversée, et dans la boîte la plaque d'argent revêtue d'une légère couche d'iodine. A un moment donné, M. Wolcott avertit le *patient* de donner à ses traits une expression de sérénité joyeuse, et la grimace qui suit ce charitable avis est à peine effacée, que le portrait est parachevé. Pendant que l'on s'extasie sur la rapidité de ce procedé, l'image est fixée à l'aide d'agens chimiques, et le personnage reproduit peut s'admirer à son aise, comme il le ferait en regardant ses traits dans un petit morceau de verre noir. Des cadres fort propres, de tout prix et de toutes dimensions, sont préparés d'avance, et *cinq minutes* après être entré dans la chambre de verre bleu, on en sort avec une miniature complète de tous points. Ajoutons que, si la ressemblance matérielle de ces portraits est incontestable, ils laissent néanmoins un vaste champ ouvert aux efforts de la peinture. Leur expression est froide et sévère; les reliefs

y sont exagérés ainsi que les ombres, et l'éclat du regard n'y est jamais rendu, non plus que les demi-teintes de la chair et la fraîcheur lumineuse de l'épiderme. N'importe. Quelque peu flatteuse que soit la reproduction photographique, elle aura de nombreux partisans : avant que la curiosité publique soit épuisée, M. Beard, propriétaire du brevet d'invention obtenu pour le procédé Wolcott, aura certes, et deux fois plutôt qu'une, le temps de faire fortune.

Nous nous apercevons en terminant notre lettre que, tout en vous parlant de l'Opéra italien et de M. Balfe, nous avons oublié de vous annoncer que la troupe lyrique allemande nous a donné tout récemment le *Fidelio* de Beethoven. C'est Mme Stoeckel Heinefetter qui remplissait le rôle difficile de Leonora, et le ténor Haitzinger, bien connu à Paris, celui de Florestan. La reine assistait avec le prince Albert à cette représentation, qui a été l'une des plus brillantes de la saison.

Et à propos de Beethoven, sa *Vie*, que nous vous annoncions comme écrite par Ignace Moscheles, n'est qu'une traduction anglaise de l'ouvrage allemand de Schindler. Dieu veuille que, comme nous, vous ne soyez pas tombé dans le piége tendu par l'annonce à notre inexcusable crédulité.

O. N.

BULLETIN.

La tribune de la chambre des pairs a dignement répondu à l'attente publique. C'est un spectacle plein d'intérêt et de grandeur que celui d'une assemblée où presque tous les orateurs qui ont à s'expliquer sur les plus hauts problèmes de la politique peuvent donner à leur parole l'autorité d'une longue expérience ou d'une carrière illustre. C'est dans la distinction personnelle de ses membres que la pairie trouve sa plus grande force, et cette partie du parlement qui représente ce qui peut rester en France d'aristocratie s'appuie surtout sur le principe démocratique du talent individuel. Dans chaque circonstance importante où le pouvoir législatif est appelé à délibérer, le pays est curieux de savoir ce que pensera, ce que dira tel homme d'état, tel soldat illustre, qui a passé par les plus grandes épreuves du ministère et du champ de bataille. La chambre des pairs, qui se sent avec quelque orgueil l'objet de cette curiosité honorable, se met toujours en mesure d'y répondre, et elle travaille les graves questions qui lui sont soumises avec une application toute plébéienne.

Sur le projet de fortifier Paris, on connaissait d'avance l'opinion des membres les plus influens de la chambre des pairs, mais on était fort désireux de savoir sur quelles considérations, sur quels motifs, des hommes comme M. le duc de Broglie et M. le comte Molé appuieraient leur avis. Membres de la minorité de la commission, minorité qui dans la chambre est majorité, M. le duc de Broglie, en parlant le premier et en ouvrant le débat, a mis sous les yeux de la pairie, avec une concision énergique et lumineuse, tous les élémens de la question; il a fait ce que M. Mounier aurait dû faire, et l'on a eu raison de dire que, sur plusieurs points, son discours était un véritable contre-rapport. Mais indépendamment de ce résumé, qui posait si bien les bases de la discussion, il y a eu dans le discours de M. de Broglie une partie où il exprimait son opinion sur l'état politique de l'Europe et sur les possibilités de l'avenir. L'ancien ministre des affaires étrangères du 11 octobre a nettement

défini la situation réciproque des peuples et des cabinets. Autrefois, a-t-il dit, on voyait les cabinets aller d'une alliance à une autre sans se soucier du passé : ainsi la France, en moins de vingt années, se faisait tour à tour l'alliée de la Prusse et de l'Autriche, et tour à tour attaquait l'une avec le concert de l'autre. Aujourd'hui tout est changé. Il y a pour les puissances de l'Europe un *statu quo* né du souvenir de nos revers et de nos succès comme des leurs, *statu quo* qu'affermissent les garanties mutuelles des traités, et qui a surtout pour base l'identité de position des états vis-à-vis l'esprit de réforme politique qui travaille toutes les populations. Quelle est la conséquence de cet état de l'Europe si clairement indiqué par M. de Broglie, si ce n'est qu'en cas de guerre la France pourrait encore se retrouver seule contre tous? Elle doit donc organiser sa défense en vue d'une coalition possible. Jamais raisonnement politique ne s'est produit avec une simplicité plus irrésistible. Cependant quelques personnes ont reproché à M. le duc de Broglie d'avoir emprunté, dans cette circonstance, à la propagande révolutionnaire, ses préjugés et ses passions. Non, l'homme d'état qui pendant dix ans s'est associé à l'œuvre de la paix n'a changé ni de principes ni de sentimens; mais il éclaire son pays, et il lui dénonce les dangers qui peuvent l'attendre. Il n'y a là ni jugement précipité ni emportement aveugle : c'est une conviction calme et forte, qui s'énonce sans exagération comme sans terreur. Nous croyons que M. le duc de Broglie n'a jamais été épouvanté de l'isolement où le traité du 15 juillet mettait la France. Cet isolement serait plutôt à ses yeux, pour l'avenir, une cause de force et de suprématie dans les différentes affaires que l'Europe aura à régler, pourvu que la France, prenant conseil des évènemens accomplis, règle sa conduite sur les procédés et les sentimens que les puissances ont eus pour elle. C'est une chose grave quand un homme d'état connu par sa haute prudence et par l'application persévérante avec laquelle il s'est attaché, quand il portait le poids du pouvoir, à maintenir tant la paix de l'Europe que la dignité de la France; c'est, disons-nous, une chose grave quand un tel homme avertit son pays qu'il ait à songer sérieusement à assurer son indépendance. En écoutant ce langage, la France sait bien que celui qui le tient n'obéit aux suggestions d'aucune passion personnelle, d'aucune pensée ambitieuse, mais qu'il cède à une invincible conviction. Le discours du duc de Broglie est le cri d'une intelligence non moins honnête qu'élevée.

Nous sommes de trop bonne foi nous-même, a dit à la tribune M. le comte Molé, pour ne pas croire aussi nos adversaires de bonne foi; mais, je l'avouerai, je ne parviens pas à m'expliquer leur illusion. C'est en effet une des singularités de ce grand débat, qu'une question qui nous semble porter l'évidence avec elle, puisse être l'objet de deux convictions aussi sincères et aussi différentes que les deux opinions dont MM. de Broglie et Molé ont été l'organe. Des deux côtés sont la bonne foi, l'intelligence, le talent; reste à savoir où serait l'illusion. N'y aurait-il pas dans l'appréciation, d'ailleurs si haute, que M. le comte Molé a faite de l'état de l'Europe, un peu trop d'optimisme? Le premier, M. le comte Molé a représenté la France devant les cabinets étran-

gers; il leur fit entendre un noble langage en prenant pour base de la politique française le respect de la foi jurée et l'indépendance de toutes les nations. Plus tard, il fut le chef d'une administration sous laquelle le pays jouit à la fois d'une grande prospérité intérieure et d'une paix honorable avec tout le monde. Pendant le ministère du 15 avril, la paix européenne semblait s'affermir, et M. Molé a naturellement emporté de son ministère des impressions qui, depuis trois ans, ont dû cesser d'être tout-à-fait conformes à la réalité. On crée le danger en y croyant, a dit à la tribune M. Molé; de part et d'autre, il faudra se garantir contre une chance de guerre universellement redoutée. Nul ne voudra être en retard sur son voisin, et, de précaution en précaution, de défiance en défiance, à force d'émulation et de prévoyance, les frais de la guerre seront faits avant que personne ait donné le signal du combat. — Si telle devait être pour long-temps la situation réciproque de la France et de l'Europe, à qui la faute? Peut-on donner à la France le conseil de renoncer à organiser ses forces, pour éviter que les autres puissances fassent de leur côté leurs préparatifs? M. Molé tombe d'accord qu'une coalition contre la France, quoique difficile à prévoir, n'est cependant pas impossible. Voilà qui suffit, et M. Molé en convient encore, pour autoriser toutes les précautions à prendre.

Il est facile de reconnaître, dans le remarquable discours de M. Molé, cette conviction profonde, que, si l'administration du 15 avril eût duré, la paix européenne n'eût pas subi les altérations et les secousses dont nous avons eu le spectacle. Personne ne s'étonnera que l'ancien président du 15 avril ait commencé son discours par déplorer les conséquences qu'a eues la coalition sur nos destinées politiques; certes il avait le droit de faire entendre à ce sujet de graves et tristes paroles. Mais enfin les événements ont marché; ils ont créé une situation à laquelle il faut faire face : c'est un devoir de ne rien négliger pour tirer la fortune de la France du mauvais pas où l'ont engagée le manque de foi de l'Angleterre et les fautes de tous.

Le discours de M. le comte Molé a provoqué à la tribune la présence de M. le maréchal Soult, qui cette fois a défendu le projet du gouvernement avec une conviction chaleureuse et définitive. En entendant les paroles qui tombaient de la bouche de M. le président du conseil, il était sensible que cette fois toute indécision, tout regret, toute arrière-pensée, avaient disparu. En parlant de l'origine du projet de fortifier Paris, M. le maréchal est remonté jusqu'au désastre de Waterloo, et le fait qu'il a cité nous semble décisif pour la question militaire. Après la bataille de Mont-Saint-Jean, il fut tenu à la Villette un grand conseil de guerre auquel assistait le maréchal. On y délibéra sur le parti qu'il y avait à prendre relativement aux débris de l'armée qui revenait de Waterloo, et relativement à la ville de Paris. On reconnut que Paris, sans fortifications, sans travaux avancés, ne présentait aucun point d'appui qui permît à l'armée d'y rester huit jours, pour avoir le temps de se réorganiser; aussi, l'on décida de diriger l'armée sur la Loire. C'est à cette époque que pour la première fois M. le maréchal Soult conçut la pensée qu'il faudrait un jour

fortifier Paris pour le salut de la France. Le fait parle-t-il assez haut? Qu'opposer à cette conviction d'un vieux soldat, à cette conviction qui s'est formée au milieu des malheurs du pays? Le maréchal s'est élevé avec force contre les conclusions de la commission, qui vote une enceinte insuffisante. Le ministère, ainsi que l'a déclaré le président du conseil, n'accepte aucune des modifications qu'on voudrait introduire dans le projet, car, comme l'a dit après le maréchal M. le ministre des affaires étrangères, si la loi était compromise par un amendement, le gouvernement serait profondément affaibli en France et en Europe.

C'est avec ces paroles que M. Guizot a quitté la tribune qu'il avait occupée avec un rare talent. Certes, si le ministère du 29 octobre eût défendu le projet à la chambre des députés avec la vigueur qu'il a déployée à la chambre des pairs, il eût conquis sans aucun doute une majorité plus considérable à la loi dans l'assemblée du Palais-Bourbon. M. Guizot a caractérisé avec une éloquente profondeur l'état des esprits chez nous et autour de nous. « Tout le monde, nous-mêmes et l'Europe, a dit l'orateur, nous semblons croire à la possibilité de nouveaux triomphes, et aussi à la possibilité de nouveaux désastres. » Or, que produit ce singulier mélange d'orgueil et d'inquiétude, si ce n'est un état de malaise qui trouble toutes les relations? Si donc il est une mesure qui relève la dignité de la France en même temps que sa sécurité, qui, suivant l'expression de M. Guizot, l'apaise et la fortifie à la fois, il faut se hâter de l'adopter. M. le ministre des affaires étrangères s'est habilement adressé à l'esprit conservateur qui anime la chambre des pairs, il l'a adjuré d'imprimer, par son vote, à la loi un caractère de paix et de sagesse, et d'avoir foi dans la portée de la consécration morale qu'il donnerait au projet. En même temps, il l'a solennellement averti des dangers politiques que présenterait un amendement qui ramènerait la loi devant l'autre chambre. M. Guizot a rappelé avec combien de peine le gouvernement avait rallié dans l'autre chambre une majorité pour voter les fortifications de Paris; on ne recommence pas si facilement une telle œuvre, et certes, la chambre des pairs ne voudra pas, pour le plaisir de supprimer quelques bastions et quelques fossés, exposer d'aussi grands intérêts à une aussi périlleuse épreuve. On sait combien M. Guizot sait choisir le moment favorable pour frapper une assemblée par l'argument décisif qui doit emporter sa résolution. Il ne craint pas non plus d'apporter quelquefois à la tribune certaines raisons qui sembleraient devoir être réservées pour le secret du conseil, et de chercher le triomphe dans une divulgation complète des exigences de la situation.

Sur aucun des points essentiels, une démonstration rigoureuse n'a manqué en faveur du projet. Si M. le maréchal Soult a montré que les fortifications de Paris eussent sauvé la France, même après Waterloo, de son côté, M. le général Dode de la Brunerie a rappelé que le projet de fortifier la capitale faisait partie du système général de réorganisation militaire qui recommande la mémoire du maréchal Gouvion Saint-Cyr. Ministre de la guerre en 1818, Gouvion Saint-Cyr rédigea la loi sur le recrutement, et créa une commission

qui devait discuter et résoudre toutes les questions qu'embrasse la défense du royaume, travaillant ainsi à relever la face et la dignité du pays des revers de 1814 et de 1815. Cette commission de défense signala au gouvernement deux points principaux comme devant être fortifiés; c'était Paris et Lyon. M. Dode de la Brunerie a déroulé dans son discours toutes les phases par lesquelles a passé la question des fortifications de Paris. Au mois de mai 1840, le gouvernement était saisi de tous les documens, de tous les moyens d'éclairer la question, et il fit alors, dit M. Dode de la Brunerie, une chose qui se réalise trop rarement de nos jours et dans notre pays, il prononça et décida une grande question, tant pour la forme que pour le fond. Nous verrons tout à l'heure que ce n'est pas le seul témoignage d'approbation qui, dans le cours des débats, ait été donné à l'initiative prise par le ministère du 1er mars. Qui avait plus d'autorité que M. de la Brunerie, pour discuter cette enceinte de sûreté imaginée par la commission de la chambre des pairs? M. de la Brunerie a démontré que cette muraille de sûreté ne donnerait en réalité aucune sûreté, et rendrait inutiles tous les travaux qu'on voudrait combiner avec ce genre d'enceinte. Pour ce qui concerne la dépense, M. le baron Mounier a été convaincu d'une extrême légèreté dans l'évaluation des vingt-deux millions qu'il a produite à la chambre. En effet, la commission de défense disait expressément, dans son rapport, qu'elle ne donnait ce chiffre que comme une évaluation comparative des diverses dépenses, mais que tout *portait à croire que les dépenses s'élèveraient beaucoup plus haut*. Ainsi, ce mur de sûreté, dont l'insuffisance a été signalée par les plus graves autorités militaires, n'aurait pas même le mérite du bon marché, car M. de la Brunerie a démontré qu'entre le projet du gouvernement, qui organise la défense sur un pied formidable, et le projet de la commission qui la mutile, il y aurait tout au plus une différence de quinze millions. Ainsi, c'est pour quinze millions qu'on remettrait tout en question, et qu'on dénaturerait un plan de défense dont l'exécution complète rend Paris imprenable! On peut dire que les démonstrations de M. Dode de la Brunerie et la discussion incidente soulevée par M. Mounier ont ruiné l'amendement de la commission et la muraille de sûreté. Nous ne nous étions pas trompés l'été dernier, en signalant chez M. de la Brunerie, au moment où la confiance du roi l'appela à présider les travaux des fortifications, une haute intelligence non-seulement des questions militaires, mais des questions politiques, ainsi qu'une parole pleine de convenance et d'une élégante clarté. Nos chambres ont dans leur sein peu de militaires qui s'expriment avec l'heureuse facilité de M. de la Brunerie, et déjà sans les modestes refus de cet officier-général, plus d'un cabinet l'aurait compté parmi ses membres.

Dans les grandes discussions qui réclament la double énergie de l'esprit et du caractère, les natures franches et énergiques sont bien placées. L'ancien garde-des-sceaux du 11 octobre, M. Persil, a soutenu le projet du gouvernement avec une argumentation vive et mordante. Il a excité l'hilarité approbative de la chambre quand, en répondant à M. le duc de Noailles, qui con-

seille au gouvernement de reculer nos frontières jusqu'au Rhin, il a montré que ce serait plus que jamais le cas de fortifier Paris pour se défendre contre une coalition inévitable. M. Persil n'a jamais figuré parmi les amis du ministère du 1er mars, mais, dans sa loyauté, il n'a pu s'empêcher de déclarer qu'il y avait des actions de graces à rendre à l'homme assez courageux pour avoir compromis sa responsabilité afin de doter son pays d'ouvrages auxquels plus tard la France pourra devoir son salut. Que ce soit au moins pour l'homme d'état qui s'est dévoué avec tant de résolution à la pensée d'organiser la défense du pays, que ce soit pour lui une consolation honorable et puissante que d'entendre de pareils témoignages sortir de la bouche d'hommes impartiaux qui ne sont point ses amis politiques. Au surplus il est remarquable que dans cette discussion tous les hommes politiques haut placés se sont exprimés sur l'administration du 1er mars avec justice et convenance. M. le comte Molé a parlé du *courage d'esprit* qu'avait montré ce ministère en termes pleins d'élévation. M. Guizot s'est dignement abstenu d'élever tout conflit d'amour-propre entre le 1er mars et le 29 octobre; M. Dode de la Brunerie a remercié l'administration de M. Thiers d'avoir agi, et d'avoir décidé l'exécution d'un projet qui était en délibération depuis dix-huit ans; enfin M. Persil recommande à la reconnaissance du pays *l'homme courageux* qui prend l'initiative et la responsabilité d'une mesure nécessaire. Voilà qui peut faire oublier les petites perfidies et les méchancetés minutieuses qui sont les seules armes de certains hommes contre un adversaire politique.

Dans l'épanchement de sa verve, M. Persil n'a pas ménagé certain parti qui vote d'ensemble contre le projet de fortification, et la cause de cette unanimité a été signalée par lui avec une verte franchise. On ne veut pas, a-t-il dit, des fortifications de Paris, parce qu'elles empêcheront ces guerres de coalitions qui peuvent seules ramener la légitimité. Pour répondre à cette assertion, M. de Dreux-Brézé a imaginé de demander la parole pour un fait personnel. On conçoit que M. le chancelier et la chambre aient permis à un des rares représentans du légitimisme sur les bancs de la pairie de faire entendre en termes généraux une protestation contre les paroles de M. Persil. Quelle n'a pas dû être la surprise de M. Pasquier, quand il a entendu M. le marquis de Dreux-Brézé protester au nom d'un prince dont la constitution défend de prononcer le nom dans l'enceinte parlementaire, et se porter fort au nom du prétendant, dont, a-t-il dit, il répond comme de lui-même! En tenant ce langage, M. de Dreux-Brézé a manqué à tous les devoirs et à toutes les convenances; il a manqué aux lois, à la chambre, à son président; il a manqué à lui-même, car il s'est mis en contradiction formelle avec son serment et son mandat constitutionnel. Pourquoi M. le marquis de Dreux-Brézé n'imite-t-il pas la réserve de M. le duc de Noailles, dont l'éloquence étudiée ne franchit jamais certaines bornes dans ses développemens écrits? Est-il bien sûr d'ailleurs de n'avoir enfreint aucune convenance vis-à-vis même de son propre parti, quand il s'est présenté comme le garant et comme le mandataire d'un prince qui, si l'on se place au point de vue légitimiste, n'est rien

moins que son roi? M. de Dreux-Brézé n'a pas fait un acte de courage, puisqu'il en est quitte pour un double rappel à l'ordre; mais il a commis une grande étourderie en se mettant à découvert et en compromettant son parti.

En disant à la tribune ce que tout le monde pensait, M. Persil a arraché à la pétulante imprudence de M. de Dreux-Brézé un cri qui ne sera pas perdu. Tout le monde est bien averti. En votant contre les fortifications de Paris, on se trouve voter comme le désirent les amis du prétendant, et l'on est avec eux en parfaite communion politique. Qu'en pense la majorité constitutionnelle de la chambre des pairs, qui depuis dix ans soutient de ses votes le gouvernement de 1830? Est-elle disposée, en votant un amendement dont l'esprit est mauvais et la forme vicieuse, à jeter dans le pays des fermens de guerre civile?

Le dernier orateur qui se soit fait entendre jusqu'à présent dans la discussion générale, M. le comte Bresson, a pour ainsi dire donné le commentaire des paroles de M. Guizot sur l'effet que produirait en Europe une modification de la loi qui en amènerait l'ajournement ou le rejet. Représentant de la France près la cour de Berlin, M. Bresson a parlé avec une sage réserve de la sollicitude avec laquelle l'Allemagne attend de notre part une décision définitive sur les fortifications de Paris. Dans l'opinion des militaires les plus expérimentés de la Prusse, l'exécution du projet changerait les conditions de la guerre et obligerait nos adversaires, en cas d'hostilités, à de nouvelles combinaisons. Ce témoignage, qui s'accorde avec les rapports de nos ministres près les divers états de la confédération, a été recueilli par la chambre avec une religieuse attention.

Pendant que la chambre des pairs se livre à d'aussi sérieux débats, il se passe à la chambre des députés un assez étrange spectacle. On y délibère sur une loi dont très peu de membres de la chambre ont étudié les inextricables difficultés. La commission ne comptait guère dans son sein qu'un véritable jurisconsulte, M. Dumon, et elle n'a pas su le choisir pour son rapporteur. Que M. de Lamartine doit regretter d'avoir brigué le périlleux honneur de ces fonctions! N'eût-il pas mieux valu pour lui de paraître une fois à la tribune pour prononcer un beau discours, que de se trouver aux prises comme rapporteur avec des difficultés qu'il ne peut pas, nous ne disons pas résoudre, mais même traiter? Encore si le rapporteur et la chambre eussent consenti à un ajournement pendant lequel la question eût pu encore être étudiée! Non; on a voulu aborder sur-le-champ la discussion, et l'on s'est jeté dans une mer sans rivage. Les dons les plus heureux ne suppléent pas aux connaissances positives, et devant les arguties du droit, une imagination poétique est obligée de s'arrêter impuissante et humiliée. Les gens de lettres s'élèvent contre les avocats, mais pourquoi vous livrez-vous vous-mêmes aux avocats? Singulière contradiction! On crie que la pensée constitue une propriété comme un fonds de terre; on veut donner à ce qu'on appelle la propriété littéraire la stabilité et le rapport du patrimoine foncier, et lorsque les jurisconsultes veulent tirer les conséquences de cette assimilation, on se plaint, on s'emporte. Il faudrait

cependant s'entendre. Voulez-vous être traités comme les prêtres de l'intelligence, comme les ministres de la pensée humaine et marcher dans votre indépendance, alors renoncez à la prétention de faire porter à vos travaux les mêmes fruits que d'autres demandent à l'agriculture, au commerce, à la banque, à l'industrie. Êtes-vous, au contraire, préoccupés du désir d'être riches, descendez-vous des hauteurs de l'*idée* pour convoiter et goûter les jouissances matérielles, permettez alors qu'on vous traite suivant les lois du monde matériel et positif, et qu'on prenne la liberté grande de vous régir par le Code civil. Il faut choisir. Nos pères avaient fait ce choix. Quand, en 1790, La Harpe, accompagné de Ducis, Lemierre, Champfort et Chénier, provoquait à la barre de l'assemblée constituante la loi qui, un an plus tard, déclarait en principe leurs productions propriété publique, en assurant aux auteurs la propriété viagère de leurs œuvres, et restreignait à cinq ans la jouissance des héritiers, ces hommes de lettres, par leur langage et leur démarche, témoignaient assez qu'ils ne faisaient venir l'argent qu'après la considération et la gloire. En 1793, la convention accorda aux familles un nouveau délai de cinq ans; enfin, en 1800, la loi fixa à vingt ans le terme qui devait faire tomber les créations de l'esprit dans le domaine public. C'est cette loi qu'on veut changer aujourd'hui. Déjà, sous la restauration, en 1825, certains amis des lettres réclamaient une réforme; on s'en occupa dans les journaux et dans quelques brochures. Depuis cette époque, les promoteurs de cette réforme n'ont pu encore élaborer un projet de loi qui pût remplacer avec avantage la législation existante. Dans quel chaos s'agitent les députés qui s'occupent aujourd'hui du projet! En rejetant le terme de cinquante ans, auquel le législateur devait, selon M. de Lamartine, substituer plus tard le mot *toujours*, la chambre a témoigné qu'elle rejetait le principe nouveau sur lequel le projet était édifié, et il serait conséquent alors de repousser le tout. Deux principes contradictoires sont en présence, la propriété nouvelle telle que veut l'établir le projet, et l'espèce de concession temporaire que fait la législation existante. La chambre a statué que du vivant de l'auteur le livre serait insaisissable, pourvu que l'auteur n'eût pas commencé par l'aliéner lui-même. Elle a aussi décidé, sur la proposition de M. Dupin, que l'auteur avait le droit absolu de disposer de son manuscrit par donation ou testament; et, selon nous, elle a bien fait d'adopter cette proposition du procureur-général à la cour de cassation. M. Dupin n'a fait que reproduire la doctrine de Pothier, dans son *Traité de la Communauté*. « Les manuscrits qu'un homme d'esprit a composés, dit cet illustre jurisconsulte, ne doivent pas être compris dans l'inventaire, *ce sont choses inestimables, qui ne sont pas censées faire partie d'une communauté de biens, ni même d'une succession*. On doit donc les laisser au survivant qui les a composés, et s'il est prédécédé, à l'aîné de ses enfans, ou à défaut d'enfans, à l'aîné de sa famille, *quand même ces personnes auraient renoncé à la succession*. » C'est qu'effectivement il est impossible d'assimiler les produits de la pensée à une propriété meuble ou immeuble. Mais alors pourquoi vouloir, sous d'autres rapports, jouir des bénéfices d'une assimilation qu'on

décline sous d'autres? Voici bien un autre embarras. Les femmes ne pourront rien publier sans le consentement de leur mari. Les lettres deviennent ainsi un sujet de discorde dans le ménage, et les questions littéraires pourront amener bien des séparations de corps. Il y a beaucoup d'inconvéniens à vouloir réglementer par des lois ce qui doit ne relever que des mœurs. Il est singulier qu'un projet de loi sur les produits de la pensée fournisse une occasion nouvelle de constater et d'aggraver la dépendance morale de la femme mariée qui entreprendra d'écrire. En vain M. Lherbette s'est écrié dans son enthousiasme : « Si le flambeau du génie brûle chez les femmes, il ne faut pas que le mari puisse éteindre ce flambeau. » La chambre a été inexorable, et elle a soumis la femme, le génie et le flambeau au pouvoir absolu du mari.

Il faut que la question soit bien mal posée, puisque ni l'éclatant langage de M. de Lamartine, ni le talent plein de ressources de M. Villemain, ni la savante discussion de MM. Berville, Dumon, Dupin et Renouard, ne peuvent aboutir à une élaboration satisfaisante. La question est mal posée, parce qu'on veut trouver dans les lettres, et comme on dit, dans la propriété littéraire, une source de richesses qui n'y est pas. Le culte de la littérature et des arts peut donner l'indépendance, la considération, la gloire; mais, sauf quelques exceptions fort rares, il ne saurait donner l'opulence. Cette idée funeste de demander de l'or à la culture de la pensée, comme à une industrie positive, pervertit tout. Jusqu'où peut-elle égarer ceux qu'elle possède, puisqu'elle divise en deux camps les littérateurs eux-mêmes, dont une partie veut exploiter l'autre. La société des gens de lettres demande de l'argent à l'association dramatique. Elle prétend que lorsqu'un sujet de pièce et des détails auront été empruntés à un roman, à une nouvelle, l'auteur de la nouvelle, du roman, participe aux avantages qui résultent de cette reproduction sous la forme dramatique. Cette prétention a été l'objet d'un rapport fort spirituel rédigé, au nom de l'association dramatique, par M. Alexandre de Longpré. Le rapport conclut au rejet de la proposition et fait une assez cruelle justice des demandes de la société des gens de lettres. On y demande à M. de Balzac si l'auteur de *la Fille de l'Avare* lui doit quelque chose pour *Eugénie Grandet*, qu'il avait lui-même prise à Molière. Les romanciers qui ont signé une aussi singulière pétition ont oublié que de tout temps le théâtre a cherché dans le roman des sujets qu'il traduisait à sa guise. On a fait de *Tom Jones* une comédie, on a taillé plusieurs drames dans les amples développemens de *Clarisse*. Nous doutons que Fielding et Richardson aient eu jamais la pensée de rançonner leurs interprètes dramatiques. Un roman métamorphosé en drame, c'est de la gloire pour l'auteur du roman, c'est de la popularité pour son œuvre, et le romancier devrait plutôt du retour au dramaturge.

F. BONNAIRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-SEPTIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

XXVIII.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1841.

TOME VINGT-HUITIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

—

1841.

LES

FÊTES DE LA SAINT-JEAN

A FLORENCE.

Pendant notre séjour à Florence, nous nous aperçûmes un soir, en ouvrant notre fenêtre, que le Dôme et le Campanile étaient illuminés; cette illumination annonçait pour le lendemain le commencement des fêtes de la Saint-Jean. Nous ne voulions perdre aucun détail de ces fêtes qu'on nous avait fort vantées d'avance à Gênes et à Livourne, et nous sortîmes aussitôt. Quoique nous fussions logés à une extrémité de la ville, nous nous trouvâmes, en mettant le pied dans la rue, au milieu d'une foule qui devenait de plus en plus compacte, à mesure que nous nous approchions du cœur de la cité. Cette foule s'écoulait avec une sagesse et une convenance telles, que le silence de notre *palazzino*, situé, il est vrai, entre cour et jardin, n'avait pas été troublé; et si l'illumination du Dôme ne nous avait annoncé la fête, nous aurions pu passer toute notre soirée sans nous douter un instant que Florence entière était dans ses rues. C'est là un trait caractéristique des Italiens de la Toscane; les individus sont parfois bruyans, mais la foule est presque toujours silencieuse.

Florence est magnifique à voir la nuit, par un beau clair de lune;

alors ses colonnes, ses églises, ses monumens, prennent un caractère grandiose qui efface et rejette dans l'ombre tous ces pauvres édifices modernes qu'on dirait faits pour des voyageurs d'un jour. Nous suivîmes la foule, la foule nous mena place du Dôme; il me sembla que je voyais l'église pour la première fois, tant ses proportions avaient grandi; le Campanile surtout paraissait gigantesque, et ses illuminations semblaient mêlées aux étoiles. Le baptistère de San-Giovanni était ouvert, et la châsse du saint exposée; l'église semblait pleine, et cependant on y entrait facilement; car à Florence, au lieu de réagir sans cesse contre les autres, comme on fait chez nous, chacun s'aide, chacun se presse, chacun se place, et on finit par être à l'aise là où l'on aurait cru d'abord devoir être infailliblement étouffé.

La religion me parut empreinte de ce même caractère de douceur que j'avais déjà remarqué dans tous les actes extérieurs du peuple. Dieu est traité à Florence avec une certaine familiarité respectueuse qui n'est point sans charmes, à peu près comme on traite le grand-duc, c'est-à-dire, qu'on lui ôte son chapeau, et qu'on lui sourit. Je ne sais, au reste, si on croit le premier beaucoup plus puissant que le second, mais, à coup sûr, on n'a pas l'air de le croire meilleur.

Le Baptistère était magnifiquement illuminé; aussi pûmes-nous distinguer beaucoup de détails qui nous avaient échappé lors de notre première visite. Dans les églises d'Italie, on y voit en général beaucoup moins clair le jour que la nuit. Nous remarquâmes particulièrement une statue, l'Espérance de Donatello, une Madeleine un peu maigre, d'une vérité un peu anatomique, du même auteur, mais pleine de repentir et d'humiliation, et enfin, le tombeau de Jean XXIII, toujours de Donatello, dont l'épitaphe : *Quondam papa*, souleva si fort la colère de Martin V, qu'il en écrivit au prieur, le marbre censuré ne devant, selon lui, conserver au défunt que le titre de cardinal avec lequel il était mort.

C'est qu'aussi, il faut le dire, Balthazar Cozza fut un singulier pape; gentilhomme napolitain, sans fortune, il tenta d'en acquérir une en se faisant corsaire; un vœu fait au milieu d'une tempête le jeta dans les ordres, où, grace à l'appui, aux recommandations, et surtout à l'argent de Côme l'ancien, son ami, il fut nommé cardinal diacre. Alors l'ancien corsaire se fit marchand d'indulgences, et il paraît qu'il réussitt mieux dans cette seconde spéculation que dans la première; car, à la mort d'Alexandre V, qu'il fut soupçonné d'avoir fait assassiner, il se trouva assez riche pour acheter le conclave. Cependant Balthazar ne fut pas nommé, comme il s'y attendait, au premier

tour de scrutin; alors il se revêtit lui-même de la toge pontificale, en s'écriant, comme par inspiration : *Ego sum papa*. Le concile, intimidé de son audace, confirma l'élection, sans même recourir à un second tour de scrutin, et Balthazar Cozza fut exalté sous le nom de Jean XXIII. Cela faisait le troisième pape vivant : les deux autres étaient Grégoire XII et Benoît XIII.

Au reste, le dernier venu ne donna point un meilleur exemple que les autres; étant cardinal, il avait fait des vers dans lesquels il niait l'immortalité de l'ame, l'enfer et le paradis; devenu pape, le premier acte de son pouvoir fut d'enlever à son mari une femme dont il était amoureux depuis long-temps, et avec laquelle il vécut publiquement; cela ne l'empêcha point de censurer les mœurs de Ladislas, roi de Naples. Ladislas n'aimait point les censures; il répondit fort brutalement à son ancien sujet, que, lorsqu'on menait une vie pareille à la sienne, on avait mauvaise grace à reprendre les autres sur leur manière de vivre. Jean XXIII, qui, en sa qualité d'ex-corsaire, n'était pas pour les demi-mesures, excommunia Ladislas; Ladislas leva une armée et marcha contre le pape; mais, à son tour, le pape prêcha une croisade et marcha contre le roi. Ladislas fut battu, et détrôné par un bref; Ladislas alors fit ce qu'avait fait Jean XXIII, il racheta sa couronne, comme Jean XXIII avait acheté la tiare; la paix se fit, mais ne fut pas de longue durée. Grégoire XII, tout exilé qu'il était et vivant des aumônes d'un petit tyran de Rimini, foudroyait rois et pape; ces excommunications perpétuelles tourmentaient Jean XXIII, qui voyait l'église s'émouvoir de tous ces scandales. Il demanda à Ladislas de lui livrer Grégoire XII. Ladislas demanda Grégoire au seigneur de Rimini, qui répondit que c'était son pape à lui, le seul qu'il reconnût, le seul infaillible à ses yeux, et que, par conséquent, au lieu de le livrer à ses ennemis, il le défendrait contre quiconque voudrait le lui prendre. Jean XXIII crut qu'il y avait de la faute de Ladislas dans le refus, et, au lieu de se fâcher contre le seigneur de Rimini, se fâcha contre Ladislas; la guerre recommença donc, mais cette fois Ladislas fut vainqueur; Jean XXIII quitta Rome et s'enfuit; Ladislas s'empara sans résistance de la ville éternelle : c'était la troisième fois depuis qu'il était roi qu'il pillait le Vatican. Il poursuivit alors Jean XXIII jusqu'à Pérouse, où il fut empoisonné par le père de sa maîtresse d'une si étrange façon, qu'elle peut à peine se raconter. Le père était apothicaire; gagné, on devine par qui, il cherchait une occasion d'empoisonner le roi de Naples, lorsque sa fille vint se plaindre à lui de ne plus trouver d'amour chez

Ladislas. Le père alors lui donna une certaine pommade avec laquelle il lui recommanda de se frotter, lui promettant que cette pommade aurait la vertu de ramener son infidèle. La pauvre fille crut son père, et suivit de point en point ses instructions. Le lendemain du jour où elle avait eu l'occasion de faire cet essai, elle était morte. Quant à Ladislas, il ne lui survécut que de huit jours.

Tout cela est fort immonde, comme on le voit. Enfin un concile s'assembla qui déposa les trois papes d'un coup, et en nomma un quatrième, Martin V. Grégoire XII envoya de Rimini son acte d'abdication volontaire; Benoît XIII était en Espagne et continua de résister. Enfin Jean XXIII, d'abord président de l'assemblée, puis en lutte avec Sigismond, puis fugitif, puis prisonnier, puis déposé, finit par se réfugier près de son ami Côme, à Florence, où il mourut. Côme, fidèle jusqu'après la mort de Jean à l'amitié qu'il lui portait, chargea Donatello de lui élever un tombeau, fit l'épitaphe lui-même, et lorsque Martin V tenta de la faire gratter, se contenta d'adresser au pape légitime cette réponse à laquelle son laconisme n'ôtait rien de sa précision : *Quod scripsi, scripsi*. Plus heureux après sa mort que pendant sa vie, Jean XXIII, qui était redevenu cardinal par jugement du concile, resta pape par l'épitaphe de son tombeau.

Nous continuâmes de suivre la foule qui s'écoulait, toujours pressée et silencieuse, par la *via dei Cerretani;* puis, comme elle se séparait en deux flots, nous prîmes à gauche, et, au bout d'un instant, nous nous trouvâmes en face du magnifique palais Strozzi, qui, à plus juste titre que beaucoup d'autres monumens, éveillait la verve laudative de Vasari,

En effet, le palais Strozzi n'est pas seulement grandiose et magnifique, il est prodigieux; ce ne sont point des pierres jointes par la chaux et le ciment, c'est une masse taillée dans le roc; aucune chronique, si élégante, si détaillée, si pittoresque qu'elle soit, ne fera comprendre comme ce livre de pierre les habitudes, les mœurs, les coutumes, les jalousies, les amours et les haines du XVe siècle. La féodalité tout entière, avec sa puissance individuelle, est là; lorsqu'une fois un homme était assez riche pour se faire bâtir une pareille forteresse, rien ne l'empêchait plus de déclarer la guerre à son roi.

Ce fut Benoît de Majano qui, sur l'ordre de Philippe Strozzi le vieux, fit le plan et jeta les fondations de ce beau palais; mais il ne conduisit les travaux que jusqu'au second étage. Il en était là lorsqu'il fut forcé de partir pour Rome; heureusement, à cette époque même, arriva à Florence un cousin de Pollajolo, que l'on avait

surnommé Cronaca, ou la Chronique, à cause de l'habitude qu'il avait prise de raconter à tout venant et à tout propos son voyage de Rome. Ce voyage, quelque ridicule qu'il eût jeté sur l'homme, n'avait cependant point été inutile à l'artiste. Cronaca avait profondément étudié les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et il en donna une preuve, en faisant le magnifique entablement, interrompu à la moitié de son exécution par les troubles de Florence et par l'exil des Strozzi.

Tout est remarquable dans ce beau palais, tout jusqu'aux anneaux de fer où les cavaliers attachaient leurs chevaux, jusqu'aux lanternes que, suivant le privilége de la noblesse, ses puissans maîtres allumaient les jours de solennité. Il est vrai que ces anneaux et ces lanternes sont l'ouvrage de Nicolas Grosso, que Laurent le magnifique avait surnommé Nicolas des Arrhes (1), nom qui lui resta, parce qu'il ne voulait rien faire qu'il n'eût reçu des *arrhes*, ni rien livrer, qu'il n'eût touché la totalité du paiement. Il faut dire aussi que jamais sobriquet ne fut plus mérité. Nicolas des Arrhes avait fait peindre une enseigne qu'il avait mise au devant de sa boutique et qui représentait des livres de compte au milieu des flammes. Chaque fois qu'on lui demandait crédit, ne fût-ce que pour une heure, il conduisait l'indiscrète pratique sur le pas de sa porte, lui montrait son enseigne, et lui disait : — Vous voyez bien que je ne puis pas vous faire crédit, mes registres brûlent.

Il va sans dire que cette rigidité de principes s'appliquait à toute personne indistinctement. Un jour, la seigneurie lui avait commandé une paire de chenets, et, selon la règle posée par Nicolas, lui avait donné à titre d'arrhes la moitié du prix. Les chenets terminés, Nicolas fit prévenir la seigneurie qu'elle pouvait envoyer le reste de l'argent, attendu que les chenets étaient prêts. On vint alors dire à Nicolas, de la part du provéditeur, qu'il apportât les chenets et qu'on lui règlerait son compte; ce à quoi Nicolas répondit que les chenets ne sortiraient pas de sa boutique que leur prix ne fût encaissé. Le provéditeur furieux envoya un de ses sergens avec ordre de dire à Nicolas que son refus était étrange, attendu que sa fourniture lui était déjà payée à moitié : — C'est juste, dit Nicolas, et il donna au sergent un des deux chenets. Ne pouvant tirer de lui autre chose, le sergent porta son échantillon au provéditeur, et celui-ci en trouva le travail si merveilleux, qu'il envoya aussitôt le reste de l'argent pour avoir l'autre; il était temps, le malheureux chenet était entre

(1) Caparra.

l'enclume et le marteau, et le féroce Nicolas des Arrhes levait déjà le bras pour le briser.

Quelle époque admirable que celle où tout le monde aimait les arts, même les seigneuries, et où tout le monde était artiste, même les serruriers! Aussi voyait-on s'élever des palais dont toute une ville était si fière, que, lorsque Charles VIII fit son entrée à Florence, la seigneurie, malgré la préoccupation du prince, voulut lui faire admirer sa merveille et dirigea sa marche vers le chef-d'œuvre de Benoît de Majano. Mais le rustique roi de France était encore tant soit peu barbare, de sorte qu'il se contenta de jeter un coup d'œil sur le splendide édifice, et se retournant vers Pierre Capponi qui l'accompagnait : — C'est la *maison* de Strozzi, n'est-ce pas? lui dit-il. — Oui, *monsieur*, lui répondit Pierre Capponi, commettant à l'égard du roi la même insolence que le roi, à son avis, commettait à l'égard du palais.

Ce palais appartient en effet à cette grande famille des Strozzi, qui existe encore aujourd'hui, et qui donna un maréchal à la France. Jusqu'à l'abolition de la pairie héréditaire, nous avons eu un pair de ce nom, et le chef de la famille Strozzi, se regardant toujours comme Français, écrivait au roi de France au jour de l'an et au jour de sa fête.

Il y a quelque temps que les enfans du duc actuel, en jouant dans des chambres abandonnées depuis long-temps, trouvèrent un appartement composé d'une douzaine de pièces et parfaitement inconnu au propriétaire de cet immense hôtel. La porte avait été murée il y avait quelque deux ou trois cents ans, et personne ne s'était jamais aperçu, tant ce palais est vaste, qu'il y manquât le quart d'un étage.

Ce fut le fils du fondateur de ce beau palais, le fameux Philippe Strozzi, qui accueillit l'assassin d'Alexandre de Médicis, Lorenzino, à son arrivée à Venise, en l'appelant le Brutus de Florence, et en lui demandant la main de ses deux sœurs pour ses deux fils. C'est que, tout marié qu'il était à une fille de Pierre de Médicis, Philippe Strozzi n'en était pas moins resté un des plus fermes défenseurs de la république. Aussi, lorsque la liberté florentine tomba, le jour où Alexandre fit son entrée dans la capitale de son duché, Philippe Strozzi, inhabile à la servitude, se retira à Venise, où bientôt il apprit que le bâtard de Laurent l'avait mis au ban de l'état. L'accueil qu'il fit à Lorenzino avait donc un double motif: non-seulement Lorenzino venait de délivrer Florence de son oppresseur, mais encore

il rouvrait au proscrit (du moins il le croyait ainsi) le chemin de sa patrie. Mais pendant que les bannis joyeux se réunissaient et discutaient le moyen le plus prompt et le plus sûr de rentrer dans Florence, ils apprirent que Côme avait été nommé chef et gouverneur de la république, et qu'une des quatre conditions auxquelles il avait été élu était de venger la mort d'Alexandre. Ils comprirent dès-lors que leur rentrée dans la patrie ne serait pas aussi facile qu'ils l'avaient espéré; cependant, songeant que le nouveau gouverneur n'avait que dix-huit ans, ils espérèrent tout de l'ignorance et de la légèreté que semblait annoncer son âge. Mais l'enfant joua les barbes grises au jeu de la politique et au jeu de la guerre. Toutes les conspirations furent découvertes et déjouées, et comme enfin les proscrits s'étaient réunis et avaient décidé de risquer une bataille, après onze ans d'attente et de tentatives infructueuses, Alexandre Vitelli, lieutenant de Côme, remporta sur eux, à Montemurlo, une victoire complète. Pierre Strozzi n'échappa à la mort qu'en se couchant parmi les cadavres, et Philippe, pris sur le champ de bataille qu'il ne voulut point abandonner, fut ramené à Florence et enfermé dans la citadelle.

Par un étrange jeu de fortune, cette citadelle était la même que, dans une discussion secrète tenue devant le pape Clément VII, Philippe Strozzi avait conseillé à ce pontife de faire bâtir, et cela, contre l'avis du cardinal Jacopo Salviati. Ce dernier, surpris de cette obstination singulière qui semblait avoir un caractère providentiel et fatal, ne put s'empêcher de dire à Philippe : « Plaise à Dieu, Strozzi, qu'en faisant bâtir cette forteresse, tu ne fasses pas bâtir ton tombeau! » Aussi, à peine Strozzi fut-il enfermé entre ces murs, qui étaient sortis de terre à sa voix, que la prophétie de Salviati lui revint en mémoires et qu'à compter de ce moment il regarda le terme de sa vie comme arrivé.

Mais à cette époque on ne mourait pas ainsi: il fallait avant tout passer par la torture. Philippe Strozzi, à qui on voulait faire avouer qu'il avait eu part à l'assassinat du duc Alexandre, fut mis plusieurs fois à la question; mais, au milieu des tourmens les plus terribles, son courage ne se démentit pas un instant, et il dit constamment à ses bourreaux qu'il ne pouvait confesser une chose qui n'était pas vraie. Mais si, ajoutait-il, l'aveu de l'intention leur suffisait, il était mille fois plus coupable que celui qui avait tué Alexandre, car il aurait voulu le tuer mille fois. Enfin, les bourreaux lassés allaient peut-être obtenir de Côme de cesser sur Strozzi des tortures inutiles, lorsqu'un jour un des soldats qui avaient accompagné le geôlier déposa,

soit par hasard, soit à dessein, son épée sur une chaise, et sortit sans la reprendre. La résolution de Strozzi fut prompte; il n'espérait plus de liberté ni pour lui ni pour sa patrie : il alla droit à l'épée, la tira du fourreau, s'assura de la pointe et du tranchant, revint à une table où étaient du papier et de l'encre qu'on lui avait laissés dans le cas où il se déciderait à faire des aveux, écrivit quelques lignes d'une main aussi ferme et aussi assurée que si ce n'était point les dernières qu'il dût tracer; puis, appuyant la poignée de l'épée au mur et la pointe à sa poitrine, il se laissa tomber dessus. Cependant, quoique l'épée lui eût traversé le corps, il ne mourut pas sur le coup, car on trouva tracé sur le mur, avec son sang, ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Quant aux quelques lignes écrites sur le papier, en voici la traduction littérale :

« Au Dieu libérateur.

« Pour ne pas demeurer plus long-temps au pouvoir de mes ennemis, et pour ne point davantage être tourmenté par des tortures dont la violence me ferait peut-être dire ou faire des choses préjudiciables à mon honneur, et aux intérêts de parens et d'amis innocens, chose qui est arrivée ces jours derniers au malheureux Giuliano Gondi; moi, Philippe Strozzi, je me suis décidé, quelque répugnance que j'éprouve pour un suicide, à finir mes jours par ma propre main.

« Je recommande mon ame au Dieu de toute miséricorde, le priant humblement, s'il ne veut pas lui accorder d'autre bonheur, de permettre au moins qu'elle habite le même lieu qu'habitent Caton d'Utique et les autres hommes vertueux qui sont morts comme lui et comme moi. »

A quelques pas du palais du vaincu, est la colonne élevée par le vainqueur : cette colonne avait été donnée à Côme par le pape Pie IV; il la fit dresser à la place même où il apprit le résultat de la bataille de Montemurlo; elle est surmontée d'une statue de la Justice. Peut-être Côme eût-il mieux fait de la placer autre part, ou de la garder pour une meilleure occasion.

Derrière la colonne est l'emplacement de l'ancien palais de ce Buondelmonte dont le nom se rattache aux premiers troubles qui agitèrent les deux factions guelfes et gibelines de Florence; en face de la colonne est la sombre et magnifique forteresse des comtes Acciajoli,

derniers ducs d'Athènes. Il y a certains quartiers de Florence dans lesquels on ne peut faire un pas sans heurter un souvenir; seulement le passé y est tant soit peu dépoétisé par le présent; le palais Buondeimonte, par exemple, est devenu un cabinet littéraire, et la forteresse des ducs d'Athènes s'est métamorphosée en auberge.

Cette forteresse, au reste, était on ne peut plus judicieusement placée; elle commandait l'ancien pont de la Trinité bâti en 1252, et qui, ayant été ruiné en 1557 par une crue de l'Arno, fut relevé par l'Ammanato sur un dessin de Michel-Ange. C'est peut-être un des ponts les plus gracieux et les plus légers qui existent.

En cet endroit, la foule se divisait, laissant ce beau pont de la Trinité presque vide, comme si ce n'était point fête de l'autre côté de l'Arno; elle remontait vers le Ponte Vecchio et le Ponte alla Caraja. Nous suivîmes le flot qui descendait avec le fleuve, et nous passâmes successivement devant les fenêtres du casino de la noblesse, devant la maison où Alfieri, après avoir passé les dix dernières années de sa vie, mourut en 1803; devant le palais Gianfigliazzi, occupé aujourd'hui par le comte de Saint-Leu, ex-roi de Hollande, et devant le palais Corsini, magnifique édifice du temps de Louis XIV, qui occupe à lui seul la moitié du quai, et qui préparait alors dans le silence et l'obscurité la royale hospitalité qu'il devait donner le surlendemain à la moitié de Florence.

Il commençait à se faire tard, et nous étions tant soit peu fatigués de nos courses de la journée. Notre course du soir ne nous promettait pas d'autre variété qu'une promenade plus ou moins longue; nous nous acheminâmes vers notre palazzo, de plus en plus émerveillés de la joyeuse humeur de ce bon peuple toscan, qui se met en fête dès la veille, sur la promesse d'une fête pour le lendemain.

La nuit fut terrible : les cloches qui, ordinairement, n'allaient que les unes après les autres, s'étaient mises en fête à leur tour et sonnaient toutes en même temps. Il n'y avait pas le plus petit couvent, pas la plus chétive église qui ne jouât sa partie dans ce concert aérien, si bien que je doute fort qu'il y ait une seule personne qui ait fermé l'œil à Florence dans la nuit du 22 au 23 juin. Quant à nous, nous la passâmes à peu près tout entière à regarder les illuminations du Dôme et du Campanile, qui ne s'effacèrent qu'avec les étoiles dans les premiers rayons du jour; il en résulta pour notre collection un magnifique dessin que Jadin fit au clair de lune.

Toutes les heures de la journée étaient prises d'avance; il y avait à dix heures grand déjeûner chez le marquis Torrigiani, à midi con-

cert à la Philharmonique, à trois heures Corso, et à huit heures théâtre avec grand gala.

Nous n'avions point encore été présentés au marquis Torrigiani, et par conséquent nous ne pouvions être de son déjeûner, ce que nous regrettions fort, non point, comme on pourrait le croire, pour son cuisinier, mais pour le marquis lui-même. En effet, le marquis Torrigiani, dont la noblesse remonte aux premiers jours de la république, a l'une des maisons les plus aristocratiques de Florence. Une invitation au palais Torrigiani l'hiver, et au casino Torrigiani l'été, est la consécration obligée de tout mérite supérieur, que ce mérite soit légué par les ancêtres ou acquis personnellement : quand on a été invité chez le marquis Torrigiani, il n'y a plus d'informations à prendre sur vous; on peut être, on doit même être invité partout : vous avez vos preuves signées par d'Hozier.

En revanche, nous étions invités au concert de la Philharmonique. Que nos lecteurs nous permettent de mettre textuellement le programme sous leurs yeux, et ils jugeront eux-mêmes si les billets devaient être recherchés.

PREMIÈRE PARTIE.

I. Florimo. — L'*Ave Maria*, prière à quatre voix, exécutée par la princesse ÉLISE PONIATOWSKI, Mme LATY et les princes CHARLES et JOSEPH PONIATOWSKI.

II. Rossini. — *Semiramide*, duo exécuté par Mme LATY et le prince CHARLES PONIATOWSKI.

III. Donizetti. — *Lucia de Lammermoor*, air final, exécuté par le prince JOSEPH PONIATOWSKI.

IV. Mercadante. — *Giuramento*, quartetto exécuté par la princesse PONIATOWSKI, Mme LATY et les princes CHARLES et JOSEPH PONIATOWSKI.

SECONDE PARTIE.

V. Hérold. — Ouverture de *Zampa*.

VI. Bellini. — *Puritani*, duo exécuté par la princesse ÉLISE et le prince JOSEPH PONIATOWSKI.

VII. Georgetti. — Variations sur un thème de *la Sonnambula*, exécuté sur le violon par M. GIOVACCHINO GIOVACCHINI.

VIII. Bellini. — *La Sonnambula*, air final exécuté par la princesse ÉLISE PONIATOWSKI.

Comme on le voit, à part la coopération donnée par Mme Laty et par M. Giovacchino Gioviacchini, la matinée musicale était défrayée entièrement par les princes Poniatowski; il était donc, on en conviendra, difficile de voir un concert plus aristocratique; les exécutans descendaient en droite ligne d'un prince régnant il y a à peine un

demi-siècle. Il est vrai qu'ils avaient dans leur auditoire trois ou quatre rois détrônés. Cependant, comme une matinée musicale ne tire pas son principal charme du parfum d'aristocratie qu'elle répand autour d'elle, nous n'étions pas, il faut l'avouer, sans quelque crainte à l'endroit de l'exécution. Pour mon compte, j'avais en mémoire certains concerts d'amateurs auxquels, à mon corps défendant, j'avais assisté en France, et qui m'avaient laissé d'assez tristes souvenirs. La seule différence que je voyais entre ceux que j'avais entendus et celui que j'allais entendre était dans la qualité des artistes, et je ne croyais pas que le titre de prince fût une garantie suffisante pour la tranquillité de mes oreilles. Je ne m'en rendis pas moins à l'heure indiquée à la salle de concert située sur l'emplacement des *Stinche*, qui sont les anciennes prisons de la ville. Telle est la progression des choses dans cette bonne et belle Florence. Si Dante y revenait, il trouverait probablement son enfer changé en salle de bal.

La salle, si grande qu'elle fût, était comble; cependant, grace à l'attention des commissaires auxquels nous étions recommandés, nous parvînmes à trouver place. Bientôt, la princesse Élise entra, conduite par le prince Joseph; Mme Laty la suivait, conduite par le prince Charles; à leur vue, la salle tout entière éclata en applaudissemens. Cela ne prouvait rien; dans tous les pays du monde, on applaudit une jolie femme, et la princesse Élise est une des personnes les plus gracieuses et les plus distinguées qui se puissent voir.

Nos amateurs étaient visiblement émus; en effet, dès que l'on veut monter au rang d'artiste, il faut que le talent réponde à la prétention; un parterre, fût-il composé individuellement de grands seigneurs, devient un corps essentiellement démocratique, par le fait même qu'il est un parterre. Au reste, cette crainte fut d'avance, pour moi, une preuve de supériorité : des chanteurs médiocres eussent eu plus d'aplomb.

Dès les premières notes, notre étonnement fut grand : ce n'étaient point des amateurs que nous entendions, c'étaient d'admirables artistes; il serait peut-être impossible de trouver, même sur les meilleurs théâtres de France et d'Italie, trois voix qui se mariassent plus harmonieusement ensemble, que celles de la princesse Élise, du prince Joseph et du prince Charles; en fermant les yeux, on pouvait se croire aux Bouffes, et parier pour Persiani, Rubini et Tamburini. En rouvrant les yeux seulement, on se retrouvait en face de gens du monde. Tout le concert fut chanté avec cette supériorité d'exécution qui m'avait si prodigieusement étonné au premier morceau,

et qui se soutint jusqu'au dernier. La séance finit, comme elle s'était ouverte, par des tonnerres d'applaudissemens; les illustres exécutans, rappelés dix fois, revinrent dix fois saluer leur frénétique auditoire. C'est que les princes Poniatowski appartiennent à une famille privilégiée, et que, s'ils perdaient leur fortune comme ils ont perdu leur trône, ils pourraient s'en refaire de leurs propres mains une aussi belle, et peut-être bien aussi illustre que celle que leur père leur a léguée. En effet, on ne peut être à la fois plus grand seigneur et plus artiste que le prince Charles et le prince Joseph; le dernier en outre est poète et musicien; il a donné, pendant notre séjour à Florence, deux opéras de premier ordre, l'un sérieux, l'autre bouffe; le premier intitulé : *Procida;* le second, *Don Desiderio;* tous deux ont obtenu un succès de fanatisme. Mais aussi il faut dire que le prince Joseph a un grand avantage sur la plupart des compositeurs; son opéra fini, il appelle son frère et sa belle-sœur, leur distribue à chacun leur partie, et garde la sienne. Tous trois se mettent à l'étude; un mois après, toute la société florentine est invitée à la salle Steindich, qui est le théâtre Castellane de Florence. Là, l'opéra est joué et chanté devant un public parfaitement mélomane, dont toutes les impressions sont étudiées par le maestro, auquel elles arrivent d'autant plus complètes, qu'il est à la fois auteur et acteur. Il est vrai qu'il y a un point sur lequel on peut se tromper: c'est que, dans ces représentations préparatoires, l'opéra est souvent infiniment mieux exécuté, qu'il ne le sera à la représentation définitive.

Lorsque nous partîmes de Florence, le prince Joseph, déjà salué par toute l'Italie du nom de maestro, composait un troisième opéra pour le théâtre de la Fenice à Venise.

Le concert avait fini à trois heures; nous avions juste le temps de rentrer chez nous, de dîner et d'aller prendre la file au Corso. Le Corso, comme l'indique son nom, est une promenade dont le lieu varie selon les circonstances. Cette fois elle s'étendait de la porte al Prato au palais Pitti, passant d'une rive à l'autre de l'Arno et traversant le pont de la Trinité. Le Corso est, comme la Pergola, la réunion de toutes les élégances indigènes et exotiques. C'est le Longchamp de Florence avec un beau ciel et vingt degrés de chaleur au lieu de trois degrés de froid. Là, tout ce qui a un nom, que ce nom soit en *i* ou en *o,* en *off* ou en *ieff*, en *ka* ou en *ki*, vient rivaliser de luxe. Il en résulte que Florence, proportion gardée, est peut-être la ville du monde où il y a non-seulement les équipages les plus nombreux, mais aussi les équipages les plus magnifiques. Là encore

nous retrouvâmes toute la famille Poniatowski; seulement les artistes étaient redevenus princes.

Pendant deux heures chacun se promène, non pas pour se promener, mais pour montrer sa voiture et ses livrées. Les équipages les plus riches et les plus élégans sont ceux des princes Poniatowski, du comte Griffeo et du baron de la Gherardesca. Disons en passant que ce dernier est le seul descendant d'Ugolin, ce qui prouve, quoi qu'en dise Dante, que son aïeul n'a pas mangé tous ses fils.

Le Corso fini, chacun rentre en toute hâte pour faire toilette; le Corso n'est qu'une espèce d'escarmouche, une affaire d'avant-garde; on s'est donné en passant rendez-vous à la Pergola, pour le combat général. C'est que, contre son habitude, la Pergola, ce soir-là, doit être parfaitement éclairée. C'est, nous l'avons dit, jour de gala. Or le gala consiste à ajouter à l'illumination ordinaire un faisceau de huit ou dix bougies pour chaque loge. Mais les loges s'entêtent, et plus la salle s'éclaire, plus elles restent obscures. C'est beaucoup plus commode pour être chez soi, c'est vrai, mais c'est beaucoup moins avantageux pour les femmes que nos loges découvertes.

Ce qu'il y avait ce soir-là de diamans et de dentelles à la Pergola est incalculable. Toutes les vieilles richesses de ces vieilles familles étaient sorties de leurs écrins et de leurs bahuts. La salle ruisselait de pierreries; cependant les victorieuses étaient la princesse Corsini, la princesse Élise Poniatowski et la duchesse de Casigliano.

Je ne sais pas pourquoi on chante dans les salles d'Italie, à moins que ce ne soit par un de ces restes d'habitudes qu'on ne peut déraciner. Il n'y a pas, pendant les trois heures que dure le spectacle, une personne qui regarde ou qui écoute ce qui se passe sur la scène, à moins, comme je l'ai déjà dit, qu'il n'y ait ballet. Chacun cause ou lorgne, et la musique, on le comprend, ne peut que nuire à la conversation.Voilà le secret de la préférence que les Italiens ont pour les accompagnemens peu instrumentés : ils ne pouvaient pardonner à Meyerbeer d'être obligés de l'écouter.

Les jours de gala, le grand-duc assiste régulièrement à la représentation avec sa famille. Aussitôt qu'il arrive dans sa loge, chacun se retourne, salue et applaudit; puis chacun se remet en place, se recouvre, et il n'en est plus question. Sa présence, au reste, n'influe ni sur les chutes ni sur les succès, et elle n'opère ni sur les sifflets ni sur les applaudissemens. En Toscane, on ne sent la présence du souverain que comme on sent celle du soleil, par la chaleur et le bien-être qu'il répand. Partout où il est, la joie est plus grande, voilà tout.

A onze heures et demie en général, le spectacle finit. Ce n'est qu'en Allemagne qu'on se couche à dix heures, et que l'on quitte la salle à huit heures et demie pour aller souper. En Italie, on mange peu, et on ne soupe que dans le carnaval; les gourmands sont des exceptions, on les montre au doigt, et on les vénère.

Après la Pergola, il y a un second spectacle, c'est le foyer : au foyer il y a raout; au lieu de sortir en presse, comme on fait chez nous, et d'attendre sa voiture dans le vestibule ou dans les escaliers, on entre dans une grande salle attenante au théâtre, bien fraîche l'été, bien chaude l'hiver, et l'on organise la journée du lendemain. Il y a là quelque chose de curieux, non-seulement à voir, mais à écouter; ce sont les noms qu'on appelle : en dix minutes, vous passez en revue les Corsini, les Pazzi, les Gherardesca, les Albizzi, les Capponi, les Guicciardini, tous noms splendidement historiques qui, depuis le XIIe et le XIIIe siècles, retentissent dans l'histoire; vous vous croiriez encore au beau temps du gonfalonnat, et vous vous attendez à chaque instant à voir entrer ou sortir Laurent-le-Magnifique.

A une heure à peu près, nous rentrâmes chez nous. Les cloches faisaient leur vacarme, mais cette fois je me bourrai les oreilles de coton, et dormis comme un sourd; ce fut le soleil qui me réveilla.

Il y avait, ce jour-là, course en char, Corso, illumination sur l'Arno, et bal au casino de la noblesse. Ce temps n'était pas encore trop mal employé. Les courses en char étaient fixées pour une heure; elles ont lieu sur la place Sainte-Marie-Nouvelle, dont toutes les fenêtres deviennent l'objet de l'ambition générale. Heureux ou plutôt malheureux ceux qui demeurent sur cette place : il faut qu'ils trouvent place chez eux pour toutes leurs connaissances; quinze jours à l'avance, c'est un travail à en perdre la tête.

Nous n'avions eu à nous occuper de rien; l'étranger est l'élu de Florence. Pourvu qu'il soit bien recommandé, il peut vivre dégagé de tout soin. On le prend chez lui, on le mène en voiture, on lui fait voir les fêtes, on le conduit au spectacle, on le ramène à la maison. C'est un devoir presque national de l'amuser, et on fait tout ce qu'on peut pour cela. Malheureusement, l'étranger a en général le caractère morose et ingrat; s'il s'amuse, il ne veut pas en convenir, et une fois qu'il a quitté la ville, il remercie ceux qui l'ont amusé, en disant du mal d'eux. Par bonheur encore, les Florentins ne se découragent pas pour si peu; ce qu'ils font, sans doute ils le font parce qu'ils doivent le faire, et ils pensent que l'hospitalité, comme toutes les vertus, a sa récompense en elle-même.

Le prince Joseph Poniatowski nous donnait un gage de cette obligeance convenue, et cependant si mal récompensée : le prince s'était chargé de nous, et devait nous conduire chez M. Finzi, dont les fenêtres donnent sur la place Sainte-Marie-Nouvelle; il vint nous chercher, non pas à l'heure dite, mais une demi-heure avant. Ce n'était pas trop tôt pour être sûrs d'avoir des places sur le balcon.

La place Sainte-Marie-Nouvelle est une des plus gracieuses de Florence; c'est là, que s'élève cette charmante église que Michel-Ange appelait sa femme. Là aussi, Boccace a placé la rencontre des sept jeunes Florentines qui, après la peste de 1348, forment le projet de se retirer à la campagne pour y raconter ces fameuses nouvelles qui donneraient une singulière idée des mœurs des dames de cette époque, s'il fallait en croire le poète sur parole.

L'église de Sainte-Marie-Nouvelle tient au-dedans tout ce qu'elle promet au dehors : on y entre par une porte d'Alberti, comparable à tout ce qui a été fait de plus beau en ce genre, et une fois entré, on y trouve une galerie de fresques et de tableaux d'autant plus curieuse, qu'elle s'étend des maîtres grecs aux auteurs contemporains.

Le moment était bon pour voir ce qui reste des premiers : leurs peintures sont ensevelies dans une chapelle souterraine où restent en dépôt, pendant trois cent cinquante jours de l'année, les estrades et gradins qu'on en tire tous les six mois pour en faire des amphithéâtres publics lors des courses des Barberi. Or, comme les courses devaient avoir lieu le lendemain, la chapelle était parfaitement vide; il est vrai que je n'en fus guères plus avancé pour cela : le temps et l'humidité ont fait chacun son office, et il ne reste que bien peu de traces de ces pinceaux bysantins auxquels Florence dut son Cimabue.

En revanche, si les fresques des maîtres sont à peu près perdues, le tableau de l'élève est parfaitement conservé : c'est cette fameuse madone entourée d'anges que Charles d'Anjou ne dédaigna point d'aller visiter à l'atelier même de l'artiste, et qui fut portée à l'église, précédée des trompettes de la république, et suivie de toute la seigneurie de Florence; on comprendra cet enthousiasme, en faisant ce que j'ai fait, c'est-à-dire en passant des peintures bysantines à la peinture nationale. Autrement il serait difficile de se placer au point de vue des enthousiastes du XIIIe siècle. Puis, si l'on veut suivre les progrès de l'art, de la madone de Cimabue, on passera à la chapelle des Strozzi, où André et Bernard Orcagna, ces deux géants de poésie, ont peint l'enfer et le paradis. Dans l'enfer, les chercheurs d'anecdotes reconnaîtront, au papier qui décore son bonnet, l'huissier qui,

le jour même où André reçut la commande de Strozzi le vieux, avait saisi les meubles de l'artiste; de là ils iront chercher les fresques peintes en l'honneur des apôtres Philippe et Jean, par frère Lippi, puis ils passeront derrière l'autel et trouveront dans le chœur le chef-d'œuvre de Guirlandajo, cette chapelle où Michel-Ange rêva la chapelle Sixtine; ils termineront leurs investigations par le *saint Laurent* de Machetti, par le *Martyre de sainte Catherine* de Bugeardi, dont Michel-Ange a dessiné les soldats. Enfin ils s'inclineront devant les crucifix de Giotto et de Brunelleschi, ces deux chefs-d'œuvre, l'un de naïve résignation et l'autre de patiente souffrance; ce fut ce dernier qui fit dire à Donatello : « C'est à toi, Brunelleschi, de faire des Christs, et à moi de faire des paysans. »

Ce n'est pas tout : après l'église viennent les cloîtres; après les fresques d'Orgagna, les grisailles de Paul Uccello; après la chapelle Strozzi, la chapelle des Espagnols; après frère Lippi, le peintre naturaliste et charnel, Simon Memmi, le peintre idéaliste et religieux; tout cela, église, chapelles, cloîtres, peintures, est renfermé dans un circuit de cinq cents pas, avec cette profusion qui distingue l'Italie, et qui fait de chaque édifice religieux une histoire de l'art.

J'achevais ma visite, lorsque j'entendis de grands cris de joie sur la place : à Florence, on ne crie jamais qu'en signe de plaisir. Je présumai qu'il se passait quelque chose de nouveau, et je courus à la porte qui donne sur la place. En effet, une ligne de soldats faisait évacuer aux spectateurs le cercle destiné à la course des chars; mais le curieux de la chose, était la façon dont les soldats s'y prenaient pour obtenir ce résultat. En Toscane, nous l'avons dit, le peuple est le maître : c'est lui qu'il faudrait appeler monseigneur, si l'on voulait remettre réellement chaque chose à sa place; aussi les soldats ne lui parlent-ils en général que le chapeau à la main. On le prie de s'écarter; on lui promet que c'est pour son plaisir qu'on le dérange, on lui assure qu'il s'amusera bien s'il veut obéir; et alors ce bon peuple, qu'on repousse en riant, recule en riant, échangeant avec les soldats mille lazzi de facétieuse hilarité. Là jamais de coups de crosse sur les pieds, jamais de bourrades dans la poitrine; un soldat qui donnerait une chiquenaude à un bourgeois irait à la salle de police pour huit jours. Il y a une école de gendarmerie à fonder là, comme nous avons fondé à Rome une école de peinture.

Je me hâtai d'aller prendre ma place au balcon de M. Finzi : un instant après, le grand-duc et toute la cour parurent à la loge de San-Paolo, élégant portique élevé en face de l'église Sainte-Marie-Nou-

velle par Brunelleschi; puis une vingtaine de cavaliers, débouchant par Borgo-Ognisanti, annoncèrent l'arrivée des concurrens. Presque aussitôt quatre *cocchi*, montés sur leurs chars, s'avancèrent au grand trot sur la place : les cocchi étaient vêtus à la romaine, et les chars taillés à l'antique. Les quatre factions du cirque y étaient représentées; il y avait les rouges, les verts, les jaunes et les bleus. Rien n'empêchait de croire, en se rajeunissant de dix-huit cents ans, que l'on assistait à une fête donnée par Néron.

Malheureusement la police florentine, qui tient avant tout à ce que les fêtes ne changent jamais de caractère, et à ce que ceux qui sont venus pour rire ne s'en aillent pas en pleurant, décide à l'avance quel sera le vainqueur. En conséquence, les autres cocchi doivent laisser prendre les devans au privilégié du buon-governo, qui remporte tout doucement sa victoire et qui console immédiatement ses rivaux de leur défaite en les emmenant avec lui au cabaret. Cela est d'autant plus facile à organiser à l'avance, que les chars et les chevaux appartiennent à la poste, et que les chefs des factions rouge, bleue, verte, jaune, sont tout bonnement des postillons. Cette fois il avait été décidé que ce serait le cocher rouge qui remporterait le prix : c'était son tour, il n'y avait rien à dire, le tour de chacun se représentant ainsi tous les cinq ans.

Mais un bruit aussi étrange que celui qui venait de parvenir à Achille lorsqu'il rencontra Agamemnon commençait à circuler dans la foule : on disait que le cocher rouge et le cocher bleu s'étaient pris la veille de dispute, et que le cocher bleu avait menacé tout haut le cocher rouge de ne pas lui laisser remporter sa victoire avec la facilité ordinaire. Le cocher rouge, qui savait d'avance que les deux meilleurs chevaux de la poste lui appartenaient de droit, s'était moqué de son compagnon; ce qui fait que celui-ci, s'étant promis une seconde fois tout bas ce qu'il avait promis une première fois tout haut, avait préludé à cette concurrence en donnant à ses chevaux double ration d'avoine et en leur faisant boire le fiasco de Montepulciano qu'on lui avait donné pour lui-même. Aussi les chevaux du cocher bleu montraient-ils une ardeur inaccoutumée; et, si certain qu'il fût de la supériorité des siens, le cocher rouge ne laissait pas de jeter de temps en temps sur eux un regard assez inquiet.

Enfin le signal fut donné par une fanfare de trompettes et par le déploiement du vieux drapeau de la république : aussitôt les quatre concurrens, qui devaient faire trois fois le tour de la place en passant chaque fois derrière les deux obélisques placés à ses deux extré-

mités, s'élancèrent avec une rapidité qui fait honneur à la manière dont les postes de la Toscane sont servies. Mais du premier coup il fut facile de voir que la question principale se viderait entre le cocher rouge et le cocher bleu : les chevaux du second, excités par leur double mesure d'avoine, par leur bouteille de vin, et plus encore par la haine de leur conducteur, qui était passée dans son fouet, avaient retrouvé leur vigueur première. Forcé par la disposition des chars réglée à l'avance par la police de laisser à son adversaire la meilleure place, c'est-à-dire celle qui lui permettait de raser de plus près les deux obélisques, il essaya dès le premier tour d'enlever cet avantage au cocher rouge. Les juges du camp commençaient bien à s'apercevoir de cette rivalité à laquelle ils ne s'étaient pas attendus, mais il était trop tard pour y remédier. Vers le milieu du second tour, le cocher bleu essaya de couper le cocher rouge; de son côté, le cocher rouge se trompa : un coup de fouet destiné à ses chevaux arriva droit sur la figure de son adversaire; celui-ci riposta; à partir de ce moment, les deux concurrens frappèrent l'un sur l'autre, à la grande satisfaction de leurs chevaux qui, partageant la rivalité de leurs maîtres, ne continuèrent pas moins de galoper de leur mieux. Mais un double accident résulta de ce changement : les deux cochers, trop occupés de frapper l'un sur l'autre pour conduire leurs chevaux, se trouvèrent lancés de telle manière, qu'en arrivant à l'obélisque le cocher bleu accrocha la borne, et le cocher rouge accrocha le cocher bleu; le choc fut si violent que les quatre chevaux s'abattirent : le cocher bleu tomba comme Hippolyte embarrassé dans les rênes de ses chevaux; le cocher rouge fut jeté à dix pas par-dessus son char. Le cocher vert, qui voulut passer entre les degrés de l'église et le cocher rouge, monta sur les deux premières marches et versa. Quant au cocher jaune, qui, suivant le programme, devait arriver le dernier, et qui par conséquent se tenait à une distance respectueuse, il put s'arrêter à temps, et demeura sain et sauf, lui et son attelage.

Moins on s'attendait à ce spectacle, mieux il fut reçu par les spectateurs. Depuis les courses de Néron on n'avait rien vu de pareil. Toute la place battit des mains. Ce bruit électrique rendit des forces au cocher rouge, qui n'avait fait, au reste, que toucher la terre, et qui, se relevant aussitôt, était remonté dans sa carriole; quelques efforts lui suffirent pour la dégager, et il repartit au galop. Le cocher bleu se remit à son tour sur ses jambes, et le suivit avec l'opiniâtreté du désespoir, mais cette fois sans pouvoir l'atteindre; ses chevaux étaient dégrisés. Le cocher jaune passa entre son camarade versé et

l'obélisque, et au lieu d'être le quatrième, se trouva le troisième; il n'y eut que le malheureux cocher vert qui demeura en place, quelques efforts qu'il fît pour relever son char et mettre ses chevaux sur pied : pendant ce temps, le cocher rouge acheva sa carrière et arriva triomphalement au but.

Aussitôt la trompette sonna, et le porte-étendard monta dans le char du vainqueur, qui s'en alla recevoir je ne sais où le prix de sa victoire, suivi par les trois quarts de la foule; l'autre qnart resta pour consoler les vaincus. Il n'y eut, au reste, rien d'interverti dans les intentions du buon-governo : le cocher rouge eut la couronne que la main paternelle du gonfalonier avait tressée pour lui, et s'il y eut quelques changemens dans le programme, ils furent, comme on le voit, tout à l'avantage du public.

Cependant le grand-duc et les jeunes archiduchesses avaient eu grand' peur. On vint s'informer de leur part s'il n'était arrivé aucun accident sérieux; tout s'était borné heureusement à quelques égratignures. La foule s'écoula aussitôt; c'était l'heure du dîner, et Florence tout entière avait rendez-vous de huit heures du soir à deux heures du matin, sur les quais qui bordent l'Arno.

Nous étions invités, comme nous l'avons dit, à voir les fêtes nocturnes des fenêtres du palais Corsini. La duchesse de Casigliano, belle-fille du prince, l'une des femmes les plus artistes et les plus spirituelles de Florence, avait bien voulu nous faire inviter au nom de son beau-père. Nous nous étions étonnés de cette invitation, car nous savions le prince à Rome. Mais la première personne à qui nous en parlâmes nous répondit que, sans aucun doute, le prince reviendrait de Rome pour faire les honneurs de son palais, non-seulement à ses compatriotes, mais encore aux étrangers attirés à Florence par la solennité des fêtes patronymiques de saint Jean. En effet, nous apprîmes chez M. Finzi que le prince venait d'arriver.

Le prince Corsini est de nom et de façons un des plus grands seigneurs qui existent au monde : il descend, je crois, d'un frère ou d'un neveu de Clément XII, auquel les Romains, reconnaissans élevèrent, après un pontificat de neuf ans, une statue de bronze qui fut placée au Capitole. De ce pontificat date pour les Corsini le titre de prince, mais l'illustration historique de la famille remonte aux premiers temps de la république. C'était une Corsini, cette femme si fière qu'avait épousée Machiavel, et qui lui inspira son joli conte de *Belphégor*.

Napoléon, qui se connaissait en hommes, et qui accaparait à son profit toutes les capacités, remarqua le prince Corsini. Il l'attira en

France, le fit conseiller-d'état et officier de la Légion-d'Honneur. Sous Napoléon, ce n'était point assez d'être quelque chose, pour avoir droit à de pareilles faveurs, il fallait encore être quelqu'un; le prince Corsini était à la fois quelqu'un et quelque chose. Aussi ce fut à lui que Napoléon *recommanda* la princesse Élisa lorsqu'elle partit pour Florence où l'attendait la couronne de grande-duchesse.

Napoléon tomba et entraîna toute sa famille dans sa chute. Le prince Corsini, que l'on avait fait Français, redevint Italien. Rome alors le nomma sénateur, comme la France l'avait nommé conseiller-d'état. Le prince Corsini fit son entrée à Rome; c'était une occasion offerte au prince de faire honneur à son nom, à son rang : il la saisit comme il saisit toujours les occasions de ce genre. Pendant trois jours les fontaines du Capitole versèrent du vin; pendant trois jours des tables publiques furent dressées sur le vieux Forum. On n'avait pas vu pareille chose depuis César, 45,000 écus y passèrent. 45,000 écus font environ 270,000 francs de notre monnaie.

Aussi, lorsque le grand-duc de Toscane songea à faire demander en mariage la sœur du roi de Naples, ce fut le prince Corsini qu'il chargea des négociations. Le prince Corsini accepta l'ambassade à la condition qu'il en ferait seul tous les frais. Le grand-duc comprit ce qu'il y avait de princier dans une pareille exigence : il laissa carte blanche au prince Corsini, qui parut à la cour du roi de Naples comme l'envoyé d'un empereur. Seulement le mariage conclu, le grand-duc donna au prince Corsini la plaque de Saint-Joseph en diamans.

Tous les deux ou trois ans, le prince Corsini donne un bal : ce bal lui coûte de 40 à 50,000 francs. Quelques jours avant mon départ de Florence, j'ai assisté à une de ces fêtes : nous étions quinze cents invités; il y eut pendant toute la nuit souper constamment servi pour tout le monde, et pas un valet, pas une pièce d'argenterie, pas un candelabre, pas une banquette, qui ne fût à la livrée ou aux armes des Corsini. Le vieux palais pouvait, disait-on, fournir encore toutes choses à cinq cents personnes de plus.

Maintenant, on ne s'étonnera pas que le prince fût revenu tout exprès de Rome, pour faire à Florence les honneurs de ces fêtes, qui, se passant sous son balcon, semblent être données bien plus encore en son honneur qu'en celui de saint Jean.

L'entrée du palais Corsini est magnifique; en montant l'escalier, que domine la statue de Clément XII, on pourrait se croire à Versailles : mille personnes tiendraient et danseraient à l'aise dans l'antichambre. A peine fûmes-nous entrés, que la princesse Corsini, que nous ne

connaissions point encore, vint droit à nous avec une affabilité et une grace toute française. La princesse Corsini est Russe : elle a quitté l'Italie d'Asie pour l'Italie d'Europe, la Crimée pour la Toscane, Odessa pour Florence; c'est une jeune et belle femme de grand air, à qui ses robes de brocard d'or et ses rivières de diamans donnent l'aspect d'une châtelaine du moyen-âge. Aussi, je ne sais rien de plus en harmonie avec ce beau palais, tout tapissé de Titiens, de Raphaëls et de Van-Dicks, que la maîtresse, qui semble s'être détachée d'une de leurs toiles pour en faire les honneurs.

Je me rappellerai toute ma vie l'impression que je ressentis lorsque, du milieu de ces salons, tout resplendissans de lumière, je jetai les yeux sur l'Arno, tout flamboyant d'illuminations. Les Italiens ont un art particulier pour disposer les flambeaux qui éclairent leurs fêtes. Le fleuve, tout chargé de gondoles pavoisées glissant au son des instrumens, et portant de joyeux convives qui se renvoyaient des santés d'une barque à l'autre, était littéralement entre deux murs de flamme. Partout où l'on apercevait l'eau, l'eau réfléchissait le feu : l'Arno comme le Pactole semblait rouler des flots d'or.

Le feu d'artifice tiré, chacun prit congé du prince. A neuf heures et demie, il y avait bal au casino, et, comme la cour venait à ce bal, il était convenable que l'aristocratie florentine fût là pour la recevoir. Je pris à mon grand regret congé, non pas du prince et de la princesse que j'allais retrouver, mais de leur palais, que je me promis bien de revoir. Au reste, la séparation ne devait pas être longue; nous y dînions le lendemain.

Comme on était venu chez le prince Corsini en toilette de cour, on n'eut que cent pas à faire pour se trouver au casino. J'entends par toilette de cour cravate blanche, croix, crachats et cordons. Quant à l'uniforme, le duc ne l'exige pas, même pour les bals au palais Pitti. Il n'est de rigueur qu'aux réceptions du premier jour de l'an et aux concerts du carême.

Il était impossible de trouver un contraste plus parfait que celui qui nous attendait. Rien de plus riche que le palais Corsini, rien de plus simple que le casino. C'est un appartement donnant d'un côté sur le quai, de l'autre sur la place de la Trinité, et composé de quatre ou cinq chambres peintes simplement à la détrempe. Une de ces chambres est consacrée au bal, les autres au billard et au whist.

Lorsque nous entrâmes, la cour venait d'arriver. Les différens ambassadeurs attendaient leurs compatriotes respectifs dans la première pièce, et les présentaient successivement au chambellan de

service. C'était tout le cérémonial. Cette formalité accomplie, ils pouvaient entrer dans la salle du bal. Rien, au reste, ne distingue le grand-duc et sa famille de ceux qui les entourent; toute la différence qu'il y a entre eux et les autres invités, c'est que des fauteuils sont réservés aux archiduchesses, et qu'au lieu d'attendre les invitations, elles choisissent elles-mêmes et font inviter par leurs chambellans les cavaliers avec lesquels elles désirent danser. Ces invitations ne sortent pas d'un très petit cercle, et s'adressent ordinairement aux personnages qui occupent des charges au palais Pitti. Les privilégiés sont donc, en général, les fils du prince Corsini, les fils du comte Martelli, le marquis Torrigiani, et le comte Cellani. Il va sans dire, que, s'il y a dans la salle quelque prince étranger, les invitations vont à lui de préférence.

A trois heures, la cour quitta le bal, ce qui n'empêcha point les acharnés de continuer de danser. Comme nous n'étions point de ceux-là, nous nous retirâmes immédiatement, et regagnâmes notre palazzo.

La journée du 25 était un peu moins chargée que celle du 24, il n'y avait que Corso, course de Barberi, et Pergola. Nous étions, en outre, invités, comme nous l'avons dit, à dîner chez le prince Corsini. Il y avait donc moyen de faire face à tout.

Le Corso était le même que les deux jours précédens. Je n'ai plus rien à en dire à mes lecteurs. A trois heures, nous étions chez le prince Corsini; le dîner avait été avancé d'une heure ou deux, afin que nous pussions assister à la course des Barberi.

Une des choses les plus rares à rencontrer à l'étranger est, pour un Français, cette bonne et franche causerie parisienne, dont on ne sent le prix que lorsqu'on l'a perdue et qu'on la cherche vainement. Je me rappelle qu'un jour une provinciale demandait devant moi à Mme Nodier, qui lui parlait de nos soirées de l'Arsenal: « Madame, faites-moi le plaisir de me dire qui mène la conversation chez vous. — Oh! mon Dieu, répondit Mme Nodier, personne ne la mène, ma chère amie; elle va toute seule. » Cela étonna beaucoup la provinciale, qui croyait que la conversation, comme une fille honnête, a besoin d'être dirigée par une gouvernante.

Eh bien, cette conversation insoucieuse, frivole, profonde, colorée, légère, poétique, Protée aux mille formes, fée insaisissable, ondine bondissante, qui naît d'un rien, s'attache à un caprice, s'élève par l'enthousiasme, retombe avec une plaisanterie, se prolonge par l'intimité, meurt par l'insouciance, se rallume à une étincelle, brille de nouveau comme un incendie, s'éteint tout à coup comme un mé-

téore pour renaître, sans que l'on sache pourquoi ni comment; cette conversation dont notre esprit altéré était plus avide que l'estomac le plus exigeant ne le sera jamais d'un bon dîner, nous la retrouvâmes chez le prince Corsini. Le prince se rappelait Paris, la duchesse de Casigliano le devinait; quant à la princesse, elle est Russe, et l'on sait la difficulté que nous avons nous-mêmes à distinguer une Russe d'une Française. On parla de tout et de rien, de bal, de politique, de jockey-club, de toilette, de poésie, de théâtre, de métaphysique, et on se leva de table après avoir, sans qu'aucun de nous pût dire de quoi il avait été question, échangé assez d'idées pour défrayer pendant une année une petite ville de province.

Le dîner avait duré jusqu'à quatre heures et demie; à cinq heures avaient lieu les courses. Le prince Corsini avait mis à notre disposition le casino de son second fils, le marquis de Lavatico, gouverneur de Livourne. Comme les courses partaient de la porte al Prato, les chevaux passaient justement sous ses fenêtres : nous ne quittions donc une hospitalité que pour en recevoir une autre.

Le casino du prince Corsini serait en France un palais. Nous entrâmes par la porte du milieu, ce qui n'est pas un détail de mœurs indifférent, car la porte du milieu ne s'ouvre que pour le grand-duc, les archiducs et le prince Corsini. Ce jour-là il y avait double raison pour que la porte d'honneur fût ouverte. C'est du balcon du casino du prince Corsini que les jeunes archiducs *doivent* voir la course. Je dis *doivent*, car je crois que c'est entre le palais Pitti et le palais Corsini une vieille convention de prince à prince; le petit-fils du prince Corsini, qui est un bel enfant de cinq ou six ans, en faisait les honneurs aux jeunes archiducs, qui sont à peu près de son âge.

L'heure de la course approchait; nous nous plaçâmes aux fenêtres et aux balcons latéraux, la fenêtre et le balcon du milieu étant réservés aux archiducs; la rue présentait un aspect dont on ne peut se faire une idée. De chaque côté était dressé un amphithéâtre de gradins qui s'élevaient à la hauteur des premiers étages, dont les fenêtres semblaient faire le dernier degré. Il en résultait que, comme les fenêtres du second succédaient aux fenêtres du premier, le toit aux fenêtres du second, et que degrés, fenêtres et toits, étaient tous chargés d'hommes, de femmes et d'enfans; il n'y avait aucune interruption de spectateurs sur un espace de plus de cinquante pieds de haut. Ajoutez à ce tableau vivant, inquiet et bariolé, les longs rideaux flottans de damas de mille couleurs que dans toutes les fêtes publiques les Italiens ont l'habitude de laisser pendre de leurs balcons, et

vous aurez une idée du spectacle qui s'offrait à nous aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Bientôt notre regard se fixa sur les concurrens; c'étaient cinq jolis chevaux de petite taille, nés en Toscane, car les chevaux toscans seuls peuvent concourir pour le prix, dont partie est un don du grand-duc et partie le résultat d'une poule. Chacun d'eux portait sur la cuisse le numéro sous lequel il était inscrit, tandis que sur le dos et le long de leurs flancs flottaient des espèces de châtaignes de fer, dont les pointes aiguës comme des aiguilles étaient destinées à activer leur course. Ils s'avançaient conduits par leurs maîtres respectifs, qui les firent ranger derrière une corde; à un signal donné, cette corde devait tomber et leur livrer passage. La distance à parcourir était à peu près de deux milles. Le point de départ était, comme nous l'avons dit, la porta al Prato, et le but la porta alla Croce. Un, deux, trois, quatre ou cinq coups de canon devaient annoncer la victoire et indiquer le vainqueur, le nombre des coups correspondant toujours à son numéro.

Au signal donné la corde tomba; les cinq chevaux partirent au galop et disparurent dans Borgo-Ognisanti. Cinq ou six minutes après on entendit deux coups de canon; c'était le n° 2 qui avait gagné. Aussitôt tout le peuple se dispersa, et cela sans bruit, sans rumeur, s'écoulant, non pas comme l'eau d'un torrent, mais comme l'eau d'un lac, joyeux cependant, mais joyeux de cette joie intérieure qui n'a pas besoin pour se compléter ou plutôt pour s'étourdir d'une bruyante expression. Tout peuple qui s'amuse à grand bruit est un peuple qui souffre.

Le spectacle en lui-même n'avait pas duré cinq secondes, et cependant la ville s'était mise sur pied pour y assister. C'est que, comme nous l'avons déjà dit, tout est prétexte à spectacle à Florence. On s'y amuse plus du plaisir que l'on aura, ou du plaisir que l'on a eu, que du plaisir que l'on a.

La journée se termina par la Pergola pour l'aristocratie, par le Cocomero pour les bourgeois, et par le théâtre de Borgo-Ognisanti et de la Piazza Vecchia pour le peuple.

Il y eut bien le lendemain et le surlendemain quelques restes de fête, comme après les tremblemens de terre le sol est quelque temps encore à frémir; mais bientôt tout rentra dans son état ordinaire; enfin les grandes chaleurs de juillet arrivèrent, et chacun partit pour les eaux de Lucques, de Via-Reggio ou de Monte Catini.

ALEX. DUMAS.

UN

AMOUR D'ENFANCE.

I.

On donnait *le Pirate* au Théâtre-Italien. La plupart des spectateurs, fatigués de cette musique insignifiante, cherchaient des sujets de distraction dans la salle, et leurs binocles se dirigeaient souvent sur une loge d'avant-scène au bord de laquelle était assise une jeune femme blonde, vêtue d'une robe de velours noir. Cette personne était de celles que doivent connaître les gens du monde, sous peine de passer pour des Iroquois, et quand quelque malavisé venait à demander qui elle était, on lui nommait Mme Darcourt, d'un ton dédaigneux qui signifiait : D'où sortez-vous donc, pour ignorer jusqu'au nom d'une beauté aussi à la mode? Malgré cette réputation, Mme Darcourt n'était pas, dans le sens classique du mot, véritablement belle; mais ses attraits, objet du caprice de la foule, fournissaient matière au paradoxe, et les graces toutes particulières dont elle était douée, rehaussées par l'artifice d'une toilette savante, séduisaient, à son égard, et trompaient les yeux. On l'admirait, néanmoins, sans s'approcher d'elle; les hommes à succès se résignaient à la contempler de loin, et à renoncer au rôle de courtisans, réserve d'autant plus remarquable, que cette dame était veuve, sans enfans, et qu'elle passait pour assez riche. Mais Mme Darcourt avait déjà fait un choix, et l'objet de cette préférence était connu et

accepté. M. Arnoud de Gency était un jeune homme d'une tenue parfaite et d'un esprit bien acclimaté aux usages de la société. Il savait briller sans être original, se mettre en relief sans offusquer personne, et se créer une personnalité réelle sans provoquer la jalousie ou les répulsions. Rien d'éclatant, rien de vif en ses discours, n'attirait sur lui une attention blessante pour des rivaux : chaque angle était limé, chaque qualité voilée d'une demi-teinte, et le jeune Arnoud n'était jamais compromettant ni compromis.

Les divers traits de ce caractère avaient convaincu Mme Darcourt des sentimens qu'elle devait avoir pour un chevalier aussi accompli ; ce favori la mettait à l'épreuve de toute critique, et le monde, pour qui elle faisait ses moindres actions, ne devait trouver là aucune occasion de blâme. Mme Darcourt, qu'il est essentiel de mieux connaître, afin d'apprécier le bonheur de son futur époux, était veuve d'un magistrat distingué. Fidèle à la restauration, comme à l'empire, tant que durèrent l'empire et la restauration, il s'était ménagé la pairie sous le gouvernement de juillet, en souriant, en 1828, au ministère Martignac, et en restant attaché à la bourgeoisie dont il était issu. Dans la dernière année du règne de Charles X, il fut assez habile pour refuser des lettres de noblesse qu'il s'était fait offrir, préférant demeurer parmi les premiers de sa caste, à descendre jusqu'à la dignité du dernier vicomte de la monarchie. A la mort de M. Darcourt, arrivée il y a trois ans, sa veuve vint habiter avec Darcourt de l'Oise, l'ancien ministre et le frère aîné du pair de France. Revenue de toutes les prétentions, Mme Darcourt de l'Oise, qui n'avait pas d'enfans, prit en affection la veuve de son frère; elle la traita comme sa fille et jouit des succès de la jeune femme d'une façon toute maternelle. A peine le mari d'Élisabeth Darcourt eut-il les yeux fermés, qu'elle se créa une vie de plaisirs. Sa fortune était médiocre, mais on savait que le meilleur de son douaire consistait dans un emploi lucratif, dont son beau-frère avait promis de disposer en sa faveur, dans le cas d'un second mariage. Il fallait donc que le futur fût en position. Or, Arnoud de Gency piétinait depuis six ans sur les dernières marches du conseil d'état, comme tout le monde, attendant la fortune, et lorgnant de tout côté pour la voir venir de plus loin.

Il fallait, pour aimer Mme Darcourt, un homme complètement façonné à des sentimens, à des idées de convention; un homme en qui les instincts de nature fussent remplacés par des habitudes, et pour qui la pratique exclusive de la haute société parisienne eût créé une manière artificielle d'entendre les choses. Elisabeth, ainsi que son

amant, étaient en effet de ces gens de la vie extérieure, qui ont un langage et des principes à eux, de ces gens dont l'existence est raisonnée juste, d'après une base fausse, et auxquels ne comprendront jamais rien les esprits droits de la province, ni même ceux des Parisiens non initiés.

La beauté de Mme Darcourt, inexplicable comme son caractère, n'avait cours, non plus que le reste, que parmi les *initiés*. A la représentation du *Pirate*, le parterre ne la remarquait point, et l'orchestre ne la regardait guère; mais les plus belles loges ne détournaient pas les yeux de la sienne. Quand M. de Gency fut présenté chez elle : — Comment la trouvez-vous? lui demanda-t-on. — Rien de remarquable, répondit-il. — Dans six mois vous reconnaîtrez qu'elle est charmante, lui dit un habile. — Et la prédiction se réalisa; il ne fallait que le temps d'apprendre le beau sous cette forme. Ce qui nuit le plus aux femmes de ce genre, c'est l'analyse; aussi savent-elles la rendre difficile; mais qu'elles ne se fassent jamais peindre : les peintres de portraits sont leurs ennemis mortels.

Mme Darcourt était blonde, et passait pour brune, parmi certaines personnes. Elle avait le sourcil haut et long, assez prononcé, l'œil vert, le nez un peu busqué, la bouche grande et mobile avec des dents blanches. L'ovale était loin d'être pur, l'attache du cou était belle, mais la clavicule saillante; sa carnation avait un éclat singulier. Grande suivant les uns, petite selon d'autres, elle était de stature moyenne. Sa main était forte et d'une forme noble; son pied grand, mais elle marchait à merveille, et sa taille, d'une souplesse miraculeuse. Telle était cette femme tant admirée, parvenue au plus haut période de sa puissance et de ses attraits. Elle venait d'avoir vingt-cinq ans; Gency en avait trente.

Il vivait à Paris depuis douze années, et il y en avait sept qu'il n'avait vu son pays natal : les amis de son enfance, qui l'avaient connu vif, passionné, démonstratif, ne l'auraient pas retrouvé dans l'homme froid, posé, calculateur, que n'avait point annoncé l'enfant. Ses sentimens à l'égard de Mme Darcourt s'étaient développés sans exaltation; ils avaient mûri à la longue, comme des fruits sur un espalier. Le monde n'avait eu aucune observation à glaner; tout s'était passé avec la régularité la plus convenable.

Pendant cette représentation, où Gency avait accompagné sa suzeraine, il parlait peu, gardait un maintien irréprochable comme sa toilette, et son attitude avait un peu de raideur. Il *se posait*, en un mot, devant la foule, comme un personnage en évidence, obligé

de soutenir la dignité d'une haute situation. De temps en temps, il s'inclinait sur le devant de la loge, pour adresser quelques paroles sur le soleil ou la pluie, et quelques mots galans à sa future, qui affectait de rire, afin de déguiser des préoccupations tendres qu'il est incongru de montrer en public. Bientôt, la fadeur de la partition de Bellini assoupit l'attention de ces amans, et Gency tomba de l'ennui dans la méditation. A ces instans de silence, assez fréquens entre eux, il sentait avec angoisse qu'ils aimaient l'un et l'autre tout seuls, et qu'il leur manquait de communiquer par certains fils magnétiques; mais Gency croyait comprendre que cette langueur, due à des circonstances de position, cesserait après le mariage, alors que l'ame recouvrerait la liberté de se répandre sans réserve. Cette idée était juste , et néanmoins, il avait si souvent, et avec tant de gaieté, persiflé avec elle la ferveur naïve des amoureux, qu'il redoutait de recueillir à son détriment l'ironie qu'ils avaient semée ensemble. Demeurées l'une pour l'autre des gens de salon, ces deux personnes n'étaient pas arrivées jusqu'à l'intime et confiante appréciation d'elles-mêmes. Que de mariages, et même de mariages d'inclination, se concluent sous de tels auspices!

Tandis que Gency, préoccupé de cette union, dont il attendait l'heure sans impatience, rêvait de la sorte, cherchant de temps à autre, dans ses souvenirs, les sensations de sa jeunesse, il fut tiré de ses réflexions par le bruit que fit, en s'ouvrant tout à coup, la porte de la loge. Un jeune homme de proportions athlétiques parut sur le seuil, et s'avança, comme au devant d'une ancienne connaissance, sans prendre garde à personne. Gency, ayant envisagé cet intrus, lui fit observer qu'il se trompait sans doute. — Non, s'écria l'étranger, à moins que tu ne sois plus mon vieil ami Gabriel Arnoud.

— C'est mon nom, monsieur, mais...

— Quoi! tu ne reconnais pas Georges de Rebel, ton camarade d'enfance? interrompit le jeune homme en sautant au cou de son ancien compagnon.

Notre héros subissait là une épreuve difficile, il fallait de l'esprit pour s'en tirer avec grace; Gabriel de Gency en vint à bout le moins mal possible, sans paraître contrarié. Il rendit à son compatriote ses embrassemens, et lui secoua la main, en disant : — L'agréable surprise, et que je suis aise de te revoir!

Et sans quitter la main de son ancien camarade, il se disposa à prendre son chapeau pour aller causer avec lui dans le couloir. Mais Mme Darcourt, que la musique ennuyait, désireuse de garder

auprès d'elle ce petit spectacle improvisé, et voulant aussi peut-être que ce monsieur sans cérémonie s'aperçût de sa présence, murmura, s'adressant à sa belle-sœur : — Des amis d'enfance qui se revoient après des années, c'est fort touchant, et je félicite monsieur de Gency de cette bonne fortune.

Rebel se détourna, et saluant Mme Darcourt, il répondit :

— Veuillez excuser, madame, cet empressement un peu indiscret; j'avais aperçu Gabriel que je n'ai pas embrassé depuis sept ans, et je n'ai plus vu que lui dans la salle : il n'est qu'une amitié comme la mienne, madame, qui puisse apercevoir quelqu'un si près de vous.

Élisabeth sourit sans trop de malice à ce compliment semi-provincial; voyant que M. de Rebel restait debout, elle le pria de ne point leur enlever M. de Gency, et George s'assit au fond de la loge.

C'était un garçon de robuste apparence, au geste carré, à l'œil vif et hardi. Il portait une belle barbe blonde, et sa figure, sans être fort distinguée, était régulière. Son costume était déplorable, et Gency n'examinait pas sans chagrin son gilet jaune recouvert d'un habit d'un bleu trop clair, à boutons d'or ciselés, lequel fronçait sur les épaules, à la couture de la manche, défaut qui trahit la province. George ne pouvait dire un mot sans inquiéter Gency, qui s'était toujours honoré de ne frayer qu'avec des gens du monde qui en parlassent le jargon sans solécismes. Or, notre campagnard désignait Paris sous le nom de la *capitale;* il appelait les Anglais des *mylords;* l'Opéra était toujours pour lui *le grand Opéra*, et il prononçait à la française le nom de Tamburini, de Rubini, et de tous les acteurs des Bouffes. Pour comble de disgrace, il parlait haut, et les fashionables du bout de la galerie tournaient parfois les yeux du côté de la loge. Citoyen de ce monde qui ne prise que la forme, Gency se sentit faiblir et il saisit une occasion pour s'isoler de son ami, en se réhabilitant aux yeux de Mme Darcourt. — Mon ami Rebel, dit-il avec un air de bonté miséricordieuse, est étonné de tout ce qu'il voit, et son admiration est naturelle. Il exploite, dans les Basses-Alpes, depuis dix ans, les usines de son père, ancien receveur-général, qui a placé là des sommes énormes. Nous comptons le civiliser et le divertir.

George accepta comme une chose affectueuse ce panégyrique de mauvais goût, et Gabriel, craignant que son compagnon ne se fourvoyât en causant avec Mme Darcourt, lui demanda des nouvelles de ses anciennes connaissances.

— Ta famille est en bonne santé; personne ne t'oublie au pays, et l'on y parle souvent de toi.

— Vois-tu quelquefois Mme d'Hervilly?

— Ah! voilà de la constance! Pour te répondre suivant tes désirs, je te dirai que Mlle Élise embellit chaque jour. Elle avait seize ans quand tu l'as quittée tendrement épris; mais tu la reconnaîtrais à peine, tant elle est devenue charmante. Elle ne t'a pas oublié, mon cher, et nous avons plus d'une fois plaisanté sur vos anciennes amours.

— L'aveu est indiscret, observa Gabriel, et si je te croyais fat....

— Tu ne te tromperais guère dans cette circonstance.

— Tu sembles bien pénétré des mérites de Mlle d'Hervilly.

— Je ne le nierai pas, attendu que je me dispose à l'épouser dans un mois.

Il serait difficile de dire si cette nouvelle fit quelque impression sur M. de Gency; Mme Darcourt seule put le savoir, car, depuis que ce nom avait été prononcé, elle n'avait cessé d'examiner son amant, comme si ce sujet eût réveillé en elle une préoccupation assoupie.

— Au surplus, poursuivit George, vous pourrez renouer connaissance, car ces dames arrivent à Paris demain.

Mme Darcourt interrogea de nouveau les traits de Gabriel, qui complimenta son ami avec beaucoup d'effusion. Depuis cet instant, il parut plus gai, parla beaucoup, et devint plus gracieux qu'auparavant, à l'égard du jeune Rebel.

Pour Mme Darcourt, elle se mit à jouer avec son éventail et à écouter la pièce avec ferveur. — Je ne sais, balbutia Gency, si j'aurai l'honneur de voir souvent ces dames; je suis tellement occupé...

Mme Darcourt ferma son éventail avec impatience, et Gabriel s'arrêta tout court.

— Elles n'admettront pas de telles excuses, s'écria George anticipant sur le rôle conjugal; je veux que nous ne nous quittions pas. J'ai des raisons pour ne plus redouter ta concurrence, et tu m'offres d'excellentes garanties, car on sait que tu te maries, mon cher, et que tu épouses une veuve. On m'a conté ce matin cette nouvelle.

Singulièrement contrarié, Gabriel pressa le pied de son ami, et lui dit : — Nous causons beaucoup trop, et nous empêchons Mme Darcourt d'écouter la pièce.

A ce nom, l'étourdi devint rouge et articula d'un ton embarrassé quelque formule d'excuse terminée par un compliment exagéré à l'adresse de la jeune veuve. La belle-sœur de cette dernière eut pitié de lui.

— J'espère, monsieur, dit-elle, que nous vous verrons quelquefois:

nous recevons le lundi. Mme d'Hervilly est mon amie de pension, c'est se souvenir de loin; nous sommes même un peu parentes. Veuillez l'assurer du plaisir que j'aurai à la revoir. Nous l'attendons avec impatience, et si elle ne venait pas, dites-lui bien que j'irais la trouver.

— Je serai ravie, dit Élisabeth avec un sourire très doux, de connaître une personne aussi accomplie que doit l'être Mlle d'Hervilly, et de lui témoigner toute l'affection dont je me sens portée pour elle.

George parut enchanté du tour qu'avait pris la conversation; cependant son ami se disait: — Voilà une déclaration de guerre bien formellement énoncée; la chère Élise y recevra plus d'une égratignure.

— Messieurs, observa Mme Darcourt d'un ton bref, voulez-vous que nous écoutions l'air de Rubini?

Le morceau terminé, ces messieurs conduisirent les Darcourt jusqu'à leur voiture, et s'en retournèrent ensemble à pied. Gabriel était d'une humeur de dogue, et George dans l'enchantement. — Les bonnes gens, s'écria-t-il; ils ont le cœur sur la main.

— Oui, tu n'as fait que des maladresses et dit que des sottises. S'aviser de parler de ce mariage, qui n'est pas officiel et qui peut après tout, n'avoir jamais lieu.

— Mais quel inconvénient si grave...

— J'aurais trop à faire de te le montrer; tu ne sais pas la langue de ce pays-ci. Fais-moi le plaisir de ne pas souffler mot de ce projet parmi nos compatriotes; je ne suis pas encore en mesure d'affronter les commentaires.

— Devrai-je garder cette réserve, même avec mesdames d'Hervilly?

— Plus encore qu'avec d'autres; elles verront Mme Darcourt et commettraient cent maladresses.

— Je m'engage à un silence absolu; cependant il me semble...

— Il te semble mal. En province, où chacun se connaît, on parle sans rien risquer; chez nous, l'art consiste à savoir se taire et à s'assurer de ce qu'on peut dire, sans laisser deviner ce qu'on pense. Mais causons d'autre chose: Le spectacle t'a-t-il diverti?

— Ce qui m'y a le plus frappé, c'est le costume de Tamburini; on ne voit rien d'analogue à Grenoble.

— Tu dis que ta future est devenue très belle?

— C'est la plus jolie femme du département de l'Isère. Quand ces dames seront installées, je te conduirai chez elles.

— Comme il te plaira.

— Tu vas donc sacrifier à Plutus, mon pauvre Gabriel; Mme Darcourt doit être fort riche?

Gency comprit que George ne la trouvait pas belle, et il changea de propos :

— Pourquoi Mme d'Hervilly vient-elle à Paris avant ton mariage?

— C'est une petite malice de sa fille. Imagine-toi qu'elle s'est mis en tête, tout en m'accueillant fort bien, de me refuser son consentement tant qu'elle n'aurait pas vu la capitale; on n'a pu lui faire renoncer à ce caprice, dont je devine parfaitement la raison.

— Tu es d'une sagacité admirable.

— La petite curieuse tenait à ce voyage, et craignant que le mari plus tard ne s'y opposât, elle a pris ce moyen pour satisfaire son envie.

— Cette explication me paraît sans réplique, murmura Gabriel.

— Ainsi, je te viendrai chercher dimanche pour faire cette visite?

— Peut-être ne serai-je pas libre, et je craindrais de te déranger mal à propos. Si je vais chez Mme d'Hervilly, je m'y rendrai seul.

— Fort bien. Demain, j'irai t'éveiller.

— Impossible, j'ai un rendez-vous.

— Alors, quand te verra-t-on?

— Je ne sais pas, grommela George sèchement.

— Le plus tôt sera le mieux.

Et George s'éloigna gaiement, tout radieux d'avoir revu son bon ami d'autrefois; heureuse simplicité des ames confiantes et affectueuses! Gabriel de Gency rentra au logis mécontent de son ami et de lui-même, la conscience nuageuse et l'esprit fatigué. Des souvenirs du premier âge se réveillèrent en lui; sa foi profonde en lui-même et en ses vanités chancela une minute, et il se rappela non sans regret ses jeunes et poétiques amours, si vrais, si simples dans leur expression, et bien ardens aussi. Ces amourettes, il faut le dire, avaient été assez sérieuses vers la fin, et ces deux enfans, lorsqu'ils s'étaient quittés, avaient juré l'un à l'autre une éternelle flamme, et s'étaient promis, elle de n'avoir d'autre mari que Gabriel, lui de n'épouser jamais qu'Élise. De sorte qu'en apprenant le refus de cette dernière, de consentir à un autre hymen tant qu'elle n'aurait pas vu Paris, Gency osa supposer qu'il était pour quelque chose dans cette résolution, et qu'on avait voulu consulter son cœur avant de s'engager en d'autres chaînes. Puis il repoussa cette fatuité, se représentant Élise comme une provinciale bien gauche, bien ignorante, dont il rirait dès qu'il l'aurait vue. Jugeant de l'effet qu'Élise devait produire sur lui d'après l'effet qu'y avait produit George, il comprit qu'entre ses goûts et ses idées d'autrefois il y avait un abîme.

Une heure avant de retrouver George', il s'en souvenait comme de son meilleur ami, comme du plus aimable de ses compagnons, il eût fait dix lieues pour l'embrasser; et maintenant il le haïssait presque pour l'avoir revu quelques instans.

Il finit par convenir avec lui-même qu'Élise, bonne pour un maître de forges, ne pourrait être initiée à la haute et fine intelligence de Mme Darcourt. Il se représenta même cette dernière riant aux éclats de ces ressouvenirs d'amour bucoliques, et il remonta fièrement sur son piédestal où il s'endormit.

II.

Élise d'Hervilly a Marie S....

« Me voici donc à Paris, ma chère Marie, et la joie que j'en ai est moindre que celle que je m'étais promise avant d'y arriver. Les objets me semblent mesquins en comparaison de nos anciens rêves, et je suis forcée de me raisonner pour apercevoir le beau côté des choses. Tu ne peux te figurer à quel point mon imagination est amortie depuis huit jours. Je me cherche sans me retrouver, et je vis dans un trouble continuel, au milieu de cette grande ville qui change si vite les esprits, hélas! et peut-être les cœurs.

« Je l'ai revu, ma chère, je l'ai revu... Quelle émotion j'ai ressentie à son aspect et au son de sa voix! Pourtant, ce n'est plus la même voix, ce ne sont plus les mêmes traits. Il ne s'est aperçu de rien. Je m'étais composé une mine réjouie pour le recevoir; mais il aurait fallu parler, et comme je ne pouvais articuler un mot, je me suis enfoncée dans une broderie de pantoufles destinées à ce bon George, que j'aime de tout mon courage, afin de calmer ma conscience.

« Je lui serais véritablement attachée, si je n'avais connu avant lui Gabriel, qui ne me plairait pas peut-être maintenant, si je le voyais pour la première fois. Non, le premier sentiment ne s'efface jamais! Je te vois rire et me répéter que tu es d'avis contraire, parce que sans doute tu as commencé par le second. C'est bien mal de se moquer des malheureux, et je suis sérieusement à plaindre.

« Gabriel est un homme accompli; mais il me semble si parfait, que je n'ose plus me croire faite pour lui. Dès notre première entrevue, il a séduit ma mère par le charme de sa conversation et le posé de ses manières. Rien d'intime, beaucoup de respect; des lieux

communs agréablement débités. C'était la première visite d'un homme du monde qui n'a rien à vous dire. J'enrageais. Il m'a trouvé changée, et m'a adressé à ce sujet un compliment qui m'a déplu.

« Maman a retrouvé ici une amie de pension dont la famille est devenue presque la nôtre. La belle-sœur de cette amie, Mme Darcourt, s'est éprise pour moi d'une tendresse prodigieuse. C'est une femme à la mode, jolie plutôt que belle, et d'un mérite incomparable. Je ne saurais mieux la dépeindre qu'en la comparant à Mme Luber la jeune, à qui elle ressemble beaucoup. Ma nouvelle amie me cajole beaucoup; elle me met en relief et a le talent de me faire babiller et de trouver bon tout ce que je dis. Enfin, on croirait qu'elle ne peut exister sans moi, et je ne sais vraiment comment elle existait avant de me connaître. On doit danser lundi prochain chez Mme Darcourt, qui s'est chargée du soin de ma toilette, attendu que je n'y entends rien, dit-on, et qu'elle me veut faire belle; elle aura bien à faire. Il paraît que le bleu est à la mode; cette nuance ne sied pas à mon teint. J'ai toujours trouvé qu'une robe de cette couleur, au milieu de toilettes claires, fait l'effet d'une tache d'encre mal essuyée sur une feuille de papier blanc. Mais Mme Darcourt m'a donné de si bonnes raisons à l'appui de son goût, que je m'y suis soumise. J'irai donc chez elle en robe de crêpe bleu et coiffée, suivant son gré, d'une guirlande de roses blanches, comme Iphigénie en Aulide. Cette coiffure est encore une de mes aversions, et je me vois d'ici, marchant au sacrifice, noire comme un petit pruneau. Peu importe, au surplus; je n'ai pas besoin d'être jolie pour plaire à George, et je ne désire point l'être pour Gabriel. Voici quelle sera ma conduite à son égard : ne jamais rappeler le passé; me montrer indifférente, point coquette, et l'oublier de mon mieux. Mon but est de m'étudier avec soin, et de démêler le fond de mon cœur, afin de ne pas risquer de tromper M. de Rebel. Si je ne puis secouer mes idées d'autrefois, si M. de Gency doit, pour l'avenir, être à craindre pour moi, alors, ma chère, je ne serai, ni à lui qui ne songe plus à moi sans doute, ni à personne, et je me résignerai vaillamment à rester fille.

« Je ne sais pourquoi les approches de ce bal m'inquiètent; crois-tu aux pressentimens? Quand finira ce maudit voyage! Ah! j'aurai bien des choses à te raconter en te revoyant, ma bonne Marie. Adieu, tu liras comme tu pourras ce griffonnage de chatte. Embrasse quatre fois, de ma part, les bonnes grosses joues roses de ta petite sœur Loulou.

« Ton amie, « Élise. »

Neuf heures et demie sonnaient à Saint-Philippe-du-Roule, quand Mme d'Hervilly descendit de voiture à la porte de l'hôtel Darcourt tout étoilé de lampions. Élise parut la première dans l'antichambre du logis. La fatale robe bleue était cachée sous une pelisse de satin, et la couronne de roses blanches sous un capuchon bordé de cygne. Déjà Mme Darcourt avait annoncé cette jeune fille à ses amies, et M. de Gency, sachant qu'Élisabeth avait trempé dans la toilette de sa protégée, se tenait près de la porte du salon, s'avançant sur le seuil à chaque coup de cloche qui annonçait de nouveaux arrivans. Mlle d'Hervilly l'occupait plus qu'il ne l'eût supposé. Dès qu'il la vit paraître, il accourut auprès d'elle et jeta un coup d'œil d'aigle sur sa parure. La guirlande le terrifia, et il se résolut à accomplir une de ces grandes actions qui doivent nous être comptées là-haut comme le verre d'eau de l'Évangile. S'approchant d'Élise, sous prétexte de l'aider à se défaire de sa pelisse, il tira fort dextrement de ses cheveux trois épingles qui lui fixaient sur la tête sa couronne de fleurs, et, enlevant le capuchon, il entraîna les roses qui tombèrent; puis, feignant un faux pas, il les écrasa sous son escarpin.

— Grand Dieu! s'écria-t-elle, ma guirlande, vous l'avez tout aplatie.

— Je suis bien maladroit! des fleurs que vous avait données Mme Darcourt, et des fleurs toutes neuves; car, à coup sûr, elles ne lui ont jamais servi.

—Voilà un grand malheur!

— Plus grand que vous ne le pensez. Otez donc cet énorme collier, puisque vous n'avez plus que vos cheveux.

Après cette double expédition, Gabriel suivit les deux dames qui firent leur entrée; mais Mme Darcourt avait vu de loin cet épisode, et ce fut avec un dépit secret qu'elle vint embrasser (sans la mordre toutefois) Mlle d'Hervilly, simplement coiffée en bandeaux, ce qui lui allait mieux que tous les attifages du monde. Cependant Mme d'Hervilly compromit beaucoup sa fille; elle était affublée comme on l'est à Pézenas, de sorte qu'on chuchotta autour d'elles, ce qui maintint l'élégant Gency à distance respectueuse de ses compatriotes. Sa valeur avait brillé d'un éclat vif, mais passager.

Il est diverses manières, non prévues par le code, de tuer son prochain, et Mme Darcourt possédait plusieurs de ces recettes vénéneuses. Grace à ses soins, le provincialisme d'Élise ne tarda pas à être divulgué : de plus, elle la signala à la malveillance des femmes, en la louant à l'excès, en ne la désignant que sous le nom de la belle

Élise, et en la qualifiant tout haut de *belle plante*, de charmante créature et autres formules d'admiration saugrenue. Ce panégyrique avait été modifié, quant à la forme, à l'usage des hommes. On l'avait créée chef de parti pour lui ôter tout partisan, et, sans s'en douter, elle jouait le rôle d'une beauté inacceptable par les gens de goût. Ses attraits étaient communs; c'était la rose de Grenoble, la passion des notaires de son département, une idole à séduire des écoliers, et qui pis est, une fille délaissée cherchant un mari. Ces impertinences se propagèrent avec une rapidité inexplicable, car M[me] Darcourt ne répandait en tout lieu que des louanges, et débitait même avec une tendresse miséricordieuse certaines naïvetés de la chère enfant, revues et corrigées. Une fois les esprits dirigés sur cet ordre d'idées, chacun se mit en frais d'invention, et Élise fut en bonne renommée de niaiserie au bout d'une heure. Bien hardi qui eût osé s'occuper d'elle. Les hommes de salon sont ainsi faits, et les femmes coalisées leur feraient confesser que Vénus est une maritorne.

Cependant M[lle] d'Hervilly était une personne adorable et digne de plaire aux plus difficiles. Elle était brune, avec des yeux bleus très bien fendus, et ses lèvres fraîches comme un bouquet de cerises se modelaient sur des dents mignonnes parfaitement rangées et plus pures qu'une double grappe de muguet fleuri. Rien de splendide comme son cou ombragé sur la nuque d'un fin duvet d'ébène, sa poitrine était bien pleine et sa taille fine, quoiqu'Élise possédât l'embonpoint que donne une santé de pensionnaire. La gaieté brillait sur son visage, tempérée par l'expression d'une sensibilité profonde. Son teint, sans être bien blanc, avait des nuances fort délicates; elle pâlissait aisément. M[me] Darcourt, après l'avoir tendrement baisée au front, l'avait placée auprès de deux femmes d'une mise éclatante; mais ces dames, après l'avoir envisagée, comprirent que ce genre de beauté calme les écrasait en les faisant grimacer. Les femmes, en général, même les plus belles, ont un talent infini pour distinguer les repoussoirs qui leur conviennent et le genre de figures dont le voisinage leur nuit. On voit des laides qu'elles redoutent, comme il est de charmantes personnes qu'elles ne craignent pas. Il y a, dans un salon, telle personne à côté de qui ne s'assied jamais sa meilleure amie. Une jeune personne intelligente qui a le malheur de ressembler à sa mère s'en éloigne comme d'un aspic. Quand vous saisissez une analogie de cette espèce, n'en faites point tout haut la remarque; on ne vous la pardonnerait pas.

Dès que les deux voisines d'Élise purent gagner le large, elles

disparurent et ne furent pas remplacées. Alors Mme Darcourt, changeant de tactique, blottit sa victime entre deux laiderons à mettre Satan en fuite, persuadée que les danseurs, redoutant de s'accrocher au passage à l'une de ces Méduses, en manquant leur engagement près d'Élise, éviteraient ce coin avec persévérance. Elle n'avait pas oublié d'enchaîner Gabriel par cinq ou six contredanses avant l'arrivée de ses compatriotes, et dès que George de Rebel eut franchi le seuil du salon, elle le confisqua au profit de quelques tapisseries. Conduite habile : les jeunes gens ne prient jamais à danser une inconnue, tant qu'ils ne l'ont pas vue figurer dans un quadrille. Il faut qu'un ami lui fasse faire le premier pas, et les moutons de Panurge arrivent ensuite à la file. Ici, personne ne voulait commencer, de peur que la démarche ne tirât à conséquence. Après la figure, Mme Darcourt vint s'informer assez haut de la santé de sa protégée, lui demander pourquoi elle ne dansait pas, la gronder, lui enjoindre de danser; elle ne revenait pas de son étonnement de la voir assise. A ces mots, les jeunes gens s'éloignaient à tire d'ailes. Mme d'Hervilly, qui était une grosse femme optimiste, avec un petit nez à demi fondu au centre d'un gros visage tout rond, ne pouvait s'extasier assez sur la bonté de Mme Darcourt et sur ses attentions pour Élise.

Au bout d'une heure, on lui décocha un cavalier par ordre. C'était un vieil Anglais affligé de la manie des contredanses, et qui, providence des infirmes, *faisait danser* (telle était l'expression qu'il employait) les nymphes abandonnées. Ce galant insulaire, encadré dans une perruque blond-filasse, et à demi aveugle, sautait sur lui-même avec une grace d'Anglais ou d'ours en goguette. Son invitation, redoutée des jeunes filles, était un brevet d'invalide, car les dandys tiraient l'échelle après lui, et s'abstenaient de l'honneur de courir sur ses brisées.

Durant cette exécution, Arnoud de Gency se livrait à des comparaisons entre Élise et Mme Darcourt. Humilié dans l'une, il se réfugiait en l'autre et se laissait imposer le jugement de la foule. C'est ce qu'on avait voulu. A peine osait-il adresser quelques mots à cette pauvre petite; et pour n'être pas mis au pilori avec elle, il subissait avec enjouement les remarques plus ou moins insolentes des autres dames. Agir autrement eût été faire l'aveu d'une hérésie, et qui pis est, d'un sentiment. Aussi garda-t-il, en la défendant un peu (ce que la convenance exigeait), un ton de pitié obligeante. Tout en la trouvant jolie, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il est impos-

sible qu'on aime une personne inacceptée par la multitude et exclue du monde dont elle ignore les subtilités.

Élise quittait la main d'un collégien en frac bleu qu'elle venait de faire débuter, lorsque George de Rebel, libre enfin de ses corvées, s'approcha d'elle. Rebel était magnifique et d'un extérieur bien différent de son ami, qui était petit, élégant, brun, et d'une figure un peu efféminée. George, au contraire, était un bellâtre aux traits réguliers, un conquérant méconnu, un de ces beaux dont les femmes disent *fi* en minaudant, et dont elles raffolent en secret. Gabriel avait eu l'imprudence de lui donner son tailleur, et la carapace provinciale avait disparu. Ce grand homme, sans s'en douter, et par la seule force de sa nature, changea la face des affaires. Il triompha; mais, nouveau Décius, il devait servir d'holocauste à la victoire.

L'orchestre avait sonné la valse, et Mme Darcourt, appuyée sur le bras de Gabriel, se disposait à ouvrir la marche, lorsque soudain Rebel, glissant devant elle avec Élise, fit invasion dans le cercle avec une hardiesse médiocrement convenable, mais d'un effet superbe. Mlle d'Hervilly valsait à ravir, talent trop rare chez les très jeunes personnes; en outre, comme plus d'une mère prude interdit la valse à sa fille, elle était la moins âgée des valseuses et la seule qui pût rivaliser de beauté avec Élisabeth. Le duel s'établit donc forcément, et elle vainquit par son danseur dont le voisinage donnait à Gabriel l'air d'un pygmée. Par un jeu qu'il croyait sans malice, Rebel s'amusait à le poursuivre sans relâche et à le forcer de s'arrêter souvent. Cet exercice lassa M. de Gency, qui se raidit et fit des efforts dont l'effet paralysa les graces d'Élisabeth. Élise, au contraire, fatiguée du repos, fraîche et de qui les pieds frémissaient d'impatience depuis deux heures, se livrait au plaisir avec abandon; son teint était doucement coloré, sa taille voluptueusement cambrée, son pas long et bien terre à terre; elle voltigeait sans effort, et la gaieté brillait dans ses yeux. On s'arrêta souvent pour les regarder; les femmes étaient piquées d'un tel succès, et les hommes, à demi revenus de la terreur, préludaient à une sorte de *Réveil du Peuple*.

Reconduite à sa place, Élise fut entourée de solliciteurs; mais, sur un mot un peu vif que lui dit à l'oreille sa mère, je ne sais à quel propos, elle devint sérieuse, et annonça qu'elle ne danserait plus. La plus rusée coquette n'eût rien fait de plus habile, de plus agaçant. On vint donc prier Mme Darcourt d'obtenir la révocation de cet arrêt, et c'est aux supplications d'Élisabeth qu'Élise consentit à danser de nouveau.

Cinq minutes après, Gency était assis à côté d'elle.

Leur entretien ne tarda pas à rouler sur des souvenirs d'enfance, texte assez glissant et qui tourne vite au sentimental, quand on l'agite avec l'objet d'un premier amour. Sans être ému, Gabriel trouvait plaisir à faire mouvoir les ressorts de cette ame tendre, et à y glaner çà et là quelques parcelles du *lui* d'autrefois. Élise se croyait sûre d'elle-même, elle se laissait aller sans scrupule à la pente, certaine de s'arrêter quand il faudrait. Elle lui demanda s'il la trouvait bien changée, et son ancien ami répliqua qu'il eût bien mieux aimé la retrouver telle qu'il l'avait quittée. La réponse de Mlle d'Hervilly le fit rêver; elle n'avait pas l'art de déguiser sa pensée à des yeux aussi perspicaces que ceux de Gabriel, qui entrevit un instant ses vieilles illusions de jeunesse et s'y livra par distraction. Élise ici fit une faute où l'entraînèrent les deux grands ennemis du repos des femmes, l'orgueil et la curiosité. Comme elle se serait sentie flattée des attentions d'un homme aussi supérieur que Gency, même en les payant d'indifférence, elle désira savoir s'il lui avait gardé quelque coin sympathique après tant d'années, et les moyens dont elle usa pour s'éclairer à cet égard trahirent l'importance qu'elle mettait au résultat de sa recherche. Gency crut même s'apercevoir qu'il n'était pas étranger au but secret de ce voyage à Paris. Notre héros ne marchandait point avec les rigueurs de la logique, et il conclut hardiment qu'un pareil doute valait affirmation.

Bientôt la musique les appela à la contredanse, où ils furent placés en face de George et de Mme Darcourt, qui n'avait pas l'air satisfait de cette espèce d'échange. Peut-être Élise se sentait-elle déjà infidèle à son fiancé, de qui elle détournait ses regards. Pour Gabriel, il examinait furtivement Élisabeth qui lui semblait toujours charmante, mais il la voyait comme à travers un nuage, car sa danseuse absorbait la meilleure part de son attention.

Cette dernière était émue : le devoir et la raison balançaient seuls en elle le pouvoir de ses premiers sentimens; elle écoutait avec un charme secret les discours de Gency, cherchant d'instinct au fond de chaque idée le sens qui la flattait, et l'y trouvant lors même qu'il n'y était pas. Leur conversation allait par phrases décousues, assez insignifiantes et qui n'avaient d'intérêt et de sens que pour eux, en vertu de certains souvenirs auxquels elles avaient rapport. Il s'y joignit un embarras mutuel et des pauses fréquentes, durant lesquelles on savourait une émotion. Les paroles, en de tels instans, sont comme un petit bruit causé par une fermentation intérieure qui s'accroît avec

rapidité. A la fin ils oublièrent, dans une silencieuse rêverie, les objets extérieurs, et leur absence fit manquer la figure du quadrille; Mme Darcourt scandalisée, vint les en avertir vivement, en jetant sur sur M. de Gency un coup-d'œil acéré. Depuis ce moment, il comprit qu'il valait mieux causer que se taire, et, dans le but d'éviter une distraction compromettante, il ouvrit la bouche sans savoir ce qu'il dirait. Son regard tomba sur le bouquet de sa danseuse. — Autrefois, lui dit-il, quand vous alliez au bal, c'est moi qui vous faisais vos bouquets, vous en souvient-il?

— Oui, vous m'en avez donné de fort jolis.

— Non pas, je vous les *prêtais;* car, en ce temps-là, vous me les rendiez après la soirée.

— Nous étions bien enfans, répondit Élise en riant (mais elle fut ravie de voir que cette gaieté déplaisait à Gabriel).

— Enfans? je le suis toujours, car j'ai gardé tous mes hochets.

— C'est une plaisanterie.

— Hier au soir, je tenais encore les dernières fleurs que j'ai reçues de vous; elles sont dans un reliquaire, à côté...

— A côté?

Il lui adressa un regard pénétrant, et acheva tout bas: — A côté d'une boucle de cheveux.

Gabriel mentait comme un avocat, mais peu importe. Un odieux chassé-croisé déguisa le trouble d'Élise, en qui cette confidence venait d'opérer une révolution. Décidée d'abord à faire l'indifférente, elle s'aperçut tout à coup que sa conversation avait exprimé déjà tout ce qu'elle avait prétendu cacher, et qu'il ne restait entre eux aucune incertitude; puis, comme elle eut besoin d'excuser son imprudence, elle se persuada que Gabriel l'aimait profondément. Cette boucle de cheveux, ce gage solennel pieusement conservé par lui, montra à ses yeux les droits que jadis elle avait donnés à Gency comme imprescriptibles et sacrés. Par une réaction subite dans ses idées, elle érigea en devoir ce qu'elle désapprouvait naguère; et, au lieu de se reprocher d'écouter encore Gabriel en oubliant George, son fiancé, elle eut presque du remords d'avoir un instant trahi ses premiers sermens pour se prêter à un autre amour. Elle s'applaudit donc, comme d'une bonne action, de ce retour à la constance, retour qui lui coûtait une inconstance nouvelle. — Vous voyez, poursuivit le jeune homme, que je n'ai rien oublié, moi, et pas même l'endroit où l'on cachait, pour que je les trouvasse, ces fleurs bien desséchées aujourd'hui. Vous n'avez pas tant de mémoire, n'est-ce pas?

— On en a plus qu'on ne devrait quelquefois.

— Vous le dites, repartit Gabriel en lorgnant le bouquet qu'Élise tournait entre ses doigts ; mais autrefois, vous auriez deviné la prière que je n'ose faire entendre.

Au lieu de répondre, elle aspira le parfum de ses fleurs, et jeta un coup-d'œil sur le canapé voisin. C'est sur un canapé que, dans leur jeune âge, elle égarait sous un coussin le bouquet de bal dont s'emparait adroitement l'heureux Gency. La danse sauva à Élise la gêne d'une réponse ; mais, en la reconduisant à sa place, il ne put s'empêcher de lui serrer la main, ce qui causa un tressaillement dont il ressentit le contre-coup. Heureux de l'avoir vu pâlir et céder à une émotion qui la rendait plus charmante encore, Gabriel agité se demanda s'il ne s'était pas trop pressé de solliciter la main de Mme Darcourt. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait rien éprouvé d'aussi vif auprès d'elle.

— Il est tard, dit Élise, qui désirait changer de discours ; maman m'a fait signe de ne plus m'engager, et je crois que nous allons partir. Elle se plaint de votre négligence; venez la voir bientôt.

— J'irais, mademoiselle, s'il m'était prouvé que je retrouverai chez vous tout ce que j'y ai laissé ; mais ma place est prise, et j'ignore si on me la rendra.

Élise comprit qu'il attendait qu'elle se liât à lui de nouveau par quelque démonstration, et le fatal bouquet s'agitait dans sa main sous le regard de Gabriel. Néanmoins, elle garda le silence et joua la distraction. Leur intimité mutuelle avait été remarquée; Mme Darcourt aux abois grimaçait l'enjouement, et, se posant en victime candide et résignée devant ses plus intimes amies, elle leur serrait les mains de l'air d'une personne qui lutte contre une souffrance occulte. Elle errait çà et là, colportant les louanges d'Élise, vantant ses charmes, la finesse de son esprit et sa supériorité dans l'art de plaire; si bien que les dames commencèrent à concevoir la sympathie des hommes pour cette demoiselle, attendu, ajoutaient-elles avec dédain, « que ce genre de femmes les attire. » On s'étonna qu'elle eût osé marcher sur les brisées de Mme Darcourt ; cet excès d'orgueil parut comique ; il fut convenu que M. de Gency avait voulu s'amuser de la coquetterie d'une personne qui, disait-on (cet *on* est un terrible accusateur par le monde), n'en était plus à son coup d'essai ; et, sans s'en douter, Élise se trouva investie d'une réputation équivoque, nouvel obstacle à braver pour M. de Gency. Lorsqu'elle se retira, Élisabeth, de qui les salons commençaient à se dégarnir, la conduisit

jusqu'à l'antichambre où se trouvaient, comme par hasard, George et Gabriel.

Élise était sur le point de sortir, quand un vieux général à peu près idiot crut, en voyant auprès de lui, comme il s'en allait, Gabriel et Mme Darcourt, ne pouvoir être plus galant qu'en faisant à leur prochain mariage une allusion lourde et facile. A cette révélation, Mlle d'Hervilly se retourne avec vivacité, et consulte d'un coup-d'œil la physionomie d'Élisabeth dont les traits exprimaient une joie maligne et une confiance parfaite. Gency s'approche de son amie d'enfance; mais, plus pâle qu'une morte, cachant son trouble avec cette force d'ame qui n'appartient qu'aux femmes, elle le terrasse d'un regard, rentre dans le salon précipitamment, comme quelqu'un qui a oublié quelque objet, et Gency la voit s'approcher d'un canapé d'où elle revient avec son bouquet.

— Tout ce qu'on dit n'est pas vérité, murmura Gabriel avec un ton de reproche.

— Taisez-vous, répondit-elle avec calme. Elle ajouta avec une gaieté insouciante : Quand doit avoir lieu ce mariage, monsieur de Gency?

Gency la suivit jusque sur le perron, et répliqua tout bas :

— Le lendemain du jour où vous épouserez M. de Rebel.

Après le départ d'Elise, notre héros trouva le bal ennuyeux, et il se disposa à s'esquiver sans bruit. Mme Darcourt lut dans sa pensée, et s'adressant à un groupe de dames près duquel il se trouvait : — Voici, dit-elle, l'heure que je préfère, on est comme en famille; il ne reste plus que les fidèles, que les amis intimes, ceux dont on est sûr et qui vous abandonnent les derniers. Asseyez-vous donc, monsieur de Gency.

Il obéit avec une mine sépulcrale; Elisabeth, dont les nerfs avaient été agacés toute la nuit, avait l'imagination en verve : elle causa beaucoup, et sa parole avait un charme, un piquant, une finesse de trait et une surabondance d'esprit qu'on n'avait jamais vus. Fleurs, perles et diamans jaillissaient de ses lèvres; c'était une pluie de merveilles. Elle triompha des préoccupations de son amant, qui, rentrant dans ses habitudes d'homme du monde, écouta comme une harmonie douce le langage qu'il parlait depuis si long-temps; il était heureux de se retrouver au milieu de sa coterie habituelle, comme on l'est de rentrer dans sa patrie après un voyage; il se reconnut avec joie, se sourit d'une façon distinguée, et se complimenta sur son heureux retour.

Décidément les idées de salon avaient le dessus. Gabriel, honteux des amours pastorales qu'il venait de filer, se sentait bien supérieur à ces façons archaïques, et pour en noyer la mémoire il se montra à son tour étincelant d'esprit prétentieux et de malice. Mme Darcourt eut soin d'applaudir à toutes ses paroles, si bien que Gency, flottant parmi les jouissances de l'amour-propre, s'avoua qu'il était né pour le grand monde de Paris, et que là seulement il pouvait briller, se divertir, et être compris. Après une demi-heure de cet exercice, les naïves impressions d'une inclination d'enfance étaient bien effacées, bien expirantes ; mais la réaction avait été trop brusque, et dès que le feu d'artifice fut éteint, le chaste souvenir d'Elise erra dans son ame, les fleurs de ce sentiment se relevèrent une à une, comme se redressent le soir celles des prés que la chaleur du jour a courbées. Gabriel finit par tomber dans la tristesse, et s'en fut chercher une minute de silence dans une salle de jeu. Il n'y restait plus qu'une personne, et c'était George, qui méditait profondément; çà et là traînaient des cartes et des jetons sur les tables vertes, les fauteuils étaient en désordre, le feu expirant, et les bougies épuisaient une à une leurs lueurs dernières.

— Il faut que je te parle, articula M. de Rebel d'une voix sombre ; je n'ai qu'un mot à te dire à présent ; à demain pour le reste. Je serai chez toi à huit heures, avec les deux Mouny, nos camarades qui sont en garnison à Paris. Nous aurons tout ce qu'il faudra.

— Pour quoi faire?

— Pour nous couper la gorge, s'il vous plaît.

— Es-tu fou?

— Pas trop. Ma proposition, je le pense, peut se passer de commentaire, et tu m'entends à demi-mot?

— Elle restera sans effet, tant que je ne t'aurai pas expliqué....

— Oh, pas d'explication! Tu saurais me démontrer que j'ai tort, et je serais forcé peut-être d'en convenir, tout en ne le croyant pas. Tu as ruiné mon bonheur, j'ai besoin d'une vengeance, et je l'aurai.

— La colère t'aveugle. Si je ne suis pas aimé, tu es injuste ; si je le suis, tu n'as rien à gagner dans un duel qui te rendra odieux, et si ta cause n'est pas perdue près d'elle (ce que je crains), tu la ruinerais à jamais par cette violence.

— La trahison ne manque pas d'argumens, à ce qu'il paraît.

— Il n'y a point ici de trahison, et je donnerais dix ans de ma vie pour n'avoir pas revu Mlle d'Hervilly. Ecoute, et fonde tes réflexions sur ce que je vais dire.

— Parle.

— On ne t'a pas caché mes amours de jeunesse, et Elise, en te les confiant, a noblement agi. En nous quittant, nous avions, comme tous les amoureux novices, échangé des boucles de cheveux, et juré de nous marier ensemble, serment qui n'engage à rien, et que la plus chaste fille fait plus d'une fois, avant de se fixer. Elise, à qui plus tard tu as su plaire, voulant, au moment de se lier à toi, être sûre d'elle-même, et ne pas même te dérober un souvenir, est venue savoir si elle peut avec sécurité t'engager un cœur libre de toute préoccupation. Voilà ce que je comptais t'exposer, ce qu'elle te dira elle-même, si la chose devient sérieuse pour elle, comme elle l'est pour moi, de qui les droits ont précédé les tiens. Maintenant, agis comme il te plaira.

George n'avait pas écouté cette explication sans impatience. Quand elle fut terminée, il reprit son chapeau, et dit d'un ton bref :

— Demain, à huit heures, je serai chez vous avec mes deux témoins.

— Tu me trouveras seul, mais prêt à prouver qu'on peut, tout en aimant la paix, jouer bravement la vie d'un homme raisonnable contre celle d'un fou.

Le lendemain, George arriva de bonne heure au rendez-vous. Il était seul, et ses traits contractés gardaient la trace d'une lutte intérieure des plus violentes. M. de Gency l'attendait, vêtu comme tout homme qui va se battre, d'une cravate noire, et d'une redingote bleue, boutonnée jusqu'au menton.

— Vous aviez raison, dit Rebel les dents serrées et la voix éteinte, tout l'avantage de ce combat serait pour vous; j'y renonce.

— Tu fais en homme d'esprit et en ami véritable.

— Oui, cette conduite est selon vos idées parisiennes; elle est lâche. Il ne me convient pas de soutenir une misérable rivalité qui me rendrait odieux; ainsi, je pars, je ne la verrai plus.

— Hélas, rien n'est plus douteux jusqu'ici que les sentimens d'Élise à mon égard.

— J'entends ce langage : vous ignorez encore si vous la sacrifierez ou non à Mme Darcourt. Je viens d'écrire à ces dames qu'une affaire subite et grave m'appelle en Belgique pour quelques jours. Je m'en vais calme et sans défiance. Si vos cœurs ne s'entendent pas, elle retrouvera toute la foi que j'avais mise en elle; car si Élise, après ces jours d'épreuve, a un seul mot à me cacher, elle me refusera sa main. Je l'aime, vous le voyez, jusqu'à la folie, jusqu'à la honte!

— J'apprécie mieux des pensées aussi nobles, interrompit Gabriel en lui tendant la main avec une amitié respectueuse.

— Gardez, gardez cette main pour vos amis ; la mienne ne se prodigue pas. Qui donc aurait la bassesse d'accepter un tel gage? Ce n'est pas pour vous, sachez-le, pour vous que je hais, que j'accomplis un tel sacrifice ; c'est pour elle que j'aime, et qui doit être heureuse à tout prix. Votre monde l'entend bien mal, de croire que mon abnégation vaille un remerciement et d'oser me l'offrir!

Gency balbutia quelques mots, et Rebel s'écria :

— Vous me remerciez! mais sachez donc que si ces tortures que je m'impose n'ont aucun résultat pour son bonheur, que si cette enfant ne vous épouse pas, et ne peut plus m'épouser, sachez que ma haine vous poursuivra sans relâche. Si jamais son existence est par vous brisée, monsieur (oh! ceci est une parole solennelle!), si vous m'arrachez cette consolation suprême de la savoir heureuse, je jure ici devant Dieu qui m'écoute et me pardonnera, je jure, monsieur, que je vous tuerai!

Il sortit après ce terrible serment, et Gabriel demeura pensif quelques secondes :

— Le devoir l'exige, murmura-t-il, et l'amour aussi peut-être ; il était écrit là haut que nous serions l'un à l'autre.....

Cependant les préjugés du monde reparurent encore dans la pensée de Gency, lui laissèrent entrevoir l'opinion publique, et la lui firent interroger avec appréhension ; il se demanda si son amie plairait à la foule, il chercha à démêler ses affections au fond du casier de l'orgueil.

— Après tout, se disait-il, cette jeune fille est belle comme un ange, on sera forcé d'en convenir. Eh bien! on lui formera un parti, en entraînant à sa suite les ennemis de M[me] Darcourt.

III.

Assise devant un petit feu noir, dans un grand salon de l'hôtel du Rhin, où elle demeurait avec sa mère, Élise d'Hervilly, seule avec des pensées affligeantes, s'efforçait en vain depuis deux heures de se fixer à quelque occupation. Le découragement avait envahi son ame, et ses beaux yeux appesantis, errant sur les murailles de l'appartement, y glanaient ces tristes impressions que donne en général, à ceux qui habitent un hôtel garni, l'aspect de ce séjour où l'isolement

devient profond et douloureux. Ces demeures banales où chacun a passé, laissant de soi quelque trace, n'ont pas un de ces petits coins où se blottissent les rêveries; les meubles, toujours vides, toujours ouverts, n'enferment aucun de vos secrets. La couleur même des tentures déplaît à votre vue, la présence de ceux qu'on aime n'a pas consacré cet asile, et dans ces solitudes vous ne rencontrez même pas le regard de sympathie des portraits familiers qui d'ordinaire vous tenaient compagnie.

Près d'Élise, sur un de ces lourds guéridons circulaires chargés d'un marbre gris, comme on en voit dans tous les hôtels, étaient jetés pêle-mêle plusieurs chiffons, parmi lesquels se trouvaient les pantoufles de velours qu'elle brodait pour George de Rebel lors de la première visite de M. de Gency, et auxquelles elle n'avait pas fait un point depuis ce jour-là. Mme d'Hervilly employait l'après-midi à faire quelques emplettes; sa fille n'avait pas eu le courage de sortir, et elle espérait, sans trop de confiance, que son ami d'enfance viendrait. Deux semaines s'étaient écoulées depuis la disparition de George; et Élise, quand on lui laissait le temps de méditer, s'étonnant de cette longue absence, en scrutait les motifs avec inquiétude. Parfois il lui aurait été agréable de l'avoir auprès d'elle pour causer un peu sans gêne, ce qu'elle ne pouvait faire avec le rival qu'elle lui avait préféré.

Non que ce dernier ne fût aimable et indulgent, mais cette indulgence même, dont son amie eût voulu se passer, lui faisait faire, pour y parvenir, les plus grands efforts, de sorte que leurs relations étaient pour elle une tâche autant qu'un plaisir. Gabriel la soumettait à un travail de réforme, il l'initiait aux allures de son monde à lui, si bien qu'au lieu de l'ami d'autrefois qu'elle avait cru retrouver, Mlle d'Hervilly voyait en lui un homme tout nouveau et sans liens presque avec le passé. Après les premiers instans d'illusion, ils s'étaient aperçus que le vide se faisait entre eux et que la flamme commençait à se mêler de fumée. Un laborieux silence remplaçait les entretiens animés, il fallait des efforts pour trouver quelques paroles, et Gabriel, avant de desserrer les lèvres, reconnaissait presque toujours qu'il allait dire des choses où Élise ne comprendrait rien, et il soupirait. Elle, de son côté, n'ayant avec lui aucune habitude commune, craignait de lui déplaire en énonçant des inclinations trop simples, ou de l'ennuyer en parlant d'elle, car elle le connaissait trop peu pour savoir l'entretenir de lui-même. Entre gens qui font ou refont connaissance, il est certains textes généraux sur lesquels on brode toute sorte de thèmes passionnés; ces ressources des amours débiles

n'existaient pas ici. Élise n'était ni artiste ni enthousiaste; elle n'entendait rien à la peinture; pour ce qui est de la musique, elle en était encore à *Fleuve du Tage*, et n'avait pas lu de romans. En outre, on ne pouvait discourir avec elle sur la chronique du jour et sur les intrigues de la société; elle avait le bonheur de les ignorer, et ne s'en serait instruite qu'avec beaucoup de peine et d'ennui. Il fallait trouver moyen d'être aimable et d'être soi, et de découvrir du charme en elle sans le chercher dans les choses du dehors. Gency n'était point propre à ce rôle, lui qui avait perdu la science d'être heureux hors du monde et de se faire des jouissances dans la vie intérieure, lui dont l'existence ne pouvait plus être supportable ni dans l'isolement ni dans la solitude à deux avec qui que ce fût. Gabriel était pis qu'un Parisien, c'était un provincial dépaysé de toute affection naturelle et rompu à toutes les indépendances du cœur. Le plus funeste résultat de cette vie de Bohême pour le bonheur de l'individu consiste à l'accoutumer à saisir avec une causticité rare le côté faible de chaque chose. M. de Gency n'avait pas tardé à lancer, à son insu, ce génie destructeur sur ses amours avec Élise. En voyant se dégrader aussi vite l'idole qu'il avait résolu d'adorer, il s'était efforcé de lui donner de nouveaux prestiges; il avait essayé de faire d'elle une femme au gré de son propre caprice, afin de devenir ensuite, comme Pygmalion, amoureux de son ouvrage.

D'abord Élise se prêta gaiement aux fantaisies de Gabriel; elle écouta ses observations dans l'espoir de lui plaire, mais quand elle reconnut qu'il n'était en elle rien par où il pût être charmé, elle se raidit, et ce n'est plus elle-même qu'elle accusa. Quelques sacrifices ne lui eussent rien coûté pour le satisfaire, mais elle ne put songer sans indignation à s'immoler toute, et un juste orgueil lui donna le sentiment de son mérite méconnu. Lorsque son ami, d'une manière douce et délicate, il est vrai, faisait entendre qu'il ne fallait point dire ni penser telle ou telle chose, on se révoltait tacitement. Ces corrections finirent par paraître injurieuses, et l'antipathie germa bien vite dans le froid terrain de l'indifférence. Alors on réfléchit, et les comparaisons que l'on faisait tournaient d'ordinaire à l'avantage de George, de qui jamais le nom n'était prononcé entre eux. Élise, à la vérité, voyait bien que M. de Gency la trouvait belle, mais elle jugeait qu'il était, non pas heureux, mais fier de cette beauté dont il aimait à se prévaloir en public. Elle aurait préféré qu'il fût jaloux. Clairvoyante depuis que les premières illusions s'étaient dissipées, Élise comprenait que le monde était le seul mobile des actions de

M. de Gency. Et quel monde! Un assemblage de coteries mesquines où les sentimens généreux sont persiflés, où les gens supérieurs sont déplacés s'ils ne savent pas se taire, où tout, enfin, s'exploite pour et par le plus grand nombre, la majorité des sots. Un adepte de ces doctrines ne pouvait persuader une jeune fille naïve élevée avec des principes rapprochés de la nature; tous deux appréciaient si bien, au surplus, la distance qui les séparait, que, malgré leur intimité, le mot de mariage n'était jamais prononcé, et qu'ils éloignaient toute idée dans laquelle celle-là pût être contenue. D'amour même ils ne s'entretenaient guère, et ils semblaient vivre ensemble politiquement, dans l'attente d'un incident qui les arrachât à cette situation fausse.

Cet état languissant, en lequel étaient tombés leurs cœurs, était accompagné d'un ennui général. Tout leur était odieux, et Gabriel négligeait à la fois Élise et le monde. On concevra donc sans peine la tristesse de cette jeune fille, lorsque, seule dans un froid appartement de l'hôtel du Rhin, elle attendait, sans le désirer, M. de Gency, dont elle souhaitait la retraite dès qu'il était auprès d'elle. Une circonstance ajoutait à sa mélancolie un sentiment de crainte et un trouble continuel; elle avait cru, un soir, en rentrant au logis, reconnaître George rôdant autour de la maison, et tout récemment une nouvelle rencontre l'avait convaincue de la présence à Paris de ce jeune homme qu'on croyait en voyage.

Ce pauvre amant, tourmenté de jalousie et d'espérance, n'avait pas eu la force de s'éloigner de la résidence d'Élise. Il s'était logé dans un quartier mystérieux, et il venait errer autour de la place Vendôme, cherchant à deviner son sort; peut-être même avait-il trouvé un moyen d'être au courant des évènemens de chaque jour.

Après avoir long-temps songé, M[lle] d'Hervilly résolut de travailler un peu; elle hésita un instant, exhala un grand soupir, et reprit la pantoufle de George, délaissée depuis si long-temps. A peine avait-elle commencé, que sa femme de chambre entra, deux lettres à la main : — Je pensais, dit-elle assez finement, que mademoiselle avait abandonné cet ouvrage-là.

Élise ne répondit pas, et s'empara des deux lettres avec empressement. L'une était de l'amie à qui elle avait écrit peu de jours après son arrivée; l'autre était de la main de George de Rebel, mais à l'adresse de M[me] d'Hervilly. Élise fut si agitée à la vue de l'écriture, qu'elle se prit à trembler sans pouvoir décacheter le paquet qui lui était destiné. Comme elle se sentait coupable envers George, elle se figura que cette lettre contenait la rupture de l'hymen projeté; elle

se représenta les reproches maternels dans toute leur sévérité, elle entrevit les maux que lui devait coûter une erreur passagère, et croyant son avenir perdu et George aussi malheureux qu'elle (c'était encore une espérance), son cœur se serra.

Pour se consoler, elle ouvrit la missive de son amie. Mais les amis, la plupart du temps, nous manquent au moment où ils seraient nécessaires; ils se font nos juges lorsque nous leur demandons des sympathies, et ils nous enfoncent nos torts dans la plaie déjà creusée, au lieu d'adoucir les douleurs de la blessure. L'histoire de Job est d'une éternelle vérité. Jamais l'amie d'Élise n'avait subi les difficultés d'une position mauvaise, et elle appréciait les fautes du haut d'une sagesse exempte de passion. Sa lettre désespéra l'infortunée qui en achevait la lecture, à l'instant où Mme d'Hervilly rentra au logis. Cette dernière venait d'être atteinte dans son amour-propre de mère par une de ses amies, femme d'un des députés de son département, laquelle avait eu sur Élise des projets pour un sien neveu. Ses offres avaient été repoussées, et elle avait saisi une occasion de se venger d'une manière aigre-douce, car elle avait conservé un secret dépit de cet échec. Elle reprocha donc à Mme d'Hervilly, par amitié pure, de ne point surveiller sa fille; elle lui apprit que cette enfant s'était compromise dans la société qu'elle avait vue à Paris, ajoutant qu'il s'agissait sans doute d'inconséquences bien légères, mais que le premier soin d'une femme consistait à faire qu'on ne parlât pas d'elle. Mme d'Hervilly avait repoussé ces insinuations par un superbe panégyrique de sa fille, des principes et des exemples qu'elle avait reçus. Notre officieuse parut ravie d'avoir tort, et Mme d'Hervilly revint à la maison exaspérée. La pluie qui l'avait surprise en chemin ne contribuait pas à la rendre plus adoucie; et, tout en jetant un coup d'œil sur un chapeau de velours passablement humecté, elle commença d'adresser à Élise une semonce des plus vives. Il est vrai que Mme d'Hervilly ne savait pas pour quel motif elle grondait, mais elle n'en était que plus irritée, et elle pensait qu'en se montrant furieuse, elle cacherait mieux l'ignorance où elle se trouvait à l'égard des méfaits de sa fille. Celle-ci n'entendait guère ce que signifiait cette brusque sortie, mais les reproches qu'elle s'adressait auparavant l'empêchèrent de provoquer une explication. Elle ne pouvait démêler l'origine de cette querelle, et elle n'aurait pas su raconter comme quoi Gency, en la constituant dans le monde en rivalité avec Mme Darcourt et en lui créant ce qu'il appelait un parti, l'avait mise en évidence et signalée aux ongles de l'envie. Tandis que la grosse-

Mme d'Hervilly, à force de se fouetter le sang, passait du rouge au violet et du violet à la teinte aventurine, Élise, tapie dans un coin, pleurait en silence, et son effroi était si grand, qu'elle en oubliait de remettre à sa mère la lettre de George.

Cependant cette lettre était rassurante : M. de Rebel annonçait son retour, sa visite prochaine, et il laissait entrevoir, en *post-scriptum*, que peut-être il serait forcé d'entreprendre un second voyage, plus long que le premier. C'est une retraite qu'il se ménageait conditionnellement. Cette épître ne fut point alors décachetée, omission assez fâcheuse comme on va le voir. Soudain une femme de chambre coupa court à l'éloquence de la mère d'Élise, en annonçant Mme Darcourt de l'Oise, la belle-sœur d'Élisabeth. Mlle d'Hervilly eut le pressentiment de quelque nouveau désastre, et hors d'état de supporter un dernier assaut, elle se leva pour s'en aller, malgré l'impolitesse d'une semblable disparition. Mais Mme Darcourt l'aînée l'arrêta en lui disant qu'elle venait pour avoir un entretien avec elle, et Élise retomba sur son fauteuil. Cette dame était une de ces personnes à qui une réputation de bonté, mais d'une bonté un peu rudanière, permet de tout dire sans qu'on ait le droit de s'en formaliser. Elle se targuait de franchise, et ce genre de mérite avait été si fort loué en elle, que l'excès des éloges l'avait conduite à pousser jusqu'à l'indiscrétion l'amour de la vérité. Égarée par sa folle tendresse pour sa jeune belle-sœur, Mme Darcourt de l'Oise entreprenait ici une démarche assez ridicule. — Ma chère petite, dit-elle à Élise, permettrez-vous à une vieille bonne femme d'user des droits d'une parente, et de causer avec vous comme une maman ou un confesseur?

— Je vous écoute, madame; rien de ce qui me concerne n'est étranger à ma mère, et vous pouvez vous expliquer devant elle.

Malgré la mauvaise humeur de Mme d'Hervilly, Élise cherchait en elle une protection naturelle. Donc, Mme Darcourt de l'Oise entra en matière, et après nombre de circonlocutions, elle avertit la jeune personne que le bruit courait de la rupture de son mariage avec M. de Rebel qui, blessé par quelques inconséquences, s'était retiré très mortifié. Cette nouvelle causa à Mme d'Hervilly une stupeur profonde; elle essaya de la démentir, mais il lui fut répondu que le voyage de ce prétendu n'était qu'un prétexte honnête et qu'il ne reviendrait pas. — M. de Rebel a-t-il confié ce secret à quelqu'un? demanda Élise du ton de l'incrédulité.

— Je l'ignore, mais chacun s'entretient de cette aventure, et il n'est pas de fumée sans feu.

La mère d'Élise ne revenait pas de son étonnement.

— Pour moi, dit son amie, je ne vois rien là de surprenant, et depuis le jour du bal, il ne m'a pas été difficile de prévoir les suites de la légèreté d'Élise.

— Que s'est-il donc passé?

— Mais tu ne vois donc rien, madame d'Hervilly! Si je t'avais connue aveugle à ce point, je t'aurais éclairée plus tôt.

C'était la seconde fois, depuis une heure, qu'on reprochait à la mère d'Élise son défaut de lumières; elle se sentit mortellement offensée; l'indignation qu'elle avait comprimée naguère, accrue de celle qui venait de lui être inspirée, reprit son essor, et Elise eut à essuyer les reproches les plus durs et les plus humilians. Ces rigueurs caressaient les ressentimens de la belle-sœur d'Élisabeth. — Je serai moins sévère que votre mère, reprit-elle, bien que votre étourderie n'ait pas nui qu'à vous seule, et que vous ayez, comme à plaisir, sans réflexion, je veux le croire, porté le trouble jusque chez nous.

Accablée de honte et de douleur, Élise cacha son front dans les plis de son mouchoir.

— Quel supplice, s'écria Mme d'Hervilly, d'être forcée de subir la responsabilité de vos folies; malheureuse enfant que vous êtes!

— Ma mère, par pitié...

— Descendez en vous-même, interrompit Mme Darcourt : Élisabeth vous a reçue comme une sœur, et vous saviez que les sentimens de M. de Gency pour elle rendaient impossible à ce dernier toute autre affection, car vous sentez bien que M. de Gency ne peut vous aimer?

Elise sanglottait sans pouvoir répondre. — Enfin, poursuivit-on, le mal est moindre que vous ne pourriez le craindre; j'ai vu M. de Gency ce matin, et je l'ai confessé (cette femme eût confessé le diable en personne); il a été réservé sur votre compte, mais j'ai bien su démêler en lui le regret de s'être laissé entraîner à une séduction passagère.

— Madame, ah! madame, vous êtes impitoyable! articula la pauvre fille d'une voix suffoquée par tant d'humiliations.

— Je suis franche, mon enfant, et j'appelle les choses par leur nom. Il ne vous reste qu'à chercher à ramener M. de Rebel, que vous l'aimiez ou non; ce n'est point ici le cas de faire la romanesque.

— Hélas! madame, interrompit Élise tout en pleurs, si je ne l'aimais pas, peut-être ferais-je ce que vous me conseillez.

Ce fut le tour de Mme d'Hervilly de s'irriter contre sa fille, de l'accuser d'irrésolution, de caprice, d'indifférence sur ce qui touche à la

réputation, et de lui représenter le scandale de cette rupture avec un parti convenable. Ces observations furent faites sans ménagement, et la pauvre petite, condamnée par les Darcourt et par sa meilleure amie, abandonnée par sa mère, par Gency et par George lui-même, tomba sur ses genoux à demi évanouie, et s'écria, succombant à une angoisse indicible : — Mon Dieu, prenez pitié de moi ! chacun me délaisse et me blâme; que vais-je devenir? sur qui m'appuyer désormais?

— Sur moi, répondit d'une voix ferme George, qui entrait suivi de Gabriel, avec qui il venait d'avoir un entretien.

A cette vue, Élise poussa un grand cri et s'élança au-devant de son défenseur; mais, retenue soudain par un sentiment facile à comprendre, elle retomba assise, et détournant la tête : — Non, non, George, murmura-t-elle, je ne suis plus rien pour vous !

— Ce n'est pas de vous-même, Élise, c'est de moi que vous doutez, de moi qui suis tout à vous, de moi votre mari.

— Cet avenir est perdu pour nous ! Si vous saviez...

— Je sais tout, et je suis à vos pieds; ne me désespérez point par des refus que je ne pourrais attribuer, hélas ! qu'à votre haine.

— A ma haine...

—Voilà, s'écria Mme Darcourt impatientée, des phrases où je n'entends rien. Les petites filles d'aujourd'hui ont de singuliers caprices; elle nous avouait tout à l'heure, monsieur, qu'elle vous aimait. Allons, ma chère, pas d'enfantillage; le dévouement de M. de Rebel mérite une récompense, et vous êtes bien heureuse de rencontrer en lui une passion aussi constante et aussi forte.

—Vous voyez, s'écria Élise transportée d'une indignation douloureuse; vous voyez, George, à quoi je vous exposerais.

— Mme Darcourt n'a point, j'en suis certain, attaché à ses paroles le sens que vous y croyez découvrir, murmura M. de Gency, qui durant cette scène jouait un rôle peu divertissant.

— Pensez-vous, lui dit George, que ma confiance en elle ait besoin du secours de votre témoignage? Sachez que son honneur m'appartient, et que, si elle décide en juge sévère qu'on a trop attenté à ce bien qui est à moi, j'irai le ressaisir jusqu'au fond des entrailles de quiconque aura tenté de me le ravir.

Il accompagna ces mots d'un coup d'œil menaçant; Gabriel y répondit par un regard très calme. Alors Mme d'Hervilly comprit ce qui se passait.

— Faudra-t-il, murmura-t-elle à l'oreille de sa fille, que du sang soit répandu pour laver vos imprudences?

— George, articula cette dernière en baissant les yeux, vous êtes le plus généreux des hommes!

M. de Rebel lui tendit les mains, et elle se jeta dans ses bras. Gency trouva cette transition trop brusque, et que ce mouvement du cœur n'avait pas été convenablement réprimé; mais George en jugea d'une manière toute différente. Néanmoins, ce dénouement délivrait M. de Gency d'un grand poids.

— Écoutez, dit Élise à son amant tandis que Mme d'Hervilly babillait auprès de son amie avec beaucoup de vivacité, je veux que vous sachiez tout, avant de vous engager, et je me soumettrai à votre arrêt.

Et hasardant une démarche maladroite sans doute, et pénible pour son fiancé, mais propre à l'éprouver et à trancher cette question délicate : — Voici, ajouta-t-elle en désignant M. de Gency, voici un ami d'autrefois qui vous remettra certains objets qu'il a reçus de moi avant que je vous connusse; vous me les rendrez vous-même. D'ici là vous êtes libre.

Ce sont les vieux bouquets et les mèches de cheveux, pensa George, qui répliqua :

— Non, vous auriez beau faire, je ne reprendrai point ma liberté.

— C'est qu'un jour, mon ami, vous pourriez croire...

— Je crois et je croirai toujours que vous m'aimez, dit Rebel avec une simplicité admirable et que Gabriel considéra comme orgueilleuse.

C'était là, cependant, le seul mot qui pût tranquilliser la conscience d'Élise. Celle de M. de Gency avait besoin aussi d'une expiation; un éclair de vérité scintilla dans cette ame faussée par le monde; le vieil homme reparut et laissa cheoir sous la forme d'une belle action une de ces larmes qui sont une goutte d'or dans la fange de nos fautes. — Mademoiselle, dit-il (et cet aveu lui coûta beaucoup), ces présens que j'ai reçus de vous et dont j'ai eu la faiblesse de me glorifier l'autre soir, je les ai perdus depuis long-temps; pardonnez-moi de n'avoir osé confesser que je ne les avais plus.

Élise fut humiliée d'avoir été la dupe d'un mensonge; mais comme George souriait en regardant Gabriel d'un air de mépris, ce dernier, le tirant à part, et voulant, pour ne pas s'humilier devant un homme, neutraliser par quelque artifice l'effet de la vérité, murmura : — Je brûlerai ces objets ce soir. (George fit un geste d'étonnement.) Pas un mot là-dessus, laisse-lui contre moi l'arme du mépris. Mon sacrifice est complet; tu voulais une réparation, George, et je te l'ai donnée.

Bien des jours s'étaient écoulés depuis le départ d'Élise, et Ga-

briel avait repris son ancienne place aux pieds de Mme Darcourt. Cependant on observait en lui je ne sais quelle humeur inquiète. Il s'ennuyait partout, ses idées étaient empreintes d'une âpreté singulière, et il reprochait à Élisabeth de n'être plus la même. On le voyait taciturne, ne s'exprimant que par d'amers sourires, s'isolant peu à peu et semant la discorde et l'aigreur sur ses relations avec Mme Darcourt que parfois il quittait tout gonflé de ressentiment. Pour la première fois, la sottise du monde, de ses vanités et de ses usages se manifestait à sa vue. Les sourires ne lui déguisaient plus la grimace, et ceux qui cherchent là des félicités illusoires lui semblaient de grands fous. Ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que Gabriel se figurait que tout avait changé autour de lui.

Mlle d'Hervilly n'avait pu reconquérir cet esprit pour qui la nature sans fard était dépouillée de charmes; mais elle y avait projeté, en passant, un rayon de vérité dont l'éclat avait dessillé les yeux de Gabriel. En feuilletant les pages oubliées de ses amours d'enfance, il avait fait un retour sur lui-même, et il venait d'entrevoir dans le passé, comme sur un autre miroir d'Ubalde, le tableau de sa misère présente. Élise était bien morte dans ce cœur, mais en tombant elle avait entraîné Mme Darcourt après elle. A partir de ce moment, M. de Gency se désenchanta de jour en jour, et il finit par se demander comment il avait pu s'attacher un seul instant à cette femme. Élise et Mme Darcourt étaient désormais impossibles pour lui l'une et l'autre; et, sentant qu'il ne pouvait plus rien pour le bonheur de personne, il résolut de vivre seul et de ne se marier jamais.

Ainsi le cœur de Gabriel venait d'expirer là où il avait commencé de battre, auprès d'Élise; pareil à ces pauvres faons qui, suivis des limiers, courent par les précipices et s'en retournent enfin mourir au gîte. C'est elle qui dès le matin avait fait fleurir l'amour dans cette ame en l'échauffant d'un premier rayon, et c'est elle qui, plus tard, la frappant des mêmes feux, venait de la consumer, comme le soleil à midi dévore et consume la plante qu'il a fait éclore.

Tels sont, trop souvent, hélas! sur la terre, le destin et la fragilité des passions et des fleurs.

FRANCIS WEY.

LETTRE DE LONDRES.

Vous donner du nouveau sur Londres serait difficile: aussi mon ambition se borne-t-elle à quelques détails qui peuvent être contenus dans une lettre, et qui ne seront pas sans intérêt pour vous. Un simple fait dont on est soi-même témoin, une anecdote recueillie à propos, peignent quelque fois les allures d'un peuple avec autant d'exactitude que le plus savant ouvrage. C'est quand on n'est pas obligé de tout dire, qu'on est en situation de bien choisir.

Lorsque j'arrivai à Londres (n'ayez pas peur d'une description), on se racontait dans les salons une aventure assez piquante. L'administration des postes ayant résolu de vendre à l'avance des enveloppes affranchies, heureuse innovation que je souhaite à Paris, on adopta, pour bien caractériser ces nouvelles enveloppes, une vignette dont le dessin ne parut pas d'un goût excellent. Ce dessin était pourtant signé par un artiste des plus distingués. Tout artiste est sensible à la critique. Celui-ci, qui entendait blâmer partout son ouvrage, ne put résister au désir de se justifier, et il prit le parti d'annoncer dans les journaux que sa signature, apposée au bas de la vignette, avait eu pour but d'en cacher le véritable auteur. « Cet auteur, disait-il, est *une dame de la cour*, qui a d'ailleurs beaucoup de talent pour le dessin, et qui, dans cette circonstance, a exigé de moi cet acte de complaisance. » Cette lettre intrigua l'opinion. On résolut de rechercher à la cour la dame à laquelle on était redevable de la vignette critiquée, et, dans cette investigation, on remonta si bien à la source, qu'on se trouva avoir remonté beaucoup trop haut. Force fut alors de remplacer vite la vignette par une autre, afin de détourner la critique d'un nom fait pour inspirer le respect, car la constitution ne dit pas que d'augustes personnages *ne puissent pas mal faire* en matière de dessin.

Ce peuple est-il vraiment libéral et tolérant? Nous le verrons bien. C'était le dimanche. J'avais entendu la messe à huit heures, et ce devoir religieux accompli, je croyais de bonne foi pouvoir, comme les jours précédens, suivre mes habitudes du matin. Je me présentai au café Verey pour déjeûner. La porte était fermée, je sonnai : on entr'ouvrit avec défiance et mystère.

— Que demande monsieur?

— Parbleu! je demande à prendre mon café.

— Impossible, monsieur; c'est l'heure du sermon.

— Oui, pour vous peut-être; mais moi qui ai ce matin entendu la messe, je suis bien le maître de déjeûner, je pense.

— Monsieur, vous déjeûnerez où vous voudrez, mais non pas chez moi. Veuillez même me permettre de fermer ma porte, car, si on la voyait entr'ouverte, je serais condamné à une amende énorme. — Et la porte se referma.

On peut donc avoir une idée de la tolérance anglaise, lorsqu'on saura qu'à l'heure où le pasteur protestant fait son sermon, tous, catholiques, grecs, juifs et musulmans, sont forcés, pour déjeûner, d'attendre patiemment qu'on ait fini ce prêche qui ne les regarde pas.

Je me promenais dans la rue, et voyant toutes les portes hermétiquement fermées, j'étais édifié de cette observation unanime de la solennité du dimanche, lorsqu'un radical de ma connaissance vint à passer.

— Entendez-vous, me dit-il, le cri de cette femme qui passe auprès de vous?

— Je l'entends, mais je ne le comprends guère.

— C'est une marchande qui crie du poisson. Mais vous pensez bien que le dimanche, à l'heure du sermon, personne n'ouvrira sa porte pour acheter du poisson.

— Pourquoi donc crie-t-elle?

— Parce que nous la payons pour crier. L'observation du dimanche est dans nos mœurs, mais on y a ajouté une contrainte légale que nous croyons très inconstitutionnelle. Pour amener la question au parlement, nous lançons dans les rues quelques marchands, espérant que la police les saisira en état d'illégalité prétendue. Alors, ils protesteront, ils feront une pétition que l'opposition appuiera avec vigueur. Le ministère, qui s'en doute, et qui veut éviter que la question soit portée à la législature, laisse crier, comme vous voyez, et fait semblant de ne pas entendre. Mais il faudra bien qu'il s'explique, et s'il continue à faire le sourd, nous guetterons les pairs ecclésiastiques; et moi qui vous parle, je suis homme à faire proposer un de ces dimanches un turbot ou un saumon à l'archevêque de Cantorbéry. Nous verrons si un tel scandale n'amènera pas la discussion politique que nous voulons provoquer.

Enfin, à deux heures après midi, tous les sermons étant finis dans la ville de Londres, je pus déjeûner sans offenser le ciel et l'église anglicane. En sortant du café, j'allai me promener à *Regents-Park*. Des deux côtés de l'allée principale quelques tables étaient dressées, et sur chacune de ces tables un

individu haranguait avec chaleur un groupe formé autour de lui, sans que la masse des promeneurs eût l'air de s'en inquiéter beaucoup. « Que vendent ces hommes? dis-je à mon compagnon. — Ces hommes ne vendent rien, me répondit-il. Ce sont des prédicateurs religieux, décidés à convertir les impies, et qui les poursuivent jusqu'à la promenade. Approchez-vous. » J'examinai en effet ce spectacle, nouveau pour moi. Un de ces prédicateurs posait, du haut de ses tréteaux, des questions auxquelles répondaient quelques voix du sein de la foule. De temps en temps l'homme de Dieu entrait dans une affreuse colère, et on lui ripostait par des ricanemens; d'autres fois quelques quolibets étaient lancés, et il les relevait avec une causticité qui mettait les rieurs de son côté. J'entendis mêler à ces discussions de mauvais goût le nom de Jésus-Christ, les citations de l'Évangile, et j'avoue que je ne concevais pas le bien que peut produire cette polémique religieuse en plein air.

Vous vous souvenez sans doute encore de l'assassinat commis sur un pair d'Angleterre par son domestique. Le meurtrier, nommé Courvoisier, devait être pendu le lendemain. Voir le supplice ne me tentait guère, mais l'aspect d'une foule émue ne me fut jamais indifférent. Celle-ci était innombrable. Parmi tous ces milliers d'hommes, je cherchai un geste qui exprimât la pitié, une physionomie empreinte de commisération; je ne pus en découvrir une seule. Ce n'était pas seulement de la dureté, c'était de la violence, de la colère qui se peignait dans les traits de tous ces hommes. Lorsque Courvoisier parut, des cris de rage, des huées, des sifflets, accueillirent ce malheureux, qui avait trois minutes à vivre, et qui ne venait là que pour mourir. D'où venait donc cette fureur? La haine publique est-elle toujours aussi impitoyable? Je le demandai à quelques-uns. « Oh! me répondit-on, cet homme n'est pas un simple meurtrier, mais un scélérat cent fois plus coupable que les criminels vulgaires; c'est SON MAITRE qu'il a assassiné!... » *Son maître!* voilà un mot que vous ne comprenez plus en France, vous qu'une égalité fraternelle a, depuis votre révolution, rendus moralement et civilement semblables. Un *maître!* Savez-vous ce que c'est qu'un *maître* en Angleterre? et irez-vous vous imaginer que le valet se croie de la même espèce que lui? Détrompez-vous bien. Entre cet animal poudré, ciré, armé d'une longue canne, qui se pavane avec orgueil derrière une voiture, et ce goutteux vieillard qui en occupe le dedans, ne voyez-vous pas que la distance est cent fois plus grande qu'entre ce cocher et les chevaux qu'il conduit? Oui, il y aurait plutôt égalité entre la bête et le maquignon qu'entre celui-ci et le lord d'Angleterre; il faudrait être insensé pour en douter. Le crime de Courvoisier indignait donc la foule, non parce qu'il avait tué, mais parce qu'au lieu de tuer le premier venu, comme vous, comme moi, il avait porté une main parricide sur ce demi-dieu qu'on appelle un *maître* sur la terre classique de la liberté.

Quiconque a habité l'Allemagne et suivi avec quelque attention l'étude du droit dans ce docte pays, sait avec quelle sincérité le savant Allemand en étudie l'esprit, en approfondit le sens, et remonte à l'origine des lois pour en

pénétrer les véritables principes. L'Angleterre offre le tableau le plus opposé. Ici la lettre est tout; devant son texte positif, les inspirations de l'équité naturelle ne sont rien. Ce qui est écrit comme loi est juste, par cela seul que c'est écrit, et le caractère positif de cette grande nation se retrouve dans l'observation de ses codes aussi bien que dans les affaires courantes de son commerce et de son industrie.

On a parlé dans beaucoup de livres de ce respect exagéré des Anglais pour la lettre de la loi, et l'on en a cité quelquefois de singuliers exemples. Le plus curieux à mon gré est celui que cite Muralt. Un homme avait coupé le nez à un autre; il fut traduit pour ce fait devant la cour d'assises, et l'accusation lui imputait le crime de *mutilation*. L'avocat de l'inculpé, qui savait bien que le fait était prouvé, chercha dans les dictionnaires de chirurgie le véritable sens du mot *mutilation*. Il y vit que la mutilation était l'amputation ou la destruction d'un *membre*. Cherchant ensuite le mot *membre*, il vit que l'on ne pouvait appeler ainsi qu'une partie du corps composée de muscles, nerfs, veines, et une foule d'autres choses dont le nez ne lui paraissait pas offrir la moitié. Sa défense consista donc à prouver que le nez, ne se composant que de certains cartilages insignifians, sans aucune des parties qui forment les autres membres du corps, ne méritait pas d'être appelé un *membre;* que l'amputation du nez n'était donc pas cette destruction d'un membre qui constituait la *mutilation* aux yeux de la loi, et que son client, quelque blâmable que fût son action, devait être acquitté comme ayant été à tort accusé de *mutilation*. Le jury fut de cet avis, et le coupeur de nez fut mis en liberté. Mais voici le plus intéressant de l'histoire. Cet acquittement ayant, par ses conséquences possibles, semblé au ministère menacer l'existence de tous les nez en Angleterre, une proposition fut faite au parlement pour déterminer le véritable sens de la loi, et un arrêt solennel de cette illustre assemblée législative déclara que le nez était un *membre,* et que les tribunaux et les citoyens devaient le bien tenir pour certain à l'avenir. N'a-t-on pas besoin de se rappeler de temps en temps que ces choses se passent chez le peuple le plus sérieux de la terre?

En France, nous avons des grisettes et des paysannes. La robe d'indienne, le petit bonnet, sont presque toujours propres et portés avec un certain goût; à Londres, il n'y a que des demoiselles; le chapeau et la robe de soie y sont de rigueur. Or, depuis la première personne jusqu'à la dernière de celles qui successivement portent la même robe, on conçoit combien d'accidens ont laissé sur la soie de nombreuses empreintes, ce qui peut donner une idée approximative des classes pauvres, sous le rapport de la tenue et de la propreté.

Londres possède plusieurs femmes célèbres, autour de chacune desquelles se groupe une véritable cour. Je ne parlerai pas de celles que leur haute position aristocratique aurait ainsi placées en évidence quand même elles n'auraient fait, comme dit Figaro, que se donner la peine de naître. J'ai surtout cherché à voir celles qui règnent par la distinction de leur esprit, et j'ai eu l'honneur d'être présenté à lady Blessington et à lady Morgan.

La première est la belle-mère du comte d'Orsay, dont tout le monde connaît les brillans succès dans les sociétés de Paris et de Londres. Si le comte d'Orsay n'était qu'un bel homme et un homme aimable, j'en ferais à peine mention, car mon obscur suffrage ne saurait ajouter beaucoup de prix à des triomphes de ce genre; mais j'ai vu de mes propres yeux le comte d'Orsay accueillir une foule de Français malheureux, secourir des artistes, des hommes de lettres, de son crédit et de sa bourse, avec bonté, avec simplicité, avec une grace infinie; et je conseille aux *lions* qui l'ont pris pour type et pour modèle d'observer à leur profit jusqu'à quel point l'agrément des formes peut être relevé par les qualités du cœur.

Lorsque j'entrai chez le comte pour lui faire ma visite, un spectacle vraiment anglais me frappa d'abord Au milieu de la cour de son hôtel était un baquet rempli d'eau de savon, dans ce baquet un chien de chasse magnifique, et autour de lui trois valets de pied occupés à la toilette du bel animal. Les gens et le chien avaient tous un air si sérieux, que je retins mon sourire et me fis annoncer au comte. Il me reçut dans son élégante bibliothèque. Après quelques momens de conversation, il m'offrit ses services, et la demande que j'avais à lui faire vint sur mes lèvres. « Je connais, lui dis-je, de réputation l'esprit et les ouvrages de lady Blessington; puis-je espérer d'avoir l'honneur de lui être présenté? — Certainement, me répondit-il : je vais l'appeler. » Il sortit, et rentra quelques minutes après avec milady. Cet accueil sans façon était de bon augure. Lady Blessington connaît nos auteurs français comme nous-mêmes. Elle me parla avec beaucoup d'enthousiasme de Châteaubriand, de Lamartine, de Victor Hugo, et finit par me proposer de passer chez elle une soirée avec les principaux rédacteurs des journaux littéraires de Londres. J'acceptai avec empressement. Deux jours après, dans son magnifique salon qui surpasse en luxe et en élégance presque tout ce que j'ai vu, même dans les cours étrangères, lady Blessington présidait une soirée littéraire improvisée. La noble dame, déjà si belle, avait une coiffure, style de moyen-âge, qui lui allait à ravir; son costume, orné d'une grande quantité de turquoises, brillait par le goût et par la richesse. Le reflet des tentures rouge et or jetait sur sa figure une teinte rose qui faisait ressortir l'éclat de ses yeux bleus, de ses cheveux noirs, de son teint dont la blancheur est éblouissante; et, de tous ses charmes, son esprit est pourtant le plus distingué. Elle nous le prouva sans peine.

Le lendemain, je rendis visite à lady Morgan, dont toute l'Europe connaît les piquans ouvrages. Son appartement, moins somptueux, peut-être même un peu étroit, est d'ailleurs d'une extrême élégance et orné de tableaux d'un très grand prix Lady Morgan a beaucoup voyagé, beaucoup observé, beaucoup retenu. Elle a acquis, par droit de légitime conquête, une autorité imposante en matière de critique, et nos feuilletonistes, même les plus spirituels, n'auraient qu'à profiter de sa conversation. La sœur de lady Morgan, lady Clark, habite avec elle. Autant l'une est spirituelle et vive, autant l'autre

charme par sa douceur et sa bonté; et leur liaison intime, qui ne fut jamais troublée, prouve assez que chez l'une l'esprit ne règne pas sans le cœur, ni chez l'autre le cœur sans l'esprit. Quoique différentes de caractère, ces deux femmes semblent faites pour se comprendre et pour s'aimer.

Lady Morgan a, dans ses voyages, laissé partout d'agréables souvenirs; aussi voit-on affluer dans son salon les connaissances qu'elle a faites dans toute l'Europe. Diplomates, publicistes, littérateurs, artistes, s'y groupent de manière à représenter chaque pays. A votre droite, on parle allemand; à votre gauche, italien; plus loin, ce sont des Hollandais, des Suédois, des Russes. — Milady, dis-je, voulez-vous m'indiquer où est la France, s'il vous plaît? — Elle est partout, me répondit-elle. Parlez français au milieu de mon salon, et vous êtes le seul que tout le monde ici comprendra.

Or maintenant, que je vous conte une aventure. Lorsque, le matin, j'avais rendu visite à lady Morgan, j'avais trouvé dans son salon, assise à côté d'elle, une des plus belles personnes que j'aie vues dans ma vie. C'était une jeune femme, à la noble figure, à la tournure distinguée, grande, brune, et dont les magnifiques cheveux noirs tombaient en boucles sous un chapeau orné de grandes plumes. Ses doigts étaient couverts de diamans, et ses beaux yeux noirs dévoilaient son origine italienne. Élégance, grace, beauté, il y avait tout dans cette étrangère. Elle se leva, dit quelques mots tout bas à lady Morgan, et sortit. La maîtresse de la maison vint alors à moi : — Comment trouvez-vous cette dame? — Admirable. — La connaissez-vous? — Non. — Eh bien! elle vous connaît. — Est-il possible? Son nom? — Je ne veux pas vous le dire; mais elle vient chez moi ce soir. Tâchez de la mieux regarder et de la reconnaître. — A ce soir donc.

Vous saurez maintenant que, me trouvant en Allemagne, il y a cinq ou six ans, j'y reçus la visite d'un de nos compatriotes, M. Saint-Victor, ingénieur, qui retournait de l'Italie. M. Saint-Victor, accompagné de sa femme, avait consenti à prendre sous sa protection et à emmener avec lui une jeune personne de seize à dix-sept ans, qu'une tête un peu folle et des principes républicains fort exagérés avaient déjà compromise dans plusieurs affaires politiques. Mlle Vespucci, descendante en ligne directe d'Améric Vespucci, était une fille très brune, très maigre et médiocrement jolie. Elle se mettait sans goût et avait la rage des conspirations. Je lui ai connu, de compte fait, trois poignards très luisans, très polis, qui ornaient sa petite chambre et dont elle faisait ses délices. Deux ans après le passage de Mlle Vespucci en Allemagne, je lus dans les journaux que cette jeune personne avait demandé au sénat des États-Unis d'Amérique une propriété en terres, se recommandant du souvenir de son aïeul, sans lequel ce vaste continent aurait un autre nom aujourd'hui. J'ignore ce qu'il advint de sa demande, ni combien de temps Mlle Vespucci passa en Amérique; mais ce que je sais bien, c'est que, lorsque lady Morgan me plaça en présence de cette comtesse (on l'appelle Mme la comtesse), ayant un peu cherché à travers ces apparences si brillantes, je demeurai convaincu

que cette belle personne était ma jeune voyageuse d'autrefois; que cette femme à diamans et à équipage était ma pauvre fugitive; que la noble comtesse, si aristocrate aujourd'hui, était ma petite républicaine aux trois poignards. Je vis MM. les membres du corps diplomatique italien s'empresser d'offrir leurs hommages à leur belle compatriote, et j'en conclus qu'au moins de ce côté-là la révolution d'Italie était encore ajournée pour quelque temps.

La comtesse me tendit la main comme à une vieille connaissance. — Vous verra-t-on enfin à Paris? lui demandai-je. — Je le crois, me répondit-elle; mais j'ai résolu de visiter auparavant l'Écosse et l'Espagne. — Je lui offris le bras jusqu'à sa voiture. Deux jours après, elle quitta Londres, et j'ignore si elle est en ce moment à Édimbourg ou à Madrid. Singulière destinée pour une demoiselle!

Les théâtres de Londres peuvent être classés en trois catégories : ceux de la troisième, asile d'un charlatanisme effronté, ne sont fréquentés que par la populace. Les grands théâtres sont les théâtres étrangers, suivis par les Anglais de préférence, et les théâtres anglais, où abondent les étrangers. C'est à l'Opéra-Italien, à l'Opéra-Allemand, qu'il faut chercher l'aristocratie anglaise; mais si vous voulez admirer et applaudir Shakspeare, vous le ferez toujours en compagnie d'étrangers, ou tout au plus d'honnêtes marchands de la Cité.

Je me suis souvent demandé comment, avec une quantité si considérable de jolies femmes qui abondent dans les salons, dans les magasins, dans les rues, partout enfin à Londres, il était possible de chercher aussi inutilement un visage tant soit peu agréable dans beaucoup de cercles de l'aristocratie, et en particulier dans l'auditoire si distingué du Théâtre-Italien. Comment se fait-il donc qu'à Londres, ce qu'on appelle exclusivement le *beau monde*, soit, au moins pour les femmes, le seul monde qui ne soit pas beau? En examinant de près toutes ces races fameuses qui ont la prétention de descendre en ligne directe des compagnons de Guillaume-le-Conquérant, j'ai fini par retrouver en effet quelque chose de ce nez relevé, de ce visage lourd, qui distinguent beaucoup de familles dans notre Normandie, et cette observation m'a laissé à la fois une profonde conviction de l'antique noblesse des races anglaises, et un grand respect pour la rude vertu des dames qui les ont illustrées.

O.

BULLETIN.

La loi des fortifications de Paris a été votée par la chambre des pairs sans amendement et à une majorité considérable. Dans un temps où les grandes résolutions sont si difficiles à prendre, ce vote est un fait immense. Il est donc possible, même avec les formes compliquées de notre organisation parlementaire, même avec l'incertitude contradictoire des opinions qui s'agitent dans les chambres et dans la presse, de décréter et d'exécuter une grande idée, d'agir enfin avec ensemble et énergie. On ne peut se le dissimuler, si la loi des fortifications eût échoué par l'adoption d'un amendement malencontreux et perfide, non-seulement une mesure nécessaire au salut de la France eût été ajournée à une époque indéfinie, mais encore nos institutions représentatives eussent reçu un rude coup d'un aussi désastreux avortement; elles eussent été mises en cause, et on leur eût imputé une impuissance radicale à faire le bien. Heureusement, il n'en a point été ainsi : la chambre des pairs a su tout à la fois assurer l'indépendance nationale et faire un intelligent usage des formes de la liberté politique.

Jusqu'au dernier moment, les adversaires de la loi ont combattu et disputé le terrain. L'organe de la commission, M. le baron Mounier, a persisté dans l'amendement qui devait faire au projet une modification si périlleuse; son résumé n'a été qu'un nouveau plaidoyer contre la pensée de donner à la capitale les moyens d'une défense sérieuse, et il s'est terminé par cette étrange assertion, que Paris, dans aucun cas, ne peut et ne doit soutenir un siége régulier. Comment un homme politique peut-il ainsi disposer de l'avenir? Il y a des pensées qui ne se proclament point; et quand par malheur on les a conçues, caressées, on se garde au moins de leur donner devant l'Europe la publicité de la tribune. Avant que la chambre allât aux voix sur les articles, le représentant le plus fougueux du parti légitimiste s'est adressé à elle en employant des ménagemens et des précautions oratoires qui ne manquaient pas d'habileté. Évidemment, M. le marquis de Dreux-Brézé voulait, par la convenance étudiée de son langage, réparer l'incartade qui avait troublé, les jours précédens, les délibérations de la chambre; il avait à cœur de montrer à ses collègues qu'il pouvait exprimer ou laisser entrevoir toute sa pensée, sans

avoir besoin de recourir à ces gros scandales qui embarrassent tout le monde. On ne peut nier que, sous ce rapport, M. de Dreux-Brézé n'ait réussi. Il a parlé avec une modération sans doute plus spécieuse que réelle, mais dont les formes et les détours étaient au moins un signe de respect donné à la constitution et à la chambre. M. de Brézé a demandé la permission de reproduire dans cette circonstance une distinction qu'il a souvent apportée à la tribune depuis dix ans. Il y a, suivant cet orateur, deux intérêts différens en présence; l'un est l'intérêt réel et permanent de la France, l'autre est un intérêt passager et de circonstance. C'est ce second intérêt, l'intérêt partiel et passager, et non pas l'intérêt national, qui veut les fortifications de Paris. Si nous traduisons en termes plus clairs la distinction de l'orateur légitimiste, nous trouverons cette pensée :—On songe à fortifier Paris, parce que le gouvernement de la restauration est tombé, et parce qu'une dynastie nouvelle a pris sa place. Si l'ancien gouvernement était encore debout, un pareil projet n'aurait jamais été ni conçu ni réalisé. — Nous le croyons volontiers. — Eh! comment la restauration, qui avait le malheur d'être l'obligée de l'Europe, eût-elle pu avouer et exécuter un dessein qui eût été au moins l'indice d'une profonde défiance envers les cabinets étrangers et d'arrière-pensées pour l'avenir? M. de Dreux-Brézé parle d'intérêts de circonstance; qui plus que la restauration a eu de ces intérêts passagers et partiels qui ne se confondaient pas avec la cause nationale? Il est d'un avocat mal habile de nous en faire souvenir. Non le gouvernement de Louis XVIII et de Charles X ne pouvait pas fortifier Paris : contre qui l'eût-il fortifié? contre des alliés, contre des amis, contre les vengeurs du principe de la légitimité? Mais aujourd'hui, quand le gouvernement de 1830 fortifie Paris, il fait à la fois ce qu'il peut et ce qu'il doit faire. Il fortifie Paris parce qu'il a la conscience de l'indépendance de son origine, parce qu'il sait qu'en Europe nul n'a le droit de lui demander compte de ses résolutions et de ses actes; le gouvernement de 1830 fortifie aussi Paris non moins en vue de l'avenir qu'en raison du passé. Donner des remparts à la capitale, c'est annoncer qu'on ne veut pas régner par la grace de l'Europe, et que, sans avoir l'intention de la braver ou de la troubler sans motifs, on ne voudra jamais lui devoir le trône et la puissance.

M. de Dreux-Brézé, dans cette circonstance, a donc mal choisi son terrain pour glorifier la restauration et dénigrer le gouvernement actuel. C'est ce qu'a très bien fait sentir M. le ministre de l'intérieur, tout en restant dans les limites d'une extrême réserve. Comme il l'a annoncé, M. Duchatel n'a voulu blesser personne en établissant un parallèle entre la restauration et le régime établi par la révolution de 1830 : ces discussions peuvent être effectivement, à la chambre des pairs, plus irritantes qu'utiles; aussi, après avoir rapidement indiqué combien l'argumentation de M. de Brézé portait à faux, M. le ministre de l'intérieur s'est attaché à serrer de près l'amendement, et sa logique a été pleine de vigueur. Quand, après avoir réfuté toutes les objections tirées d'une prétendue économie, il est arrivé à cette assertion de M. Mounier, que si la première ligne de défense était forcée, il ne pourrait plus y avoir de résis-

tance pour Paris, M. Duchatel a trouvé des paroles graves et convaincantes auxquelles on ne saurait refuser son approbation : « Vous ne pouvez décréter par avance, a-t-il dit à la chambre des pairs, l'interdiction pour Paris, de se défendre le jour où un premier succès aurait été obtenu par l'ennemi. » M. le ministre de l'intérieur a fait, au nom du gouvernement de 1830, une sévère justice de cette politique pusillanime qui préjuge ainsi l'avenir, et renonce d'avance aux efforts héroïques du patriotisme, ainsi qu'aux chances imprévues de la fortune.

Les débats sur l'amendement de la commission ont amené, de la part de M. Humann, des explications satisfaisantes sur notre situation financière, dont M. d'Audiffret avait fait un assez sombre tableau. Notre crédit, loin de dépérir, est en progrès, la confiance augmente, les réserves de l'amortissement ne nous manqueront pas. M. le ministre des finances a rappelé que les 140 millions destinés à fortifier Paris sont compris dans les 450 millions affectés aux travaux publics, et il a exprimé la certitude que la dépense ne s'élèverait pas au-delà des devis. Le pessimisme de M. d'Audiffret a produit sur M. Humann une réaction salutaire. Le ministre des finances n'a pas voulu laisser l'opinion sous les impressions sinistres que M. le comte d'Audiffret s'était efforcé de répandre; il a répondu de l'avenir, il a parlé avec confiance des ressources du pays. Voilà pour les finances. Au point de vue militaire, M. le président du conseil a fait entendre une dernière fois les paroles les plus énergiques sur l'utilité de l'enceinte bastionnée; il a recommandé cette enceinte aux suffrages de la chambre avec une insistance presque passionnée, comme s'il désirait effacer toute trace de l'incertitude que son premier langage devant la chambre des députés aurait pu laisser dans quelques esprits. Après avoir rejeté par 148 boules noires l'amendement de la commission, la chambre des pairs a repoussé un amendement de M. le comte de Castellane, qui proposait la suppression du mot *simultanément*. C'est encore M. le maréchal Soult qui a déclaré que ce mot ne gênait en rien l'action du gouvernement et ne portait aucune atteinte à la prérogative royale. Il ne restait plus qu'à voter sur l'ensemble de la loi, quand M. Mérilhou a élevé un singulier incident. Il a demandé qu'on rejetât des crédits alloués la somme de 13 millions ordonnancés par le ministère du 1er mars, prétendant que la dépense avait été faite illégalement, parce qu'à cette époque elle n'était pas légitimée par l'urgence. Il a été facile de répondre à M. Mérilhou que la question qu'il soulevait devait être renvoyée à la discussion de la loi sur les crédits supplémentaires. Au surplus, le ministre de la guerre du 1er mars n'a pas voulu laisser sans une réfutation immédiate l'attaque de M. Mérilhou; il a cité les lois de 1811, de 1819, de 1831, et les précédens de 1832 et 1833, qui autorisent complètement la conduite suivie par le cabinet de M. Thiers. En vérité, M. Mérilhou, dont on ne peut sans injustice contester le dévouement à la monarchie de 1830, apprécie singulièrement les circonstances politiques de l'été dernier, quand il n'y veut pas reconnaître une urgence évidente d'armer et de fortifier le pays. Une grande alliance était rompue, une coalition était possible, la guerre sem-

blait imminente, et il n'y avait pas urgence! La France doit-elle donc attendre, pour commencer ses préparatifs, qu'on attaque ses vaisseaux ou qu'on viole ses frontières?

Enfin la loi a été votée par la même majorité, à une voix près, qui avait repoussé l'amendement de la commission. La sanction royale n'est pas douteuse; on sait quelle importance la royauté, dans le cours de ces débats, attachait au triomphe d'un projet qu'elle jugeait si nécessaire à la force du pays. Promulguée dans quelques jours, la loi sera exécutée avec énergie et précision. Il est naturel que M. le maréchal Soult mette maintenant son application et son honneur à imprimer à cette grande mesure une impulsion vigoureuse, et qu'il veuille ainsi agrandir encore la part qu'il aura dans cette œuvre nationale.

A cette œuvre, au surplus, ont concouru tous les hommes et toutes les forces, à quelques exceptions près, qui depuis dix ans ont consolidé et défendu le gouvernement de 1830. C'est le caractère des choses grandes et nécessaires d'être le résultat d'une communauté d'efforts et d'une solidarité vraiment patriotique d'intentions et de sentimens. Aussi rien ne nous paraît plus oiseux et plus stérile que ces recrudescences de polémique pour savoir à qui appartient surtout l'honneur d'avoir fait passer en loi l'obligation de fortifier Paris. L'injustice la plus ardente et la plus opiniâtre ne parviendra jamais à ravir à M. Thiers la gloire d'avoir répondu sur-le-champ au traité du 15 juillet par l'inébranlable volonté de doubler la force du pays en en fortifiant le centre et le cœur. Il a saisi l'occasion, il a vengé la France autant qu'il était en lui en la munissant à l'endroit le plus vulnérable; non-seulement il a conçu et décrété l'œuvre, mais il a commencé de l'accomplir, et il a poussé son initiative et sa responsabilité jusqu'aux dernières limites. En passant de la gestion politique du ministère du 1er mars à celle du cabinet du 29 octobre, comment ne pas signaler la salutaire intervention de la couronne dans cette question particulière? Il y a donc de graves circonstances où il est grandement utile qu'une puissance permanente, supérieure à tous les intérêts et à toutes les rivalités qui s'agitent autour d'elle, continue une grande pensée politique et ne la laisse pas périr dans le naufrage d'un cabinet. Nous ignorons ce qu'eût fait le ministère du 29 octobre au sujet des fortifications, si la couronne ne lui eût pas imposé la condition d'accepter sur ce point, sans réserve, l'héritage du 1er mars; mais il est constant que c'est la royauté qui a donné l'impulsion au cabinet présidé par M. le maréchal Soult. Le ministère du 29 octobre a eu l'honneur, et cet honneur n'est pas médiocre, d'exécuter avec dévouement, énergie, une pensée qui lui était à la fois transmise par la royauté et par ses prédécesseurs. S'il avait des répugnances contre ce projet, il en a triomphé; si des préjugés s'étaient formés dans son esprit contre une mesure aussi nouvelle que grande, il s'est appliqué lui-même à les dissiper par une étude approfondie et consciencieuse de tous les élémens de la question. On a pu voir dans les débats sa conviction, qui semblait incertaine et chancelante sur quelques points, se fortifier et grandir. C'est donc à la royauté, à deux ministères, aux majorités des deux chambres, à la presque unanimité de la presse

politique, qu'il faut renvoyer l'honneur d'avoir décrété les fortifications de Paris. Le ministère du 1er mars a voulu fortifier la capitale; quand il eut disparu, la royauté a continué de le vouloir; sous son inspiration, le cabinet du 29 octobre a poursuivi la même pensée, et s'est employé à la faire prévaloir dans le parlement; au sein des deux chambres, dans la presse, toutes les opinions, tous les talens, toutes les influences, qui servent avec dévouement le gouvernement de 1830, se sont réunis pour donner à cette mesure importante une majorité victorieuse. Tant d'efforts n'ont pas été stériles : ni la tribune ni la presse n'ont en vain travaillé à éclairer, à convaincre le parlement et le pays, et les trois pouvoirs sont enfin tombés d'accord sur l'exécution d'un plan qui doit exercer une si haute influence sur les destinées de la révolution et de la France.

Comment d'ailleurs tous ceux qui confondent leurs intérêts avec ceux du gouvernement de 1830 n'auraient-ils pas senti se dissiper toutes leurs incertitudes, s'ils avaient pu en garder encore quelques-unes, à la vue de l'hostilité systématique que le projet de fortifier Paris réveillait chez les personnes connues pour leur antipathie contre le régime nouveau? Chose étrange! des membres de la pairie que le mécontentement politique ou des infirmités avaient pendant longues années tenus éloignés de l'enceinte du Luxembourg, ont reparu pour laisser tomber une boule noire dans l'urne parlementaire. On les avait presque oubliés; on se demandait leurs noms; on se disait aussi qu'il fallait des raisons de parti bien puissantes, des passions bien impérieuses et bien vivaces pour tirer de leurs retraites ces antiques représentans d'une politique qui vit surtout de regrets. Tel pair qui n'avait pas paru pour voter contre la suppression de l'hérédité, se faisait amener pour s'opposer personnellement à l'érection des remparts de Paris. Tout cela a jeté une lumière sur les intérêts plus ou moins avoués qui combattaient le projet de la chambre des députés et du gouvernement, et il y a une nature d'opposition qui, bien contre son gré, a contribué pour beaucoup à grossir le chiffre de la majorité du Luxembourg.

Nous en appelons à l'avenir, disent encore quelques adversaires du projet, et nous aussi. La loi s'exécutera, elle s'exécutera progressivement et sous la surveillance des pouvoirs constitutionels; elle concilie heureusement le libre exercice de la prérogative royale avec l'indication précise de quelques conditions qui tiennent à l'essence même du plan. Les travaux se poursuivront avec persévérance et méthode, et au bout de quelques années, la France se trouvera investie d'une force nouvelle qui sans doute lui aura demandé quelques sacrifices, mais qui, loin de l'épuiser, aura doublé sa puissance et augmentera la conscience morale qu'elle en doit avoir. Qu'on se représente par la pensée, dans un avenir de cinq ans, Paris fortifié, couvert par des travaux avancés, enveloppé d'une enceinte continue qui opposera aux agresseurs des obstacles sans interruption, sans point faible, sans lacune, et qu'on se demande si le pays qui possédera une pareille capitale ne sera pas supérieur à la France d'aujourdhui. Nous nous estimerons plus nous-mêmes, et

l'étranger nous respectera davantage, non que nous voulions prêter aux autres peuples des craintes pusillanimes : chaque grande nation connaît sa force aujourd'hui en Europe, et personne ne tremble; mais enfin, quand il sera bien connu que l'armée qui aurait passé le Rhin, à laquelle une marche hardie, un combat heureux, auraient permis de courir sur Paris, n'aura fait que venir se heurter contre un formidable amas de canons, de murailles et de soldats, on sera moins enclin, sans s'en rendre compte, à chercher les avantures et à courir les hasards d'une guerre dont la péripétie pourrait si fort démentir les commencemens.

Comment ne pas reconnaître, dans la volonté calme et persévérante avec laquelle le gouvernement et le pays poursuivent le projet de fortifier Paris, un changement profond dans les allures de la révolution française et du caractère national? Sans renoncer à reculer un jour nos frontières sur des points qui nous paraissent trop faibles ou trop rapprochés du cœur du pays, la France ne met pas aujourd'hui au nombre de ses principales préoccupations le désir de nouvelles conquêtes. Nous en dirons autant au sujet de la propagande des idées et des principes; la France n'est pas plus tourmentée du désir de répandre violemment ses idées au dehors que d'inonder l'Europe de soldats. Que veut-elle? Elle souhaite s'affermir dans son organisation politique et dans sa prospérité. Elle veut maintenir et cultiver l'héritage de la révolution dans ses principes éternels et purs; elle ne veut ni imposer de lois, ni faire de concessions à personne. Les fortifications de Paris seront le signe irrécusable de ces dispositions morales; ce n'est plus le torrent qui déborde, c'est la force qui s'organise; et l'on pourrait écrire sur les remparts qui, dans quelque temps, sortiront de terre, cette devise d'une illustre maison : *Je maintiendrai.*

On a eu mille fois raison de dire et de répéter, dans le cours des débats, que les fortifications de Paris, une fois élevées, rendaient une coalition nouvelle presque impossible. Comment admettre que, sans une de ces provocations qui ne laissent d'autre alternative à une nation que la guerre ou le déshonneur, des peuples et des cabinets viendront de gaieté de cœur entamer une lutte implacable et mortelle avec la France, qu'ils chercheront des champs de bataille entre le Rhin et Paris fortifié, dans un pays où tout leur sera écueil, péril, cause de dépérissement et de ruine? Les conditions d'un passé qui souvent nous a été fatal sont donc en partie détruites, en partie changées en notre faveur. Croit-on, par exemple, que si un jour nous étions en guerre avec l'Angleterre, la politique anglaise trouverait les mêmes facilités qu'autrefois pour exciter l'Europe contre une France fortifiée sur tous les points, et qui voudrait résister aux prétentions de nos voisins d'outre-mer? L'extrême difficulté qu'on rencontrerait à nous combattre, jointe à notre modération vis-à-vis des peuples du continent, ne rendrait-elle pas les cabinets européens sourds à toutes les suggestions du machiavélisme britannique?

L'Angleterre elle-même, quelle que soit sa confiance dans la supériorité qu'elle s'arroge dans les luttes maritimes, sera moins hautaine quand elle nous trouvera mieux fortifiés chez nous. Alors seulement elle aura pour nous cer-

tains ménagemens et certaines déférences. Nous ne pouvons attendre d'elle de la sympathie, mais seulement de l'estime, et c'est cette estime que nous nous concilierons mieux à mesure que nous aurons plus de force. Aujourd'hui, s'il fallait en croire un discours adressé par lord Ponsonby aux ambassadeurs des puissances à Constantinople, discours dont la publicité n'a été que faiblement contestée, l'ambassadeur britannique n'aurait jamais agi qu'en se conformant strictement aux instructions de lord Palmerston. Ce manifeste diplomatique donne ainsi un démenti à tous les demi-désaveux que le cabinet anglais opposait aux plaintes que nous lui avons si souvent adressées sur la persévérance implacable avec laquelle lord Ponsonby poursuivait le pacha. Il faut avouer toutefois que l'ambassadeur anglais parvient à justifier assez bien sa conduite, quand il invoque le traité du 15 juillet et quand il en commente l'esprit et le texte. En effet, si l'on s'en tient aux stipulations de la convention de Londres, les puissances signataires peuvent se croire autorisées à tout imposer à Méhémet-Ali. Voilà pourquoi les hommes politiques qui se sont occupés de cette affaire, au point de vue de l'intérêt de la France, ont tous reconnu qu'un nouveau traité modifiant le premier était nécessaire, si l'on voulait que la France pût rentrer honorablement dans le conseil des grandes puissances. On parle aujourd'hui d'un traité qui, sans rien changer à la convention de Londres, établirait, comme un point de droit public européen, la fermeture des Dardanelles pour tous les vaisseaux de guerre, quel que soit leur pavillon. Ce traité, qu'on substituerait au traité d'Unkiar-Skelessi dont l'expiration est prochaine, serait signé par l'Angleterre, la Russie, la Prusse et l'Autriche, et la France y apposerait sa signature dès que la Porte aurait reconnu, sans vouloir la gêner ou l'éluder, l'hérédité de Méhémet-Ali.

Dans la question orientale, la situation du ministère du 29 octobre est complexe. Il sent très bien quelle gravité il y a pour lui à changer quelque chose à notre attitude, après avoir adhéré à la note du 8 octobre; d'un autre côté, il voudrait, et ce désir, au point de vue de l'intérêt du cabinet, est fort naturel, il voudrait tirer la France de l'isolement dans lequel elle se trouve vis-à-vis de l'Europe. S'il y réussissait, il trouverait dans ce succès un caractère qui le distinguerait de ses devanciers; jusque-là il pense, sans le dire, que sa situation ressemble trop à celle qu'ils lui ont léguée. Il est facile de concevoir que l'ambition du cabinet serait à la fois d'avoir une attitude ferme, et de donner des gages à la paix générale. Il voudrait, au moment où il travaille à fortifier Paris, rentrer dans le concert européen. C'est seulement en atteignant ce double but qu'il croira à sa force et à son individualité. Il ne faudrait pas que ces préoccupations le précipitassent dans quelque démarche inconsidérée; il y aurait pour lui responsabilité grave et danger politique, s'il ne pouvait montrer à quelles conditions favorables pour la France il a signé un traité tout-à-fait dans les convenances des quatre autres cabinets. Ne pourrait-on pas lui dire avec raison que c'est précisément parce que la France est en mesure d'organiser sa défense, qu'elle doit se montrer moins pressée de sortir d'un isolement qui n'est ni sans force, ni sans dignité?

En Amérique et en Espagne, les pouvoirs publics, résultat de l'élection, s'organisent et s'installent. Au-delà de l'Atlantique, le général Harrison a pris possession du fauteuil de la présidence. Dans un premier message, il a prononcé des paroles favorables au maintien de la paix et présenté le programme de ses principes de politique intérieure. Adversaire du général Jackson et de M. Van-Buren, il semble vouloir lutter avec eux de théories et de réformes démocratiques. Peut-être, quelque temps passé à la présidence suffira-t-il pour lui démontrer le danger qu'il y aurait à désarmer encore un pouvoir exécutif déjà si restreint et si entravé. En Espagne, les cortès ont pris séance et nommé les présidens des deux chambres. La lutte est ouverte entre les *unitaires* et les *trinitaires* pour la régence, entre les *calzados* et les *descalzos* pour les emplois et les places. Espartero réussira-t-il à se faire nommer régent unique? Peut-être, s'il n'y peut parvenir, préférera-t-il s'en tenir au commandement suprême de l'armée, sans entrer en partage d'une régence qui n'aurait plus la force de l'unité monarchique. L'Espagne, qui a porté dans l'Amérique du Sud la civilisation européenne, n'est pas plus avancée aujourd'hui que ces républiques; elle s'agite dans le même chaos et la même impuissance. Ses meilleurs citoyens, ses plus illustres enfans, sont obligés de s'éloigner d'un pays où les lois sont sans force, où des réactions imprévues peuvent d'un instant à l'autre, déchaîner contre des innocens toutes les fureurs populaires. Le général O'Donnell et quelques autres officiers de l'armée espagnole sont en ce moment à Paris. Il est vrai que la reine Christine est attendue ici dans quelque temps, et qu'elle doit habiter l'Élysée Bourbon.

La chambre des députés, à la majorité de 154 voix contre 108, vient de rejeter le projet sur la propriété littéraire. Il était facile de prévoir ce dénouement. Que pouvait-on faire d'un projet dont on avait commencé par rejeter le principe, et contre l'esprit duquel la chambre protestait sourdement? On n'avait pas assez songé dès l'origine quelles difficultés infinies présentait l'élaboration d'une pareille question. Il ne suffit pas de décréter la propriété littéraire; il faut voir si, dans la nature des choses, elle peut exister; il faut la définir et la constituer. Il est possible que l'esprit philosophique et la science de la législation trouvent dans le fait des productions de l'écrivain et de l'artiste des caractères et des conditions qui les rapprochent sur certains points des objets sur lesquels tombe la propriété légale; mais, certainement, à côté de ces analogies, il y a des différences dont il importe également de se rendre compte, si l'on veut atteindre ce qui est praticable et vrai. Montesquieu a dit quelque part que l'esprit consistait à trouver la différence des choses semblables et la ressemblance des choses différentes. Ceux qui ont préparé la loi auraient dû se pénétrer de ce conseil. A coup sûr, si la propriété littéraire existe, c'est une propriété *sui generis*, et il ne suffit pas de lui appliquer les dispositions du Code civil sur les biens-meubles ou immeubles. Des lois d'une difficulté aussi spéciale ne sauraient être bien élaborées que par un petit nombre de jurisconsultes sur la foi desquels une assemblée se décide et vote. C'est une minorité aussi faible numériquement que considérable par ses lumières

qui a rédigé réellement les grandes ordonnances et les codes qui sont l'honneur et la base de nos lois. Puisque la question de la propriété littéraire se trouve ajournée indéfiniment, ne pourrait-on pas lui substituer des traités séparés avec chacune des puissances qu'on trouverait favorablement disposées et pour réprimer la contrefaçon? On dit que sur ce point l'Angleterre a les meilleures intentions du monde, et qu'elle propose à la France la réciprocité. Il ne serait pas impossible de tomber d'accord sur un sujet si important pour les sciences et les lettres avec la Prusse et son nouveau roi, qui étend une sollicitude si éclairée sur tout ce qui tient à l'intelligence. Dans notre traité de commerce avec la Hollande, il y a des stipulations contre la contrefaçon. Tous ces efforts successifs par lesquels on combattrait pied à pied le fléau qui nous dévore, seraient plus utiles à la littérature que ces magnifiques déclarations de principes contestables et contestés qui n'aboutissent qu'à un avortement parlementaire.

M. le cardinal de Bonald, archevêque de Lyon, a reçu ces jours-ci la barette des mains du roi. Le nouveau cardinal, qui porte un nom illustre dans les lettres et dans la philosophie, revêt la pourpre romaine à un âge encore peu avancé. Il se pourrait que le choix du roi fût tombé sur ce prélat dans la prévision de la possibilité prochaine d'un conclave. Il importe à la France d'être représentée, dans une circonstance aussi solennelle, par un prélat que recommandent à la fois la distinction de l'esprit, la force de l'âge et un dévouement sincère aux institutions de la France nouvelle. La vieillesse de M. le cardinal de La Tour d'Auvergne n'affaiblit malheureusement que trop l'autorité de ses vertus et de son zèle. M. l'archevêque de Lyon, revêtu de la pourpre, a adressé au roi et à la reine des paroles pleines d'une haute convenance et empreintes d'une véritable onction chrétienne. On sent que chez M. de Bonald le prélat et le citoyen sont entièrement d'accord, et que le prélat n'a besoin d'aucun effort pour offrir au chef de la dynastie nouvelle la sincère expression de sa reconnaissance et de sa fidélité. C'est en donnant de pareils exemples que le clergé affermira de plus en plus son crédit moral. Jamais peut-être les rapports de l'église et de l'état n'ont été plus paisibles qu'aujourd'hui. L'église ne peut se plaindre d'être troublée dans son indépendance spirituelle; cette indépendance est reconnue et respectée par l'état, qui exerce à son tour la souveraineté politique. Tant que l'église et l'état sauront ainsi un peu franchir les limites de leurs attributions, il y aura dans cette harmonie de grands gages de prospérité commune. Il ne serait pas difficile de prouver, en citant des noms distingués ou célèbres, qu'aujourd'hui le clergé sait parfaitement apprécier la situation honorable et heureuse dans laquelle il se trouve. Il y aura toujours sans doute quelques esprits fougueux qui ne pourront renoncer au plaisir d'une opposition bruyante; mais leur voix se perd au milieu de l'indifférence générale, et dans un temps où une liberté commune protége tout le monde, les modernes parodistes d'Athanase ne rencontrent pas la persécution, mais le ridicule.

REVUE DRAMATIQUE.

Les Italiens nous ont chanté cette semaine leurs derniers adieux sur la musique des *Puritains*. Deux jours de suite, mardi et mercredi, le gracieux chef-d'œuvre de Bellini s'est produit dans tout l'éclat et toute la pompe de son incomparable exécution, au milieu d'un enthousiasme qu'on ne saurait décrire. Jamais nous n'avions vu une fête pareille, jamais le dilettantisme ne s'était montré plus furieux dans les ovations qu'il décerne. Les bouquets tombaient par myriades; après chaque morceau, c'était de toutes parts un tonnerre de bravos et d'applaudissemens, tonnerre accompagné presque toujours d'une pluie de camélias et de couronnes, où les divins chanteurs semblaient devoir à la fin rester ensevelis comme ces convives du fameux souper d'Héliogabale. Mardi soir, après cet échange excessif de cavatines et de trépignemens, après tant de généreuse ardeur et d'enthousiasme dépensé de part et d'autre, on se demandait comment ces virtuoses, comment ce public feraient pour suffire à la représentation du lendemain, et cependant la représentation de mercredi a été plus magnifique et plus éblouissante que celle de la veille; il s'est trouvé encore de la voix dans ces poitrines épuisées par tant de fatigues et d'émotions, encore des bouquets et des couronnes dans ces mains lassées à force d'applaudir. M. de Chateaubriant prétend qu'on s'est étonné de la quantité de larmes que contenaient les yeux des rois; je m'étonne bien davantage de la quantité de notes que contient le gosier de Rubini et de la Grisi, et surtout de la quantité de camélias, de roses et de violettes que contiennent les jardins de Paris. Ce qui s'est dépensé ces deux jours là, seulement au Théâtre-Italien, en projectiles printaniers, ne saurait être calculé, sans compter que mercredi soir, à la même heure, au même instant, les bouquets et les couronnes allaient aussi leur train au Théâtre-Français. Nous ne parlerons pas de cet ignoble coup de sifflet parti on ne sait d'où, pendant le duo du second acte, et qui semblait vouloir atteindre Tamburini, au moment où la salle entière était encore sous le charme d'une de ces phrases qu'il chante avec une si admirable expression. Impossible, en vérité, de mieux choisir son temps! et l'excellent virtuose doit des actions de graces au personnage stupide dont le public a réprimé sur le champ la grossière boutade avec tant de hauteur et de mépris, car, dès ce moment, Tamburini n'a cessé, jusqu'à la fin du spectacle, d'être l'objet d'une sollicitude toute spéciale de la part des loges, et le point de mire de toutes les ovations de la soirée. Aussi bien nous dirons que la tenue du parterre, à ces deux dernières représentations, n'avait rien de ce bon goût et de cette réserve qui se perpétuaient depuis si long-temps au Théâtre-Italien. C'étaient des vociférations sans relâche, des clameurs insolites demandant à tout instant quelque morceau en dehors du programme; les uns voulaient qu'on leur chantât le trio de *Guillaume Tell*, au beau milieu d'une scène des *Puritains;* les autres réclamaient le duo de *Mosé;* ceux-ci se prononçaient pour la cavatine de *Semiramide*, qu'ils réclamaient pour l'entr'acte

prochain, de manière à vous empêcher d'entendre l'acte qu'on jouait; ceux-là pour le duo du *Matrimonio Segretto*. Dès qu'une couronne tombait aux pieds de Rubini ou de la Grisi, un billet arrivait aussitôt, comme pour leur demander de la payer en belles cavatines sonnantes; et, ce qu'il y avait de plus curieux, c'est que les gens qui jetaient les billets n'étaient point ceux qui jetaient les couronnes; les unes venaient d'en haut, les autres d'en bas : les couronnes payaient pour les billets. On eût dit une bande d'écoliers en vacances, une troupe de *dilettanti* économes, décidés à passer en revue tout le répertoire, sans trop se mettre en frais. Pauvre spéculation, que celle-là! ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; de ce qu'on s'appelle Rubini, Lablache ou la Grisi, il ne s'ensuit pas qu'on ait une poitrine d'airain; et, comme il faut en toute chose humaine que le niveau finisse par se rétablir, ce que vous ajoutez dans les intermèdes, les chanteurs le retranchent dans la pièce. Tandis que le parterre se levait en masse pour réclamer le duo de *Mosé* ou la cavatine de *Niobé*, tandis qu'il se pâmait d'aise en voyant Lablache et Tamburini, en costumes de têtes rondes, interrompre leur rôle dans l'opéra de Bellini, pour venir chanter, sans aucune espèce de préparation, de but en blanc, le duo bouffe de Cimarosa, le parterre ne s'apercevait pas des petites soustractions qu'on lui faisait dans *les Puritains;* il ne s'apercevait pas, cet excellent public, que Rubini passait sa délicieuse romance du troisième acte, et tronquait son duo avec la Grisi, que Tamburini se ménageait dans les ensembles, et que, pour un intermède de pièces et de morceaux, toute l'unité, tout l'intérêt, tout l'éclat de la représentation se trouvaient compromis. C'est pourtant quelque chose qu'une belle représentation des *Puritains;* et, sans les inconvenantes exigences que nous déplorons, on aurait mieux joui de cette musique si douce et si plaintive, et de ces admirables chanteurs. Mais que sert de parler? il y aura toujours des gens qui ne sauront s'amuser de rien sans gaspiller, et le malheur veut que ces gens-là fassent la loi et vous imposent leur caprice, tout simplement parce qu'ils ont le talent de crier bien fort.

L'Opéra n'a guère à se louer de la fortune; depuis quelque temps il semble que toutes les mésaventures se donnent le mot pour fondre sur ce pauvre théâtre. Il suffit désormais qu'on annonce un spectacle pour qu'on en joue un autre; l'autre jour c'était M. Inchindi qui devait débuter dans *la Juive,* et qui disparaissait au moment de paraître; mercredi c'était le chef-d'œuvre de Mozart qu'on devait donner et qu'on ne donnait pas du tout. Vous figurez-vous le désappointement du public; on vous promet *Don Juan,* toutes les affiches annoncent *Don Juan;* à huit heures encore, sous le vestibule, à la porte, vous ne voyez que le titre de la partition de Mozart; et, quand vous entrez dans la salle, la première chose qui vous frappe, c'est le trio de *Guillaume Tell,* vaillamment entonné par les doublures :

Quand l'Helvétie est un champ de supplice, etc.

Hélas! le champ de supplice désormais, c'est l'Opéra, où les virtuoses de la trempe de M. Marié se démènent à si grands cris; l'Opéra, où la voix de Mme Stolz règne en souveraine, où le répertoire manque, où la décadence éclate partout. Pour en revenir à cette malencontreuse représentation de *Don Juan,* Barroilhet, bien qu'indisposé depuis le matin, a voulu se dévouer plutôt que de faire mentir l'affiche. Malheureusement ses forces ont trahi son

courage et son zèle. Dès les premières mesures de l'introduction, on a pu sentir dans son organe une altération notable; alors seulement Barroilhet a compris la difficulté du pas où il s'était engagé un peu à l'aventure; mais, persistant toujours dans sa généreuse résolution de ne point arrêter le spectacle, il a fait demander au public la faveur de passer l'air de : *fin che d'al vino*. Quelques instans après, l'enrouement était devenu une extinction de voix complète, et tout terme moyen ayant dès-lors cessé d'être praticable, le chanteur a dû se retirer. Comme on le pense bien, la malveillance n'a pas manqué d'exploiter l'affaire et de représenter cet accident comme un échec; on a prétendu que Barroilhet, écrasé dès le commencement par l'immensité de ce rôle trop au-dessus de ses forces, avait essayé d'y échapper par une défaite. Nous ne dirons pas combien de pareils bruits sont absurdes; dans quelques jours le jeune chanteur se chargera sans doute de leur donner un éclatant démenti. Il n'y a là ni succès ni revers, Barroilhet n'a pas même abordé le rôle, il est entré en scène, voilà tout. La partie est remise, non perdue; dans tous les cas, on ne saurait lui en vouloir d'avoir poussé le zèle plus loin peut-être que l'intérêt de sa réputation ne le commandait en pareille circonstance.

Peut-être sommes-nous à la veille d'entendre encore une fois dans leur langue les chefs-d'œuvre de Beethoven et de Weber. S'il faut en croire la nouvelle, une troupe allemande se préparerait à donner ici quelques représentations, dont Mlle Loewe, avant son départ pour Londres, consentirait à faire les honneurs. Il serait à souhaiter pour l'habile cantatrice qu'elle se produisît chez nous dans tout l'appareil de son talent. — Maintenant nous n'avons plus à vous annoncer que la matinée musicale de Doehler, ce merveilleux pianiste qui nous revient de Florence pour quelques jours, cette organisation charmante qui participe de la délicatesse de Chopin et du mécanisme prodigieux de Thalberg. Doehler se fera entendre après-demain mardi dans les salons d'Érard, sous cette voûte encore émue de la foudroyante exécution de Liszt qui, à cette même place, soulevait, il y a huit jours à peine, toutes les tempêtes de l'ouverture de *Guillaume Tell* sur son clavier. Entre autres morceaux de choix, Doehler promet pour cette séance sa fantaisie sur les motifs de *Maometto*, et quelque brillans que soient les souvenirs de la salle d'Érard, le jeune artiste peut s'y hasarder en pleine confiance, et compter que toutes les sympathies des gens de goût l'y suivront, car c'est là un talent plein de grace, de variété, de mélodie et de séduction.

— Les deux faits les plus importans de la semaine dramatique ont été sans contredit la retraite de Mlle Mars, et le différend survenu entre le théâtre de la Renaissance et M. Frédéric Lemaître. Pour n'avoir plus à revenir sur ces discussions de coulisses, Dieu merci! terminées à cette heure, nous dirons ce que nous en savons aussi brièvement que possible. Engagé au théâtre de la Renaissance pour jouer dans une pièce de M. Rosier, M. Frédéric Lemaître a déclaré, le jour de la représentation, quelques heures avant l'ouverture des bureaux, qu'il ne jouerait pas, et en effet, M. Frédéric n'a pas joué. Relâche donc encore une fois au théâtre de la Renaissance, cette fois pour refus de service de la part de M. Lemaître! Ce soir-là, la comédie s'est donnée aux portes du théâtre. Ç'a été la soirée des dupes; M. Frédéric Lemaître y jouait, sans doute à son insu, le rôle de Robert Macaire, que joue

si bien M. Lemaître. Voici moins de cent ans, l'auteur de cette mystification serait allé coucher le lendemain au For-l'Évêque. Nous sommes loin de regretter ce temps; le For-l'Évêque n'éveille pas en nous plus de sympathie que la Bastille, et nous trouvons tout simple que MM. les comédiens jouissent de tous les bénéfices de la loi, de l'égalité et de la liberté; nous souhaitons seulement que ces messieurs veuillent bien ne pas nous en exclure. La presse s'est montrée unanime pour tancer vertement cette nouvelle frasque de l'acteur indisciplinable. La critique, qui avait compté sur la pièce de M. Rosier pour nourrir les colonnes de son feuilleton, a déployé toute sa rigueur. De son côté, le théâtre aux abois en a appelé aux juges consulaires, car nous avons, à Paris, des juges comme à Berlin. On a plaidé, on a parlé, on a jugé, puis le théâtre en a rappelé, et Dieu sait combien de temps encore auraient duré tous ces débats, si l'amitié ne fût intervenue. L'amitié, qui ordinairement embrouille si bien toutes les affaires, a, par hasard, débrouillé celle-là. On s'est expliqué, on s'est entendu, on s'est écrié, comme Bertrand : — Embrassons-nous, et que ça finisse ! — On s'est embrassé, et voilà qu'enfin on joue ce soir la pièce de M. Rosier. Jouez-la donc, et qu'on n'en parle plus!

Et d'ailleurs, quel si rare esprit pourrait dérider à cette heure le visage de la muse éplorée que vous nommez Thalie? Mlle Mars nous a fait ses adieux; elle s'est retirée, emportant avec elle le secret d'un talent qu'on ne retrouvera pas de long-temps au théâtre. Nous ne pensons pas qu'on puisse citer une existence dramatique plus glorieuse et mieux remplie. Les dernières représentations de Mlle Mars ont eu toute la splendeur du midi de sa carrière, et jamais astre à son lever n'a jeté des rayons plus vifs que celui-là près de s'éteindre. La représentation des adieux a été une solennité touchante, dont l'actrice et le public garderont un long souvenir. Mlle Mars jouait, pour la dernière fois, hélas! Elmire du *Tartuffe* et Silvia des *Jeux de l'Amour*. Tout Paris était là, attendri et charmé, et jamais Elvire et Silvia ne virent tomber à leurs pieds plus de fleurs ni plus de couronnes. Mlle Mars était visiblement émue. Sans doute il est cruel de s'arracher à tous ces transports, à tout cet enthousiasme, à cet amour enivrant dont on a fait sa vie tout entière; mais il est beau de ne se point survivre à soi-même, et de s'ensevelir dans l'éclat de sa gloire. Nous ne croyons pas, d'ailleurs, nous ne voulons pas croire, que la célèbre actrice ne reparaisse jamais sur cette scène qui la pleure. Talma, retiré du théâtre, y revenait de loin en loin pour nous rendre les grands rôles qu'il avait emportés dans un pli de sa toge. Ainsi, Mlle Mars nous rendra parfois encore les grâces inimitables qu'elle vient d'emporter dans un pli de sa robe. Ce sera autant de jours de fête pour Mlle Mars, pour l'art et pour nous tous.

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN.— *Le Perruquier de l'Empereur*, drame en cinq actes. — Il faut que ce grand nom soit un nom bien grand en effet, puisque nous ne nous lassons pas de l'entendre et que tout ce qui s'y rattache est environné d'un prestige toujours nouveau; il faut que ce nom soit vraiment grand comme le monde, puisque tant de vaudevillistes, de dramaturges et de méchans poètes, n'ont pu jusqu'à ce jour en altérer la poésie. Ce nom est un talisman. Que la médiocrité s'en empare, elle obtient aussitôt le succès du génie. Il n'est point de conteur si vulgaire qui ne puisse, à l'aide de

ce nom, nous suspendre charmés à ses lèvres; pas de si chétif écrivain qui, grace à ce nom magique, ne puisse trouver des lecteurs; pas de si mauvais peintre qui ne puisse, en faisant vivre ce nom sur une toile, attirer la foule à son œuvre; enfin il n'est point de faquin ni de cuistre qui, affublé, sur la scène, de la redingote grise et coiffé du petit chapeau, ne puisse imposer aux railleurs et surprendre les sympathies du parterre. Voici juste dix ans que le théâtre s'empara pour la première fois de cette immense figure de Napoléon Bonaparte. C'est ce même théâtre de la Porte-Saint-Martin qui le premier nous rendit l'empereur, sous les traits de M. Gobert. On se rappelle quels transports et quel enthousiasme! Ce fut une rage, une frénésie. M. Harel avait fait fabriquer de vieux soldats qui poussaient des gémissemens plaintifs en voyant paraître M. Gobert et qu'il fallait emporter tous les soirs évanouis et trempés de larmes. Mais c'était un luxe inutile. Le nom de l'empereur suffisait à remplir la salle, et M. Harel put s'écrier, comme Alexandre : « O grand homme, tu ne m'as rien laissé à faire! » Bientôt tous les théâtres voulurent avoir leur empereur. Nous n'avons point oublié le drame de M. Dumas à l'Odéon, ni combien M. Frédéric Lemaitre s'y montra puissant et poétique. Après le drame chanta le vaudeville : le couplet est ami de la gloire. Les petits théâtres eurent donc leur héros, et je ne sais que la chorégraphie qui se soit abstenue du vainqueur de l'Italie et du captif de Sainte-Hélène. Eh bien! au Cirque, à l'Odéon, aux Variétés, partout, ce fut la même fête et la même ivresse, et voilà qu'hier encore, sur ces mêmes planches de la Porte-Saint-Martin, nous avons revu, avec l'émotion d'autrefois, ce petit chapeau et cette redingote grise qui ont traîné, pendant dix années, dans la poudre de tous les théâtres. Quelle pièce pourtant! quel poème! cela s'appelle *le Perruquier de l'Empereur*. A vrai dire, c'est bon à mettre en compagnie du sonnet d'Oronte. Et quels acteurs! cela n'a pas de nom. Eh bien! il y a dans tout ceci un mouvement, un entrain, et, le dirai-je? je ne sais quel charme qui vous cloue à votre place et vous force d'aller jusqu'au bout. Ce charme, c'est le grand nom; c'est aussi le tambour qui bat, l'uniforme qui brille, le camp qui étincelle aux feux du matin, la diane qui salue le jour, et tout cet appareil guerrier qui nous enivre si aisément, nous autres. Vainement donc ce drame est dénué d'invention autant que de style : vous le suivez jusqu'à la fin, d'un esprit indulgent et d'un cœur souvent ému. L'invention en est pauvre? Peut-être; mais tenez, voilà les régimens qui passent; ce drapeau en guenilles, c'est le drapeau d'Arcole! Le dialogue est misérable? Sans doute; mais écoutez : le canon tonne; c'est le canon de Marengo! Ce Napoléon est grotesque? Vous êtes mille fois trop bon; mais cependant, lorsque les fanfares annoncent l'arrivée de cet homme, que les tambours battent aux champs, que la garde présente les armes, quand enfin le parquet résonne sous ce talon qui ébranla le monde, vous frissonnez, et votre imagination, ennoblissant l'imparfaite image, oublie l'acteur et rêve le héros.

C'est ainsi que cette mauvaise pièce du *Perruquier de l'Empereur* a obtenu un grand succès. Que vous en dire? M. Hébert est un brave homme de perruquier, dévoré de l'ambition de devenir le perruquier du général en chef de l'armée d'Italie, uniquement pour pouvoir lui dire un jour : — Général, je fais ce que l'Autriche n'a jamais pu faire. — Quoi donc, Hébert? — Je vous fais la barbe. — Le drame n'a été écrit que pour enchâsser ce calembourg.

Certes, la chose en valait la peine. M. Raucourt, le seul acteur que puisse avouer le théâtre de la Porte-Saint-Martin, a joué ce rôle du perruquier Hébert avec assez de chaleur et d'entraînement. Mais rappelez-vous M. Bocage, voici dix ans, à ce même théâtre, dans un rôle de vieux sergent, voué à la fortune de Napoléon. Quelle originalité saisissante! quelle exquise sensibilité! quelle verve de bon aloi! Et combien M. Raucourt est loin encore de cette charmante perfection!

Nous avons retrouvé avec chagrin Mlle Atala Beauchêne dans un rôle de vivandière. Nous n'avons point oublié que cette belle personne a régné, et qu'un drame de M. Hugo la couronna jadis reine d'Espagne. Il est triste de voir ce que le drame moderne a fait de ses actrices et de ses acteurs; tous errans, dispersés, sans théâtre, victimes de l'impuissance ou de l'ingratitude des maîtres qu'ils ont servis, et qui les ont abandonnés.

PALAIS-ROYAL. — *Le Tyran de Café*, vaudeville en un acte. — C'est un petit tableau qui ne manque pas de vérité, et qui est joué surtout avec beaucoup de verve et de gaieté. La scène se passe à Orléans, au *Café de la Paix*. Ce café de la Paix est le café le plus guerroyant et le plus bruyant des cafés du Loiret, grace à M. Timoléon, qui en est devenu le roi et le tyran. Le tyran de café est un type vrai qui méritait d'être étudié : c'est la plus terrible des dominations, le plus redoutable des despotismes; demandez aux habitués du café de la Paix. Timoléon a fait de sa queue de billard un sceptre de fer, de sa chaise un trône, de la fumée de sa pipe un sanctuaire. Il parle, tout se tait; il se lève, tout tremble. Il brise les tasses, il casse les tables, personne n'ose se récrier. Absent, on l'accable; qu'il paraisse, on s'incline. C'est à lui qu'on s'adresse pour savoir si l'on doit le soir applaudir ou siffler au théâtre. Lorsqu'il a dit oui, malheur à qui dit non. Science, politique, littérature, il juge tout sans appel. Un trait le peindra mieux. Un soir, au café de la Paix, Timoléon s'approche d'un monsieur d'Orléans, en train de lire avec une attention religieuse *le Constitutionnel*. — Monsieur, dit Timoléon, donnez-moi *le National*, je l'avais retenu. — Monsieur, répond humblement le citadin, c'est *le Constitutionnel*. — J'ai donc menti? s'écrie Timoléon. — Mais, monsieur.... — J'ai donc menti? répète Timoléon en frappant du pied. — Le monsieur prend sa canne, son chapeau, et s'esquive sans avoir bu sa demi-tasse. Voilà Timoléon. C'est d'ailleurs le meilleur fils du monde. Il a tué en duel cinq ou six de ses meilleurs amis; mais, toujours prêt à se faire tuer pour ceux qu'il ne tue pas, il intervient dans les querelles de famille, réconcilie les époux, marie les amans, corrige la fortune et fait des rosières.

— Le théâtre des Variétés a fait jouer une pièce intitulée *le Maître d'École*. Nous avions pensé, sur le titre, qu'il s'agissait de ce maître d'école dont M. Arsène Houssaye nous a conté les aventures avec autant de grace que d'esprit; il n'en est rien, et cependant la pièce est charmante.

F. BONNAIRE.

SALON DE 1841.

Il est d'usage de faire précéder les articles de critique sur le salon d'une tirade plus ou moins élégiaque sur la décadence de l'art. Il serait peut-être plus à propos d'en faire une sur la décadence du public, car, selon nous, l'art n'a jamais été en meilleur point qu'aujourd'hui. L'école française, qui ne suivait les écoles italiennes, flamandes et espagnoles que de fort loin, *longo intervallo*, est devenue la première de toutes, et pour ainsi la seule. Trop préoccupée d'archaïsme, d'imitations savantes, de symbolisme et d'esthétique, l'école de Munich ne peut guère compter que comme une classe de métaphysique et de philosophie dont les disciples dessinent au lieu d'écrire. Les destinées de l'art s'agitent donc en France, et Paris est devenu la Rome moderne : il n'y a pas maintenant en Italie un seul peintre de talent, et le goût y est tellement perverti, que le tableau de M. Bruloff, *la Destruction de Pompéi*, y fut accablé de couronnes et de sonnets. Une récente tournée en Espagne nous a convaincu que toute filiation était brisée entre les maîtres d'autrefois et les artistes actuels. Le bon vieux Goya a été le dernier peintre qui conservât encore la tradition de Velasquez et qui comprît les chefs-d'œuvre anciens. Aparicio, Tejeo, Maella, Madrazzo et les autres, ne sont que de pâles contrefaçons de David. La Belgique, malgré les efforts de quelques hommes de talent, ne peut entrer en lice, et l'Angleterre n'a produit qu'un portraitiste, Lawrence, dont la répu-

tation est plutôt fashionable que réelle. Dusseldorf a formé deux artistes, Bendemann et Lessing, hommes de beaucoup de talent sans doute, mais qui ne suffisent pas pour constituer une école. C'est la France qui tient aujourd'hui sans conteste le sceptre de la peinture. Les salons de ces dernières années ont été généralement très remarquables, et il serait impossible, en quelque pays que ce soit, de réunir périodiquement un si grand nombre de sculptures et de peintures recommandables sous tant de rapports, car il ne peut entrer dans la pensée de personne d'exiger d'un pays et d'une époque deux mille chefs-d'œuvre tous les ans. — Ce qu'il y a de singulier, c'est que le public n'encourage en aucune manière les efforts des artistes. On croirait, à voir l'innombrable quantité de jeunes gens qui se font peintres ou sculpteurs, que les Français sont des amateurs véhémens, qu'ils font une grande consommation de tableaux et de statues, ou tout au moins qu'ils les apprécient et les jugent avec un goût supérieur. Point du tout. Le public n'a d'admiration que pour les petites choses petitement faites; les casseroles de Drolling et les portraits de Dubuffe, voilà ce qui le touche au cœur! Et l'on peut dire que son enthousiasme est en quelque sorte un brevet de nullité; l'on doit savoir d'autant plus de gré aux peintres actuels du progrès et du mouvement qui se sont opérés dans notre école, qu'ils l'ont accompli malgré tout, en luttant contre l'indifférence générale et sans aucun secours extérieur. Excepté le gouvernement, personne ne fait travailler les artistes. Chose honteuse! l'on voit des gravures de trente sous dans des appartemens où il y a pour vingt ou trente mille francs de meubles et de tapis. Acheter un livre ou un tableau est une idée qui tombe bien rarement dans la cervelle d'un millionnaire français; ou si cette fantaisie lui vient, il couvrira d'or une toile enfumée et suspecte qu'un juif lui vendra pour un Raphaël. Les commandes officielles, fort mesquinement rétribuées d'ailleurs, sont presque toujours faites à contre-sens; l'on donne une bataille à un peintre d'intérieur, un tableau d'église à un paysagiste, et ainsi de suite; il s'agit de couvrir une certaine étendue de murailles jusqu'à concurrence d'une certaine somme, voilà tout. Eh bien! en dépit de tant d'obstacles, l'école française n'en est pas moins parvenue à tenir le premier rang, et a offert cet étrange phénomène d'un art se développant seul et sans autre public que les artistes eux-mêmes.

Ceci est particulièrement vrai pour la sculpture, qui est l'art des dieux et des rois; les dieux sont partis, et les rois partiront bientôt, du moins les rois dans l'ancienne acception du mot. Et vraiment

nous avons peur, malgré les sacrifices des adeptes, que la sculpture ne disparaisse d'ici à quelques années. Dans notre monde industriel et civilisé, qui se soucie de la blancheur et de la pureté des marbres? Par ce temps de gaz hydrogène et de machines à vapeur, qui pense encore au jour où Vénus sortit toute nue du sein de la mer?

Aussi nous n'entrons jamais dans les salles où l'on a relégué les ouvrages des statuaires sans éprouver un profond sentiment de tristesse; on voit bien que c'est un art mort, et cela est si vrai qu'on expose ses produits dans un caveau. Rien n'est plus triste à contempler que cette espèce de Morgue sculpturale où sont étalés, sous un rayon de jour humide et blafard, les cadavres de marbre des anciens dieux que leurs célestes parens n'ont point encore réclamés. Dans cette froide cave s'étiolent tristement, comme des lis malades, les dernières fleurs de l'antique beauté; là s'achève, sans honneur, ce grand poème du corps humain chanté en strophes de bronze et d'albâtre par le divin chœur des artistes grecs; là ose encore se produire au jour la sainte nudité de la forme. Champions valeureux et déterminés, avec la conscience d'un dévouement inutile, les sculpteurs ont combattu jusqu'au bout; dans leurs vastes ateliers solitaires, ils ont pieusement cherché la pureté du contour, la froide chasteté du marbre de Carrare ou de Paros, tandis que le vulgaire ne se plaisait qu'aux enluminures obscènes et grossières, au drame violent et brutal. Derniers adorateurs des dieux abolis, car le paganisme sera toujours la religion des statuaires, ils ont gardé la tradition de la beauté primitive, qui va bientôt disparaître dans ce noir chaos de barbarie civilisée où aboutissent les bas-empires. Certes c'est un grand courage à une poignée d'hommes de soutenir ainsi à leurs risques et périls une forme sublime de la pensée humaine, un grand art qui s'en va pour ne plus revenir peut-être, et il nous semble qu'à défaut du public, la critique devrait leur en savoir plus de gré. Et cependant la sculpture n'obtient en général que quelques lignes dédaigneuses jetées au bout des derniers articles sur l'exposition, alors que l'attention ne pourrait plus être ramenée, même pour un chef-d'œuvre.

Dans cet étroit petit caveau dont nous parlions se trouvent réunis tous les ouvrages qui méritent l'attention et l'analyse : — *l'Odalisque*, de M. Pradier; — le *Tombeau de Géricault*, de M. Étex; — *la Désillusion*, de M. Jouffroy, — *la Nymphe Araina*, par Bartolini de Florence, et l'*Eudore et Cymodocée*, bas-relief de Tenerani.

Vous savez quel heureux naturel de statuaire possède M. Pradier : le marbre est vraiment ductile sous ses doigts, il le pétrit et le tra-

vaille comme les autres modèlent la cire ou l'argile; jamais il n'y eut ciseau plus fin, plus souple, plus libre et plus habile; la morbidesse des chairs, les moiteurs de la peau, le grain de l'épiderme, il rend tout sans effort et sans minutie; mais quelquefois il remplace la forme par la volupté, et l'idéal par le désir. Il oublie que les marbres ne doivent être aimés que platoniquement, et que l'on sera peut-être obligé un jour de garantir ses statues de l'adoration des Anglais, comme la *Vénus Callipyge* du musée de Naples. *L'Odalisque* de cette année mérite quelques reproches de ce genre; elle sent la statuette agrandie, et la pose rappelle un peu celle d'une terre cuite de Clodion; la tête, quoique fine et jolie, n'a pas assez de sévérité, et l'Orient, à défaut de la Grèce, pouvait fournir à l'artiste un type plus pur et plus poétique; le torse, très étudié et très bien rendu, est peut-être trop nature et manque de noblesse; il eût fallu élaguer quelques détails et simplifier les divisions. La *Vénus accroupie,* dont la position est presque analogue, pouvait servir d'exemple à M. Pradier, qui sacrifie trop au réel, et que l'amour de la chair fait quelquefois dévier de la pureté des artistes grecs, ces maîtres souverains en matière de sculpture. Nous n'approuvons pas non plus les roses placées dans la coiffure ni ce turban arrangé avec une élégance toute mondaine; ces réserves faites, *l'Odalisque* est une statue d'une grace extrême et d'un mérite d'exécution supérieur. Le dos, les bras et les reins sont charmans ; c'est la souplesse et le laisser-aller de la vie.

Le monument de Géricault, par M. Etex, se distingue par une composition simple, d'un aspect tranquille et grandiose qui va bien au sujet. Géricault, enveloppé d'une longue simarre ajustée dans le goût des draperies de Paul Véronèse, est à demi couché sur la pierre de son tombeau; d'une main il tient sa palette et de l'autre une brosse; la main qui tient le pinceau retombe négligemment comme allanguie par la maladie et la pensée. La tête, dont la charpente rappelle, sans maigreur, les lignes anatomisées du masque de plâtre si connu dans les ateliers, est coiffée d'une espèce de toque ou de barette qui a beaucoup de caractère et ne s'éloigne pas de la vraisemblance. L'expression est pleine de noblesse et de mélancolie; on y sent le regret de mourir *avec quelque chose là.*

Sur le socle, un bas-relief de bronze, copié d'après *le Radeau de la Méduse* avec une adresse infinie et une admirable entente de plans, ne peut laisser l'esprit un instant douteux sur le nom du personnage en l'honneur duquel le monument est élevé. Sur les deux autres faces sont gravés en creux deux dessins représentant *le Hus-*

sard et *le Cuirassier blessé*, autres compositions célèbres de Géricault. Nous n'aimons pas ces dessins, leurs lignes de cinabre sont maigres et désagréables. Puisque M. Étex possède si bien l'art de traduire les toiles en bas-reliefs, il devrait copier en bronze, comme il a fait *du Radeau de la Méduse*, ces deux magnifiques figures qui compléteraient la physionomie du tombeau et seraient ainsi plus dignes du peintre et du statuaire.

M. Jouffroy, on ne l'a pas oublié, est l'auteur de la *Jeune Fille confiant son premier secret à Vénus*, idée toute grecque et toute charmante, exprimée avec une naïveté et une grace parfaites. Cette année, il a exposé *la Désillusion*, sujet plus littéraire que sculptural. Phidias assurément n'y eût pas songé, ni Praxitèle non plus. Byron a passé par-là, et George Sand aussi. L'inquiétude de ces grands génies n'a rien à faire avec l'art pâle et neigeux du statuaire. Le seul sujet du sculpteur, c'est la forme, c'est la beauté, et toutes les fois qu'il tente autre chose, il sort de ses limites, et s'égare infailliblement. Le marbre, qui est calme, impassible, éternel, et garde religieusement dans sa blancheur étincelante le linéament confié, se prête moins que toute autre matière à exprimer les fatigues de la pensée, les lassitudes du cœur et les ravages des passions. La figure de M. Jouffroy, quoique nous en blâmions l'intention, est composée avec beaucoup de goût et de sentiment; la tête qui rappelle les traits de l'auteur de Lélia a de la beauté et de la noblesse; nous regrettons seulement que les tresses éplorées de la chevelure, tombant de chaque côté des joues, empêchent d'en bien saisir tous les profils. Les seins et le ventre, nus ainsi que les bras, sont d'une pureté bien virginale pour une femme dont la main laisse échapper la coupe déjà tarie des illusions humaines; mais c'est là un mensonge dont nous ne ferons pas le moindre reproche à M. Jouffroy. La draperie qui enveloppe les cuisses et les jambes est ajustée avec goût, les mains sont charmantes, bien qu'un peu petites, et toute la figure a un cachet d'élégance et de distinction remarquable. L'aspect général ne manque pas de nouveauté; ce n'est ni grec, ni gothique, ni renaissance, c'est moderne, et il faut un bien grand talent pour rendre sous une forme de marbre une idée de notre époque.

La Nymphe Arnina, de Bartolini de Florence, nous semble vouloir personnifier la rivière de l'Arno; nous ne nous opposons pas à cette innocente prétention. C'est une figure froide, insignifiante, qui rappelle la grace un peu vide de Canova, et dont la beauté toute de con-

vention n'a rien d'intime ni de spécial. Les pieds, les mains, paraissent faits de pratique, et tout le travail manque d'étude.

Eudore et Cymodocée, bas-relief par M. Tenerani de Rome, est d'une simplicité par trop éginétique. Le tigre à qui le belluaire lève la grille semble un rat qu'on pousse hors d'une souricière, les martyrs ont l'air de poupées, et la pose du belluaire rappelle les écarts des clowns de Franconi. — MM. Bartolini et Tenerani sont pourtant les sculpteurs les plus célèbres de l'Italie moderne. C'est bien peu de chose à côté de MM. David, Pradier, Étex, Simart, Rude, Duret, Jouffroy, L'Escorné, Antonin Moine, Klagmann et tant d'autres, auxquels il ne manque qu'un pape ou un prince de génie pour faire une renaissance aussi brillante que la première.

N'oublions pas, avant de sortir de ce caveau sépulcral, les bustes de Mme Schikler, de Dantan jeune; la *Nymphe faisant l'éducation d'un Satyre*, de M. Garraud; une statue de jeune fille qui sème des fleurs, de Geefs, et un buste d'homme de M. Ottin, parfaitement modelé et d'une belle exécution. Puis lançons contre le jury l'anathème obligé à propos de M. Auguste Préault, repoussé systématiquement depuis bientôt dix années. N'est-il pas étrange, en effet, que le jury refuse une place dans un couloir humide à un homme dont la presse entière s'est occupée, et dont le nom sans cesse rejeté a retenti dans tous les journaux? M. A. Préault a eu le noble courage de persister et de venir chaque année, avec une nouvelle œuvre, recevoir cet affront, qui n'est déshonorant que pour ceux qui l'infligent. Le talent de M. Préault n'est une chose douteuse pour personne, et sa *Flavia* eût été à coup sûr une des œuvres les plus remarquées du salon. Ce que nous disons pour M. Préault s'applique également à M. Rousseau, paysagiste de premier mérite, autre martyr dont la moindre esquisse vaut tous les paysages de ses juges. M. Couveley s'est vu aussi refuser une toile, *le Camp des Chameaux, près de Smyrne*, que l'on peut visiter dans la galerie de M. Aguado, qui vient de l'acheter. Nous sommes obligés de blâmer ici sévèrement des hommes tels que MM. Horace Vernet, Delaroche, et autres membres influens du jury, qui, sous prétexte d'être révoltés par les injustices qui s'y commettent, refusent de prendre part à ses délibérations, et se lavent les mains des refus iniques et ridicules. C'est assez la méthode des honnêtes gens de s'abstenir et de laisser faire; en quoi ils ont grand tort; car Ponce Pilate a été cause de la passion de Jésus-Christ. Les méchans sont actifs, et

les bons paresseux; telle est la raison de la plupart des malheurs de ce monde. Trois peintres seulement ont assisté aux délibérations: ce sont MM. Garnier, Bidault et Bertin. Il est vraiment honteux d'être obligé tous les ans de recommencer la même querelle et de jeter aux vents les mêmes plaintes.

Maintenant sortons de ces limbes peuplées de pâles fantômes et montons vers les chaudes régions de la vie et de la lumière, c'est-à-dire, pour parler sans métaphore, dans le grand salon carré.

Voici déjà plusieurs salons que nous écrivons, et toujours le nom de M. Eugène Delacroix se trouve le premier au bout de notre plume. C'est qu'en effet M. Eugène Delacroix est le peintre aventureux par excellence, et l'on court tout de suite à lui avant tout autre, car il risque plus souvent que personne de faire des chefs-d'œuvre; il peut déplaire d'abord, mais il faut bien finir par s'avouer que l'avenir de la peinture se débat dans ses toiles; il est le véritable enfant de ce siècle, et l'on sent que toutes les poésies contemporaines ont jeté leur teinte sur sa palette. Il y a peut-être au salon des tableaux meilleurs que les siens, mais à coup sûr pas un meilleur peintre. — Comment se fait-il, s'écrient les détracteurs de son talent, que vous proclamiez supérieur un artiste dont le dessin est incorrect, trivial ou nul, qui semble épris du laid, dont l'exécution est tourmentée, incohérente et bizarre? Une *belle couleur* suffit-elle pour racheter tant de défauts? Nous ne savons pas, pour notre compte, si M. Delacroix dessine bien ou mal, si ses figures s'éloignent ou non du type classique, si son exécution est bonne ou mauvaise; il a pour nous une qualité qui les vaut toutes. Il existe, il vit par lui-même; en un mot, il porte en lui le *microcosme*. Pardon de ce terme hétéroclite et cabalistique, mais il rend parfaitement notre pensée, c'est-à-dire un petit monde complet. Cette précieuse faculté d'une création intérieure n'appartient qu'aux organisations d'élite, et c'est le secret de la puissance que possède M. Delacroix, malgré tous ses défauts. Expliquons ce que ceci peut avoir d'obscur : un artiste est impressionné par la nature environnante selon ses facultés; le ciel laisse dans ses yeux des teintes favorites et particulières. Certaines physionomies le frappent plus vivement; il saisit des rapports invisibles pour d'autres. Mais tous n'ont pas assez de génie ou de mémoire pour coordonner leurs impressions et pour leur donner de la logique. Ils manquent d'unité, parce qu'ils n'ont pas l'intuition et qu'ils sont égarés par un détail inattendu, par une forme que les académies et les modèles ne donnent pas. M. Delacroix est doué au plus haut degré de ce don de s'assimiler les objets, de

les colorer à son prisme, et d'en prendre juste ce qui convient à son idée. S'il fait un terrain, les plantes qu'il y sèmera seront parfaitement dans la nature de la scène qu'il veut peindre, les figures qui porteront dessus seront ajustées dans un style analogue, et elles auront au-dessus de leur tête un ciel fait exprès pour elles. Quand M. Delacroix compose un tableau, il regarde en lui-même au lieu de mettre le nez à la fenêtre : il a pris de la création ce qu'il lui en fallait pour son art, et c'est ce qui donne cette force d'attraction intime à des tableaux souvent rebutans d'aspect. Sa couleur, avant d'arriver de son œil au bout de son pinceau, a passé par sa cervelle et y a pris des nuances qui peuvent sembler d'abord bizarres, exagérées ou fausses, mais chaque touche concourt à l'harmonie générale et rend, sinon un objet dans son côté prosaïque, du moins un sentiment ou une idée du peintre.

M. Eugène Delacroix a cette année trois tableaux, car c'est un homme essentiellement laborieux, et que l'on trouve toujours sur la brèche; l'*Entrée de Baudouin à Constantinople*, *la Barque de don Juan* et la *Noce juive dans le Maroc*.

Le *Baudouin* est celui qui soulève les plus vives critiques et dont le succès est le plus contesté; on lui reproche principalement un certain aspect de tapisserie des Gobelins. Ce reproche, qui est vrai, n'a rien de bien alarmant; les tapisseries des Gobelins sont fort belles en elles-mêmes, et cette couleur est une preuve de la finesse de sentiment du peintre, qui, exécutant un morceau d'apparat, lui donne une nuance d'ornement et de tenture tout-à-fait convenable, puisque après tout le tableau est destiné à décorer une galerie. Ce coloris étouffé et tranquille étonne et déroute au premier coup d'œil; l'on s'attend, sur l'énoncé du sujet, à une inondation de splendeurs, à des ruissellemens de lumière, à toute la féerie de l'Orient; car l'on ne se figure Constantinople que comme une blancheur éblouissante entre deux azurs inaltérables. M. Eugène Delacroix, à qui il était si facile de réaliser cet idéal, a choisi un temps couvert et presque septentrional. Un grand nuage livide projette sur la ville, qu'on aperçoit dans le fond, l'ombre de ses longues ailes de vautour, la mer seule a gardé sa teinte de turquoise verdie. Baudouin et les croisés triomphans forment un groupe équestre au milieu du tableau; des vaincus et des captives, dans des attitudes désolées et suppliantes, occupent les premiers plans. Vers le coin, sous le portique d'un palais, l'on aperçoit des soldats qui entraînent le vieil empereur et le veulent conduire devant Baudouin. La jeune femme agenouillée au-

près d'une autre femme morte est d'une merveilleuse beauté et d'un ton que les plus grands coloristes envieraient. Les chevaux sont peints avec cette habileté qui caractérise M. Delacroix, mais les luisans satinés qui miroitent sur leur robe sont d'un ton bleuâtre et mouillé qui donne aux tons bruns du pelage une nuance de violet désagréable. Les ajustemens de Baudouin et de ses compagnons d'armes ont quelque chose de fantasque et de barbare qui rappelle un peu la manière dont les peintres du moyen-âge costumaient les personnages antiques ou orientaux.

Le *Baudouin entrant à Constantinople*, quoique dans un parti pris d'harmonie plus sourde, a des rapports avec *la Clémence de Trajan*, exposée l'année dernière. C'est le même système de composition et d'exécution avec la nuance de l'antique au moyen-âge; seulement l'architecture du *Trajan* était supérieure au palais à colonnes vertes du tableau byzantin.

La *Barque*, que le livret ne désigne pas plus amplement, a été inspirée par l'admirable récit du naufrage dans le *Don Juan* de Byron. M. Delacroix a bien fait de supprimer cette circonstance et de laisser à sa composition une généralité plus vaste. C'est tout simplement un naufrage, le naufrage de qui vous voudrez, il n'importe. La mer est courte, opaque et clapoteuse, comme après une longue tempête. Le ciel est couvert de nuages bas, gros de pluie et d'éclairs, qui ne jettent que des reflets plombés sur la triste scène qu'ils recouvrent. Au milieu de cette double immensité flotte à l'aventure une petite barque chargée outre mesure. Dans ce frêle esquif sont entassés une trentaine de misérables hâves, décharnés, livides, qui tirent au sort dans le chapeau de l'un d'eux pour savoir qui sera le premier mangé. Le groupe est formé par les plus forts et les plus vivans de cette bande de spectres; les autres, renversés au bout de la barque, dans des attitudes de désespoir stupide, n'ont pas même la conscience de ce qui se passe; la famine fait luire devant leurs yeux ses feux rouges et ses éblouissemens. Plus près du groupe fatal dont il va sortir un arrêt de mort, un marin à demi nu et vu de dos s'amuse, comme un enfant imbécile, à peser sur le plat bord de la barque, au risque de submerger l'embarcation. A la poupe, à côté d'une femme expirante, sont assis, enveloppés dans leurs manteaux, des hommes à chapeaux galonnés, les officiers sans doute, qui protestent par leur silence contre cette loterie abominable. Leur attitude est triste et désespérée, mais non pas abrutie; la force morale lutte toujours, ils ne sont pas encore tombés dans l'abjection animale ou l'indifférence de brute de leurs

grossiers compagnons. Cette opposition est fort belle et parfaitement rendue. — La *Barque* nous paraît un des meilleurs ouvrages de M. Eugène Delacroix; il y a toutes ses qualités, et ses défauts sont atténués par le sujet même. Nous désirerions seulement un peu plus de finesse dans les mains et quelques autres détails qu'on a peine à retrouver quand on regarde le tableau de près. C'est à notre sens la meilleure marine que nous ayons jamais vue, et comme drame nous ne connaissons rien de plus saisissant. Dans *le Radeau de la Méduse* on aperçoit une voile à l'horizon; on est sûr qu'ils vont être sauvés, et l'on pense déjà aux excellens consommés, aux généreux cordiaux qu'on leur prépare. — Ici rien de tout cela, pas de lueur dans ce désespoir, rien qu'une horreur froide et grise, une douleur irrémédiable et morne.

La *Noce juive* est un tableau où respire toute la douceur mystérieuse de l'Orient; l'effet est calme, taciturne, plein de repos souriant et de joie tranquille. Les musiciens et les hommes assis, les jambes croisées, sont d'un naturel et d'un caractère parfaits. Les femmes qui dansent étincellent comme des bouquets de fleurs, et celles qui regardent, baignées d'une ombre fraîche et transparente, sont de vrais chefs-d'œuvre de clair-obscur; toute la partie de la demi-teinte est merveilleuse, l'art disparaît, c'est la nature même. — Les honneurs du salon reviennent donc encore à M. Eugène Delacroix, car personne n'a fait preuve d'un talent plus souple et plus varié : comme intérieur, l'on ne peut rien opposer à la *Noce juive*, comme drame à la *Barque*, et le *Baudouin*, quoique plus contestable, tient le premier rang parmi les tableaux de commande et d'apparat.

L'*Abdication de Charles-Quint*, de M. Gallait, est une vaste machine sagement composée, où l'auteur a fait une grande dépense de talent, mais qui gagnerait à être exécutée dans une proportion plus petite. Les costumes du moyen-âge et du XVIe siècle ne produisent pas un effet heureux sur une échelle aussi forte. La proportion adoptée par M. Robert Fleury, dont nous allons parler bientôt, nous paraît la plus convenable. Ces manteaux, ces pourpoints, ces haut-de-chausses, ces collerettes et ces crevées, d'où l'on peut tirer, dans une dimension réduite, des effets pétillans et neufs, n'offrent que peu de ressources à la grande peinture, qui exige, quoi qu'on en puisse dire, des draperies et des nus; ce n'est qu'au moyen de l'allégorie et de la fantaisie que Rubens a pu ramener aux conditions de l'art les tableaux de la vie de Catherine de Médicis. Ces réserves faites, nous louerons M. Gallait d'avoir mené à bien un travail de

cette importance; plusieurs têtes, surtout les têtes de femmes, sont d'un beau caractère et d'une bonne couleur, quoique M. Gallait, pour obtenir l'harmonie, se laisse aller quelquefois aux glacis de bitume, aux tons enfumés et rances. Les figures du premier plan sont trop grandes. Quelques-unes même ne sont pas ensemble, comme disent les peintres; un homme d'armes vu à mi-corps présente cette faute bizarre d'avoir une main recouverte d'un gantelet de mailles qui est presque aussi grosse que sa tête. Ces distractions, moins sensibles dans une composition si peuplée, sont faciles à corriger, et ne choquent que l'observateur attentif. Somme toute, l'*Abdication de Charles-Quint* place fort honorablement M. Gallait, et lui donne rang parmi les jeunes peintres dont l'école française a droit d'espérer.

La *Scène de l'Inquisition*, de M. Robert Fleury, est une œuvre vraiment magistrale, et il est difficile de voir quelque chose de mieux dans la peinture de demi-caractère et le genre anecdotique; c'est de la bonne, franche et solide exécution sans fini prétentieux, sans papillotage et sans affectation de touche; la composition évite avec bonheur l'inconvénient de ces sortes de scènes, qui est d'être mélodramatique et théâtral. Les choses ont dû assurément se passer ainsi. Dans un cachot qui n'est pas rendu horrible à plaisir, sont groupés, de la manière la plus simple, quelques inquisiteurs, le patient, personnage obligé, un bourreau avec son attirail pour lui extraire des aveux, un greffier pour les recueillir. Le peintre n'a pas commis la faute de donner à ses inquisiteurs des figures monstrueuses et féroces; ils ont des physionomies bonasses, vulgaires et importantes, comme des procureurs du roi à l'ouvrage; le patient a les jambes passées dans une espèce de cangue, la plante des pieds tournée vers un brasier dont la rouge lueur illumine le bourreau penché qui l'attise. Le bourreau aux pieds, le greffier à l'oreille, la victime fait des efforts prodigieux de force morale pour comprimer son secret, près de jaillir avec la douleur; les inquisiteurs attendent sans trop de curiosité et d'impatience, sûrs de l'efficacité de leurs moyens pour provoquer les confidences des gens les moins communicatifs. La tête du gros homme qui s'avance pour regarder semble dérobée à Velasquez, tant la touche en est ferme et le caractère profondément espagnol.

Le *Benvenuto Cellini dans son atelier*, qui semblerait appartenir à la peinture de genre par la composition et l'arrangement des détails,

s'en sépare par la manière énergique et mâle dont la figure est traitée; l'irascible ciseleur est assis dans l'attitude d'une méditation de vengeance, au milieu de ses vases, de ses statues et de ses orfévreries. Au-dessus de sa tête est suspendue sa terrible épée qu'il va bientôt décrocher sans doute, car un gaillard de cette trempe ne doit pas se laisser pourrir les outrages sur le cœur. — Le *Michel-Ange soignant son vieux domestique malade* se recommande par les mêmes qualités; la tête de Buonarotti est d'un grand et beau caractère.

Dans la limite qu'il s'est tracée, on ne peut guère adresser de critiques à M. Robert Fleury; il est arrivé à ce point culminant de la vie des artistes où la main exécute tout ce que demande la tête. Sans doute on pourrait désirer plus de fantaisie et plus d'idéal, un plus grand souci des inspirations supérieures; mais, dans ce cercle de la réalité chaude et franche circonscrit par le peintre lui-même à son talent, il serait injuste d'exiger davantage. Nous aimons mieux après tout de petits tableaux faits grandement que de grandes toiles petitement peintes, et puis il faut en définitive que les artistes fassent leur deuil des dimensions exagérées, car tout l'arrangement de la vie moderne s'y oppose; et d'ailleurs il ne faut pas tant de place pour faire un chef-d'œuvre, quatre à cinq pieds suffisent. Voyez Poussin.

L'*Andromède attachée au rocher par les Néréides*, de M. Chasseriau, quoique son cadre soit étroit, est aussi grande assurément que la *Reddition de Ptolémaïs* de M. Blondel ou toute autre de ces toiles historiquement insignifiantes qui garnissent le haut du salon carré. *L'Andromède au rocher* n'est ordinairement pour les peintres qu'un prétexte à figure d'étude qu'ils arrangent avec plus de souci des graces de la pose que de la vérité de l'expression. M. Théodore Chasseriau a compris la scène tout autrement. Les Néréides resserrent les liens de la victime pâle et nue qui se débat dans les transes et les angoisses d'une terreur mortelle, car elle a déjà vu le monstre agiter l'écume de la mer, et n'a pas encore vu le Persée libérateur poindre dans l'azur du ciel; une des Néréides se rejette en arrière de peur d'être enveloppée par le monstre dans la vengeance d'Amphitrite. Le caractère triste et mystérieux des têtes empruntées aux types grecs primitifs, les draperies d'un goût étrusque, les coiffures d'un ton bizarre et d'une coquetterie sauvage, le coloris terne et chaud à la fois, donnent à ce tableau une physionomie originale et singulière qui attache et surprend. C'est l'antiquité comprise dans son côté excentrique, dans ses aspects inconnus et sous un jour tout-à-fait dif-

férent de celui où les pseudo-classiques l'avaient envisagée; la mythologie ainsi traitée est une source d'inspirations renouvelées et toujours jeunes.

Le portrait du révérend P. Lacordaire, de l'ordre de saint Dominique, a obtenu un tel succès, que quelques journaux n'ont pas craint de le comparer aux chartreux d'Eustache Lesueur. Sans aller si loin, nous dirons que c'est à coup sûr le plus beau portrait du salon : l'arrangement calme et sobre, la mélancolie de l'attitude, l'éclat profond du regard en font une peinture des plus remarquables. Le fond, qui représente un cloître d'un ton étouffé et chaud, fait parfaitement ressortir les draperies blanches du froc, et donnent un air de tableau à ce simple portrait. — Celui de madame la comtesse de L. M. a moins de partisans, quoiqu'il soit d'une délicatesse de couleur et d'exécution toute chinoise. C'est quelque chose de fluet, de pâle, d'aristocratique et d'étrange, qui ne saurait plaire assurément aux admirateurs de Dubuffe; cette jeune femme à l'ovale allongé, aux yeux bleus transparens, à la bouche à peine colorée d'une faible rougeur, aux mains simplement croisées, appuyée contre le rebord d'une terrasse à côté d'une poignée de fleurs sauvages cueillies en chemin, n'a rien qui charme les amateurs de santés violentes et de nuances égayées; mais regardez-la bien, et sous ce voile de blancheur perlée qui la recouvre, vous trouverez un modelé fin et précieux, des tons d'une délicatesse idéale, et ce qui devrait vous toucher, ô femmes du monde, des dentelles et de la moire à faire envie à votre Winterhalter.

Le *Martyre de saint Polycarpe*, de M. Chenavard, est encore un de ces tableaux qui ne réussissent que parmi les artistes; ne craignez pas que le bourgeois lève son nez de dessus les grisettes vernissées de M. A. Rhoen, ou les élèves de l'École Polytechnique blessés de M. Destouches, pour le regarder; c'est un tableau d'église, et cela lui suffit. Le tableau de M. Chenavard fait voir tout de suite un homme nourri de longue main dans les études sévères et qui a vécu dans l'intimité des grands maîtres anciens. Bien différent de beaucoup d'artistes qui rejettent la tradition et s'imaginent être neufs, parce que leurs peintures ne ressemblent pas aux chefs-d'œuvre consacrés, M. Chenavard, sans aucune imitation servile, cherche la trace des maîtres et ne croit pas nécessaire de sortir de leur voie. Il accepte l'art tel que l'ont fait les anciens, et son tableau pourrait être placé impunément dans une galerie de l'école florentine. Bien peu de peintres pourraient aujourd'hui dessiner l'homme renversé et vu en rac-

courci par le sommet de la tête; le groupe supérieur où l'on voit dans une auréole la Vierge et l'enfant Jésus recevoir les ames des martyrs a beaucoup de noblesse et de caractère. La jeune femme à longs cheveux blonds, qu'un ange présente à la Vierge, est d'une beauté rare et parfaite; le proconsul et les juges ont des têtes vraiment romaines et dignes de l'antique. Quelques tons criards, que le temps amortira bien vite, préoccupent un peu l'œil que n'attire point un centre de lumière bien déterminé, défaut qui a son excuse dans la nécessité d'une composition double. Nous regrettons que cette toile remarquable soit placée si haut, car l'exécution en est fine, soignée, et mériterait d'être examinée de près.

Le même regret peut s'appliquer à la *Sainte-Famille* de M. Mottez, reléguée à une place qui ne permet que d'en saisir l'effet général. M. Mottez, tout en ne s'écartant pas des traditions, a trouvé le moyen d'être neuf dans un sujet tant de fois traité. La Sainte-Vierge est debout et embrasse l'enfant Jésus élevé sur ses bras; de chaque côté sont assis saint Joseph et sainte Anne; de grands figuiers, des guirlandes de vigne et une échappée de paysage occupent le fond de la composition dont ils égaient la symétrie. M. Mottez, qui depuis son *Martyre de saint Étienne* a fait beaucoup de progrès, a exécuté dans Saint-Germain-l'Auxerrois une fresque, *une véritable fresque* avec les anciens procédés de Giotto et de Cimabue, et non une peinture à la cire ou à l'huile sur champ préparé, comme c'est l'habitude en France. Nous engageons les amateurs de l'art grave et sérieux à aller visiter ce curieux travail.

La *Léda* de M. Riesener est un des rares tableaux mythologiques du salon; ce dédain des anciennes fables enlève aux artistes une foule de sujets qui admettent le nu, sans lequel la peinture d'histoire ne saurait exister. La jeune fille, renversée sur le bord du fleuve dans un étincelant fouillis de roseaux, de fleurs, de draperies et de branches d'arbre, se débat mollement contre les chaudes entreprises du séducteur neigeux et satiné dont les grandes ailes palpitent amoureusement dans l'ombre humide de la rive. La tête de la Léda, épanouie dans un charmant sourire vermeil, n'est pas antique le moins du monde, et ses formes fraîches et rebondies sont plutôt celles d'une jolie fille flamande, que d'une princesse grecque aimée de Jupiter. Mais cela importe peu; ce qui importe plus, c'est la vie, le mouvement, la lumière qui mord la peau ou glisse en éclairs frissonnans, c'est le sein qui palpite, la bouche qui respire, le sang qui circule: drame éternel, inépuisable et toujours varié, qui suffit aux vrais

amans de l'art. — Les mêmes observations peuvent s'appliquer à la *Thalia, muse de la Comédie*, du même auteur, qui n'est en effet qu'une jeune fille couronnée de lierre et qui tient un masque noir à la main, le tout rendu avec cette fougue et cette audace de brosse qui n'appartiennent qu'à M. Léon Riesener.

M. Leullier avait débuté par un étrange tableau de tuerie romaine où des groupes monstrueux de bêtes féroces pétrissaient des chrétiens sur le sable du cirque; cette composition démontrait beaucoup d'énergie et de puissance chez le jeune peintre. Le vaisseau *le Vengeur* tient, sous ce rapport, les promesses de l'autre année, mais c'est un sujet malheureusement choisi et impossible à rendre; l'on a beaucoup de peine à deviner que l'action se passe sur un vaisseau, et sans le petit bout de mer verte qui montre le bout du nez au coin de la toile, on pourrait fort bien s'y méprendre; quelques groupes d'un beau mouvement, quelques détails rendus avec une grande fierté de touche ne suffisent pas pour racheter les défauts de l'ensemble. Tel qu'il est, le tableau de M. Leullier lui fait cependant beaucoup d'honneur; nous lui souhaitons seulement, pour l'année prochaine, un sujet plus heureux. C'est une erreur commune à beaucoup de jeunes gens qui s'enthousiasment à la lecture d'un beau trait, de le prendre pour motif d'un tableau; ils ont tort : une chose n'est pas sublime deux fois.

M. Muller a eu aussi une bien grande ambition en choisissant pour sujet : « Héliogabale se faisant promener dans les rues de Rome par des courtisannes nues; » mais au moins ce sujet, pour vaste qu'il soit, ne sort pas des moyens de réalisation de la peinture; il offre à l'auteur des thèmes riches et variés où il peut déployer toutes ses ressources. La composition de M. Muller est tumultueuse, abondante, et rend assez bien le désordre de cette cohue de courtisannes, d'esclaves, de nains et de parasites; la touche d'un aplomb rare, quoiqu'un peu superficielle, exprime heureusement ce papillotage d'oripeaux et de fleurs d'une orgie égarée en plein jour; quelques portions de nus sont d'une bonne et ferme pâte, mais les types manquent de beauté; faute inexcusable, puisque Héliogabale était lui-même un jeune empereur charmant, d'une mollesse extrême et qui s'entourait des plus beaux esclaves, des plus belles filles et des plus jolis enfans de la Grèce, de l'Asie et des Gaules. Nous parions que le jeune prêtre d'Halgah-Baal, le délicieux Antoninus, si dédaigneux en fait de chevaux et de mulets, avait mieux choisi son attelage de femmes; ces observations n'empêchent pas le tableau de M. Muller d'être plein

de mérite, d'une grande adresse de composition, d'un coloris facile et brillant, et de donner de bonnes espérances pour l'avenir de l'auteur, s'il peut régler un peu sa fougue et se défier du laisser-aller de sa brosse.

Les *États-Généraux* et les *Assemblées* de M. Alaux sont assurément des toiles fort convenables et habilement appropriées à leur destination; il est difficile de mieux faire dans un genre ingrat, et nous avouons que toutes ces représentations intéressantes comme histoire nous touchent médiocrement comme objets d'art. Faisons toutefois une exception en faveur de l'*Assemblée des notables de Rouen sous Henri IV;* c'est un vrai diorama, un trou pratiqué dans la muraille. Le trompe-l'œil ne saurait aller plus loin.

Mentionnons la *sainte Agathe* de M. Gigoux, où l'on reconnaît la science du clair-obscur et l'habileté de pinceau qui lui sont ordinaires; l'*Homère récitant ses poésies* de M. Leloir, composition estimable, quoique un peu froide et ayant l'inconvénient de réveiller le souvenir dangereux de M. Ingres; les magnifiques pastels de M. Maréchal, qui a su élever au rang d'un art sévère ce facile et frivole barbouillage abandonné aux mignardises de femme et aux coquetteries de pension. Son *Petit Gitano*, son *Étudiant*, sa *Tête de jeune homme*, ont un caractère de beauté magistrale et sérieuse très étonnant. Son *Masaccio enfant*, son *Hoffe de Pfeifer*, peintures sur verre, se font remarquer par les mêmes qualités, et pourtant M. Maréchal vit à Metz, qui n'a pas passé jusqu'à présent pour une Athènes. C'est le premier talent de cette force que nous ait envoyé tout formé la province, peu féconde en vocations de ce genre.

M. Steuben s'est complètement trompé dans son *Christ mené au supplice*, qui n'a nullement l'air d'un Dieu se sacrifiant pour le rachat de l'humanité, mais bien d'un larron ou d'un brigand qu'on aurait grand tort de ne pas pendre, et dont la physionomie absout ses juges d'avance. C'est là que mène l'oubli des traditions et le désir immodéré de faire de l'originalité; idée toute moderne qui ne semble pas avoir préoccupé les anciens, si originaux eux-mêmes cependant, et dont tout le désir semblait être de copier le plus fidèlement possible le maître qu'il s'était choisi. L'on doit souhaiter de faire une belle chose, et non une chose originale. Le reste du tableau n'est pas moins déplorable. Nous aurons la clémence de ne rien dire du *Napoléon avec le roi de Rome* et de *la Esmeralda donnant une leçon de danse à sa chèvre Djali.*

La vieille réputation de M. Schnetz donne seule quelque valeur

aux tableaux qu'il a envoyés. On ne retrouve plus son talent d'autrefois dans la *Procession des Croisés*, ni surtout dans son *Jeune Grec*. M. Schnetz possédait au plus haut degré une sorte d'énergie sauvage, une âpreté de touche, une crudité de couleur qui allaient bien à la forte nature romaine, qu'il semblait avoir exclusivement adoptée. On regrette ces qualités dans ses ouvrages plus récens auxquels il ne reste plus qu'un certain aspect volontaire et solide où l'on reconnaît le Schnetz du *Vœu de la Madone* et de *Sixte-Quint*.

Le portrait d'une dame âgée, par M. Hippolyte Flandrin, placé auprès de la porte qui conduit à l'exposition de la gravure mérite des éloges sous tous les rapports; il est bien dessiné, modelé finement, d'un aspect heureux et tranquille, et quoique la personne qu'il représente ne soit pas jeune, le regard s'y arrête volontiers. Absorbé tout entier par les peintures murales qu'il exécute à Saint-Séverin, M. H. Flandrin n'a pu envoyer que ce portrait. Nous voyons avec plaisir se propager, pour la décoration des églises, l'usage des peintures sur la place dont l'effet est toujours plus satisfaisant que celui de tableaux composés au point de vue de l'atelier, et sous un jour différent. Nous espérons beaucoup pour l'avenir des jeunes artistes, de cette tendance vers la fresque, ou du moins la peinture sur muraille; car, ainsi que le disait Michel-Ange, ce vieux pétrisseur de marbre, la peinture du chevalet n'est bonne que pour des femmes ou des paresseux.

Les portraits de M. Amaury Duval, — deux d'homme et un de femme, — ont les qualités de recherche, de dessin, de modelé poussé loin, qui caractérisent cet artiste laborieux et patient; mais, dans le portrait de femme, il semble s'être un peu relâché de sa sévérité habituelle. Le modelé est moins serré que d'ordinaire, une couleur locale un peu superficielle remplit les bras et la poitrine. Peut-être qu'emporté par la belle et riche nature de son modèle, M. Amaury Duval aura cru devoir donner plus de liberté à sa palette, et sortir de ces jolies teintes grises perlées, de ces nuances imperceptibles et délicates, qui n'appartiennent qu'à lui. — Dans son *Étude d'Ange*, charmant enfantillage gothique, on le retrouve tout entier, avec ses tons de peinture à l'eau d'œuf et sa curiosité de miniaturiste byzantin. Il est fâcheux que l'or de l'auréole ne soit pas appliqué plus adroitement sur le fond; mais ceci regarde le doreur.

M. Henri Scheffer n'a pas été à beaucoup près si heureux dans les nombreux portraits qu'il a exposés : cela est dur, reluisant, carton et porcelaine à la fois, d'un aspect uniforme et miroitant. Sans doute

il est bon de faire de la peinture achevée, mais polir n'est pas finir. Sa Vierge n'est qu'une femme qui tient un enfant dans ses bras. Nous ne nous en plaindrions pas, si la femme était belle et l'enfant bien dessiné. Nous sommes sévères avec M. Henri Scheffer, parce que c'est un homme de mérite et d'intelligence que nous ne voudrions pas voir prendre la fausse voie.

Quant à M. Dubuffe, nous n'avons rien à lui dire; il peint des duchesses comme Joncherie peint des harengs et des œufs sur le plat, c'est une vraie manufacture. Les belles dames admirent particulièrement le portrait de Mme la duchesse de Dino, qui a un diadème de pointes bleues enfoncées dans la tête, une poitrine de tricot et des bras de filoselle. La popularité de M. Dubuffe est pourtant incontestable, ce qui ne fait pas l'éloge du public.

Quoique M. Winterhalter ne fasse pas de l'art sérieux, nous concevons, du moins, que l'on aime sa peinture, qui a l'agrément d'une vignette anglaise de keepsake. Son portrait de Mme la duchesse de Nemours a de l'éclat, de la fraîcheur et je ne sais quoi d'élégamment fastueux tout-à-fait convenable à sa destination; les cheveux sont touchés légèrement, le satin a beaucoup de brillant, et les roses ouvrent leur cœur de laque carminée avec la meilleure grace du monde; il nous semble seulement que la taille de la princesse est un peu exagérée, et qu'il y a trop de longueur à partir de la ceinture au bas de la jupe. Ce portrait, tout agréable qu'il soit, fait regretter que M. Winterhalter ne fasse pas de temps à autre quelque *dolce far niente* ou quelque *Décaméron;* car nous avouons pour notre part le regret que l'on n'ait pas conservé l'ancien emploi de peintre des *fêtes galantes* si bien rempli par Watteau, et après lui par Lépicié et Lancret. Le bouquet de l'art ne repousse aucune fleur, et la rose pompon y tient très bien sa place. Si cet emploi existait encore, nul ne serait mieux en état de le remplir que M. Winterhalter. Le seul qui le lui pourrait disputer serait M. Wattier qui, si le système de la métempsychose était vrai, aurait dans le corps l'ame de Watteau.

M. A. Chatillon a exposé un portrait de femme en pied, composé et exécuté avec cette conscience et cette fidélité qui le caractérisent. L'effet en est doux, harmonieux, et comme il représente une jolie personne, c'est une toile fort agréable à regarder; les tons gris du ciel rappelant trop la teinte gris de perle de la jupe, un léger glacis suffirait pour différencier les deux nuances. — Occupé par ses grands travaux de la chambre des pairs, M. Louis Boulanger n'a envoyé que quelques portraits d'une pâte abondante et facile, comme tout ce

qu'il fait, mais traités peut-être un peu trop superficiellement. Aussi n'en faisons-nous point une critique sérieuse, et attendons-nous avec impatience le moment où les salles décorées seront livrées au public.

Terminons cette revue des portraits par l'*Octogénaire* de M. Hornung, qui est la vraie et fidèle portraiture d'une racine de buis. Il est impossible de pousser plus loin la minutie niaise, le détail extravagant; ce n'est plus de la peinture, c'est de la *dermatologie*, une étude du tissu cellulaire poussée jusqu'aux recherches microscopiques : M. Hornung paraît regarder la nature à la loupe, tant il prend soin d'indiquer les pores, les plis, les rides, les gauffrures, les fibrilles, les verrues et autres minimes détails de la peau humaine. Ignace Denner, le peintre des vieilles femmes, n'a fait que de la peinture lâchée à côté de cela; Quintin Metzys, Holbein, n'ont laissé que des ébauches. Certainement l'on peut accepter dans l'art cette manière de l'excessif rendu; mais les maîtres secs et minutieux ont de merveilleuses qualités de dessin, de finesse et de vérité, qui manquent totalement à M. Hornung. — Les savoyards, portés au livret sous le titre assez singulier de *Plus heureux qu'un roi!* dépassent les limites de l'ignoble et du laid sans avoir la force de vie et de couleur qui rendent excusables ces sortes de peintures chez les Flamands et les Espagnols. Nos critiques n'empêcheront pas le public de s'arrêter en foule devant ces deux monstres barbouillés de suie qui boivent du vin violet dans des verres crasseux et rongent, au fond d'un plat de terre égueulé, un os dont un dogue de Montfaucon ne voudrait pas : voilà, après la peinture de M. Dubuffe, celle qui plaît le plus au public. Venez nous dire ensuite *vox populi, vox dei*. Le trivial récuré et verni suscite immanquablement l'admiration de la foule, et le mot d'Horace est toujours juste en fait d'art.

THÉOPHILE GAUTIER.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE

CLUB DES PHOQUES.

I.

Lorsque, du haut des remparts de Saint-Malo, l'œil suit, dans sa courbe régulière et gracieuse, le large ruban de sable qui tranche d'un côté sur le cordon d'écume, éternelle bordure de l'Océan, de l'autre sur la pâle verdure des *miels* (1), le regard se trouve arrêté par une masse de roches escarpées qui forment cap et s'avancent brusquement dans la mer. Le fort de Rotheneuf est perché, comme un nid d'aigle, sur l'extrême pointe de ce cap. Sa situation est telle que, vus de profil à une certaine distance, ses ouvrages avancés paraissent dépasser le bord et pendre, soutenus par une force inconnue, sur le gouffre qui mugit et tourmente incessamment leur base. Le côté du cap qui regarde la ville surplombe et forme comme un immense perron renversé, dont chaque marche serait un accident du roc, une saillie bizarrement découpée dans la pierre. Cet escalier géant, que nul être humain ne s'est sans doute avisé de descendre, a son dernier degré sur la plage, toute hérissée en cet endroit de rescifs aux pointes abruptes et dentelées. L'autre côté, qui domine la baie de Rotheneuf, descend par une pente, praticable il est vrai, mais bien rapide encore, jusque sur la grève. Malgré sa proximité de la ville et

(1) *Miels,* monticules sablonneux, couverts de plantes grasses, qui bordent le sillon de Saint-Malo.

du bourg populeux de Paramé, toute cette pente nord-est du cap de la Varde semble une véritable solitude. Son aspect sauvage et désolé, le vent de mer qui souffle sans relâche, éloignent les promeneurs, et sauf quelque douanier dont l'uniforme vert se confond avec la nuance terne et sale du varech des rochers, quelque chasseur obstiné à la poursuite d'un vol de roquettes, nul pas ne vient fouler le tertre qui précède les fortifications. A partir de ce tertre jusqu'aux terrains cultivés les plus proches, le sol est sablonneux, presque mouvant, et couvert, comme les *miels*, d'une chevelure clairsemée de plantes grasses, sorte de pelouse sans charme ni fraîcheur.

Durant les mois d'hiver, le vent est là si violent et si continu, que l'idée d'y élever une demeure humaine devrait paraître bizarre sinon insensée. Pourtant, vers le commencement de l'année 1793, au beau milieu de la pente, un pauvre pêcheur du nom de Malescot avait établi son domicile dans une misérable cabane en planches, dont le toit, par un bonheur insigne, ne s'était encore envolé qu'une fois depuis un mois. Jean-Pierre Malescot était un ancien calfàt employé au radoub des navires dans le port. Robuste et très habile dans sa profession, il aurait pu vivre aisément de son travail, si sa brutale humeur et son caractère insolent ne lui avaient fermé tous les chantiers l'un après l'autre. Par suite de cette exclusion, et faute de mieux, il s'était fait pêcheur; mais la pêche est une industrie précaire et insuffisante, lorsque, comme lui surtout, on manque des ustensiles les plus nécessaires, et qu'on a une famille à soutenir. Aussi depuis un mois le pain manquait bien souvent dans la cabane. Malescot souffrait, et rendu plus brutal encore par la souffrance, il maltraitait sans pitié sa femme malade et sa fille, pauvre enfant de dix ans qui courait tout le jour à demi nue sur les rochers.

Du reste, on ne pouvait juger le calfàt d'après ces tristes scènes de sa vie intérieure. Jamais une plainte n'était sortie de la bouche d'Yvonne. La bonne créature, forte de ses croyances, qui lui donnaient l'espoir d'une vie meilleure, renfermait soigneusement sa douleur en elle-même, et n'enseignait à sa fille que des mots de douceur patiente et de résignation. Ce silence généreux, joint à quelques bonnes actions brillant à de longs intervalles dans la vie de Malescot, lui laissaient une sorte de réputation équivoque. On se souvenait que, nageur habile au point de pouvoir tenir l'eau sans trop se fatiguer pendant une demi-journée, il avait, en diverses occasions, par des prodiges d'audace et d'adresse, sauvé de malheureux naufragés lorsque personne n'osait plus croire à la possibilité de leur salut. On

citait des circonstances où il avait déployé un courage au-dessus de tout éloge. Mais, d'un autre côté, parmi ses anciens confrères, ceux qui l'avaient fréquenté le plus s'accordaient à le représenter comme un homme égoïste et cupide. Ils hochaient la tête d'une façon toute significative quand on parlait devant eux de son ménage et de la pauvre Yvonne, et quand on venait à vanter l'humanité intrépide du calfât, ils donnaient à entendre qu'il entrait dans sa conduite plus d'ostentation, plus d'avidité surtout que de compassion véritable.

— Le bourgeois qui se noie paie bien, disaient-ils; et puis, il y a des curieux pour battre des mains et crier bravo sur la chaussée! Mettez-le par une nuit bien noire à portée d'un malheureux en détresse, qu'il n'y ait personne pour le voir ou le payer, et vous nous direz de ses nouvelles!

Ceux qui parlaient ainsi ne se trompaient guère, nous penchons à le croire. Voici en effet ce qui arriva par une nuit froide et brumeuse du mois de février 1793.

Il y avait trois heures que Malescot dormait, lorsque des coups violens, frappés à la porte de sa cabane, le réveillèrent en sursaut. Croyant avoir affaire à quelque mendiant attardé sur la côte, il défendit à sa femme d'ouvrir, et se retourna tranquillement de l'autre côté. Mais les coups redoublèrent, et, de guerre las, il se leva en grondant, saisit son bâton, et tira la barre de bois qui soutenait la porte en dedans.

— Vite, Malescot! vite, garçon! dit l'arrivant qui n'était autre que le douanier guetteur, dont la guérite se cachait entre deux saillies du roc, à quelques centaines de pas de là. Il y a des gens qui se noient là-bas; la patache est en rade, et pas un de nous ne sait nager au fort... Vite! prenez votre corde, et à l'eau!

Tandis qu'il parlait, on entendait le sifflement du vent qui frôlait les herbes sèches du tertre, et le fracas assourdissant des vagues brisant sur la grève voisine. Il y avait tempête en mer cette nuit; les planches de la pauvre cabane tremblaient et se choquaient comme les feuilles mortes restées après l'automne aux branches des arbres. Malescot, presque nu, grelottait sur le seuil, et ne répondait pas.

— Le temps presse, continuait le douanier; j'ai perdu, à courir au fort, des minutes que je voudrais racheter au prix d'un an de solde!... Les derniers cris étaient faibles, déchirans: un effort, Malescot! un effort, pour l'amour de Dieu!

Malescot fit attendre encore sa réponse. Enfin, il dit d'un ton de raillerie grossière et bourrue:

— A quoi servent donc les *gabelous* sur les côtes? Un tas de *faignans* qui ne sont bons qu'à faire aller le pauvre monde, qui craignent l'eau comme des chiens enragés qu'ils sont! Un douanier a-t-il jamais sauvé un homme? Non! Eh bien! il reçoit sa paie toutes les semaines, pas moins! Et Malescot, lui, se meurt de faim dans son taudis!... Et pourtant!... mais, le monde est comme ça! Bonne nuit, citoyen Soleil! la femme dira un *De Profundis* pour ceux qui vont boire le grand coup, c'est tout ce qu'on peut faire par un temps pareil.

Le douanier avait fait peu d'attention aux accusations portées contre son corps, mais la conclusion du pêcheur l'indigna :

— Quoi! dit-il, vous allez laisser périr ces pauvres gens, quand il vous serait si facile de les sauver! Le dernier cri venait à peine d'une demi-lieue au large; ce n'est qu'un jeu pour vous, qui êtes plus à l'aise dans l'eau que sur la terre.

Pour toute réponse, le pêcheur referma violemment le châssis vermoulu qui servait de porte à la cabane, en jurant que, par une nuit semblable, il ne ferait ni un pas ni une brasse, quand il s'agirait de la ville de Saint-Malo tout entière. Le douanier restait immobile à la même place; c'était un simple soldat vivant de sa paie; mais le cri des malheureux en souffrance lui demeurait comme un poids sur le cœur. Il frappa de nouveau.

— Malescot! cria-t-il à travers les planches, je ne suis qu'un pauvre homme tout comme vous; pourtant, si le gain peut vous tenter, ne refusez plus votre aide : il y aura pour vous trois pièces de six livres, si vous ramenez un homme vivant!

La porte qui se rouvrit soudain, lui coupa la parole. Malescot était sur le seuil, la gourde au cou et la corde roulée sous le bras.

— Et si l'homme est mort? dit-il.

— Vous aurez moitié, dit le douanier profondément surpris de l'avide sang-froid du calfât.

— Et si je ne ramène rien? demanda encore ce dernier.

— Alors Dieu ait pitié de vous, mon homme! vous êtes dur envers ceux qui souffrent! — Alors, vous aurez encore un écu pour votre peine.

— C'est bon! dit Malescot en faisant un pas pour sortir; puis, se ravisant, il ajouta : Donnez toujours l'écu, citoyen Soleil...

— Quand vous reviendrez...

— Maintenant!.. Donnez-vous, oui ou non?

Le douanier lui mit l'argent dans la main sans plus dissimuler son dégoût. Il avait acheté le droit de commander.

—En route, sur-le-champ! dit-il.

Malescot ne se le fit pas répéter. A défaut de toute autre vertu, il avait celle des ouvriers du port, la bonne foi. Payé, il travaillait. Il ne s'agissait plus pour lui ni d'humanité ni de généreuse impulsion; c'était de la besogne pour un écu ou pour trois pièces de six livres, et rien de plus.

Il descendit promptement sur la grève, suivi par le douanier qui le stimulait encore. L'instant d'après il faisait un signe de croix et s'élançait dans la mer.

II.

La veille dans l'après-midi, profitant d'un brouillard épais qui avait subitement enveloppé la baie, une petite barque non pontée, cachée jusqu'alors par un accident de la plage, avait levé l'ancre, et, malgré l'aspect menaçant de la mer, avait pris, toutes voiles dehors, le chemin de Jersey. A l'époque où nous plaçons notre histoire, ces départs clandestins étaient chose commune. On émigrait à force en Bretagne, et les nobles fugitifs choisissaient les grèves voisines de Saint-Malo comme le point de départ le moins dangereux et le plus commode. Il y avait, il est vrai, une nuée de douaniers guetteurs sur ces côtes, mais les rescifs se courbent là si à propos en voûtes mystérieuses et profondes! Il y a, au cœur même de ces masses de rochers, solides et compactes en apparence, des retraites si merveilleusement cachées, des ports et des bassins si inconnus! On attendait dans ces abris, long-temps quelquefois, mais toujours en sûreté; puis, quand les cent yeux des argus de la falaise ne pouvaient percer le brouillard opaque ou la nuit trop noire, une barque, sortant sans bruit du hâvre protecteur, faisait route vers l'Angleterre. C'était alors un excellent métier que celui de contrebandier. Il y a telle grande fortune commerciale à Saint-Malo qui n'a pas eu d'autre origine. Pensez donc! les contrebandiers de 93 étaient gens à deux fins. Ils fraudaient à la fois le fisc et la guillottine. Le chasse-marée qui partait chargé d'émigrés s'en revenait avec du tabac ou des foulards à son bord.

La barque que nous avons vue partir à la faveur du brouillard, portait un seul passager. C'était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans. Lui-même, malgré les sinistres pressentimens des matelots, avait exigé que l'on mît à la voile sans retard.

M. le marquis de Saint-Jouan ne s'était pas décidé sans répugnance

à quitter sa terre natale. Son père, qui était mort depuis peu, avait prévu dès long-temps les conséquences des évènemens de 89, et s'était hâté de réaliser sa fortune à tout hasard. Maître d'un capital immense, le jeune marquis, tout dévoué à la cause royale, s'était offert sans réserve à M. de la Rouarie. Il avait secondé de ses efforts personnels et de son argent le conspirateur breton; mais, une fois le complot avorté et son chef mort, M. de Saint-Jouan se crut dégagé de tout lien. Il mesura d'un coup d'œil impartial les forces des royalistes en Bretagne. Il vit que l'ineptie d'une part, la trahison de l'autre, enlevaient à son parti toute chance de succès. Il vit que tout système raisonnable de défense était impossible avec les nobles qui, au lieu d'agir avec ensemble, se disputaient le pas sur le champ de bataille, s'occupant exclusivement de puériles distinctions, et demandant pour chef, non pas le plus habile, mais le *meilleur gentilhomme*. Il comprit toute l'étendue du mauvais vouloir ou de l'impuissance des princes, et, désespérant d'accomplir une tâche où tout le génie de la Rouarie avait échoué, il donna une larme à cet homme qui eût été grand, sans doute, s'il ne fût mort, étouffé, pour ainsi dire, sous l'écrasante nullité de ses amis. Ensuite il se prit à penser à lui-même. Son château était voisin de la côte; il mit dans une cassette ce qui lui restait de la fortune de son père, et gagna sans suite le lieu d'embarquement.

La tempête le surprit lorsqu'il n'était encore qu'à quelques lieues de la baie de Rotheneuf. La barque cessa bientôt d'obéir au gouvernail et fut submergée presque au même instant. Tous les matelots se noyèrent, mais le marquis, excellent nageur, se soutint sur l'eau jusqu'à la nuit, en poussant par intervalles des cris de détresse, et parvint, après des efforts incroyables, à gagner un rescif encore éloigné de la plage. Épuisé, presque privé de sentiment, il s'étendit sur le roc, et, après avoir poussé un dernier cri, s'endormit, la tête sur sa cassette qu'il n'avait point abandonnée.

Cela se passait une heure environ avant que Malescot se mît à la mer. La froideur glaciale de l'eau saisit d'abord ce dernier, et paralysa l'action de ses muscles; il avançait à peine, sa respiration était courte et pénible, chaque vague qui venait briser sur sa tête lui donnait le vertige. Mais bientôt sa nature amphibie triompha : le sang circula de nouveau librement dans ses veines, et chacun de ses élans vigoureux le faisait bondir hors de l'eau, comme ces poissons que la canicule met en fièvre, et qui viennent dans les temps d'orage offrir leur ventre miroitant au plomb meurtrier du chasseur. Au bout de

quelques minutes il avait *pris son eau*, et se trouvait aussi à l'aise que tout à l'heure entre ses draps.

Lorsqu'il avait quitté le douanier, celui-ci lui avait indiqué la direction à suivre, car on n'entendait plus de cris.

— A trois lieues, sous le vent, du fort de la Conchée; à trois quarts de lieue du point de départ, lui avait dit le brave homme.

Malescot suivait cette route sans hésitation, ne déviant qu'aux abords des écueils; il était dans son élément. La tempête et lui se connaissaient. Bien souvent en effet, le calfât, fier de sa supériorité incontestée, avait choisi les marées d'équinoxe les plus houleuses, pour se précipiter du parapet de la chaussée, et faire admirer à la foule ébahie ses tours de force et son étonnante adresse. Le douanier l'avait dit : « Faire une demi-lieue en mer, pendant la tourmente, était pour Malescot une pure bagatelle; » et, peu de temps après son départ, malgré la marée montante et la force prodigieuse du flot, il était près du lieu désigné.

Il s'arrêta, se soutenant sur l'eau dans une position verticale, et cherchant à dominer l'espace environnant, pour voir si aucun corps ne se montrait à la surface; mais il ne put rien découvrir. Alors (il tenait à remplir sa tâche en conscience, et n'était pas d'ailleurs sans avoir calculé la différence qui existe entre un écu et trois pièces de six livres), alors il s'avisa d'un expédient ingénieux, analogue à celui pratiqué par les chasseurs, lorsque, le gibier tombé, les chiens viennent à faire défaut. D'abord, il traça une large circonférence autour du lieu présumé du naufrage, en prenant pour centre un rescif dont la tête sombre faisait tache au milieu de la plaine d'écume; puis, nageant tout autour et rétrécissant graduellement le cercle, il se rapprocha de plus en plus de l'écueil, sûr que rien ne pouvait lui échapper dans l'espace ainsi exploré. Il fallait être nageur passé-maître, on en conviendra, pour entreprendre un pareil travail.

Au bout d'une demi-heure de recherche infatigable, nul naufragé, vivant ou mort, ne s'était trouvé sur son passage. Il était alors tout près du rescif, et, pour dernière ressource, il poussa un cri aigu qui dut faire tressaillir dans sa guérite l'honnête douanier.

Au même instant, une forme humaine se dressa sur la pointe du rocher.

— Bon! se dit Malescot, il y aura dix-huit livres; et dix-huit livres, ça se laisse gagner tout de même... Ohé! l'autre!

— Ohé! répondit l'individu debout sur le rescif.

— Êtes-vous seul?

— Seul.

Ce mot fut prononcé avec fatigue, mais de cette voix aristocratique, pour ainsi dire, que n'ont émoussée ni les efforts du travail, ni les brutales clameurs des querelles populaires.

— Un ci-devant, bien sûr! se dit Malescot. Citoyen, ajouta-t-il tout haut, va falloir jouer des pieds et des mains, si tu sais nager; sinon, j'ai ma corde et je te remorquerai tout doucement jusqu'à Rotheneuf; tu boiras un coup, mais c'est fameux et ça purge.

— La mer baisse? fit l'inconnu.

— Il peut être à présent minuit, not' bourgeois; vers trois heures, ça sera comme vous dites.

L'étranger laissa échapper une exclamation de mécontentement.

— Combien y a-t-il d'ici à la plage? reprit-il.

— Trois tout petits quarts de lieues, not' maître!

Malescot suivait avec une joie méchante l'effet de ses réponses sur l'inconnu. Lui, l'ex-calfât pauvre et méprisé, martyriser à son aise un ci-devant, c'est-à-dire un riche, un noble; quelle aubaine! Après un instant de silence, ce dernier continua d'un air de découragement:

— Je suis trop las, je succomberais à moitié route. Dites-moi, brave homme, le rocher couvre-t-il à marée haute?

— Dans une heure, un brick pourrait passer par-dessus sans toucher. Mais que diable faites-vous là, vous? Vous ne savez pas nager, je vois ça. Tenez ma corde, et liez-vous la autour...

— Comment faire? murmurait l'inconnu qui semblait gravement préoccupé.

— Çà le chiffonne, d'aller à Rotheneuf, où il y a un poste, dit Malescot en *a parte*; tant pis! ça le regarde! — Puis il reprit tout haut avec impatience: Ah ça! descendez-vous, dites donc, sans vous commander? J'aimerais autant être dans mes draps qu'ici, savez-vous? Allons! à l'eau, en double! ou je pars.

Le naufragé qui, comme le lecteur l'a sans doute deviné, n'était autre que le marquis de Saint-Jouan, fit quelques pas en avant, puis s'arrêta encore indécis.

— C'est que mon embarras est grand, brave homme, dit-il; j'ai là une cassette d'une grande importance, et fort lourde, malheureusement. Dans une circonstance ordinaire, une lieue à la nage serait pour moi peu de chose; je nage comme je n'ai vu personne nager. Mais il y a quatre heures que je suis dans l'eau, chargé de ma cassette; je suis brisé de fatigue; voulez-vous m'aider, nous supporterons chacun la moitié de son poids?

— Diable ! quatre heures, c'est gentil, dit le calfât frappé surtout de cette circonstance qui avait trait à sa spécialité. Pour ce que vous dites, que vous n'avez jamais rencontré personne pour nager comme vous, il faudra rayer ça de vos papiers ; car me voilà moi, Malescot. Vous avez entendu parler de moi, je parie ?

— En effet, dit le marquis rassemblant ses souvenirs ; un honnête homme malheureux et compatissant... Dieu soit loué ! je suis sauvé ; vous allez prendre la moitié de la cassette ?

— Donnez-la moi tout entière, allez, bourgeois ; s'il y a quatre heures que vous êtes à l'eau, vous devez en avoir assez. Donnez-moi ça, et soyez sans inquiétude.

Le marquis réfléchit un instant. Dans son opinion, Malescot était un honnête homme ; mais il ne put se résoudre à livrer ainsi sa fortune entière aux mains d'un inconnu.

— Cette cassette et moi, nous ne nous séparons jamais, dit-il. Acceptez le marché tel que je vous le propose ; pour votre part de fatigue, vous aurez cinquante louis, une fois à terre.

— Cinquante quoi ? Cinquante louis, dites-vous ? Oh ! mais, oh ! mais... Embarque ! embarque ! Faut donc qu'il y ait tout l'or du monde dans cette cassette-là !

— Il y a surtout des papiers de la plus haute importance. Vous acceptez ?

— Pardié, dommage ! J'accepte et je réponds de vous et de la boîte.

Le marquis, à ces mots, tendit à Malescot un petit coffret de forme cubique, et tous deux commencèrent à nager vigoureusement vers la plage.

III.

La cassette était lourde, en effet ; mais, malgré son poids, le marquis avançait en silence, sans bruit de respiration forcée, et si vite que le pêcheur avait peine à le suivre.

Pour ce dernier, il réfléchissait.

Vous dire quelles séries de mauvaises pensées se succédèrent dans son esprit, et renouèrent la première idée d'un crime, vague, lointaine et bien vite repoussée d'abord, à l'exécution froidement méditée, et poursuivie ensuite avec un acharnement de bête féroce, serait chose aisée peut-être, mais à coup sûr inutile autant que fatigante. Il n'est personne qui ne puisse saisir l'enchaînement logique de ces deux idées : Il y a là près de moi un trésor qui me rendrait

heureux et riche pour toute ma vie. — Et : Il faut à tout prix que ce trésor soit à moi.

Au bout d'un quart d'heure, Malescot, qui avait insensiblement changé sa route pour prendre une direction presque parallèle à la plage, entendit, plus fréquente et plus oppressée, la respiration du marquis. Il sentit la cassette lui peser davantage. A cet instant, le crime était résolu déjà. Se plaignant d'une douleur subite à celui de ses bras qui nageait, il pria son compagnon de changer de place, afin que, son autre bras nageant à son tour, le membre malade pût se délasser. Le marquis ne conçut aucun soupçon, et consentit volontiers à un arrangement qui devait le soulager lui-même. Malescot, tenant toujours la cassette, passa devant, et, au moment où ses pieds se trouvaient à la hauteur de la tête de l'autre, il lança une sorte de ruade si violente et si adroitement détachée, que son talon, frappant droit au front sa victime, lui fit lâcher prise à l'instant. Pendant que le marquis s'enfonçait sous l'eau, Malescot prit son élan, et s'éloigna de toute sa force dans la direction de terre.

Cependant M. de Saint-Jouan n'était qu'étourdi du coup. Il revint bientôt à la surface, et, l'indignation lui rendant une partie de ses forces, il se mit à la poursuite du fugitif. L'orage grondait alors avec force, et la lueur des éclairs lui montrait Malescot fuyant dans le lointain. Mais, chaque fois que la foudre illuminait la mer, il voyait diminuer la distance, et ses efforts redoublèrent à mesure qu'augmentait son espoir d'atteindre le spoliateur.

Celui-ci nageait en désespéré. Il se retournait de temps à autre, et voyait avec rage les progrès de son adversaire. La cassette retardait sa marche. S'il était atteint, elle le priverait de tout moyen de défense; il faudrait l'abandonner ou périr. Or, Malescot en était venu à ce point déjà de préférer la mort à la perte de son cher trésor. Son unique espoir était de trouver quelque rocher où il pût déposer un instant son fardeau, tandis qu'il ferait volte-face et dépêcherait l'ancien possesseur. Mais ce dernier avançait toujours; il était à peine éloigné maintenant d'une cinquantaine de brasses, et le rescif le plus proche était à plus de deux cents. Malescot l'atteignit cependant lorsqu'il était temps encore, en fit le tour avec rapidité, et disparut une seconde derrière; puis son adversaire étonné le vit revenir de lui-même à sa rencontre.

En quatre ou cinq brasses chacun, ils furent en présence. Alors s'engagea une lutte inouie, une lutte comme personne n'en a pu voir ni raconter. La tempête, au plus fort de sa violence, rugit autour

de ces deux hommes; points misérables et perceptibles à peine dans l'immensité de l'espace, insectes fragiles que la destruction presse de toutes parts, que chaque vague soulève et peut clouer morts à la dent de quelque rescif. Et ces deux hommes pourtant, insoucieux de la scène terrible qui se déploie sous leurs regards, sourds à la voix du tonnerre qui gronde, insensibles au choc des grandes lames brisant incessamment sur leurs têtes, ces deux hommes se cherchent, non pas pour unir leurs faibles efforts contre leur puissant adversaire, mais pour attenter mutuellement à leurs vies, choisissant ainsi l'Océan déchaîné, la nature entière bouleversée jusque dans ses fondemens, pour arène et pour témoin d'un combat impie et sans miséricorde.

Le marquis n'avait pu voir Malescot déposer la cassette; aussi croyait-il, en l'attaquant, n'avoir affaire qu'à un seul de ses bras. Dès qu'il fut à portée, il fit un bond hors de l'eau, voulant retomber les mains jointes et serrées sur les reins du pêcheur. Celui-ci le vit venir, et, au moment où le marquis fondait sur lui de tout le poids de son corps, il l'évita par un plongeon subit, le saisit à la gorge, et s'efforça de l'étrangler sous l'eau. Un mouvement convulsif et désespéré l'empêcha de réussir, et tous deux revinrent haletans à la surface. Une fois Saint-Jouan sur ses gardes, la lutte devenait plus égale. Si Malescot était plus robuste et moins épuisé, l'autre était incontestablement meilleur nageur. Tournant autour de son ennemi avec une prestesse incroyable, il pouvait le harceler par devant, par derrière, sur l'un et l'autre flanc, tout cela dans la même seconde, pour ainsi dire. Déjà Malescot avait reçu un grand nombre de coups, plus adroitement portés que vigoureux, il est vrai, mais qui n'avaient pas laissé de l'étourdir. Il se sentait faiblir, et voyait avec désespoir la vie et sa riche proie lui échapper en même temps.

Il n'en devait pas être ainsi. Au moment où déjà le vertige s'emparait de lui, son doigt rencontra par hasard le câble qu'il avait roulé autour de ses reins. Son parti fut pris aussitôt. La corde de sauvetage allait devenir l'instrument d'un assassinat. Rassemblant tout ce qui lui restait de forces, il plongea, mit la corde en trois doubles, et fit au bout un nœud gros et fortement serré; ensuite il revint à la surface, et attendit sans bouger une nouvelle attaque de son adversaire. Celui-ci, croyant cette fois en finir, vint sur lui et se précipita impétueusement. Malescot frappa. Le chanvre mouillé avait acquis une pesanteur et une dureté considérables; le marquis resta sans mouvement pendant quelques secondes. A ce moment suprême,

un éclair déchira la nue; l'assassin et sa victime purent se reconnaître en face. Puis Malescot, poussant un cri de triomphe sauvage, brandit de nouveau sa massue de corde et asséna un second coup. Le malheureux Saint-Jouan disparut sous les flots.

— C'est tout de même, dit le calfât en reprenant haleine, ça faisait un fier nageur!

Et, sans perdre une minute, il fit route vers le rescif, dépositaire de son trésor. Arrivé sur la plage, il enterra la cassette dans le sable, et regagna le point de départ. Le douanier l'attendait religieusement.

— Eh bien! Malescot? dit-il. Tout seul?

— Un homme ne peut sauver ceux qui sont déjà morts. Je n'ai trouvé personne, citoyen Soleil.

— Les pauvres malheureux!... Bonsoir, mon garçon. Nous avons fait ce que nous avons pu.

— Pour ça, bien sûr, citoyen Soleil... Bonne nuit.

Avant le jour, Malescot disparut, abandonnant sa femme et son enfant. Depuis lors, on n'entendit plus parler de lui à Saint-Malo.

IV.

Nous sommes à Londres, dans un somptueux hôtel de Pall-Mall. Dix ans se sont écoulés. A demi couché sur un comfortable divan, un gros homme, à la figure commune et brutalement caractérisée, fume sa pipe courte, noircie par un long usage, véritable pipe de cockney ou de calfât, auprès d'un vaste bol de grog. Cet homme porte une robe de chambre d'une finesse extrême; ses larges pieds, chaussés de babouches dignes d'un sultan des contes arabes, reposent sans façon sur la tablette sculptée d'une élégante cheminée de marbre blanc. Tout, dans la salle où nous le voyons, respire le luxe et l'opulence. Aussi cet homme, malgré sa pipe et son trivial visage, est-il un grand seigneur. C'est un émigré français, M. le marquis de Saint-Jouan, dernier rejeton d'une famille puissante, et qui s'allia souvent jadis au sang ducal de Bretagne. M. le marquis a quitté la France au commencement de la terreur; mais, au rebours de ses confrères, qui n'ont mis dans leur valise de voyage qu'une perruque de rechange et quelques parchemins, il a transformé dès le principe les propriétés de ses pères, châteaux, forêts, prairies, en louis d'or et en traites sur Londres. Sa fortune est, dit-on, incalculable. Il pourrait acheter un quartier de la ville avec une année de son revenu.

Après sa conversation avec le douanier, Malescot (le lecteur l'a deviné sous cette magnificence) avait déterré la cassette, et, sans même entrer dans sa cabane, il s'était caché dans les rochers pour attendre le jour. Alors, il avait visité son trésor. Le coffre renfermait un sauf-conduit et tous les papiers nécessaires pour établir que le porteur était bien le marquis de Saint-Jouan, une somme énorme en traites sur diverses maisons de Londres, et de l'or au fond. Malescot à cette vue, pensa devenir fou. Il resta tout le jour la bouche béante, et comme fasciné. Sa main frémissait au contact de l'or; il comptait, il jouait, il pleurait; il arrangeait en piles les pièces de 24 francs, et formait toutes sortes de dessins fantasques ou symétriques; puis, faisant ruisseler ses louis au fond du coffre, il plongeait ses bras dans l'or avec délire. Pas un remords du crime, pas un regret, à peine un souvenir; seulement son système nerveux, violemment ébranlé, lui faisait ouïr parfois des bruits menaçans et étranges; alors il soulevait à regret son regard, et, couvrant de son corps la cassette, il se demandait quelle force humaine pourrait désormais l'en séparer.

A la nuit tombante, sa fièvre se calma. L'idée lui vint de fuir. Il fut droit à une de ces retraites à lui connues, où se cachaient les contrebandiers. Le marché fut bientôt conclu. Malescot avait entortillé la cassette dans les lambeaux de son paletot de calfât. Il proposa de *gagner son passage*, c'est-à-dire de travailler comme manœuvre pendant la traversée. A Southampton, tout faillit se découvrir; mais, ce pas franchi, Malescot n'avait plus rien à craindre. Aussi changea-t-il subitement de ton et de manières. Toute la ville fut mise à contribution pour monter la maison de M. le marquis. Au bout d'un mois, il prit la route de Londres avec un train de prince, lui qui était entré à Southampton couvert de haillons misérables et sa cassette sous le bras. Mais cette cassette était le coffre magique des contes de fées : elle renfermait noblesse et fortune.

A Londres il escompta ses traites, et se trouva riche de plusieurs millions.

Alors il se laissa doucement glisser sur la pente de sa vie nouvelle. Son premier et son plus fort vertige passé, l'originalité burlesque inséparable d'une aussi brusque métamorphose une fois dissipée, il fut à peine plus ridicule et moins vulgaire que le commun des notabilités enrichies. Il fut à Londres ce que, au temps actuel, il eût été à Paris. Il tint table, écrasa le public de son luxe lourd et fastueux, moissonna les fleurs quasi-nouvelles des théâtres à la mode, fit courir à New-Market, et joua un jeu d'enfer dans les tripots clan-

destins ou tolérés. Forcé d'abord de fréquenter ses pairs, aucun d'eux ne soupçonna son imposture. Tout le monde est plus ou moins porté à confondre la franchise avec la brusquerie, oubliant que cette dernière n'est bien souvent qu'un masque facile revêtu par le mensonge. Un imposteur, par cela même qu'il joue un rôle, doit être nécessairement un comédien habile et rusé. Soyez rustique et insolent, le commun des hommes vous croira quand même. Malescot, pourvu outre mesure de ce côté, n'avait donc rien à craindre; mais, si faible et si large que fût l'étiquette durant l'émigration, c'en était trop encore pour le calfât. La simple politesse le gênait; il se croyait mystifié quand on le saluait d'une certaine manière. Aussi s'entoura-t-il bientôt par instinct d'un cercle de prétendus émigrés, gens de peu, qui regrettaient en paroles une haute position perdue, et singeaient, par spéculation, le dévouement fidèle et malheureux. Il y avait foule de ces messieurs à Londres dans ce temps-là. Tandis que les véritables proscrits travaillaient de leurs mains avec courage, leurs Sosies, prétextant une éducation et une santé beaucoup trop susceptibles, se faisaient les parasites de quelque riche gentleman. Malescot les dominait de toute son opulence, et se trouvait à l'aise au milieu d'eux.

En outre, pour occuper son oisiveté, il s'était fait membre d'un grand nombre de sociétés de tempérance, de bienfaisance, etc., et d'une infinité de clubs. On était alors au commencement de l'empire, et la mythologie à la mode en France, passant le détroit malgré le blocus continental, était venue infliger ses noms prétentieux à tous ces divers clubs. Les jockeys s'appelaient centaures, les nageurs phoques, les buveurs silènes. Malescot était un assez médiocre centaure; mais il était silène passable, et sans contredit le roi des phoques. Au premier de ces clubs, on se moquait de lui; on le regardait comme une inépuisable mine de gageures absurdes et perdues d'avance. Abusant de sa complète ignorance en matière de chevaux, on lui faisait acheter à prix d'or des haridelles hors d'âge, qu'il inscrivait bravement pour les courses, et sur lesquels il perdait ses beaux billets de banque avec un sang-froid presque gentlemanesque.

Au club des nageurs, il en était tout autrement. Avec ses talens extraordinaires et l'avidité que nous lui connaissons, il gageait sans relâche et ne perdait jamais. A la fin de l'année, il s'établissait une sorte de balance entre les deux clubs. Les phoques lui rendaient ce que lui prenaient les centaures.

Au moment où nous le remettons sous les yeux du lecteur, il

venait de perdre au club des centaures des paris ruineux. D'un autre côté, rien à faire au club des amphibies : la matière semblait épuisée. Il était donc de fort mauvaise humeur, réfléchissant qu'il perdait sans cesse d'une part et ne gagnait plus de l'autre, lorsque son valet de chambre, entr'ouvrant discrètement la porte, annonça M. Smithson.

M. Smithson portait, sur un corps démesurément haut, un cou long, mince et osseux, au bout duquel oscillait une de ces têtes britanniques dont nos caricaturistes ont si bien popularisé le type. C'était le compagnon le plus assidu du marquis. Comme ce dernier, il faisait au club des tours de force très estimables, mais sans aucune arrière-pensée de rivalité. Au contraire, prenant bénévolement la seconde place, il se mettait dans toutes les gageures du marquis, et nul ne parlait avec plus d'onction de ses prouesses. On ne connaissait pas à M. Smithson de moyens d'existence bien précis; mais il était convenablement vêtu, se passait volontiers ses fantaisies même les plus coûteuses, et payait ses dettes du club avec une rare exactitude. Le reste importait assez peu.

Il entra, fit le salut de l'amphibie, et présenta gravement le doigt. Ensuite une conversation intéressante par elle-même, mais bien plus encore par les évènemens majeurs dont elle fut la source, s'engagea entre les deux amis.

— Ici, Pitt! dit M. Smithson. Saluez, mon garçon.

Pitt était un fort vilain épagneul. Il s'approcha tortueusement, s'accroupit et leva la patte.

— Bien, Pitt! bien, mon garçon!

Et M. Smithson passait la main sur la tête de l'épagneul avec une affection toute paternelle. Puis, il alluma un cigarre et ajouta en s'adressant au marquis :

— Rien de nouveau?

— Rien.

— Rien! Ah çà! mais vous vous perdez! Diable, voilà plus de deux mois que vous n'avez rien fait. A quoi pensez-vous donc? Je ne vous cache pas que moi, je serais bien aise de gagner un millier de livres. Ce drôle d'Irlandais qui donne des leçons de natation à Pitt, me prend une guinée par cachet d'une heure, et comme Pitt étudie six heures tous les jours, cela fait par mois plus de 300 livres. C'est cher, mais aussi le chien est étonnant. L'avez-vous vu? Ici, Pitt! Il vous détache une coupe maintenant presque aussi bien que vous. Oui, c'est fort agréable. Réellement, j'aurais besoin... Ferons-nous quelque chose ces jours-ci?

M. le marquis de Saint-Jouan huma lentement une bouffée de tabac, et dit :

— Tout ça m'ennuie, Smithson. Tout ça m'ennuie, voyez-vous! Il n'y a plus rien à faire. Que parier maintenant?

— N'est-ce que cela? C'est une idée qui vous manque? Eh! j'en ai, moi! Que ne parliez-vous?

— Peuh! fit le marquis d'un air d'incrédule supériorité.

— Il n'y a pas de peuh! j'ai une idée. Vous êtes un fier nageur; mais peuh! ne signifie rien du tout.

Le marquis ne répondit pas cette fois, ayant pour principe de se disputer à l'occasion, mais de ne jamais discuter. M. Smithson continua d'un ton piqué :

— Oui, vous êtes... A bas, Pitt!... Vous êtes un fier nageur; mais vous n'êtes pas fort sur les idées; non. Tenez, pourquoi ne pariez-vous pas de traverser la Tamise avec un poids attaché au corps? Ce n'est pas malin, mais il fallait le trouver; qu'en dites-vous?

A cette idée si simple et si féconde à la fois, M. de Saint-Jouan lança sa pipe par la fenêtre à travers un carreau, et se leva d'un saut. Il voyait là, en effet, toute une série de nouveaux succès, un avenir entier de gageures gagnées. La première exaltation passée, les deux amphibies tinrent un conseil sérieux sur les moyens d'utiliser au plus vite l'idée de ce subtil M. Smithson. Il fut convenu que, dès le lendemain, au club, le marquis proposerait négligemment une gageure modique; M. Smithson se chargeait de la faire ensuite monter convenablement.

— A propos, quel poids porterez-vous? demanda ce dernier en faisant signe à Pitt de se préparer à sortir; il me semble que quinze à dix-huit livres...

— Peuh!

— Vingt livres au plus, croyez-moi.

Mais le marquis haussa les épaules, et jura qu'il aurait honte de proposer moins de cinquante livres.

Là-dessus, Pitt et M. Smithson prirent congé.

V.

A quelques jours de là, dans un de ces ignobles taudis qui peuplent le quartier de la Tour, un homme et deux femmes étaient attablés autour d'un plat de pommes de terre cuites à l'eau, et semblaient

faire avidement honneur à ce misérable repas. L'une des femmes était jeune encore, mais minée par la maladie ou le chagrin ; l'autre, sa fille sans doute, était dans tout l'éclat d'une jeunesse éblouissante de beauté.

L'homme pouvait avoir trente ans; sous ses habits grossiers, on devinait une nature mâle en même temps que délicate et élevée. Tandis que ses deux compagnes mangeaient sans trop de dégoût, lui, après quelques bouchées, repoussa son assiette et tomba dans une profonde rêverie,

— Édouard, dit la jeune femme avec une tendresse tempérée par une sorte de crainte respectueuse, vous n'avez pas appétit, ce matin?

Édouard se leva brusquement, et arpenta la chambre à grands pas. Les deux femmes échangèrent un regard.

— Encore vos tristes idées, je gage, monsieur Édouard, dit la plus âgée. Pour l'amour de Dieu! prenez courage; ne savez-vous pas que nous sommes tristes aussi, dès que vous êtes affligé?

Le jeune homme passa la main sur son front, comme pour chasser la pensée qui l'obsédait, et, s'approchant des deux femmes, il prit leurs mains qu'il serra dans les siennes avec une émotion singulière.

— Oh! je sais que vous êtes bonnes, dit-il; je sais ce que je vous dois, à vous, ma mère, qui avez accueilli autrefois le pauvre naufragé, à vous qui, si grande que fût votre misère, avez partagé avec lui votre dernier morceau de pain. Je vous remercie... Je vous remercie, vous aussi, Marie, qui avez donné à l'inconnu tout ce que vous aviez en ce monde, votre main et votre cœur. Je vous remercie toutes deux, car vous m'avez suivi sur la terre étrangère!...

— Édouard! interrompit Marie d'un ton de reproche, ne parlez pas ainsi : nous avons fait notre devoir.

— Non! oh! non! vous avez fait plus... J'ai besoin de me rappeler vos bienfaits, car il est un autre souvenir...

— Quoi? dit avidement Marie.

Édouard allait parler peut-être, mais cette question inopportune le rendit à lui-même, et il reprit sévèrement :

— Rien! je vous avais défendu de m'interroger, Marie! Il est des choses que vous devez ignorer à jamais.

La jeune femme baissa la tête en silence, et une larme sillonna la mate blancheur de sa joue.

On frappa rudement à la porte.

— Qui donc se permet?... dit Édouard d'un ton de hauteur qui faisait un étrange contraste avec ses misérables vêtemens.

Yvonne, la plus âgée des deux femmes, se leva doucement et s'en fut ouvrir.

Un petit homme sec et tellement courbé que son torse faisait angle droit avec ses jambes cagneuses et décharnées, se glissa dans l'appartement, suivi d'un grand gaillard en costume d'ouvrier.

— Bonjour! bonjour! dit-il en entrant; et son œil perçant fit, avec une rapidité magique, l'inventaire du mobilier de la chambre.

— Qu'y a-t-il? demanda Édouard.

— Pas grand'chose, dit avec une grimace le petit vieillard, répondant plutôt au désappointement soulevé en lui par l'aspect du mobilier qu'à la question du jeune homme; pas grand'chose, en vérité! Puis il ajouta, en produisant un bruit de crécelle, c'était sa manière de sourire: Monsieur ne se souvient plus de moi, je vois cela; c'est tout simple, locataires et propriétaires se voient au jour du paiement, et, comme monsieur ne paie jamais...

— Déjà le terme! interrompit Édouard avec une surprise non jouée.

— Déjà! Oui, déjà! Le troisième terme, s'il vous plaît! entendez-vous?

Édouard restait affaissé sous le poids de sa misère. Pendant ce temps, Yvonne et Marie hasardaient quelques mots de prière; mais le jeune homme les interrompit:

— Cela suffit, monsieur! dit-il.

— Hé! hé! Entends-tu, John? dit le propriétaire souriant à son acolyte resté jusqu'alors immobile près de la porte. Il dit que cela suffit.

— Il l'a dit, votre honneur, répondit John.

— Que dis-tu de cela, toi, John?

John regarda attentivement master Schupp, c'était le nom du propriétaire, comme s'il eût cherché à lire sa réponse sur la physionomie fossile du vieillard; mais les mille et une rides qui s'enchevêtraient sur cet antique visage d'usurier formaient un grimoire illisible sans doute. Le cokney garda le silence.

— Hé bien?... C'est plaisant, n'est-ce pas?

— Oh!... plaisant, votre honneur! hurla John qui éclata sur-le-champ comme si M. Schupp avait poussé un ressort dans son larynx, plaisant! ha! ha! ha! ha!

— Sortez, monsieur! dit Édouard irrité.

— A merveille! Et mon argent, s'il vous plaît?

— Demain, vous l'aurez.

— Demain?... Entends-tu, John? Il a dit demain... Il avait dit demain la dernière fois...

— Il l'avait dit, votre honneur.

Le jeune homme se contenait avec peine; mais, faisant sur lui-même un violent effort, il dit :

— Voulez-vous attendre jusqu'à demain?

Ces mots furent prononcés avec un accent d'impatiente provocation qui fit réfléchir le vieillard; il mesura d'un coup d'œil les épaules d'Édouard et celles de son acolyte.

— Soit, dit-il après cet examen, je me laisse attendrir encore... Mais, demain sans faute, entendez-vous? ou bien...

— Assez, pour Dieu! assez!...

— Ou bien le constable se mêlera de l'affaire.

M. Schupp prononça ces derniers mots sur le seuil, et, sans en attendre l'effet, il referma prudemment la porte derrière lui.

Quand il fut parti, la mère et la fille interrogèrent du regard leur compagnon, qui continuait silencieusement sa promenade.

— Et... comment ferez-vous? dit enfin la mère, à voix basse, avec hésitation.

— Je ne sais; mais il faut que cet homme soit payé.

A ces mots, il saisit brusquement son chapeau et sortit de la chambre, tandis que les deux femmes tombaient dans les bras l'une de l'autre.

— Que Dieu ait pitié de nous! dit Marie, et qu'il ne lui inspire pas de mauvaises pensées.

Édouard erra quelque temps au hasard dans les rues tortueuses du quartier de la Tour. Une confusion extraordinaire régnait dans ses idées. Cette scène l'avait bouleversé. Il était pauvre depuis des années, mais il avait été riche autrefois; et d'ailleurs jamais la misère ne s'était montrée à lui sous une face aussi accablante. Il marchait la tête basse, en prononçant des mots sans suite.

— J'irai en France, disait-il, j'irai demander asile à mes parens, à mes anciens amis... Hélas! me reconnaîtront-ils?... Je serai repoussé... Sans titre, sans argent.. Ils m'appelleront un imposteur!... Oh! cet homme! cet homme! Dieu ne l'enverra-t-il jamais sur mon passage!... ne pourrai-je jamais...? Oh! je suis fou... cette pauvre Marie, si bonne, si dévouée!... C'est impossible!

Insensiblement, et tout en s'attirant les malédictions des passans qu'il heurtait sur le trottoir, Édouard parvint à la Tamise. Il y avait là affluence de curieux, attirés sans doute par l'attente d'un spectacle extraordinaire. Tout près du bord on voyait un groupe considérable que venaient à chaque instant grossir de nouveaux arrivans. Au milieu,

un homme d'un embonpoint respectable, vêtu seulement d'un caleçon et d'un petit gilet de tricot, allumait de l'amadou à l'aide d'un briquet. On s'agitait autour, on se pressait pour lui dire un mot; tout le monde semblait avoir affaire à lui. Cet homme et ce groupe n'étaient autres que M. le marquis de Saint-Jouan, sur le point de traverser la Tamise avec un poids de cinquante livres aux reins, et les phoques, spectateurs intéressés de ce haut fait. Les paris engagés étaient énormes, et tenus par MM. Smithson et de Saint-Jouan d'un côté, contre tout le reste du club de l'autre.

Édouard, dans sa préoccupation, avait percé le groupe sans s'en douter. Son œil rencontra une fois par hasard l'œil du marquis, et il tressaillit de la tête aux pieds.

Cependant les pourparlers cessèrent; le groupe s'ébranla et descendit la berge : M. de Saint-Jouan avait allumé sa pipe. Alors, calme comme Napoléon la veille d'une bataille, il ceignit le poids et se mit à l'eau d'un visage impassible. Mais il n'était pas dans ses bons jours, ou bien il avait trop présumé de ses forces, car, au bout de quelques brasses, il disparut pour ne plus se remontrer.

Édouard, depuis que son regard était tombé sur le marquis, avait suivi tous ses mouvemens d'un œil avide. N'eût été la différence de leurs situations apparentes, on aurait dit qu'il retrouvait dans le noble émigré une ancienne connaissance. Avant que personne se fût mis en devoir de secourir ce dernier, le jeune homme était déjà dans le fleuve. Deux minutes après, il ramenait au bord le malheureux marquis, après avoir adroitement coupé sous l'eau le lien qui le retenait au fond. Le club entier fut étonné. Plusieurs lions d'eau même, émerveillés de l'aplomb de sa coupe et de la tête méritante qu'il avait piquée en plongeant vers le marquis, passèrent par-dessus la simplicité grande de son costume et furent jusqu'à lui présenter le doigt.

Édouard ne prenait pas garde à ces marques d'approbation. Il semblait dominé par une idée fixe, et ne voulut point quitter d'un pas M. le marquis, que ses gens transportaient à son équipage. Dès que ce dernier fut monté, il s'établit résolument en face du maître, et cria lui-même : A l'hôtel! Une fois arrivé, il escorta le marquis dans son appartement, le fit coucher, et s'installa auprès du lit comme s'il eût été de la maison.

M. de Saint-Jouan fut long-temps avant de reprendre ses sens. Il avait fait, sous l'eau, des efforts inouis pour se débarrasser de ce malheureux poids. Après une grande demi-heure de soins empressés, il ouvrit enfin les yeux, et sa première parole fut une énergique ma-

lédiction sur lui-même et sur le trop inventif M. Smithson. Ensuite, il demanda sa pipe.

Après une douzaine de bouffées qui le remirent complètement, il s'aperçut de la présence d'Édouard.

— Que diable voulez-vous, vous? dit-il brusquement.

— Je désirais vous voir complètement remis, monsieur, répondit le jeune homme dont une émotion indéfinissable faisait trembler la voix.

— Et pourquoi diable désirez-vous voir ça?

— J'ai été assez heureux pour vous sauver d'un danger, monsieur, et...

— Ah! c'est vous?.. Merci!.. Je n'aurais jamais cru que cinquante livres... mais ça ne vous regarde pas.

Puis, remarquant l'extérieur misérable de son sauveur, il ajouta :

— Maintenant, je vais sommeiller, mon cher, mais revenez demain... ou plus tard; je ferai quelque chose pour vous.

Cela dit, il se retourna entre ses draps et s'endormit profondément.

— Le nom de votre maître? dit alors Édouard en s'adressant à un valet avec hauteur.

— M. le marquis de Saint-Jouan.

— Quoi! le nom aussi!.. le titre aussi! murmura le jeune homme en se dirigeant vers la porte.

Les valets le crurent fou, d'autant mieux qu'avant de sortir il se retourna et fit au marquis endormi un signe de menace et de colère.

VI.

Ce soir-là, Édouard regagna sa retraite, agité d'une véritable fièvre. Il y avait en lui joie et remords. On eût dit, à voir les diverses impressions qui se reflétaient sur son visage que, ravi d'avoir atteint un but long-temps désiré, il s'effrayait maintenant et n'osait y porter la main. La vue d'Yvonne et de Marie, ces deux femmes qui lui avaient dévoué leurs existences, semblait exciter en lui une sensation pénible. Il passa une nuit pleine de rêves joyeux et terribles. Une fois, il se vit rentrer triomphant au château de ses pères; mais, une autre fois, il se réveilla en sursaut, haletant et couvert de sueur. Une voix lugubre avait murmuré à son oreille le nom de parricide...

Le lendemain, M. Schupp fut fidèle au rendez-vous. Les évènemens de la veille l'avaient complètement chassé du souvenir d'Édouard. A son aspect, la promesse qu'il avait faite et l'impossibilité où il était de la tenir lui revinrent à la fois.

— Monsieur, dit-il, je me suis engagé à la légère...

— Ah!...

— Je n'ai pas d'argent.

M. Schupp, à ce mot, reprit toute son insolence, et s'adressant à son coadjuteur John, qui s'était assis sans façon sur la table :

— Je le savais... Je l'avais dit! Pas d'argent!.. L'avais-je dit, John?

— Oh! vous l'aviez dit, votre honneur.

— Écoutez, reprit Édouard, je suis positivement sûr d'en avoir sous peu...

— Sous peu? répéta ironiquement le vieillard.

— Dans huit jours, avant peut-être...

— Et vous avez cru que je me paierais de toutes ces balivernes? Il me faut de l'argent, monsieur!

— Mais je n'en ai pas.

— Tant pis! Alors il faut déguerpir... Vos meubles, qui resteront, seront vendus...

— Ah! vous ne ferez pas cela!...

— John!.. Il dit que je ne ferai pas cela.

— Hé! laissons là John, s'il vous plaît, monsieur, dit Édouard en reprenant le ton hautain qui lui était naturel. Je vous dois neuf guinées; chassez-nous; vous retirerez bien cinq livres de tout le mobilier.

M. Schupp regarda John, qui haussa les épaules en signe de triste approbation.

— Au lieu de cela, continua le jeune homme, je vous propose de vous payer le tout dans huit jours, plus une prime honnête pour chaque jour de retard.

Le vieillard se prit à réfléchir. Yvonne et Marie ne comprenaient rien à l'assurance d'Édouard.

— Et quelle prime donnerez-vous? dit M. Schupp avec hésitation.

— Une livre par jour.

— Une livre! grand Dieu! répétèrent ensemble les deux femmes.

— Une livre! dit à son tour le propriétaire. C'est bien peu... bien peu, en vérité!... Si vous parliez d'une guinée... à la rigueur.

— Une guinée, soit! dit Édouard.

M. Schupp regretta amèrement de n'avoir pas demandé davantage; mais, malgré son impudence, il n'osa revenir. John portait toujours dans les vastes poches de sa houppelande du papier, des plumes et une écritoire. M. Schupp fit signer à Édouard une espèce de traité, et sortit en promettant de revenir sous peu.

Après son départ, les deux femmes pressèrent vainement Édouard.

— Leur situation allait changer. Il allait retrouver l'aisance, sinon la fortune. Du reste, toute question serait superflue; il n'était pas en son pouvoir de répondre.

Cependant le marquis se rétablit. Sans avoir pour son sauveur une reconnaissance bien positive, il le vit avec plaisir. C'était tout ce qu'il fallait au jeune homme. Son immense supériorité morale fit le reste. Il flatta les goûts et les rancunes de l'ex-calfât, il sut l'amuser et le distraire. Bientôt M. Lancel (Édouard crut devoir prendre ce nom) fut attendu avec impatience. Au bout d'un mois, le marquis et lui étaient inséparables. Alors M. Lancel, qui avait à titre de prêt repoussé jusqu'alors toute idée de récompense, voulut bien recevoir une somme considérable.

M. Schupp fut payé, Yvonne et Marie furent installées dans un appartement convenable; mais Édouard, prétextant toujours une nécessité mystérieuse, leur déclara qu'il ne pouvait plus être leur commensal, du moins pendant un certain temps. Yvonne voulut user de son autorité de mère, Marie pleura, tout fut inutile. Édouard persista.

Comme on le pense bien, M. Lancel, présenté par le marquis, fut admis tout d'une voix au club des nageurs. Au lieu de payer sa bienvenue, il gagna tout d'abord et d'emblée les gageures qu'on lui imposa pour épreuves. Ses prouesses furent si grandes que les amphibies se trouvèrent sérieusement partagés. On ne savait plus dans le club lequel du marquis ou de M. Lancel méritait la couronne de glayeuls du roi des phoques. Cette rivalité offusqua violemment M. de Saint-Jouan. Ce fut le premier levain de discorde entre les deux amis, mais M. Lancel avait dès long-temps acquitté sa dette et semblait maintenant se soucier fort peu du refroidissement de son ancien protecteur.

Bien plus, il commença lui-même les hostilités. Jusque-là, par une espèce d'accord tacite, ils n'avaient jamais parié l'un contre l'autre. M. Lancel proposa, en guise d'escarmouche, une gageure insignifiante; le marquis riposta par un défi qui devait écraser d'un coup son rival. Le jeune homme fut vainqueur, et depuis ce jour, une haine, jalouse d'un côté, calme et persistante de l'autre, haine qu'ils ne prirent même pas la peine de dissimuler, s'établit entre eux. Ce fut un combat à outrance. Les gageures se succédaient avec une rapidité effrayante, et, comme la chance restait obstinément du même côté, avant l'année révolue, M. Lancel se trouva millionnaire, tandis que le marquis était réduit à quelques centaines de mille francs. C'est là une aventure assez commune et qui embellit neuf existences

de joueurs sur dix; mais ce revirement subit et complet de fortune empruntait une sorte d'étrangeté au hasard qui avait réuni ces deux hommes, et M. Smithson, le phoque ingénieux qui se piquait de rencontrer de temps à autre des mots spirituels autant que profonds, répétait volontiers :

— Si la Tamise nourrissait beaucoup de poissons comme celui qu'avait trouvé ce diable de Lancel, ce serait un fier métier que celui de pêcheur, hein?

Édouard ne visitait ses deux compagnes qu'à de rares intervalles; leur vue semblait lui devenir de plus en plus pénible. L'affection maternelle d'Yvonne, l'amour profond et dévoué de Marie lui étaient comme un reproche. Toutes deux gémissaient de ce changement inexplicable, mais le temps des représentations était passé. Elles pleuraient ensemble, les deux pauvres femmes, et ne lui montraient, à lui, que leur tendresse et leur douce résignation.

Quand le jeune homme rentrait seul dans le magnifique appartement où il recevait les nageurs, il passait des heures entières plongé dans de douloureuses rêveries. Son regard se portait alors avec une avidité sauvage sur ses fleurets disposés en sautoir, sur ses pistolets pendus à la muraille, mais bientôt il secouait la tête avec mépris; puis il courait au club, et dépouillait sans pitié le marquis d'un lambeau de son ancienne opulence.

Pour ce dernier, il était devenu morose et vivait dans un état d'irritation constante qui se changeait en fureur à la moindre contradiction. Il avait abandonné les centaures et renoncé à ses amours de coulisses; sa vie entière se passait au club; mais la chance était décidément contre lui. Un beau jour, il dut s'avouer qu'un mois encore de cette vie le réduirait à la mendicité. Alors il prit un parti violent: deux cent mille francs lui restaient de toute cette immense fortune que le hasard et le crime lui avaient donnée; il voulut les risquer d'un seul coup. Mais son adversaire était si favorisé par le sort! les deux cent mille francs suivraient la même route que les millions. Après avoir bien fouillé son cerveau, il crut avoir trouvé le moyen de dompter la fortune, et résolut de provoquer Lancel à une sorte de combat naval. Il se souvenait que, par une certaine nuit d'orage, auprès de Saint-Malo, une lutte du même genre s'était terminée à son avantage. Ce précédent et la réputation qu'il avait parmi les forts des chantiers, lorsqu'il était calfât, d'être invincible une fois à l'eau, lui donnaient une grande confiance dans le résultat de cette épreuve désespérée.

Dès la première ouverture, le club applaudit avec enthousiasme à cette gageure sans exemple dans les annales des amphibies; mais le plus ravi de tous, sans aucun doute, ce fut M. Lancel lui-même qui se trouvait provoqué. A la proposition du marquis, le poids qu'il avait sur le cœur disparut comme par magie; son visage, d'ordinaire si calme, prit une expression triomphante, lorsqu'il accepta le défi, et, quand il saisit la main de son adversaire, dont les doigts n'étaient ni trop mignons ni trop délicats pourtant, ce dernier ne put retenir une exclamation de souffrance.

VII.

Le combat étant résolu désormais, il ne s'agissait plus que de trouver un lieu convenable. La lutte était par elle-même trop extraordinaire pour ne pas faire naître l'idée de choisir un champ-clos moins commun que cette insipide Tamise dont chaque amphibie savait par cœur le cours, comme s'il l'eût creusé de ses propres mains. Dans l'assemblée générale qui se tint à cet effet, plusieurs avis furent ouverts. Un jeune lion d'eau, à l'imagination grandiose et vagabonde, proposa tout d'un coup le fleuve Saint-Laurent et la chute du Niagara. La motion fut chaudement appuyée, mais la majorité recula devant un voyage de cette importance. Un autre parla des côtes de Norvége et du Maëlstroom, comme d'un pays à voir et d'un gouffre bien commode. L'avis aurait passé peut-être, si un frileux n'eût observé que ces latitudes étaient glaciales et fécondes en rhumes de cerveau; ensuite, un membre eut bien le front d'insinuer que le *Commercial-Dock*... mais sa voix fut couverte par des marques bruyantes et unanimes de réprobation; positivement, l'idée était mesquine et commune au dernier point. Enfin, après bien des tâtonnemens et une discussion aussi animée qu'instructive, où plus d'un phoque fit preuve de connaissances géographiques estimables, le club se décida en faveur des côtes de l'Écosse. M. Smithson, originaire des Westernes, promit de fournir un lieu unique pour cela; on le crut sur parole.

Le départ fut résolu séance tenante. Comme le club s'était divisé en deux grandes fractions de parieurs, dix commissaires furent nommés, cinq parmi les Saint-Jouan, cinq parmi les Lancel. Quelques jours après, la caravane, au nombre de trente individus, y compris les cuisiniers et Pitt, le chien de M. Smithson, monta en chaise et prit le chemin de l'Écosse.

Arrivés à Lewis, les amphibies se transportèrent au rivage pour

faire l'inspection des lieux. M. Smithson ne les avait pas trompés : tout était là réuni, chute et gouffre, Maëlstroom et Niagara. Entre deux pointes d'une hauteur égale et coupées à pic, la mer se précipitait avec fureur ; puis, foulée, battue, tourmentée, elle s'enfuyait blanche d'écume comme un lutteur vaincu qui recule pour prendre son élan et se précipiter encore. Au fond de l'anse, une rivière, dont le nom barbare nous échappe, débouchait à une hauteur considérable, et tombait avec fracas dans la mer. Les phoques enchantés revinrent souper, ce qu'ils firent très bien comme d'habitude, en devisant de hauts faits aquatiques. Au dessert, ils réglèrent définitivement les conditions du combat fixé au lendemain. A un signal donné, les deux champions devaient se précipiter, se rencontrer dans le courant et se combattre par tous les moyens que leur imagination ou le hasard pourraient leur suggérer ; le vaincu serait celui qui, le premier, regagnerait le rivage ou, passant les portes de l'anse, se laisserait dériver en pleine mer.

Le lendemain, le jour se leva radieux ; la chute, à l'approche des parieurs, présentait un magnifique spectacle; de cette masse d'eau qui tombait impétueusement, s'élevait un brouillard dense et floconneux qui, traversé par les rayons du soleil levant, se teignait des couleurs du prisme et figurait, dans son arc immense, comme un diadème resplendissant au-dessus des horreurs de l'abîme. Il est permis de croire que nos deux champions firent assez peu d'attention à tout cela : ils mesurèrent de l'œil la hauteur du saut qu'ils allaient faire, et ne parurent pas faiblir. Le marquis ne pouvait guère reculer, toute sa fortune était engagée. Pour M. Lancel, il semblait poussé par une force mystérieuse et irrésistible ; il voyait la chute et le gouffre d'un œil avide plutôt que craintif, et son regard devenait menaçant à l'aspect de son adversaire.

Les cinq Lancel, avec leur champion en tête, firent le tour de l'anse et se montrèrent bientôt sur l'autre bord, vis-à-vis les Saint-Jouan, rangés derrière le marquis. Le bruit de la chute et la distance empêchant de communiquer autrement que par signes, deux commissaires désignés d'avance levèrent en même temps leurs foulards, et les deux gladiateurs amphibies prirent ensemble leur élan. Quelques secondes après, on les vit reparaître à une grande distance.

L'épreuve du saut bravement supportée des deux côtés, les champions se rapprochèrent, et, après avoir remonté le courant d'un commun accord pour conserver quelque marge durant le combat, les hostilités commencèrent.

Ce fut un duel magnifique et tel qu'il devait être entre les deux phoques les mieux dressés qu'on eût vus de mémoire d'amphibie. Les têtes se succédaient avec une rapidité magique; les feintes, les passes, les plongeons allaient leur train sans relâche. La galerie trépignait d'aise; Pitt et M. Smithson s'étaient déjà plusieurs fois embrassés avec transport; l'avantage, du reste, était encore incertain. Tout à coup, au moment le plus brillant du combat, un coup de vent, balayant la chute, étendit le brouillard comme un vaste rideau sur toute la scène, et les spectateurs désappointés virent avec douleur qu'ils ne voyaient plus rien du tout.

Le coup de théâtre fut pour les combattans comme pour la galerie. Lorsque M. de Saint-Jouan vit ce rempart d'écume élevé entre eux et leurs témoins, il proposa de suspendre la lutte. Mais ce n'était pas le compte de Lancel, qui se prit à rire d'un air moqueur, et demanda froidement, comme s'il eût dit la chose la plus simple :

— Est-ce que tu as peur, maintenant, mons Malescot?

Nous n'essaierons pas de peindre la stupéfaction de ce dernier, qui resta sans mouvement, comme si la foudre l'avait frappé. Lancel continua :

— Ce brouillard te gêne? Mais il faisait plus noir encore à la pointe de la Varde, et pourtant tu ne t'inquiétais guère de l'obscurité... Te rappelles-tu, Malescot, le beau temps que nous avions cette nuit-là?

L'ex-calfât avait à peine entrevu sa victime; mais ce nom de Malescot, si bien fait pour raviver ses souvenirs, le frappa comme un trait de lumière; et, pensant tout haut :

— Je ne l'avais donc pas bien tué! murmura-t-il.

— Peu s'en fallut, en conscience, monsieur de Saint-Jouan, reprit Lancel, raillant toujours. Vous n'y épargnâtes pas votre peine, il faut vous rendre justice.... Mais n'admirez-vous pas comme moi le singulier rapport?... L'eau, la solitude, le fracas, l'homme qui vous cherche pour vous combattre; tout y est... sauf une légère différence pourtant. Au lieu de l'enfant brisé par la fatigue, il n'y a ici qu'un homme fort et déterminé.... que tu n'assassineras pas cette fois, Malescot, je te le promets!

— Peut-être! hurla celui-ci en s'élançant pour surprendre son adversaire.

Mais l'autre l'évita, et se laissant poursuivre comme en se jouant, il continua :

— Je ne pense pas!.... Écoute-moi, Malescot, tu m'as volé mon nom, mon or, tu m'as tout volé! Et pourtant, ce n'est pas la ven-

geance que je cherche ici.... La vengeance de moi à toi! fi donc!.... A quoi bon, d'ailleurs? Je t'ai regagné ma fortune, et mon nom m'attend là-bas en France.... en France, où on ne sait pas qu'un ignoble calfât!...

— Mais arrête donc! interrompit Malescot. Toi qui me dis que j'ai peur, attends-moi donc, à présent : je t'en défie!

— Patience! Écoute encore!... J'ai trouvé sur la terre un ange qui est la fille d'un voleur et d'un assassin ; j'ai fait ma femme de l'ange; la loi fait de l'assassin mon père, et je m'appelle le marquis de Saint-Jouan! Il faut que cet homme meure, n'est-ce pas? Il faut qu'il meure de ma main, car les tribunaux me le tueraient à son de trompe. La justice fait-elle autre chose que tirer le scandale à cent mille exemplaires? Il faut que sa mort soit couverte d'un voile impénétrable comme ce brouillard qui nous entoure. Il faut, pour son cadavre, une tombe sans fond comme ce gouffre qui va s'ouvrir pour toi!.... car ta fille est ma femme.

Un seul mot avait frappé le calfât: sa fille! encore ce mot glissa-t-il sur son enveloppe épaisse. Sa fille! c'est à peine si ce nom réveillait en lui un souvenir.

— Tu ne me comprends donc pas? continua Lancel en ralentissant sa marche. Tu es le père de ma femme, et ma femme doit lever le front sans rougir. Je ne me venge pas, je me lave.... Mais c'est trop de paroles, n'est-ce pas? Agissons maintenant.... Te souviens-tu de certaine corde, Malescot?... Une arme terrible et dont tu te servis assez bien cette nuit où je te vis pour la première fois?

En parlant ainsi, Lancel dénouait une corde qui ceignait ses reins sous son gilet de tricot et la brandissait autour de sa tête.

A cette vue Malescot pâlit. Soit qu'il comprît alors seulement l'intention de son adversaire, soit que cette corde lui rendît trop vif le souvenir long-temps effacé de son crime, il sentit son cœur défaillir et tourna le dos à son tour en s'écriant que les armes n'étaient plus égales et qu'il annulait la gageure.

— Il s'agit bien entre nous de gageure, reprit Lancel, dont la voix devenait moins railleuse et plus irritée. Dis, les armes étaient-elles égales, quand tu vins en aide aux vents et à la tempête pour achever un pauvre naufragé? Voici la corde nouée comme alors... à ton tour, Malescot!

Et le véritable Saint-Jouan déchargea un coup terrible sur la tête du calfât, anéanti de frayeur.

— Grace! monsieur Lancel, grace! je vous rendrai tout.

Celui-ci haussa les épaules et fit tournoyer son arme.

— Ah! pitié! pitié!...

Mais le marquis redoubla ses coups. A mesure qu'il frappait, sa rage semblait aller croissant. Il ne cessa qu'au moment où Malescot, devenu un cadavre sanglant, disparaissait sous l'écume de la chute.

Alors il regagna les siens.

A toutes leurs questions empressées il répondit :

— Que M. de Saint-Jouan avait noblement soutenu le combat, mais qu'il avait coulé tout à coup à la suite d'un effort violent. Lui, Lancel, supposait qu'un vaisseau s'était rompu dans sa poitrine. C'était un malheur.

VIII.

Six semaines environ après ce *malheur*, les journaux de Paris annonçaient que M. le marquis de Saint-Jouan, de retour en France, avait fait enfin rayer son nom de la liste des émigrés. Le marquis s'était marié à l'étranger et ramenait avec lui sa femme et sa belle-mère.

Au club des nageurs, sir John Black, phoque de peu d'importance, tomba par hasard sur ce paragraphe.

— Qui est donc ce Saint-Jouan? dit-il en s'adressant à M. Smithson.

M. Smithson répondit :

— Avez-vous vu quelquefois un chien dressé comme Pitt, sir John? Le voilà qui feuillette ce traité de natation, sur ma parole!... voyez! — Pitt s'occupait en effet à dévorer la couverture du livre susdit. — Je ne le donnerais pas pour cent guinées! Mais vous parliez de Saint-Jouan, je crois? Pauvre cher marquis!... une bien malheureuse gageure! Et ce Lancel qu'on ne voit plus depuis l'évènement!... Ici, Pitt! Le drôle a complètement gâté ce volume! Ce Lancel ne m'a jamais plu, sir John, et mon opinion est que le brouillard nous cacha d'étranges choses sur la côte de Lewis... Qu'en dites-vous?

— Je ne dis pas non, monsieur Smithson... Mais savez-vous qui est ce Saint-Jouan?

Sir John tendit le journal à son confrère. Celui-ci lut, réfléchit quelques minutes et dit :

— Ce Lancel était-il marié, que vous sachiez, sir John?

— Attendez donc... je le croirais assez... oui! M. Schupp, mon homme d'affaires, m'a raconté qu'au temps où M. Lancel était pauvre... C'est toute une histoire, figurez-vous. Il se faisait alors appeler Williams... non... Édouard tout court... M. Schupp, dis-je, mon homme

d'affaires, m'a raconté qu'il habitait avec deux femmes, la mère et la fille...

— C'est cela! interrompit M. Smithson, c'est pardieu cela! Il lui aura volé son nom après l'avoir assassiné... Une gageure! ajouta-t-il en se levant. Je parie que cet infame Lancel se pavane à Paris sous le nom de notre malheureux ami.

Le défi ne fut point relevé.

— Pauvre Saint-Jouan! reprit alors M. Smithson avec mélancolie, de son temps une gageure ne tombait jamais à terre.

— Le fait est qu'il était beau joueur.

— Et quelle diable de coupe, sir John?...

— Oui... mais Lancel nageait mieux.

— Lancel nageait mieux?

— C'est mon avis, monsieur Smithson.

— Ah! hé bien! cinq cents livres pour Saint-Jouan, alors!

Ces mots prononcés d'une voix éclatante produisirent sur chaque amphibie l'effet du clairon sur un coursier de bataille devenu cheval de charrue. Le club entier tressaillit, et, d'instinct, se rangea en deux parts comme au bon temps des Saint-Jouan et des Lancel; puis tous, faisant un retour vers le temps présent, se regardèrent en silence. Ce fut un moment d'inexprimable tristesse.

— Ils ne sont plus là! sanglota le premier M. Smithson en retombant sur son siége.

— Ils ne sont plus là! répétèrent les phoques en chœur.

Alors M. Smithson repoussa son fauteuil d'un geste convulsif. On put voir qu'une solennelle détermination avait germé dans son cerveau. En effet, saisissant son chien par la patte, il s'avança au milieu de l'assemblée, se posa et dit avec la gravité convenable :

— Ce furent deux grands phoques! Paix soit au souvenir de leur coupe! Et maintenant qu'ils ne sont plus parmi nous, le temps de gloire est passé... Messieurs, il m'est pénible de le dire, mais nos assemblées deviennent insipides et... Soyez heureux, messieurs, Pitt et moi, nous donnons formellement notre démission.,. Saluez, Pitt.

A ces mots, M. Smithson quitta la chambre à pas lents.

Cette défection inattendue porta le coup mortel au club. Chaque membre, saisi de découragement, suivit l'exemple de M. Smithson : la mémorable institution s'affaissa d'elle-même, et le nom de phoque rentra pour long-temps dans le domaine de l'histoire naturelle.

PAUL FEVAL.

Critique Littéraire.

Les Femmes célèbres de la Révolution,

PAR M. LAIRTULLIER (1).

Nous aurions à féliciter les femmes de ce qu'elles ont aujourd'hui dans M. Lairtullier un historien spécial, si l'examen du livre qui porte son nom ne nous avait quelquefois donné des doutes sur l'identité de l'auteur. Comment, en effet, expliquer naturellement que, tout en fouillant les biographes, les panégyristes, les faiseurs de mémoires, et enfin l'histoire, pour leur emprunter des documens, un écrivain sérieux, oubliant tout à coup à quelles sources il a puisé, s'écrie avec une puérile indignation : « L'histoire devrait rougir d'avoir méconnu la valeur des femmes et d'avoir à peine daigné s'occuper d'elles. C'est une injuste négligence que nous voulons réparer; c'est un injurieux silence que nous voulons rompre. » Néanmoins, et cela est heureux pour le livre de M. Lairtullier, l'histoire n'a été ni injuste ni silencieuse au chapitre des femmes; nous n'en voulons d'autres preuves que celles que M. Lairtullier nous fournit lui-même. Nous ne lui demanderons pas s'il est vrai, comme il le dit, qu'il ne soit échappé aux biographes que *quelques monosyllabes* en faveur des femmes célèbres, et seulement lorsqu'il s'agissait de reines ou de princesses; nous ouvrirons son livre, et nous verrons, à l'article de Rose Lapierre et à celui d'Aspasie Carlemingelli, que, de manière ou d'autre, l'histoire s'était occupée de ces deux héroïnes, les plus obscures de la révolution. Nous ne demanderons pas s'il est vrai que ceux que M. Lairtullier appelle les narrateurs de la plébéienne épopée n'aient pas présenté les femmes comme agentes secondaires ou même indirectes dans les évènemens

(1) Deux vol. in-8°, chez France, à la librairie politique.

politiques. Sur la même page où M. Lairtullier plaide pour les femmes dont l'influence politique est méconnue, il prend soin de nous prouver, par des citations historiques, que sur ce point ni leurs plaintes ni leurs réclamations ne sauraient être fondées. De telles contradictions rappellent bien évidemment celles de ces femmes qui, parodiant Olympe de Gouges, présentent des pétitions à la chambre, et publient ce que M. Lairtullier appelle avec une rare complaisance *un plan célèbre d'émancipation*, l'*acte le plus tranchant*, la *révolte la plus hardie*, que les femmes aient jamais formulée. Nous devons à cette admiration expansive la reproduction du *célèbre manifeste*, oublié, si ce n'est inconnu. La discussion étant libre aujourd'hui, les femmes du progrès se félicitent de pouvoir exprimer leur opinion *sans aucun danger pour leurs personnes;* l'émancipation est dans leurs mains, il n'y a plus qu'à commencer l'œuvre sainte. Néanmoins il leur paraît que l'entreprise est hardie et que *mille dangers les environnent.* De cette manière concluante, la célèbre émancipation étant résolue, nous pouvons passer aux considérations qui l'ont rendue nécessaire. Elles n'embrassent guère que le monde. Nulle part la condition de la femme n'est ce qu'elle doit être. En France, en Angleterre, son existence est tout artificielle; *soumise aux convenances*, à l'étiquette, s'exaltant par la lecture des romans, elle apprend à étouffer ses passions, ses sentimens, toutes les virtualités dont le Créateur a doté son existence. Par ce mot virtualités, les *femmes libres* confessent ici, à leur insu, que Dieu a donné à la femme la puissance d'action pour en user temporairement, c'est-à-dire dans les circonstances accidentelles, mais non point dans le cours régulier des choses, et, de l'aveu des réformatrices, leur *révolte* va contre les vues divines. C'est dans ce sens peut-être que M. Lairtullier l'appelle *hardie.* Mais il y a mieux encore. « L'Américaine se lève, prépare le dîner, sort et rentre, fait sa prière, et se couche à la minute. C'est un être à part, dont toute l'existence est mécanique. » De la sorte, la fameuse émancipation est un redressement appliqué à l'esprit de convenance, à l'esprit d'ordre. M. Lairtullier paraît ne pas soupçonner l'emprunt que le *célèbre manifeste* fait à celui d'Olympe de Gouges; il reconnaît seulement beaucoup d'analogie entre les deux. Cependant, à voir d'un côté le vague, l'incohérence, et nous pourrions dire l'absence des pensées et des faits, et de l'autre côté l'originalité, la netteté des idées, il est difficile de ne pas apercevoir dans le *célèbre manifeste* toute la servilité, toute la faiblesse, toute l'incapacité du copiste. Après quelques hésitations, M. Lairtullier finit par reconnaître que le manifeste d'Olympe de Gouges pourrait bien l'emporter sur le dernier pour la hardiesse du jet.

—Quels sont, dit-elle aux femmes, les avantages que vous avez recueillis de la révolution? Un dédain plus marqué, un mépris plus signalé. — « Non-seulement, répètent les réformatrices, les femmes ne jouissent d'aucun des priviléges accordés à l'autre sexe, mais encore leur existence est nulle dans l'état. On ne saurait le nier en effet, elles n'ont pas, comme les hommes, acquis le droit de choisir le compagnon de leur vie, elles n'ont pas comme eux part à

l'héritage de la famille; elles ne sauraient prétendre à l'invention dans les arts, dans l'industrie, aux découvertes en tout ce qui regarde les sciences, et, si des noms de femmes ne rappellent pas fréquemment l'origine de quelque chef-d'œuvre, c'est que les éloges n'ont pas été prodigués à leurs tentatives et que les encouragemens leur ont manqué. On ne saurait le nier, ce n'est pas à leur faiblesse ou à leur indifférence qu'il faut attribuer leur défaut d'autorité en ce qui touche la direction de leurs enfans; c'est arbitrairement qu'on leur enlève cette direction. Si donc tout n'est pas pour le mieux dans l'ordre de choses actuel, ce n'est pas que la femme, s'assimilant à une héroïne de théâtre ou de roman, et passant sa vie à représenter des passions qu'elle n'a pas, qu'elle ne doit pas avoir, ne se voue tout entière aux soins de sa maison, au bonheur de sa famille, et M. Lairtullier a bien raison de s'écrier : « Le temps viendra sans doute où la femme se posera comme elle doit l'être dans l'ordre social, reprendra les droits qu'on a méconnus, et se relèvera de l'espèce d'humiliation que les siècles semblent avoir consacrée, et qui, à force d'usurpations, est dégénérée en ordre de choses naturel et passé à l'état normal. Alors on la verra sortir quelquefois du foyer domestique pour entrer dans le sanctuaire de la patrie, *chérir* le pays et non pas seulement le *ménage,* les *Français* et non pas seulement un *Français,* s'associer aux plus fortes études, soit dans les sciences, soit dans les arts, soit dans l'industrie. » A voir, dans ces antithèses et dans ces jeux de mots, qui, sans y songer, ne laissent pas d'être singulièrement ironiques, l'esprit du célèbre manifeste se combiner avec l'esprit de Fourier, qui ne serait tenté de confondre dans une même personne et M. Lairtullier et la femme du progrès? Ces mots, « reprendre des droits qu'on a méconnus, s'associer aux plus fortes études, » c'est toujours la jeunesse jetée pêle-mêle sur les bancs des écoles. On est forcé de reconnaître que véritablement rien mieux que les occupations et les plaisirs de l'étudiant, mieux que les exercices et les distractions de la caserne, ne pourrait détourner les Françaises et les Anglaises de s'exalter par la lecture des romans, tirer les Italiennes et les Espagnoles de leur ignorance et préserver l'Américaine de la régularité. Espérons, avec la *femme du progrès*, « que cette manifestation d'un sexe dédaigné et regardé jusqu'à ce jour comme incapable d'énergie morale produira une sensation profonde. » Espérons, avec M. Lairtullier, « que, justement orgueilleuse de cette régénération, la femme libre transmettra à ses filles le sentiment et l'ambition de cette gloire nouvellement acquise. »

Qu'en de telles circonstances un autre Chaumette s'écrie : « Depuis quand est-il permis aux femmes d'abjurer leur sexe? Depuis quand est-il d'usage de les voir abandonner les soins de leur ménage, le berceau de leurs enfans, pour venir sur la place publique, dans la tribune aux harangues, à la barre du sénat, dans les rangs de nos armées, remplir des devoirs que la nature a départis à l'homme? Est-ce donc à nous qu'elle a donné des mamelles pour allaiter nos enfans? » M. Lairtullier s'empresse de répondre aussitôt : « Vous leur accordez l'empire des graces, de la jeunesse, de la beauté, bagatelles; et

quand elles arrivent à cet âge *où l'existence, perdant le charme de la beauté et l'illusion des sens, se réfugie tout entière dans la force pensante,* que devient l'argument? » Oui, que devient l'argument? Que faire à quarante ans, quand on n'est plus rien pour l'ordinaire que fille, épouse et mère! Chaumette avait beau jeu, en 93, pour faire tomber à sa parole les bonnets rouges de la tête des femmes révolutionnaires; on était alors si peu loin d'une certaine routine des convenances. Mais la femme libre a secoué ces vieux préjugés; elle a d'ailleurs des vues étendues et des ressources prochaines que n'avaient pas ses devancières. Plutôt que de se résigner à n'être plus belle après quarante ans, elle-même peut, comme Olympe de Gouges, détruire toute la pureté, toute la grace de sa jeunesse. Elle peut en outre multiplier les salles d'asile pour y jeter ses enfans, reculer les sombres murs, refuge de la vieillesse, pour y renfermer ses parens. Ayant ainsi rejeté tous ses liens, elle peut s'exercer à manier la parole de l'orateur, le scalpel du chirurgien, l'arme du soldat. Elle peut, au sortir des écoles, livrer son visage aux atteintes du hâle, altérer sa forme par les exercices violens. Elle peut emprunter tous les mâles insignes, depuis la barbe du sapeur jusqu'au chibouk de l'officier; elle peut, en rejetant toute pudeur, se dépouiller de tout son charme, de toute sa beauté.

Déjà nous avons vu prématurément ces effets de l'émancipation au physique et au moral, et 93 permet à notre observation de les mieux saisir. Voici Théroigne; elle a obtenu un grade militaire par des actions sanglantes; elle-même, dit-on, les a jugées des crimes politiques; nous n'en parlerons point. Elle est vêtue d'une amazone de drap, un chapeau à la Henri IV couvre sa tête, elle porte au côté un large sabre, à la ceinture deux pistolets, à la main une cravache. « On exprimerait mieux, dit M. Lairtullier, ce qu'elle montre d'énergie que ce qu'elle a de grace sous ce costume. » Nous en croyons M. Lairtullier; la grace, armée jusqu'aux dents, l'audace sur le front, la fureur et la vengeance dans les yeux, et les mains ensanglantées, ne doit pas être chose aisée à définir. Otons à Théroigne la fureur et le sang; avec le reste de son attirail, elle ne rappellerait pas encore l'idée de la femme, à grand' peine une vivandière de quelque théâtre équestre. Pour nous en assurer, reposons nos yeux sur l'Antigone, le plus beau type de la femme antique, le seul digne d'être imité de nos jours, le seul qui puisse être encore un beau modèle dans la postérité la plus reculée, parce qu'Antigone, c'est la chasteté dans sa majestueuse simplicité, la beauté dans toute sa suavité, la piété avec son caractère le plus touchant. Son cœur est à Hémon, mais ses soins sont à OEdipe; après avoir été près de son père une consolatrice sublime, elle aura encore à remplir ses devoirs de sœur. L'usurpateur Cléon peut la faire mourir, mais elle recueillera la cendre de Polynice et saura faire le sacrifice de son amour et de sa vie. Hémon qui devait l'épouser, qui l'aime pour sa beauté, pour sa piété et aussi pour l'attachement conjugal qu'il avait droit d'attendre d'elle, ne peut lui survivre; c'est ainsi qu'il est dans la destination de la femme d'être le lien le plus doux, le plus charmant de la famille. M. Lairtullier, qui a rassemblé des exemples

de la puissance morale des femmes depuis Mlles Fernig, qui prirent l'arme du soldat pour combattre à côté de leur père; depuis la maréchale de Guébriand qui remplit les fonctions d'ambassadeur, l'érudite La Lézardière qui se fit l'historien des lois politiques, jusqu'à Mme Krüdner qui rêva la sainte-alliance, a omis d'en tirer cette conséquence : que la femme dont le père est consolé, dont le mari est heureux, dont les enfans sont bien élevés, dont la famille prospère, a prouvé plus de haute, plus de profonde, plus de véritable énergie que celle qui a risqué sa vie dans les hasards d'un combat, qui a subtilement ménagé des traités politiques, qui a expliqué de vieilles chartes ou rêvé que l'esprit de paix doit s'opposer aux sanglantes invasions de l'esprit de conquête. Tous ces nobles mouvemens, toutes ces belles découvertes peuvent être l'œuvre d'un moment d'exaltation ou d'inspiration; mais nous ne saurions trop répéter qu'il faut une vie entière de surveillance, d'aptitude, de courage, d'étude, de persévérance, pour conserver la pureté de la jeune fille, pour ne jamais sortir de la douce modération de la femme, pour deviner et appliquer à propos cette diplomatie du cœur qui adoucit, épure les mœurs de l'époux, explique et dirige les penchans des enfans. Regardons Mme Rolland en dehors de sa vie politique. Si nous en croyons les écrits qui lui sont attribués, philosophe à dix-sept ans, elle sut conserver l'innocence des pensées de la jeune fille; elle envisagea le mariage comme une association où la femme se charge du bonheur de deux individus, et chez elle, l'amour maternel fut tendre et courageux. Elle écrivit avec son mari pour partager ses travaux comme elle partageait ses repas, et elle n'aurait pu s'appliquer à d'autres sujets que ceux qu'il avait choisis. Sans elle, il n'aurait pas eu moins de mérite, mais avec elle il produisit plus de sensation, parce qu'elle apportait, dans les écrits qui leur étaient communs, un mélange de raison, de douceur et de sentiment. S'il arrivait que quelque partie de leurs ouvrages fût remarquée, elle en jouissait à proportion de la satisfaction que son mari éprouvait. Sa vie, à la fois puritaine et brillante, fut toute d'abnégation jusqu'au jour où elle fut arrêtée. Mais qu'est-il arrivé, ce jour-là? Pourquoi a-t-elle rejeté le déguisement qui devait préserver ses jours? Pourquoi veut-elle se laisser assassiner chez elle, quand elle sait que son mari ne lui survivra pas? Pourquoi Rolland s'est-il évadé seul? Pourquoi sa femme, munie d'un passeport pour le rejoindre, juge-t-elle qu'il est de son devoir de rester à Paris? Pourquoi brûle-t-elle d'épancher devant la convention, en flots d'éloquence, le sentiment qui déborde de son cœur? C'est, dit-elle, qu'elle a connu ces sentimens généreux et terribles, qui ne s'enflamment jamais davantage que dans les bouleversemens politiques et la confusion de tous les rapports sociaux. M. Lairtullier croit reconnaître dans Barbaroux, le plus beau des girondins, l'objet de cette tardive passion, et cette supposition ne nous paraît pas dénuée de vraisemblance. Quoi qu'il en soit, nous ne voulons voir autre chose dans le sentiment qui a retenu les pas de Mme Rolland, qu'une vague incertitude, une hésitation inexplicable, un rien. Mais quels ne sont pas les résultats de cet oubli momentané de la surveillance de soi-même? Qu'est devenue cette famille que l'on comparait à celle

d'un planteur pensylvanien? Où est cet homme grave dans son maintien, simple dans son costume, simple dans ses mœurs? Où est cette femme belle, chaste et dévouée? Où est cette jeune enfant qui voltigeait autour d'elle avec ses longs cheveux flottans? Cette femme est montée sur l'échafaud; son mari, la sachant égorgée, a mis fin à ses jours sur le grand chemin, et leur fille est orpheline.

Olympe de Gouges a dit : « Le principe de toute souveraineté réside essentiellement dans la nation qui n'est que la réunion de la femme et de l'homme. » Ce point établi sans contestation ni modification de notre part, il l'est également que ces deux souverains, l'homme et la femme, ont dû se partager la puissance, et qu'en raison de la différence naturelle qui existe dans la conformation et dans les caractères, l'homme a la direction du dehors, la femme celle de l'intérieur, et ce n'est pas à elle, nous l'avons dit, qu'est échue la moins belle, la moins utile, la moins glorieuse part. Que celle qui voit un évènement inattendu réunir cette souveraineté dans ses mains, gouverne également bien les affaires du dedans et celles du dehors, c'est la seule réponse à faire à ceux qui lui refusent l'étendue et l'application de l'esprit. Mais nous osons dire que Mirabeau, en reléguant les femmes sous le toit domestique, en leur interdisant l'entrée des assemblées publiques, où leur présence occasionne des désordres de plus d'un genre, en regrettant de ne point les avoir admises au conseil de famille, dont elles lui paraissent devoir être l'ame, ne leur *dorait point la pilule,* comme l'a dit M. Lairtullier, mais qu'il leur accordait à peu près tout ce qu'il est possible de leur accorder. Nous en serons convaincus si nous jetons un coup d'œil sur la vie d'Olympe de Gouges.

Avec des talens qui rappellent quelquefois ceux de l'improvisatrice et quelquefois aussi les talens du législateur, qui l'empêcha d'être la femme la plus remarquable de son temps? C'est qu'elle ne voulut pas être une femme. Sans savoir ni lire ni écrire, elle ambitionnait, dit-on, la célébrité de Ninon de l'Enclos; mais personne, moins qu'Olympe de Gouges, ne pouvait prétendre à l'élégance raffinée, soit dans l'esprit, soit dans les manières. Veuve à seize ans, elle vint à Paris, se fit la beauté de toutes les sociétés épicuriennes, et fut bientôt flétrie par les débordemens les plus affichés. Cependant elle eût bien dû, cette législatrice, montrer par l'exemple comment la femme pourrait conserver la pudeur en s'associant à la vie publique des hommes; peut-être ne comprit-elle le charme et la fragilité de cette fleur de la chasteté que lorsqu'elle l'eut perdue. Que, devenue ce qu'elle appelle une femme de lettres, elle dicte ses productions à des secrétaires, on peut en croire M. Dulaure; mais qu'elle ait des notions assez exactes de toutes choses sans avoir pu lire elle-même et méditer sur ses lectures, cette prétention soulève plus d'un doute. N'est-ce pas plutôt que, fort ignorante dans le principe, elle feignit de l'être complètement, employant ce charlatanisme, soit pour justifier en quelque sorte le côté de son éloquence qu'il ne faut pas regarder de trop près, soit pour étonner et pouvoir s'écrier avec l'outrecuidance et la hablerie méridionales que l'éducation n'a pas modifiées: « On ne m'a rien appris, je fais trophée de mon ignorance; je dicte avec mon ame, jamais avec mon esprit. » Admettrons-nous

comme elle que son ame ait eu la connaissance innée de l'histoire et de la littérature? Rien de moins favorable à son mérite réel que de semblables déclarations faites sans la moindre vergogne.

Après avoir produit un certain nombre de pièces, la plupart, assure-t-on, conçues et dictées en quelques jours et portant toutes *le cachet naturel du génie,* après avoir donnée l'idée d'un second Théâtre-Français, elle menace le public de se retirer entièrement de la société pour méditer, dans la solitude, un plan qu'elle a conçu en faveur de son sexe. « Il sent, dit-elle, que sa gloire, hélas! n'a d'empire que sur les faiblesses des hommes, dont les désirs sont bientôt remplacés par le mépris. Jadis l'ambition de plaire à notre sexe épurait leur courage; aujourd'hui ce n'est plus qu'une profane convoitise qui les tient dans une mollesse avilissante. » Cette thèse ne nous paraît nullement acceptable. Ne valait-il pas mieux dire : Aujourd'hui, femmes, vous ne laissez pas à l'ambition de plaire le temps de naître et de grandir. Mais Olympe de Gouges ne se piquait pas toujours de justesse dans le raisonnement. Elle avait d'ailleurs renoncé à la modération comme à la réserve de la femme. S'abandonnant à un dévergondage inoui d'idées et de résolutions, elle proposera bientôt à ses critiques un duel au pistolet, à trois pieds dans la terre et à quatre pieds de distance, leur donnant l'avantage de tirer les premiers, et poussant la démence jusqu'à les menacer, en cas de refus, de leur faire couper les oreilles. Puis, laissant là comité, rôles, pièces, acteurs et actrices, elle ne verra plus que plans de bonheur public et se préparera à combattre de la plume et de la voix. Elle aidera à la propagande révolutionnaire en créant les sociétés populaires de femmes, et, de la tribune de ces clubs, elle dira : « Je me suis écriée, je me suis élancée, et ma voix a retenti à travers le préjugé. » La vivacité de son imagination, la fécondité de ses idées, la fougue de sa parole, surprendront les hommes les plus graves, qui se laisseront éblouir, bien que son discours ne se compose que de conceptions avortées, d'expressions brutes, quelquefois magnifiques, souvent bizarres. A partir de ces derniers succès, la tête de la législatrice est entièrement bouleversée, et les brochures de l'orateur politique offrent d'étranges disparates. S'adressant à la nation, Olympe de Gouges propose un régent, invitant celui qui se croit digne de l'être à se nommer lui-même. Un peu après, elle se jette au pied du trône et s'écrie : « Sire, on vous trompe! » Puis, se relevant, elle dit à Frédéric de Prusse : « Que ne puis-je voir Louis XVI mort! Louis XVI vivant m'importune sur le sol rougi du sang des concitoyens. » S'étonnant ensuite de son peu d'influence, elle écrit avec une singulière humilité : « Je donne cent projets utiles, on les reçoit; mais je suis femme, on ne m'en tient pas compte. » Après avoir, par sa versatilité, fourni matière aux accusations, tantôt de républicanisme outré, tantôt de royalisme fanatique, elle se plaint avec amertume de ce qu'on la croit vendue au gouvernement. L'instant d'après, risiblement imbue de son importance, elle apostrophe encore Frédéric : «Te voilà donc vaincu, déloyal potentat, triste pourfendeur de géants, petit roitelet de la terre usurpée! Tu ignores peut-être qui je suis pour te parler ainsi?

Je suis un de ces êtres courbés depuis des siècles sous le joug des préjugés masculins. C'est te dire assez que je suis femme, mais de ces femmes qui égalent nos grands hommes en vertu et en courage; et si tu avais reçu ces avantages, je te dirais mon égal. » Le 15 décembre 1792, elle s'offre à défendre Louis XVI avec Malesherbes; mais déjà elle-même avait besoin de défenseurs; Bourdon avait dénoncé *la de Gouges* comme une *coquine* chargée de colporter une pétition tendant à replacer Louis XVI sur le trône. Pour se justifier, elle fait son éloge. Elle a découvert ce que la constitution de la première assemblée avait de défectueux : la monarchie avilie et pourtant conservée. Elle était déjà un grand homme, que Marat, Robespierre et Bourdon, n'étaient que de vils esclaves, des insectes croupissant dans le bourbier de la corruption. Annonçant qu'elle quitte la scène politique pour reprendre *le masque de Thalie*, elle ajoute : « Adieu, Bourdon, Marat, tous les *maringouins* possibles, vous voilà débarrassés d'une sentinelle vigilante, dont l'ame, aussi fière que libre, censurait par ses vertus la corruption de la vôtre; bouleversez la France à votre aise, dilapidez les finances, excitez le meurtre et le pillage, distribuez-vous les places, substituez aux vertus, aux talens, l'insolence et la nullité. » A Robespierre, elle dit particulièrement : « Tu te crois un Caton, tu n'en es que la caricature; tu te repais de te faire un nom parmi les plus célèbres usurpateurs; Cromwell caresse ta raison, Mahomet la subjugue. Tu te dis l'unique auteur de la révolution; tu n'en fus, tu n'en es, tu n'en seras éternellement que l'opprobre et l'exécration. Ton souffle méphitise l'air que nous respirons; ta paupière vacillante exprime malgré toi toute la turpitude de ton ame, et chacun de tes cheveux porte un crime (1). » Ce jour même elle fait placarder une affiche où elle accuse Robespierre de vouloir assassiner Rolland et tous les Girondins. Après l'avoir accablé d'imprécations, elle lui jette, dit M. Lairtullier, le gant du civisme : « Trace sur cette affiche le jour, l'heure, le lieu du combat, je m'y rendrai. »

Qui n'aurait cru, en voyant de si folles attaques, de si niaises provocations, qu'Olympe de Gouges avait fait le sacrifice de sa vie? Cependant, arrêtée par suite d'autres écrits non moins acerbes, non moins virulens, qui succèdent à ceux-ci, elle demande protection aux quarante-huit sections de Paris. Abandonnée de ce côté, elle fait un nouvel effort pour prolonger ses jours. A la question si elle a quelques observations à faire sur l'application de la loi, elle répond : « Aucune, mais mes ennemis n'auront pas la gloire de voir couler mon sang : je suis enceinte, je donnerai à la république un citoyen ou une citoyenne. » Cette déclaration, accueillie par les rires des juges et de l'auditoire, projette des ombres singulièrement burlesques sur la fin de cette vie, remplie par les fougueuses amours, les inutiles bravades, les hableries éhontées, les aperçus lumineux et les éloquentes divagations. Toutefois Olympe de Gouges mourut à trente-huit ans, avec fermeté, mais non sans regretter les écarts où son esprit s'était laissé emporter, si l'on en croit les dernières

(1) Novembre 1792.

exclamations qu'on lui attribue : « Fatal désir de la renommée ! j'ai voulu être quelque chose ! » Si elle ajouta, comme on le prétend : « Ils auront détruit l'arbre et la branche ! » son outrecuidance n'avait subi aucune modification.

« Ce fut, dit M. Lairtullier, une des femmes les plus spirituelles, les plus éloquentes et les plus courageuses. » Que n'eût-elle pas été, disons-nous, la pudeur sur le front, la chasteté dans l'ame, ayant modéré la fougue de son imagination dans le recueillement du foyer domestique, épuré son éloquence par l'étude, et fixé par la réflexion ses vues toujours flottantes ? Malheureusement ce qu'elle pouvait être ne change rien à ce qu'elle fut, et nous sommes forcés de conclure qu'elle se rendit justice, quand elle dit d'elle-même, avec aussi peu d'esprit que de mesure : « Je suis un animal sans pareil, ni homme, ni femme ; j'ai tout le courage de l'un et quelquefois les faiblesses de l'autre. »

Si l'examen le plus laborieux a pu nous mettre en état de bien saisir ce que M. Lairtullier a voulu faire pour atteindre le but qu'il s'était proposé, de présenter la révolution sous le point de vue de l'action que les femmes y exercèrent, peut-être devons-nous regretter qu'il n'ait pas établi son cadre de manière à y faire entrer chaque portrait dans un ordre qui permît de saisir avec suite et ensemble l'influence et l'action de chaque femme sur la marche et la succession des évènemens; ce qui eût justifié le titre assez ambitieux choisi par M. Lairtullier : *Complément à toutes les histoires de la révolution*. Mais il a jeté ses portraits sans ordre apparent et sans liaison saisissable entre eux, et c'est seulement dans une introduction, où toutes choses sont assez confuses, qu'il parle de l'empressement des femmes à embrasser la révolution, de l'influence qu'elles exercèrent à chaque degré de l'échelle sociale, les unes dans les salons, les autres sur la multitude, par des pamphlets, des brochures, des placards politiques, et par leurs clubs, qui, dit-il, incendiaient l'opinion de toutes parts. Enfin, à l'article des furies de guillotine, il nous montre les femmes du peuple lancées dans les évènemens, aux 5 et 6 octobre, par ce mot de Mirabeau : « Que l'insurrection ne serait possible que si les femmes s'en mêlaient et se mettaient à la tête. » — « Cette opinion fut-elle l'œuvre d'un caprice, dit M. Lairtullier, ou bien Mirabeau voulut-il distraire par la variété du spectacle, ou étonner par la nouveauté du fait ? » Nous croyons que, jugeant sous le point de vue révolutionnaire que de grands effets pouvaient être produits par des causes défectueuses, il compta que l'exaltation naturelle qu'on reproche aux femmes, non sans raison peut-être, et que l'enthousiasme que leur présence devait inspirer comme sujet d'émulation et comme expression d'unanimité nationale, faisant dépasser toujours le but que se proposait chaque insurrection, amènerait plus vite le 10 août ; et, en effet, M. Lairtullier nous montre bientôt les femmes en masse, envahissant le palais du roi, l'arrachant à ses irrésolutions et finalement aux menées de la cour.

Parmi les femmes qui imprimaient et gouvernaient le mouvement, Théroigne eut une émule dans la comédienne Rose Lacombe. Les commencemens de sa carrière belliqueuse sont obscurcis par quelques incertitudes. On la retrouve au charnier des Innocens, fondant un club de femmes, et provoquant

une adresse, à l'effet d'obtenir des marques distinctives pour les femmes des 5 et 6 octobre. Une place dans les cérémonies civiques leur fut accordée, elles y assistaient avec leurs maris et leurs enfans, précédées d'une bannière, et Chaumette, rédacteur de l'arrêté, avait inséré qu'*elles y tricoteraient.* M. Lairtullier, qui nous a donné l'austérité républicaine comme le véritable frein aux mauvaises mœurs, et qui cite comme preuve la courtisane Théroigne réformant ses adorateurs, à cela près de quelques liaisons intimes, ne laisse pas de nous apprendre que la républicaine Rose Lacombe, présidant son club en bonnet rouge, vécut de la vie *de ces temps, en donnant à ses passions tout l'essor qu'elles pouvaient prendre.* Au 10 août, elle déclare, de l'air le plus hautain et le plus martial, qu'il faut en finir avec le trône, et armée d'un sabre et d'un fusil, elle s'élance à côté du général Westermann, à la tête du bataillon marseillais. A l'assaut des Tuileries, elle se montre aux postes les plus périlleux, elle reçoit une blessure au poignet, et les Marseillais lui décernent une couronne civique qu'elle dépose dans le sein de l'assemblée législative. On la voit encore aux premiers rangs à l'Abbaye, à la Conciergerie, à Bicêtre, lors des scènes sanglantes de septembre. Le 26 août 1793, elle vient, à la tête d'une députation de femmes révolutionnaires, demander à la barre de la convention la destitution des nobles en place et des administrateurs suspects. A l'occasion de l'assassinat de Marat, un de ses partisans ayant déclamé à la tribune contre Charlotte Corday et compris toutes les femmes dans ses imprécations, Rose Lacombe revint le lendemain, à la tête d'une nouvelle députation de femmes républicaines, prendre ainsi la défense de son sexe : « Législateurs, on a surpris hier votre religion. Des intrigans, des calomniateurs, ne pouvant nous trouver des crimes, ont osé nous assimiler à des Médicis, à une Élisabeth d'Angleterre, à une Antoinette de France, à une Charlotte Corday. Ah! sans doute la nature a produit un monstre qui nous a privés de l'ami du peuple, mais nous, sommes-nous responsables de son crime? Charlotte était-elle de notre société? Ah! nous sommes plus généreuses que les hommes! notre sexe n'a enfanté qu'un monstre, tandis que, depuis quatre ans, nous sommes trahis, assassinés par les monstres sans nombre qu'a produits le vôtre. Nos droits sont ceux du peuple, et si on nous opprime, nous saurons opposer la résistance à l'oppression (1). » Cette harangue ridicule et impudente fut accueillie par des murmures.

« Une puissance, dit M. Lairtullier, que chez les femmes rien ne balance, sembla prendre plaisir à venger les nobles des mesures que Rose Lacombe avait voulu provoquer contre eux. » Ce qui signifie qu'elle aima le jeune Rey, détenu comme ex-noble, pour avoir exercé des persécutions contre les patriotes. Elle manda chez elle le député Bazire, le somma de lui rendre compte des motifs de la détention du jeune Rey, et engagea le député à ordonner la mise en liberté du prisonnier, sous peine d'encourir la vengeance des femmes révolutionnaires. Ces menaces restant sans efficacité, elle-même

(1) 16 octobre 1773.

se rendit chez Bazire, qui crut devoir faire de cette visite une dénonciation aux jacobins. Il déclara « que Rose Lacombe s'était permis les *propos les plus feuillans;* qu'elle avait prétendu qu'on ne devait pas tenir ainsi des hommes en prison, que, révolution ou non révolution, il fallait les interroger dans les vingt-quatre heures, les mettre en liberté s'ils étaient innocens, ou les envoyer promptement à la guillotine s'ils étaient coupables. » Cette dénonciation fut répétée par Chabot, qui avait dit à Rose Lacombe : « Moi, qu'on accuse de me laisser mener par des femmes, je ne ferai jamais ce que vous font faire des hommes, et toutes les femmes de la terre ne tireront jamais rien de moi de contraire au bien public. » Un autre membre ajouta : « Que Rose Lacombe avait d'intimes relations avec le jeune Leclerc, auteur d'un journal royaliste; qu'avec d'autres femmes elle avait calomnié *la vertu même* dans la personne de Robespierre, qu'elle avait osé l'appeler *monsieur.* » Un quatrième membre se joignit aux précédens. « Hier, dit-il, on célébra à la section de la Montagne l'inauguration des bustes de Lepelletier et de Marat. Une femme parla et dit d'excellentes choses; mais ensuite elle a attaqué les autorités constitutionnelles et tiré à boulets rouges sur les jacobins et sur la convention; elle est fort dangereuse parce qu'elle est fort éloquente. » Rose Lacombe paraît alors à la tribune, coiffée du bonnet rouge; elle veut répondre; mais l'assemblée s'agite, le président est forcé de se couvrir, et l'assemblée décrète entre autres dispositions : « Que le comité de sûreté générale serait invité à faire arrêter toutes les femmes révolutionnaires suspectes; qu'il serait nommé des commissaires chargés de dénoncer au comité de sûreté générale Rose Lacombe et Leclerc. » La *Gazette française* annonça l'arrestation de Rose Lacombe, qui démentit cette assertion par une lettre ainsi terminée : « Je vous ferai voir que mes bras sont aussi libres que mon corps, car ils se font une fête de vous distribuer une volée de coups de canne, si, dans la feuille de demain, vous ne vous rétractez pas, et je suis de parole. »

Rey et Leclerc ayant péri par la hache révolutionnaire, la turbulence et l'audace de Rose Lacombe semblèrent prendre un nouvel essor. Chaque jour elle excitait quelque tumulte, soit au Palais-Royal, soit au charnier des Innocens. Des femmes, en pantalon rouge et en cocarde, frappaient et fustigeaient celles qui n'en avaient pas. Il s'agit alors pour la convention de réprimer un attroupement effréné de plus de six mille femmes. Amar objecte, non sans raison, il faut en convenir, que, si les intérêts de l'état leur étaient confiés, ils seraient bientôt sacrifiés à tout ce que la vivacité des passions peut produire d'égarement et de désordre. D'un autre côté, Bazire agite cette question : si les sociétés de femmes sont dangereuses; et, passant en revue les faits encore récens contraires à la tranquillité publique, il demande que, *révolutionnairement,* ces associations soient interdites au moins pendant la révolution. C'est de cette manière que furent fermés, à la fin de 1793, les clubs de femmes, fondés par Olympe de Gouges en 1791. Rose Lacombe disparaît de la scène publique, et l'on ignore son sort jusqu'au jour où Villate, entrant dans une échoppe du Luxembourg pour acheter une bougie, reconnaît, dans la mar-

chande, l'ex-présidente de la société fraternelle des femmes révolutionnaires, Rose Lacombe, en qui il croit voir *Rodogune devenue boutiquière,* comparaison bien improprement appliquée, il faut l'avouer, à une femme qui ne se distinguait que par une contenance théâtrale superbe, par l'arrogance la plus impudente et par la plus folle témérité.

Aux portraits de Théroigne, d'Olympe de Gouges, de Rose Lacombe, M. Lairtullier a joint ceux de Mme Necker, dont l'influence sur l'esprit et sur les travaux de son mari s'étendit par suite sur les premiers évènemens de la révolution; de Charlotte Corday, dont l'influence consista dans l'enthousiasme que son héroïsme jeta dans les ames; de Mme Rolland, qui communiqua à la Gironde l'étincelle électrique du plus pur républicanisme, et dont la lettre au roi, du 10 juin 1772, prépara les évènemens des 21 juin et 10 août; de Catherine Théot, l'illuminée, qui fut la sibylle de Robespierre et lui conquit grand nombre de prosélytes; de Suzette Labrousse, autre sorte de visionnaire qui prêchait, en apôtre, la liberté au nom de l'Évangile; de Mme Cabarrus, dont la beauté accéléra la crise de thermidor et la chute du jacobinisme, et de quelques autres femmes révolutionnaires. M. Lairtullier nous montre, plus ou moins, la figure de chacune d'elles, selon que leur influence était plus ou moins active. De la sorte, Marie-Antoinette, qui la première manifesta des tendances populaires, mais qui, voyant les prérogatives royales menacées d'un empiétement imminent, s'opposa plus d'une fois au progrès de la révolution, n'obtient que quelques pages empruntées aux pamphlets du temps. Néanmoins, à bien examiner les documens qu'il a rassemblés, les erreurs qu'il a redressées et les faits qu'il a éclairés, nous ne pouvons regarder comme entièrement insignifiante la tentative de M. Lairtullier. Mais nous avons à lui reprocher d'avoir écrit certaines parties de son œuvre un peu trop à la hâte, et d'avoir laissé se glisser, à côté de belles pages, des réflexions comme celles que lui a inspirées l'avenir de la femme. Les raisonnemens subtils et fort peu concluans qu'il développe à ce sujet nous paraîtraient inouis, si les différentes publications humanitaires qui ont traité la même question ne nous avaient accoutumés à l'enthousiasme puéril, aux considérations hasardées, à la fois abondantes et stériles, et néanmoins aux conclusions les plus absolues. Il faut pourtant en convenir, dans le nombre des portraits de M. Lairtullier, il en est qui nous font regretter de trouver en lui l'avocat de la femme du progrès.

Mme M...

HYMNE A LA MORT.[1]

Je chanterai la mort, la mort inexorable,
Non pas avec l'accent d'une voix lamentable
Et sur un mode injurieux;
Mais je la chanterai d'une noble manière,
Comme on chante au matin la divine lumière
Qui finit la nuit sombre et colore les cieux.

O mort! pas un seul être en l'univers immense
N'éprouve de la joie à ton sinistre aspect;
L'aigle gémit comme le roitelet,
Le lion tremble, et l'animal qui pense
Sent la frayeur blanchir son visage inquiet :
Et pourtant ici-bas ta lugubre présence
Est un ineffable bienfait.

Quelle vieille nourrice et quelle bonne mère
Endorment mieux que toi les douleurs de l'enfant?
Quel médecin meilleur, sur une plaie amère,
Verse une huile plus douce, un baume plus calmant?

(1) Ces vers sont tirés d'un recueil de poésies que M. Auguste Barbier est au moment de publier chez l'éditeur Masgana, sous le titre de *Chants civils et religieux.*

Quelle tranchante épée et quelle forte lame
 Comme toi rompent tous les nœuds
 Qu'autour du flanc des malheureux
Serrent la tyrannie et la misère infame?

Lorsque nos vains désirs se sont bien combattus,
C'est ta main qui finit la lutte douloureuse,
Et, quand des passions le flux et le reflux
Nous a plus agités qu'une barque écumeuse,
C'est toi qui, dominant la mer tumultueuse,
Nous ramène une paix que nous ne perdrons plus.

Telle qu'un feu brûlant ou le jet du tonnerre,
 Souvent la vie à l'acte humain
 Accorde un pouvoir souverain,
Une force qui met en mouvement la terre;
Mais la mort prête aux faits un plus haut caractère :
Comme un sculpteur sublime et plein de gravité,
Elle complète l'œuvre et donne la beauté.

Oui, tout ce que l'on fait avec la mort en face
Porte le sceau divin qui jamais ne s'efface;
Le flot du dévouement, la source du vrai beau,
Ne coule largement qu'au pied du noir tombeau;
Et le cri qui tomba des hauteurs de Solyme,
Le cri du juste mort sur la croix étendu,
Est et sera toujours le cri le plus sublime
 Que l'univers ait entendu.

Ah! nous avons bien tort, antique souveraine,
O Mort! de contempler ton front avec terreur,
De nous voiler les yeux à ta pâleur soudaine,
Et, comme les enfans, de boucher à main pleine
 Nos oreilles à ta clameur.

Il vaut mieux célébrer ta céleste venue,
Et rendre grace à Dieu quand ta main imprévue,
Levant les lourds marteaux du logis paternel,
Au sein d'une douleur qui nous pince et remue,
 Fait retentir le grand appel.

Il fait bon te chanter, surtout quand l'infamie
Menace nos vertus de son ombre ennemie,
Et quand, suspendu sur nos fronts,
Le crime se dispose à ternir notre vie
Du souffle de sa bouche et de ses noirs poisons.

Alors vienne la mort! mais au loin les ténèbres,
Les cris désordonnés et les voiles funèbres
Dont la crainte revêt la reine des tombeaux!
Arrière le squelette aux ossemens livides,
La poudre du cercueil et les longs vers avides
Se traînant sur les os!

La Mort a dépouillé ses formes redoutables,
La Mort n'a plus rien de hideux:
C'est un ange au front pur, aux paroles aimables,
Avec un doux sourire éclatant dans les yeux,
Un ami des humains pareil aux demi-dieux,
Qui ne parcourt la terre et ses flancs misérables
Que pour anéantir nos tourmens odieux,
Et nous donner après les palmes adorables
De la gloire des cieux.

Auguste Barbier.

BULLETIN.

Les discussions politiques ont retrouvé cette semaine toute leur élévation et toute leur vivacité. La chambre a examiné et voté les crédits supplémentaires de 1841. Cet examen et ce vote étaient pour les opinions qui divisent le parlement et le pays une occasion naturelle de lutte, et elles n'y ont pas fait faute. Pendant deux jours, la question financière et politique a été débattue avec une énergie concise; les points les plus essentiels ont été résumés avec chaleur et tout-à-fait mis en lumière.

Désormais il ne sera plus possible, même à l'injustice la plus intrépide, de reproduire contre le cabinet du 1er mars l'accusation d'avoir dépensé un milliard en huit mois. M. Thiers a décomposé ce chiffre énorme avec une clarté victorieuse; il a montré comment dans ce milliard, qu'on voulait imputer au 1er mars, il y avait une masse de travaux civils entrepris tous à la fois depuis plusieurs années, comment il y avait en outre les dépenses de casernement, de places fortes et de fortifications. De ces calculs, qui n'ont été contestés par personne, il résulte que l'administration du 1er mars a dépensé 189 millions, et il est facile de prouver que sur cette somme il y a plus de 90 millions d'augmentation du matériel. Or, on ne niera pas sans doute que ces 90 millions ainsi dépensés ne représentent une richesse réelle dont la France ne pouvait se passer, et qui dans des circonstantes importantes trouverait son application. En écoutant M. Thiers, on aurait cru entendre un ministre des finances joignant à des connaissances spéciales et profondes un véritable esprit politique, exposant au pays l'état de ses ressources sans vouloir le bercer de folles illusions ou le jeter dans le découragement. Des paroles aussi mesurées, également exemptes de fortanterie et de pessimisme, seront un excellent correctif contre les déclamations qui représentaient la France obérée pour avoir fait quelques préparatifs de guerre.

Dans la même séance où M. Thiers a si pertinemment parlé finances, M. Humann a fait dans la politique une excursion qui n'a pas été fort heureuse. Sans donner aux paroles qui lui sont échappées une portée excessive, on peut y voir une défiance extrême au sujet des ressources de la France et de sa puissance vis-à-vis de l'Europe. Cette défiance, qui part d'une conviction sincère, et qui est, il faut le reconnaître, une preuve de sollicitude pour les destinées du pays, est néanmoins une faute de la part d'un représentant du pouvoir. Qui aura foi dans la puissance et l'avenir de notre gouvernement, si ceux qui le dirigent se montrent surtout préoccupés de sa faiblesse et des périls qui peuvent l'atteindre? Rien ne saurait être plus funeste aux institutions que nous cherchons à fonder que de les représenter comme une entrave et un obstacle dans le cas où la France aurait à déployer de grands efforts pour défendre ses intérêts et son honneur. Les ennemis les plus ardens de nos institutions ne disent pas autre chose; à notre régime de liberté constitutionnelle, les uns opposent l'ancienne monarchie absolue, d'autres la force de l'empire ou l'énergie de l'omnipotence démocratique, et ils refusent à notre système de gouvernement la faculté de donner à la France la grandeur qui doit lui appartenir. Il y aurait une extrême imprudence à emprunter le langage de ses adversaires les plus implacables, ou à le justifier par une conduite trop timide. Les véritables conservateurs de nos institutions sont ceux qui croient à leur durée, et qui ne s'imaginent pas que le premier souffle d'une tempête les ferait disparaître. Si on veut que la France s'y attache de plus en plus, il ne faut pas lui donner à penser qu'elles sont incompatibles avec les sentimens et les idées qu'à travers toute son histoire elle a toujours mis en première ligne.

La question financière n'était pas le seul intérêt qui devait mettre en présence les hommes politiques dans la discussion sur les crédits supplémentaires de 1841. Il y avait la question diplomatique sur laquelle les interpellations ne devaient pas manquer à M. Guizot. M. le ministre des affaires étrangères a refusé de répondre; il a déclaré qu'en raison même de l'importance des négociations, il ne pouvait rien dire qui pût leur nuire, et il s'est renfermé dans un silence qui, suivant les règles de notre gouvernement représentatif, est un droit d'autant plus incontestable, que la responsabilité est plus explicite et plus directe quand tout est consommé. Mais, de son côté, l'opposition a l'habitude de ne rien négliger pour arracher aux ministres ce qu'ils ne veulent pas dire; elle les provoque, elle les harcelle, elle cherche par tous les moyens à les faire sortir de leur sang-froid et de leur silence. Les paroles de M. Billaut ont été assez incisives pour provoquer la présence de M. Guizot à la tribune. M. le ministre des affaires étrangères a persévéré à garder le silence sur le fond même des négociations, mais il s'est attaché à caractériser la politique du cabinet dont il est le principal organe. Il a représenté l'administration du 29 octobre comme acceptant une portion des armemens, une portion des précautions, une portion de l'héritage militaire du ministère du 1er mars. Le cabinet de M. Guizot a professé et pratiqué la politique de la paix armée, mais il espère que le jour va bientôt venir où une paix véritable et

profonde sera rendue à l'Europe et à la France. Une négociation est engagée et se poursuit; elle a pour objet de mettre un terme à la situation que le traité du 15 juillet a créée à l'Europe vis-à-vis de la France, et de faire cesser l'isolement où ce traité a mis la France en Europe. Si la négociation qui se poursuit arrive à bonne fin, elle aura deux résultats, et nous citons ici les paroles mêmes de M. Guizot : l'un de faire reprendre à la France une place plus convenable dans les affaires d'Orient, l'autre de consolider en Europe la paix générale sans porter aucune atteinte à l'indépendance de la politique de la France.

C'était la première fois que le ministère exprimait l'intention d'abandonner la politique qui lui avait été léguée par ses prédécesseurs pour suivre un système qui lui appartînt. Cette déclaration ne pouvait être entendue par M. Thiers sans qu'il en fît l'objet d'une vive critique, et il s'est engagé entre les deux ministres du 29 octobre et du 1er mars une lutte directe où le talent et la passion ont déployé des deux côtés d'égales ardeurs et d'égales ressources. « Vous n'avez pas su garder une attitude négative et négocier en état de paix armée, a dit M. Thiers; vous êtes le premier ministre d'un grand peuple qui, ayant les forces du pays dans vos mains, avez refusé de les faire voir pour négocier avec plus d'avantage. — L'Europe, a répondu M. Guizot à son adversaire, ne vous aurait point accordé les modifications que vous auriez exigées, à vous moins qu'à tout autre; j'obtiendrai les meilleures conditions possibles, et j'espère qu'à la paix armée succédera une paix plus douce, plus libre, qui ne portera aucune atteinte aux intérêts particuliers de la France, tels qu'ils résultent des faits accomplis. » Jamais, entre ces deux hommes d'état, la dissidence n'a été plus vive et l'opposition plus flagrante.

La situation du cabinet n'est plus la même : M. Guizot a proclamé à la tribune une modification profonde dans sa politique. Il déclare que la paix armée lui pèse, et qu'il en veut une autre, une paix complète et définitive. Les conditions de cette paix ne sont plus pour lui dans la note du 8 octobre; il agit et négocie sur des bases nouvelles et inconnues. Voilà quel est le résultat de la discussion sur les crédits supplémentaires de 1841. Le ministère n'a pas dit ce qu'il faisait, mais il a avoué qu'il faisait quelque chose, et il a donné à entendre que, dans un avenir peu éloigné, la position de la France vis-à-vis de l'Europe serait modifiée.

M. Guizot a parlé avec une confiance pleine de fierté de ses négociations avec les quatre grandes puissances, et il a manifesté l'espoir d'être en mesure d'apprendre dans quelque temps à la chambre et au pays que la France avait signé une paix solide à des conditions favorables. Puissent ces promesses trouver dans les faits une confirmation éclatante! On ne peut se dissimuler que les paroles prononcées par M. le ministre des affaires étrangères rendent à la fois l'attente du pays plus vive et la responsabilité ministérielle plus lourde. D'un autre côté, tout en affectant une aussi grande sécurité, M. Guizot a parlé des faits accomplis que la France devait accepter. Ces mots ayant excité dans la chambre une certaine sensation et quelques nombreux murmures, le

ministre a demandé s'il y avait un moyen en politique de ne pas tenir compte des faits accomplis. Mais c'est précisément pour ne pas tenir compte des faits accomplis depuis le traité du 15 juillet, que la France a pris l'attitude de la paix armée. Elle ne trouve pas dans ces faits un motif suffisant de déclarer la guerre; seulement, comme ces faits lui paraissent contraires, soit à la justice, soit à l'équilibre européen, soit à ses propres intérêts, elle ne les accepte pas, enfin elle n'en tient pas compte au point de vue du droit.

Il y a une grande différence entre souffrir ce qu'on ne peut ou ce qu'on ne veut pas empêcher, et sanctionner par son consentement ce qui avait d'abord été l'objet de vos récriminations et de vos plaintes. Ce n'est rien moins que la différence du fait au droit. On ne prend pas les armes tous les jours pour redresser même les plus justes griefs, on proteste, on s'isole, on attend. Était-ce trop demander pour la France que de vouloir qu'elle gardât cette attitude de réserve et de mécontentement? N'était-ce pas dans cette pensée que des armemens avaient été votés par la chambre? Pourquoi avoir montré un désir si vif, une volonté si énergique de fortifier Paris, si, aussitôt après le vote de cette grande mesure, la France témoigne un tel empressement de rentrer dans le concert européen? Et cependant quelle situation plus favorable pour garder une noble et utile expectative? Le pays est sur ses gardes, et pourtant son attitude n'a rien d'inquiétant pour l'Europe : il organise sa défense, mais il ne menace personne. Qui donc aurait droit de se plaindre d'une conduite aussi modérée? Tout faisait une loi de ne rien précipiter, et d'attendre que les évènemens eussent montré de plus en plus le vide que laissait la France dans les conseils de l'Europe. Malheureusement les formes de notre gouvernement sont si mobiles, l'existence des cabinets qui se succèdent est si fragile et si courte, que chaque ministère éprouve le désir impatient de se signaler le plus tôt possible par des actes, par des mesures qui l'honorent et le caractérisent. On veut faire, on ne veut pas rester en arrière de ses devanciers, on est jaloux d'avance de ses successeurs à venir. Nous sommes persuadés que dans d'autres temps, avec un pouvoir plus stable, nos ministres n'auraient pas montré cette hâte à signer un nouveau traité avec des puissances qui semblaient, il y a neuf mois, dédaigner notre concours. On eût attendu, parce qu'on n'aurait pas craint pour sa propre durée, et on eût apporté dans les grandes affaires du pays cette temporisation intelligente qui, en diplomatie, est si souvent la condition du succès.

Mais enfin il faut voir les résultats de ce qu'on nous annonce. Puisque la France, par l'organe de son gouvernement, témoigne à l'Europe un désir si prompt de rentrer dans les conseils communs, et de sanctionner par sa signature les arrangemens pris dans l'origine sans elle, c'est à l'Europe de reconnaître par ses procédés un empressement sur lequel elle avait peu droit de compter. La France traite-t-elle sur d'autres bases que l'interdiction du passage des Dardanelles pour les vaisseaux de toutes les puissances? M. Guizot a dit que les assertions portées par M. Thiers à la tribune renfermaient beaucoup d'inexactitudes, et que M. Thiers était mal informé. « Tant mieux », s'est écrié ce dernier; tant mieux en effet, car alors toutes les alarmes qu'inspirent les

négociations entamées seraient sans fondement. Nous croyons que les adversaires du cabinet, et que ceux qui, sans opposition systématique, s'attachent à juger sa conduite avec impartialité, seraient heureux de s'être trompés, et de voir leurs appréhensions démenties par un dénouement honorable et avantageux pour la France. Mais tant que les résultats ne seront pas connus, il y aura dans les esprits une inquiétude qui doit servir au ministère d'avertissement utile.

Il est encore une autre cause qui jette dans le monde politique une incertitude qui n'est pas sans anxiété; nous voulons parler des bruits de dissolution. On assure que le ministère, malgré la réserve qu'il garde à cet égard, et malgré les dénégations de quelques conversations particulières, est à peu près unanime dans la pensée de dissoudre la chambre cet été, mais qu'il n'a pu encore faire partager son avis à la couronne. Le cabinet, et surtout M. Guizot, est frappé des avantages que présenterait une réélection générale faite dans un moment de calme et dans l'absence de toute crise politique. Il trouve le moment favorable pour tenter de reformer un parti conservateur compact. Il espère que la réaction qui s'est manifestée dans une partie du monde parlementaire contre le système du 1er mars aurait son retentissement dans le corps électoral, et qu'il serait possible, en exploitant des souvenirs encore récens, d'écarter un assez grand nombre des amis de M. Thiers et de M. Barrot. Mais, au jugement de la couronne, il y a des dangers à agiter le pays sans nécessité. Pourquoi se séparer avant le temps d'une chambre qui, dans toutes les questions importantes, a bien mérité du pays et du trône? Pourquoi même ne laisserait-on pas ce parlement fournir sa carrière quinquennale? Il y a bien des inconvéniens à abréger ainsi, sans de graves motifs, l'existence légale de la chambre élective. Ces appels incessans au corps électoral donnent au pays des agitations trop fréquentes, et sont une des principales causes de cette instabilité du pouvoir dont on se plaint tant. Telles sont à peu près les raisons qui militent de part et d'autre et laissent la question en suspens. Il y a aussi quelques intérêts particuliers qui prétendent exercer leur influence. Ainsi il est peu probable que MM. Dufaure et Passy soient pour la dissolution. Des élections générales ne peuvent qu'affaiblir leur parti, soit en grossissant les rangs des conservateurs, soit en augmentant le nombre des membres du centre gauche qui vote avec M. Thiers. Quoi qu'il en soit, le ministère se tiendra en mesure pour agir administrativement et pour pouvoir dissoudre avec des chances de succès, s'il parvient à se mettre d'accord avec la couronne. On comprend quelle agitation sourde et intime doivent répandre dans la chambre cette attente et cette perplexité.

La dernière question amenée par le débat sur les crédits supplémentaires de 1841 a été celle de l'Algérie. Les adversaires de la colonie ont renouvelé leurs attaques périodiques. La chambre, après les avoir entendus, leur a fait une réponse péremptoire, en repoussant toutes les réductions qui avaient été proposées d'abord par la commission, et auxquelles la commission elle-même, en voyant les impressions de l'assemblée, s'est empressée de renoncer. On a

peine à comprendre comment M. Piscatory, dont tout le monde apprécie la vive et spirituelle loyauté, s'entête à prononcer chaque année des paroles d'anathème contre notre conquête. « Si j'avais quelque chose à demander à la Providence, a dit cet honorable député, ce serait de faire pour nous, dans le nord de l'Afrique, ce qu'elle a fait autrefois à Oran pour les Espagnols, d'abîmer tout le pays par un tremblement de terre. » Une telle exagération a provoqué de la part de M. Guizot des paroles pleines de précision et de fermeté en faveur de notre colonie : « Après dix ans d'occupation, a fort bien dit le ministre, il n'est pas permis de prononcer le mot de *persévérance.* » Et M. Guizot a rappelé fort à propos l'exemple des premiers colons que l'Angleterre envoya aux États-Unis. Pendant les vingt premières années, plus de cent mille hommes succombèrent, et les émigrans de la Grande-Bretagne avaient à combattre une population indigène aussi redoutable que la population arabe. Comment les adversaires de la colonie ne comprennent-ils pas qu'ils demandent l'impossible au gouvernement, à la chambre, quand ils sollicitent à grands cris l'abandon d'Alger? La colonie africaine est devenue rapidement, pour l'activité française, un besoin; pour le commerce du midi, un débouché; pour l'armée, un noble théâtre où elle ambitionne de s'aguerrir et de s'illustrer. Elle est l'objet des études persévérantes de nos hommes politiques et de nos publicistes. Deux conseillers d'état, MM. Genty de Bussy et Baude, ont consacré à cette question des publications importantes, et tous deux concluent que de grands résultats finiront par payer des efforts persévérans et bien dirigés. M. Baude, dont la publication est toute récente, présente un tableau à la fois historique et politique de l'Algérie, dont l'étude est indispensable à qui veut avoir un avis raisonné sur l'organisation et sur les destinées de notre colonie, et lors même qu'on n'adopterait pas toutes les dispositions du plan qu'il propose, on retirera un grand fruit d'une lecture qui décèle une connaissance approfondie de la colonisation moderne.

Le projet de loi sur le recrutement de l'armée est soumis en ce moment aux délibérations de la chambre. Il faut qu'il y ait déjà une grande lassitude dans l'assemblée pour que la chambre ait passé sur-le-champ à la discussion des articles après avoir entendu un seul orateur. Cependant un projet important qui innove sur des points essentiels de la législation militaire méritait d'être examiné dans son ensemble par les officiers distingués qui siégent sur les bancs de l'assemblée. La première difficulté qu'ait rencontrée la chambre dans sa discussion a été de savoir s'il fallait appeler sous les drapeaux les fils d'étrangers résidant parmi nous; M. Odilon Barrot et M. Guizot se sont trouvés d'accord sur les principes de la matière. Le service militaire ne peut être séparé de la nationalité; M. le ministre des affaires étrangères a rappelé que les Français habitant à l'étranger, quand même ils y sont nés, ne doivent pas le service militaire. La France a constamment soutenu ce principe; elle l'a stipulé dans ses traités avec la Suisse et avec plusieurs états de l'Amérique. Enfin, comme l'a fait remarquer M. Vivien, membre de la commission, une disposition qui fixe l'état des personnes ne peut trouver sa place dans une loi

de recrutement. Elle doit être insérée dans le Code civil, et le gouvernement, par l'organe de M. le garde-des-sceaux, a déclaré à la commission qu'il aviserait.

Les compagnies de remplacement, menacées dans leur existence par le projet de M. le maréchal Soult, n'ont pas attendu les débats de la tribune pour se défendre. Plusieurs publications ont présenté l'apologie de ces compagnies d'assurances. M. Boehler, avocat à la cour royale, a soumis à une critique raisonnée le projet de loi sur lequel la chambre délibère en ce moment, et il se prononce contre la disposition concernant le remplacement. Un ex-membre du corps municipal de Paris, M. Rey, s'est livré à de longs développemens historiques qui ne sont pas sans intérêt sur le mode de recrutement des armées anciennes et modernes. La circonstance a fait éclore d'autres petits écrits qu'il est inutile d'énumérer. Il y a eu comme une émeute d'intérêts particuliers. Des compagnies d'un autre genre, des compagnies d'assurance sur la vie des hommes, se sont proposé d'hériter des dépouilles des compagnies de remplacement. La commission de la chambre ne s'est pas prononcée comme le projet du gouvernement pour la suppression des compagnies de remplacement; elle a seulement prohibé en termes généraux l'entremise des tiers; le contrat devra être passé par-devant le notaire entre le remplaçant et le remplacé, et le prix sera consigné dans une caisse publique spéciale. M. le maréchal Soult a surtout voulu favoriser le remplacement militaire; aussi, suivant son projet, tous les militaires qui voudront rester au drapeau, tous ceux qui seront dans la réserve, pourront être admis comme remplaçans lorsqu'ils seront entrés dans la derniere année de leur service; ils conserveront d'ailleurs leurs grades, ainsi que les divers avantages de leur position. Cette disposition est utile à l'armée et à la réserve, qui ne peuvent que gagner à recevoir d'anciens soldats en échange de nouveaux appelés.

La question capitale du projet est celle de la réserve. Le gouvernement demande qu'on lui assure les moyens de faire passer annuellement sous les drapeaux le contingent voté par les chambres, et que la loi porte à huit ans la durée du service. Avec ces deux dispositions fondamentales, la France, pour nous servir des expressions employees en 1831 par une commission de la chambre des députés, aura une jeune armée et une réserve de vieux soldats.

La chambre des pairs a voté les fonds secrets apres une discussion fort courte : elle semblait se reposer de ses débats sur les fortifications de Paris. Le ministere actuel n'a pas d'opposition a redouter de la part de l'assemblée du Luxembourg, dans le sein de laquelle on entend encore de temps a autre quelques attaques contre le precedent cabinet. C'est a ce sujet que MM. de Montalembert et Villemain ont échangé quelques paroles.

La Belgique a un ministere, et c'est un ministere de transaction. Le roi Léopold s'est conduit dans cette circonstance avec sagesse; il n'a pas cru que l'état du pays fût tel, qu'il fallût porter le pouvoir d'une extrémité à l'autre, et faire d'une revolution ministerielle un deplacement total d'influence. Le ministre de l'interieur de la nouvelle administration, M. Nothomb, a exprime

avec talent et convenance, dans sa circulaire aux gouverneurs des provinces, la pensée de conciliation qui avait présidé dans les intentions du roi à la formation du nouveau cabinet. Les esprits auront le temps de se calmer. Dans la chambre des représentans, la majorité libérale n'abandonnera pas sans doute une administration qui la sauve d'un ministère ultra-catholique, et il serait bien imprudent au sénat de vouloir renverser coup sur coup deux cabinets. C'est une œuvre de conservation que le nouveau ministère est appelé à mener à bien. Pour y réussir, il doit opposer une égale fermeté à toutes les exagérations, même à celles qui se couvriraient du nom sacré de la religion. Le clergé catholique est honoré, puissant; c'est au gouvernement belge de tenir la main à ce qu'il ne devienne pas oppresseur.

Les agitations de l'Espagne sont loin d'avoir bientôt un terme. Espartero continue à contempler avec une indifférence affectée ce qui se passe au sein des cortès; il s'appuie sur l'armée : mais cette force, quelque réelle qu'elle soit dans un pays où les pouvoirs sont si peu stables, ne le préservera pas de tous les dangers. La fastueuse apathie de son ambition a exaspéré contre lui le parti républicain; les sociétés secrètes lui sont hostiles, et un mouvement démocratique pourrait emporter non-seulement l'autorité du duc de la Victoire, mais les derniers lambeaux de la monarchie.

— La représentation de retraite de Mlle Mars restera dans nos souvenirs comme la plus belle solennité théâtrale à laquelle nous ayons assisté. L'illustre bénéficiaire a clos sa brillante carrière par le rôle de Célimène du *Misanthrope* et par celui d'Araminte des *Fausses Confidences*. Elle a dit adieu en même temps à Paris attendri, à Molière et à Marivaux. L'émotion, les regrets, l'enthousiasme, rien n'a manqué à cette soirée de triomphe douloureux, et le dernier jour de Mlle Mars a été son jour le plus beau. Le roi et la reine assistaient à cette représentation; hommage éclatant qui honore autant la royauté qui le rend, que l'actrice qui le reçoit.

Opéra. — Le public vient d'assister cette semaine aux plus tristes débats; nous voulons parler de la querelle qui s'est élevée, à propos du relâche de lundi, entre M. le directeur de l'Opéra et M. Barroilhet, querelle déplorable et dont les journaux quotidiens retentissent depuis tantôt huit jours. On connaît les détails; de part et d'autre, on a pris la peine de nous les raconter, assez longuement, Dieu merci; on ne s'est pas épargné un scandale, pas une révélation d'intérieur, pas une misère de coulisses; il a fallu que le public fût introduit dans l'administration de la rue Grange-Batelière, dans le cabinet du directeur de l'Académie royale; on ne nous a pas fait grace d'un chef du chant : jusqu'à M. Habeneck, jusqu'à M. Benoist, tout le monde y a passé. Voilà donc Paris tout entier initié désormais aux secrets de la hiérarchie dramatique, nous voilà tous au courant du personnel, nous venons d'apprendre

comment un répertoire s'élabore; et quand on nous parlera du comité de l'Académie royale de Musique, nous saurons à quoi nous en tenir. On ne s'attend pas à nous voir revenir sur les détails de cette malencontreuse affaire, à Dieu ne plaise; et puisque la fureur épistolaire semble s'être un peu calmée, n'ayons garde de la réveiller. Qu'on nous permette cependant quelques observations; l'administration attaque M. Barroilhet, et veut à toute force rejeter sur lui seul la responsabilité du relâche de lundi. L'administration est dans son droit, elle a même raison sans doute; une administration de théâtre a toujours raison contre un acteur. Mais peut-être, en y réfléchissant un peu, trouvera-t-on dans ce déplorable procès telles circonstances qui modifient singulièrement l'attitude des parties l'une vis-à-vis de l'autre, et font qu'à la fin de tout, le beau rôle ne reste pas à l'administration. En effet, en admettant même que le régime du bon plaisir, aboli partout ailleurs, règne encore à l'Académie royale de Musique, en admettant que l'administration d'un théâtre soit un gouvernement absolu où chacun doit obéir et se soumettre sans contrôle à la volonté du directeur, la conduite qu'a tenue en cette occasion M. Barroilhet aurait encore son excuse dans la position exceptionnelle où ce chanteur se trouvait. On sait le fâcheux contre-temps arrivé à M. Barroilhet le soir de la prétendue reprise de *Don Juan;* le jeune chanteur, venu au théâtre avec un enrouement qu'il s'efforça vainement de surmonter pendant tout un acte, se vit contraint d'abandonner la partie avant la fin, et de se retirer, laissant le champ libre à la malveillance qui n'a point manqué de jouer, dans cet intermède, son rôle accoutumé, et de donner à ce simple accident toute l'apparence d'une défaite. On conçoit facilement de quelle importance il était pour M. Barroilhet de ne point laisser ces bruits prendre de consistance, et de réduire à néant au plus vite certaines préventions qui trouvent toujours accès chez une partie du public. A peine rétabli, le virtuose de l'Opéra, jaloux de reconquérir la scène par un succès digne du rang qu'il occupe en Italie, déclara qu'il ne reparaîtrait que dans une représentation solennelle de *Don Juan*. Voilà donc le chef-d'œuvre de Mozart sur l'affiche une seconde fois, bien qu'un pareil spectacle contrariât sensiblement les plus doux vœux de l'administration, qui comptait bien se donner le plaisir d'inaugurer l'année dramatique par *la Favorite*. Barroilhet s'apprêtait donc à rentrer; plein de force, de voix et de courage, il attendait l'heure du spectacle avec cette impatience ardente d'un virtuose resté sous le coup d'un échec, et qui sent qu'il va prendre une noble revanche. Sur ces entrefaites, Mlle Heinefetter tombe malade, et M. Marié aussi. Malheureux théâtre! Maintenant qu'il a reconquis son don Juan, son Ottavio et son Elvire lui font défaut, et c'est seulement dans la journée que Barroilhet apprend que Mme Widmann se prépare à chanter Elvire au lieu de Mlle Heinefetter, et M. Alexis Dupont à remplacer M. Marié dans Ottavio. On le voit, ceci devenait une représentation tout-à-fait sans cérémonie, il s'agissait pour le jeune chanteur de reparaître au milieu de doublures avec lesquelles il n'avait pas même répété une seule fois la partition de Mozart. La belle occasion, en effet, de se réhabiliter aux yeux du monde! Barroilhet ne s'est pas soucié

de faire la partie de Mme Widmann et de M. Alexis Dupont, et, plutôt que de jouer son avenir sur une telle carte, il a refusé net.

Après cela, on dira ce qu'on voudra; il n'en est pas moins vrai que, s'il faut se récrier contre un virtuose qui prétend imposer ses volontés et ses caprices à l'administration qui le paie à prix d'or, on doit bien reconnaître aussi que les droits de l'administration ont un terme. Là-dessus vous trouvez des gens qui proclament qu'un artiste doit toujours, quoi qu'il advienne, se ranger à la volonté de son directeur, attendu que les intérêts du directeur et ceux de l'artiste sont les mêmes. A merveille; mais qui vous dit que l'administration comprend ses propres intérêts? Le moment est opportun, en vérité, pour venir proclamer à l'Opéra le dogme de l'infaillibilité. Non certes, il ne faut pas que la destinée d'un théâtre soit à la merci d'un virtuose, et cette fois, comme la plupart du temps, il dépendait de l'administration de conjurer l'orage. Pourquoi, puisqu'on avait appris dès la veille l'indisposition de Mlle Heinefetter, ne s'était-on pas mis en mesure de pourvoir à quelque changement de spectacle? Encore une fois, dans la situation où se trouvait Barroilhet, on aurait dû prévoir qu'il déclinerait toute responsabilité nouvelle et s'en tiendrait à la distribution première qu'il exigerait, ni plus ni moins. Il ne s'agissait point d'être sorcier pour cela. Qu'on parle ensuite de la bonne fortune de certains directeurs. Il n'y a pas de gens heureux au théâtre, il n'y a que des gens habiles; demandez à M. Véron. Sérieusement tout ceci est fort triste et peu digne de notre première scène lyrique. Un pareil état de choses ne saurait se prolonger sans compromettre l'existence même de l'Opéra. Nous venons de voir un chanteur de talent, un artiste qui pourrait, habilement dirigé, rendre les plus grands services à l'administration, découragé comme à plaisir. Maintenant, si nous interrogeons le répertoire, que trouvons-nous? que prépare-t-on? Quels opéras, quels ballets nouveaux sont à l'étude? Par quels rares sujets, par quels chefs-d'œuvre espère-t-on conjurer dans l'avenir la mauvaise fortune? On annonce à grand bruit des partitions de M. Halévy, de M. Auber, de M. Meyerbeer. Mais hélas! il faut bien le dire, tous ces fastueux programmes ne sont guère jusqu'ici que des paroles en l'air. Si nous sommes bien informés, M. Halévy a beaucoup à faire encore avant d'avoir terminé sa musique; mais au moins peut-on assurer qu'à cette heure il compose. Dans quelque temps l'auteur de *la Juive* livrera sa partition. Alors seulement on se mettra aux costumes, aux décors, à l'étude, et, du train dont vont les choses à l'Académie Royale, ce ne sera plus là qu'une affaire de cinq à six mois. Or l'opéra de M. Halévy passe à bon droit pour le plus avancé; on en peut même dire le titre, avantage précieux que doit bien lui envier celui de M. Auber, cet opéra dont le nom repose encore au fond des limbes, d'où M. Scribe s'obstine à ne pas le vouloir tirer tant que durera ce régime, et qu'on désigne jusqu'à nouvel ordre par ces termes chimériques : Une partition de l'auteur de *la Muette*. Quant au *Prophète*, de Meyerbeer, la plaisanterie, à force de se prolonger, commence à perdre beaucoup de ce qu'elle avait de piquant dans l'origine. *Le Prophète* de Meyerbeer semble avoir été inventé tout exprès

pour figurer dans les programmes de l'Académie royale de Musique. Selon que les richesses abondent plus ou moins, on lui donne le premier rang ou le dernier. Il n'est pas une lacune dans l'avenir du répertoire que le chef-d'œuvre de Meyerbeer ne soit prêt à combler. L'administration use du *Prophète* comme un joueur d'une carte qu'il place et déplace dans son jeu, avec cette différence pourtant que le joueur dispose de sa carte, qui lui fait parfois gagner la partie, et que l'administration de l'Opéra n'a du chef-d'œuvre de Meyerbeer que le titre. En attendant, on nous promet une partition en deux actes de M. Thomas et le *Freyschütz* de M. Berlioz. N'oublions pas non plus la représentation qui se prépare au bénéfice de M. Duprez, représentation solennelle s'il en fut, où nous verrons M. Massol prendre la partie de Tamburini dans la *Lucia*, et qui se terminera par la plus folle des excentricités que jamais bénéfice se soit permise, le troisième acte d'*Otello* avec Mme Stoltz pour Desdemona! Qu'on lise cette affiche : le second acte du *Barbiere*, le second acte de *Lucia*, le troisième acte d'*Otello*. Sommes-nous bien à l'Académie royale de Musique? Est-ce bien là ce théâtre dont les richesses, jadis inépuisables, pouvaient seules suffire à tout évènement? Qu'une semblable parodie du Théâtre-Italien s'éloigne des anciennes traditions de l'Opéra! On se souvient de la représentation de Nourrit; celle-là aussi fut grande et solennelle, et cependant quelle mesure, quelle simplicité dans la composition du spectacle, dont *Armide* et *les Huguenots*, deux chefs-d'œuvre du répertoire, firent seuls tous les frais! Mais, pour donner de tels exemples, pour fouler aux pieds ce charlatanisme si en honneur de notre temps, pour ne s'en fier qu'à Gluck ou qu'à Molière, il faut avoir embrassé de tout son courage, de toute son ame, la cause du génie; il faut pouvoir sentir qu'il y a encore quelque chose au-delà d'une recette qu'on suppute; il faut être un grand artiste, Nourrit ou Mlle Mars. — Maintenant, si la commission mérite peut-être d'encourir quelque blâme pour avoir fait en cette occasion bon marché de la dignité d'une première scène française, on ne saurait vraiment que féliciter le bénéficiaire sur le choix de son spectacle. Il y aura salle comble. Produire Mme Stoltz dans un rôle de la Pasta et de la Malibran, faire chanter *le Saule* à Mme Stoltz, la scène du *Saule*, entendez-vous bien? et cela pour *une seule fois*, mais la spéculation est excellente!

Théâtre du Vaudeville. — *La belle Tourneuse*, vaudeville en trois actes, de MM. Bayard et Rochefort. Cette belle tourneuse est une fille très belle, en effet, qui danse, comme la Esmeralda, sur les places publiques, en s'accompagnant du tambour de basque. C'est une fille de la Bohème; elle s'appelle Sarrasine. Elle s'est affolée d'amour pour un garçon jeune et beau comme elle, qui a déserté son régiment pour la suivre; on appelle ce garçon Balthazard. Tous deux mènent joyeuse vie; Sarrasine chante et danse; Balthazard rosse les huissiers, et tout va le mieux du monde. Vous pensez bien que la scène se passe en plein XVIIIe siècle; siècle heureux! Aujourd'hui, on ne rosse pas les huissiers, on les paie. Sarrasine et Balthazard nichent à un cinquième

étage, dans la maison du financier Callot. Ce financier est gros et bête comme tous les financiers. M. Callot n'a pu voir d'un œil indifférent les charmes de Sarrasine; mais Sarrasine aime son Balthazard : les gueux s'aiment entre eux. Savez-vous ce qu'imagine cet infernal Callot pour arriver à ses abominables fins? Il déguise la femme de son huissier en duchesse, et l'envoie dans le grenier de nos deux Bohémiens pour séduire Balthazard et l'enlever à Sarrasine. Délaissée du perfide, la belle tourneuse deviendra plus traitable, et la vengeance fera ce que n'a pu faire l'amour. Il me semble que, pour un financier, maître Callot ne raisonne pas trop mal. Voyez plutôt : Balthazard n'a pas vu deux fois la duchesse de Pomponne, qu'il est sous le charme, l'ingrat! mais aussi comment résister à tant de grace et de séductions? Balthazard ne résiste pas, il se laisse entraîner, et deux bouteilles de vin de Champagne achèvent de submerger dans le cœur de l'infidèle l'image de Sarrasine. Cependant Sarrasine est là, près de lui, assistant à la ruine de son bonheur et de ses espérances. Callot, ce Méphistophélès déguisé en financier, lui montre, par un panneau entr'ouvert, Balthazard, buvant, chantant et poursuivant Mme de Pomponne. — O mon Balthazard, est-ce vous? s'écrie la pauvre fille en larmes.— C'est bien lui, dit le cruel financier; c'est Balthazard qui vous trahit, Balthazard qui vous abandonne. — Satan, Lovelace et don Juan sont réunis sous la peau de cet homme, assez gros d'ailleurs pour les loger tous trois. — Que faire? s'écrie Sarrasine.—Vous venger, dit le financier.—La jeune fille hésite, pousse un cri, et s'enfuit. Mais ce cri a retenti dans le cœur de Balthazard, ce cri l'a dégrisé : en moins d'un instant le charme est détruit. Balthazard repousse Mme de Pomponne, enfonce la porte, et s'apprête à courir sur les pas de Sarrasine, lorsque le peuple, qui aime la belle tourneuse, la ramène en triomphe, après l'avoir charitablement empêchée de se jeter à l'eau. Vous devinez si Callot est confus. Mais la fête ne serait pas complète si Balthazard ne se trouvait être, au dénouement, fils, frère, ou du moins neveu de M. le financier. C'est en effet ce qui arrive : Balthazard est le neveu de M. le financier Callot. Reconnaissance, coup de théâtre, tableau! Callot ouvre ses bras à ce neveu qui lui tombe du ciel, et qu'il voudrait voir à tous les diables; les assistans pleurent de joie, Sarrasine chante un petit air, et le parterre, que tout ceci a médiocrement diverti, siffle comme un nid de serpens enragés.

Mme Doche est une charmante Esmeralda. Elle a joué le rôle de la belle tourneuse avec beaucoup de grace et de décence. J'avais ignoré jusqu'ici ce que pouvait être une tourneuse, sinon une femme qui tourne des chaises et des bilboquets. A cette heure, grace à MM. Bayard et Rochefort, je sais à quoi m'en tenir. Une tourneuse est une fille qui porte un jupon très court, des anneaux de cuivre doré aux jambes, et qui chante, en s'accompagnant du tambour de basque, des chansons contre Mme Dubarry. Voilà ce que c'est qu'une tourneuse; une belle tourneuse, c'est Mme Doche. M. Félix, qui jouait le rôle de Balthazard, est un acteur sans originalité, qui copie en même temps M. Lafont des Variétés et M. Achard du Palais-Royal. Quant à M. Lepeintre jeune, c'est toujours et toujours la même chose, c'est le gros Lepeintre en un mot.

F. BONNAIRE.

UNE

PREMIÈRE MAITRESSE.

Nous nous trouvions, il y a de cela quelques années, un autre voyageur et moi, dans un café de Saumur donnant sur la Loire. Ce café, qu'on appelle, je crois, le café de l'Union, est situé à peu de distance du vaste pont en pierre vanté des connaisseurs, sous lequel on passe en arrivant à Saumur. Nous avions voulu voir les curiosités de la ville, et nous attendions le passage du bateau à vapeur qui fait le service de Tours à Nantes et devait nous transporter à Angers.

A une table voisine de la nôtre se trouvaient plusieurs jeunes gens que nous ne tardâmes pas à reconnaître pour être des élèves de l'école de cavalerie. Nous supposâmes qu'ils se préparaient comme nous à prendre le bateau à vapeur; mais comme les eaux de la Loire étaient basses et que le bateau pouvait se faire attendre long-temps encore, ils buvaient du punch pour prendre patience.

Le centre de leur table était occupé par un homme de trente-six à quarante ans, aux moustaches épaisses, cravaté très raide, boutonné jusqu'au menton, parlant haut, riant à gorge déployée de tout ce qu'il disait; assez bel homme à tout prendre, un peu fat, un vrai viveur de garnison. Les jeunes gens assis autour de lui l'appelaient

commandant et le traitaient avec un certain respect. C'était lui qui tenait le dé de la conversation et remuait le punch. Nous pensâmes que ce Mentor d'un nouveau genre devait être un des officiers qui sortent des régimens de cavalerie pour entrer à l'école de Saumur avec le grade de capitaine instructeur.

Quand nous entrâmes, l'entretien était déjà très animé. On criait, on chantait, les uns applaudissaient et riaient à gorge déployée, les autres commençaient à se renfrogner. La conversation était sur le chapitre des femmes; on devine ce que pouvaient dire cinq ou six jeunes officiers sur un pareil sujet. Ce n'était à proprement parler qu'un feu croisé de confidences faites à tue-tête, de quolibets, de vanteries, de démentis et d'interruptions; encore un bol de punch, et il était clair qu'on ne s'entendrait plus.

Tout à coup le beau commandant, qui agitait d'un air martial la cuiller à punch en racontant depuis un quart d'heure une anecdote dont il était le héros et que personne n'écoutait, lança brusquement la cuiller sur la table en s'écriant :

— Vous tairez-vous, tas de recrues que vous êtes!

Il se fit un moment de silence :

— Décidément, reprit le commandant d'un ton un peu radouci, je n'aime pas à parler de femmes devant ce sournois de Paul de G... Je suis toujours à me demander s'il approuve ou s'il censure ce qu'on dit... Tenez, regardez-le, pendant que nous sommes là tous à débiter nos folies, il nous regarde d'un air pincé, il semble qu'il veuille nous confesser!... Morbleu! mon cher, quand on est à table, on place son mot, on entre un peu dans la conversation, et on ne reste pas comme vous le faites sur la défensive. Savez-vous bien que vos manières avec nous sentent diablement le jésuitisme?

Paul de G..., le jeune officier que le commandant venait d'interpeller de la sorte, avait l'air plus jeune qu'il ne l'était réellement. On ne lui eût guère donné plus de vingt ans; sa physionomie n'avait rien de martial et était, comme disait le commandant, *bien peu hussarde*. Ses cheveux étaient d'un blond tendre; ses yeux, cachés sous de longs cils pâles, clignotaient sans cesse et semblaient fuir la lumière; sa taille était svelte, et l'ensemble de sa personne était élégant. S'il n'eût pas eu autant l'air d'une jeune fille, on eût pu le citer comme joli garçon. Son caractère était du reste regardé à l'école comme singulier; il parlait peu, ne souriait guère que lorsque tout le monde avait ri; il devait être ou très triste ou très dissimulé; peut-être était-il l'un et l'autre.

Le commandant, caractère confiant et expansif s'il en fut, tenait beaucoup à savoir à quoi s'en tenir sur ce qu'il appelait le *jésuitisme* de ce mystérieux camarade. L'occasion lui semblait bonne à saisir.

— Mon cher de G..., reprit-il en caressant d'un air goguenard le coin de sa moustache, répondez franchement à la question que je vais vous faire, mais là, franchement, la main sur la conscience, en véritable officier... Avez-vous jamais eu une maîtresse?

Cette question faite à bout portant, devant témoins et avec cet aplomb particulier que donnaient au beau commandant la supériorité de l'âge et le punch qu'il avait bu, était bien faite pour démonter le pauvre jeune blondin, qui ne paraissait pas fait aux attaques de ce genre. Aussi commença-t-il par rougir prodigieusement; il se remit cependant, et répondit d'un ton plus ferme que n'auraient pu le faire supposer sa contenance et sa figure :

— Si je vous réponds, commandant, que j'ai eu une maîtresse, vous pourrez fort bien douter d'abord de ce que je vous dis, et ensuite me demander pourquoi, non-seulement je ne parle jamais d'elle, mais pourquoi aussi j'ai l'air chagrin lorsque les autres racontent leurs bonnes fortunes. Je conçois que cela puisse vous paraître suspect et ne s'accorde guère, d'ailleurs, avec les mœurs de l'école ou du régiment. Mais que penserez-vous de moi, si je vous dis que j'ai eu une maîtresse sans en avoir jamais eu, ou que du moins celle que j'ai eue m'empêchera peut-être d'en avoir jamais?

— Diable! reprit le commandant, voilà qui devient amphigourique.

— Rien n'est plus vrai pourtant, mais vous ne pouvez comprendre.

— Non parbleu pas, mais si vous vouliez nous expliquer...

— Oh! ce serait un peu trop long, commandant, et puis, permettez-moi de vous dire que vous ne seriez guère en ce moment en état de m'entendre.

— Vous croyez cela? Eh bien! mon cher, puisque vous le prenez sur ce ton-là, vous allez, s'il vous plaît, nous dire à l'instant même ce que signifie cette maîtresse que vous prétendez avoir eue sans l'avoir jamais eue, et nous saurons peut-être alors pourquoi vous froncez le sourcil et pincez les lèvres d'un air bégueule toutes les fois qu'on vient à parler de femmes. Vous avez affaire à de bons enfans qui n'ont rien de caché les uns pour les autres; vous connaissez tous nos secrets, il faut un peu nous dire les vôtres, ou sans cela il y a quelqu'un parmi nous qui ne tardera pas à devenir la bête noire de l'école. A bon entendeur, salut. Garçon, un bol de punch.

— Mais si je vous ennuie?

— Nous vous le dirons. A votre santé.

Sur l'invitation du commandant, le silence s'établit aussitôt dans la réunion, et le jeune sous-lieutenant, après avoir baissé la tête quelques instans d'un air pensif, raconta ce qui suit :

« La question qui vient de m'être faite, messieurs, est fort embarrassante pour moi, vous devez tous le concevoir; d'un autre côté, je sens bien moi-même que, depuis mon entrée à l'école de Saumur, ma conduite a dû vous sembler étrange, et qu'une explication de ma part est maintenant nécessaire. Cette explication vous sera, je pense, donnée par ce que je vais vous raconter. Quand j'aurai fini, vous me blâmerez peut-être, ou vous vous moquerez de moi, je m'y attends, mais cette idée-là ne me fera rien retrancher de mon récit. Je serai aussi vrai que possible; c'est le seul moyen de sauver un peu mon amour-propre, car il y a, selon moi, du courage à confesser certains détails.

Il y a deux ans, j'étais encore à l'école militaire de Saint-Cyr. J'y fus atteint d'une maladie dangereuse, qui faillit m'emporter. Ma convalescence fut longue, et les médecins décidèrent que, pour me remettre tout-à-fait, il fallait que j'allasse respirer un peu l'air de la famille. La famille pour moi était une tante que j'allais voir quelquefois, et qui me portait, me disait-on, une affection raisonnable. Mais je ne sais pourquoi je me figurais que ma tante m'aimerait bien plus tendrement encore, quand je porterais les épaulettes de colonel et que je pourrais par mon grade lui faire honneur.

Mme de Lespart (c'était le nom de ma tante) habitait un château que vous avez peut-être vu en allant de Nantes à Clisson. Ce château n'a rien de remarquable, et ressemble à beaucoup d'autres; il est très vaste, construit en briques, entouré de fossés qui annoncent qu'il a dû être autrefois fortifié. Le parc est immense, traversé par une rivière qui ne coule pas, bordée de joncs et de plantes marécageuses : on y voit des ruines qui sont, dit-on, les restes d'un pavillon où se reposait la fameuse Anne de Bretagne quand elle suivait à la chasse son père François II. Les antiquaires du pays prétendent même que l'on distingue encore sur un des pans de mur des têtes de lion, des lévriers, un écusson et les armes de la maison de Foix et de Bretagne. Pour ma part, je crois pieusement qu'elles existent, mais je ne les ai pas vues.

Ma tante me fit venir près d'elle, et il fut décidé que je resterais au château de Lespart jusqu'à la fin de l'été, c'est-à-dire trois ou

quatre mois; ma santé exigeait cela. Ma tante avait presque toujours chez elle quelques personnes qui passaient la plus grande partie de l'été au château, entre autres une dame qu'elle appelait sa meilleure amie, mais qu'elle détestait au fond du cœur. Cette dame se nommait Mme de Crussy; elle avait été, disait-on, fort belle, et avait même encore de beaux restes. Elle avait le maintien noble et mettait du rouge. Je lui donnai cinquante ans; elle en avait tout au plus quarante. Messieurs, il y a une époque de la vie où l'on se trompe facilement sur l'âge des femmes, où l'on vieillit les plus jeunes, où l'on rajeunit les plus vieilles, ou pour mieux dire, il n'y a à cet âge-là ni vieilles ni jeunes femmes, il n'en est qu'une seule au monde, et encore celle-là, on ne l'apprécie pas, on ne la juge pas; on l'aime.

Je n'étais encore qu'un véritable enfant, bien que j'eusse un uniforme; je n'étais formé sur rien, je n'avais nulle adresse, nulle politique; j'ignorais tout. Il paraît pourtant que, tout sauvage et emprunté que j'étais, je ne déplus pas trop à Mme de Crussy, car elle me fit quelques avances et même assez positives; je n'y répondis pas. Je ne concevais pas alors que l'on pût aimer une femme à moins d'éprouver pour elle une passion violente. Je ne savais pas que, pour réussir, c'est presque toujours la femme qui déplaît, ou du moins celle qui vous laisse indifférent, qu'il faut courtiser. J'étais un sot; j'eus bientôt l'occasion de m'en convaincre.

Un jour, ma tante, Mme de Crussy et deux ou trois autres femmes prenaient le frais sur des chaises, qu'elles avaient fait apporter par le jardinier, sous des marronniers qui se trouvaient au milieu du parc. J'étais dans une allée voisine; j'entendis prononcer mon nom, je prêtai l'oreille.

— Il est assez gentil, disait ma tante, et n'est pas trop mal tourné; mais il est d'une gaucherie!...

— Dont il ne guérira jamais, interrompit brusquement Mme de Crussy; je puis vous assurer qu'il n'a pas même cet instinct de vanité qui fait qu'on cherche à exciter l'attention d'une femme.... C'est un de ces êtres insensibles et incapables d'impressions, qu'il faut abandonner à leur propre sécheresse.

— Grand Dieu! ma chère, interrompit ma tante en riant aux éclats, quelle idée avez-vous là? Quoi! il n'aurait pas même la vanité d'un succès! Fi donc! Mais savez-vous bien que dans ce cas-là je le renierais pour mon neveu! Allez, allez, pour le former, il ne lui faut qu'une de ces femmes sensibles et compatissantes telles qu'on en trouve toujours quand on est comme lui novice et inexpérimenté.

Qui sait même s'il ne s'en est pas déjà rencontré quelqu'une qui ait entrepris de...?

Ici les éclats de rire couvrirent la voix de ma tante, et il me fut impossible d'entendre le reste de l'entretien. Je m'éloignai fort scandalisé de ce qui venait d'être dit sur moi. Je me demandai de quel droit on prétendait ainsi me juger, me censurer; j'étais surtout étonné que l'on pût me considérer comme un être tout-à-fait sans consistance, moi qui me figurais n'avoir plus rien à apprendre sur toutes les choses du cœur. J'avais, comme la plupart des très jeunes gens, la morgue de l'extrême timidité. Le lendemain de cette conversation, ma tante me prit à part et me dit :

— Souvenez-vous, mon cher neveu, que, lorsqu'une femme a de la bonté pour vous, la plus grande faute que vous puissiez commettre est de n'y pas répondre. Dans ce cas-là, vous vous en faites une ennemie mortelle; or la haine d'une femme est un fléau terrible auquel un homme d'esprit ne s'expose jamais.

Je ne compris pas alors la portée des paroles de ma tante; je n'y vis que la suite de ce qui avait été dit la veille sur moi dans le parc. J'étais révolté de l'espèce d'enquête inquisitoriale que l'on prétendait diriger sur mes sentimens et mes idées. Le fait de voir plusieurs femmes se réunir pour vouloir que mes impressions fussent plus précoces qu'elles ne l'étaient réellement, était le bouleversement de tous mes principes. J'ignorais alors qu'il y a dans la vie (ordinairement de dix-huit à vingt ans) un temps où c'est nous qui avons la pudeur des femmes, et où elles nous empruntent en revanche notre hardiesse et notre assurance. Souvent alors les séductions changent de sexe : ce temps-là dure peu malheureusement.

Quand j'arrivai au château de Lespart, tout le monde était occupé d'un évènement qui formait le sujet des conversations ordinaires et donnait la mesure exacte du désœuvrement et de l'ennui qui régnaient au château. Ma tante avait habité long-temps Pointe-à-Pitre, et avait même encore des biens considérables aux colonies. Un négociant nommé M. M... avait eu l'occasion de lui rendre d'importans services; pour les reconnaître, ma tante avait déclaré vouloir se charger de sa fille unique, qui se trouvait sans fortune et dans l'impossibilité de rencontrer un parti convenable à la Guadeloupe. Le père de cette jeune fille s'était tué à la suite d'une faillite qui avait dévoré tout ce qu'il possédait, et de plus compromis gravement son honneur.

On attendait Mlle Honorine M... avec une impatience bien naturelle chez des gens riches et blasés. Une jeune créole âgée de dix-sept ans,

qui n'avait jamais vu la France; la nouveauté de ses impressions, l'imprévu de son langage, ce je ne sais quoi de romanesque qui s'attache à toutes les personnes qui viennent de loin, tout cela devait piquer vivement la curiosité. Ma tante était surtout impatiente de connaître sa protégée. J'avoue que j'étais parfois un peu choqué de l'emphase qu'elle mettait à annoncer d'avance tout ce qu'elle comptait faire pour Mlle M.... Souvent elle s'interrompait au milieu de ses plans de bienfaisance qu'elle se plaisait à nous développer dans les plus grands détails pour s'écrier : « Pourvu qu'elle soit jolie! » Cette dernière réflexion gâtait pour moi tout le bien que ma tante se préparait à faire. « Si elle n'est pas jolie, me disais-je à moi-même, vous serez donc pour elle moins bonne, moins compatissante; c'est donc à sa taille et à sa figure que vous allez rendre service! » J'étais sévère, beaucoup trop sévère pour ma tante. Une femme sur le retour recherche la société des jeunes et jolies femmes par un sentiment, après tout, bien excusable. C'est une abdication qu'il faut non-seulement excuser, mais même encourager, car j'ai remarqué que la beauté des jeunes demande souvent à être greffée sur l'esprit des vieilles.

Enfin Honorine arriva au château. — Messieurs, je l'appelle *Honorine* pour abréger.—Ma tante avait été au-devant d'elle jusqu'à Nantes, et la ramena avec une sorte de triomphe. Si j'étais peintre, j'essaierais de vous faire son portrait, de vous retracer chaque trait de sa physionomie et de sa personne; mais je craindrais de gâter ce portrait; il existe d'ailleurs, et fait par la main d'un maître. Vous avez tous lu *Indiana,* messieurs; quant à moi, c'est un livre que je n'ai jamais pu achever sans pleurer, parce qu'il m'a toujours semblé qu'en représentant le caractère et la figure de son héroïne, l'auteur avait dû avoir Honorine sous les yeux. Oui, c'était Indiana elle-même, ses traits, sa beauté, ses instincts, sensible et délicate comme elle, mélange heureux de réflexion, de passion et d'entraînement, disposée à tout aimer, à tout sentir. Je ne sais comment les poètes ou les grands romanciers nous dérobent toujours d'avance une partie de nos sentimens ou de nos illusions.

Ma tante ne s'était, du reste, pas trompée en disant qu'Honorine *ne devait point être élevée.* Personne ne s'était jamais occupé de la contraindre ni de plier son caractère à aucune convention. Elle ignorait encore que la vie d'une femme ne doit être qu'une perpétuelle réticence. Vive, enjouée, pétulante, incapable d'un détour, moins avancée à dix-huit ans que ne le sont à quatorze la plupart des Pari-

siennes, il semblait qu'elle sortît des mains de la nature. C'était un jeune arbuste capricieux et charmant qu'on avait laissé se développer librement et duquel on n'avait jamais retranché une branche ni un bourgeon.

Dans les premiers jours de son arrivée au château, Honorine fut l'idole ou, pour mieux dire, le jouet de tout le monde; ses naïvetés, ses manières d'enfant gâtée, ses reparties souvent étranges à force d'ingénuité, enchantaient ma tante et ses amies. Loin de chercher à lui faire des remontrances ou à réprimer sa vivacité, on l'excitait au contraire à montrer encore plus d'abandon et de laisser-aller qu'elle n'en avait réellement. Plus elle était étrange, et mieux elle plaisait; elle était jolie, et la beauté fait passer par-dessus tant de choses! Ma tante disait quelquefois en la regardant rire et danser (car elle riait et dansait sans cesse) : « Si elle se trouvait maintenant lancée dans le monde de Paris, avec sa figure et de pareilles manières, qu'y deviendrait-elle? » Mais, tout en disant cela, elle la façonnait à tous les manéges de la coquetterie, elle exigeait qu'elle changeât tous les jours de robe, elle lui faisait arranger ses magnifiques cheveux en longues nattes qui retombaient sur ses épaules et jouaient sur sa poitrine; elle cherchait enfin à jouir de sa beauté comme d'un bien qui lui appartenait et dont elle voulait avant tout se parer et se faire honneur.

Je vous avoue, messieurs (ici commence le chapitre de mes bizarreries), qu'il se passa un assez long-temps sans qu'Honorine me parût vraiment aimable ni jolie; j'éprouvais en sa présence un mélange d'embarras et presque de défiance qui ne ressemblait en rien à l'amour. Lorsqu'elle me regardait, il m'arrivait quelquefois de détourner les yeux d'un air contraint; je trouvais les siens trop mobiles, trop brillans pour moi; il me semblait y voir plus d'idées et de sentimens que mon cœur n'en pouvait contenir; le son de sa voix me causait une sorte d'ébranlement nerveux ou même d'effroi incompréhensible; j'avais besoin enfin d'entendre vanter par tout le monde sa figure et sa beauté pour la trouver tout-à-fait à mon gré.

Nous conversions cependant ensemble, car il n'y avait pas que des points de contradiction entre nos deux caractères : nous nous entendions pour aimer et détester à peu près les mêmes personnes. Je dois dire du reste qu'Honorine était toute différente avec moi de ce qu'elle était avec les amies de ma tante. Dans nos entretiens, elle se montrait habituellement expansive, confiante et même capable de réfléchir; la pauvre fille était, comme toutes les créoles, possédée

d'un excessif besoin de plaire. Ma tante voulait qu'elle parût enjouée, insouciante, et elle se soumettait d'instinct à ce rôle qu'on exigeait d'elle; elle était au contraire pensive et sérieuse avec moi, parce que ma tournure d'esprit et surtout ma timidité lui imposaient la gravité et la réserve.

Cependant l'été était sur le point de finir, et, bien que le genre de vie qu'on menait au château de Lespart n'eût rien de bien récréatif, je m'y étais cependant accoutumé au point que j'aurais volontiers prolongé encore de plusieurs mois ma convalescence; mais ma santé était tout-à-fait remise, et il n'y avait pas de raison pour que je ne retournasse pas à l'école militaire. J'annonçai mon départ à ma tante. Lorsque je pris congé d'elle, elle m'annonça d'un ton gracieux que, malgré ma gaucherie, elle n'était pas trop mécontente de moi, et que, l'année suivante, je pourrais venir passer un mois ou deux au château pour achever de me former. Je reçus cette invitation sans regret ni joie; car j'avais reconnu que, ma tante et moi, nous ne pensions ni ne sentions de même. Je ne laissai pas de la quitter avec les marques d'un profond regret.

Quant à Honorine, je lui fis mes adieux en homme qui ne l'avait pas appréciée. Je n'avais point encore cette expérience des séparations et des retours, qui fait qu'on sait se montrer enchanté ou attendri à propos. Honorine, qui sans doute ne voulait pas trop faire le procès à ma froideur, parut vivement touchée en me quittant; elle me rappela nos entretiens, les promesses que nous nous étions faites de partager toujours nos chagrins. Ce fut elle enfin qui joua le rôle de mon cœur. Elle me fit promettre de ne pas l'oublier; il semblait en vérité qu'à l'école militaire où j'allais retourner, je dusse trouver un grand nombre de femmes plus aimables et plus jolies qu'elle. Le jour de mon départ, elle me remit d'une main tremblante une bourse sur laquelle elle avait brodé mon chiffre. Je reçus cette bourse avec indifférence, et, comme un vandale que j'étais, je me mis, lorsque je fus seul, à en critiquer la broderie, comme si la naïveté même de ce présent n'eût pas dû me le faire trouver inestimable. Je vous le dis, messieurs, j'étais alors un aveugle, un ignorant; l'amie de ma tante m'avait bien jugé. Mais ce qui achevait de me rendre encore plus gauche que je n'étais au fond, c'est que j'avais la conscience de ma gaucherie; j'étais enfin un sot malheureux.

Cependant, lorsque je fus rentré à l'école militaire, et que j'eus repris le joug de la discipline, rendu plus lourd et plus triste par l'existence que j'avais menée pendant trois mois, je ne tardai pas à

tourner un œil de regret vers le château de Lespart. Beaucoup de choses que je n'avais que médiocrement goûtées quand je l'habitais me parurent attrayantes et très regrettables dès que j'en fus séparé. Je me dis que ma tante avait, il est vrai, l'ame un peu sèche, mais en revanche, infiniment d'esprit. Je lui rendis justice à distance ainsi qu'à ses amies. Mme de Crussy elle-même, qui m'avait tant déplu quelques mois auparavant, me sembla rajeunie, par le souvenir, de plusieurs années. Mais bientôt toutes ces impressions s'effacèrent successivement, et ne laissèrent plus en moi qu'une image, une seule pensée, celle d'Honorine. Pouvais-je ne pas revenir à elle avec la confusion du repentir, en me retraçant ses charmes et ses perfections? A présent que j'étais séparé d'elle, je la jugeais, et je sentais tout ce qu'elle valait. Comment avouer, sans avoir l'air d'un visionnaire ou d'un fou, que, lorsque j'étais près d'elle, j'étais froid, indifférent, probablement par fanfaronnade; mais que, dès que j'avais cessé de la voir, j'étais devenu éperduement amoureux d'elle?

Je n'avais, à l'école militaire, qu'un seul ami, il s'appelait Victor de P...., son caractère était tout l'opposé du mien. Aussi hardi, aussi entreprenant que j'étais irrésolu et craintif, Victor était à vingt ans ce qu'il serait à trente. Il avait déjà la tête remplie de grandes théories et de systèmes tous faits sur l'amour et le caractère des femmes; il était né avec tous les instincts et les principes de la garnison.

Victor connaissait ma timidité et mon inexpérience, il avait eu pitié de moi, et s'était engagé à me former. Je lui retraçai sans lui rien déguiser toutes les circonstances de mon séjour dans le château de ma tante. Il fut long-temps à revenir de sa surprise, lorsque je lui eus avoué que je m'étais trouvé pendant trois mois à peu près sans concurrens, avec mon uniforme et mes vingt ans, au milieu de sept ou huit femmes n'ayant toutes pour se distraire que des romans ou moi, et sans que j'eusse été le Faublas d'aucune d'elles. Il fallut pour qu'il me crût que je lui affirmasse à plusieurs reprises que j'étais sorti du château de Lespart la conscience aussi nette que lorsque j'y étais entré.

Je lui parlai aussi d'Honorine; je la lui dépeignis avec un enthousiasme et un feu qui lui firent bien voir que, si j'étais ignorant, je n'étais du moins pas insensible. Il ne put douter qu'elle ne fût réellement jolie, ayant été jugée telle par un tribunal de femmes. Je lui montrai enfin la bourse qu'Honorine m'avait remise le jour de mon départ.

— Peste! dit Victor en l'examinant attentivement, vous êtes plus

heureux que je ne pensais! Eh bien! ajouta-t-il en me rendant la bourse, j'espère que pour celle-là du moins tout est fini?

— Comment l'entendez-vous? lui dis-je en le regardant attentivement.

— Mais est-ce que vous n'êtes pas au mieux avec elle? reprit-il.

— Au mieux? ajoutai-je. En vérité, je ne vous comprends pas.

Victor fit entendre un long éclat de rire.

— Comment, s'écria-t-il, une jeune fille qui m'a tout l'air d'être fort passionnée, une créole enfin, avec qui vous conversez dans un parc jusqu'à onze heures du soir, au clair de lune, qui pleure quand vous devez partir, qui vous remet une bourse qu'elle vous a brodée en cachette; et vous en êtes là!... Oh! pour le coup, mon cher, sous quel astre êtes-vous donc né?

Victor continua ainsi pendant quelques instans à m'adresser des réprimandes en forme de railleries, et j'y étais d'autant plus sensible que je sentais revenir dans mon esprit de temps à autre la conversation qui avait eu lieu dans le parc entre ma tante et ses amies, et que je n'avais pas jugé à propos de lui confier. Je me disais en même temps que mes camarades, même les plus laids et les plus bêtes, avaient tous, à les en croire, des maîtresses charmantes, et recevaient d'elles des lettres qu'ils lisaient confidentiellement à toute l'école. Moi seul, j'étais sans lettres et sans maîtresses, et de plus, toujours placé sous le poids de l'anathème lancé contre moi par Mme de Crussy. Je ne répondis rien à Victor; j'étais trop profondément mortifié de ses paroles et des réflexions qu'elles m'inspiraient. Il avait réussi cependant à me faire rougir de moi-même. Je lui donnai intérieurement raison sur tous les points, et je puis dire qu'en le quittant je n'avais plus les mêmes principes ni la même conscience.

L'année s'écoula avec une lenteur extrême; au lieu de songer à mes études et à mes livres, je ne fis que penser à Honorine. Je passai de détestables examens, mais peu m'importait; le projet que je roulais dans mon esprit était trop grave et trop capital pour ne pas occuper toutes mes pensées. J'étais décidé, conformément aux reproches et aux instructions de Victor, à ne rentrer à l'école qu'en triomphateur. Honorine devait être à la fois le but et le prix de mon entreprise.

Enfin je reçus une lettre de ma tante, où elle m'annonçait que j'étais attendu au château de Lespart. En achevant cette lettre, je fus saisi de mortels battemens de cœur qui ne devaient plus me quitter pendant tout mon voyage et une partie de mon séjour au château. J'essayais parfois de maîtriser mon émotion en me disant :

« C'est un parti pris, il faut qu'elle soit à moi, ou sinon... je me tuerai. » Mais c'était là une phrase de fanfaron, qui ne faisait que me donner la mesure de ma peur. Jugez de ce qui devait se passer en moi; j'étais éperduement amoureux d'Honorine, et j'étais cependant décidé à jouer près d'elle, de propos délibéré, le rôle de séducteur. Est-il au monde de plus fausse position que celle-là?

Le jour de mon départ, je dis à Victor d'un ton d'assurance :

— Je suivrai vos conseils, mon cher, vous serez content de moi.

— J'en doute, me répondit-il; au surplus, nous verrons.

Pendant l'année qui s'était passée depuis mon premier séjour au château de Lespart, il s'était opéré de grands changemens dans le caractère et les idées de ma tante. Elle était devenue d'une dévotion outrée, à la suite d'une maladie nerveuse qui lui avait fait perdre une partie de ses cheveux. Sa dévotion était retombée sur la pauvre Honorine, qui s'y trouvait directement exposée; son existence n'était plus ce qu'elle était l'année précédente. Moi qui l'avais vue idolâtrée, fêtée par tout le monde! Ma tante avait fini par se lasser d'elle comme on se lasse d'un jouet qui a perdu sa nouveauté; elle en avait fait maintenant une sorte de femme de chambre relevée, la soumettant à tous les caprices, à toutes les tracasseries d'un jansénisme de fraîche date. Les plus heureuses qualités d'Honorine étaient devenues des défauts aux yeux de ma tante; elle avait successivement condamné sa gaieté, son expansion, sa franchise; elle lui eût fait volontiers un crime de sa grace et de sa jeunesse.

Honorine me revit avec un sentiment de profonde tristesse, mais aussi je crois avec un certain bonheur; elle sentait qu'elle retrouvait en moi quelqu'un en qui elle pourrait se confier. Son visage me parut altéré, maigri; elle était toujours charmante, mais elle avait eu beaucoup à souffrir de l'humeur de Mme de Lespart. Elle ne me fit pas d'abord connaître tous ses chagrins, mais j'en devinai une partie: je m'assurai par moi-même que celle qui l'avait placée sous sa dépendance en publiant d'avance les actes de sa bienfaisance fastueuse, n'était plus maintenant que sa persécutrice cachée, son despote intime.

J'avoue que l'état où je retrouvai Honorine, les aveux qu'elle me fit, les chagrins dont je la vis atteinte, faillirent déconcerter un peu mon plan de campagne. Je n'avais vu en elle, l'été précédent, qu'une jeune folle dansant, riant, chantant du soir au matin; son insouciance et son abandon semblaient autoriser alors tous les projets; mais je ne m'attendais pas à retrouver une victime. Cependant, au

moment où je me sentais prêt à faiblir, je fis un retour sur moi-même, je me dis que le chagrin d'Honorine, l'appui qu'elle semblait attendre de moi devaient être un piége que le sort me tendait. « Il s'agit, me dis-je, tout en acceptant le partage de ses peines, de me réserver l'entière liberté de mes actions. »

Tout en cherchant, à l'aide de ces raisonnemens, à ramener mes pensées à un but positif, je remettais de jour en jour l'exécution de mon dessein; je me disais que l'occasion favorable n'était pas encore venue, bien que j'eusse à peu près tous les jours un entretien de plusieurs heures avec Honorine; mais j'étais d'autant plus timide et d'autant plus éloigné de rien entreprendre près d'elle, que je m'étais mieux préparé d'avance à être hardi et téméraire. Honorine était toujours beaucoup plus résolue et plus expansive que moi; elle pleurait en me rapportant le soir les discours injustes et cruels que ma tante lui avait tenus dans la journée. Et moi, je la regardais pleurer silencieusement, sans songer à mon projet et sans avoir surtout la force de rompre le charme de nos entrevues; c'est un si grand bonheur d'égoïsme, de regarder pleurer la femme qu'on aime! non pas qu'on soit heureux de ses larmes, mais c'est qu'en les recueillant, on songe aux consolations qu'elle espère, et il semble qu'elle veuille étendre ainsi le champ si vague et si doux de la protection.

Telles étaient les impressions que j'apportais à mes tête-à-tête avec Honorine; j'étais, comme vous le voyez, fort éloigné de mon but, et je ne m'en fusse probablement jamais rapproché, si ma bonne ou ma mauvaise étoile n'eût bientôt fait naître une circonstance imprévue qui semblait être une provocation directe adressée à ma résolution.

Un jour, ma tante avait été plus cruelle encore pour Honorine qu'elle ne l'était d'ordinaire. A table, devant plusieurs personnes étrangères, elle lui avait adressé des reproches si durs et si déplacés, que je faillis faire éclater mon indignation; il s'agissait, je crois, d'une certaine coiffure sur laquelle ma tante avait mis son *veto*, et qui s'était reproduite malgré sa défense. Honorine, poussée à bout, quitta la table précipitamment sans pouvoir prononcer un seul mot, et sans que personne eût l'air de remarquer son départ. Dès que le dîner fut achevé, je m'empressai d'aller la rejoindre; je la trouvai dans une allée détournée du parc, assise derrière un oranger, sur un banc de bois où nous nous asseyions quelquefois. Ses traits et ses mouvemens exprimaient la désolation la plus vive; elle me dit d'un ton suffoqué :

— Je veux partir... aujourd'hui... ce soir même... je ne puis rester plus long-temps dans cette maison...

— Calmez-vous! m'écriai-je; si quelqu'un vous surprenait dans l'état où vous êtes?

— Eh! que m'importe! reprit-elle, je n'ai plus rien à perdre maintenant.

Tout novice que j'étais, je compris confusément que ces transports d'agitation, ces menaces pouvaient produire dans l'esprit d'Honorine, naturellement ardent et impétueux, une crise favorable à la réussite de mes projets; je me promis intérieurement de ne laisser échapper aucune circonstance que je pusse mettre à profit. Je m'approchai d'elle, je voulus m'emparer de ses mains en cherchant à la consoler :

— Laissez-moi, me dit-elle en se levant d'un air désespéré, vous ne me reverrez jamais...

— Mais où irez-vous? m'écriai-je, vous ne connaissez personne en France?

— Il est vrai, reprit-elle d'un ton d'abattement; je suis seule au monde, personne ne s'intéresse à moi; mais n'importe, je pars.

— Vous partez, Honorine, ajoutai-je en étendant les bras vers elle; et moi, moi qui vous aime?

Le geste de douleur qui accompagna ces derniers mots la contraignit à s'arrêter; elle sourit douloureusement, puis me regardant d'un air découragé :

— Oui, il faut que vous m'aimiez vraiment, reprit-elle, pour vous intéresser encore à moi après ce qui vient de se passer!

Je ne trouvai rien à lui répondre; seulement je la contraignis à se rasseoir près de moi. Je pris sa main qu'elle ne chercha plus à me retirer; nous nous regardâmes quelques instans en silence : nous étions à la fois heureux et presque calmés; elle reprit d'une voix à demi éteinte :

— Il faut que vous m'aimiez véritablement, car je n'ai plus que vous au monde pour me plaindre et me protéger.

A peine eut-elle prononcé ces mots, que je fis entendre un cri de bonheur; je crus rêver, je venais de comprendre qu'elle m'abandonnait le soin de sa destinée; j'avais mis tout à coup la timidité de côté, parce que je ne m'apercevais plus que je fusse timide.

— Et vous, lui dis-je, m'aimez-vous?

Elle soupira, baissa la tête, puis fit entendre un *oui* murmuré d'un ton si faible, que je le devinai plutôt que je ne l'entendis.

Je tombai à ses genoux, je n'avais la force de rien exprimer, j'étais courbé devant elle; je crus sentir que sa tête s'appuyait doucement sur moi; alors je n'éprouvai plus que du bonheur, mais pas de surprise, pas d'orgueil surtout : j'aurais voulu qu'un pareil moment pût durer toute la vie.

Tout à coup elle se releva, repoussa ma main, et, la serrant une dernière fois avec expression :

— Au nom du ciel, ne me perdez pas, s'écria-t-elle; adieu.

Elle disparut précipitamment, me laissant étonné, anéanti, cherchant à douter encore de ce qui venait de m'arriver, interrogeant mon trouble et mon ravissement, me demandant si c'était bien à moi que cet aveu et ces paroles se fussent adressés. Mais, la première émotion de l'extase une fois dissipée, mon cœur se divisa tout à coup en deux partis contraires qui luttaient et s'y faisaient la guerre depuis long-temps. Alors la seconde partie de moi-même, celle qui n'eût assurément rien obtenu pendant cet entretien, releva la tête d'un air de fierté et se dit qu'elle venait de remporter une véritable victoire. Je me mis en même temps à calculer avec le sang-froid et la précision d'un roué le chemin que j'avais dû faire dans les bonnes graces d'Honorine. — Il n'y a qu'un instant, me disais-je, à cette place, je la serrais dans mes bras; elle m'a avoué qu'elle m'aimait; il ne tenait qu'à moi qu'elle m'appartînt. — Mon but me semblait atteint, ou du moins si près d'être atteint, que je croyais déjà pouvoir célébrer mon triomphe. — C'est dommage, ajoutai-je en me rengorgeant, que Victor ou quelque autre camarade de l'école militaire ne se soit pas trouvé tout à l'heure, derrière cette charmille, au moment où j'étais aux pieds d'Honorine; j'aurais pu ainsi faire constater par des témoins les progrès réels qui se sont accomplis en moi depuis l'été dernier.

Je faisais ces réflexions en marchant dans le parc à pas précipités comme un homme qui ne se possède plus. Tout à coup, je m'arrêtai, comme frappé d'une illumination soudaine pour me dire : Je n'ai plus qu'un pas à franchir, mais il faut le franchir; il n'y a point deux partis à prendre maintenant. Après ce qui vient de se passer entre Honorine et moi, après ce que je viens d'obtenir d'elle, il serait impardonnable à moi de ne pas me rendre chez elle cette nuit, à une heure du matin.

J'eus à peine prononcé cette phrase et tracé ce que j'appelais mon plan de conduite, que je fis un brusque retour sur moi-même; j'eus comme un saisissement d'indignation. Un sentiment d'honnête

homme se réveilla subitement dans ma conscience, et la première pensée qui me vint à l'esprit fut celle-ci : « Elle est déjà si malheureuse! Si cette visite allait encore augmenter ses tourmens! » Mais j'étais en ce moment trop exalté, trop endurci surtout pour que cette crainte pût avoir beaucoup d'empire sur moi. Pour achever de m'étourdir, je me transportai en pensée à l'école militaire, et je me dis qu'il s'agissait maintenant de mon salut définitif, du rang que j'occuperais dans l'opinion des autres hommes, de la question enfin de savoir si je serais ridiculisé ou respecté pour le reste de ma vie. — D'ailleurs, ajoutais-je, que me dirait Victor lorsque je lui confesserais l'entrevue du parc?... Allons, allons, il n'y a plus à balancer, il faut agir, et demain, morte ou vivante, elle m'appartiendra.

Je me dirigeai vers le château; il faisait nuit déjà depuis longtemps. On était réuni dans le salon, dont on avait ouvert les fenêtres à cause de la chaleur. Ma tante recevait ce soir-là quelques personnes du voisinage. Comme elle sentait qu'elle avait été trop loin près d'Honorine pendant le dîner, elle avait cherché à réparer ses torts en lui faisant quelques caresses. Honorine était assise à côté d'elle et conservait une attitude contrainte et réservée. En entrant, je fus frappé de sa pâleur; elle paraissait chercher mes regards avec une sorte d'inquiétude, mais j'eus l'air d'éviter les siens. Je la regardai pourtant, elle me sourit avec une expression de douceur; je tressaillis, car je craignais que quelqu'un n'eût remarqué ce sourire; je voulais qu'elle fût compromise par moi, mais non par elle-même. Elle était ce soir-là si intéressante et si jolie, que tout le monde faisait son éloge; il y a des figures que l'émotion rafraîchit comme les fleurs. J'en étais fier comme de moi-même; je compris pour la première fois de ma vie le bonheur d'être aimé d'une femme que chacun admire et vante. Je me trouvai aussi heureux, plus heureux peut-être maintenant que je l'avais été dans le parc, quelques instans auparavant, aux pieds d'Honorine. Je me dis même que ce premier bonheur n'avait dû servir qu'à préparer, qu'à rehausser celui que je goûtais en ce moment. L'amour est un contraste perpétuel entre la sécheresse du plus affreux orgueil et le dernier excès de l'abandon.

Je passai derrière les fauteuils rangés en cercle autour du salon, je m'approchai de celui d'Honorine, et, au risque d'être entendu de ma tante, je lui lançai à demi-voix ces deux mots : « M'aimez-vous? » Je tenais à faire l'essai de mon nouveau pouvoir. Elle feignit de ne pas m'avoir entendu; alors je relevai la tête, je parus piqué, je me tournai vers une autre femme assise à quelque distance; je me

courbai sur son fauteuil et affectai de lui parler avec une certaine familiarité. Honorine, que je ne perdais pas de vue, se retourna brusquement et me dit avec un regard dont je n'oublierai jamais l'expression : « Et vous? » Je tremblai, mais je me remis aussitôt; je souris d'un air de confiance en me disant : J'en étais sûr. — Je pensai qu'elle ne m'eût assurément rien dit de plus si elle eût été réellement ma maîtresse. — Il est constant, ajoutai-je en moi-même, qu'elle m'appartient maintenant, et que, si j'exigeais que ce qu'elle vient de me dire tout bas, elle le dît tout haut, devant toutes les personnes qui se trouvent réunies ici, elle s'y résignerait. Décidément, il est indispensable que je la voie cette nuit.

Il était à peine onze heures lorsque les personnes que ma tante avait réunies se retirèrent. J'habitais un pavillon situé dans le parc à une ou deux portées de fusil du château; la chambre occupée par Honorine se trouvait dans un corps de logis communiquant par une galerie avec l'appartement de ma tante. Ce bâtiment était habituellement réservé aux plus intimes amies du château, celles qui y passaient une partie de l'été. On y montait par le château d'abord, puis par un escalier donnant dans le parc même, et dont j'avais eu le soin d'étudier d'avance les dispositions.

En quittant le salon, au lieu de me rendre dans mon pavillon, je me mis à me promener dans le parc, en rêvant aux chances de mon expédition. Je m'étais dit que je monterais à une heure chez Honorine; j'avais par conséquent près de deux heures à attendre et à réfléchir sur ce que j'allais faire. C'était plus de temps qu'il ne m'en fallait pour sentir fléchir mon courage et voir s'évanouir ma résolution.

Autant je m'étais cru d'avance hardi, déterminé, quand il n'était pas encore question d'agir, autant je me trouvais maintenant indécis, abattu. Je sentais par instans mes jambes fléchir sous moi et mon front se couvrir d'une sueur froide, car, en me recueillant sérieusement, j'étais loin d'avoir la conscience calme sur l'action que j'allais commettre. Le côté conquérant et chevaleresque de mon expédition était complètement évanoui; il ne restait plus en moi que certaines considérations qui n'étaient assurément pas à l'avantage de ma délicatesse. J'étais en butte à toutes les attaques du remords, de la crainte, d'un violent amour, du faux point d'honneur, de tout ce qui pouvait bouleverser un cœur tel que le mien, où il n'y avait encore que des doutes et de fausses idées sur toutes choses. Enfin, sentant qu'il m'était impossible de soutenir plus long-temps cette

lutte affreuse engagée entre le parti que j'avais pris et la révolte de mes instincts, je me dis : Arrive que pourra, je n'irai pas; demain, j'avouerai tout à Honorine, je me jetterai à ses pieds, j'implorerai mon pardon; elle me l'accordera, j'en suis sûr.

Dès que j'eus prononcé ces mots, je souris, je me sentis soulagé d'un grand poids; mes sens se calmèrent par degrés, il me semblait que je renaissais à la vie. Je me dirigeai d'un pas léger vers la porte du pavillon, enchanté du parti que je venais de prendre. Mais, au moment où j'allais ouvrir la porte, je m'arrêtai brusquement :

— Mais si je rentre, m'écriai-je, que dira Victor? Il dira que je suis un lâche, que je mens à tous les sermens que je me suis faits; il est clair que je n'ai ni résolution ni courage; Honorine elle-même me méprisera, quand je lui ferai connaître ce qui s'est passé en moi.

En ce moment, j'entendis sonner une heure à une petite pendule en cuivre qui se trouvait sur la cheminée du pavillon. Je regardai la fenêtre d'Honorine, j'espérais que sa lumière serait du moins éteinte; dans ce cas-là, j'aurais eu un prétexte pour renoncer à tout. Mais j'aperçus avec douleur que sa fenêtre était encore éclairée. Alors je ressentis un véritable vertige, je fus emporté comme dans un tourbillon et contre ma volonté vers l'escalier qui conduisait chez Honorine. Je le montai en recommandant mon ame à Dieu, comme si j'allais commettre un crime.

Je savais que la chambre d'Honorine devait être la seconde à gauche, dans un corridor sur lequel donnaient les chambres des autres personnes qui habitaient cette partie du château. Je faillis m'évanouir lorsque j'aperçus la clé qui se trouvait à la seconde porte. Je frappai timidement, moi qui m'étais dit quelques jours auparavant que je pourrais pénétrer chez elle par escalade! Je ne saurais vous dire ni comment la porte s'ouvrit, ni comment j'entrai, car je n'avais plus en ce moment la conscience de mes pensées ni de mes mouvemens. Je me souviens seulement que j'aperçus à travers un nuage Honorine qui se trouvait dans le fond de la chambre assise devant une table et occupée à écrire. Elle crut probablement qu'une femme de chambre du château venait d'entrer chez elle, car elle continua à écrire pendant quelques instans encore. Enfin elle se retourna, mais, lorsqu'elle m'eut reconnu, elle resta quelques instans stupéfaite, immobile, ne pouvant croire encore que ce fût moi.

Elle se leva précipitamment :

— Que voulez-vous? s'écria-t-elle; est-ce vous?... Non, je me trompe, ce ne peut être vous.

Elle ne put continuer et fléchit sur elle-même : ses lèvres blanchirent, et ses yeux se fermèrent à demi. Je me crus enhardi, bien que ses gestes exprimassent une confusion mortelle. Je m'étais cependant attendu à trouver en elle encore plus de stupeur et d'indignation. J'eus un moment la pensée qu'elle pourrait s'adoucir.

— J'ai voulu, lui dis-je en balbutiant, vous revoir pour m'entretenir avec vous.

— Vous entretenir avec moi? reprit-elle; ici, à une pareille heure! malheureux! sortez, sortez!

— Non, répliquai-je avec la sombre expression d'un forcené, je suis décidé à rester ici jusqu'au jour.

J'avais juré de la poignarder, le coup était porté. Je croisai froidement les bras pour en attendre l'effet. Elle se tint debout, me regarda pendant quelques instans comme privée de mouvement, puis elle leva les mains au ciel, se précipita sur la table où je l'avais surprise; elle prit un mouchoir qu'elle appuya violemment sur sa figure : je l'entendis sangloter; elle prononça quelques phrases entrecoupées, mais je ne distinguai que ces mots : « Je l'ai mérité. » Elle passa brusquement devant moi en me criant sans se retourner : « Adieu. » En même temps, elle s'élança dans le corridor et chercha à ouvrir une fenêtre donnant sur une fosse profonde qui entourait le château; c'était l'unique et dernier vestige des anciennes fortifications.

J'eus heureusement le temps de la rejoindre avant qu'elle eût exécuté son dessein; je parvins à m'emparer de ses mains.

— Rentrez, lui dis-je, si vous ne voulez pas que j'emploie la force pour vous retenir.

Elle jeta un regard d'épouvante sur les portes des autres chambres, et, craignant sans doute d'engager une lutte qui eût été nécessairement entendue des personnes du voisinage, elle rentra, et me dit d'une voix éteinte :

— Je vous jure que, dès que vous ne serez plus là, je me précipiterai par cette fenêtre.

Je ne lui répondis pas; je promenai autour de moi des yeux égarés, cherchant si je ne trouverais pas un couteau, une arme, pour me l'enfoncer dans le cœur. Je sentais bien, d'après ce qu'elle venait de me dire, que tout était perdu pour moi; je ne pouvais douter que, si elle ne se tuait pas, elle ne devînt folle. Je ne reconnaissais plus ni sa voix, ni ses mouvemens, ni ses traits : ce n'était plus elle. A

chaque gémissement qu'elle laissait échapper, il semblait qu'elle allât rendre l'ame. J'étais aussi malheureux qu'elle, bien qu'atteint d'une souffrance différente; elle n'était que ma victime, mais moi, j'étais son bourreau. Je sentis que j'avais commis par orgueil, par folie, la plus indigne des lâchetés; j'étais maintenant en présence de mon châtiment. Je me disais que je ne survivrais pas à une pareille impression; mais je ne savais comment le lui faire comprendre, et il fallait pourtant la venger de moi-même. Je ne respirais plus, j'étais comme détaché de la vie. Honorine jeta les yeux sur moi, et mon attitude, la pâleur de mon visage, lui inspirèrent sans doute quelque pitié, car elle me dit d'une voix dont l'accent me perça le cœur :

— Vous avez eu raison d'agir ainsi, car j'ai été avec vous inconséquente, légère; seulement... je n'aurais pas cru que ma punition dût me venir de vous.

Je ne compris pas d'abord le sens de ses paroles; je compris seulement qu'elle me parlait et ne me méprisait pas assez pour me refuser d'entendre le son de sa voix. Je me dis que son cœur devait être un abîme de miséricorde et de bonté, et, cédant à l'accablement et au repentir, je tombai à genoux, mais loin d'elle, sans oser la regarder, cachant ma tête dans mes mains pour pleurer plus librement. Mes cris étouffés et mes exclamations convulsives attestaient un si vif désespoir, qu'Honorine ne put s'empêcher de m'adresser quelques mots pour essayer de me calmer. Pour toute réponse, je lui fis un signe de main comme pour lui indiquer que je me croyais indigne du secours qu'elle m'offrait.

Je m'efforçai enfin de surmonter mon émotion :

— Tous les instans que je passe ici, m'écriai-je en sanglotant, ne font qu'aggraver mon crime, je le sens, et pourtant il faut que vous sachiez tout.

Alors je lui fis connaître toutes les circonstances qui m'avaient poussé à cette étrange et déplorable résolution. Je lui dépeignis ma timidité, les craintes, les angoisses perpétuelles où je vivais depuis long-temps, me considérant comme un être incapable d'être aimé, ni de faire comprendre à aucune femme que je pusse aimer. Je lui parlai aussi des conseils que j'avais reçus à l'école militaire, de l'opinion que Mme de Crussy avait exprimée sur moi l'année précédente. Je lui fis voir enfin que je n'étais qu'un véritable enfant, dont le jugement avait été plutôt faussé que le cœur n'était perverti. Je ne lui cachai rien : c'était le seul moyen peut-être de paraître moins coupable à ses yeux.

Quand j'eus cessé de parler, elle m'indiqua le papier qui se trouvait sur la table.

— Au moment où vous êtes entré, me dit-elle, je vous écrivais. Je vous conjurais, au nom de l'amitié que vous sembliez me porter, d'nser avec moi des plus grands ménagemens, car je me repentais de notre dernier entretien. Votre tante, vous disais-je, qui semble me haïr maintenant, me reproche sans cesse d'être coquette, légère; la plupart de ses amies sont mal disposées contre moi. Que diront-elles quand elles sauront?...

Je me levai précipitamment en entendant ces derniers mots, saisi d'indignation, comprenant qu'elle pouvait croire que je serais capable de divulguer cette entrevue. Je m'approchai d'elle, puis m'éloignant brusquement :

— Non, non, je ne me plains pas, m'écriai-je, car j'ai mérité que vous eussiez cette pensée.

Il y eut une pause qui dura un temps assez long. Ce fut elle qui rompit le silence la première.

— Oui, n'est-ce pas? reprit-elle en agitant la tête, votre cœur se révolte en pensant que ce qui se passe en ce moment ici pourrait être jamais connu par vous; mais, croyez-moi, il n'y a point d'homme, si généreux qu'il soit, qui ne révèle tôt ou tard un secret où son amour-propre est intéressé.

La voix d'Honorine, d'ordinaire si tendre, avait, en prononçant ces mots, un accent de sècheresse qui me fit sentir que j'avais perdu tout son amour.

— Ne m'accablez pas, répliquai-je, car je sais que je mourrai du chagrin que je vous ai fait éprouver cette nuit; mais laissez-moi pourtant vous jurer qu'en me rendant ici, j'espérais que vous m'appartiendriez pour toute la vie. Je me disais : C'est elle qui m'a appris à aimer, c'est elle seule que j'épouserai.

— Oh! n'ayez jamais cette pensée-là, interrompit vivement Honorine, car elle nous tromperait tous les deux. Quelque temps avant votre arrivée, Mme de Lespart me disait : « Vous avez été l'été dernier d'une coquetterie révoltante avec mon neveu; vous savez bien pourtant qu'il ne peut vous épouser; il sera riche un jour, et vous n'avez rien. Prétendriez-vous donc être sa maîtresse? »

Je fis quelques pas pour m'élancer hors de la chambre, mais je me contins. Je ne sais à quel excès d'emportement j'eusse cédé, si ma tante eût été devant moi. Elle avait trouvé d'avance des paroles qui devaient être pour moi le dernier des affronts.

— Quand je vous avouais, m'écriai-je, que je sentais ne pouvoir aimer ma tante, vous m'accusiez, vous me blâmiez...

Je gardai le silence, l'émotion étouffait ma voix. Honorine me regarda, je compris le sens de ce regard, je m'élançai vers elle.

— Si vous me pardonniez, lui dis-je en m'emparant de ses mains que j'abandonnai brusquement; si vous me pardonniez, si vous ne me laissiez pas partir sans me dire du moins que vous pourriez peut-être m'aimer encore, quel espoir, quel courage j'emporterais! Il me semble que je serais bientôt digne de vous, et, en attendant, je pourrais tout dire à ma tante, lui déclarer que je suis déterminé à n'épouser que vous.

— Encore cette pensée? reprit Honorine en me souriant tristement.

L'expression qu'elle mit à ces dernières paroles me pénétra d'une émotion que je ne saurais rendre. J'éprouvai l'empire irrésistible d'une femme divine qui semble douter d'elle-même au moment même où elle se révèle dans sa plus sublime bonté. Je me penchai vers elle avec le plus confiant abandon; j'oubliai pour un instant ma faute, son désespoir et tout ce qui venait de se passer.

— Vous savez bien, lui dis-je d'une voix tremblante d'émotion, que je n'ai que vous au monde; seul, abandonné de tous les cœurs, je n'avais que cette affection qui faisait mon seul bien; et qui donc m'aimera désormais si vous ne m'aimez plus?

Alors elle me regarda de nouveau, je vis des larmes rouler dans ses yeux; je joignis les mains, ne doutant pas qu'elle ne m'eût compris. Elle me tendit une de ses mains avec une confiance qui ne pouvait exister que dans un cœur tel que le sien. J'osai serrer à peine cette main qu'elle me rendait comme si je n'eusse pas cessé d'en être digne.

— Adieu, m'écriai-je d'une voix étouffée, adieu; désormais je ne puis plus vivre que pour vous.

Au moment où je sortis de chez elle, il était près de cinq heures; le jour était levé déjà depuis long-temps, nous étions alors au milieu de l'été. Je franchis rapidement le corridor où se trouvait la chambre d'Honorine; mais, au moment où je me préparais à descendre l'escalier, je vis une porte s'ouvrir brusquement et paraître Mme de Crussy, qui habitait une chambre voisine de celle d'Honorine. Elle me fit une profonde révérence accompagnée d'un sourire railleur, puis la porte se referma brusquement.

Je me hâtai de descendre, et ce ne fut qu'après avoir marché quel-

ques instans dans le parc et repris, en respirant le grand air, une certaine tranquillité d'esprit, que je pus réfléchir à tout ce que cette dernière circonstance pouvait avoir de funeste pour Honorine et pour moi. Je parvins cependant à calmer un peu mes inquiétudes, en me disant que, dans le cas où Mme de Crussy aurait conçu quelques soupçons, elle aurait du moins la générosité de ne chercher à les éclaircir qu'auprès de moi. J'étais du reste bien décidé à saisir l'occasion favorable d'entretenir ma tante de mon amour pour Honorine et du projet d'union que j'avais conçu, sans me dissimuler pourtant les obstacles qu'un pareil projet pourrait rencontrer dans son esprit.

Je rentrai au château, car je craignais que mon absence ne fût remarquée. Ma tante se trouvait déjà dans la salle à manger avec Mme de Crussy; j'examinai leurs physionomies, mais je n'y vis rien qui dût m'alarmer. Je crus même remarquer sur leurs traits une expression de gaieté extraordinaire. Comme on servait le déjeuner, une femme de chambre vint annoncer d'un air composé que Mlle Honorine avait une violente migraine et ne descendrait pas de la journée. Ma tante, après le déjeuner, se disposa à faire quelques visites dans le voisinage et voulut m'emmener avec elle. Je fus surpris du changement de ses manières. Elle me traitait ordinairement avec une froideur qui allait presque jusqu'au dédain; mais elle fut ce jour-là avec moi d'une affabilité à la fois moqueuse et recherchée qui ne laissa pas de m'inquiéter. Je m'efforçai en vain de découvrir ce qui pouvait me valoir de sa part cette attention singulière. — Vous vous formez, me disait-elle après chaque visite que nous faisions; je commence à croire que décidément on pourra faire quelque chose de vous.

J'étais trop préoccupé pour comprendre le sens caché de ces félicitations cruellement ironiques. Cependant, lorsque je vis que la journée du lendemain se passait sans qu'Honorine parût, je me hasardai à parler d'elle à ma tante.

— Ah! mon cher neveu, me dit-elle en souriant d'un air de gaieté forcée, je dois vous dire que votre question est au moins indiscrète. Rentrez en vous-même, et vous sentirez qu'il était impossible que cette petite malheureuse que j'ai recueillie restât ici un jour de plus. Comment! après vous avoir fait venir, sans m'en douter, une maîtresse de la Guadeloupe, fallait-il encore vous la conserver?

— Une maîtresse! m'écriai-je en pâlissant et en cherchant à douter de ce que j'entendais.

— Allons, reprit ma tante, vous niez, c'est le fait d'un galant

homme; je pourrais même paraître convaincue, si cela peut vous plaire; mais, croyez-moi, le mieux est, quant à présent, de ne pas trop vous défendre d'un fait qui, après tout, vous réhabilite dans mon sentiment. Décidément, nous vous avions mal jugé. Nous vous prenions pour un novice, incapable de rien entreprendre; mais vous nous avez toutes jouées avec une adresse et un sang-froid qui vous fait le plus grand honneur. A présent, je puis vous avouer pour mon neveu.

J'étais trop consterné, trop ému, pour pouvoir exprimer à ma tante ce qui se passait en moi. Je me contentai de lui dire en cherchant à me modérer :

— Madame, tout ce que je puis vous dire, c'est que vous avez été la dupe d'une indigne délation; il faut qu'Honorine rentre chez vous aujourd'hui, à l'instant même.

Ma tante vit bien à ma voix et à mon air que j'étais sur le point d'éclater.

— Mon cher neveu, me dit-elle avec sévérité, sur quel ton le prenez-vous avec moi? Est-ce ainsi que vous prétendez reconnaître ma complaisance et mes bontés?

— Encore une fois, madame, repris-je avec force, il faut qu'Honorine rentre ici; elle n'a jamais été ma maîtresse, elle est aussi irréprochable que lorsqu'elle est entrée chez vous.

Ma tante avait le caractère impérieux et despotique, elle se contenta de me répondre d'un ton bref :

— Vous ne la reverrez pas.

— Que dites-vous, m'écriai-je, quand mon existence et la sienne sont liées à jamais, quand j'ai juré de l'épouser?

Ma tante me regarda d'un air à la fois stupéfait et dédaigneux, comme pour me demander si je parlais sérieusement.

— Épousez-la, reprit-elle, et je vous déshérite.

Cette dernière menace me fit rentrer en moi-même et comprendre que je n'avais plus rien à espérer d'un pareil cœur. Une distance infranchissable existait entre ses sentimens et les miens. Je m'inclinai profondément devant elle et disparus. J'appris d'un des domestiques de la maison qu'Honorine était partie la veille, d'après les ordres de ma tante, pour Paris, où elle devait attendre une personne qui se chargerait de la conduire à la Guadeloupe.

Je quittai le château de Lespart ce jour-là même, sans prendre congé de ma tante. La précipitation que je mis à faire un voyage qui avait pour moi un but si important, la douleur qui s'était emparée

de moi avaient altéré ma santé à tel point, qu'en arrivant à Paris je fus obligé de garder le lit pendant plusieurs jours. Dès que j'eus assez de force pour me lever, je résolus de me rendre à la maison où je supposais qu'Honorine devait être enfermée. Mais, comme je sortais de l'hôtel où j'étais descendu, je fus accosté par un élève de l'école militaire, qui n'était autre que mon camarade Victor de P..., à qui j'avais écrit quelques jours auparavant pour qu'il vînt me rendre visite à sa première sortie.

— Peste! dit-il en m'abordant, je commence à croire que votre créole n'est décidément pas une femme à dédaigner; savez-vous qu'elle écrit comme un ange, et qu'elle me paraît fort empressée de recevoir de vos lettres, puisqu'elle n'attend même pas que vous soyez rentré à l'école pour vous adresser les siennes? Allons, avouez que vous avez enfin profité de mes leçons.

En prononçant ces mots, Victor me montra une lettre qu'il avait reçue trois jours auparavant, et par laquelle Honorine, que j'avais instruite de l'amitié qui nous unissait, le priait de me faire remettre une autre lettre contenue dans celle qu'elle lui adressait. Elle espérait qu'elle connaîtrait ma demeure. J'ai supposé depuis qu'elle avait dû être informée de mon brusque départ du château et n'avait pas voulu m'y adresser ses lettres, dans la crainte que ma tante ne les décachetât.

Je ne vous parlerai pas de ce que j'éprouvai en lisant ce que m'écrivait Honorine, car je n'aime pas à faire étalage de mes sentimens ni de mes douleurs. Elle m'annonçait qu'elle était mourante et n'espérait plus me revoir. Ma tante l'avait brusquement congédiée de chez elle en l'accablant des plus injustes soupçons, sans même lui permettre de se justifier. Elle avait été prise, en arrivant à Paris, d'une fièvre inflammatoire qui l'avait bientôt mise à la dernière extrémité. Sa lettre était très courte et très simple, et ne contenait que quelques expressions de tendresse et de résignation, par lesquelles elle espérait pouvoir adoucir la nouvelle de sa mort. En m'écrivant pour la dernière fois, son unique pensée avait été celle du désespoir que je devais éprouver.

Après avoir reçu cette lettre, je me rendis à la maison où je devais la retrouver. C'était une maison de santé d'assez triste apparence que ma tante avait choisie pour l'y déposer. J'espérais pouvoir lui adresser au moins un dernier adieu, mais j'arrivai trop tard; depuis la veille elle n'existait plus. Je ne recueillis que peu de détails sur ses

derniers instans. J'appris seulement qu'en mourant elle prononçait mon nom et faisait des vœux pour que je fusse heureux.

Maintenant, messieurs, vous comprendrez peut-être pourquoi je parais inquiet et affligé lorsque j'entends parler d'amours et de femmes. Vous ne m'en voudrez pas trop, n'est-ce pas, de n'avoir pas sur ce sujet les mêmes impressions ni les mêmes idées que vous, à présent que vous savez comment a fini celle qui a été jusqu'à ce jour ma première, et qui sera sans doute ma seule maîtresse. »

Ici le narrateur cessa de parler. Le groupe si turbulent et si joyeux une heure auparavant était devenu silencieux, et quand le récit du jeune élève fut achevé, il se passa un certain temps sans que personne fût tenté de prendre la parole. Tout à coup le silence fut rompu par un des auditeurs.

— Eh bien! commandant, s'écria-t-il, il me semble que vous ne nous dites plus rien. Dieu me pardonne, on dirait que vous pleurez?.

— Moi! par exemple, dit le commandant en passant brusquement un de ses doigts sur ses yeux; mais je ne sais pourquoi j'éprouve comme un serrement de cœur. Garçon, et ce bol de punch?

En ce moment, la cloche du bateau à vapeur se fit entendre; nous nous hâtâmes de nous rendre sur la plage, et nous ne tardâmes pas à perdre de vue la ville de Saumur. Mais nous remarquâmes qu'aucun des jeunes officiers que nous avions rencontrés dans le café ne s'était embarqué avec nous.

ARNOULD FREMY.

SALON DE 1841.

Vous avez sans doute vu, tout au bout de la galerie, une toile de l'apparence la plus singulière : nous voulons parler de l'*Ève tentée par le serpent*, de M. Savinien Petit. L'on pourra plaisanter du vert étrange des plantes, de la couleur lilas du ciel, et de tout cet aspect de peinture à l'eau d'œuf ou de fresque passée qui préoccupe et inquiète la vue tout d'abord, mais un réel talent ne s'en cache pas moins sous cette bizarrerie affectée ou naturelle. L'Ève est pleine de noblesse, d'élégance et de pureté; la grande ligne onduleuse qui part de l'épaule et va jusqu'aux pieds sans être interrompue sent tout-à-fait le grand maître; la tête est charmante, et les plantes elles-mêmes sont dessinées avec beaucoup de finesse et de caractère. Ce tableau gravé pourrait aisément passer pour une des meilleures productions de l'école de Raphaël, car l'effet de sa mauvaise couleur serait ainsi neutralisé, et ses bonnes qualités ressortiraient seules. Ce que nous en disons n'est pas pour nous, mais pour le public, si facile à s'effrayer et si routinier de sa nature. Cette couleur de sacrifice et de convention nous plaît plus, pour notre compte, que les prismes et les queues de paon dont le vulgaire s'émerveille; le coloris consiste dans l'harmonie des tons entre eux, et non dans une grande variété de nuances brillantes et disparates.

Le *Christ descendu de la croix*, de M. Bénédict Masson, est un grand progrès sur son *Andromède* de l'an passé. Il y a de l'étude, du soin, de belles draperies, une recherche du style qu'on ne saurait trop louer, et un grand respect pour la tradition des maîtres. Les nuances des draperies sont peut-être trop vives; mais cependant il

faut bien réfléchir à ceci, qu'en donnant à des tableaux faits d'hier la physionomie de vieilles toiles peintes il y a deux siècles, on court risque de rendre à peu près indéchiffrable le sujet qu'on a voulu traiter, lorsque la fumée du temps et la carbonisation des couleurs auront fait leur jeu. Cela est vrai surtout pour des tableaux d'église, ordinairement exposés dans des chapelles obscures. Les tableaux des maîtres n'avaient sans doute pas, lorsqu'ils sortaient de leur palette, cette teinte bitumineuse et pleine de mystère qu'on leur voit aujourd'hui. M. Bénédict Masson a donc bien fait de laisser au temps le soin d'amortir la pourpre, l'azur et le vert un peu trop véhémens qui diaprent son tableau.

L'Enfant prodigue, de M. Couture, se fait remarquer par l'élégance facile de la composition, la touchée aisée et naturelle, et le charme de la couleur. Le groupe du fond, représentant un jeune homme qui montre l'enfant prodigue à sa maîtresse, est ajusté avec beaucoup de goût et de sentiment.

La *Sarah* de M. Appert montre d'éminentes qualités de coloriste; il est à regretter que ses formes ne soient pas d'un choix plus sévère et d'un dessin plus noble. Le sujet exigeait de la grace et de la volupté, et ce n'était pas le cas de se laisser aller aux trivialités de la nature commune. — *Les Braconniers* produisent de l'effet à quelques pas; de près, ce n'est qu'une esquisse à peine ébauchée.

Le *Bacchus* de M. William Haussoulier, qui s'est inspiré de ces deux vers d'André Chénier :

C'est le dieu de Nysa, c'est le vainqueur du Gange,
Au visage de vierge, au front ceint de vendange,

mérite d'être mentionné. C'est de l'antique bien compris.

M. Boissard a exposé un sujet mythologique, *Gygès et Candaule*, traité avec cette liberté de costume que prenaient les peintres du moyen-âge et Raphaël lui-même, qui ne se gênait pas pour donner le pantalon rouge à la mode de son temps au jeune homme qui rompt la baguette dans le tableau des *Fiançailles de la Vierge*. La reine est couchée sur un beau lit à rideaux de lampas qu'aurait aimés Paul Véronèse, dans l'insouciant abandon d'une éclatante nudité. Tout au fond l'on voit le roi, qui soulève furtivement la courtine et fait voir à son compagnon qu'il est effectivement le plus heureux roi de la terre. Le corps de la femme est étudié soigneusement, mais les damas, les oreillers, les coussins, sont peints avec une telle perfection que l'accessoire détourne un peu du principal. Nous concevons

fort bien que M. Boissard n'ait pas eu le courage de sacrifier des étoffes si bien réussies, mais il aurait fallu alors qu'il donnât encore plus de relief et d'importance à sa figure.

Traiter un sujet essayé tour à tour par Michel-Ange, Rubens, Jean Cousin et tant d'autres grands maîtres, serait une ambition bien haute assurément; mais M. Oscar Gué, sans avoir l'idée d'entrer en lutte avec ces artistes prodigieux, a pris sa composition dans un sens plus général et sous le côté purement pittoresque; il a peint *le Jugement dernier* comme pourrait le représenter la dernière décoration d'une pièce intitulée : *la Fin du monde.* Il y a dans cette toile beaucoup d'adresse, de talent, d'entente du clair-obscur, et un désir d'imiter les chaudes esquisses du Tintoret, qui, sans placer son ouvrage au premier rang, en font cependant une composition estimable et digne de l'attention du public.

La Nuit chassée par l'Aurore, de M. Bonnegrace, rappelle par son ingénieuse composition et le style classique de ses formes la manière oubliée aujourd'hui du célèbre auteur d'*Endymion.* Et cependant M. Bonnegrace n'est point, comme on pourrait le croire, un vieux peintre amoureux du tendon d'Achille et de la rotule d'Ajax, mais bien un jeune homme de talent, qui a compris que, lorsqu'on voulait peindre le nu, il fallait toujours bien en revenir aux vieux sujets mythologiques. L'effet bleuâtre et froid du ciel, où l'Aurore aux doigts de rose (vieux style), jette un reflet pourpré est parfaitement rendu.

Nous allons maintenant nous occuper, avant d'arriver aux peintures de genre et aux paysages, de quelques artistes dont les ouvrages capricieux et fantasques tiennent à la fois de l'un et de l'autre. A leur tête nous placerons M. Diaz, dont les tableaux ont toute la fraîcheur et l'éclat de bouquets de fleurs fraîchement cueillis et tout humides de rosée. *Le Rêve* est d'une finesse de couleur vraiment surprenante. Dans un bosquet tout baigné d'une ombre vague et transparente est couchée une jeune femme illuminée de reflets capricieux; sous les branches vertes sautille comme un oiseau divin un tout petit amour, le plus mignon et le plus gentil du monde. C'est peu de chose, comme vous voyez, mais c'est charmant.

La Fuite dans le désert, du même artiste, nous transporte en pleine Afrique. Dans une brume de poussière étincelante et dorée, sous un ciel zébré de longs nuages de flammes, défilent avec un mouvement et une turbulence pittoresque une multitude de Bédouins et de Turcs pétillans de vie et de couleur. Decamps, le peintre ordinaire de l'Orient, ne désavouerait pas cette charmante esquisse.

L'*Enfance de Ribeira*, de M. Henry Baron, est un délicieux fouillis de terrasses à balustres, de vases de marbre, de fleurs à larges feuilles, de draperies étincelantes, de pins en parasol, de jeunes femmes nonchalamment accoudées, dont le petit Ribeira, qui dessine dans un coin sur le mur ou sur le sable, est le prétexte bien suffisant. Cette peinture heureuse, spirituelle et gaie, serait à sa place dans un boudoir comme une jardinière pleine de fleurs rares. M. Baron avait exposé l'autre année l'*Atelier d'un Sculpteur*, et *un Souper Romain*, qui ont déjà fait école.

M. Français paraît né tout exprès pour peindre les forêts vierges de l'Amérique et les inextricables réseaux de la végétation indienne; cette fois, il nous donne un paysage intitulé *un Jardin Antique*. Au milieu d'une pelouse verte comme l'émeraude, soyeuse comme le velours, est étendue, sur une peau de tigre, une femme, une nymphe, qui fait la sieste sous ces ombrages impénétrables aux flèches d'or de Phœbus-Apollo. Cela est frais, humide et tranquille comme la vallée de Tempé dans les vers de Virgile.

Les *Feuillages* de M. Nestor d'Andert, qui a pris pour type ces vers d'André Chénier :

> ... Quand l'ardente saison fait aimer les ruisseaux,
> A l'heure où vers le soir cherchant le frais des eaux,
> La belle nonchalante...

appartiennent à cette école de paysage choisi et gracieux où le souvenir des poètes se mêle à l'étude de la nature, et la colore d'un reflet particulier.

L'*Intérieur de Forêt* de M. C. Nanteuil peut encore se ranger dans cette catégorie. Cette toile, quoique le paysage proprement dit ne soit pas dans les habitudes de M. Célestin Nanteuil, se fait remarquer, comme tout ce qu'il fait, par l'intelligence, l'adresse et la facilité de l'exécution; on désirerait peut-être une étude un peu plus sérieuse de la nature, surtout dans les premiers plans.

La *Halte* et la *Sieste* de M. Tony Johannot, quoique les figures y tiennent plus de place que dans les tableaux dont nous venons de parler, sont des compositions où l'esprit et le caprice dominent, et qui, sans atteindre aux sévérités de l'art sérieux, n'en occupent pas moins agréablement la vue, et honorent le talent du peintre qui trouve encore le temps de prendre la palette tout en dessinant, pour les chefs-d'œuvre anciens et contemporains, ces milliers d'illustrations et de vignettes que nul n'a pu surpasser.

M. Godefroy Jadin a exposé trois tableaux dans le genre de Sneyders et d'Oudry, dont voici les sujets : *l'Hallali sur pied*, *le Relancé du sanglier* et *la Curée*. Maintenant il y a très peu de gens au courant de la vénerie, et ces titres peuvent sembler aussi inintelligibles que du théotisque ou du haut allemand. Du Fouilloux, auteur très compétent en cette matière, et qu'il ne faut pas confondre avec le petit Fouilloux des Variétés, vous expliquera très pertinemment la chose en son style gothique et de haut fumet. Voici ce que c'est que l'hallali sur pied :

« Si le cerf tient les abboiz à terre et qu'il ait sa tête frayée et bruie, le piqueur doit bien regarder en quel lieu c'est; car, si c'est en lieu plein et découvert, où il n'y ait point de boys, il y est dangereux et malaisé à tuer. Alors, cependant qu'il s'amuse aux chiens, le piqueur mettra pied à terre et ira secrètement par le derrière, et le tuera plus aisément. »

Le relancé du sanglier n'est pas expliqué moins clairement par cet illustre auteur :

« Ce que j'ai vu par expérience plusieurs fois, et entre autres d'un sanglier, lequel, ayant fait quelques ruzes, s'était retiré dans un fort, où les chiens, après avoir desmêlé les voyes, vindrent le relancer; si que, ayant cinquante chiens courantz après lui, lorsqu'il les vist tous bien ameutez et ensemble, il tourna sa hure devers eux et donna dedans le milieu de la meute, de telle sorte qu'il tua aucunes fois six ou sept chiens d'une venue, et des cinquante chiens courantz, il n'en fut point ramené dix sains au logis. »

Voici une description de la curée à satisfaire les plus experts :

« La curée des chiens courantz doit se faire en cette sorte. Incontinent que le cerf est prins, les piqueurs ayant sonné et amassé les chiens de la meute pour se trouver à la mort, ilz doivent mettre pied à terre et despouiller le col du cerf, cependant qu'il est chaut; puis lui donner sept ou huit taillades de couteau, à cette fin de donner appétit aux chiens; en même temps que le plus jeune valet de chiens remue la teste du cerf pour les exciter davantage, le premier piqueur les arreste avec le fouest, les détournant de se jeter sur la beste. »

M. Godefroy Jadin, qui est aussi bon veneur que bon peintre, a habillé ces textes gothiques de toute l'élégance moderne, et revêtu ses piqueurs d'habits rouges à faire envie au *gentleman-rider* et au *sportman* le plus accompli.

Tous ces chiens sont peints avec beaucoup de fermeté et d'aplomb;

ils aboient à pleine gueule, mordent à belles dents, courent, sautent comme de vrais chiens naturels, et prouvent, chez M. Godefroy Jadin, une habitude profonde des mœurs canines, une familiarité intime avec le chenil; c'est de la bonne et solide peinture, d'une pâte ferme et puissante, fougueuse de brosse et tout-à-fait magistrale dans son genre. Les cadres, d'une magnificence toute princière, sont peut-être trop larges et trop chargés, relativement aux dimensions des peintures, mais ils sont si beaux que le nom du sculpteur mérite d'être cité; ils ont été faits par un jeune homme nommé M. Ambroise.

Des tableaux de M. Jadin au *Rendez-vous de Chasse* de M. Leleux, la transition est facile. M. Leleux s'est constitué le peintre spécial des Bretons. Il adopte pour patrie de son talent l'Armorique,

La terre de granit recouverte de chênes,

et chaque année il nous rapporte de ce pays inconnu et sauvage des tableaux où la nature, prise sur le fait, brille dans toute sa franchise et dans toute sa crudité. M. Leleux peint ce qu'il voit avec fermeté et conscience, sans rien ajouter, sans rien ôter, sans rien arranger; ce qu'il fait peut ne pas plaire aux belles dames, car il ne représente que des paysans grossiers vêtus de haillons et de peaux de chèvre, que des paysannes en jupes de bure, en bas bleus et en sabots ou nu-pieds; il n'a pas la moindre coquetterie, ne débarbouille pas ses modèles et se montre fort sobre de lis et de roses. Mais une senteur d'ajoncs et de bruyère fleurie respire dans ces toiles d'un aspect triste et pauvre; mais ces genêts à verdure terne ont un air de sincérité qui persuade; mais ces braconniers assis sur ce tertre avec leurs chiens efflanqués, allongés contre terre, sont d'une réalité incontestable. Il est à regretter que les terrains et les arbres du fond viennent trop en avant. Nous savons bien que, dans la nature, des seconds plans si rapprochés ont en quelque sorte la valeur des premiers; cependant, comme l'art a besoin d'illusions et de sacrifices, nous croyons que M. Leleux ferait bien d'éteindre et de glacer toute cette partie de son tableau. Ses figures ne pourraient qu'y gagner.

Vous n'avez peut-être pas découvert les *Joueurs d'échecs* de M. Meissonier? Cela est grand comme une tabatière et devrait être cinq à six fois couvert d'or pour être payé à sa valeur. — Cherchez sous le portrait de la duchesse de Nemours, non loin du paysage de M. de La Berge, et, quand vous aurez trouvé, écartez, en jouant des coudes, les admirateurs en extase, penchez-vous sur la tringle de fer, et

regardez : n'est-ce pas une résurrection complète de la vie d'autrefois? et par quelle miraculeuse intuition M. Meissonier a-t-il pu donner aux physionomies qu'il représente un si profond sentiment de la réalité? a-t-il assisté aux parties de Philidor et autres célèbres joueurs d'échecs, car c'est d'une partie d'échecs qu'il s'agit? Nous n'en savons rien. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de vous décrire le tableau tel qu'il est. Vous êtes dans une chambre du temps, une armoire entr'ouverte laisse deviner des fioles et autres vaisselles pharmaceutiques; dans cette chambre lambrissée de boiseries grises, relevées çà et là de quelques gravures encadrées de noir, sont assis devant une petite table deux personnages en costumes du commencement de Louis XVI; ils font une partie d'échecs. Un troisième monsieur les considère d'un air profond, narquois, et légèrement dédaigneux, comme un homme qui en sait beaucoup plus qu'il ne veut en dire, et qui prend en pitié des joueurs qu'un tel obstacle embarrasse; il voit le moyen de faire échec et mat, mais il se taît par respect pour les conventions : les deux joueurs expriment la contention d'esprit portée au plus haut degré. L'écroulement de l'univers ne les troublerait pas, et ils continueraient leur partie sur les ruines du monde. — Vous dire l'exécution prodigieuse de tout cela est impossible : le fauteuil, la table, les têtes, les mains sont des perles, de chefs-d'œuvre de patience et de rendu; et avec tant de fini, le geste est si vrai, l'attitude si simple, la couleur si profondément locale qu'on croit assister à la scène même, et que l'on oublie tout-à-fait le travail du pinceau. Jamais les Hollandais n'ont été au-delà, et il faut convenir, malgré le respect superstitieux qui s'attache aux réputations consacrées, que Terburg, Metzu, et Gérard Dow n'ont rien produit qui soit plus achevé et d'une curiosité plus exquise. Quelle charmante galerie lilliputienne l'on pourrait faire des tableaux de M. Meissonier, qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. *Le docteur de la Chaumière Indienne*, le *Moine soignant un malade*, *le Liseur* de l'année dernière et *la Partie d'échecs* de cette année! le tout tiendrait dans un pied carré. — M. Meissonier est en outre un paysagiste et un dessinateur d'une rare habileté; ses illustrations pour *la Chaumière Indienne* publiée par Curmer sont des merveilles de goût, d'invention et de sentiment. — Une majuscule vous fait rêver et vous tient une heure, un O vous attendrit, un L vous fait sourire doucement. L'Inde tout entière vit et s'agite dans ces dessins de quelques lignes de hauteur. Le caractère des physionomies, le luxe bizarre et capricieux de la végétation, tout est rendu dans un espace moins grand que l'ongle.

Avec ses proportions de miniaturiste, M. Meissonier est assurément un des plus grands artistes de ce temps-ci. Autant que cela est donné à la nature humaine, il a atteint la perfection et peut marcher à côté des premiers maîtres, car nul n'a été plus loin dans le genre qu'il a adopté.

Puisque nous en sommes aux toutes petites toiles, disons un mot, en passant, de *la Prière*, de M. Trimolet : c'est un pauvre artisan du moyen-âge qui prie, agenouillé à côté de sa femme et d'un petit enfant. Un joli sentiment de la naïveté gothique perce dans cette composition grande comme la main : les têtes sont très fines et très étudiées dans cette manière humble et triste qui caractérise M. Steinhell, autre jeune peintre trop peu connu, qui a pris pour type les vieux maîtres allemands. Indiquons aussi *la Cuisinière* de M. Béranger, d'un fini tout flamand, et à qui il ne manque qu'un vernis jaune et un costume ancien pour être un Miéris.

Le Foyer de la Comédie française, de M. Geffroy, est vraiment une fort jolie peinture pour une peinture de comédien : tous les sociétaires y sont groupés chacun avec le costume de son rôle favori, dans un ordre qui n'est pas sans intentions hiérarchiques et malignes. Les ressemblances sont suffisantes, et prises plutôt au point de vue du théâtre que dans le sens intime et vrai, en quoi M. Geffroy a fait preuve de tact, car le public ne voit les comédiens qu'avec leur fard, leurs oripeaux et leur jour de rampe.

M. Biard, revenu d'un long voyage au pôle nord, de ces fabuleuses régions du Spitzberg et du Groënland, où le reflet des aurores boréales illumine des amoncèlemens de glaces bleuâtres ou d'interminables nappes de neige livide, nous fait voir des échantillons de Lapons, de Groënlandais, et autres populations arctiques, peints avec talent et sincérité, qui ne nous donnent pas la moindre envie d'aller passer nos vacances au pôle. Il est difficile de rêver quelque chose de plus ratatiné, de plus chassieux et de plus atrocement laid; et puis, tous ces tableaux de natures extrêmes et phénoménales n'intéressent que médiocrement les peuples des pays tempérés. Plus le tableau est exact, et plus il semble improbable : la *Pêche aux Morses*, qui doit être de la plus scrupuleuse fidélité, car de pareilles choses ne s'inventent pas, a un aspect tellement excentrique et fabuleux que l'on a toutes les peines du monde à ne pas croire que ce soit un jeu d'esprit de la part du peintre. — Ces tableaux gravés feraient d'excellentes vignettes, pour un voyage au pôle nord, et, sans aller plus loin, pour la relation de la route, écrite par Mme Biard, qui n'a pas

craint d'accompagner son mari dans cet aventureux pèlerinage : le texte expliquerait à l'instant les bizarreries de dessins, *et vice versâ*. Quant aux tableaux caricatures, tels que *la Confession du Suisse de paroisse* et autres gravelures de ce genre, nous avons déjà dit, et même assez durement, à M. Biard ce que nous en pensions. Ces charges peintes ne valent pas les lithographies de Gavarni et de Daumier. La peinture est un art grave, sérieux et fort peu risible en soi-même, qui ne doit jamais employer le laid que corrigé par la couleur, le caractère ou la fantaisie.

De tous les tableaux de M. Jacquand, les mieux venus, à notre gré, sont *le Page indiscret* et *la Dispense pour les œufs et le beurre*. Une jolie châtelaine, assise devant sa cheminée gothique, devant un feu clair et flambant, lit une lettre fort attentivement : le petit page, debout derrière le fauteuil, se dresse curieusement sur la pointe du pied, et, le nez au vent, les joues rouges, l'œil cligné, tâche de saisir à la dérobée quelques lignes de la mystérieuse épître; depuis *l'ange de Foix*, M. Jacquand n'a pas fait de velours mieux réussi. — *La dispense pour les œufs* est un intérieur, brun de ton, éclairé par cette lumière sobre et discrète des habitations monacales ; des dames de la ville viennent acheter la dispense aux moines, précaution assez inutile, car un mauvais petit garçon laisse tomber le panier, et les œufs se cassent. A part quelques sécheresses et quelques luisans trop métalliques, il n'y a rien à reprendre à cette toile. Nous n'en dirons pas autant du *Charles de la Trémouille à la bataille de Marignan*, exécuté dans une proportion qui n'est pas habituelle à M. Jacquand. Sans doute il a raison d'essayer de faire de la grande peinture, c'est une ambition louable et bien située, mais il devrait peindre des études de forte dimension, et non des tableaux. Quand il n'y gagnerait que d'élargir sa touche et sa manière dans les petites toiles, son labeur serait compensé et au-delà.

Arrivons aux paysagistes : jamais on n'a poussé plus loin qu'aujourd'hui l'art du paysage, art presque inconnu des anciens. En effet, l'intelligence de la nature champêtre ne vient qu'aux sociétés décrépites, aux civilisations extrêmes ; dans le commencement des empires personne ne s'inquiète de la beauté des horizons et de la limpidité des lacs. C'est alors le temps des actions violentes et des poésies héroïques; du temps d'Achille, bien peu de gens allaient voir la lune déployer son éventail d'argent sur les eaux diamantées de la rivière, et écouter aux bords des étangs la note de cristal de la rainette. On avait assez à faire de défendre sa peau et de tuer ses ennemis. Les

arts d'analyse, fils de l'oisiveté et de la contemplation, n'auraient pas pu vivre dans cette atmosphère turbulente. Quand il n'y a plus rien à faire dans les villes, quand les lois ont muselé les passions et que l'action cède le pas à la parole, l'homme se rejette dans le sein de la nature et s'aperçoit qu'un ciel d'azur est une belle chose qui vaut la peine d'être peinte tout aussi bien que les portraits des fétiches ou des héros. L'ennui de l'œuvre humaine ramène l'artiste à l'œuvre de Dieu. C'est ce qui fait qu'en ce temps de découragement et d'incrédulité nous avons si peu de bons peintres d'histoire et tant d'excellens paysagistes. L'on peut fort bien ne pas croire à la religion catholique, à l'amour de la patrie, à la gloire de la France; mais l'on est bien forcé de croire au ciel bleu, à l'arbre vert, aux eaux limpides, beautés éternelles dont la tradition ne peut se perdre.

M. Cabat a beaucoup servi la cause du paysage : ses premiers essais ont été des chefs-d'œuvre; personne n'a oublié *la Mare aux canards, le Cabaret de Montsouris*, *le Jardin Beaujon*, *l'Étang de Ville-d'Avray, le Coup de vent*, et plus récemment *la Route de Narni* et *le Bon Samaritain*. Celui qui a produit tous ces tableaux et bien d'autres que Ruysdaël envierait n'a pas plus de vingt-huit ou vingt-neuf ans. Il a fait école du premier coup et régénéré le paysage : un sentiment exquis de la nature, une finesse et un soin admirables, un dessin juste, une couleur charmante, telles sont les qualités que M. Cabat posséda tout d'abord, et à un tel point, qu'il s'est rendu le progrès impossible en atteignant la perfection du premier coup. Cette année, il a exposé deux tableaux, un moulin dans une prairie et l'intérieur d'une forêt où des bûcherons coupent un arbre. La première de ces toiles se rapproche de l'ancienne manière du peintre, et la seconde se rattache au style plus sobre et plus sérieux qu'il a rapporté d'Italie. Toutes deux sont charmantes et parfaites, mais nous préférons *le Moulin de la prairie*, qui nous semble le plus dans la vraie nature de l'artiste.

Démocrite et les Abdéritains et le *Site des environs de Naples*, de M. Corot, sont des œuvres de premier mérite. M. Corot joint à un style sévère une grande sincérité d'étude et une justesse intime de couleur qui ne peut être sentie que par les observateurs attentifs. A la première vue, ses tableaux paraissent un peu ternes; mais quelle harmonie forte et sérieuse se cache sous ce voile grisâtre! comme les terrains sont solides, suivis dans leurs plans! Comme l'attitude des arbres est vraie, et comme l'anatomie de leurs branches est observée! *Démocrite et les Abdéritains* ne sont que le prétexte d'un de ces

sites déserts et sauvages qu'affectionne M. Corot, et dont il excelle à rendre l'âpre rudesse et la désolation aride. La vue des environs de Naples ne ressemble en rien à ces toiles mi-partie d'indigo et de saumon qu'on nous donne pour la représentation de l'Italie. Dans le tableau de M. Corot, le poudroiement lumineux et blanchâtre des terrains calcinés par le soleil de plomb des pays chauds, la verdure terne et glauque des oliviers, l'azur immobile et mat de la mer, sont rendus avec une rare exactitude; nous regrettons seulement que la touche si large et si ferme de M. Corot n'ait pas un peu plus de précision dans les premiers plans.

M. Aligny est assurément le meilleur dessinateur de notre temps. Il sait donner du style et de la pensée à un rocher, à un arbre; il étudie une plante comme un profil humain, et cherche la beauté des lignes aussi amoureusement qu'un sculpteur d'Athènes. Personne n'a oublié ce paysage épique et grandiose comme une tragédie d'Eschyle, le *Prométhée sur le Caucase*, qui excita autant de surprise que d'admiration; car, jusque-là, l'on n'avait pas cru que le paysage pût atteindre à de si hautes émotions. — Il a cette année plusieurs tableaux dont le plus important est intitulé : *les Bergers de Virgile.* C'est une composition pleine de style et de noblesse, et qui exhale un charmant parfum d'églogue antique. Les bergers, couchés nonchalamment comme Tityre au pied de son hêtre, laissent passer les heures brûlantes de midi en rêvant à quelque chant alterné en l'honneur de Galathée ou d'Amaryllis; les terrains sont très bien faits, les arbres ont la plus noble tournure, mais le feuillage est traité d'une façon trop froide et trop symétrique, et la crudité de quelques tons verts demanderait à être atténuée. — La *Villa italienne* est d'une composition élégante et d'un parti pris original. Les *Souvenirs de Rome*, la *Vue de Tivoli et de Capri*, ont les qualités habituelles de M. Aligny, fermeté, précision, beau choix de lignes; mais nous leur préférons la *Rentrée des foins dans la campagne de Rome*, toile blonde comme la chevelure de Cérès, et tout imprégnée de lumière italienne.

Le nom de M. P. Flandrin se présente naturellement après celui de M. Aligny; c'est le même amour de la beauté des lignes, de la sévérité du site; mais la sévérité chez M. P. Flandrin va jusqu'à l'ennui, et la mélancolie jusqu'à l'abattement; il semble voir la nature dans un verre noir, et le soleil de la vie n'éclaire pas ses toiles. Cependant, il y a chez lui de l'élévation, de la finesse, de l'élégance et d'éminentes qualités; avec plus d'énergie et d'accent, M. P. Flan-

drin occuperait un rang très distingué parmi nos meilleurs paysagistes. Tel qu'il est, il ne manque pas d'un certain charme triste et voilé qui se sent mieux qu'il ne s'exprime; sa *Vallée* et son *Saint Jérôme* sont des œuvres recommandables et sérieuses qui ne peuvent que lui faire honneur.

M. Paul Huet, qui était un peintre de fantaisie et dont les paysages semblaient plutôt des rêves de coloriste que des études de la nature réelle, paraît vouloir changer de route et cherche le style à son tour; nous ne pouvons encore décider si cette conversion sera heureuse ou non. Nous connaissons ce qu'il a fait, c'est-à-dire mille charmans tableaux pleins de poésie et de sentiment, une impression générale toujours vraie, malgré tout le caprice des détails et le lâché de l'exécution; nous ignorons ce qu'il fera, mais nous pouvons le pressentir par le *Torrent en Italie* et les *Rochers dans la Vallée de Nice*, franches et solides peintures auxquelles nous préférons cependant ce paysage ombreux et humide où l'on voit courir des cavaliers, suivis de leurs chiens, le long d'une eau dormante, froide et noire, où plongent les racines de grands arbres verts de mousse, et qui rappelle plus particulièrement l'ancienne manière du peintre. Les *Braconniers dans l'intérieur d'une forêt*, aussi dans cette ancienne manière, méritent d'être cités avec éloge. Dans ce temps de réaction exclusive en faveur du dessin, il faut encourager les coloristes comme M. Paul Huet.

M. Diday et Calame continuent, avec un flegme tout genevois, leurs glaciers bleuâtres, leurs rochers grisâtres et leurs sapins vert d'angélique. Quoique ces deux messieurs aient beaucoup de talent, ils ne feront pas de la Suisse un pays pittoresque; ces sites démesurés, ces natures extrêmes ne sont pas du domaine de la peinture, et conviennent mieux aux dioramas qu'aux tableaux. Nous ferons toutefois une exception pour l'*Effet du soir* de M. Calame, chaude et brillante peinture que nous préférons à tous les glaciers du monde.

Nous féliciterons M. Marilhat de ce qu'il s'est retrouvé lui-même et retrouvé tout entier. C'est bien là le peintre de la mosquée d'Abou-Mandour, de la place de l'Esbekieh et de tant d'autres merveilleuses révélations de l'Orient. Voilà bien le dessin ferme, la couleur éclatante, le soleil à pleine toile, les terrains de sable brûlant et de pierre ponce; les grands arbres exotiques filant hardiment dans la limpidité de l'air, tout le Marilhat d'autrefois. Nous ne savons quel mauvais rêve de paysage historique et classique a obsédé pendant

deux ans ce talent si franc et si original; mais, Dieu merci! il s'est réveillé de ce fâcheux cauchemar, comme on peut le voir par les *Souvenirs des environs de Beyrouth* et les *Ruines grecques*.

Nos peintres sont devenus essentiellement cosmopolites, et voici M. Bouquet qui nous revient des échelles du Levant, avec trois tableaux délicieux : *la Petite mosquée à Ourlac*, près de Smyrne, *les Restes d'un aqueduc romain*, également près de Smyrne, et une *Vue de Montereale*, près de Palerme. Le plus important de ces tableaux est la *Mosquée à Ourlac*. Les murailles blanches de la mosquée sont rendues avec une finesse de ton admirable; les grands cyprès qui l'entourent respirent la sereine mélancolie de l'Orient, et versent sur les premiers plans une ombre claire et fraîche d'une limpidité extraordinaire. Les montagnes de marbre rouge du fond, toutes dorées d'une blonde lumière, s'enlèvent parfaitement sur le fond de l'inaltérable azur où la lune vient montrer son pâle visage nocturne. L'*Aqueduc romain* est une vraie perle de couleur, et la *Vue de Montereale* se recommande par les mêmes qualités.

M. de Chacaton exploite aussi avec bonheur l'Orient cette mine inépuisable. Sa *Cavalerie irrégulière de l'armée d'Ibrahim*, son *Bazar turc*, son *Campement d'Arabes*, sont des peintures pleines de mérite; il y a là couleur, finesse de touche et bonne observation de la nature. Le *Souvenir des environs de Marsala* est un paysage très remarquable.

La vue prise du *Monte-Liberatore* et la *Nouvelle route de Salerne à Amalfi*, de M. Thuillier, sont des peintures extrêmement recommandables; la fermeté des terrains, le dessin vigoureux et précis des arbres, l'éclat de la lumière ne laissent rien à désirer; mais quelquefois M. Thuillier a les défauts de ses qualités; il est dur, cassant, métallique. Ses troncs d'arbres si bien rendus ressemblent à des pétrifications.

Nous espérions mieux de M. Troyon. Son paysage de *Tobie avec l'ange* dépasse les limites de ce que l'on peut se permettre en fait d'empâtemens. Peindre ainsi est maçonner, et la truelle a plus à faire là que le pinceau. Chaque ton est juxtaposé comme les petites pierres d'une mosaïque, et il faut se reculer à plusieurs pas pour démêler ce que tout cela veut dire. Certes, la solidité est une belle chose, et nous sommes moins que personne amoureux de la peinture *transparente* si chère aux bourgeois, mais trop est trop. M. Troyon, pour bien faire, n'a qu'à revenir sur ses pas.

L'antipode précis de M. Troyon est bien assurément M. Delaberge.

Autant l'un est brutal, autant l'autre est minutieux dans son faire. M. Delaberge a pris pour système l'imitation exacte de la nature telle qu'elle est. Le daguerréotype n'est rien à côté de cela. Si M. Delaberge peint un arbre, il le rend feuille à feuille; s'il met sur son premier plan un chardon ou une plante de bardane, il exprimera les piquans de l'un et le duvet de l'autre; les plus imperceptibles rugosités de l'écorce, les pores des pierres, les nœuds de la paille, tout est détaillé avec une persistance patiente dont les Chinois seuls ont été crus capables jusqu'ici. Il faut que M. Delaberge ait pour yeux des microscopes, et comme cette princesse des contes fantastiques, qu'il voie pousser l'herbe au soleil et germer le blé dans le sillon. Le paysage qu'il a exposé cette année est de la composition la plus simple. A la gauche du spectateur s'élève une pauvre chaumière prosaïque dont le crépi écaillé laisse voir les briques et les pierres; le pignon est terminé par un tuyau de terre rouge dont s'échappe une maigre spirale de fumée blonde; un coup de soleil frappe tout ce côté et fait ressortir le travail de filigrane du toit de chaume, et les branches dévorées de lèpre d'un petit arbre mort; au premier plan est un puisard entouré de brindilles de vigne avec sa corde mouillée et son seau cerclé de fer. Cette corde et ce seau ont dû coûter des mois d'études au peintre : pas un fil du chanvre, pas une fibre du bois n'ont été oubliés. Un terrain défoncé, des ornières à moitié remplies d'eau, un arbre aux feuilles rendues séparément avec les nervures, les dentelures, les taches de rouille et les moindres détails de la végétation; un petit lointain de terres plates entrecoupées de haies et de pauvres broussailles, une roue de charrette jetée dans un coin, voilà tout. Un paysan prêt à partir, et monté sur un cheval de couleur ambiguë et tout hérissé par la minutie de ses poils; une femme, un enfant et un chien qui le regardent animent la composition. M. Delaberge, qui débuta il y a quelques années par un tableau qui fit beaucoup de sensation, *l'Arrivée de la diligence à Caen*, ne fait que de rares apparitions au salon, ce qui s'explique par sa façon de procéder. Si M. Delaberge, voulait ne pas pousser ses tableaux au-delà de l'ébauche, quel admirable paysagiste il ferait dans cette manière sincère et fidèle des Cuyp, des Winants, et autres maîtres hollandais, scrupuleux traducteurs de la nature, patiens adorateurs de la réalité.

Nous ferons à M. Delaberge un raisonnement auquel il n'a peut-être pas pensé. Les paysages en général, et les siens en particulier, s'exécutent sur une échelle excessivement réduite. Un arbre qui a

trente ou quarante pieds dans la nature est représenté sur une hauteur de cinq à six pouces dans la toile. Quelque finesse de pinceau que l'on ait, il est mathématiquement impossible de réduire dans la même proportion les imperceptibles détails que M. Delaberge s'obstine à rendre. Pour arriver à cette exactitude, il faudrait représenter les objets de dimension naturelle; autrement ils prennent une apparence hérissée, pointillée et minutieuse qu'ils n'ont pas dans la réalité où la masse prédomine : la peinture ne doit pas rendre ce qui est, mais ce qui paraît être.

Nous ne croyons pas avoir jamais rien vu de M. Cuisin, que le livret désigne comme résidant à Troyes, et dont le tableau représente un effet de crépuscule aux environs de cette ville. C'est une œuvre de première force et d'une originalité complète. De grands arbres sans feuilles et réduits par l'hiver à l'état de squelettes, s'enlèvent en noir du bord d'une chaussée où se balance l'étoile jaune d'un reverbère sur un ciel de crépuscule aux teintes froides et malades, et se réfléchissent, comme dans un miroir d'acier poli, dans l'eau immobile et dormante d'un canal qui occupe le premier plan; le dessin de ces arbres dépouillés est d'une chasteté, d'une sobriété qui rappelle les petits arbres clairs des fonds de Raphaël; la couleur est d'une localité admirable, et quand on isole cette toile des tableaux à grand tapage qui l'entourent, l'illusion devient complète. Quant à l'exécution, elle est d'une netteté et d'une puissance calme qui montrent que M. Cuisin domine son art et sait rendre invisibles les moyens qu'il emploie. Nous insistons beaucoup sur cet *Effet de crépuscule*, dont la teinte amortie n'attire pas la vue, et que nous n'avons nous-même découvert qu'après bien des visites au Louvre. Quelle est la puissance de l'art! qui songerait à regarder dans la nature cette allée d'arbres sans feuilles dont l'accident le plus pittoresque est un reverbère qui tremblotte dans les dernières lueurs du soleil? Eh bien! qu'un artiste s'épremne dans son cœur de cette triste allée, qu'il y ajoute son style et sa mélancolie, et ce sera une chose aussi belle, aussi noble que les sites d'Italie les plus riches et les plus poétiques.

L'*Effet d'hiver* et le *Clair de lune* de M. Vickemberg n'ont pas grand'chose à envier aux *Patineurs* de Teniers et aux effets de nuits de l'école hollandaise. C'est la nature prise sur le fait et rendue sans recherche et sans minutie. La glace rayée et cassée du premier de ces tableaux ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'illusion; nous pensons que les toiles de M. Vickemberg gagneraient à être réduites. L'aspect en est un peu nu : la composition plus concentrée paraîtrait

plus riche et plus nourrie. Ces grands ciels gris, ces horizons plats exécutés sur une échelle trop large semblent vides et démeublés.

Nous ne parlerons pas des marines, il y en a peu de remarquables. M. Gudin continue pour le Musée de Versailles son histoire de la marine française, et abuse plus que jamais des brillantes facultés qu'il a reçues de la nature. L'on en peut dire autant de M. Granet, qui ne se lasse pas de reproduire ses caves lie de vin et ses capucins de bois ciré.

M. Bouton ne s'est pas non plus montré digne de son ancienne réputation de peintre d'intérieur. Son *Caveau sépulchral* manque complètement d'effet. La *Vue intérieure de la cathédrale de Milan* de M. Sebron se distingue par une perspective irréprochable, un ton local d'une grande finesse, une touche légère et ferme qui rend bien les mille détails de cette splendide architecture.

En gravure nous citerons *la Vierge au Silence* de M. Richomme, *la belle Jardinière de Florence* de M. Desnoyers, *la sainte Cécile* de M. Forster; en lithographie, *la Femme Adultère* de M. Léon Noël d'après Émile Signol; en miniature, les ivoires de Mme Pauline Appert, le portrait de M. Henri Berthoud par M. de Pommayrac, qui est d'une ressemblance extrême et d'une exécution très fine, et nous terminerons là notre revue du salon.

Assurément nous n'avons pas tout dit; nous avons été forcé de passer sous silence beaucoup de productions estimables et qui auraient droit aux honneurs de la mention; car il y a dans l'école un progrès réel, incontestable. Si le génie est rare, le talent est commun. Tous font bien; celui qui ferait mieux serait vraiment un homme prodigieux; il est plus difficile que jamais d'être un maître, car à aucune époque les élèves n'en ont tant su. Examinez l'ensemble du salon, et vous serez surpris de voir qu'il y manque Ingres, Ziegler, Delaroche, Horace Vernet, Aug. Scheffer, Roqueplan, Decamps, presque tous les maîtres d'aujourd'hui, presque toutes les vogues consacrées, et que cependant c'est, après tout, un salon intéressant, digne de l'attention du public et de la critique, et qui témoigne favorablement de la situation actuelle de l'art.

THÉOPHILE GAUTIER.

Critique Littéraire.

Ballades et Chants populaires de l'Allemagne,

TRADUITS PAR Mme ALBIN (1).

Il est peu de littératures dont nous parlions plus fréquemment aujourd'hui que la littérature allemande, et pourtant elle est encore assez imparfaitement connue parmi nous. Bien des causes expliquent la lenteur de nos progrès dans cette étude. Ce sont d'abord les grandes difficultés qu'offre une langue dont le latin ne peut nous rendre accessibles le dictionnaire et les formes grammaticales; c'est aussi la dissemblance entre le génie allemand et le génie français, qui, sous ce langage avec lequel nous avons déjà eu peine à nous familiariser, nous fait découvrir une foule d'idées neuves et d'une originalité qui nous paraît aller jusqu'à la bizarrerie. Enfin, parmi ces causes, il faut ranger encore l'abondance des productions du génie allemand. Devant tant de monumens élevés à l'histoire, à la philosophie, à la poésie, quiconque n'est pas encore bien initié éprouve à peu près le même sentiment d'admiration et de stupeur, mêlé peut-être d'une lassitude anticipée, que doit ressentir le voyageur à la vue des temples, des obélisques et des sphinx géans, entassés à perte de vue sur le sol de la Thébaïde. Aussi, bien que nous ayions fort souvent à la bouche la poésie, la philosophie des Allemands et leurs travaux historiques, notre éducation sur ce point est à peine commencée, et le jour de la vulgarisation n'est point arrivé encore pour cette ample, profonde et originale littérature. La mystérieuse fille du Nord reste enveloppée de bien des voiles lourds à soulever. Applaudissons à ceux qui entreprennent de les lui arracher; car, outre le plaisir qu'ils nous procurent dans le moment même, à chaque nou-

(1) Un volume in-18, chez Gosselin.

velle beauté qu'ils nous découvrent, on peut assurer d'avance que le jour où ils auront accompli leur tâche, en nous mettant à même de l'embrasser tout entière, sera un jour de puissante émotion et de nouvelle fécondité pour les esprits.

Mme Albin, en nous donnant la traduction des chants populaires de l'Allemagne, a dirigé ses efforts vers une des parties de cette littérature douée du plus grand charme et faite pour exciter le plus grand intérêt. Il y a long-temps que le désir du public appelait une révélation plus complète de ces chants nombreux dans lesquels le génie fantastique et romanesque des Allemands, les souvenirs de leur primitive histoire, leurs élans patriotiques, enfin quelques-unes des plus délicieuses inspirations de leurs plus grands poètes, ont de préférence cherché leur expression. Ce que nous connaissions jusqu'ici suffisait seulement à irriter nos regrets de n'en pas connaître davantage. Quelques fragmens des chantres les plus célèbres, de Goethe, de Schiller, de Burger, de Tieck, avec un nombre encore plus restreint de vieilles ballades et de légendes, formaient tout notre trésor en ce genre; et même la plupart de ces morceaux ne s'offraient point à nous réunis en un seul recueil; il fallait aller les glaner épars dans les *revues* qui se montraient le plus empressées à nous offrir quelques brins de la récolte enlevée à ce champ si peu connu, et pourtant couvert de fleurs si variées et si belles. Voici enfin un livre où la plupart d'entre elles ont été rassemblées et disposées dans un ordre qui nous aide à les apprécier. Si le choix n'est pas encore aussi vaste qu'on eût pu le souhaiter, si dans ce choix il est quelques pièces qui ne paraissent pas mériter d'y être admises, s'il en est d'autres au contraire dont l'absence étonne, il n'en est pas moins vrai que le travail de Mme Albin est le premier qui nous mette à même d'étudier, à peu près dans leur ensemble, ces poésies aussi pleines d'attrait au premier abord que capables d'inspirer, lorsqu'on les approfondit, d'intéressantes réflexions.

Le recueil, précédé d'une curieuse notice sur la poésie lyrique en Allemagne, est divisé en quatre parties. La première contient les chants populaires proprement dits, sans date ni noms d'auteurs. Dans la seconde, on commence à connaître les auteurs et les dates; elle renferme les chants de l'époque de la réforme. Les chants du XVIIIe siècle remplissent la troisième partie, et ceux du XIXe siècle la quatrième. C'est de la première que nous croyons devoir nous occuper d'abord et le plus long-temps.

Là se trouvent ces chants que le traducteur appelle avec raison les chants populaires proprement dits; ceux qui ne tirent point leur gloire ni leur droit d'immortalité de l'illustration de leurs auteurs; ceux qui, pour ainsi dire, sans acte de naissance, sans nom de parens, n'ont une existence constatée que parce qu'ils ont plu au peuple, qui de siècle en siècle les a gardés sur ses lèvres. Leur origine indécise recule devant nous à mesure que nous voulons l'atteindre, et finit enfin par se perdre dans les siècles du moyen-âge. Sans doute ils se sont modifiés dans leur course à travers le temps; leur forme exté-

rieure a chngé et a été à plusieurs reprises rajeunie. Quand, au XVIe siècle, l'imprimerie a mis la main sur ces beaux enfans de la tradition pour arrêter leur vol et les renfermer dans des livres, ils différaient beaucoup de ce qu'ils furent lorsque la voix de la poésie (nous ne disons pas la voix du poète, puisque le poète reste inconnu) les fit entendre pour la première fois aux oreilles populaires; mais cependant ils conservaient toujours quelque chose de ces premiers temps, la ferveur dans la foi, la naïveté dans l'amour, la simplicité et la vivacité dans la forme du récit. Ils auraient toujours vécu par là, nous osons en répondre, quand même l'imprimerie ne fût pas venue les fixer sur ses pages. Ils auraient vécu, parce qu'ils sont en rapport avec ce qu'il y a d'éternellement jeune au cœur des peuples, avec le besoin de prier et d'aimer, avec la passion de la gloire nationale, avec le goût du merveilleux. Chez quel peuple, si avancé qu'il soit dans l'égoïsme et l'incrédulité, ces compagnons ordinaires d'une civilisation excessive, chez quel peuple ces sentimens se trouvent-ils tout-à-fait effacés? En admettant qu'il n'en restât plus de trace dans les grands centres du luxe et des jouissances matérielles, il y aurait toujours quelque village ignoré, quelque coin de terre reculée, où l'hymne de la foi, l'hymne patriotique, le chant de la naïve tendresse continueraient à se faire entendre; de même que dans le cœur de l'homme, quelque progrès qu'il ait fait dans la décrépitude morale et physique, il existe toujours quelque recoin respecté où vivent ses doux et purs souvenirs d'enfance.

Et, à ce propos, quel beau travail ce serait que d'entreprendre de faire paraître au jour tout ce qui reste encore ignoré de la poésie populaire. Une vie d'homme peut-être y pourrait à peine suffire. Mais cependant figurons-nous un de ces esprits capables de poursuivre, à travers toutes sortes d'obstacles, de dangers, de fatigues, le but intellectuel qu'ils se sont choisi, et supposons que pour lui ce but soit de recueillir les chants encore oubliés sur les lèvres des peuples. Voyons-le parcourant l'Europe, s'arrêtant dans les cantons de l'aspect le plus agreste, au milieu des paysans qui conservent le mieux sur leur visage et dans leur costume l'empreinte des anciens ou plutôt des jeunes siècles de l'histoire, et là, écoutant s'il ne découvrira pas quelque beau souvenir de ces temps écoulés, quelque situation dramatique et neuve, quelque trait sublime de sentiment, dans ces chants, dans ces récits, dans ces ébauches d'odes ou d'épopées que les femmes redisent à la veillée du soir ou que les hommes répètent dans les champs pendant les rudes travaux qu'ils accomplissent à la chaleur de midi. Une telle recherche accomplie, la tâche serait encore loin d'être achevée. Resterait à rassembler la moisson abondante pour la joindre à celle des chants déjà connus et publiés, à établir dans ce vaste ensemble une classification plus parfaite que celle qui existe aujourd'hui; puis, pénétrant alors dans les profondeurs de cette étude, il serait temps de lui demander ses plus beaux et ses plus féconds résultats; de l'interroger sur les différences profondes, radicales, qui séparent les peuples; sur les analogies qui les rapprochent; enfin, sur les plus intimes mystères des races. Nous le répé-

tons, une vie d'homme ne pourrait guère suffire à une pareille entreprise. Mais celui qui la commencerait en s'éprenant pour elle d'une passion véritable, poserait du moins les solides assises d'un édifice magnifique, qu'il serait facile ensuite à d'autres d'achever.

Nous avons été amené par la lecture des chants populaires de l'Allemagne à relire les recueils des romances espagnoles, des ballades anglaises, et aussi le livre des *Derniers Bretons* de M. Émile Souvestre. Cette simple lecture découvrait déjà à nos yeux un horizon étendu. Nous réfléchissions à la nature de la poésie primitive, à la différence essentielle qu'on remarque entre elle et la poésie des siècles civilisés. Pour la première, l'*individualisme* n'existe pas encore; elle s'exhale pour ainsi dire de tous et appartient à tous. Elle n'est pas le langage à part de quelques esprits de choix, langage qu'on soumet exprès à des règles inflexibles, pour mieux le distinguer du langage ordinaire. Ce qu'il y a déjà en elle de musique, de couleur, de mouvement, y est mis d'instinct, et tous sont à portée de le mettre et de le varier. Même les traits de génie qui y brillent de temps en temps ne sont point réclamés par tel ou tel des membres de la communauté. Ils sont laissés à la communauté tout entière pour qu'elle en fasse sa gloire. Plus tard, les possesseurs de ces diamans sans prix sauront bien en faire rejaillir sur leur nom l'éclat impérissable; mais alors ils n'y songent guère, parce que le privilège de cette possession est moins rare et moins exclusif, et qu'ils sentent que la foule y pourrait prétendre aussi bien qu'eux; car pour les peuples encore enfans, si énergiques dans tout ce qu'ils ressentent, si neufs à toutes les impressions qui leur viennent du dehors et à toutes les émotions qui s'éveillent au dedans, le génie, en ce qui concerne l'expression du sentiment, est une production réellement universelle et spontanée. Est-elle lyrique, est-elle épique, cette poésie des anciens jours? Elle n'est, à proprement parler, ni l'un ni l'autre, ou, si vous voulez, elle est l'un et l'autre tout ensemble. Aucune forme n'y est encore accusée, aucun trait ne s'y dessine fortement; elle est comme cette matière féconde qui flotte au haut des cieux, portant dans son sein les germes des soleils. Un jour, en effet, les grandes divisions poétiques, les genres, en sortiront comme autant de créations intellectuelles. Alors la distinction se fera en même temps entre les parties dont elle se compose et entre les individus dont se compose la société. La poésie primitive ne subsistera plus que par le souvenir et la tradition; une poésie plus parfaite sera née; alors aussi apparaîtront les hommes auxquels le génie appartiendra en propre, les grands et immortels poètes. Il y en aura de tellement favorisés, que leur esprit pourra embrasser toute cette inspiration immense qui était auparavant le don d'un peuple entier; cette grande ame poétique, épandue dans les masses, passera en eux sans paraître moins grande, sans perdre aucune de ses propriétés sublimes. Ce sera toujours la même vérité, la même spontanéité, le même élan de croyance et d'amour; en les entendant, les masses croiront encore s'entendre elles-mêmes, et il leur semblera que c'est toujours de leur sein qu'est sortie cette voix. Cependant il y aura alors dans ce qu'elle

chantera ce que les masses n'auraient pu y mettre, ce qui ne peut être le produit que d'une intelligence unique, la proportion, la multiplicité groupée autour de l'unité, les pensées variables et flottantes rattachées, comme à leur centre, à une pensée dominante et immuable. Devant de telles œuvres qui réuniront la grandeur de la poésie primitive à la perfection de la poésie des siècles civilisés, il ne restera ni un regret ni un désir à former, et dans l'enthousiasme qu'elles inspireront, c'est à juste titre que leurs auteurs seront salués du nom de divins. Plus tard, enfin, quand les genres seront depuis long-temps définis, il viendra d'autres génies admirables encore, mais au cœur desquels l'esprit des anciens jours ne vivra plus. Ceux-là ne songeront seulement pas que le peuple ait pu, à son heure, être poète et poète sublime; ils se tiendront dans la région de l'art et tendront à la rendre de plus en plus inaccessible à ce qu'ils appelleront le vulgaire; ils sacrifieront la réalité à la perfection, ils raffineront sur l'harmonie, sur les proportions, et ainsi, ils produiront des œuvres accomplies qu'on pourra envisager de tous côtés sans y trouver rien à redire. Mais de même que, dans le jardin soigné d'un fleuriste, devant des parterres remplis de fleurs aux formes parfaites, aux couleurs éblouissantes, aux riches parfums, il vous arrive de regretter la senteur des bois et la rose d'églantier, dont les buissons y sont parés, de même, devant ces productions où la beauté est portée à un si haut degré par un art infini, vous pourrez être distrait par le souvenir de quelques chants simples tels que ceux-ci :

AU MOIS DE MAI.

« Allons, cher mois de mai, laisse tomber ton voile, et mets ta robe d'espérance. Le printemps vient, et les chansons vont à sa rencontre tout le long du chemin.

« Le printemps envoie ses messagers dans tout le pays. *Il vient aussi revêtir les chers morts; il leur apporte un beau vêtement vert.*

« Mais que m'apportera-t-il, à moi? Oh! il n'aura pas pensé à moi. Je me plaindrai; je dirai en chantant qu'il ne m'a rien apporté.

« L'espérance verdit sur tous les sentiers et te présente joyeusement sa couronne; qu'elle m'en donne seulement une feuille, alors le printemps sera venu pour moi. »

FLEUR D'HIVER.

« Là-haut, sur la montagne, il y a bien de la neige. Où fleurissent maintenant les roses? Où verdit maintenant le trèfle?

« Je connais une belle fleurette; l'hiver ne l'atteint pas. Mon amoureuse est cette fleurette qui donne mille plaisirs.

« Mon amoureuse chante à sa fenêtre comme l'oiseau sur la branche; *elle porte un ciel de printemps dans le regard de ses yeux.*

« Où fleurissent maintenant les roses? où verdit maintenant le trèfle? Va, trouve une amoureuse, elle te le dira bien.

CHANT DE GUERRE.

« Il n'y a pas de mort plus belle que d'être tué devant l'ennemi, d'être couché en plein champ sur la verte bruyère sans entendre les lamentations, sans être renfermé en un lit étroit d'où *il faut aller seul à la danse des morts.*

« *Sur le champ de bataille, il y a grande compagnie; les hommes y tombent comme l'herbe sous la faulx.* Oui, il n'y a pas de mort plus belle que de tomber sur la verte bruyère. Sans cris, sans pleurs, on est mis en terre aux sons du tambour et de la trompette. C'est une gloire immortelle. Les vrais héros exposent corps et sang pour la patrie. »

Bien des poètes, s'asseyant gravement à leur bureau pour entreprendre de composer une ode tyrtéenne ou anacréontique, sueraient sang et eau avant de rien écrire qui valût les traits soulignés dans ces trois chansons. Où trouver une image plus riante à la fois et plus mélancolique que celle du printemps venant revêtir les morts d'un beau vêtement vert! Elle est d'ailleurs tout allemande. Rien de plus fréquent que des idées de ce genre dans les poésies qui fleurissent sur la terre germanique. La mort n'est pas sans y causer une espèce d'effroi; mais, malgré les terreurs réelles et fantastiques qui l'accompagnent, le sentiment dominant, lorsqu'elle s'approche, c'est celui du repos. C'est comme une attraction de la terre qui rappelle à elle l'homme sorti de son sein, comme un pressentiment du tranquille bien-être qu'il éprouvera à être étendu sous le gazon frais et doux. Déjà, là dedans, vous pouvez entrevoir cette tendance au panthéisme qui sera un jour le caractère dominant du génie allemand. Mais à l'époque où nous sommes, elle est modifiée par une foi naïve, qui, dans le champ de la mort, voit se lever de toutes parts les germes de la vie éternelle. Ainsi, dans un autre chant :

« Cent mille fleurs tombent sous la faucille de la mort sans être comptées. Vous, roses, vous, lis, le moissonneur vous coupera; il n'épargne pas même les impériales. Garde à toi, jolie fleurette.

« Je te défie, mort; viens, je ne te crains pas, viens. Si d'un seul coup je tombe, je serai transplantée dans le jardin céleste auquel nous aspirons tous. Réjouis-toi, jolie fleurette. »

Lisez à côté de cela cette belle et désolante ballade écossaise :

LES DEUX CORBEAUX.

« Il y avait deux corbeaux perchés sur un arbre, et l'un des deux commença à dire à l'autre : Où irons-nous dîner aujourd'hui?

« Comme je m'étais posé sur le sable, près de la verte mer, je vis un beau vaisseau qui s'approchait du rivage, puis j'entendis un cri. Le vaisseau sombra. Ils sont là en grand nombre. J'irai dîner au bord de la mer verte et salée.

« — Viens, je te montrerai un spectacle plus agréable, un vallon solitaire, et dans ce vallon un chevalier tout fraîchement tué. Nous nous nourrirons de sa chair, et je prendrai le tendre duvet de son jeune menton pour construire le nid dans lequel je veux déposer mes petits. »

C'est un tout autre génie; il ne s'agit plus des douces images du repos, des images sublimes de la renaissance pour l'immortalité. Dans la mort telle qu'elle est ici présentée, la destruction de l'homme est si complète qu'il semble que ce ne soit plus qu'incidentellement qu'on puisse parler de lui. Il n'occupe pas le premier plan, même sous la forme d'un spectre ou d'un cadavre. Le premier plan est réservé aux animaux, qui vont le dévorer comme leur pâture; et ce dernier usage auquel il doit servir lui vaut seul que son nom soit encore prononcé. La terre ne s'ouvre pas sous sa forme inanimée pour le recevoir dans son sein avec la tendresse d'une mère qui ouvre ses bras pour y recevoir son enfant. Elle apparaît comme une marâtre impatiente de posséder sa dépouille mortelle pour la livrer à l'avidité de ses autres enfans. Au lieu d'ordonner aux fleurs de se pencher sur sa tombe pour y répandre leurs parfums et leurs larmes, elle appelle deux lugubres corbeaux qui vont se repaître de ses restes avec d'affreux cris de joie. Vous reconnaissez là cette inspiration essentiellement anglaise, mêlée d'une tristesse morne et d'une ironie désespérée, où de nos jours le plus grand poète de l'Angleterre, Byron, a puisé plusieurs admirables passages de ses poèmes. D'après cette inspiration, le rapport de la nature à l'homme est un rapport tout contraire à celui qui est exprimé dans les poésies allemandes. C'est un rapport d'hostilité ou tout au moins d'indifférence, au lieu d'un rapport d'amour et d'attraction; et comme la tendance allemande a pour terme le panthéisme, celle-ci aboutit au déisme ou à l'athéisme. Lorsque l'homme n'est pas disposé à sentir dans la nature d'amour pour lui, il est impossible qu'il sente Dieu près de lui, autour de lui. Alors, selon le plus ou moins de bonté de son cœur, il le relègue à une distance incommensurable ou il le nie tout-à-fait. Cette double disposition est, en effet, non-seulement celle du génie de Byron, mais celle du génie anglais, tantôt déiste, tantôt athée, presque jamais panthéiste.

Peut-être opposerait-on à ces observations le nom de bien des poètes qui ont eu des accens tendres et gracieux; mais la question du génie caractéristique d'une nation ne se résout pas par l'examen général de toutes les œuvres dont se compose sa littérature. Il faut toujours prendre en considération plusieurs causes qui concourent à rendre un certain nombre d'œuvres et d'écrivains indépendans de ce génie. Ainsi, pour les nations modernes, vous avez à faire la part de l'influence chrétienne qui leur est commune, et qui a dû nécessairement, aux grandes époques de foi, donner à la plupart des écrits un caractère uniforme de croyance ardente et de spiritualisme, où les tendances déistes, athées ou panthéistes, s'effaçaient également. Il faut signaler encore la part de l'influence classique, presque aussi puissante que l'influence chrétienne, et qui, en inspirant l'amour d'une certaine perfec-

tion, cherchée d'après certaines règles établies, est venue imprimer aux littératures un nouveau caractère, uniforme aussi, et éloigné du génie particulier de chaque peuple. Enfin il faut faire la part de ces hommes doués de facultés si supérieures, qu'ils planent complètement au-dessus de la nation où ils sont nés, et que, tout en mettant dans leurs œuvres ce qui répond au génie de cette nation, ils y mettent encore ce qui, répondant au génie de l'humanité tout entière, est également beau, également vrai, également compris dans tous les temps et dans tous les lieux. Dante, par exemple, et Cervantes, tout en étant la principale gloire de l'Italie et de l'Espagne, ne sont pourtant exclusivement ni Espagnols ni Italiens. Si on tient compte de toutes ces causes d'exception, on verra qu'il doit y avoir dans chaque littérature un grand nombre d'œuvres où le génie national ne domine point absolument. Dans chaque littérature aussi, on ne doit point l'oublier, la poésie primitive est un des miroirs les plus fidèles de ce génie spécial, et, si haut que vous remontiez, vous la trouvez identique avec lui. Ainsi, en France on verra dominer la raillerie fine et enjouée, cet esprit narquois uni à ce sens exquis des choses, à cette compréhension admirable de la réalité, qui selon les diverses époques s'incarnent dans les auteurs de fabliaux, puis dans Rabelais, Molière, La Fontaine et Voltaire. En Italie, ce sera la gaieté vive, l'amour sensuel, l'épanouissement magnifique de l'être humain au sein de toutes les jouissances matérielles, la raison aussi nette, aussi pénétrante, aussi sûre que la raison française, mais moins haute, car elle est moins morale. En Espagne, la poésie s'inspira du sentiment de l'honneur, de l'amour romanesque et exalté, de la jalousie plus forte que l'amour, et d'un catholicisme ardent. En Angleterre, nous l'avons déjà dit, dominent l'amère tristesse, la terreur, les images lugubres et menaçantes, souvent adoucies par une grande pureté dans l'expression des sentimens, par un sens moral qui, s'il est trop étroit et trop austère, n'en est pas moins très élevé, variées d'ailleurs par cette plaisanterie si originale et parfois si bouffonne, que l'on appelle l'*humour*. Enfin, en Allemagne, règnent l'amour candide, la foi naïve, l'enthousiasme, la rêverie; quelque chose de primitif, nous dirions presque d'enfantin, se retrouve dans la joie, la douleur, l'espérance et la crainte; et par un contraste plein de charme, une singulière audace éclate dans les tendances philosophiques. Nous nous permettrons encore quelques citations qui viennent à l'appui de nos remarques sur le génie allemand :

LA NOEL DE L'ENFANT ÉTRANGER.

« Un enfant étranger court la veille de Noël, à travers la ville, pour voir les lumières qui sont toutes allumées.

« Il s'arrête devant chaque maison, et regarde la clarté qui brille par les fenêtres. Il compte tous les arbres lumineux, tout cela lui fait bien mal.

« Le pauvre enfant pleure et dit : Chaque enfant a aujourd'hui un petit arbre et des lumières, et il s'en réjouit. Moi seul, pauvre enfant, je n'en ai pas.

« Lorsqu'auprès de mes frères j'étais à la maison, l'arbre s'allumait aussi pour moi. Mais ici, je suis oublié, ici en pays étranger.

« Personne ne me laissera donc entrer, et ne me donnera une petite place dans toutes ces rangées de maisons; pour moi il n'est donc pas un coin, quelque petit qu'il soit.

« Personne ne me laissera donc entrer; je ne veux rien pour moi; je ne veux que me réjouir à la clarté des présens d'autrui.

« Il frappe à toutes les portes, aux fenêtres et aux volets, mais personne ne vient inviter le pauvre enfant. Là-dedans personne n'a d'oreilles.

« Chaque père ne pense qu'à ses enfans, chaque mère leur donne ses présens et ne voit rien de plus et rien de moins, et personne ne se soucie du pauvre enfant.

« O cher et saint Christ! je n'ai ni père, ni mère, à moins que tu ne m'en serves. O toi, console-moi, puisque tout le monde m'oublie.

« L'enfant frotte ses mains engourdies par la gelée; il se renfonce dans son vêtement, et il attend dans la rue, le regard fixé au loin.

« Voici que vient avec une lumière un autre enfant vêtu de blanc; il s'avance vers lui. Quels doux sons quand il lui dit :

« Je suis le saint Christ; j'ai été autrefois un pauvre enfant comme toi; moi je ne t'oublie pas quand tout le monde t'oublie.

« Ma parole est pour tous et pour tous la même; j'offre mes trésors ici dans la rue aussi bien que dans les maisons.

« Je vais te faire luire ici, dans cet espace libre, un arbre si beau, que les arbres des maisons là-bas ne sauraient l'égaler.

« Alors, de sa main, l'enfant Jésus montre le ciel, et là-haut, un arbre fourmillant d'étoiles étalait ses branches nombreuses.

« Comme les lumières brillaient! elles semblaient si proches et pourtant si éloignées! Comme il devint doucement content, l'enfant étranger, quand il vit son arbre de Noël.

« Il crut faire un rêve; alors de petits anges se penchèrent de l'arbre vers lui, et l'élevèrent dans l'espace lumineux.

« L'enfant étranger est retourné dans son pays; il y fait sa sainte noël, et il y oublie facilement tout ce qu'on donne sur terre. »

Qu'un poète anglais veuille traiter ce même sujet d'un pauvre enfant abandonné et mourant, dans la rue, de froid et de faim durant cette belle nuit des étrennes où tous les autres enfans sont heureux, il vous peindra ses souffrances avec une effrayante vérité; il vous fera assister à tous les degrés d'agonie de cette ame innocente et de ce faible corps; il vous donnera un frisson d'horreur et d'indignation en faisant contraster avec ce tableau celui des réjouissances égoïstes du riche à la porte duquel se passe cette scène d'angoisses. Puis, s'il a de la piété dans le cœur, il pourra bien terminer sa ballade par quelques vers exprimant sa ferme croyance que cette jeune ame est mainte-

nant heureuse dans un monde meilleur; mais de la naïve et riante vision du bel enfant vêtu de blanc venant à la rencontre de l'enfant délaissé, de l'arbre de noël qui s'allume dans le ciel, des petits anges qui descendent pour enlever le pauvre abandonné, il n'y aura pas trace; une fois qu'il aura fait vibrer les cordes douloureuses, il s'arrêtera. Quant au poète espagnol, il pourra passer et repasser auprès de l'enfant sans que jamais la pensée lui vienne qu'il y ait là un sujet pour ses chants. Ce qu'il lui faut à lui, ce sont les amours des nobles dames et des hardis chevaliers, les combats où ceux-ci acquièrent une gloire immortelle, les tournois où ils viennent se délasser de la guerre par des jeux qui lui ressemblent; si quelquefois une figure vulgaire ose se montrer, ce n'est qu'à condition de provoquer le rire et non les larmes. Au lieu de l'enfant qui meurt glacé dans un recoin de rue, ce sera l'enfant de Murillo s'étalant au soleil dans ses haillons, et passant le temps à tuer la vermine qui le ronge. Là, en effet, où le soleil est si beau, où la terre est si amie, le malheureux même connaît souvent des jours de joie, et sa vie, qui trouve de temps en temps à s'épanouir, n'ayant point à étaler de misères aussi déchirantes, ne saurait peut-être inspirer autant le poète.

Nous nous arrêtons dans ces réflexions, par lesquelles nous n'avons pu qu'indiquer à peine les aperçus neufs et intéressans qu'offrirait la comparaison entre les diverses poésies primitives. Il est temps d'étendre notre examen à la suite du travail de Mme Albin.

Les chants de la seconde partie, quoiqu'en plus petit nombre que les autres, sont le produit de trois siècles, le XVe, le XVIe, le XVIIe. C'est le temps de la réforme avec l'époque qui la précède immédiatement, déjà travaillée de ses pressentimens, et l'époque qui la suit, tout agitée encore de son puissant mouvement. Cette période, si intéressante en Allemagne sous le rapport historique, l'est beaucoup moins sous le rapport littéraire et surtout poétique. On peut en accuser la désolation causée par les guerres religieuses, et aussi le caractère de l'inspiration protestante, ennemie, dans son austérité première, de toute espèce d'ornement et de fiction. Il y a pourtant à l'entrée de cette période un chant de sectaires que cette excessive simplicité n'empêche pas d'être admirable. D'autres chants purement guerriers sont très beaux aussi; nous voudrions que sa longueur ne nous empêchât pas de citer celui de Witt Weber sur la bataille de Morat. En général, sous le rapport de l'enthousiasme religieux comme sous celui de l'enthousiasme guerrier, c'est au commencement de la période, au XVe siècle, qu'on sent en poésie l'élan le plus fort; l'époque de Luther ne fournit rien d'égal. Les hommes alors agissent et ne chantent plus; peut-être justement parce que l'action est devenue tellement puissante qu'elle les absorbe tout entiers. Au XVIIe siècle, les chants guerriers et religieux ont à peu près cessé; quelques chants d'amour renaissent; mais ils n'ont pas le charme de ceux de la première partie. Cependant l'école de Silésie et surtout son chef, Opitz, en produisent qui ne sont pas sans mérite, quoique trop souvent l'afféterie y remplace l'ancienne naïveté.

A cette école succède celle de l'imitation étrangère, qui ne produit rien de digne qu'on s'y arrête.

Mais avec le XVIII[e] siècle reparaissent et viennent s'accumuler des trésors de poésie. La littérature allemande passe rapidement de cet état de langueur où elle conservait à peine la force de se traîner sur les traces des autres, à un développement si large, si brillant, si puissamment original, qu'il semble qu'on la puisse dire parvenue de plein saut à son apogée. Une sève magnifique l'anime; elle renoue ses inspirations présentes aux anciennes inspirations, trop long-temps oubliées; elle recueille à pleines mains le riche héritage que lui a légué le moyen-âge. Un mariage heureux s'accomplit entre le mysticisme de ce temps écoulé et les hautes tendances philosophiques du temps présent. Toutes ces qualités du génie allemand que nous avons signalées plus haut renaissent aussi fraîches, aussi vigoureuses que si elles en étaient à leur première naissance. Alors Schiller écrit ses odes au Plaisir, à l'Idéal, et son poème de *la Cloche*. Goethe compose ses délicieuses ballades, Burger ressuscite les légendes du moyen-âge. Un peu avant eux, nous avons Schubert, un peu après, Tieck; poètes admirables aussi, que nous oserions dire égaux même à Goethe et Schiller, dans l'inspiration lyrique; et puis tant d'autres, qui, sans les égaler, sont pourtant bien grands encore. De cette époque, nous ne citerons rien, par la raison fort simple qu'il faudrait à peu près tout citer.

Le mouvement donné pendant le XVIII[e] siècle se continue au XIX[e]. Goethe et Schiller sont encore debout à son entrée, et il commence ainsi glorieusement, illuminé des rayons de leur gloire. Puis le sentiment de l'indépendance nationale, blessé par les prétentions altières d'un conquérant qui veut courber l'Europe sous l'épée de la France, inspire des chants patriotiques, d'une verve, d'un élan admirables. M[me] Albin n'a pas hésité à les traduire, et elle a eu raison. Peu importe en effet qu'ils aient été composés contre la France, qu'ils aient soulevé des milliers de bras contre elle, qu'ils aient eu la plus forte part peut-être aux revers de 1814 et de 1815; elle n'en est pas moins la nation la plus capable de les apprécier et d'y applaudir, elle à laquelle l'enthousiasme national a fait accomplir plus de miracles qu'à toute autre. Aussi, partout où elle retrouve cet enthousiasme, son premier mouvement, sans considérer s'il fut ou non dirigé contre elle, est toujours de le saluer d'un cri de sympathie et d'amour. Nous ne pouvons résister au désir de transcrire ici le *Chant de l'Épée*, que Théodore Kœrner, le mieux inspiré entre les Tyrtées nouveaux, écrivit quelques heures avant de tomber blessé à mort sur le champ de bataille.

« Épée à mon côté, que me veut ton éclat joyeux? Tu me regardes amicalement, j'en éprouve du plaisir. Hourra.

— Un brave cavalier me porte, c'est pourquoi je brille gaiement; je suis la défense de l'homme libre, c'est ce qu'aime l'épée. Hourra.

— Oui, brave épée, je suis libre; je t'aime cordialement comme si nous étions mariés, comme si tu étais ma fiancée chérie. Hourra.

— Je t'ai voué ma brillante vie de fer. Ah! que ne sommes-nous mariés! quand viendras-tu quérir ta fiancée? Hourra.

— La trompette annonce l'aurore de la nuit nuptiale; quand les canons hurleront, j'irai chercher ma chérie. Hourra.

— O divin embrassement! j'attends avec désir. Mon fiancé, viens me quérir, ma couronne est pour toi. Hourra.

— Pourquoi résonner dans le fourreau, toi, claire joie de fer, si sauvage, toi si heureuse du combat? Mon épée, pourquoi résonner ainsi? Hourra.

— Je résonne dans le fourreau, je désire le combat. Il me rend sauvage et heureuse, c'est pourquoi je résonne ainsi. Hourra.

— Reste dans ta chambrette étroite; que veux-tu ici, ma chérie? Reste tranquille dans ta cellule, bientôt je t'en ferai sortir. Hourra.

— Ne me fais pas attendre long-temps, ô beau jardin d'amour, plein de petites roses rouges de sang et de morts fleuries. Hourra.

— Eh bien! sors de ton fourreau, toi qui réjouis les yeux du cavalier; sors, mon épée, sors. Je vais te conduire dans la demeure paternelle. Hourra.

— Ah! qu'il fait beau à l'air, dans les rangs formidables de la noce; comme aux rayons du soleil l'acier brille avec amour. Hourra.

— Courage, hardis combattans! courage, cavaliers allemands! votre cœur ne se réchauffe-t-il pas quand vous serrez votre amante dans vos bras? Hourra.

« D'abord elle ne faisait que briller furtivement à la gauche, mais Dieu a mis la fiancée à la droite. Hourra.

« Pressez donc l'amoureuse bouche de fer sur vos lèvres; maudit celui qui abandonne sa fiancée. Hourra.

« Maintenant laissez chanter la bien-aimée; que de claires étincelles jaillissent, le matin de la noce paraît. Hourra! fiancée de fer! hourra. »

Schiller et Goethe ne sont plus; des chantres patriotiques, les uns sont morts, comme Kœrner sur le champ de bataille, les autres envient leur sort et regrettent d'avoir survécu à la victoire, car la victoire n'a pas tenu ses promesses. Cependant la poésie subsiste toujours; si le présent, si la réalité ne lui offrent plus de sources de vie, elle sait où en chercher. Elle s'élance avec Uhland, et bientôt après avec Heine, dans les champs de l'imagination, de l'idéal, de la rêverie; elle analyse les sentimens pour les transfigurer ensuite; elle leur donne pour cadre des histoires charmantes qu'elle se complaît à raconter avec simplicité et naïveté. Peut-être s'y complaît-elle trop, et sent-on qu'elle arrive à force d'art à ces qualités que les premiers poètes possédaient tout naturellement. Mais elle n'en donne pas moins naissance à de ravissantes créations, si jeunes, si nouvelles, si gracieuses, qu'en les contemplant on se sent tout épris d'amour. Il en est une d'Uhland, entre autres, par laquelle nous voulons terminer cet article, une que Mme Albin a omise et qui est pour quelque chose dans le reproche que nous lui faisions tout à l'heure d'avoir laissé absentes quelques-unes des productions qui devaient le plus l'inviter à traduire. Nous

savons bien qu'au milieu d'une pareille multitude de poésies il lui a fallu nécessairement en laisser de dignes de regrets, mais celle-ci nous paraît au moins égale, sinon supérieure à tout ce qu'elle a choisi dans Uhland.

LA PETITE FILLE DE L'ORFÈVRE.

« Un orfèvre était dans sa boutique, près de ses perles et de ses pierres précieuses; il disait : Le plus beau joyau que jamais j'aie rencontré, c'est pourtant toi, Hélène, ma petite fille chérie.

« Un beau chevalier entra : — Salut, ma belle jeune fille. Salut, mon cher orfèvre; fais-moi, fais-moi une splendide couronne pour ma douce fiancée.

« Et, lorsque la couronne fut prête, brillante d'un riche éclat, Hélène, tristement et lorsqu'elle fut toute seule, la pendit à son bras :

« — Ah! combien heureuse, dit-elle, est la fiancée qui doit porter ce diadème! Hélas! si le chevalier me donnait seulement une petite couronne de roses, je serais pleine de joie.

« Peu de temps après, le chevalier revint; il examina bien la couronne et dit : — Oh! monte-moi, mon cher orfèvre, une petite bague en diamans pour ma douce fiancée.

« Et, lorsque la bague fut prête, éblouissante de précieux diamans, Hélène, tristement et lorsqu'elle fut toute seule, la passa à demi à son petit doigt.

« Peu de temps après, le chevalier revint; il examina la bague, et dit : — Tu as très artistement, mon cher orfèvre, préparé mes dons à ma belle fiancée.

« Mais, pour que je sache comment ils lui siéront, approche, ma belle fille; que je fasse l'essai sur toi de la parure de ma bien-aimée; elle est aussi belle que toi.

« Rougissante d'une charmante pudeur, elle se tient devant le chevalier; il lui met sur le front la riche couronne, et lui passe au doigt la bague.

« — Hélène, ma douce Hélène, mon Helène chérie, cessons de plaisanter; c'est toi qui es la fiancée belle par-dessus toutes les autres à qui j'ai destiné cette couronne et cette bague.

« Ici, tu as grandi au milieu de l'or, des perles et des pierres précieuses, et c'était pour toi le présage des hauts honneurs auxquels tu vas entrer avec moi. »

CAMILLE BAXTON.

ÉGLANTINES.

I.

Sur la nappe d'argent du lac mystérieux,
Qui réfléchit le ciel où le soleil s'abaisse,
Tandis que tous les deux, ô ma belle maîtresse,
Nous voguons à travers les cygnes amoureux,

Ne cueille pas ainsi d'une main imprudente,
N'arrache pas ainsi, cruelle, sans dessein,
Toutes ces pâles fleurs de l'humide jardin,
Qui penchent sur les eaux leur tête languissante.

Pense que tous ces lys venus dans les roseaux,
Toutes ces glauques fleurs, tristes comme des veuves,
Protégent les mortels égarés sur les fleuves
Des mille enchantemens de la reine des eaux.

— Laisse-moi, laisse-moi cueillir tous les nymphées,
Tous les volubilis errans sur le cristal.
Ne suis-je pas ici dans l'empire natal?
Tu sais bien que ma sœur est la reine des fées.

Sur les flots transparens de ce lac argenté,
Ma sœur a tout pouvoir et règne en souveraine;

Ainsi donc ne crains rien, ami, de la Sirène,
Du basilic funeste, ou du cor enchanté.

D'ailleurs je lui ressemble, et de ses divins charmes,
Des fascinations de ses yeux séduisans,
Que puis-je redouter sur ton ame? Je sens
Que je la combattrais avec ses propres armes.

Je veux qu'elle réponde à l'appel de mon cœur;
Je veux que, laissant là ses blanches néréides,
Elle quitte ce soir les royaumes humides,
Pour venir sous les flots au-devant de sa sœur. —

Or, comme elle parlait, cette fille adorable
Mettait dans ses cheveux les pâles nymphéas,
Et couronnée ainsi tendait ses divins bras
Vers cette transparence ouverte jusqu'au sable.

A peine sur le bord elle incline son front,
La forme insaisissable aussitôt se révèle. —
O prodige! Et voilà la Sirène immortelle
Qui monte en souriant de l'abîme profond.

Beauté mystérieuse, elle flotte, elle trempe,
Sous les eaux, dont les fleurs couronnent ses cheveux;
Et la première étoile épanouie aux cieux
Semble un pur diamant oublié sur sa tempe.

L'onde entoure son corps d'un humide manteau
Que l'occident a teint de lueurs empourprées;
La voilà qui vers moi tend ses lèvres sacrées,
Je surprends sa beauté sous le voile de l'eau.

Quel vent mélodieux sur les roseaux se lève!
Quels étranges concerts sur ce bord enchanté!
Quelle voix dans mon sein chante la volupté!
Amour, parfum des eaux, mélodie, est-ce un rêve?

Et dans l'enivrement de mon transport divin,
Vers la mystique dame au sein des eaux venue

J'allais pour m'élancer, quand une voix connue
Me dit en murmurant dans un baiser sans fin :

— Vaines illusions! êtes-vous dans la vie
Tout ce qui nous attire? O mon ami! pourquoi
Veux-tu, lorsque je suis assise près de toi,
Poursuivre sous les flots mon ombre évanouie?

II.

On dit partout déjà
Que le printemps est là.

Oui, la prairie est verte,
Le rossignol alerte
Fredonne sa chanson.

Le ver-luisant tressaille
Dans l'herbe du buisson;
Partout monte et travaille
La végétation.

Et cependant ma vue
Cherche de çà, de là,
Si tu n'es pas venue,
Églantine déjà.

Je cherche au clair de lune,
Dans les petits sentiers,
Les traces de tes pieds,
Et je n'en trouve aucune.
On a trompé les champs,
Ce n'est pas le printemps.

III.

J'entends la cascade lointaine,

La lune éclaire en paix le val,
Une image blonde et sereine
Se balance dans le cristal.

Un nuage monte, et sur l'heure
Plonge le vallon dans la nuit,
Le flot bouillonne, gronde et fuit,
Mais l'image toujours demeure.

IV.

Le frais buisson de jasmin hier,
Hier au soir s'est endormi vert,
Et voici qu'à l'aube naissante
Il se voit tout entier couvert
D'un manteau de neige odorante.
— Que s'est-il passé cette nuit?
Que m'arrive-t-il? ô merveille!
Moi tout blanc. — Ainsi, cher petit,
En mai le gai printemps punit
Le gentil buisson qui sommeille.

V.

La rose était lacée en son étroit corset,
Bouton de velours vert qui gênait et pressait
Sa douce gorgerette amoureuse et captive.
Dans un rayon de feu qui du ciel descendait,
Le vent du sud passa sur son aile lascive.
— Oh! viens me délacer, dit la rose en émoi. —
Et le vent d'obéir. — Puis, le rouge au visage,
La rose : — Maintenant, Zéphyr, relace-moi,
Et me rends ma ceinture et mon gentil corsage. —
Mais le Zéphir alors : — Ce n'est pas mon emploi.

VI.

LA VIERGE D'ALBERT DURER.

SONNET.

Dans un riant jardin où le gazon foisonne,
Où l'herbe épaisse ondule aux caprices de l'air,
Sur un simple escabeau qui lui tient lieu de trône,
Une dame est assise au bord d'un ruisseau clair.

Son front harmonieux penché sous la couronne
Contemple avec douceur un enfant né d'hier;
Un manteau de velours de ses plis l'environne,
Une double nature éclate dans son air.

Sous des touffes de lys le long des plate-bandes,
Des lapins amoureux mènent leurs sarabandes;
L'un se peigne au soleil, l'autre ronge une noix.

Une vierge! un enfant, de beaux lys! des fontaines
Qui versent l'arc-en-ciel! point de traces humaines;
Seulement tout au fond, dans le vague, — une croix.

VII.

J'ai regardé le ciel, et ma paupière
N'a rencontré que nuages errans,
Triste et pensif j'ai regardé la terre,
La feuille morte y roulait sous les vents;

J'ai regardé l'immensité de l'onde
Qui sur le sable échouait à grand bruit;
J'ai regardé dans mon ame profonde,
Et nul rayon n'en éclairait la nuit.

VIII.

Au clou de la tapisserie
Pend une couronne flétrie,
Couronne de roses de mai,
Doux souvenir inanimé
D'une main autrefois chérie.

Au printemps des illusions
Sur cette main blanche et mignonne
J'ai mis (que le ciel me pardonne!)
Plus de baisers que la couronne
N'a de roses et de boutons.

Puis en une seule journée,
Hélas! j'ai versé plus de pleurs
Sur cette main de bleu veinée,
Que cette couronne fanée
N'a d'épines parmi ses fleurs.

IX.

Au joli mois du renouveau
Et des paquerettes mignonnes,
Tous deux ensemble, au bord de l'eau,
Nous devions tresser des couronnes;
Je t'ai bien long-temps attendu,
Hélas! et tu n'es pas venu;
Nulle couronne n'est tressée,
Et voilà la saison passée.

Que de fois tu m'avais promis
De venir aux moissons prochaines
Cueillir avec moi des épis,
De beaux épis mûrs dans les plaines;
Je t'ai bien long-temps attendu,

Hélas! et tu n'es pas venu;
Nulle gerbe n'est amassée,
Et voilà la saison passée.

Tu m'avais promis bien souvent
Encor de venir à l'automne
Faire de l'herbe au petit champ,
Hélas! maintenant l'herbe est jaune.
Si tu veux faire une couronne
Et faucher le gazon flétri,
Viens sur ma tombe, pauvre ami!

X.

Vers un pays meilleur elle a fui maintenant,
Belle ame dont j'ai vu la pureté divine,
Et dans son frais jardin où seul je m'achemine,
Une amaranthe croît rouge comme le sang.

Vers un pays meilleur elle a fui maintenant
Cette ame dont mon ame a compris le mystère,
Et dans mon triste cœur plus glacé que la pierre,
Une amaranthe croît rouge comme le sang.

XI.

LE CYGNE.

A M. SAINTE-BEUVE.

Quand le cygne indolent a tout un jour nagé
Sur l'humide niveau du beau lac solitaire,
Quand sur le frais cristal doucement ombragé
Le bel oiseau royal a long-temps voyagé,
Épuisant lentement, en sa molle carrière,
Toutes les voluptés des eaux, de la lumière;

Quand il s'est égaré dans les joncs à loisir,
Quand il a promené sa superbe indolence
Autour des nymphéas que le cristal balance,
Tendu sa plume à l'onde, au soleil, au zéphir,
Et vu sous ses beaux flancs le ciel se réfléchir
Dans la mélancolique et vive transparence;

Il plonge et disparaît sous l'abîme profond;
L'onde s'émeut d'abord et s'élargit en rond,
Puis se ferme, et soudain toute ride s'efface
Toute ombre se retire, et l'hôte vagabond
S'engloutit aussitôt sans qu'il reste une trace
De sa migration sur la claire surface.

Heureux qui peut, semblable au cygne en ses ébats,
Sur le lac de la vie errer à l'aventure,
Effleurant toute chose harmonieuse et pure,
Toucher sans les flétrir aux plus doux nymphéas,
Et dans le sein vivant de la belle nature
S'effacer sans que nul le remarque ici-bas.

HENRI BLAZE.

BULLETIN.

La chambre a voté à une majorité considérable le projet de loi sur le recrutement de l'armée. Si elle n'a pas accordé à une loi aussi importante les honneurs d'une de ces discussions profondes et brillantes où se font entendre les premiers orateurs du parlement, du moins elle n'a pas voulu lui refuser ses suffrages. Il est peu probable que le projet sorte des délibérations de la chambre des pairs sans modifications, et, dans le cas d'amendemens votés par l'assemblée du Luxembourg, il ne pourra guère être soumis de nouveau à l'examen de la chambre des députés qu'à la session prochaine. Les débats auxquels la loi a donné lieu au Palais-Bourbon ont été languissans et ternes. Cependant un projet destiné à prendre place dans notre législation militaire à côté des grandes lois de 1818 et 1832 ne méritait pas une telle indifférence. Si l'on compare la discussion qui vient de se terminer cette semaine avec celles dont a retenti la tribune sous la restauration et deux ans après la révolution de 1830, l'avantage sera loin d'appartenir au présent. Il est vrai qu'en 1818 le moment était solennel : c'était, comme le disait le maréchal Gouvion Saint-Cyr, un spectacle unique dans l'histoire du monde que celui d'un gouvernement discutant son système et sa force militaire en présence des armées de l'Europe, résidant encore sur son territoire. La France sortait de ses ruines, et son premier besoin était de retrouver une armée. Mais, pour arriver à ce résultat, que d'obstacles à vaincre, tant du côté de l'étranger qu'en face des passions politiques, qui s'alarmaient de voir l'institution des légionnaires vétérans rendre des armes et un drapeau aux soldats que la chute de l'empire avait surpris pleins de vigueur. Le maréchal Saint-Cyr triompha de toutes les difficultés, et, en donnant à la France une armée trois ans après les désastres de 1815, il lui rendit la conscience d'elle-même. En 1831 et 1832, les circonstances avaient aussi leur gravité. Le gouvernement nouveau sentit le besoin de renouveler la charte militaire; il voulut porter remède aux abus du remplacement, au vice de composition des conseils de révision, et il écrivit avec

quelque orgueil ce principe dans la loi, que nul autre que les Français ou les étrangers devenus Français en vertu du Code civil ne pourrait servir dans les armées nationales.

Nous craignons que les rédacteurs de la loi nouvelle n'aient trop cédé à l'ambitieux désir de reprendre entièrement en sous-œuvre les points principaux de la législation militaire; on a fait cinquante articles, comme dans la loi de 1832, et l'on a parlé de tout. Peut-être eût-il mieux valu procéder par quelques lois courtes et distinctes sur les objets spéciaux auxquels il était urgent de pourvoir. Cette marche eût été plus pratique, mieux comprise et plus efficace. Toutes les époques ne sont pas également favorables au remaniement d'une législation. Dans un moment où les éventualités de guerre semblent s'éloigner de plus en plus, où le désir de la paix est au fond de toutes les ames et de toutes les combinaisons politiques, vous n'obtiendrez pas facilement d'une assemblée qu'elle consacre une vive attention et beaucoup de temps à une refonte de la loi de recrutement, et il sera plus sûr de ne lui présenter que des points isolés sur lesquels elle prendra des décisions promptes et nécessaires.

Le remplacement et la réserve étaient les deux objets principaux des innovations du projet. Pour le remplacement, M. le maréchal Soult voulait interdire tout-à-fait l'intervention des compagnies, et désirait arriver à leur suppression totale. La chambre n'a point approuvé cette proscription impitoyable et systématique; elle a passé les compagnies sous silence, et toutes choses demeurent dans le même état qu'auparavant; les compagnies continueront d'exister en vertu du droit commun des associations commerciales; seulement, la loi nouvelle crée des garanties qui leur serviront de frein et qui préviendront les abus qu'on a souvent déplorés. Ainsi, le remplacement ne pourra plus avoir lieu que par acte notarié, les contres-lettres sont défendues; les fonds versés par le remplacé seront déposés dans une caisse spéciale, et un règlement d'administration publique déterminera dans quelles circonstances le prix pourra être mis à la disposition du remplaçant. Plusieurs membres de la chambre voulaient aller plus loin : un amendement avait été proposé pour investir les tribunaux de commerce du droit d'autoriser les compagnies et pour soumettre celles-ci à l'obligation d'un cautionnement; mais on a remarqué avec raison qu'on s'exposerait ainsi à consacrer l'existence d'associations suspectes, et à leur donner une sorte de sanction publique. Toutefois, il est douteux que le législateur puisse toujours garder le silence sur ce point. Puisque la loi ne prohibe pas les compagnies, l'administration pourra-t-elle toujours se refuser à autoriser les compagnies nouvelles qui se présenteraient? Agir ainsi, ne serait-ce pas créer, pour les compagnies qui existent aujourd'hui, un monopole qui ne serait ni sans inconvéniens ni sans injustice?

Quant à la réserve, la chambre a tout-à-fait adhéré aux vues et aux plans de M. le maréchal Soult. Déjà, en 1818, le maréchal Gouvion Saint-Cyr avait exposé aux chambres les avantages d'une réserve. « Toute armée de réserve doit remplir deux conditions, disait ce grand administrateur militaire : l'une de n'être ni un danger pour la liberté publique, ni un fardeau pour le trésor;

l'autre d'offrir une ressource suffisante et assurée dès que son emploi devient nécessaire. » Après vingt-trois ans, la loi nouvelle vient réaliser sur de larges bases les vœux du maréchal Saint-Cyr; et l'expérience a permis d'améliorer encore les idées conçues en 1818. Le maréchal Saint-Cyr avait tracé entre l'armée et les vétérans une ligne de démarcation qui avait ses inconvéniens; la loi nouvelle ne distingue plus entre l'armée et la réserve. Aussi, le gouvernement garde le droit de faire passer les jeunes soldats de l'armée active dans la réserve, selon la nécessité du service. Voilà qui répond à la question de savoir si le temps d'activité sera le même pour toutes les armes. Il est évident que le gouvernement a retenu l'appréciation de toutes les convenances militaires, et la faculté d'exiger un service actif plus long de l'artilleur et du cavalier que du fantassin.

Quelque long que soit le projet présenté par M. le maréchal Soult, il est complètement muet sur deux questions capitales, la participation de l'armée aux travaux publics, et l'amélioration du bien-être du soldat. Ces deux questions ont déjà été examinées par plusieurs publicistes et plusieurs officiers. Un administrateur civil, M. Larreguy, préfet de la Charente, a, dans un écrit intitulé : *De la Constitution de l'Armée sous la monarchie de* 1830, émis quelques idées qui ne sont ni sans nouveauté, ni sans importance. L'auteur divise la jeunesse du pays en quatre classes : 1° les jeunes gens qui forment l'armée active; 2° ceux de l'armée de réserve; 3° ceux qui, pour ne pas servir, paient une somme destinée à récompenser et honorer le service militaire; 4° enfin les Français légalement dispensés du service, soit parce qu'ils sont fils de veuve, ou qu'ils ont un frère sous les drapeaux. Ces derniers devront aussi payer le tribut pécuniaire, si leur fortune leur en laisse le moyen, pour satisfaire au principe que tout citoyen doit concourir à la défense de l'état. Le temps du service durerait dix ans, et ceux qui le prolongeraient jusqu'à vingt jouiraient, pendant toute leur vie, d'une pension de retraite qui serait de 360 francs pour les caporaux et soldats, et de 450 francs pour les sous-officiers. Les fonds nécessaires au paiement de ces pensions seraient fournis par la contribution pécuniaire des familles qui ne voudraient pas envoyer leurs enfans sous les drapeaux. Cette contribution constituerait pour l'armée une véritable *donation*. Quant au service de la réserve, qui durerait cinq ans, les soldats passeraient une année au régiment, ils resteraient les quatre autres dans leurs foyers, mais ils seraient tenus d'employer un quart de chacune à des travaux d'utilité pour leur département, à des exercices, revues et inspections. Toutes ces idées ont sans doute besoin d'être débattues, toutes ces questions veulent être approfondies par des études ultérieures, mais elles dénotent la nécessité reconnue par tous de mettre l'organisation de l'armée en harmonie avec les conditions de notre temps. Étendre le cercle des connaissances pratiques de ceux qui se vouent à la profession des armes, trouver à leur activité de nouvelles et utiles applications, augmenter leur bien-être, leur assurer des moyens d'existence au-delà du temps qu'ils passent sous les drapeaux, voilà un noble objet de sollicitude pour le gouvernement et pour les chambres.

Un projet de loi d'une tout autre nature, mais qui concerne aussi les intérêts les plus intimes de la société, celui sur l'instruction secondaire, est l'objet d'un examen attentif dans le sein de la commission. On parle d'amendemens nombreux. La commission proposerait la suppression du certificat de moralité pour tous les chefs d'établissemens privés, et lui substituerait une information facultative du recteur, qui serait suivie, s'il y a lieu, d'une opposition devant le conseil académique dans l'intérêt des mœurs publiques, avec appel devant la cour royale. On supprimerait le certificat de capacité et du jury d'examen, en se contentant pour les chefs d'établissemens du grade de bachelier-ès-lettres ou de bachelier-ès-sciences; on n'exigerait pas le grade de bachelier pour les maîtres d'études, mais seulement pour les professeurs; on maintiendrait les petits séminaires dans le régime spécial qui leur a été attribué jusqu'à ce jour. S'il en est ainsi, le projet se trouve entièrement dénaturé, et le double but qu'il se proposait ne sera pas atteint. En présentant la loi sur l'instruction secondaire, le gouvernement a voulu tout à la fois organiser la liberté d'enseignement à des conditions compatibles avec la juste suprématie de l'Université, et appeler le clergé à exercer une influence salutaire et directe sur les jeunes générations. En supprimant le certificat de capacité et de jury d'examen, la commission courrait le risque de lâcher la bride à l'anarchie, au lieu d'organiser une liberté raisonnable. Peut-on considérer le grade de bachelier-ès-lettres ou de bachelier-ès-sciences comme une garantie suffisante d'aptitude aux fonctions de chef d'établissement? C'est seulement par un examen spécial que l'Université peut s'assurer de la capacité des candidats, maintenir les saines doctrines, l'uniformité nécessaire et les meilleures méthodes sur les points essentiels de l'enseignement. Quant aux petits séminaires, est-ce bien entendre les intérêts même de la religion que de maintenir le *statu quo?* Dans les établissemens appelés *petits séminaires,* beaucoup d'enfans sont élevés qui ne doivent pas un jour entrer dans la milice ecclésiastique; ce n'est qu'à un âge déterminé qu'on peut connaître ceux qu'une vocation véritable destine au sacerdoce. Les petits séminaires sont, pour ainsi parler, des établissemens mixtes, au sortir desquels deux routes s'ouvrent à l'enfant, celle qui mène au sanctuaire, celle qui le fait entrer dans une des carrières du monde. Le projet de loi tend à donner à cet état de choses un large développement, et par conséquent à augmenter, en la contenant dans de justes bornes, l'influence du clergé, qui pourrait désormais présider à l'éducation, non plus seulement des enfans voués à la prêtrise, mais d'une partie de la population laïque. Les petits séminaires deviennent alors des établissemens où la foi et la science seront également enseignés, où leurs intérêts devront être également servis et défendus. Or, comment atteindre ce but, si ce n'est par une association loyale de l'église et de l'état? Mais si l'on efface les dispositions les plus importantes du projet, il ne restera rien de l'idée de transaction qui l'avait inspiré, et nous ne sortirons pas de la situation irrégulière qu'avaient très peu modifiée les ordonnances de 1828. Il est peu probable, au surplus, non-seulement que le projet soit discuté dans cette

session, mais encore qu'il soit l'objet d'un rapport. A quelque époque que vienne la discussion, l'Université n'a pas à la craindre; ses intentions sont droites, ses services éclatans, et l'autorité qu'elle exerce est aussi légitime que nécessaire.

M. Lacave-Laplagne a déposé son rapport sur le budget des dépenses de 1842. Des lois d'intérêt local et la discussion du budget occuperont presque seules l'attention de la chambre jusqu'à la fin de la session. Sauf quelque incident imprévu, il n'y aura plus guère de grandes discussions politiques, à moins qu'à l'occasion du budget des affaires étrangères, quelque orateur ne cherche à ranimer la question extérieure. Mais d'ici à quelques semaines, la lassitude de la chambre sera plus grande encore; plusieurs des membres les plus influens de l'assemblée auront quitté Paris, et il sera bien difficile d'ouvrir un débat intéressant et écouté.

On a beaucoup parlé de dissolution dans ces derniers jours, et cette question est destinée à reparaître périodiquement dans la polémique jusqu'à ce qu'au mois de septembre une ordonnance insérée au *Moniteur*, ou l'expiration des délais constitutionnels, aient tiré les esprits de toute incertitude. En ce moment, on est disposé à considérer la dissolution comme moins probable, ou plutôt on s'en occupe moins; on a hâte de finir les travaux d'une session fort chargée; quand ils seront terminés, on se remettra à peser le pour et le contre, à examiner toutes les faces de cette mesure.

A l'extérieur, tout est aussi en suspens; rien n'est signé entre la France et les quatre puissances. Ce n'est pas nous qui presserons le ministère de rien précipiter, car ici l'impatience serait une véritable faute. On peut dire que la France agira d'autant mieux qu'elle sera quelque temps sans rien faire. Ce temps d'observation réciproque est nécessaire à tout le monde, à l'Europe pour bien se convaincre que la France peut très bien sans désespoir se tenir isolée, forte et tranquille, à la France pour reconnaître les dispositions sincères des cabinets à son égard. Pour pénétrer ces dispositions, il faut du temps. Un acte, un protocole, un morceau de papier, prouvent peu; mais les sentimens qu'on vous témoigne dans des circonstances données, les procédés que l'on a pour vous, voilà des indices qui ne trompent pas, et qu'il faut savoir attendre. Il ne faudrait pas que le cabinet se crût engagé par des paroles prononcées à la tribune à signer un traité dont il n'estimerait pas lui-même les conditions suffisantes. Certes ni les suffrages de la chambre, ni l'approbation du pays, ne lui manqueraient, s'il venait, à la session prochaine, déclarer qu'il s'est abstenu de modifier la situation extérieure de la France, dans l'intérêt même de son influence et de sa dignité. Tout permet au surplus au cabinet d'apporter, dans la négociation dont il a été si vivement question à propos des crédits supplémentaires de 1841, la mesure et la circonspection nécessaire. La France est pleine de sécurité; elle est sans crainte comme sans exaltation; les débats de la tribune et de la presse ont fait connaître au gouvernement les sentimens du pays et les écueils contre lesquels le désir d'arriver à un prompt dénouement pourrait jeter notre politique. Le cabinet du

29 octobre a donc l'avantage, qui a si fort manqué au ministère du 1er mars, de pouvoir prendre son temps.

Une révolution ministérielle vient d'éclater à Constantinople. Deux firmans ont prononcé la destitution de Reschid-Pacha et d'Ahmet-Fethi-Pacha, beau-frère du sultan. Ces deux ministres tombés ont pour successeurs Saïd-Pacha et Rifaat-Bey; Tahir-Pacha commande la flotte. C'est la réforme qui est vaincue dans la personne de Reschid et d'Ahmet-Fethi. Le fanatisme turc triomphe. Il est singulier que les représentans du vieil esprit musulman soient appelés au pouvoir pour se prêter à des conditions plus favorables à Méhémet-Ali. Par des motifs différens, l'Autriche, la Russie et l'Angleterre se seraient réunies pour écarter du divan Reschid et Ahmet. L'Autriche, qui désire voir disparaître entièrement l'agitation qu'a répandue en Europe le traité du 15 juillet, a travaillé à la chute de ces deux ministres pour obtenir plus facilement d'un nouveau cabinet des modifications au hatti-shériff concernant Méhémet-Ali, puisque de ces modifications dépend l'accord que la France doit signer avec les autres puissances. La Russie a renversé avec plaisir des ministres qui s'étaient toujours montrés plus dociles à l'influence britannique qu'à la sienne. Enfin on assure que lord Ponsonby, avec sa pétulance ordinaire, a passé d'un vif engouement pour Reschid-Pacha à une violente antipathie, et qu'il a joint ses efforts à ceux des diplomates autrichiens et russes. Jusqu'à présent il est difficile de voir bien clair au fond de toutes ces intrigues. Un seul fait ressort avec évidence, c'est que Constantinople est gouvernée par le triumvirat diplomatique de l'Autriche, de la Russie et de l'Angleterre. Il y avait encore dans le divan quelques hommes qui croyaient à l'indépendance d'action de la politique turque; la promptitude de leur chute a dû les détromper cruellement. Au reste, comment s'y prendre pour arrêter la ruine de l'empire ottoman? Du côté des réformateurs, nous trouvons des idées européennes qui sont sans action et sans puissance sur le génie et les mœurs orientales. C'est vouloir commenter le Coran avec les principes de Bentham. D'une autre part, les défenseurs d'un islamisme immobile et fanatique assistent avec une apathie stupide à la décadence progressive de l'empire. Cependant le sultan use dans les plaisirs du sérail les derniers restes d'une jeunesse énervée. S'il succombe, il aura dans son frère, pour successeur, un enfant dont la tutelle ouvrira à toutes les intrigues une vaste carrière. Pour la seconde fois Constantinople, à cinq siècles de distance, nous offre le spectacle d'un empire à l'agonie. Seulement le Turc a remplacé le Grec, et le Russe est l'héritier de la puissance des Turcs.

Les épanchemens du commodore Napier dans le banquet que lui ont offert les habitans de Liverpool, nous ont confirmé ce que nous savions déjà, c'est que Méhémet-Ali s'est fait entièrement l'homme des Anglais. Le commodore a saisi l'occasion qui s'offrait à lui de parler tant de ses exploits que de son ami Méhémet-Ali. « L'important, a dit Napier en parlant de la Syrie, était d'*enlever la chose;* c'était la seule manière d'éviter le plus grand des malheurs, une guerre européenne. » Apres la prise de Saint-Jean-d'Acre, Napier

prit sur lui de se rendre devant Alexandrie; il n'avait ni ordre ni instructions de ses chefs et de son gouvernement. Il proposa la paix à Méhémet-Ali, et après quatre jours de pourparlers, il en signa les conditions. Il est naturel que le commodore ait une tendre prédilection pour le pacha, qui lui procurait un triomphe si facile. Aussi déclare-t-il que Méhémet-Ali a tenu la conduite la plus honorable et la plus droite, et que de plus jamais l'Orient n'a produit un homme plus libéral et d'un esprit plus ouvert. Comment en douter, quand on apprend ce que Méhémet-Ali disait au commodore : « Que l'Angleterre me dise seulement ce qu'elle veut, je le ferai. Rien ne me fera plus de plaisir que d'ouvrir tout le commerce de l'Égypte et du Nil au commerce anglais. Nos intérêts sont communs; vous voulez un passage pour les Indes, j'ai besoin de votre commerce, dites-moi ce que vous attendez, et je serai heureux d'entrer dans vos vues, quelles qu'elles soient. » On le voit, entre le pacha et les Anglais, l'affaire peut s'arranger, c'est un marchand qui parle à des marchands, c'est un monopoleur qui s'adresse à des monopoleurs. C'est le même homme qui quelques mois auparavant paraissait prêt à marcher sur Constantinople, qui disait à notre consul que la destinée le poussait en avant, et que toujours il avait avancé ses affaires en prenant l'initiative. En ne s'appelant qu'un marchand dans ses entretiens avec le commodore anglais, Méhémet-Ali est trop modeste, c'est encore un excellent comédien.

La guerre a recommencé vivement en Afrique. La colonne qui était partie d'Alger le 30 mars avec un grand convoi est entrée dans Médéah le 3 avril. Elle est allée prendre un second convoi à Mouzaia et l'a introduit dans Médéah aussi heureusement que le premier. La place de Médéah est ravitaillée de près de quatre cent mille rations. Trois combats ont été livrés, et l'ennemi a été sur tous les points repoussé avec vigueur. Après quelques jours de repos, la colonne a dû repartir d'Alger pour ravitailler Milianah. On s'attend à des engagemens plus sérieux encore avec l'ennemi.

En Espagne, les deux chambres s'occupent de la régence. On pense que la commission de la chambre des députés adoptera des bases contraires à celles arrêtées par le sénat, et qu'il faudra nommer une commission mixte qui aura beaucoup de peine à départager les deux fractions des cortès.

La loi sur l'organisation du tribunal de première instance de la Seine a créé quatre nouvelles places de juges d'instruction et deux nouvelles places de substitut du procureur du roi. De plus, elle institue huit places de juges-suppléans qui ont les mêmes attributions et sont soumis aux mêmes règles que les autres juges-suppléans du royaume. Il s'agissait de nommer à toutes ces places de création nouvelle. Le *Moniteur* vient de faire connaître les promotions qui ont un caractère purement judiciaire. Il n'y a pas un seul nom de député sur la liste officielle. Toutes les nominations ont été faites dans le ressort de la cour royale, en respectant tous les droits acquis et toutes les conditions légitimes d'avancement, et ce mouvement général a permis de récompenser tous les services. C'est à la ferme impartialité de M. le garde-des-sceaux que la magistrature du ressort doit une aussi complète justice.

M. Martin du nord n'a pas voulu que les influences politiques vinssent disputer au travail patient et modeste le prix légitime de ses efforts et de sa persévérance. Les choix pour les huit places nouvelles de juges-suppléans sont heureux; c'est l'élite du barreau qui est appelé à l'honneur de monter sur le siége des magistrats, quand l'intérêt du service l'exigera. A coup sûr, les justiciables ne se plaindront pas d'être jugés par des hommes comme MM. Philippe Dupin, Chaix d'Estange et Paillet. A qui pourraient-ils désirer de confier le soin d'arbitrer leurs droits, si ce n'est à ceux qui les défendent tous les jours avec un talent et une science infatigable? L'adjonction de six avocats et de deux avoués au corps judiciaire a encore cet avantage, de resserrer les liens de la magistrature et du barreau, et de confirmer la solidarité honorable de ces deux corps, qui est à la fois conforme aux anciennes traditions ainsi qu'à l'esprit de notre temps.

THÉATRES. — OPÉRA. — Ce n'est point sans doute avec la nouvelle partition de M. Ambroise Thomas que l'Opéra espère ramener un public fatigué des mécomptes qu'on lui a fait subir; il faut pour cela des moyens plus brillans et plus originaux que ceux employés par l'auteur de *Carmagnola*. La nécessité désespérante où se trouve réduit notre premier théâtre lyrique d'accueillir, faute de mieux, des ouvrages dont l'insignifiante médiocrité n'a jamais laissé de doutes, est une des conséquences les plus graves de la voie d'essais et de tâtonnemens dans laquelle il s'est fourvoyé; son peu de sûreté effraie les uns, dégoûte les autres, et par le fait indispose tous ceux que leur talent appelle à soutenir l'édifice qu'ils ont aidé à élever, et qui, sans leur secours, tremble sur ses bases et menace ruine. Du côté des chanteurs, la même indifférence ou bien la même nullité se manifestent. Mme Dorus, Duprez même, ne semblent plus prendre part à l'ensemble que pour figurer; en revanche, quelques-uns auxquels parfois on livre la scène s'abandonnent à des divagations de style et d'intonation de la plus singulière nature. Il faut avoir entendu le duo du premier acte de *Carmagnola* entre Massol et Marié pour savoir et apprécier justement jusqu'où peuvent se pousser parfois l'exagération et le mauvais goût en musique. En se livrant à de telles intempérances de voix et de gestes, ces messieurs s'imaginent continuer avec succès la grande école de Duprez; l'art du chanteur ne consiste pour eux qu'à faire le plus de bruit possible; aussi se doivent-ils trouver de merveilleux artistes, auxquels il ne manque rien, pas même de n'être pas compris. — M. Ambroise Thomas avait eu, dans le genre comique, quelques succès sur notre seconde scène; l'échec qu'il a reçu à l'Opéra l'engagera sans doute à ne pas renouveler plus tard une épreuve qui pour lui serait peut-être désastreuse. Il se hâtera d'effacer par quelque jolie bluette, du souvenir des amateurs du *Panier Fleuri* et de *la Double Échelle*, son escapade malencontreuse et son grand opéra de *Carmagnola*.

F. BONNAIRE.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE VINGT-HUITIÈME VOLUME

(IIIe SÉRIE)

DE LA REVUE DE PARIS

